

ANGEL AREKIN

LE CRI DU
Silence

Black Ink! 
Editions

- [Prologue](#)
- [Chapitre 1](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Aujourd'hui](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Chapitre 17](#)
- [Chapitre 18](#)
- [Chapitre 19](#)
- [Chapitre 20](#)
- [Chapitre 21](#)
- [Chapitre 22](#)
- [Chapitre 23](#)
- [Chapitre 24](#)
- [Chapitre 25](#)
- [Chapitre 26](#)
- [Chapitre 27](#)
- [Chapitre 28](#)
- [Chapitre 29](#)
- [Chapitre 30](#)
- [Chapitre 31](#)
- [Chapitre 32](#)
- [Chapitre 33](#)
- [Chapitre 34](#)
- [Chapitre 35](#)
- [Chapitre 36](#)

- [Chapitre 37](#)
- [Chapitre 38](#)
- [Chapitre 39](#)
- [Épilogue](#)

Le cri du silence

Angel AREKIN



L'auteur est représenté par Black Ink Editions. Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit sous n'importe quelle forme.

Nom de l'ouvrage : Le cri du silence

Auteur : Angel AREKIN

Suivi éditorial : Sarah Berziou

© Black Ink Editions

Dépôt légal juin 2019

Couverture : © Black Ink Editions. Réalisation Elisia Blade – Sweet Contours. Crédit photos Shutterstock.

ISBN 978-2-37993-012-6

Black Ink Editions

23 chemin de Ronflac

17440 Aytré

Numéro SIRET 840 658 587 00018

Contact : editions.blackink@gmail.com

Site internet : www.blackinkeditions.com

Table des matières

[Prologue](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Aujourd'hui](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Chapitre 36](#)

[Chapitre 37](#)

[Chapitre 38](#)

[Chapitre 39](#)

[Épilogue](#)

[Remerciements](#) 462

Autrefois

(Avant que le temps ne s'arrête, que mes yeux te mettent à nu, que je
sache qui tu es vraiment... Avant)

Prologue

Le corps reposait au milieu des herbes folles, le vent balayait la peau nue et meurtrie. Des serpents de glace et de sang se tissaient sur l'épiderme gonflé. Des cheveux collés par la pluie commençaient à se détacher, les mèches frissonnant sous la tempête menaçante. Les yeux verts, vides et ternes, striés de rouge, semblaient fixer un point vers l'infini, par-delà les falaises de gneiss, en direction de l'océan et de l'horizon. Le soleil avait disparu derrière l'armada de nuages qui livrait bataille au-dessus des eaux. Le fracas de la houle écrasait tous les autres sons en heurtant les rochers. Si on prenait de la hauteur, tel un oiseau voltigeant en amont de l'île, on n'aurait vu que la silhouette pâle et sublime, aux courbes longilignes, étendue sur le bord de la corniche, les bras tendus vers son destin, l'herbe verte lui tenant lieu d'écrin. Le paysage était presque trop magnifique pour que la vie disparaisse ainsi. Mais si on se rapprochait, battant des ailes au-dessus de la forme allongée, alors on aurait remarqué le masque d'effroi plaqué sur le visage, la bouche entrouverte sur un cri, le sourire factice peint de sang tranchant les lèvres jusqu'au sommet des joues, la grimace de la mort s'exposant sous ses yeux les plus terribles, et le ventre ouvert, dégarnissant la peau jusqu'au pubis. Alors, malgré la beauté des lieux, l'horreur de la scène aurait heurté le plus sensible des êtres vivants. Le sommet de la falaise était devenu un tombeau dans lequel un monstre avait déposé son offrande.

Il contemplait depuis un long moment la créature meurtrie, un goût amer dans la bouche. Un goût d'inachevé. Aigre et métallique. Marqué par son échec, une larme solitaire roula sur sa joue, tandis que son visage s'offrait sans faillir aux éléments glaciaux qui s'emparaient de l'île. Au-dessus de sa tête, les nuages se rassemblaient et les embruns parvenaient jusqu'à lui et mouillaient sa peau.

Il l'avait fait.

À cette pensée, son cœur se comprima si violemment qu'il en éprouva la douleur, la peur et la jouissance d'une extrémité à l'autre de son être. Il rejeta cette impression nouvelle, lutta contre lui-même, mais face à ce corps qu'il avait tant désiré, il finit par savourer le fragment de son esprit qui était différent des autres.

Il en prenait à peine conscience. Une seconde plus tôt, la vie palpitait encore sous ses mains, les cris se perdaient dans le silence, seulement rompu par le sifflement des rafales. Son sexe était dur, son envie si tenace qu'elle terrassait

toute raison.

Fauché par la réalité de son geste, il tomba à genoux, près du corps délaissé en une posture étrange, aux membres un peu tordus par les violences qu'il lui avait portées. Le remords et la terreur l'assaillirent et manquèrent de le faire vomir. Il se retint de peu. Il ne pouvait pas laisser de traces ici, même si la tempête les effacerait mieux qu'un détergent. Il s'essuya la bouche, puis les yeux. Il se redressa, frotta ses mains poisseuses de sang sur son pantalon, avant de les enfouir dans les poches de son manteau. Le froid lui mordait la chair, mais il se força à rester encore un peu. La nuit grignotait les contours du fjord. Bientôt, parmi la végétation luxuriante, il ne verrait pas assez pour retrouver son chemin, mais peu lui importait pour l'instant. Il ne pouvait se résoudre à l'abandonner tout de suite. Il se gorgeait de sa vision, de l'effroi qu'il ressentait. Son cœur était cisailé par la douleur. Jamais il n'avait éprouvé un tel magma de sentiments contradictoires : le désir combattant la tristesse et l'horreur. Et l'envie... encore. Pulsant. Irriguant ses veines tel un poison mortel.

Il pinça les lèvres, s'approcha du bord de l'escarpement une dernière fois pour contempler le visage abîmé qu'il avait tant embrassé avant de le défigurer, puis d'ôter la vie. Cette vie qui avait hurlé entre ses bras.

Il déglutit, se demanda si, perdu ainsi au milieu de nulle part, sur le cordon des falaises acérées dominant le fjord solitaire, le cadavre serait un jour retrouvé, si la police profanerait ce lieu sacré, si celui-ci perdrait de sa magie, outragé par des pas inconnus. Il forma dans son esprit la pensée fugace que le corps putréfié ne manquerait pas d'être déplacé, conduit dans une morgue stérile pour y être découpé, dégarni de sa chair, violenté d'une manière tout aussi terrible que la sienne. Il ne resterait rien de cette nuit qu'il avait partagée avec la silhouette étendue sur l'herbe. Elle serait souillée.

Il en conçut une vive colère. Ses mains se mirent à trembler. Il ne voulait pas que l'on y touche. Elle lui appartenait, il l'avait possédée si étroitement, si charnellement...

Il essaya de se rassurer. Il se trouvait sur les hauteurs isolées de l'île. Ici, qui s'aventurerait en dehors d'un randonneur ? La mauvaise saison approchait, la neige recouvrirait la terre très bientôt et la nuit polaire étendrait ses tentacules au-dessus des montagnes. Oui, pour l'instant, personne ne viendrait outrager cet endroit et toucher ce corps qui était à lui.

Oui, voilà... tout irait bien. C'était juste une fois. Maintenant, tout était terminé. Tout rentrerait dans l'ordre. Il en était convaincu. Il ne recommencerait pas. C'était juste pour elle. Ce désir morbide et violent désormais assouvi, il

allait se contrôler. Il en était capable.

Oui... il ne tuerait plus.

Chapitre 1

Été 2002,

Maja

La baie d'Unstad était magnifique sous le soleil de minuit. Des nuances de rouge, de rose et d'orangé créaient des reflets fabuleux sur les eaux vertes de la mer de Norvège. Il était vingt-trois heures passées et l'astre lumineux colorait encore le rivage, les montagnes en forme de crocs et les étendues d'herbe rase qui entouraient la baie. Une idée de mon frère que de venir surfer pendant que le soleil de minuit nous offrait de la lumière, sur l'une des plus belles plages de l'archipel. Les rouleaux étaient plus paisibles qu'en hiver où le vent, la nuit polaire et le froid rendaient le surf trip beaucoup plus périlleux qu'en été. Et on n'était pas obligé de porter la combinaison sexy qui allait de pair : cagoule sur la tête, chaussons et gants pour parfaire le tableau. L'eau avoisinait aujourd'hui les 14°, une aubaine pour nous. D'ordinaire, elle aurait pu congeler un phoque ! La chaleur estivale n'avait jamais été si élevée. L'archipel des Lofoten connaissait l'un de ses plus beaux étés, et nous comptions bien mettre à profit ce temps superbe.

Je plantai ma planche dans le sable blanc, contemplai la houle qui nous attendait, poings sur les hanches, tandis que mon frère, main en paravent, observait les quelques surfeurs déjà à l'œuvre. Le spot était connu, mais il n'y avait jamais foule dans l'eau glaciale. Quelques touristes avaient installé leur bivouac dans l'herbe non loin et profitaient des merveilles qu'offrait notre île. La plus splendide au monde à mes yeux, malgré ses températures polaires et sa rudesse.

Erlend passa la main dans ses cheveux en bataille, tourna la tête vers moi et plongea ses prunelles grises dans les miennes.

— Tu es prudente, Maja. J'ai pas envie de raconter à papa de quelle façon tu t'es noyée.

— Aux dernières nouvelles, je surfe mieux que toi ! repartis-je.

— Dans tes rêves, sœurette. On dirait une baleine échouée sur une planche !

J'hésitai à lui balancer mon majeur au visage, mais me contins quand Madi se

campe entre nous. Moulée dans sa combinaison noire, elle observa à son tour la houle vigoureuse, leva les bras au soleil et poussa un petit cri de joie.

— C'était une super idée de venir ici ce soir ! Comme quoi, ça t'arrive de te montrer intelligent, Erlend !

Mon frère lui tira la langue.

— Comme quoi, certaines personnes sont plus secourables que d'autres, se moqua-t-il en retour.

Le reste de la bande d'Erlend commençait à affluer sur la plage, rompant la sérénité de la baie par des rires et des cris d'allégresse.

— J'ai toujours de bonnes idées, ajouta-t-il en lui décochant un clin d'œil. C'est moi qui t'ai offert cette planche pour ton anniversaire. C'est moi qui t'ai dit que les cheveux courts te rendraient enfin sexy !

Faussement exaspérée, Madi secoua la tête et m'adressa une grimace en guise de réponse. Je manquai de pouffer de rire. Madi était la meilleure amie de mon frère, mais elle jouait aussi pour moi le rôle de grande sœur et parfois même de maman. Elle m'aidait à supporter le caractère agaçant d'Erlend ainsi que les affres de l'adolescence depuis le décès de notre mère voici dix ans. Tout ce qu'Erlend n'était pas en mesure de m'expliquer, Madi s'en chargeait. C'était elle qui m'avait accompagnée acheter mes premiers soutiens-gorge, mes premiers tampons, ma première pilule, elle qui avait séché mes larmes pour mon premier chagrin d'amour, un garçon qui n'avait pas daigné répondre à mon invitation. J'adorais Madi, autant que mon frère l'aimait.

Affichant une mine narquoise, Madi se tourna face à Erlend, croisa les bras sur la poitrine, puis, défiante, lui balança :

— Erlend, le dernier dans l'eau est un nul !

Sans attendre de réponse, elle saisit sa planche et s'élança vers les premières vagues en riant. Pris de court, Erlend me jeta un coup d'œil décontenancé, avant de grogner un juron, de s'emparer de la sienne et de courir derrière son amie à toute vitesse. Les cheveux blonds de Madi, coupés très courts à la garçonne, prenaient des teintes pourpres saisis dans le soleil de minuit, alors que ceux d'Erlend, aussi noirs que l'ébène, se constellaient d'or.

Armée de sa planche, Madi devança Erlend de peu en pénétrant dans les eaux verdoyantes. Elle poussa un cri de triomphe et nargua mon frère en se trémoussant sur une danse de la victoire cocasse. Ce dernier pesta, avant de rigoler à son tour. Ils s'enfoncèrent sans tarder dans la mer.

Je souris en les regardant. J'étais contente d'être là. Pour la première fois en quinze ans, Erlend me traînait avec sa bande d'amis sans que notre père ait

besoin de lui forcer la main au préalable. De deux ans mon aîné, ce n'était pas toujours drôle pour lui de me garder à l'œil quand il sortait avec ses potes, mais l'hôtel de ma famille, d'anciennes cabanes de pêcheurs réaménagées, exigeait beaucoup de temps et d'entretien. Notre père n'était pas souvent disponible, accaparé et débordé par le travail. Contre son gré, Erlend se retrouvait à jouer régulièrement les nourrices, mais maintenant que je devenais plus intéressante et que je ne ressemblais plus à l'horripilante petite sœur, il rechignait un peu moins à me trimballer avec lui.

Accompagnée de Jens et de Leiv, des copains de la bande, je m'avançai vers les eaux froides de la mer de Norvège. Les deux garçons de dix-sept ans me reluquaient dès qu'Erlend regardait ailleurs, mais mon frère adoré leur avait déjà vanté les mérites d'une bonne noyade si l'un d'eux s'avisait de me toucher. Ils avaient bien saisi le message, mais ça ne les empêchait pas de me faire comprendre que je leur plaisais par de discrets clins d'œil ou des sourires intéressés. J'appréciais ces petites attentions, même si ces dernières n'iraient jamais plus loin. Mon frère y veillait, et j'étais bien trop complexée par mon physique et mes formes ingrates, en particulier mes seins minuscules et mes fesses énormes, pour me faire des illusions. Une disproportion vicieuse qu'un dieu avait dû trouver amusante. Un buste trop fin, un cul trop gros. Bref, je ressemblais à une amphore !

Alors, quand Jens me décochait un regard gorgé d'envie, ça me rassurait sur mes capacités à séduire le sexe opposé. Je n'avais encore jamais eu de vrai petit ami, en partie à cause d'Erlend qui faisait fuir les prétendants potentiels, mais aussi parce que ces derniers s'élevaient à un nombre ridiculement faible. Svolvær était la capitale des Lofoten, mais elle n'en restait pas moins une petite ville d'à peine quatre mille habitants. Ça réduisait considérablement mes chances de trouver un copain digne de ce nom. Un jour, j'aurai peut-être à me rabattre sur l'un des potes d'Erlend, à défaut de nouveautés, et lorsque ce jour viendra enfin, l'apocalypse ne sera certainement pas loin !

La fraîcheur de l'eau me saisit malgré ma combinaison. J'avais l'impression de perdre mes deux jambes. Jens et Leiv s'élancèrent les premiers, habitués au spot de surf, même en hiver. Je les suivis rapidement et ne tardai pas à m'immerger avant que mon courage ne s'effrite. La température basse coupait la respiration, comme si on interrompait brusquement l'arrivée d'oxygène dans les poumons. En hiver, bien sûr, c'était pire. Avec ses 4° en moyenne, on n'y restait pas plus de cinq minutes, on n'accomplissait que quelques brasses, on évitait les mouvements trop amples et on sortait vite se réchauffer. Au-delà, on risquait de

mourir gelé, le corps figé par le froid. La mer de Norvège était un paradoxe, aussi belle que les eaux bleues des Caraïbes et aussi dangereuse que les eaux tumultueuses de l'Arctique.

La première impression désagréable passée, je nageai sur ma planche vers le large, rejoignant Erlend et Madi, et attendis la bonne vague. Face à moi, la baie d'Unstad s'ouvrait et offrait son abondance de couleurs. La houle était dense et je me mis à ramer avec ardeur lorsque j'avisai celle que j'attendais. Je poussai sur mes mains, pris appui sur mes bras et me redressai en avant, pour me laisser entraîner par la vague. L'écume recouvrit ma planche, le vent rafraîchit mes joues et secoua mes cheveux. J'étais galvanisée par la montée d'adrénaline.

Prise par l'excitation du tube qui s'ouvrait devant moi, j'entendis trop tard :

— Attention !

Ma planche heurta violemment celle d'un autre surfeur. Je fus projetée dans l'eau à la vitesse d'un boulet de canon. La vague me submergea, le froid m'engloutit comme si de la glace rompait sous mon poids. L'eau gelée lécha mon visage, s'engouffra le long de ma nuque, semblable à des fils barbelés écorchant mon épiderme, et me paralysa tout entière. Tétanisée durant un instant, je manquai de boire la tasse et de paniquer. Je battis des jambes pour remonter, alors que j'avais l'impression de m'enfoncer dans la mélasse, quand une nouvelle vague s'abattit sur moi et m'entraîna au fond. La baie d'Unstad commençait à ressembler à un tombeau. Où que je regarde, je ne voyais que les abysses noirs et l'écume blanche qui balayait la surface. J'agitai les bras en tous sens pour tenter de la rallier. La fatigue grignotait mes muscles carbonisés par le froid, la terreur étreignait mes tripes, quand soudain deux mains vigoureuses me saisirent sous les aisselles et me tirèrent vers la lumière. La première goulée d'oxygène brûla mes poumons, je toussai, crachai un peu d'eau et me cramponnai à la planche salvatrice que l'on m'offrait. Un corps s'abattit contre le mien quand je manquai de glisser, agitée par les ondes telle une poupée prise dans un maelstrom. Les mains agrippèrent le rebord par-dessus les miennes, et la planche trancha les vagues jusqu'au rivage. J'entendais Erlend crier dans mon dos, mais je me sentais vidée de mes forces, seulement concentrée sur le sable qui se rapprochait de mon champ de vision. Malgré le corps qui m'écrasait, aucune chaleur ne passait à travers nos combinaisons. Je claquais des dents, comme si le froid était parvenu à rentrer à l'intérieur de moi-même.

Quand le sable et les cailloux roulèrent enfin sous mes pieds, un frisson de soulagement s'empara de tout mon être. Dans mon dos, le corps s'écarta et m'aida à me redresser, une main sur mes hanches. Ce fut alors que je le vis, et le

frisson se transforma en terreur mutique, mêlée à une étrange fascination. Caern Corange me tenait par la taille et m'entraînait vers le rivage. Je comprenais les cris d'Erlend maintenant, mais je ne parvenais pas à me retourner vers mon frère. Médusée, je contemplais la mâchoire carrée du jeune homme à mes côtés, les cheveux bruns, dont quelques mèches courtes collaient ses joues et son front, et les magnifiques yeux verts qui lui conféraient tout son magnétisme et sa dureté. En comparaison, l'écrin glacé que je venais de quitter n'était rien qu'un bac d'eau froide ridicule.

Caern était le fils d'un promoteur immobilier qui avait fait fortune à Oslo, avant de tout perdre au jeu et en boursicotage. Originaire des Lofoten, il était revenu s'installer dans la maison familiale après sa faillite, seul bien qui lui restait encore, pour fuir l'opprobre et se faire oublier. Du moins, d'après les racontars en ville. Il avait ramené avec lui sa femme et ses deux enfants : Aenna et Caern Corange, trois ans plus tôt.

À peine sur le sable, il me lâcha. Je pliai aussitôt le buste pour poser mes mains sur mes genoux et reprendre mon souffle. Caern était connu pour être avare en mots, aussi je fus surprise lorsqu'il me demanda :

— Tout va bien ?

Je hochai la tête, pris une longue inspiration et relevai les yeux. Je fus aussitôt frappée par les deux émeraudes enchâssées à la place des iris et manquai d'avaler ma salive de travers. Mon frère détestait Caern pour une raison mystérieuse ; je ne les avais jamais vus discuter ensemble au lycée ou même s'approcher l'un de l'autre. J'ignorais pourquoi il nourrissait une telle aversion envers lui, mais en ce qui me concernait, j'étais loin de la partager. Peu importait ce que pensait Erlend, je ne pouvais m'empêcher de le trouver attirant. Il ne possédait pas la beauté esthétique d'un modèle de magazine, plutôt une aura viking, plus sauvage et plus hostile, à l'image de nos îles. Il était semblable aux montagnes aux crocs acérés qui façonnaient l'archipel, offrant des paysages aussi sublimes que redoutables.

— C'est ma faute, je ne t'ai pas vu, déclarai-je. Désolée.

Il haussa les épaules, l'air de s'en fiche, puis passa la main dans ses cheveux, chassant les mèches châtain qui le gênaient.

— Tu m'as fait peur, je ne te voyais pas remonter à la surface.

— Le froid m'a saisie.

— C'est plus dangereux ici que ça n'en a l'air.

J'acquiesçai quand un juron nous interrompit :

— Putain ! Caern, tu pouvais pas faire attention ? Y a pas assez de place dans

la baie ?

Caern recula sans sourciller lorsque mon frère se précipita sur nous tel un missile.

— Il n’y est pour rien, je ne l’ai pas vu arriver ! tentai-je de calmer Erlend.

Ce dernier m’attrapa par le bras et m’attira vers lui sans m’écouter, m’éloignant d’un bon pas de l’ombre de Caern. Au lieu de riposter, celui-ci se contenta de hausser une nouvelle fois les épaules. Il me jeta un ultime regard rendant fou mon frère qui vomit une autre bordée de jurons, puis tourna les talons en silence.

— Bordel, mais ça t’écorche la bouche de répondre ?

Manifestement, oui ! Caern ne prit pas la peine de rétorquer quoi que ce soit. Sans daigner se retourner, il ramassa sa planche de surf et s’éloigna tranquillement vers un sac et des serviettes jetées en tas sur la plage. Je le suivis des yeux jusqu’à ce qu’Erlend me tire par le bras, m’attrape par les épaules et m’oblige à le regarder en face.

— Est-ce que ça va ?

— Plus de peur que de mal.

— Tu m’as fichu une de ces frayeurs, Maja. Me refais plus jamais ça.

— On pourrait croire que tu tiens à moi.

— Dis pas de conneries !

Il me serra dans ses bras en une étreinte bourrue, pleine d’affection, qui me tira un sourire. En m’écartant, je désignai Caern d’un coup de menton.

— Tu n’avais pas de raison de lui crier dessus.

— C’est lui qui t’a heurtée. T’aurais pu te noyer. Bon sang, j’ai pas envie que tu disparaises de ma vie, même si t’es chiante la plupart du temps, et qu’est-ce que j’aurais raconté à papa, hein ?

L’ombre de maman vogua un instant entre nous. Je secouai la tête et lui pinçai le biceps. Il m’accorda enfin un sourire. Un bras autour de ma nuque, il me guida vers nos affaires et me lança ma serviette pour que je puisse me sécher les cheveux et le visage. Madi et les autres nous rejoignirent peu de temps après, s’assurèrent que j’allais bien. J’ôtai ma combinaison, passai un t-shirt et un short avant de me laisser tomber sur le sable pour me réchauffer au soleil. La nuit, il était moins brûlant, mais il semblait irradier le ciel. Je fermai un instant les paupières pour savourer sa chaleur tamisée, tandis que les garçons décapsulaient des bières, puis les rouvris pour chercher discrètement des yeux la silhouette de Caern.

Un peu plus loin, près des rochers, il discutait avec sa sœur tout en s’essuyant

la figure avec une serviette.

Aenna était plus petite que lui. De longues boucles auburn déferlaient dans son dos et enveloppaient un joli visage, mais comme Caern, sa beauté n'était pas traditionnelle. Elle reflétait la rugosité de nos terres. Froide, coriace et magnifique.

Caern dut se sentir observé, car il tourna la tête, balaya la plage d'un regard circulaire et s'arrêta sur moi. Le frisson revint aussitôt, tourbillonnant au creux de mes reins, mais il s'enfuit aussi soudainement qu'il était arrivé. Pour accaparer son attention, Aenna Corange se rapprocha de son frère, posa une paume sur son torse et saisit sa main dans la sienne. Un nœud me tordit le ventre. Caern se détourna de moi pour se concentrer sur elle. Presque front contre front, ils paraissaient chuchoter, leurs lèvres bougeant à peine, comme s'ils prononçaient une incantation occulte ou des mots d'amour.

— Ils sont sinistres, déclara Jens, à mes côtés.

Une sueur glacée coula le long de ma colonne vertébrale, sans que je ne m'en explique vraiment la raison.

Erlend les avait surnommés les Silent Twins, comme les jumelles psychopathes anglaises, June et Jennifer Gibbons, qui avaient défrayé la chronique lors de leur arrestation dans les années 80. Ils étaient toujours ensemble tel le prolongement d'un corps, semblaient communiquer dans un langage qui leur était propre et erraient dans les rues de la ville, enveloppés d'une aura fantomatique. Ils ne s'adressaient aux autres que lorsqu'ils y étaient forcés. Ils se comportaient de manière si ambivalente que les rumeurs allaient bon train sur leur relation et, comme ils se fichaient de ce qu'on pensait d'eux, ils ne perdaient pas de temps à tenter de les éteindre. Ils adoraient jouer les amants maudits. Erlend avait entendu dire que lorsque l'un s'installait dans une pièce, l'autre prenait exactement la même position dans une autre. Si on leur posait une même question, ils donnaient une réponse identique, alors qu'ils n'étaient pas côte à côte. Si l'un ne mangeait pas, l'autre dévorait des quantités de nourriture astronomique. Ils étaient complètement fusionnels et dysfonctionnels. Tout le monde, à Svølvær, les regardait d'un mauvais œil. Le fait que leur famille était autrefois l'une des plus riches, et vivait désormais dans un vieux manoir déliquiescent aux abords du fjord, alimentait les fantasmes. Le comportement froid, distant et sulfureux des jumeaux ne faisait que les nourrir davantage. Ils ne se préoccupaient de rien en dehors de leur moitié. C'était à cela que je pensais en les observant : deux moitiés de personne désunies. Ils étaient à la fois troublants et fascinants. Ils captaient les regards. Tels des voyeurs, nous

cherchions à démêler la vérité du mensonge, mais les jumeaux Corange s'arrangeaient pour que celle-ci reste inatteignable, jouant à la perfection ce rôle qui faisait jaser.

Après avoir ramassé leurs affaires, ils s'éloignèrent vers la prairie et les quelques maisons éparpillées d'Unstad, main dans la main. Toutes les paires d'yeux de la bande étaient braquées sur eux sans montrer la moindre pudeur.

Mon frère marmonna :

— Ils me foutent la chair de poule ces deux-là.

— Tu crois qu'il se la tape ? renchérit Leiv.

— C'est glauque, assura Madi en fronçant le nez, tandis qu'une boule se nichait dans ma gorge.

— Paraît que Théa les a vus sur les quais en train de se lécher la glotte et qu'il lui tripotait un sein.

J'enfonçai mon menton entre mes genoux. Erlend me jeta un coup d'œil, puis grommela :

— Parle pas de ça devant ma sœur.

— Oh, ça va, elle a plus...

— Quinze ans ! Lui fourre pas des idées en tête.

Leiv m'adressa un sourire en coin, si bien qu'Erlend fut sur lui en moins d'une demi-seconde. Les deux garçons roulèrent dans le sable. Leiv était plié de rire, tandis que mon frère tentait de lui bourrer les côtes de coups de poing. L'empoignade tourna en franche rigolade lorsque Madi se jeta sur eux à son tour.

Je m'en détournai et regardai la silhouette des jumeaux en train de sauter d'un caillou à l'autre pour gagner la prairie.

Je ne pouvais nier cette aura lugubre qui les auréolait, comme s'ils appartenaient à un vieux conte de Lovecraft. Lui, sculpture froide cachant le sang chaud de ses veines. Elle, démons aux contours sublimes chargée d'attiser les pauvres mortels pour les conduire en Enfer. En dépit de la robe jaune et lumineuse qu'Aenna avait passée, sa grâce presque féline et son visage de poupée, elle ressemblait à une créature possédée. J'avais beau la regarder sous toutes les coutures, le mal semblait la ronger et dévorer sa silhouette. Peut-être était-ce dû à cette perfection rare, qui laissait penser que le Diable lui-même l'avait façonnée pour son plaisir. Je ne me leurrais pas sur ce qui m'inspirait une telle mesquinerie, mais pour autant que Caern m'attirait, sa sœur me semblait terrifiante.

Aenna tourna brusquement la tête, et même de là où je me tenais, son regard s'enfonça dans le mien. Je me sentis mal à l'aise, comme si elle me déshabillait.

Jens s'approcha de moi et me donna un coup de coude.

— Ignore-les, me conseilla-t-il.

Je hochai la tête, mais je ne pus m'interdire de dévier mon attention sur Caern. Mon souffle se coupa net. Il était en train de me dévisager. Je sentis mes joues rougir et brûler. Il attira sa sœur vers lui et lui chuchota quelques mots à l'oreille. Celle-ci parut renifler avec mépris, nous fixa une dernière fois, puis tourna les talons. Je restai muette de surprise lorsque je pris conscience que Caern me regardait toujours. Mon cœur bondit, et je sursautai quand Erlend se mit à crier brusquement :

— Tu veux que je lui retire son t-shirt pour mieux t'aider à la reluquer ? Occupe-toi de ta dégénérée de frangine !

Je me redressai, piquée au vif, mais Caern se contenta d'en rire, un rire qui me rentra sous la peau tant il me parut gorgé de dédain. Il ne prit pas la peine de répondre à la provocation de mon frère.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? m'écriai-je.

— Je n'aimais pas sa façon de te mater. C'est malsain. Ces deux-là sont pervers.

Je détournai les yeux d'Erlend, mais Caern et Aenna reprenaient déjà leur chemin.

— On dirait qu'ils programment le meurtre de quelqu'un, c'est flippant, admit Leiv, provoquant le long de ma colonne vertébrale un désagréable frisson.

Chapitre 2

Maja

Je sortais de Kringla Bakeri, l'une des plus délicieuses boulangeries de Svolvær, armée d'un cinnamon roll¹ appétissant. J'avais réussi à me soustraire à l'encombrante anxiété de mon père et d'Erlend en prétextant que Frøya, ma meilleure amie, avait besoin d'aide à la librairie de ses parents. C'était un pieux mensonge pour me débarrasser d'eux. Depuis la mort de maman, l'un comme l'autre se montrait étouffant. Je pouvais rarement faire un pas en dehors de l'hôtel sans que je ne sois obligée d'être accompagnée d'un chaperon, et c'était pire depuis que le Lofotposten avait titré en première page : « Meurtre sordide aux Lofoten », déclenchant un véritable tollé parmi la petite population insulaire, peu habituée à ce genre de crime sur ses terres. Le corps d'une jeune femme avait été retrouvé sur le bord d'une falaise dominant la mer. D'après les informations que j'avais glanées, ça faisait un moment qu'il y pourrissait. Mon père m'avait arraché le journal des mains, si bien que je n'eus guère le temps d'en apprendre davantage. Les conséquences sur ma vie auraient pu être nulles, mais de savoir qu'un tueur rôdait ou avait rôdé parmi nous suffit à alimenter sa psychose. Consigne : je ne devais plus sortir seule, mais la punition était toute relative, je ne me souvenais pas tellement de la dernière fois où j'avais eu cette chance ! Je me l'étais donc fabriquée. J'avais demandé l'aide de Frøya, au cas où mon père ou Erlend appellerait la librairie, et je m'étais organisé une petite sortie. Le soleil brûlait au-dessus de la ville. La chaleur battait des records cette année. Ça aurait été dommage de ne pas en profiter et de rester à l'hôtel pour s'occuper des touristes. Oui, j'étais une vilaine ado à la recherche d'indépendance, et surtout je fuyais les responsabilités.

À peine sortie de la boulangerie, je pris la direction des quais et décidai de les longer. De nombreux zodiacs et bateaux mouillaient dans le port. De l'autre côté, je pouvais apercevoir sur l'éperon rocheux les cabanes de pêcheurs rouge rubis qui se dressaient sur pilotis au-dessus de l'eau. Les rorbus se retrouvaient un peu partout sur l'archipel. Le poisson, c'était la vie ici. La pêche à la morue occupait une bonne partie de l'année, mais les cabanes n'étaient plus utilisées par les pêcheurs. La plupart avaient été reconverties en maisons d'hôte ou en hôtels. Le

folklore des Lofoten attirait de plus en plus les touristes qui venaient admirer les aurores boréales, le soleil de minuit et les baleines, sans compter le paysage singulier de nos îles, ces morsures dentelées qui le marquaient, sa mer bleue prise dans les frimas de l'hiver ou ses vastes étendues herbeuses et marécageuses qui s'esquissaient au nord.

Je mordis à pleines dents dans ma pâtisserie, savourant le goût de la cannelle explosant sur mon palais, quand je sentis une présence dans mon dos. Une mèche de mes cheveux se souleva, et le vent n'avait rien à y voir. Je fis volte-face, mon cœur bondissant soudain, et me retrouvai nez à nez avec Caern Corange. Avait-il caressé mes cheveux ?

Vêtu d'un jean et d'un t-shirt blanc, une mèche brune barrant son front, il m'observait de son air perpétuellement sombre. Par automatisme, je scrutai à sa droite et à sa gauche à la recherche de sa sœur, mais fus surprise de ne pas la découvrir à ses côtés, scotchée à lui comme du chatterton. Il eut un rictus en comprenant le sens de mon inspection.

— Aenna n'est pas là, me confirma-t-il. Elle s'est tordu la cheville en début de semaine.

— Je suis désolée de l'apprendre.

Je ne l'étais pas du tout ! Mais je fis mine que son sort me préoccupait, toutefois, mon expression devait manquer de conviction, le rictus de Caern se transforma en sourire, éclairant son visage d'ordinaire si taciturne.

— Toi aussi, tu es seule, remarqua-t-il.

— Mon frère n'est pas aussi...

Bizarre ? Sordide ? Malsain ?

Je me mordis la langue d'avoir débuté cette phrase et détournai les yeux. Le silence me répondit, soudain gênant. Nerveuse, je pinçai les lèvres et reportai mon attention sur lui. Il me dévisageait, son visage de nouveau rembruni. Je me morigénaï intérieurement de l'avoir refermé alors qu'il semblait enclin à discuter.

— Euh... je... ça te dit une promenade ?

Étonné, il haussa un sourcil.

— Comme tu le vois, je me suis débarrassée de mon frère. J'en profite. Si tu en as envie...

Mes joues devaient rougir comme des forges, ma bouche était pâteuse. Je me sentais affreusement gauche. Il se contenta de hocher la tête et désigna le quai désert d'un coup de menton. Stupéfaite qu'il accepte, je poussai ma salive dans ma gorge et m'élançai sur le ponton, Caern à mes côtés aussi silencieux qu'une

tombe. J'hésitais à mordre dans mon cinnamon de crainte de me coller du sucre partout comme une gamine maladroite, mais le silence devint particulièrement dérangeant. Je pris une petite bouchée que je mâchouillai timidement, et le lorgnai en tentant de me montrer discrète. Il dégageait une aura réellement insaisissable. Il semblait plus adulte que la plupart des jeunes de son âge. Peut-être avait-il acquis davantage de maturité après le revers de fortune de son père. J'imaginai que cela devait être compliqué de réapprendre à vivre avec peu lorsqu'on avait connu la luxuriance. Habiter dans ce sordide manoir sur les bords du fjord ne devait pas aider. C'était une vieille bâtisse à moitié croulante, au bois et à la peinture abîmés, aux toits pentus dont les pointes semblaient crever le ciel et les ardoises s'effriter.

Je jetai dans une poubelle le papier de mon gâteau lorsque je l'eus terminé, et nous reprîmes notre progression jusqu'à l'un des ponts qui reliaient les différents îlots constituant la ville de Svolve. De l'autre côté, l'hôtel de mon père et ses petites cabanes rouges se partageaient l'espace sur l'un des monceaux de roche, plus loin, d'autres petites îles morcelaient le paysage.

— Où est-ce que tu veux aller ? me demanda-t-il finalement.

Je n'en avais pas la moindre idée. Au départ, je pensais me balader en ville et prospecter dans les quelques boutiques de Svolve à la recherche de jolis vêtements pour la rentrée scolaire, mais maintenant, je ne me sentais pas de lui proposer une séance de shopping.

— On peut marcher jusqu'à Kjeøya kystbatteri, suggérai-je.

Kjeøya kystbatteri se situait à l'extrémité de l'île sur laquelle se tenait l'hôtel de ma famille. On y trouvait les séchoirs à morue et les vestiges de l'occupation de la Seconde Guerre Mondiale. C'était un fantastique terrain de jeu quand j'étais plus jeune. Tout au bout, à Fiskerkona, on pouvait admirer la statue célèbre de la femme de pêcheur qui saluait tous les arrivants de l'archipel.

On s'y dirigea dans le silence, seulement rompu par l'agitation de la ville. Arrivés près de l'hôtel, on contourna la bâtisse principale et on fit profil bas jusqu'à ce que les habitations disparaissent de notre champ de vision. Ça me faisait un drôle d'effet de me cacher avec Caern Corange, l'un des Silent Twins que mon frère haïssait. C'était peut-être pour cette raison qu'il m'attirait, parce qu'il avait un goût d'interdit. Ou parce que j'avais envie de connaître le secret qu'il dissimulait derrière l'aura sombre qui l'enveloppait telle une seconde peau.

Nous montâmes une légère éminence et nous arrê tâmes au pied de l'un des blockhaus qui marquaient de leurs empreintes les déliés de l'îlot. Caern me désigna un passage étroit dans le bloc de roche.

— Tu veux y aller ?

Surprise, je scrutai le trou béant qui s'ouvrait sur les entrailles de la masse de pierre. Je me léchai les lèvres, un brin anxieuse à l'idée de pénétrer là-dedans en compagnie d'un garçon que tout le monde en ville prenait pour un jeune homme immoral, sans compter que j'avais l'interdiction formelle d'y aller. C'était un endroit dangereux. Outre qu'il traînait des tessons partout, c'était souvent le repère de squatteurs et de quelques drogués. On n'en avait pas beaucoup sur l'archipel, mais comme dans toutes les régions du monde, quelques-uns s'étaient perdus ici. Cependant, c'était moi, la fille irréfléchie, qui avais conduit Caern jusqu'à l'extrémité de l'île.

Son regard au vert intense me sondait sans qu'il ne bronche. Il attendait seulement ma réponse. Comme je n'en fournissais aucune, il s'approcha de moi, se pencha à hauteur de mon visage et murmura de la même manière qu'il semblait sans cesse chuchoter avec sa sœur :

— Je n'ai pas l'intention de te manger, Maja. Rien que d'être avec toi, je risque de me foutre Erlend à dos.

— Pourquoi tu es là alors ?

Il haussa les épaules.

— Parce que j'aime bien te regarder.

Le compliment se logea droit dans mon cœur, bien que sa façon de le prononcer était troublante et nébuleuse. J'ignorais même si c'était une bonne chose. Dévorait-il ses proies en cachette, à l'abri d'un blockhaus peut-être ? Ou bien sa sœur les transformait-elle en colliers d'os qu'elle accrochait ensuite au-dessus de son lit ? J'effaçai vite l'image. Je n'avais jamais vu Caern Corange en compagnie d'une autre fille que sa sœur. En fait, je prenais conscience que j'étais la première à me retrouver seule à seul avec lui. Alors sans doute disait-il la vérité.

Il dut lire la stupéfaction sur mon visage. Un sourire s'esquissa sur ses lèvres pleines.

— À quoi es-tu en train de penser ?

— Je... je ne t'ai jamais vu sans ta sœur.

Un voile obscur traversa aussitôt ses traits, comme si parler d'Aenna le dérangeait. Il ne répondit pas.

Me sentant soudain embarrassée, je passai devant lui et gagnai l'anfractuosité par laquelle on pénétrait dans les entrailles du blockhaus. Il fallait que je prenne une décision, rentrer ou poursuivre, mais au fond, la curiosité de pouvoir décortiquer Caern Corange était la plus forte. Je devais découvrir ce qui se

cachait derrière les ténèbres qui l'enveloppaient, au péril de me perdre.

— On y va ?

Il me regarda me glisser dans le trou formé par le béton et la végétation qui avait repris ses droits sur cette partie de l'îlot et disparaître dans la noirceur de l'abri. Je faillis dégringoler tête la première dans l'escalier que je n'avais pas vu. Caern me rattrapa in extremis par la taille, mes talons manquant de dérapier sur le bord des marches. Sans me lâcher, il chuchota :

— Attends.

Il attrapa son porte-clés muni d'une petite lampe torche dans la poche arrière de son jean et braqua le faisceau vers le bas de l'escalier. Le pinceau de lumière balaya les profondeurs et rendit l'intérieur du blockhaus encore plus obscur, dessinant des ombres mouvantes, révélant les graffitis sur les murs, le béton souillé.

Pas après pas, je descendis les marches. Le vent sifflait dans les couloirs étroits et me hérissait les poils sur les bras. À peine en bas, Caern orienta la lampe vers la droite. Une porte en métal rouillé se dressait sur notre chemin, de même que sur la gauche, à ceci près que cette dernière était entrebâillée. J'essayai de l'ouvrir, mais comme elle refusa de bouger, Caern dut me donner un coup de main. Le bruit des charnières et du bas de la porte qui glissa sur le béton et les cailloux résonna dans toute la bâtisse fatiguée par les ans, rongée et dévorée petit à petit par l'humidité de la mer. L'odeur de morue, à laquelle tout habitant était accoutumé, imprégnait les lieux, se mêlant aux fragrances salines.

Un autre couloir bas de plafond, à la peinture blanche écaillée et couverte de dessins, s'étirait devant nous. Mon cœur battait à toute vitesse. L'ombre de Caern, qui était dans mon dos, s'étendait par-dessus la mienne, la noyant dans ses traits. Je mis le pied sur plusieurs tessons de bouteilles de bière. Le verre grésilla sous mes semelles, brisant le silence étouffant qui régnait ici. La chaleur était moite, collant mon t-shirt à ma colonne.

La main de Caern se glissa soudain sur mon ventre, et je manquai de bondir de stupeur et de pousser un hurlement. Il dut saisir ma confusion ; il me relâcha aussitôt et recula d'un pas, avec le faisceau de lumière qui éclaira brièvement son visage troublant. Il me désigna un chemin sur la droite qui semblait descendre plus bas dans le cœur du bunker. J'hésitai, mon pouls pulsant encore très fort derrière mes côtes.

— Tu veux que je passe devant ? me proposa-t-il.

J'acquiesçai, songeant que ce serait moins effrayant s'il ouvrait la marche et si je pouvais le garder à l'œil. Il me frôla dans l'étroit couloir, puis commença la

descente dans les profondeurs. Le rayon de la lampe étant assez faible, je dus me rapprocher de lui pour voir où je posais les pieds dans l'obscurité de plus en plus épaisse. Une fois en bas, il tourna à gauche et s'enfonça plus loin dans les débris du passé. Son silence devint aussi éprouvant que l'endroit dans lequel nous évoluions. J'avais besoin de le briser, sans savoir comment m'y prendre. Caern m'impressionnait et m'effrayait un peu. Je me mordis la lèvre, me rapprochai encore pour ne pas me laisser distancer et percevoir la lumière salvatrice, et finis par lâcher comme une bombe :

— Pourquoi tu n'as aucun ami ?

Il s'arrêta brusquement et je manquai de m'aplatir le nez contre son omoplate. Il tourna la tête par-dessus son épaule, mais la lampe dirigée tout droit, je ne vis qu'une ombre voguer au-dessus de ses traits.

— Ça a le mérite d'être une question directe, admit-il.

— Désolée...

— Ne le sois pas. Pourquoi...

Il haussa les épaules d'un air impuissant.

— Je n'aime pas beaucoup les gens, et plus le monde est petit et plus je les déteste.

— Petit ?

— Ici. Cette île.

Il reprit la marche et continua sa progression dans le cœur de l'abri.

— OK, notre île est petite, mais en quoi ça change des gens d'ailleurs ?

Dit la petite insulaire qui n'a jamais quitté son archipel de toute son existence.

Il émit un ricanement.

— Les gens jugent tout le temps, sans savoir quoi que ce soit. Ils se regardent et s'épient sans arrêt.

— Je comprends. Tu passes d'Oslo à ici. Ça doit te changer. Tout le monde se connaît à Svolvær, alors tu sais bien, les rumeurs vont toujours bon train. Il faut les ignorer.

— Je ne m'en soucie pas, rétorqua-t-il, mais je ne m'attache pas non plus.

Il franchit une ouverture et entra dans une pièce. La porte en métal reposait contre le mur, détachée de ses charnières. Il ne restait rien sous le pinceau blanc, juste des détritrus. L'odeur de renfermé et de morue s'intensifia dans l'exiguïté de l'endroit. Caern me fit signe de retourner dans le couloir. J'obéis et attendis qu'il ouvre de nouveau la marche. On continua quelques mètres plus loin, jusqu'au pied d'un nouvel escalier, qui remontait cette fois. Je fixai son dos large et

musclé tandis que nous l'empruntions. Il s'arrêta en haut des marches, je m'immobilisai derrière lui. Un voile de lumière éclairait le fond du couloir. Nous nous y engageâmes aussitôt et à mesure que l'on s'en rapprochait, le poids dans ma poitrine parut s'alléger. Caern poussa la porte et le soleil pénétra dans notre champ de vision. On cligna des paupières, éblouis, puis on s'approcha des ouvertures qui déchiraient le béton et donnaient sur une vue époustouflante de la baie de Svölvær. La mer bleue et verte s'étendait sous nos yeux à perte de vue. Nous étions dans l'ancienne plate-forme de tir.

Caern éteignit la lampe torche et s'adossa contre le mur, le regard braqué en direction du paysage. L'air plus frais de l'extérieur pénétrait dans la pièce et malgré les débris qui gisaient sur le sol, l'endroit était moins effrayant que le reste, même si je savais que nous devrions reprendre le chemin inverse pour sortir d'ici.

Je m'approchai de l'ouverture, m'y accotai et contemplai moi aussi le soleil qui semblait irradier les eaux.

Du bout des lèvres, comme un secret, j'osai demander :

— Pourquoi mon frère est-il fâché contre toi ?

Une fois encore, le silence me répondit. Caern ne formulait visiblement une réponse que lorsque la question lui seyait. Je pivotai vers lui pour le confronter une bonne fois pour toutes, mais me retrouvai soudain face à son buste. Surprise, je tressaillis, mais ne pus reculer, coincée contre le béton de la casemate. Je levai des yeux confus vers lui. Son regard s'illumina, un rai de soleil plongeant en plein sur ses iris, lorsqu'il se pencha vers mon visage. Un rictus s'étendit sur ses lèvres.

— Erlend serait furieux s'il te savait ici, dans cet endroit lugubre, seule avec moi.

Un frisson glacé se répandit dans mon dos.

— De toute façon, c'est la première fois que je me retrouve seule avec toi.

— Oui, mais peut-être que ce n'est pas la première fois que j'essaie de l'être.

J'arrondis les yeux, interdite. Caern s'approcha encore, son nez frôlant le mien, et il murmura de sa voix rocailleuse :

— Peut-être qu'il a peur pour toi.

— Pour quelle raison aurait-il peur ?

Son rictus parut s'agrandir, puis sa langue pointa entre ses lèvres, en parcourut la surface, tandis qu'il fixait les miennes avant de revenir vers mon regard.

— Parce que je m'intéresse à toi.

— Ce n'est pas un crime...

Il effleura ma joue de la sienne, posa sa paume près de ma tête et chuchota à mon oreille :

— Il paraît que je touche ma sœur avec ces mains...

Ses doigts glissèrent le long de mon bras qui répondit à sa caresse d'un frémissement.

— ... que je lui fais des choses immorales et dégoûtantes, continua-t-il, alors qu'il se redressait légèrement jusqu'à pouvoir me regarder dans les yeux.

Si le soleil n'éclairait plus la pièce et ses prunelles, j'aurais pu imaginer que l'obscurité avait englouti l'espace dans lequel je me trouvais.

— Erlend pense que je pourrais te toucher de la même façon. Ici...

Du bout de son index, il frôla mon cou, au-dessus de la veine palpitante.

— ... ici...

Au-dessus de mon sein.

— Ou ici...

Au-dessus de mon ventre qui se creusa, ma respiration se coupant net lorsqu'il effleura mon t-shirt.

— Est-ce que ça te répugnerait, Maja, si je te touchais ?

Ma bouche desséchée ne put s'ouvrir pour prononcer des mots intelligibles. Comme je ne répondais pas, son index remonta lentement le long de mon estomac, passa dans le creux entre mes seins et s'arrêta au-dessus de ma gorge. Il enroula ses doigts autour de mon cou, je manquai de pousser un cri. J'agrippai son poignet en un réflexe primaire, mais il ne serra pas sa poigne. Il pressa son corps plus grand que le mien contre moi, jusqu'à ce que je puisse sentir toutes les parties de son être épouser mes courbes. Il redressa ma tête d'une impulsion de sa main sur mon cou, afin de positionner mes lèvres à la hauteur des siennes.

— C'est pour cette raison qu'Erlend me déteste, déclara-t-il de sa voix grave. Parce que je veux souiller sa petite sœur.

— Comme tu souilles la tienne ? murmurai-je en réponse, me demandant où je trouvais soudain ce courage.

Il rit. Un rire sombre et rauque. Ses lèvres passèrent doucement sur les miennes, me livrant leur lot de vibrations.

— Les Silent Twins tuaient des gens, Maja, et tu me suis sans broncher dans un bunker isolé. Si je te faisais si peur que ça, tu ne serais pas là, à tendre ta bouche vers la mienne.

Il connaissait le surnom dont l'avait affublé Erlend, et il semblait s'en amuser.

— Je ne...

— Est-ce que je te répugne, Maja ? me redemanda-t-il avec un profond

sérieux.

— Je ne sais pas.

— Pourquoi es-tu là ?

— Je ne sais pas.

J'étreignis plus fort son poignet à mesure qu'à chaque question, ses lèvres continuaient de martyriser les miennes.

— Est-ce que tu veux que je t'embrasse, Maja ?

Mon cœur se tordit. Une douleur pulsa en moi. Ses doigts autour de mon cou longèrent mes veines et glissèrent sous mes oreilles.

— Oui...

Je n'eus pas le temps de réfléchir à la portée de ma réponse. Aucun sourire de triomphe ou d'envie ne se peignit sur ses lèvres lorsqu'il les posa sur les miennes. Son visage aux contours sublimes et ténébreux remplit tout l'espace sous mes yeux. Je tressautai au contact de sa langue qui appuya contre mes dents pour que je le laisse franchir le dernier obstacle. Crispée de la tête aux pieds, j'enfonçai légèrement mes ongles dans son poignet, et entrouvris la bouche. Sa langue toucha la mienne et, quelle que soit la vérité sur sa vie, ses mœurs ou sa personnalité, elle fut un instant occultée par la douceur dont il fit preuve. Il m'embrassa avec une certaine langueur, comme s'il avait conscience qu'il me donnait mon premier baiser. Quand je fus familiarisée avec son goût, son haleine, son toucher, son humidité, il approfondit sa caresse, pressa mes cheveux dans son poing, son autre main saisissant mes hanches pour les blottir contre les siennes.

Il m'embrassa longuement, jusqu'à ce que nous n'ayons plus de salive, puis il s'écarta de moi, plongea ses yeux dans les miens et m'observa, enveloppé dans son silence coutumier. Il ôta sa main de ma chevelure et longea ma mâchoire du bout des doigts. Puis il dit, tranchant l'air avec ses mots :

— Aenna sera furieuse quand elle l'apprendra.

Je voulus reculer, mais heurtai le mur et sentis une douleur irradier l'arrière de mon crâne. Troublée et irritée, je détournai les yeux même si, au fond de mon cœur, je nourrissais l'espoir que Caern saisisse mon visage pour me convaincre que ces mots n'étaient ni graves ni importants, cependant, il recula dans la pièce, détachant son corps du mien. Je frissonnai en son absence. J'eus le sentiment d'un baiser volé, qui ne m'appartenait pas, et la question franchit mes lèvres comme si je jetais au sol un verre qui se briserait en mille morceaux :

— Tu touches vraiment ta sœur de cette façon ?

Son regard se braqua dans le mien et une expression de colère chiffonna ses

traits. Un rire maussade lui échappa. Ses prunelles d'émeraude se constellèrent de glace, et il lâcha en s'éloignant vers la porte :

— On devrait sortir d'ici.

Chapitre 3

Caern

Je mis plus d'une heure à pieds pour rallier Leirosbakken, la petite route qui filait entre les bords du fjord et la forêt. Je transpirais sous la chaleur et l'effort. J'étais fatigué mais tellement sur les nerfs que j'en ressentais à peine les effets. Je poussai sur mes jambes, de plus en plus vite, puis me forçai à ralentir. Je n'étais pas si pressé de rentrer au domaine. La nuit aurait déjà dû commencer à tomber, mais avec le soleil de minuit, une couleur pourpre et orangée embrasait le ciel et retombait sur la terre en une myriade de particules mordorées. Près du fjord, les eaux changeaient de teinte et un feu semblait couvrir dans ses profondeurs, prêt à libérer un troll des mers. Je passai la main sur mon front pour essuyer la sueur, m'arrêtai au milieu de la route et fixai mes doigts. Le velouté de la peau de Maja s'imprimait encore sur leur extrémité. C'était grisant. Une chaleur rayonnait dans mon bas-ventre à ce souvenir et serpentait le long de ma colonne vertébrale jusqu'à ma nuque. Je fermai un instant les paupières, me remémorant le goût de sa bouche sur la mienne, puis crispai la mâchoire, de nouveau agacé. Évacuant tant bien que mal l'image de la jeune fille, celle de ma sœur me percuta de plein fouet. Aenna...

Je me remis à marcher, sentant une démangeaison courir à travers mes veines. Comment pouvait-on changer de peau, si ce n'était en en empruntant une nouvelle ? J'aimerais me glisser dans une enveloppe vierge, virer la mienne et toute la vie qui va avec, et renaître dans un corps neuf, innocent, dénué de la moindre pensée obscure, détestable ou coupable. Aenna me reprochait ces pensées ; elle en avait peur. De son point de vue, elle aimait mon corps, aussi bien que ma tête et mon cœur, sans se soucier des apparences, des commérages, des songes qui nous polluaient sans arrêt. Elle manquait cruellement d'objectivité. J'étais un reptile caché sous une peau d'homme.

Je fermai le poing, fixai ma chevalière en argent dans laquelle s'enchâssait le valknut, les trois triangles entrelacés. Ma sœur détestait cette bague et ce qu'elle signifiait. Elle représentait un symbole d'Odin, le Dieu de la mythologie nordique, et évoquait la mort et la libération de l'âme. Le valknut associait le passé, le présent et le futur, et l'entrelacement des trois triangles marquait leur

unité et leur puissance une fois assemblés. J'étais tout ça et rien en même temps. Je me sentais parfois unifié à ma sœur, comme si ma chair aspirait à redevenir sienne, et quelquefois, j'avais le sentiment d'être scindé, un fragment de moi s'était détaché et avait disparu à tout jamais. Je n'étais plus rien. Ni poussière, ni morceau de terre, ni rien d'humain. Juste un oubli. Un souvenir.

En face de moi, éclairés par le soleil de minuit, les contours sombres de la maison commencèrent à se découvrir au milieu des branches de sapins. Les tours érigées, comme sorties d'un vieux bouquin, pointaient telles des lances affûtées vers le ciel azuré. La peinture était claire, d'un beige délavé, mais tellement écaillée que depuis la route, on l'aurait dite bouffée par la moisissure. Mes aïeux lui avaient donné le nom de Herregård av Stormen, « Le Manoir de la Tempête », très approprié. La bâtisse avait été construite au sommet d'une éminence, face au fjord, si bien que le vent s'engouffrait dans le couloir et en faisait gémir constamment la vieille structure. Le bruit de la charpente et des murs donnait le sentiment dérangeant que le manoir était vivant, qu'il nous avalait dès qu'on passait la porte, nous mastiquait lentement jusqu'à ce qu'un jour, il recrache nos os dans la terre sous son ventre. Je détestais cette baraque et cette île. Je me moquais de l'argent que mon père avait perdu ou qu'on doit faire gaffe à tout ce que l'on achetait, mangeait, dépensait. Je me moquais de porter encore mes fringues d'il y a deux ans ou d'avoir quitté le bel appart dans lequel on vivait à Oslo. Je me moquais des costumes cravate de mon père et du maquillage parfaitement apprêté de ma mère, qui s'étaient depuis longtemps évanouis. Toute la superficialité dans laquelle on se vautrait. Non, ça n'avait pas réellement d'importance à mes yeux. C'étaient les conséquences du fiasco financier de mon père sur notre famille. Elle avait explosé, comme si on s'était tenu au milieu d'une bombe à fragmentation et que des bouts de nous avaient été éparpillés partout, sans aucune possibilité de réunification. Le manoir portait désormais l'opprobre des Corange. J'aurais presque pu en sentir les fragrances nauséabondes embaumer jusqu'ici. Les émanations âcres de la moisissure, de l'alcool et de la folie qui rongeaient chaque latte du parquet de la maison.

Je quittai la route et empruntai le chemin de terre qui coupait à travers les bois. Au milieu des branchages, la façade commença à se dépouiller de son habit de verdure pour m'offrir la vision grandiose de sa décadence. Quelquefois, je songeais que le manoir était maudit. Tous les Corange finissaient mal. La veille de ses trente ans, la mère de mon père s'était suicidée ici, dans la chambre voisine de la mienne. J'apercevais la fenêtre sombre, rehaussée de son rideau de dentelles jaunies par les ans, au gré des oscillations des branches. Mon père avait

une dizaine d'années lorsqu'on avait découvert son corps pendu à l'une des poutres. J'ignorais pour quelle raison elle avait agi ainsi. Si mon père le savait, il le gardait pour lui. Mon arrière-grand-père était mort noyé, lors d'une tempête qui avait emporté son bateau de pêche, avec l'un de mes cousins. Un autre était tombé du haut d'une falaise, à l'ouest des Lofoten, et ainsi de suite. La vie des Corange était une longue série de drames. On finissait par s'accoutumer à cette réalité, à ce qui nous guettait au final, mais après tout, inutile de s'angoisser, nous étions tous voués à mourir. Plus ou moins vite.

Je gravis les marches du manoir, traversai la terrasse en loggia, aux sculptures en bois dévorées par l'humidité ambiante, et passai le seuil.

À peine pénétrai-je dans le vestibule que l'odeur de tabac froid me saisit les narines. Je refermai la porte et me tournai face à l'escalier sombre qui grimpait vers les étages et la tapisserie défraîchie qui ornait l'entrée. La lumière régnait au-dehors, malgré l'heure tardive, mais à l'intérieur, elle peinait à franchir les stores. Seuls quelques pinceaux colorés passaient à travers et s'échouaient sur le tapis affreusement laid qui recouvrait le parquet abîmé. Le silence était absolu. Un frisson déplaisant tirailla ma nuque lorsque j'avançai vers l'escalier, mais je m'arrêtai devant l'entrée du salon. Sous la voussure, près du poêle à bois, Aenna était étendue sur le canapé, les jambes par-dessus l'accoudeur. Elle était seule, concentrée sur la lecture d'un roman. Je m'approchai d'elle et sans qu'elle ne détourne les yeux de son livre, elle leva les jambes pour me libérer de la place, avant de les reposer sur les miennes. Je poussai un soupir en m'avachissant dans le canapé, un bras sur le haut de mon visage, l'autre sur sa cheville, celle qui n'était pas foulée. Le silence se poursuivit un moment, me remplissant le crâne. Quand Aenna sentit que je commençais à bouillir à l'intérieur, elle jeta son livre sur la table basse et dirigea son regard vers moi. J'abaissai aussitôt mon bras pour saisir ses iris au vol. Ma sœur était l'une des plus jolies filles de cette satanée île. Ses boucles aux nuances d'acajou sculptaient une figure de poupée de porcelaine. Son teint était d'un blanc nivéen, rehaussant la profondeur de ses iris de jade. Elle était très différente de Maja, dont le visage portait encore les traces de l'enfance, les joues pleines et les yeux vifs. C'était ce que j'appréciais chez elle : son regard pétillant, dénué de toute méchanceté. Elle semblait briller et m'irradiait un peu dans son sillage. Je voulais juste toucher du bout des doigts cette joie et cette innocence qui se dégageaient d'elle...

— Où étais-tu ? me demanda Aenna, dans un chuchotement.

Je haussai les épaules, sans aucune envie de répondre. Un sourire envahit ses lèvres vermeilles. Elle se redressa pour se rapprocher de moi et posa la main sur

mon bras, ses doigts cavalant depuis mon poignet jusqu'au creux de mon coude.

— Elle va te briser le cœur, Caern, murmura-t-elle, son regard obsédant plongé dans le mien.

Mes muscles se raidirent. Ses fesses glissèrent sur l'assise jusqu'à grimper sur mes genoux ; elle se tourna tant bien que mal face à moi, flanqua mes jambes des siennes, et noua ses bras autour de ma nuque. Ses doigts passèrent dans mes cheveux, puis sinuèrent le long de ma mâchoire.

— Quelle importance ? répondis-je. Ce n'est pas comme si je m'en servais souvent.

Elle secoua la tête, avança son bassin vers moi et posa sa joue contre la mienne. Un faisceau de lumière s'immisçait à travers le store vénitien et s'échouait dans ses cheveux, lui créant des mèches d'or. Je poussai un long soupir et enfouis le nez contre sa peau. Cette peau rassurante, chaude et douce.

— Je ne veux pas que tu souffres, m'assura-t-elle.

— Je ne suis pas si fragile.

— À l'extérieur, tu ne l'es pas, mais à l'intérieur, Caern...

Elle n'acheva pas sa phrase et redressa la tête pour me regarder en face. Ses doigts galopèrent sur mon front, puis entre mes yeux, le long de mon nez et se figèrent sur ma bouche.

— Erlend ne te laissera jamais approcher d'elle.

— Je me fiche d'Erlend.

Elle soupira à son tour, décrivit la courbe de mes lèvres du bout de ses ongles, puis plus bas encore, elle ajouta :

— Maja ne te laissera pas approcher d'elle.

Son ton changea, devint acide et glaçant.

— Tu es si sale, Caern. Si répugnant. Dans ta tête. Elle ne peut pas vouloir de toi, tu comprends ? Ce n'est pas possible...

Mon cœur se tordit et mon bas-ventre se contracta. Le regard de Maja alors qu'elle était acculée contre le mur revint hanter mes songes, son angoisse, ses incertitudes et son désir traversaient son visage à toute allure, son expression mouvante au rythme de mes mots.

Je posai les mains sur les hanches d'Aenna et serrai avec une telle force que je lui soutirai une plainte, mais je n'arrêtai pas pour autant et elle me laissa faire. D'une voix rude, je lui décochai une flèche qui éveilla en moi un profond plaisir :

— Elle m'a laissé l'embrasser.

Aussitôt, le trait atteignit son cœur et en fractura la surface polie et lisse, sans

aucune aspérité. Le cœur de ma sœur était aussi froid et dur qu'un morceau de glace, sauf lorsque je donnais des coups dedans avec toute ma hargne, ma violence et mon amour.

Aenna inclina la tête vers moi et regarda mes lèvres.

— Tu as aimé ?

— Oui.

Je remontai les mains le long de ses reins jusqu'à son dos pour la tenir serrée contre moi.

— Comment était-ce ?

— Doux. Je crois que je lui ai volé son premier baiser.

Un sourire cynique s'esquissa sur ses lèvres.

— Oh Caern, si seulement c'était tout ce que tu pouvais lui voler.

— Je veux plus.

— Je sais.

Elle soupira à nouveau et passa ses doigts plus fermement sur ma bouche, comme si elle cherchait à effacer l'empreinte de Maja. Mais ça n'avait pas d'importance pour moi. Elle était partout dans ma tête. La jeune fille innocente et angélique.

— Tu crois que je dois me donner à Erlend ? me demanda-t-elle en retour.

— Pourquoi devrais-tu t'offrir à ce type ?

— Tu souilles sa sœur, il a bien le droit de se venger, et ça l'occuperait, n'est-ce pas ?

— Fais ce que tu veux.

— Tu es blessant, Caern.

— Tu es une garce, Aenna, répliquai-je en appuyant sur son prénom.

Elle pouffa, son rire parut éclater contre les murs et en faire vibrer la bâtisse. J'agrippai sa nuque et l'attirai vers moi. Frôlant ses lèvres, la main enfoncée dans ses cheveux, je murmurai :

— À quel point me détestes-tu ?

— Autant que je t'aime, me répondit-elle sans marquer la moindre hésitation.

Et toi, Caern, à quel point m'aimes-tu ?

— Autant que je te hais.

Du tréfonds de mon putain de cœur.

— Aucune femme ne te méritera jamais. Aucune femme ne sera en mesure de te connaître comme tu le devrais.

— Comme toi.

— Oui, comme moi.

Ma prison. Mon adorable et magnifique cellule de chair et d'os.

Aenna avait raison. Maja ne me supportera certainement pas. Je suis trop fracassé pour une créature aussi délicate et virginale qu'elle.

Aenna s'apprêtait à ouvrir la bouche lorsque le pêne d'une porte retentit un peu plus loin, dans les entrailles du manoir. Aussitôt, ma sœur fronça les sourcils et recula sur mes genoux.

— Porte-moi dans ma chambre, m'ordonna-t-elle.

J'obéis, glissai mes bras sous ses cuisses et la soulevai facilement. Aenna était mince et élancée, elle ne pesait rien contre moi. Les bruits de pas, lents et bancals, se rapprochèrent, aussi j'accélérai l'allure, passai la voussure du salon et me précipitai vers les marches que je grimpai à toute vitesse. En bas, j'aperçus la silhouette voûtée qui progressait dans le hall. Je m'en détournai et remontai le couloir plongé dans la pénombre jusqu'à la porte de la chambre de ma sœur. Elle m'aida à l'ouvrir et je la déposai sur son lit à la courtepointe d'un rose poussiéreux. Ici, la lumière s'invitait pleinement dans la pièce et laissait ses particules d'or s'échouer sur le parquet poli. Je m'assis à ses côtés, regardai en direction du fjord, le désir lourd rongant mes artères, et tournai la tête vers Aenna lorsque celle-ci posa la main sur ma cuisse.

— Caern, fais attention. J'ai un mauvais pressentiment.

Chapitre 4

Maja

Papa discutait devant le comptoir d'accueil avec Ross, l'un des capitaines de ferry, qui menait les touristes de Bodø à Svolvær. Leurs voix graves et animées envahissaient la réception de l'hôtel. Je trimballais un chariot de linges sales dans le couloir pour l'amener jusqu'à la buanderie, là où l'entreprise de blanchisserie viendrait le chercher demain matin. Quand les deux hommes m'aperçurent, traînant mon lourd chargement, ils se turent aussitôt. Ross, un vieux quinquagénaire, fit mine de feuilleter l'un des prospectus dédiés aux touristes. Mon père braqua son regard gris perlé, semblable à celui d'Erlend, vers moi.

— Tu t'en sors, Maja ? me demanda-t-il.

— Oui, pas de souci.

Je donnai un coup d'accélérateur pour me débarrasser au plus vite de ma corvée et dirigeai le chariot vers la porte qui trônait à gauche du comptoir. À peine le seuil franchi que le chuchotis de leurs voix me parvint étouffé par-delà la cloison. J'ignorais ce qu'ils se racontaient, mais le secret semblait de mise : « on ne devait pas en parler devant les enfants ! » Mais je n'étais plus une gamine. Aussi, discrète tel un félin, je calai mon chariot près de la porte de derrière, longeai le mur de la petite pièce, m'approchai de la réception et écoutai sans une once de décence.

— Sørensen a affirmé que c'était la première fois dans toute sa carrière qu'il tombait sur un tel tableau d'horreur, déclara Ross.

— Les médias ont minimisé les faits, d'après ce que Silje m'a dit, continua mon père. Pour ne pas affoler les gens.

Sørensen était le chef de la police du district du Nordland, ici à Svolvær, et Silje, la rédactrice en chef du Lofotposten, le journal local. Les Lofoten étaient minuscules, si bien que la plupart des habitants se côtoyaient. Sørensen venait souvent dîner en compagnie de son épouse au restaurant de l'hôtel, l'un des meilleurs de Svolvær, spécialisé dans le stockfish, nos traditionnelles morues séchées. C'était un type d'une quarantaine d'années, svelte et avenant, mais au regard d'acier lorsque quelqu'un ou quelque chose lui déplaisait.

— Le tueur lui a tracé un sourire de l'ange, déclara Ross.

J'ignorais ce que c'était, mais la mention me fit froid dans le dos, puis je compris lorsqu'il ajouta :

— D'un bout à l'autre, des lèvres aux oreilles. Il ne restait pas grand-chose de son visage, bouffé par les insectes et les asticots.

À l'évocation de cette bouche meurtrie, j'eus un haut-le-cœur et me demandai si, finalement, écouter aux portes était une bonne idée.

— Les vacances de cette pauvre gamine se sont terminées de la plus effroyable des manières. Silje pense que la fille a été assassinée par l'une de ses connaissances.

— Oui, Sørensen a fait remonter l'info à la Police de son pays, mais peu probable que ça donne des résultats. Le corps a pourri tellement longtemps sur les hauteurs qu'il est sceptique sur une possibilité de trouver de l'ADN ou le moindre indice. Ce salopard a passé un préservatif...

Je mis la main devant la bouche et décidai que, cette fois, j'en avais assez surpris. La curiosité était un vilain défaut. Ce n'était assurément pas de mon âge d'entendre un recueil de parfaites atrocités. J'avais l'impression de piétiner le corps de cette touriste abandonnée aux affres de l'île et à la sauvagerie de celui qui lui avait infligé une telle abomination. Je m'éloignai de la réception et franchis le seuil de la porte arrière, pour prendre une goulée d'air frais sur la terrasse. Face au bras de mer qui sillonnait entre les îlots de Svolve, je m'accoudai à la rambarde de bois blanc qui entourait la façade arrière de l'hôtel de ma famille, le Rorbuer. Au rez-de-chaussée, se trouvait le restaurant, la réception, ainsi qu'un petit salon pour les voyageurs et, à l'étage, nos appartements personnels. Les touristes logeaient dans les rorbus, le long des côtes dentelées de nos îles, à quelques centaines de mètres de là.

— Tu te caches ?

La voix de mon frère surgit subitement derrière moi. Je sursautai de peur en pivotant vers lui et manquai de lui balancer un coup de genou dans les parties. Il ricana de ma réaction excessive et recula vers le mur en bardage ivoirien, en agitant les mains devant lui.

— Tu m'as fichu la trouille, idiot !

— Tu rêvassais à quoi pour que je te fasse peur ?

Je haussai les épaules et désignai la porte dans son dos.

— Rah, j'ai eu le malheur d'entendre papa et Ross parler du cadavre retrouvé près du pic de Fløya.

Erlend secoua la tête de désapprobation.

— C'est moche, dit-il. J'arrête pas d'en entendre parler en ville. Ça choque les gens dès qu'il se passe un truc qui sort de l'ordinaire par ici. On n'a pas l'habitude. Ils passeront à autre chose d'ici une ou deux semaines.

— Formidable. Entendre parler de sourire de l'ange pendant encore quinze jours !

À la mention de l'ignoble mutilation imposée à la jeune femme, Erlend poussa un soupir, lorgna par-dessus mon épaule, puis me demanda :

— On sortait faire un tour en barque sur Lille Kongsvatnet, avec les copains. Tu veux venir avec nous ?

— C'est une vraie invitation ?

— À part si tu préfères te taper les corvées et parler de cadavre jusqu'à ce soir, c'est une vraie invitation. Et ne fais pas comme si je ne me préoccupais jamais de toi !

Je lui offris un sourire qui le dérida à son tour. Il poussa la porte de la buanderie et m'invita à y pénétrer. Après avoir prévenu notre père et salué Ross, on sortit dans la rue attendre que Leiv, le seul de la bande ayant le permis, vienne nous chercher.

Il débarqua quelques minutes plus tard dans une vieille Ford gris métallisé. Vitre ouverte, une cigarette entre les doigts – que, très courageux, il ne fumait que lorsqu'il était certain que ses parents ne le pendraient par les pieds sur un séchoir à morues pour ça –, il souriait de toutes ses dents en posant les yeux sur moi. Son regard bleu océan, sémillant et malicieux, semblait prendre tout l'espace sur son visage. Leiv ne manquait pas de charme, ni de copines d'ailleurs. Au bahut, de nombreuses filles s'étaient disputé son attention, avant de se disputer tout court, et il n'était pas égoïste ou avare quand il s'agissait de donner de sa personne. Frøya était dingue de lui. Elle m'en parlait sans arrêt. Elle aurait sûrement vendu un rein pour être à ma place ce jour-là, à quelques centimètres à peine de son bellâtre.

— Tu amènes la petite sœur, Erlend, à ce que je vois, lança-t-il en m'adressant un clin d'œil.

— Oui, et tu détournes tout de suite ton regard lubrique de Maja si tu veux pas perdre un œil !

Leiv ricana et désigna les sièges arrière de la voiture. À l'avant, Madi, cheveux courts gominés, maquillage discret, nous lança un grand bonjour.

Alors qu'on s'installait près de Jens, je pinçai le bras d'Erlend.

— Tu veux bien arrêter de te montrer aussi protecteur ! Je ne suis pas en sucre.

— Quand tu seras majeure, je te promets de faire un effort.

— Super, encore trois ans d’Enfer ! Tu veux que je porte une ceinture de chasteté jusque-là ?

— C’est à envisager !

J’eus le mérite de déclencher un éclat de rire général devant ma mine dépitée et horrifiée, mon frère en tête.

— Y a pas beaucoup de jolies filles à Svolveær, Erlend. Habitue-toi à l’idée qu’on reluque ta frangine, renchérit Jens.

Erlend grimaça et poussa un grognement digne d’une maman ours.

— Il y a une règle tacite qui existe entre potes. Elle affirme qu’aucun ami de sexe masculin ne touchera à la sœur de l’un des membres du groupe. Est-ce que c’est clair ?

— En ce qui me concerne, ça fonctionne aussi ? lança Madi en riant.

Erlend secoua la tête.

— Ne me fous pas des images comme ça en tête !

Je ricanai à mon tour en posant la main sur l’épaule de Madi. Celle-ci, joueuse, tira sur mon poignet et m’attira jusqu’à elle en minaudant et en produisant des bruits explicites, qui excitèrent les autres mâles de la voiture, à l’exception de mon frère.

— Oh, Erlend, on ferait un beau couple toutes les deux !

— Arrête ça, espèce d’obsédée, plaisanta Erlend, avant de m’agripper par le t-shirt pour me rabattre contre le dossier du siège. On peut y aller maintenant ou vous comptez débiter des conneries toute l’après-midi sur le potentiel sexuel de ma frangine ?

Madi s’esclaffa, tandis que Leiv enclenchait la première et lançait la Ford dans les rues de la ville. Nous traversâmes deux ponts avant de rallier la petite route qui filait entre les pavillons jusqu’au lac de Lille Kongsvatnet. Celui-ci était entouré par les montagnes et les dernières demeures de Svolveær, lui tenant lieu d’écrin. La végétation y était plus dense et plus verdoyante, parsemée de sapins, de sorbiers et de fleurs.

Leiv arrêta la voiture sur le bas-côté, devant un pré qui donnait accès à un ponton en bois, branlant et vieux, mais auquel étaient arrimées plusieurs barques. Nous descendîmes en piaillant gaiement, mais le silence tomba d’un coup sur notre petite troupe. Sur le ponton qui se profilait devant nous, une silhouette familière se dressait à son extrémité. Debout, face au lac, Caern tenait une canne à pêche entre ses mains, le visage offert à la beauté du paysage. À notre arrivée bruyante, il tourna la tête, nous remarqua et arqua un sourcil curieux. Erlend

grogna à mes côtés et leva les yeux par-dessus son épaule, en direction du manoir sur la colline, dont l'ombre des toits s'esquissait parmi les arbres, par-delà la route que nous venions de quitter. Nous étions sur le territoire des Corange.

— Je croyais qu'il sortait jamais de chez lui, le vampire ! marmonna Jens.

— Peu importe, ignorez-le, conseilla mon frère.

Nous nous dirigeâmes vers l'étroit embarcadère, mais si les autres tentaient – bien en vain – d'agir comme s'il n'était pas là, je n'y parvenais pas. Le regard de Caern Corange m'attirait comme un papillon par la flamme d'une bougie. Je savais que je risquais de me brûler les ailes à son contact dangereux, mais à la seconde où j'avais reconnu son dos large, sa grande taille et ses cheveux bruns battus par la brise, mon cœur avait bondi et s'était violemment comprimé. Je ne pus me détacher de lui qui, sans faire cas de mon frère, me fixait sans pudeur. À notre approche sur le ponton, il posa sa canne à pêche sur les lattes en bois et observa les garçons en train de délier les cordes qui maintenaient les embarcations aux amarres.

Ignorant leur présence, il lança soudain, figeant mon frère par la même occasion dans une posture cocasse de stupéfaction :

— Bonjour Maja.

Je crus que les yeux d'Erlend allaient lui sortir des orbites. Mes joues rougirent quand je répondis :

— Bonjour.

Erlend se tourna vers lui et dressa un index sentencieux, avant de m'agripper par le bras et de m'entraîner vers la barque.

— Détourne ton putain de regard de ma sœur !

— Pourquoi ?

La question parut prendre mon frère au dépourvu, mais je tranchai net en me soustrayant à sa poigne :

— Erlend, arrête. On part en balade, tu te souviens ? Pas la peine de faire toute une histoire pour un bonjour, OK ?

Il grommela ouvertement et sauta dans la barque pour toute réponse. Madi le rejoignit à son tour et Leiv s'apprêtait à m'inviter à prendre place sur la sienne, lorsque Caern le devança :

— Je peux me joindre à toi ?

J'en restai comme deux ronds de flan. Erlend poussa un juron et se préparait à remonter sur le ponton, mais Caern ajouta :

— Vous êtes cinq, il manque une personne pour une barque.

— On peut monter à trois, prétextâ aussitôt Erlend. Il y a assez de place. Viens Maja.

Je ne l'écoutai pas, hypnotisée par le regard d'émeraude de Caern et du magnétisme sibyllin qui s'en dégageait. Ses iris semblaient brûler alors qu'il fixait toute son attention sur moi, peu importait que mon frère vitupère entre ses mâchoires.

— Je veux bien, répondis-je.

— Merde, Maja ! Ce type est un malade !

— Maja, ton frère a raison, renchérit Leiv.

— Un Silent Twins, ajouta Jens en feignant d'être étranglé, ses deux mains enserrant son cou.

Heureusement, ma seule alliée vola à mon secours :

— C'est juste une promenade sur le lac, Erlend. Elle sera à côté de nous. Caern ne va pas la manger. Qu'est-ce que tu préfères : qu'elle fréquente ce garçon sous nos yeux le temps d'une balade ou qu'elle te cache tout, parce que tu vas la fliquer ?

Erlend compressa les mâchoires, avant de hocher la tête à contrecœur, vaincu par le dernier argument de Madi. J'aurais pu lui sauter au cou pour la remercier.

— C'est pas une bonne idée, marmotta Jens à son tour, mais je ne l'écoutai pas davantage.

Nullement ébranlé par le débat, Caern m'adressa un discret sourire en détachant la corde qui retenait l'une des dernières barques. Les autres s'installèrent et commencèrent à ramer pour s'éloigner de la berge. Le regard d'Erlend restait braqué sur nous tels deux faisceaux lasers prêts à nous cuire, ce qui finit par m'arracher un rire. Je lui tirai la langue pour le dérider. Je le vis soupirer, plus que je ne l'entendis, et il accepta de relâcher enfin sa vigilance inutile.

Je m'approchai de Caern, mon poulx chaotique, et m'arrêtai à ses côtés. Il me tendit la main pour m'aider à descendre dans la barque. Alors que je glissais mes doigts entre les siens, nos regards s'accrochèrent et je fus traversée de l'envie brutale, incendiaire, de goûter de nouveau à ses baisers. J'avais déjà ressenti du désir pour un garçon, mais jamais il n'avait bouillonné ainsi en moi, dans mes veines, dans mon cœur, comme si mon instinct primaire et animal surgissait brutalement au contact de Caern. Ce dernier dut lire en moi comme dans un livre ouvert, car il murmura :

— Dès qu'on sera tous les deux, Maja.

J'essayai de maîtriser mon expression à la fois choquée et débordante d'envie,

hochai la tête discrètement, consciente que si je sautais au cou de Caern maintenant sous les yeux d'Erlend, je risquais de lui provoquer une crise cardiaque. Autant éteindre ses soupçons au maximum et jouer le jeu de la petite fille sage.

Caern m'aida à m'installer dans la barque. Je pris place au milieu, au bas des piliers qui soutenaient le ponton. Une odeur d'algue me monta aussitôt au nez. Caern s'apprêtait à descendre à son tour, quand une voix l'interrompit brusquement :

— Et moi, je peux venir ?

Une onde glacée me saisit instantanément. Je me redressai pour apercevoir la silhouette d'Aenna, moulée dans une jolie robe blanche, presque spectrale, qui se découpait depuis le bout du quai. Plus loin, sur le lac, j'entendis mon frère :

— C'est pas vrai ! Voilà l'autre dégénérée.

Aenna ricana et offrit son majeur à Erlend sans se démonter, puis elle s'avança et posa les yeux sur moi, alors que Caern ne bougeait plus d'un pouce, transformé en statue de roche impassible. Même son regard semblait s'être éteint, comme si Aenna avait appuyé sur un interrupteur pour couper toute lumière en lui.

— Ça ne t'ennuie pas, Maja, c'est ça ?

Je hochai la tête.

— *Ton* frère semble être contre l'idée que *mon* frère s'intéresse à toi. Moi, je préfère faire ta connaissance. Tu veux bien ?

Contre un tel argument, que pouvais-je répliquer ?

Elle leva les yeux vers Erlend et lui cria :

— La dégénérée va leur servir de chaperon, de quoi te plains-tu ?

Puis elle tourna la tête vers Caern qui serrait tellement fort les mâchoires que j'en apercevais l'os saillant sous son épiderme pâle :

— Tu m'aides ?

Elle glissa la main dans celle de son jumeau au silence sépulcral. Ainsi, côte à côte, je pouvais distinguer leurs ressemblances : les mêmes lèvres charnues et rosées, le même regard aussi vert qu'une pierre précieuse, le nez fin, légèrement retroussé ; mais également leurs dissemblances : la chevelure d'Aenna virait à l'acajou quand celle de Caern était plus foncée, la peau de la sœur était plus claire que celle son frère, et leur façon de considérer les gens détonnait, lui, distant et fermé, enveloppé de mystères, elle, froide et arrogante, affichant un air de peste avec effronterie.

Un peu déboussolée, je m'apprêtais à m'installer au fond de la barque pour

libérer de l'espace, lorsqu'Aenna m'interrompit :

— Reste où tu es, je vais à l'arrière. Je ne voudrais pas t'empêcher de voir Caern.

Malgré son ton ironique, je restai immobile, mon sang se transformant en un plomb solide et dur dans mes artères. Caern était déjà déstabilisant, mais Aenna semblait porter un parfum méphitique et étouffant, qui embrasait la gorge et les poumons.

Elle se laissa glisser dans la barque, et prit place dans mon dos, ce qui me donna aussitôt l'impression d'avoir un fusil braqué entre les omoplates. Et lorsque Caern s'installa devant moi dans son silence angoissant, ce fut dans les mâchoires d'un piège à loups que j'avais le sentiment d'être prisonnière, à deux doigts d'être broyée par les jumeaux Corange. Une peur idiote s'empara de moi, cependant, je tentai de retrouver un semblant de raison. Si je voulais découvrir les secrets de Caern et démystifier les fantasmes que l'on se créait autour d'eux, je devais bien me frotter à sa famille, et sa sœur faisait partie intégrante de lui-même. Je n'avais pas le choix.

Caern prit les rames et commença notre périple sur le lac, rejoignant par petites avancées la barque des autres. Mon frère nous surveillait du coin de l'œil avec si peu de discrétion qu'Aenna lança d'un ton moqueur :

— Erlend, détends-toi ! Tu ferais mieux de profiter de la balade.

— Quand une psychopathe en puissance est avec ma sœur, j'ai du mal à me détendre, répliqua-t-il, avant de donner un nouveau coup de rame.

Aenna éclata de rire.

— Tu ne dis pas toujours ça en ma présence.

Stupéfaite, je tournai la tête vers Erlend qui rougit comme une tomate sous la riposte, mais ce qui me fit le plus de mal fut le regard ahuri, puis blessé, que lança Madi à mon frère. Il ne la vit pas, concentré sur Aenna, alors que je voyais la jalousie et la douleur de Madi se répandre comme un poison dans ses veines.

Erlend couchait-il avec Aenna, la Silent Twins ?

Ce dernier maugréa un « salope » qui déclencha un mouvement d'oscillation dans la barque, quand Caern se crispa, ses mains fermées avec violence autour des rames. Il dardait sur mon frère un regard assassin, aussi je décidai de couper court :

— Je suis toujours là ! Oh oh ! petite sœur, quinze ans. Merci de tenir compte de mon désintérêt absolu pour la vie sexuelle de mon frère !

Erlend battit en retraite et éloigna la barque d'un coup de rame furieux, alors qu'Aenna pouffait de rire et s'excusait à voix basse :

— Tu as raison, c’était déplacé de ma part.

Elle parut sincère. J’en profitai :

— Mon frère sait se montrer désagréable. C’est lui qui a commencé. Désolée pour lui, déclarai-je à mon tour.

Je redressai la tête et fondis dans les prunelles de Caern. Il me dévisageait, enveloppé dans sa noirceur et son silence. J’ébauchai un sourire timide et son regard s’abaissa sur ma bouche, avant de remonter lentement vers mes yeux. Un frisson de désir me traversa de la tête aux pieds sous cette attention franche et directe. Je me léchai les lèvres d’un coup de langue nerveux et tentai une conversation pour détendre l’atmosphère surchargée. J’avais envie de demander de but en blanc : est-ce que tu couches avec ta sœur, mais la question me parut inopportune, à la place, j’optai pour... plus stupide :

— Vous venez souvent ici ?

Caern regarda par-dessus mon épaule, vers sa sœur, comme s’il attendait son assentiment, puis hocha la tête.

— Moi, dit-il. J’aime bien la pêche.

— Ce n’est pas trop ennuyeux ?

— Moins que de rester enfermé à la maison.

Je levai les yeux vers l’immense bâtisse qui apparaissait entre les sapins. Elle était effrayante, même baignant dans le soleil estival. Ses contours s’esquissaient entre les bras obscurs de la forêt, acérés, comme si les pointes de flèche de la toiture désiraient transpercer la voûte du ciel.

— Qu’est-ce que tu aimes faire d’autre ? demandai-je.

Il donna un coup de rame et fit avancer la barque sur les eaux vertes du lac. Sans le vouloir, les autres progressaient plus vite vers le cœur du fjord.

Il haussa les épaules et, comme s’il était gêné, répondit :

— Lire. Dessiner, un peu. Et bricoler. Ça me vide la tête.

— Qu’est-ce tu aimes lire ?

— Des polars et des thrillers, en général. Tu aimes lire aussi ?

J’acquiesçai et déclarai :

— De la science-fiction et des romans sur les vampires.

Il eut un sourire réservé, qui s’effaça brutalement quand la barque oscilla. Une seconde après, un souffle se répandait contre ma nuque et ma peau se hérissa de chair de poule. Les doigts d’Aenna se posèrent dans mes cheveux et glissèrent jusqu’à mes épaules.

— Il aime te regarder, chuchota-t-elle contre mon oreille. Il aime imaginer te faire des choses que ton frère réprouverait.

— Aenna... murmura aussitôt Caern d'une voix soudain dure. Arrête...

Elle ne l'écoula pas, se pencha par-dessus mon épaule pour me regarder. Ses yeux aux nuances de vert, plus claires que celles de son jumeau, s'ancrèrent dans les miens, aux teintes grises et bleutées.

— Il m'a raconté, Maja, le baiser qu'il t'a volé. Tu as aimé qu'il t'embrasse ? Ses lèvres sont douces, n'est-ce pas ?

Un violent frémissement me fit trembler.

— Je voulais te voir et juger par moi-même. Tu es jolie, c'est vrai, mais tu es jeune et inexpérimentée. Que pourrais-tu lui apporter ?

— Aenna, grogna Caern, tais-toi.

Elle ne l'écoula pas davantage et je n'osais pas le regarder, focalisée sur sa sœur qui continuait de caresser la ligne de mes épaules du bout des ongles.

— Tu en fais une tête. Tu croyais que c'était un secret ? Caern me raconte tout. Mais toi, que sais-tu de lui ? À part qu'il aime lire, se moqua-t-elle en levant les yeux au ciel.

Elle approcha sa joue de la mienne et susurra :

— Tu crois que ses désirs sont normaux, comme ceux de tous les garçons de ton âge ?... Tu te trompes. Il n'a rien d'ordinaire. Caern est si... beau à l'extérieur mais si vicié à l'intérieur. Tu ressembles à un petit oisillon pris dans la gueule d'un loup, jolie Maja.

Je levai malgré moi les yeux vers Caern, qui restait tétanisé sous les mots acerbes et ignobles de sa sœur. Une ride s'était creusée sur son front. Je le voyais lutter en lui-même contre des paroles qui refusaient de sortir, comme s'il était prisonnier d'un carcan invisible. Sa douleur me percuta avec la force d'un char. J'ignorais ce qu'il vivait, ce qu'il traversait ni ne comprenais ce lien sordide tressé avec Aenna, mais je savais qu'il n'aimait pas ce qu'elle racontait de lui.

Je tournai la tête vers Aenna tout en reculant suffisamment pour arracher sa joue à la mienne et rompre ce contact désagréable, et balançai :

— Je n'ai pas besoin que tu me dresses le portrait de ton frère, je préfère le découvrir moi-même, merci.

Elle eut un rictus.

— Tu ne comprends pas, Maja. Tu n'es rien pour lui. Tout au plus, te baisera-t-il et prendra-t-il ton innocence, et il te jettera pour me revenir. Il ne t'appartiendra jamais. Caern est à moi.

— Arrête...

La voix de Caern siffla, basse et sourde, mais Aenna l'ignora. Elle me saisit par le bras, plantant ses ongles dans ma peau, et m'asséna :

— Regarde celui dont tu t'éprends, Maja. Regarde-le. Je te balance des horreurs au visage et il ne peut rien dire, rien faire. Tu comprends maintenant ?

Je tentai de la repousser d'un mouvement vif, mais elle continua de frapper mon cœur :

— Tu ne représentes rien de plus. Quand il t'aura prise, il me racontera et se blottira dans mes bras...

Cette fois, je me relevai si brutalement que la barque vacilla. Erlend cria en me découvrant debout, mais moi, tout ce que je distinguais, c'était le visage décomposé de Caern, son silence pesant et sa mine basse. Aenna avait raison, il était incapable de prononcer un mot contre sa sœur. Je détournai les yeux de lui et les posai sur les berges. Nous n'étions qu'à quelques mètres du bord.

— Ramène-moi ! lui ordonnai-je.

— Déjà ? se moqua sa sœur. Nous avons tout le temps pourtant. Tu devrais te rasseoir.

— Ramène-moi ! hurlai-je.

La barque remua dangereusement. Aenna me saisit par la cheville pour m'obliger à me rasseoir, mais je me débattis, la repoussai avec violence et soudain, cherchant à reculer, mon talon buta contre le rebord de la barque et je partis à la renverse.

Chapitre 5

Maja

J’entendis le cri de terreur de mon frère, puis le choc me saisit. L’eau glaciale me coupa le souffle, engloutit mon corps et paralysa mes muscles. Je ne parvenais même pas à crier. Je m’enfonçai comme un bloc dans les eaux insondables du fjord, incapable de lutter contre le froid qui plantait ses crocs dans ma chair. Je tentai d’agripper le rebord de la barque, en vain. La surface parut disparaître, effaçant le paysage, quand une main saisit brutalement mon poignet et me tira hors de l’eau avec vigueur. Aenna et Caern m’attrapèrent par la taille et me hissèrent dans l’embarcation. Je tombai à moitié sur Aenna, dégoulinante et tremblante. J’entendis Caern grogner un « putain » avant d’empoigner les rames et de souquer à toute vitesse vers la berge. Je claquai des dents, prise de spasmes, alors que le visage de cette garce se peignait au-dessus du mien.

— Quelle idiote fais-tu, souffla-t-elle. Tu dois mieux te protéger, petit oisillon, sinon tu souffriras de l’aimer. Tu devrais t’y préparer.

Elle me prit les mains et tenta de les frictionner dans les siennes, mais je ne ressentais aucune chaleur. J’avais l’impression que la glace avait pris possession de mes entrailles et de mes organes. Mon cœur m’élançait et ma tête paraissait se déchirer sous la brûlure incandescente du givre.

Caern arrêta le canot à proximité du ponton, sauta sur la rive et le tira à terre, puis il revint vers moi et m’attrapa dans ses bras. Je crus ne rien peser lorsqu’il me souleva de terre, alors que j’étais imbibée d’eau et que je tremblais contre lui comme si on m’avait jetée dans un carcan de glace.

Sans attendre que les autres aient regagné la berge, Caern tourna les talons et rejoignit rapidement la route. Il la traversa et emprunta un sentier qui grimpait parmi les arbres, sa sœur sur ses pas. Dans le marasme de mon esprit, je compris qu’il me conduisait dans son horrible maison, mais j’avais tellement froid que peu importait d’où viendrait la source de chaleur. J’aspirais seulement à retirer mes vêtements et me blottir sous des tonnes de couvertures. Le soleil des Lofoten ne me réchauffait pas, même la peau de Caern ne passait pas la barrière glacée du tissu trempé.

— Ça va aller, Maja, me murmura-t-il.

J'avais envie de lui hurler dessus, mais mes poumons en feu en étaient incapables.

— Je suis désolé.

Pas autant que moi...

— Il fallait la prévenir, lança Aenna sur nos arrières.

— Tu n'avais pas besoin d'aller aussi loin. Je l'aurais fait. Tu voulais seulement marquer ton territoire.

— C'est un fait, Caern.

Il grogna sans répondre et accéléra l'allure.

Quand le manoir se dessina entre les branches, Erlend arrivait sur nous, hors d'haleine.

— Espèce de salopard, hurla-t-il en essayant d'arrêter Caern, mais celui-ci ignora mon frère.

Aenna le saisit par le bras et le retint :

— Si tu ne veux pas que ta sœur attrape la mort, il faut qu'elle change de vêtements et se mette au chaud.

— C'est ta faute, espèce de vipère.

— Tu n'es pas tout blanc, Erlend, déclara-t-elle d'un ton venimeux. Quand tu te mets entre mes jambes, tu ne prétends plus la même chose. Ne la ramène pas !

Je ne vis pas le visage de mon frère, cependant, il se tut aussi sec. Caern les ignora, grimpa les marches de l'immense bâtisse, dont la peinture abîmée et l'état délabré me parurent encore plus criants de près. Il s'arrêta pourtant sur la terrasse, se tourna et lança à Erlend et sa sœur :

— Restez ici.

— Sûrement pas, protesta Erlend.

Aenna mit la main sur son bras. Son visage sembla tout à coup plus pâle et ses sourcils se fronçaient sur un regard polaire.

— Garde-moi en otage, si tu veux, plaisanta-t-elle. Caern ne lui fera rien, mais chut... ne fais pas de bruit. Il ne faudrait pas réveiller les monstres.

Elle posa un index sur ses lèvres, mais il chassa rapidement son bras. Il darda sur Caern un regard meurtrier :

— Si tu la touches, je te bute !

Caern ne prit pas la peine de répondre à la menace, il pivota et entra dans la maison, me laissant un goût de cendre dans la bouche.

À peine la porte se referma-t-elle sur nous que l'obscurité frappa mes rétines, l'odeur écœurante de tabac froid et de renfermé s'insinua dans mes narines. Je

me blottis plus près de lui, parvenant à envelopper sa nuque d'un bras, et tentai de respirer son parfum agréable pour effacer celui, dérangent et vieillissant, qui demeurait imprimé entre les murs de cette maison.

Caern traversa le vestibule, avançant avec prudence, comme s'il guettait l'arrivée inopinée de quelqu'un, puis il s'engouffra dans l'escalier qui affichait de vieux portraits de famille. En haut des marches, il parcourut un long couloir aussi sombre que le reste du manoir, poussa une porte et me fit pénétrer dans son antre. Semblant reprendre son souffle une fois le battant refermé derrière nous, il me conduisit jusqu'à son lit et me déposa avec délicatesse sur sa couette noire, décorée de pictogrammes chinois. Il recula ensuite, passant la main dans ses cheveux en bataille. Il affichait une mine contrite et pinçait les lèvres de nervosité.

— Tu devrais te déshabiller, Maja, me conseilla-t-il, son regard errant sur ma forme mortifiée.

J'ouvris les yeux de stupeur, mes membres continuaient de grelotter, le froid estampillé sur ma peau. Sans voir si je lui obéissais, Caern se détourna et se dirigea vers une armoire de laquelle il tira un t-shirt propre et un pantalon de jogging. Il revint près de moi, tandis que, de mes doigts tremblants, j'essayais d'ôter mon débardeur et luttais contre l'humidité du tissu collant. Il s'accroupit devant moi, posa les mains sur les miennes pour m'aider, son regard vissé au mien. Comme je ne bronchai pas, il me le retira et le bout d'étoffe tomba sur le parquet, libérant mon soutien-gorge bleu pâle tout aussi gorgé d'eau. Il baissa un instant les yeux vers ma poitrine, puis vers le sol, et dirigea ses doigts vers la braguette de mon short. Plus habile que moi, il parvint à la faire glisser et m'enleva facilement le bout de tissu. Une fois que je fus en sous-vêtements, il saisit les bords de sa couette et m'en enveloppa de la tête aux pieds. Alors qu'il se relevait et marchait vers une porte, près de l'armoire, j'en profitai pour détailler sa chambre. Celle-ci était sobre, sans apprêt, d'une tristesse à mourir. Personne n'aurait cru qu'un adolescent de dix-sept ans vivait ici. Il n'y avait aucune décoration aux murs, juste une tapisserie aussi vieille que le manoir, dont les bords se décollaient. Seul un bureau à l'ancienne, en joli bois, donnait un petit caractère chaleureux à la pièce, sur lequel reposaient quelques livres. Mais aucune télé, aucune console de jeu. Aucun ornement. Le vide intersidéral.

Je tournai la tête vers la salle de bains dans laquelle Caern avait pénétré. Une lumière jaunâtre en sortait et dévoilait les contours d'une douche toute simple, au carrelage blanc, ainsi que des toilettes. Caern revint vers moi, armé d'une serviette qu'il déposa sur mon crâne, avant d'entreprendre de sécher mon épaisse

tignasse. Sous ses mains, je frissonnais toujours malgré la chaleur que diffusait la couette, mon cœur pompait mon sang à toute vitesse et semblait résonner jusque dans mes tempes. Mes dents commençaient à peine à cesser de claquer.

Quand il eut terminé de s'occuper de mes cheveux, il frictionna mes bras par-dessus la couverture.

— J'avais envie d'être avec toi, murmura-t-il brusquement près de mon oreille. Mais pas comme ça.

Je hochai la tête, incapable de dire quoi que ce soit. Quand il brisait le silence, sa voix basse et veloutée me procurait toujours un drôle d'effet, même si je commençais à m'habituer au peu de mots qu'il prononçait.

Il glissa les mains le long de mon cou et redressa mon menton pour m'obliger à lui faire face. Il inclina son visage vers le mien et parut humer ma peau, ses lèvres effleurant ma joue.

— Tu es si froide.

Il m'attira davantage contre lui, puis soudain, il retira son t-shirt humide. Face à son torse nu, ses muscles fins et la surprise de son geste, j'entrouvris la bouche, médusée. Je regardai ensuite, avec méfiance, ses mains se diriger vers la couette et en écarter les bords.

— Tu peux me dire non, murmura-t-il.

Mais je ne dis rien.

Il m'entraîna sur ses genoux, pressa son torse nu et chaud contre ma poitrine glacée et recula jusqu'au mur contre lequel il s'adossa. Il nous enveloppa ensuite tous les deux dans la couette, avant de replier ses bras dans mon dos. Mes cuisses flanquaient les siennes et plus aucune partie de mon corps ne put échapper au sien. La sensation de chaleur se diffusa lentement, alors que ses lèvres parcouraient mon cou avec douceur. Je me laissai bercer contre lui, sentant les battements de son cœur près de mon sein. Il souleva mes cheveux pour enfouir son visage sous mon oreille et y fit glisser sa langue. Le feu commença à sourdre de ma peau, prenant vie à l'intérieur de mon corps. Mais alors qu'il agissait avec tant de tendresse, les mots d'Aenna revinrent violemment cogner dans mon cerveau. Je me crispai contre Caern qui releva la tête pour me fixer de son regard incandescent. Il plissa le nez devant mon expression confuse et cessa ses caresses. La mâchoire tendue, il détourna les yeux et fixa un point sur le mur d'en face, se contentant de me transmettre sa chaleur mais plus son cœur, ni son âme. Rien de plus normal, ils appartenaient tous deux à son horrible sœur. Le fiel manquait de dégouliner hors de ma bouche. Mon tremblement suivant ne fut pas dû à la fraîcheur du lac. Autour de

moi, les bras de Caern se contractèrent.

Je pris mon courage à deux mains, relevai les épaules, fixai sa carotide saillante qui pulsait à travers le derme et dérivai jusqu'à ses yeux soudain emplis de ténèbres. La lumière s'était éteinte à nouveau, et j'en étais responsable, à moins que l'ombre d'Aenna continuât de planer au-dessus de nos têtes ou bien... celles des monstres.

— Quels sont les désirs dont parlait ta sœur ? demandai-je à voix basse.

Ses doigts s'enfoncèrent dans mes omoplates et m'écrasèrent contre son torse, m'obligeant à m'arracher à sa vue. Il ramena ses jambes dans mon dos et me coinça contre lui. Ses mains longèrent ma colonne vertébrale et se perdirent dans mes cheveux. Sa joue contre mon front, il murmura :

— Aenna a raison, tu sais... tu ne devrais pas m'autoriser à te toucher.

— Pourquoi ?

— Je ne suis pas un garçon pour toi, même Erlend le sent. Je suppose que c'est une espèce d'instinct animal de protection.

— Alors pour quelle raison je n'éprouve pas la même chose ?

Je le sentis sourire contre ma peau.

— Tu es aveuglée...

— Ah oui ? Par quoi ?

— La fascination.

— Vantard.

— Non, tu te crées une image fausse de moi. Une image fantasmée.

— Tu te comportes étrangement avec ta sœur, et tu crois que je le fantasme ? m'étonnai-je. Ça me dégoûte plutôt.

Il tressaillit contre moi, mais ajouta :

— Alors, que fais-tu là ?

Sa bouche se posa sur mon oreille et une gerbe de flammes s'engouffra dans mon ventre.

— Quels sont tes désirs, Caern ? insistai-je en fermant les paupières, savourant la caresse de sa langue autour de mon lobe.

Il écarta ses lèvres et murmura :

— On devrait y aller maintenant. Ton frère risque de déboiler dans le manoir et ce n'est pas une bonne idée.

Je tentai de m'éloigner de lui en un mouvement d'épaule, bien décidée à ne pas le lâcher, mais son regard me refroidit. Il posa son index sur ma bouche.

— Tu ne devrais pas me laisser te toucher, Maja, insista-t-il. Ce n'est pas bon pour toi.

— Mais tu ne me diras pas pourquoi ? demandai-je contre son doigt.

— Ça n'a pas d'importance.

Il me poussa sur le côté et me tendit son t-shirt. Je l'enfilai sans le quitter des yeux, tandis qu'il se dirigeait vers l'armoire pour en prendre un propre. Il le passa à son tour, puis se tourna vers moi. Il semblait soudain revêtir une cuirasse épaisse, dont les bords menaçaient de me trancher. Je me trémoussai pour glisser le jogging jusqu'à ma taille sans avoir à m'exhiber en culotte devant lui. Soutenir son regard était suffisamment difficile.

Une fois prête, je me redressai et étendis la couette sur le lit pour qu'elle puisse sécher. Sans me retourner vers lui, je murmurai à mon tour, prenant son habitude :

— Tu as dit « une fois que nous serions tous les deux ». Pourquoi tu recules à présent ? Est-ce à cause d'Aenna ?

— Non, c'est à cause de toi.

Je tressautai et pivotai face à lui. Il se tenait au centre de la pièce, les mains dans ses poches de jean. Son regard me transperçait.

— Je ne comprends pas.

— Tu es bien trop jolie, Maja, dit-il en avançant vers moi.

Décontenancée, je le regardai prendre mon visage en coupe et déposer un baiser sur mes lèvres. Sa langue glissa sur leur galbe jusqu'à ce que je les entrouvre. Il s'invita sans plus attendre et me vola un autre de ses baisers passionnés, qui me laissa pantelante. Ne sachant plus sur quel pied danser, je m'agrippai malgré tout à lui, répondis à son baiser, serrai mes doigts sur le cuir de sa ceinture et lorsqu'il cessa de m'embrasser, le retins fermement contre moi.

— Qu'est-ce que je suis pour toi ?

Il demeura planté sous mon nez, avec toutes ces ombres qui semblaient danser autour de lui, alors que la lumière du soleil filtrait par les persiennes de sa chambre.

— Juste une jolie fille que tu peux embrasser quand l'envie t'en prend ? insistai-je, de plus en plus troublée et agacée.

Il ne répondit pas, se contenta de m'observer, son silence lui tenant lieu de protection. Il esquissait un mouvement pour reculer quand je le ramenai vers moi de toutes mes forces. Surpris et déséquilibré, il manqua de chuter en avant, se rattrapa à mes épaules. Il enfouit ensuite son visage contre mes cheveux, me huma, puis chuchota :

— Maja, je t'en prie, repousse-moi. Tu n'as rien à faire près de moi, Aenna a raison. Je vais te faire du mal. Je ne sais pas agir autrement. Je ne suis pas bon

pour toi, tu comprends ça ?

— Mais pourquoi ? demandai-je, déroutée.

Un claquement de porte retentit un peu plus loin dans le couloir. Caern se figea, ses muscles se tendirent jusqu'à en faire jaillir ses veines le long de ses avant-bras et ses poings se fermèrent. Il m'obligea à le libérer, recula et regarda à droite et à gauche comme s'il cherchait une échappatoire dans la pièce. Des pas firent craquer le plancher. Si on n'était pas en plein jour, j'aurais eu la trouille de me retrouver face à un fantôme démoniaque, comme dans le film *Poltergeist*. À mesure qu'ils se rapprochaient de la chambre, Caern parut retenir son souffle, son regard devint presque opaque et ses dents se plantèrent dans sa lèvre inférieure. Sa douleur m'assaillit, mélangée à l'odeur rance de la peur. Soudain, l'apparence du manoir me revint en mémoire et je frissonnai à mon tour. L'oreille tendue, nous écoutâmes tous les deux le martèlement des chaussures sur le bois, lancinant, comme si à chaque pression, les molécules d'oxygène étaient étouffées. Comme Caern, je n'eus le sentiment de respirer à nouveau que lorsqu'ils s'éloignèrent. Un autre grincement de porte résonna au loin. Les épaules de Caern s'affaissèrent. Son regard anxieux se posa au cœur du mien. Je le vis fournir un effort pour se camoufler derrière ses protections de froideur et de distance.

— Je te ramène à ton frère, marmotta-t-il.

Il prit ma main dans la sienne et m'entraîna dans le couloir, après avoir vérifié qu'il était libre. L'angoisse me saisit à peine propulsée dans la galerie plongée dans la pénombre. Des clairs-obscurs jouèrent sur la vieille tapisserie, dessinant des spectres.

Nous dévalâmes les marches à toute allure. Caern semblait pressé de me mettre dehors. Sa main était moite dans la mienne et un goût amer s'imprimait dans ma bouche.

Alors qu'on arrivait au bas de l'escalier, il s'arrêta brusquement devant une silhouette avachie et informe. Toutefois, deux iris perçants, d'un bleu givré, nous clouèrent sur place. Je me rapprochai de Caern instinctivement. Ses doigts se pressèrent plus fort sur les miens, jusqu'à m'élancer. Son dos était raide et je le vis balayer le sol de ses yeux entêtants. L'homme, devant nous, m'infligea un regard hivernal. Sa voussure lui donnait l'apparence d'un vieux gibbeux, son visage sec, qui ne bougeait que d'un côté, fripant juste une partie, le vieillissait encore davantage, alors qu'il ne devait pas avoir plus de cinquante ans. Sa masse de cheveux était parsemée de fils blancs et noirs. Une moustache encore bien entretenue se tissait au-dessus de ses lèvres, à la Clark Gable, mais son aspect

était loin de lui ressembler. Il semblait tout droit sorti d'un livre d'horreur. Il se maintenait en équilibre à l'aide d'une canne, et celle-ci me fit frémir. Caern parut déglutir avec difficulté.

— Qui as-tu amené sous mon toit ? demanda l'homme d'une voix mal assurée, un peu chevrotante et dont les mots se détachaient avec peine, mais qui pour autant trahissait la rudesse.

Son ton et les expressions désordonnées de son visage lorsqu'il parlait manquèrent d'agiter mon corps d'un soubresaut.

— Elle est tombée dans le lac, expliqua Caern sans répondre à l'interrogation. Je lui ai donné des vêtements secs.

— Tu essaies de te faire passer pour un sauveur ?

La question claqua comme la course d'un fouet. Sa froideur parut gagner tout le vestibule.

— Non, père, c'est à cause de moi qu'elle est tombée.

Je frissonnai pour de bon en entendant la réponse de Caern. Il baissait la tête comme un gamin fautif prêt à recevoir un châtiment dans les règles. Un haut-le-cœur me saisit en posant de nouveau les yeux sur la canne.

— Voilà que le contraire m'aurait étonné. Où que tu ailles, tu apportes le malheur.

Son regard se détourna de son fils et se posa sur moi.

— Tu devrais t'en aller, jeune fille, et te tenir éloignée de mon fils. Ce sera bien plus réfléchi.

À mon tour, je déglutis péniblement. La manière traînante et désarticulée des mots qui s'échappaient de sa bouche n'en rendait que plus criant la sécheresse de son ton. La main de Caern tremblait dans la mienne.

— C'est ma faute si je suis tombée dans le lac. J'ai manqué de prudence, répondis-je. Caern n'y est pour rien.

L'homme me toisa. La colère paraissait nidifier en lui, recouvrant sa peau parcheminée et jaunâtre. Il semblait se moquer comme d'une guigne de mes propos.

— En effet, ce n'est pas très prudent. Caern, raccompagne cette jeune fille et rentre immédiatement.

— Oui, père.

Il m'entraîna sans demander son reste vers la porte d'entrée. Le regard de Monsieur Corange nous suivit, tel un canon braqué sur nous, paré à faire feu. Nerveux, Caern ouvrit le battant et me propulsa dans la lumière. Il m'obligea à traverser la terrasse au pas de charge et dévala les marches à toute allure. Sa

sœur se redressa dès qu'elle nous vit et son visage blêmit. Sa bouche se pinça. Quelque part, au fond de mon cœur, un morceau du voile se déchira, mais je n'étais pas certaine de comprendre ce qui se cachait derrière. Juste que c'était horrible. La sensation du regard de son père pesant sur moi, comme un dard mortel enfoncé dans ma chair, m'étreignait encore. Il était étouffant.

Erlend s'aperçut sûrement de ma pâleur et de nos mains jointes avec ardeur, il s'élança vers moi et m'arracha à Caern. Celui-ci ne réagit même pas. Le feu avait disparu. Il ne demeurait qu'une coquille vide. Le reste était à l'intérieur de cet horrible manoir, et je réalisai soudain que je venais de rencontrer l'un des monstres.

Chapitre 6

Caern

Maja l'avait vu.

Maja m'avait vu.

Tel que j'étais. Ridicule. Pathétique. Quelle image gardait-elle de moi désormais ? La colère me tordait les boyaux, mais je ne pouvais rien faire de plus que de fermer les poings, serrer les mâchoires en silence et murmurer tout bas les horreurs que j'aurais souhaité m'infliger. Changer d'enveloppe, renaître ou disparaître à jamais.

Assis sur mon lit, là où quelques heures plus tôt Maja se tenait encore emmitouflée dans ma couette, je fixai, hagard, le t-shirt et le short qu'elle avait oubliés dans ma chambre. J'attrapai son débardeur bleu, le portai à mon nez et en humai le parfum. Il était toujours humide et froid, mais il subsistait quelques traces de son odeur sucrée et féminine. J'enfouis mon visage dans le tissu jusqu'à m'en faire tourner la tête, puis poussai un soupir écrasant lorsque je me rendis compte que mon sexe était dur. Je me maudis d'être excité seulement parce que Maja avait oublié un vêtement sur mon lit. Je me maudis encore plus lorsque je défis les boutons de mon jean, en extirpai mon sexe et me masturbai avec une frénésie frisant la rage en m'enivrant de son essence, l'étoffe pressée contre mon visage.

Au moment où j'éjaculai, étouffant ma plainte dans le tissu, la porte de ma chambre s'ouvrit. Je manquai de jurer, me redressai à toute vitesse et dissimulai mon sexe encore bandé dans mon pantalon. Aenna se tenait sur le seuil, un grand sourire aux lèvres.

— Pris la main dans le sac.

— Tu aurais pu frapper.

Je tenais contre ma cuisse le débardeur de Maja et récitai une prière sans aucun dieu pour qu'elle ne l'ait pas remarqué. Les prunelles frondeuses, Aenna referma la porte derrière elle et s'approcha du lit d'une démarche volontairement traînante. Elle se laissa tomber à mes côtés et écarta le short de Maja du bout des doigts comme s'il était porteur d'un virus mortel.

— Donne-le-moi, m'ordonna-t-elle en tendant la main vers moi.

Je déglutis, reculai sur le lit en serrant toujours l'étoffe dans mon poing.

— Non, je lui ramènerai ses affaires.

— Elle sera contente quand elle découvrira que tu t'en es servi pour te masturber. Laisse-moi les laver d'abord.

Je m'adossai au mur et passai la main sur mon front pour repousser une mèche trop longue. Aenna rampa jusqu'à moi, tel un félin, posa les doigts sur mon genou, puis les glissa jusqu'au t-shirt.

— Caern, tu es sale. Toi aussi, tu devrais aller te laver avant le dîner et nettoyer ta chambre. Tu as éclaboussé partout. Regarde-moi ce bazar.

J'aperçus l'empreinte coupable de mon sperme sur le parquet et eut envie de crier, de foutre ma sœur dehors, de m'arracher à ce maudit manoir, de le brûler, de m'enfoncer dans les eaux du lac et de disparaître. Ou bien de courir jusqu'à la maison de Maja, me blottir dans ses bras en espérant qu'elle veuille encore de moi et qu'elle éprouve le désir grotesque de me sauver.

Pathétique.

Aenna m'arracha le débardeur des mains et prit le short. Un long soupir s'échappa d'entre ses lèvres. Du bout du doigt, elle appuya par-dessus mon pantalon sur mon sexe qui commençait à retrouver le repos et me montra la trace humide qui imprégnait mon jean.

— Va te nettoyer, insista-t-elle en fronçant les sourcils.

Elle se redressa et s'éloigna vers la porte, emportant avec elle l'objet de mon crime.

— Pourquoi as-tu agi comme une peste avec Maja cet après-midi ? lui demandai-je avant qu'elle ne franchisse le seuil.

Elle haussa les épaules sans se retourner, parut fixer la poignée de la porte, puis avoua :

— Parce qu'elle est trop jolie. Je n'aime pas ta façon de la regarder.

— Je... je n'ai pas le droit d'être heureux ?

Elle pivota brutalement et me fusilla du regard.

— Pourquoi le serais-tu ?

Je me pris ses mots avec la force d'un uppercut. Je posai mes poignets sur le sommet de mes genoux et l'observai sans répondre. Elle reprit son souffle et s'adossa à la porte, pressant contre elle les précieux vêtements.

— Tu couches bien avec Erlend, lui rappelai-je après un moment.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Tu ne t'en soucies pas.

— J'ai pensé que peut-être, il pourrait te rendre heureuse.

Elle laissa échapper un ricanement.

— Tu crois que de baiser suffit à rendre heureux, Caern ? Tu verras quand tu auras couché dans ton lit la petite Maja. Tu me reviendras vite ensuite. Quand elle t’aura brisé le cœur ou lorsque tu auras brisé le sien.

— Je... Elle ne me laissera pas faire. Elle n’aimerait sûrement pas ça.

— Quoi donc ?

— Coucher avec moi. Elle doit me détester à l’heure qu’il est.

Aenna pouffa de rire.

— Oui, bien sûr. Personne ne peut t’aimer, Caern. Tu le sais bien. Je suis la seule.

J’acquiesçai sombrement, tandis qu’elle faisait volte-face et s’éclipsait dans le couloir, m’abandonnant derrière elle. Je restai immobile durant quelques minutes, mon cœur martelant avec douleur, à fixer la tache sur le sol, puis je me levai pour la faire disparaître, agir comme si elle n’avait jamais existé, avant de me glisser sous la douche. Si ma mère reniflait l’odeur du sperme sur moi, elle risquait de m’obliger à laver le parquet du manoir toute la soirée.

Une fois rincé, il était déjà l’heure de dîner. L’estomac noué, je refermai la porte de ma chambre derrière moi et descendis l’escalier pour gagner l’immense cuisine du manoir. Nous avons une salle à manger, mais la tapisserie s’arrachait et avait libéré des traces noires sur tout le mur principal, emplissant la pièce d’une odeur rance, comme si nous vivions dans un marécage. La moisissure était tenace et malgré les tonnes de détergents utilisées, on avait l’impression qu’elle revenait sans arrêt grignoter la maison. Comme la maison nous grignotait, morceau par morceau. Mastiquant longuement jusqu’à ingestion totale.

Tout le monde était déjà là. Mon premier réflexe fut de regarder l’heure sur ma montre, je repris mon souffle en découvrant que je n’étais pas en retard.

Je passai le seuil et retrouvai les membres de ma famille. Aenna était déjà assise à la grande table en bois qui dévorait presque tout l’espace. Elle me tournait le dos, raidie comme si elle portait un corset, ses mains plaquées sur la table. En face d’elle, mon père, Fredrik Corange, me regarda entrer, épousa mes gestes, surveilla la moindre faiblesse. Plus loin, près de la gazinière, ma mère s’activait encore à préparer le dîner. Elle qui détestait la cuisine. Elle ne se forçait pas beaucoup d’ailleurs. En général, c’était à peine mangeable, pas cuit ou cramé. À Oslo, nous avons une cuisinière qui régentait tous nos repas. Depuis que papa avait été ruiné, elle avait dû apprendre les bases de la vie de famille ordinaire. Elle détestait ça. Elle détestait cette baraque sûrement autant que moi, bien que ce n’était pas pour les mêmes raisons ; elle détestait son train de vie réduit à la portion congrue, ses fringues banales, achetées dans les petits

magasins de Svolve, alors que, couverte d'opprobre, elle avait été obligée de vendre tous ses vêtements de haute couture pour endiguer le raz-de-marée qui avait secoué notre quotidien. De cette époque, il ne restait pas grand-chose, si ce n'était nos mœurs habituelles. C'était la seule chose qui avait résisté à la faillite.

Si mon père avait survécu à un AVC quelques mois après sa chute, l'amputant d'une partie de son visage désormais statique, ma mère avait conservé tout son allant. Aenna tenait d'elle ses longues boucles acajou, et je tenais d'elle ses grands yeux verts, sauf que les siens étaient dénués de la moindre chaleur. Aucune molécule ne se dégageait de son corps mince et élancé. Comme un serpent, son sang était glacial, elle vivait aux côtés des gens pour pomper la leur et survivre. Comme moi.

Je m'installai près de ma sœur et le bal coutumier débuta, la musique se fracassant dans mes oreilles.

— Je n'ai pas le souvenir de t'avoir autorisé à amener une fille ici, Caern, m'asséna mon père.

Son étrange visage se mouvait avec difficulté, sa bouche affaissée écrasait les mots comme s'il pouvait les piétiner. Un côté de sa lèvre supérieure se retroussait en un perpétuel rictus et semblait me défier de lui désobéir.

— Nous ne sommes pas un hôtel de passe !

Ma mère saisit une casserole qu'elle déposa – jeta presque – entre les assiettes. Un ragoût à l'odeur nauséabonde embauma toute la pièce. Je gardais un stock de gâteaux sous mon lit, il me tardait de pouvoir en savourer quelques-uns, face au truc immonde qui paraissait encore s'agiter dans la marmite.

— C'est la fille de Hansen, n'est-ce pas ?

Je hochai la tête, mon regard prisonnier de celui de mon paternel.

— La gamine de l'hôtelier ? demanda ma mère à son tour, avant de darder sur moi ses yeux métalliques.

Un sourire narquois s'imprima sur ses lèvres couvertes de rouge. C'était encore l'un de ses derniers penchants à la beauté superficielle de la haute société. Du rouge, comme du sang qui dégoulinerait de son visage. Je rêvais de l'effacer d'un revers de main, de recouvrir son menton, de la regarder comme si elle était morte. Un sourire de l'ange tracé avec son rouge hors de prix, survivance d'une époque révolue.

— Qu'est-ce qu'elle peut bien te trouver ? me lança ma mère d'un ton froid.

Je ne sus quoi répondre. Je l'ignorais moi-même. Après cette journée, si un quelconque sentiment avait pu la traverser, il était peu probable qu'il subsiste encore. Maja refuserait sûrement de me parler à l'avenir. Ou même de croiser

mon regard. Je l'avais perdue à peine goûtée.

Sous la table, Aenna posa la main sur le sommet de ma cuisse et la pressa doucement. Gardant le silence, je baissai la tête vers mon assiette et la fixai sans la voir.

— Quel mensonge lui as-tu raconté ? insista ma mère, avant de tendre la louche à Aenna.

Celle-ci la prit, affichant un faciès sans expression, et remplit son assiette.

— Aucun.

— Elle te croit encore riche ?

Aenna ne put retenir son rire. Ma mère planta sur elle son regard assassin. Aenna ne se démonta pas et répliqua :

— Personne aux Lofoten ne nous croit encore riches, maman.

Cette dernière lâcha un grognement presque bestial. Ses ongles se mirent à marteler la table en cadence. Un rythme aussi froid qu'elle, sans temps mort, lancinant.

— Elle est peut-être autant dévergondée que lui, suggéra mon père, avant d'essuyer à l'aide de son mouchoir un jet de salive qui coulait du coin de ses lèvres. Même si elle ressemblait plutôt à une jeune vierge.

La salive dégoûtante mêlée à ses paroles me souleva l'estomac. Je fermai les poings sous la table, le cœur tant comprimé que ma poitrine en devint douloureuse. Je savais qu'ils aborderaient ce sujet, souilleraient Maja. C'était inévitable. J'avais osé ramener une fille sur notre territoire. Moi. Le dégénéré. Tout ce que je désirais se transformait toujours sous leurs jugements et je craignais qu'ils ne métamorphosent ma jolie Maja en une créature ignoble et fourbe, qui ne verrait de moi... que ce qu'elle avait déjà vu cet après-midi.

Aenna referma sa main gauche sur l'une des miennes et tenta en vain de me dénouer. Mes ongles étaient enfoncés dans ma peau.

— Nous risquons d'avoir des problèmes avec son père s'il apprend que tu as touché sa petite fille chérie. Les Hansen sont des gens influents à Svolvær.

— Je... je ne l'ai pas touchée, murmurai-je, dans l'espoir grotesque qu'ils cessent de penser du mal de Maja.

— Alors la petite est plus maligne que je ne l'imaginai, répondit mon père.

— Elle a dû voir qui tu étais en réalité, ajouta ma mère.

Elle avança son visage vers le mien. Je rentrai un peu plus le cou dans les épaules et baissai la tête, son regard d'acier brisant peu à peu mon sang-froid.

— Lève les yeux vers moi quand je te parle, m'ordonna-t-elle.

J'obéis, une coulée de sueur ruisselant dans mon dos. Victoria Corange

pencha la tête sur le côté en m’observant, puis éclata de rire. Elle recula sur sa chaise, croisa les bras et me toisa, telle une souveraine, sans même avoir à se lever.

— Les filles intelligentes ne remarquent pas toujours quand un bon à rien se retrouve en face d’elles, mais elles peuvent sentir lorsque celui-ci est dénué de la moindre décence, sans aucun charme. Quand on achète un bout d’étoffe, on voit tout de suite si elle est grossière ou chic.

Ma mère poussa un soupir, croisa le regard de mon père et lui sourit, comme s’ils s’échangeaient une bonne blague. Puis elle tourna la tête vers Aenna.

— Et toi, comment la trouves-tu ?

— Innocente, répondit ma sœur évasivement.

— Oh, voilà donc ce qui t’attire, Caern. Une jeune fille pure que tu pourras salir à ta guise.

Elle tendit soudain un index vengeur vers moi, me rendant responsable de tous ses maux :

— Je refuse que tu la revoies, Caern. Je te l’interdis, tu m’entends ? Je ne veux pas de problèmes avec les Hansen. Notre situation est déjà suffisamment compliquée sans nous mettre à dos une famille de cet ordre. Les Lofoten vivent repliés sur eux-mêmes. Hors de question que nous passions davantage pour des parias auprès d’eux. Il ne manquerait plus que la gamine porte plainte contre toi.

Je me raidis sur ma chaise et Aenna serra plus violemment ma main sous ses doigts. Je transpirais abondamment. J’étais bon pour reprendre une douche.

— Elle... ne portera pas...

— Tais-toi ! Maintenant peut-être, mais quand elle réalisera qui tu es, rien n’est moins sûr. Je te conseille de ne pas me désobéir. Aenna, tu le surveilleras.

Ma sœur hocha la tête.

— Ah ! Il ne manquait plus que ça, s’exclama ma mère avec emphase, avant de se remplir un verre de vin.

— Un bon à rien, renchérit mon père. En dehors de cette faculté indéniable à nous ramener des problèmes à l’infini.

— Où nous sommes-nous trompés ?

La vieille rengaine. Savoir où ils avaient foiré mon éducation. Pour quelle raison j’étais tel que j’étais. Cassé. Pas normal. Dangereux. Pervers. Bon à rien...

— Ce n’est pas notre faute, Victoria, déclara mon père. Parfois, certains enfants naissent avec des tares. Avec des jumeaux, c’était inévitable. L’un a sucé l’énergie et l’intelligence de l’autre.

Il désigna ma sœur du bout des doigts.

— Un fort...

Sa main tremblante se dirigea vers moi.

— ... et un faible.

Le couperet était tombé. J'étais le moins que rien, celui qui avait été amputé d'un bout de lui-même par l'unique personne au monde qui n'aurait jamais dû lui faire le moindre mal. Les jumeaux se dévoraient l'un l'autre. Comme ce manoir, Aenna me rongeaient lentement, qu'elle le fasse exprès ou non. Elle absorbait mon être, et je me laissais faire sans broncher, conscient que, de toute façon, il n'y avait rien à espérer.

La fin du dîner sonna le glas de mon calvaire. C'était le pire moment de ma journée : retrouver la famille au grand complet dans cette pièce qui sentait la malbouffe, les épices acidulées et un reste de tabac. Cette odeur s'infiltrait par tous les pores du manoir. Les meubles, les rideaux et même les horribles tapisseries en portaient la puanteur.

À peine sorti de table, je suivis Aenna dans sa chambre, tandis que nos parents se dirigeaient vers le petit salon. Ma sœur referma la porte sur nous. Je me laissai tomber sur son lit, le front dans les mains. Aenna s'approcha de moi, se glissa entre mes genoux et caressa mes cheveux alors que j'enfouissais mon visage contre son ventre, respirant ce parfum rassurant. Le nôtre.

— Je suis là, murmura-t-elle. Je t'aime, Caern, tu le sais. Peu importe Maja ou nos parents, je serai toujours là pour toi.

J'acquiesçai contre elle et l'entourai de mes bras comme si j'espérais me fondre en elle. Aenna m'aspirait, mais je ne disparaissais pas assez vite.

Elle se détacha de moi et me poussa aux épaules. Je tombai sur le dos au milieu du lit.

— Couche-toi.

J'ôtai mes baskets, reculai contre le mur pour lui libérer de la place, et elle s'étendit à mes côtés. Tournée vers moi, elle fit courir ses doigts le long de ma tempe, écartant les mèches rebelles de mon visage.

— Tu n'as pas besoin de Maja, continua-t-elle. Je veille sur toi.

L'élancement devint brasier dans ma poitrine, mais je me contentai de hocher la tête. Je fermai les paupières pour me soustraire à ses iris de jade et d'acier.

— Elle ne verra jamais qui tu es vraiment, ne t'inquiète pas.

— Mais si elle n'avait pas peur...

— Elle est tombée dans le lac, Caern. À cause de toi.

Je serrai davantage les paupières.

— Maman a raison, tu ne dois pas l'approcher. C'est trop risqué pour elle. Si tu la blesses, ton cœur n'y résistera pas. Laisse-la loin de nous. Tu vois notre vie. Qui en aurait envie ? Tu l'as dit toi-même : Maja est pure et innocente. Alors, oublie-la, c'est le meilleur cadeau que tu peux lui offrir.

— J'aimerais tellement...

— Je sais, Caern. Mais c'est juste du désir. Il s'effacera avec le temps. N'aie crainte.

Aenna se rapprocha et se blottit dans mes bras, ses mains caressant mon torse.

— Tu verras, tu l'oublieras vite.

Chapitre 7

Maja

Les vacances touchaient à leur fin, et je n'avais pas revu Caern. Il ne sortait plus de chez lui. À plusieurs reprises, j'étais allée fureter près du manoir, poussée par une attraction incontrôlable. Depuis que j'avais rencontré son père dans le vestibule, croisé son regard métallique, depuis que j'avais senti jusqu'aux tréfonds de mes os la peur visqueuse et moite qui collait à la peau de Caern, j'étais comme possédée, investie, non pas d'une mission, mais d'un besoin. Celui de le voir, de le toucher, de le comprendre. Pourquoi pensait-il être mauvais pour moi, alors que jusqu'à maintenant, il n'avait été que douceur ? Quand il me regardait, ses prunelles prenaient une teinte possessive et tendre, et ses baisers étaient langoureux, il me laissait le temps d'apprendre, d'éprouver, de sentir grandir en moi le désir. Sa famille était démoniaque, mais qu'en était-il de lui ? J'avais l'impression, depuis la rue où je me tenais, en bas du tertre sur lequel se dressait le manoir, que ce dernier cherchait à écraser ses habitants, et Caern plus que les autres. Il me faisait penser à un vieux château hanté. Enveloppe de bois, de plâtre et d'ardoises possédée par des siècles d'abominations cachées. La vie semblait l'avoir déserté. Il y avait si peu d'allées et venues que je n'avais dû me dissimuler qu'une seule fois derrière un arbre, lorsque la voiture de Madame Corange avait fendu les bois pour gagner la route principale. Mais aucune trace de Caern et d'Aenna.

Je commençais à croire que je ne pourrais le revoir que dans la cour du lycée, là où mon frère ne manquerait pas de me tenir à l'écart de cette famille de fous.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ?

Sa voix s'engouffra sous mes côtes et me vola un frisson. Comme toujours, elle était basse, presque un murmure, alors qu'on était perdus au milieu des sapins.

Un peu embarrassée qu'il me surprenne en train d'espionner le manoir, je me composai un visage aussi naturel que possible, avant de faire volte-face. Je le découvris, adossé contre un arbre, des baies rouges dansottant au-dessus de sa tête au gré de la brise marine. Il portait un sweat à capuche noir et un jean bleu foncé. Ses cheveux étaient en désordre, une mèche plus longue tombait comme

toujours sur son front, en barrant la symétrie. Ses émeraudes enchâssées dans ses orbites me fixaient avec une certaine distance.

Je me sentis gourde de m'être fait surprendre de cette façon, et encore plus stupide de ne pas trouver les mots justes à sa question.

Enveloppé dans son silence et face au mien, il avança dans ma direction. Poussée par un réflexe atavique de protection, je reculai à mesure qu'il progressait, jusqu'à ce que mon dos rencontre la surface rêche d'un sorbier. Ce fut à mon tour d'être entourée de baies rouges.

Caern s'arrêta à quelques centimètres de moi, inclina le buste de sorte que ses yeux se situent face aux miens et insista :

— Que fais-tu ici, Maja, à errer autour du manoir ? Il me semblait pourtant avoir été clair.

— Ah oui ? Je n'ai pas eu cette impression. Tu m'as envoyé des signaux contradictoires, plaidai-je en tentant de soutenir son regard soudain glacial, rempli de morgue.

Un rictus souleva ses lèvres.

— Rentre. Chez. Toi, dit-il en appuyant sur chaque mot.

— Je ne veux pas.

Face à ma réponse catégorique, il fronça les sourcils et posa la paume de sa main à proximité de ma tête. Il se grandit devant moi, redressa le menton et les épaules, puis il avança son visage jusqu'à frôler mon nez. Pas besoin d'être devin pour comprendre qu'il cherchait à me dominer et m'effrayer pour mieux pouvoir me chasser. D'un ton plus impérieux, il confirma mon sentiment :

— Je ne veux pas de toi ici non plus.

Bien que je saisisse son intention, Caern m'impressionnait. Ses mots me firent l'effet d'une douche froide, avant que mon regard ne soit capté par la silhouette obscure du manoir – dont l'aura imposante et lugubre parut s'infiltrer sous ma peau – et je retrouvai un peu d'audace.

— Est-ce que c'est toi qui parles ou bien ta sœur ?

Son silence me répondit avec plus d'éloquence que des paroles. Agissant avec une hardiesse que j'étais pourtant loin d'éprouver, je me dressai sur la pointe des pieds et déposai un baiser sur ses lèvres. J'en tremblai à son contact. Il fut si surpris qu'il ne bougea pas pendant une longue seconde, ouvrant même un peu la bouche, puis il recula, son visage tourmenté par une expression partagée entre la répulsion et le désir. Deux sentiments qui semblaient sans cesse s'opposer en lui.

— Maja, rentre chez toi, s'il te plaît. Ce n'est pas bon pour toi de rester ici.

— Mais pourquoi ? J'ai envie de l'être. Est-ce que... je ne te plais pas ?

Il me considéra comme si j'étais sotte. Il secoua la tête, s'éloigna davantage et se frotta la figure.

— Tu es très belle. C'est juste que... je ne peux pas être avec toi.

Je comblai la distance entre nous et glissai mes mains autour de son poignet. Surpris, il eut un mouvement de recul, je le rattrapai aussitôt. Son regard plongea dans le mien, entrechoquant en moi toutes mes émotions vives. Caern arrachait hors de ma poitrine des sentiments que, jusque-là, je n'avais fait qu'effleurer auprès d'autres garçons. Ils m'arrivaient maintenant en plein cœur et l'alimentaient dans la douleur et la peur d'être rejetée en bloc.

— Moi, je veux être avec toi, soufflai-je.

J'avais l'impression de me familiariser et d'amadouer un animal sauvage, peu habitué au contact humain. Il semblait à la fois paniqué et près de céder.

— Tu... ne me détestes pas ? me demanda-t-il d'un ton qui trahissait sa surprise.

Je relâchai son poignet et saisis l'ovale de son visage.

— Pour quelle raison devrais-je te détester ? Tu n'as rien fait de mal.

Il me fixait d'un air hagard, peu convaincu par mes propos. Une nouvelle fois, je me glissai tout contre lui et l'embrassai doucement. Les yeux grands ouverts, il répondit à mon baiser avec prudence, puis ses mains se refermèrent sur mes hanches. Je compris que je venais de remporter une petite victoire. Il reprit possession de mon baiser maladroit.

Quand il cessa enfin de picorer mes lèvres, il joignit son front au mien. Nous restâmes un moment sans bouger, écoutant la respiration de l'autre. Ses doigts se faufilèrent ensuite le long de ma colonne vertébrale, éveillant de légers frissons, jusqu'à ma nuque qu'ils enveloppèrent.

— Tu n'es plus en colère contre moi ? chuchota-t-il près de mon oreille.

— Je n'ai jamais été en colère contre toi, mais contre ta sœur. J'ai bien compris qu'elle cherchait à me repousser hors de ta vie. Tu ne lui appartiens pas, Caern. Tu as le droit d'avoir une petite amie si tu en as envie.

Cette fois, il reflua comme si je l'avais brûlé et me dévisagea d'un air horriblement sombre. Sa canine se planta dans sa lèvre inférieure si fort qu'un orle blanc apparut sur sa peau tout autour de la dent.

— Tu n'as pas conscience du danger auquel tu t'exposes...

— À cause de ta famille ? J'en ai une vague idée. Je dois admettre que ton père fait froid dans le dos.

— Non, Maja, à cause de moi. De qui je suis.

— Je ne vois pas de danger, Caern. Tu es gentil avec moi.

Il me regardait comme si j'étais en train de perdre l'esprit. Comme si jamais dans sa vie, personne ne lui avait dit des mots doux et sincères. La vision du manoir, dans son dos, me percuta à nouveau, et je frissonnai. S'ils étaient tous comme sa sœur là-dedans, pas étonnant qu'il éprouvât le désir de me fuir. Il devait se protéger, et il cherchait à me protéger. J'ignorais seulement de quoi. D'eux, de l'image qu'on se forgeait de lui ou bien de lui-même. Aenna m'avait répété à quel point il était vicié, mais en quoi ?

— Est-ce que tu...

J'humectai mes lèvres d'un coup de langue nerveux, et posai cette satanée question qui me hantait depuis que sa sœur l'avait évoquée :

— ... est-ce que tu as juste envie que nous couchions ensemble, Caern, ou bien veux-tu être plus que ça pour moi ?

Ses pupilles prirent tant de place dans ses yeux qu'elles estompèrent son vert estival au profit d'un vert hivernal. Il se rapprocha de moi, plus félin, et m'agrippa par la nuque pour me ramener vers ses lèvres, mais il ne m'embrassa pas, il dévia sa trajectoire pour chuchoter à mon oreille :

— J'ai envie de te faire des choses, Maja.

Sa voix était hachurée par le désir, remplie de chaleur et pigmentée d'une émotion plus délétère que je ne saisissais pas, mais je le laissai continuer sans l'interrompre, malgré les violents coups de mon cœur dans ma poitrine.

— J'ai vraiment envie, oui. Je sais que ce n'est pas bien. Que je peux te blesser. Je sais qu'il ne faut pas que je te touche. Non... mais... j'ai envie d'être avec toi. Sans te faire de mal. Je ne veux pas t'en faire, insista-t-il, emplissant mon âme d'incertitudes, de peurs et d'un sentiment plus sournois et puissant qui ressemblait à un élan d'amour.

Caern n'était pas le bad boy que l'on retrouvait dans bien des romans, il était différent, je n'arrivais pas à le ranger dans une case. J'ignorais ce qu'il était, ce qui l'effrayait tant, si je me dissimulais à moi-même les signaux d'alerte qu'il cherchait à m'envoyer et s'il était vraiment dangereux pour moi de tomber amoureuse d'un garçon comme lui. La curiosité, la fascination et mon besoin de lui arracher un sourire étaient plus forts que ma raison. Je donnai un grand coup de pied à la petite voix de ma conscience pour la museler, et j'embrassai Caern avec toute la fougue de ma jeunesse. Il céda, répondit à mes baisers. Je sentis que l'une de ses nombreuses barrières protectrices s'effritait sous mes lèvres.

— Tu peux me toucher, murmurai-je. J'en ai envie aussi.

Il me fit taire d'un autre baiser, puis soupira contre ma bouche.

— Tu ne sais pas ce que tu dis, Maja. Ne prononce pas de tels mots à un

garçon, encore moins à moi.

Je laissai échapper un sourire malicieux. Son regard le saisit et il en fut presque surpris. Il ne devait pas beaucoup rire dans son horrible maison. Je passai les mains sur ses joues, puis dans ses cheveux.

— Je peux te demander quelque chose ?

Il acquiesça, une ride se creusant aussitôt entre ses sourcils.

— Tu veux bien ne pas raconter à ta sœur ce que l'on vient de faire ici ?

La ride s'approfondit. Une expression paniquée envahit ses traits. Je raffermiss mes mains de chaque côté de sa tête pour l'empêcher de regarder ailleurs.

— Tu as le droit d'avoir un jardin secret, Caern, et de l'intimité aussi. Ce qui se passe entre nous, ça nous appartient, tu comprends ? Ce n'est pas à Aenna. C'est à toi et moi.

Sa mâchoire se crispa et les veines dans son cou saillirent.

— Ma sœur m'aide, finit-il par avouer.

— En quoi t'aide-t-elle en s'immisçant dans ta vie ?

Il déglutit avec peine et détourna à nouveau les yeux vers le fond des bois, comme s'il craignait d'y voir apparaître Aenna.

— Elle m'aime, déclara-t-il, me laissant un peu stupide face à cette réponse.

— Bien sûr...

J'essayai de le comprendre, sans être trop sûre d'y parvenir.

— C'est normal qu'elle t'aime.

Il secoua la tête avec énergie, puis voulut reculer et s'échapper hors de mes bras. Il était plus costaud que moi et quand il saisit mes poignets pour m'obliger à le lâcher, je dus céder. Il leva les yeux en direction du manoir, comme si la demeure tentait de l'aspirer dans ses entrailles.

— On va se rendre compte que je suis parti. Je dois y retourner, me dit-il.

Son regard se posa sur moi. Un instant, je crus qu'il se remplissait de chaleur, mais la lumière s'éteignit rapidement.

— Ne reviens plus ici, Maja, d'accord ?

— Mais...

— C'est moi qui viendrai, me coupa-t-il aussitôt. S'ils apprennent que je te vois...

Il n'acheva pas sa phrase. Il n'en eut pas besoin, le sous-entendu était limpide et me glaça. Il me décocha pourtant un sourire éthéré, fit glisser son pouce le long de ma joue, puis recula, pas après pas, en direction du manoir sans cesser de me dévisager, comme s'il gravait mes traits dans sa mémoire. J'aurais voulu le retenir, l'empêcher de retourner là-dedans, car, malgré mes quinze ans et mon

inexpérience de la vie, je me doutais bien que ce qu'il se passait à l'abri de ces murs était terrible et rongait l'âme de Caern.

— Tu viendras ? insistai-je.

Il acquiesça. Une lueur parut vibrer un bref instant dans ses pupilles, et mon cœur se comprima en écho. Il tourna ensuite les talons et courut en direction de la vieille bâtisse.

Chapitre 8

Maja

Je filai un coup de main à mon père et nettoyai plusieurs rorbus que venaient de quitter des touristes. Je n'avais pas revu Caern de la semaine. Je m'inquiétais qu'il renonce à sa promesse. Son instabilité était criante. J'avais peur que d'un mot de sa diabolique de sœur, il me rejette à nouveau. Je me demandais si je devais prendre Aenna à part pour lui parler et tenter de lui faire comprendre que je ne souhaitais surtout pas blesser son frère, mais en y réfléchissant, je ne me faisais guère d'illusions sur l'échec d'une telle conversation. Je n'étais pas certaine qu'elle cherchât à protéger Caern, plutôt son territoire. On aurait dit qu'elle avait fait pipi autour de lui. Et Erlend qui couchait avec elle ! Quelle connasse !

Je me mordis la lèvre en laissant ce mot fuser dans ma tête, mais c'était plus fort que moi. Aenna était responsable de la fuite de Caern. Je ne comprenais rien à leur relation. Moi aussi, j'avais un frère et pour autant que je l'aime et qu'il soit parfois étouffant, nous n'avions pas ce genre de lien bizarre et dérangent. Quelques nuits, la vision de Caern et de sa sœur ensemble, dans un lit, venait me frapper violemment, mais je la chassai loin de mes songes dès le jour revenu. Je ne voulais pas donner foi à ces racontars idiots. Aenna était une garce possessive, elle manipulait son frère, cela ne signifiait pas qu'ils profanaient les liens sacrés du sang. C'était tout bonnement impensable pour la paix de mon âme. Aussi énigmatique soit Caern, je ne pouvais pas l'imaginer agir ainsi... malgré les « choses » qu'il souhaitait me faire.

À cette pensée, une onde sournoise et délicieuse s'insinua en moi, rugit un instant au creux de mon ventre, puis s'éclipsa, m'abandonnant songeuse au-dessus de l'évier que j'étais en train de récurer. Qu'est-ce que ça disait sur moi de vouloir que Caern m'explique et me montre quels étaient ses désirs si secrets, même si j'en concevais une certaine frayeur ?

Je fus arrachée à mes réflexions par le son de la baie glissant dans ses rails. Je tournai la tête et découvris Erlend qui jetait sa casquette sur l'un des canapés du rorbu.

— T'as besoin d'un coup de main ?

— Non, ça va, j'ai bientôt terminé.

Il me rejoignit dans la cuisine et se campa à mes côtés, appuyé au plan de travail.

— T'es pas avec Madi aujourd'hui ? demandai-je.

— Non, son vieux l'a réclamée au garage. Apparemment, y avait une super bagnole à retaper. Je passe après les super bagnoles, ricana-t-il.

Madi était souvent plus garçon que ne l'était un vrai garçon. Elle parlait et se comportait comme eux, et pour ne pas rompre avec ce tempérament, elle se destinait à bosser dans le garage de son paternel. Elle adorait la mécanique des vieilles voitures, c'était sa passion.

— Alors, tu t'es dit : pourquoi ne pas venir embêter ma petite sœur ?

— T'as gagné ! Je m'ennuie !

Je secouai la tête, tandis qu'il me dédiait un large sourire amusé.

— Ce soir, Jens et Leiv viennent bouffer à la maison. Soirée jeux vidéo.

— Passionnant !

— T'es pas invitée, sois rassurée.

Je lui tirai la langue, ouvris le robinet et me rinçai les mains. Erlend fixa mes gestes, puis un voile traversa rapidement ses traits. Il releva vers moi ses yeux gris perlé d'une intensité à couper le souffle. Un mauvais pressentiment vint aussitôt m'assaillir. Il se tordit légèrement la bouche, puis finit par balancer :

— Leiv t'a vue traîner vers la baraque des Corange.

Et merde !

Je fis semblant d'en rire, mais je manquais cruellement de spontanéité.

— C'est pour ça que tu es là ? Pas parce que tu t'ennuyais.

— Un peu des deux, admit-il. Je n'aime pas que tu traînes près de cette maison. Sérieusement, Maja, tu les as vus comme moi. Cette bicoque croulante pue le malheur et tout un tas de saloperies à plein nez. J'ai déjà croisé les vieux de Caern en ville, t'as pas envie de les connaître, crois-moi.

Là-dessus, je ne pouvais pas lui donner tort.

— Caern n'est pas sa famille. Il n'est pas comme eux.

Il pouffa de rire.

— T'en sais rien du tout. Tu as bien remarqué sa façon de se comporter avec sa sœur. C'est pas sain, Maja. Pourquoi tu veux te retrouver mêlée à ça ?

Je haussai les épaules et saisis le rebord du plan de travail.

— Pourquoi tu couches avec Aenna ? lui assénai-je en retour.

— Parce que c'est fun, qu'elle est canon et qu'elle a les crocs. C'est tout. C'est sexuel. Y a pas de sentiments là-dedans. Je suis pas débile. Elle se sert

juste de moi et ça m'arrange, si ça peut faire chier son frangin. Contente ?

— Tu es aussi taré qu'eux ! m'écriai-je.

Peu désireuse d'en entendre davantage, je tournai les talons et traversai le salon à toutes jambes quand Erlend me saisit par le poignet.

— Maja, t'es pas comme moi. Tu veux pas juste coucher avec ce cinglé de Corange et prendre du bon temps. Tu vas tomber amoureuse de lui, si c'est pas déjà fait, et il te fera souffrir, et ça, je veux pas que ça arrive.

Je l'obligeai à me lâcher, surprise par son ton anxieux, et pivotai face à lui. Il semblait vraiment inquiet pour moi et son attention me toucha, même si... eh bien, Erlend ne pouvait pas me protéger de tout. Je n'étais plus une enfant.

— Je dois bien faire mes propres expériences, Erlend. Si Caern est destiné à me donner mon premier chagrin d'amour, alors c'est ce qui doit se produire. J'apprendrai de la vie et tu me consoleras ensuite.

— T'as pas l'âge de boire ! tenta-t-il de plaisanter, avant de bougonner à nouveau : Merde, Maja, t'as même pas l'âge d'avoir des relations sexuelles.

— Arrête d'imaginer des choses pareilles !

Il ne put retenir un sourire en agitant la tête.

— Ouais, c'est juste que je sais pertinemment ce qu'a à l'esprit un mec de mon âge.

— Ils ne sont peut-être pas tous comme toi !

— Si, tous, Maja. Sans exception. Même cet abruti de Corange. Je l'ai vu à sa façon de te reluquer. Je m'inquiète pour toi.

Je glissai un bras autour de sa nuque et me blottis contre lui.

— Merci de t'en faire autant, Erlend, mais tout se passera bien, et tu auras le droit de lui casser la gueule s'il me fait du mal.

— Plutôt deux fois qu'une. J'aimerais juste empêcher que ça arrive.

— Tu ne peux pas. Alors, au lieu de te battre contre le vent, reste à mes côtés, d'accord ? Que j'aie encore une oreille si je me mets à pleurer.

— T'as les deux rien que pour toi, fit-il en les désignant.

Je déposai un baiser sur sa joue.

— Merci.

Je m'écartai et sortis sur la terrasse qui s'ouvrait sur la mer. Le rorbu avait la spécificité de se dresser sur pilotis. On ne pouvait pas être plus près des eaux gelées, quoique sublimes, de la mer de Norvège.

Erlend referma la baie derrière nous et se laissa tomber sur l'un des fauteuils, coudes sur les genoux, regard braqué vers l'horizon. Je m'assis à ses côtés, imitai la position d'Erlend et le fixai, sourire aux lèvres. Quand il sentit mon

attention dirigée sur lui, il se détacha du paysage et arqua un sourcil en guise d'interrogation.

— Je voudrais prendre la pilule.

Il manqua d'avaler sa salive de travers. Il toussa et éructa, tandis que je me bidonnais sur mon siège.

— Putain, Maja ! Mais tu cherches à me tuer ou quoi ?

Je riais tellement que j'en avais les larmes aux yeux. Ses joues rouges comme des forges et son regard ahuri et stupéfait valaient le détour.

Quand il retrouva enfin son souffle, il agita son index sous mon nez, faussement menaçant :

— Je te jure que si ce mec tente de descendre sa braguette sous les yeux de ma petite sœur, je lui coupe la bite !

Je rigolai à nouveau, essayant d'échapper à la vision de Caern ouvrant cette braguette, avant de recouvrer un semblant de calme et de me caler au fond du fauteuil. Un bref silence s'étira entre nous, puis Erlend poussa un long soupir et le brisa :

— De tous les types présents sur cette île, j'aurais encore préféré que tu flashes sur un de mes potes. Je l'aurais cogné, pour la forme, mais j'aurais trouvé ça... plus normal. Lui, je le sens pas. C'est pas le regard d'un mec de mon âge. C'est ça qui me fait flipper, Maja. Tu comprends ?

Interdite face à son ton grave, je me contentai de hocher la tête et d'éprouver le malaise grandissant d'Erlend.

— Je sais pas ce que sa famille lui a fourré dans le crâne, poursuivit-il en cherchant mon attention. Ça me fout la trouille. T'es une fille responsable, Maja, je remets pas en question ta capacité à te sortir des emmerdes, mais c'est mon rôle de te protéger, y compris de toi-même s'il le faut. On peut être aveuglé par une personne, et je vois bien que Caern te fascine, même si je comprends pas pourquoi. Moi, il me dégoûte, mais pas toi...

Il se tut, ravalant les mots suivants.

De plus en plus troublée, je détournai mon regard vers la ligne d'horizon, rompue par quelques langues de terre oubliées sur les eaux verdoyantes de la baie de Svolveær. Je me voulais sûre de moi devant Erlend, pour le convaincre d'accorder une chance à notre histoire, mais j'échouais piteusement. Il ébranla, non pas mes convictions profondes et mon envie d'être auprès de Caern, mais mon assurance vis-à-vis de moi-même. Je désirais découvrir la vérité sur lui, l'aider et peut-être l'aimer, mais la contrepartie nécessitait que je me dévoile en retour et que je lui donne ma confiance. Mais avec un garçon brisé comme lui,

était-ce seulement possible ?

— Pourquoi tu t'intéresses à lui, Maja ? m'interrompit-il dans mes pensées.

Je fermai un instant les paupières, me sentis envahie par la présence de Caern, puis répondis la vérité :

— Parce qu'il est seul.

— Il y a sa sœur...

— Non, le coupai-je. À l'intérieur. Là...

Je désignai son cœur, puis sa tête.

— C'est là qu'il est seul.

Erlend m'offrit un drôle de regard, puis répliqua :

— Peut-être qu'il y a une raison à ça. Peut-être que c'est juste parce qu'il n'est pas normal.

— C'est ce que tout le monde dit de lui : qu'il n'est pas normal. Moi, j'ai envie de savoir si c'est vrai ou non.

— On sauve pas les gens d'eux-mêmes, Maja.

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'ils sont ce qu'ils sont.

— Alors, je découvrirai ce qu'il est.

— Je ne veux pas te voir souffrir.

— Pourquoi tout le monde semble convaincu qu'il n'est capable que de ça ?

Erlend posa son bras sur l'accoudoir, son regard parut s'emplir d'argent sous les rayons de soleil. Il fronçait les sourcils, mais il tendit la main vers moi jusqu'à ce que je la saisisse. Il la pressa avec fermeté et répondit :

— Parce que c'est sûrement ce qu'il fera.

La rage se déversait dans ses veines. Elle palpait tellement fort en lui qu'elle paraissait vivante. Une entité qui prenait possession de lui. Elle le rendait fou, il le sentait bien. Elle pulsait dans sa tête, le noyant sous des images macabres, des images qui lui plaisaient. Des images qu'il voulait rendre vivantes à leur tour, comme sa rage. Pétrir son rêve, le modeler à sa guise et le détenir enfin. Il pensait que c'était passé, que ça ne reviendrait plus. Cette envie profonde. Primaire. Qui semblait remonter au cerveau reptilien, à la nuit des temps. Ça ne pouvait être que ça. Un instinct animal et primitif sur lequel il n'avait aucun contrôle. Et puis il se souvenait pourquoi. La source de sa motivation. Ce qui l'excitait. Là, au plus profond de ses tripes. Et d'y songer, son sexe gonfla. La pression exercée lui procura une petite douleur qu'il trouva agréable un moment, puis trop violente. Il avait envie de l'expulser hors de lui. Ses mains en tremblaient de désir. Il repensa à la fille sur la falaise. À son sexe planté en elle comme une dague pendant qu'il la prenait, serrant férocement son cou sous ses doigts. Au sang qui avait coulé sur lui, maculant sa peau en de longs serpents rouges. Il les avait trouvés magnifiques, et il s'était senti si puissant. Il rêvait de cette puissance. Chaque jour. Chaque nuit. Chaque minute. Il aurait voulu que tout le monde l'admire en sachant que ce n'était pas prudent et pas réaliste. Il en était conscient. Certaines choses devaient demeurer secrètes, ses désirs en faisaient partie. Personne ne les comprendrait. Il ferma les paupières et crut entendre les cris lointains de la fille, qui s'égarèrent dans la montagne solitaire. Il banda si fort que la douleur se réveilla, sauvage et amère. Il serra les dents et essaya de se masturber, mais son échec cuisant le rendit fou. Il sortit sur le seuil pour se prendre des trombes d'eau sur le visage. Il s'était promis de ne pas recommencer. Il ne pouvait pas agir ainsi. La rage revint, comme la marée. Elle recouvrit la grève de son âme, macula d'écume ses pensées et balaya ce qui lui restait de raison. Il avait toujours eu conscience d'être différent des autres. C'était criant. La plupart rêvaient de baiser, trouver l'amour, construire une famille, dénicher le bon job loin de cette foutue île. Lui, il songeait à son sexe disparaissant dans le fourreau de sang, de chair jusqu'à le remplir de foutre, jusqu'à ce que les cris polluent son esprit, jusqu'à ce que le sourire de l'ange s'adresse à lui. Oui, il voulait qu'il s'adresse à lui. À personne d'autre. Ce sourire devait lui appartenir. Mais il lui échappait toujours.

La pluie sur son visage ne calma pas la tension qui tirait sa nuque, démangeait ses doigts. Mais la rage et l'excitation avaient pris possession de son ventre, martyrisaient son pénis tendu et l'empêchaient de penser à autre chose. Elles

l'asphyxiaient lentement. Il se dégoûtait parfois de les ressentir, quand la conscience de la réalité revenait le hanter, mais il ne savait pas se conduire autrement. Il essayait pourtant. Depuis combien de mois se contrôlait-il ? Et pour quel résultat ? Craquer pour une petite touriste mignonne, qui ressemblait à un foutu ange. Une touriste qui lui avait dit oui, qui le désirait. Son physique l'aidait. Quand il le voulait, il pouvait séduire si facilement. Il suffisait qu'il se maîtrise, qu'il masque ce qu'il ressentait au fond de lui, et le tour était joué. Oui, facile. Même quand il l'avait maintenue au sol, ça ne s'était pas révélé aussi compliqué qu'il l'avait imaginé durant tous ces mois dans sa tête. Une fois écrasée sous son poids, l'herbe caressant son visage, elle ne pouvait presque plus bouger. Elle lui était soumise, il avait pu la besogner comme il le souhaitait, de la manière qu'il avait voulue. Et c'était sale, violent, il voulait que ça soit le plus crade possible. Il ne supportait pas l'idée que ça puisse s'appeler « faire l'amour ». Il cherchait autre chose. Un substitut à sa rage. Un endroit dans lequel l'enfouir. Mais la voilà qui revenait. Puissante. Dévastatrice. Il était perdu. Ça le rongait. Dévorait ses entrailles. Il rentra au sec et se cogna la tête contre le mur.

Ce fut là qu'il la vit. Par l'entrebâillement de la porte. Courant sous l'averse et l'orage. Il eut un rictus, et sa haine gonfla. Sa rage prit de l'ampleur. Ça faisait trop longtemps. Bien trop longtemps. Elle ne le savait pas encore, mais son destin était désormais entre ses mains.

Chapitre 9

Maja

Ploc, ploc, ploc...

L'averse ricochait contre mes fenêtres avec vigueur, m'empêchant de trouver le sommeil. Nous n'avions pas vu une goutte de pluie depuis quinze jours, ce qui était plutôt exceptionnel, même en été. Maintenant, les nuages rattrapaient le temps perdu et déversaient sur Svolveær leur armada de flotte et d'éclairs rayonnant au-dessus de la baie. Mes stores étaient tirés, mais entre les lames, j'apercevais les flashes bleus qui embrasaient le ciel. Le jour polaire était terminé depuis près d'un mois, aussi la nuit avait repris ses droits et nous enveloppait de ses ombres tentaculaires, mais celle-ci ne m'aidait pas à m'endormir.

Frustrée, je virai dans mon lit et tirai ma couette par-dessus ma tête pour m'emmitoufler dans sa chaleur. Avec l'orage qui grondait et la nuit revenue, les températures avaient chuté d'un coup. De 25° degrés, nous étions descendus à 13.

Je pressai mon oreiller dans mes bras, ruminant mon impatience, et me demandai si mes difficultés à trouver le sommeil ne venaient pas d'un certain garçon qui refusait de me donner de ses nouvelles, malgré sa promesse. Je laissai échapper un grognement irrité et cherchai à étouffer tant bien que mal l'angoisse qui l'accompagnait. Et s'il était prisonnier de ce manoir ?

C'était certainement stupide, je me raccrochais à l'idée que Caern Corange ne m'avait pas jetée comme une vieille chaussette, me préférant sa peste de sœur. Un mot d'elle, et je savais qu'il serait tiraillé entre rester et me rejoindre. J'avais pourtant bien senti qu'il avait envie d'être près de moi. Je ne pouvais tout de même pas avoir imaginé les baisers qu'il m'avait rendus dans la forêt. L'illusion possédait sûrement des limites. Les désillusions, visiblement aucune...

Je soupirai en remontant mon coussin contre mon nez, quand mon oreille capta un son étrange. Un clapotis, comme les gouttes de pluie sur la vitre, mais plus fort. Je me relevai sur un coude et balayai ma chambre du regard. Les ombres de l'orage jouaient sur le parquet lustré et le tapis coloré. Elles glissèrent le long des murs, créant des silhouettes monstrueuses qui faillirent me fichier la trouille. J'aperçus les chiffres rouges qui clignotaient sur mon réveil. Il affichait

une heure quarante-cinq du matin. Je manquais de sommeil. Je retombai sur mon coussin, mais la rumeur des clapotis revint plus sournoisement s'infiltrer dans mes oreilles. Cette fois, je tendis la main pour allumer la lampe de chevet, mon pouls s'accélérait d'une frayerie enfantine. Mes doigts tâtonnèrent pour trouver l'interrupteur.

Une forme se dessina soudain à travers mes stores, masquant le reflet des éclairs et de la lumière ténue de la rue. Je faillis pousser un hurlement, me débattis dans ma couette et m'en arrachai. J'allais me précipiter dans le couloir, la terreur vrillant toute pensée cohérente lorsqu'on frappa au carreau. Je me figeai devant la porte, la main sur la poignée.

On frappait au carreau ?

Je levai les yeux par-dessus mon épaule, fixai la silhouette à travers les lames et me demandai si de nos jours, les cambrioleurs s'invitaient de cette façon dans les maisons. C'était peut-être un nouveau genre de voleurs. Je n'étais pas une aventurière, je n'avais pas envie de le découvrir. J'appuyai sur la poignée pour ouvrir le battant, quand j'entendis percer par-delà le rideau de pluie :

— Maja, ouvre. C'est moi.

Mon cœur fondit en reconnaissant sa voix basse, même étouffée par l'orage. Je refermai la porte en silence et me précipitai vers la fenêtre, mes pieds nus s'enfonçant dans l'épais tapis. Je levai les stores d'une main fébrile et impatiente, et découvris Caern, perché sur le sommet de l'échelle de mon père. Il portait une veste à capuche, mais même ainsi couvert, la pluie noyait son visage, les gouttes ruisselaient le long de ses joues telles des larmes. Je déverrouillai la fenêtre et l'ouvris rapidement pour lui permettre de se glisser dans ma chambre. Il se souleva sur les bras et passa par-dessus la travée. En atterrissant sur le parquet, une flaque se forma instantanément autour de lui. Il repoussa sa capuche en arrière, libérant ses cheveux et son visage humide. Je refermai derrière lui et sursautai lorsqu'une voix émergea depuis le couloir.

— Maja, c'est toi ?

Mon père marchait vers ma chambre, j'entendais le son de ses pas sur le parquet. Paniquée, je me retournai vers Caern qui, impassible, se glissait déjà contre le mur, au cœur des ombres, de grosses traces boueuses dans son sillage. Je fronçai le nez devant le manque de discrétion, mais pas le temps d'y réfléchir. Je bondis vers la porte, l'entrouvris et passai la tête dans l'entrebâillement pour me retrouver nez à nez avec mon père.

— Tout va bien ? me demanda-t-il d'une voix inquiète. J'ai entendu du bruit.

Son regard gris paraissait lire à travers moi. Je craignais qu'il ne devine qu'un

garçon m’attendait dégoulinant de pluie dans un coin de ma chambre.

— Oui, tout va bien, papa. C’est l’orage qui m’a réveillée et fichu la trouille.

Il esquissa un sourire et leva la main pour caresser ma joue.

— Moi aussi, avoua-t-il. Ça m’a réveillé. Bonne nuit, Maja.

Il s’éloigna, mais au lieu de prendre la direction de sa chambre, il bifurqua vers la cuisine et en alluma les lumières. Je grommelai derrière mes dents serrées.

Je refermai la porte derrière moi, tournai le verrou par prudence, et fis volte-face. Je faillis crier de surprise quand la silhouette de Caern se matérialisa sous mes yeux. Il s’apprêtait à parler, je posai un index sur ses lèvres et désignai le mur. Mon père se trouvait juste de l’autre côté. Il fronça les sourcils, parut désolé et déçu, et recula vers la fenêtre.

Comprenant qu’il se préparait à partir, je fus envahie d’un sentiment de panique. Non ! Il était là, dans ma chambre, il était venu ! Hors de question qu’il s’en aille aussi vite et que je ne puisse pas profiter de lui. Au moins, sa sœur ne risquait pas de nous ennuyer au beau milieu de la nuit.

Je le saisis par sa manche imbibée d’eau et, en lui signifiant de demeurer silencieux, je lui fis signe de patienter quelques instants. Il me suivit de son regard enténébré tandis que j’attrapais un pull sur l’étagère que je glissai par-dessus mon pyjama de coton. Peu de chance qu’il n’ait pas remarqué les petits cœurs blancs qui en décoraient l’étoffe. J’enfilai des chaussettes et des baskets qui traînaient dans mon dressing, puis passai une veste à capuche. S’il était surpris de me voir m’habiller, il n’en montrait rien. Il se contenta de rester planté au milieu de ma chambre pour éviter de salir ce qu’il n’avait pas encore détrempé.

Une fois prête, je pris les clés qui reposaient sur mon bureau et me dirigeai vers la fenêtre. Si j’avais réfléchi deux minutes, j’aurais trouvé mon plan stupide et je me serais défilée. Alors, je décidai de ne pas y réfléchir. Sortir sous l’orage ne m’enchantaient guère, mais si mon père surprenait une voix masculine dans ma chambre, il en serait fini de nous ! Il m’offrirait sûrement une ceinture de chasteté en guise de cadeau à mon prochain anniversaire.

Je levai la vitre, fus balayée par le vent glacial. Une ondée me trempa instantanément le visage. J’abaissai mon regard vers l’échelle et déglutis. Ce n’était pas très haut, mais il fallait tout de même y grimper et ne pas tomber, poussé par les violentes rafales, sans compter que les éclairs qui déchiraient le ciel et les grondements du tonnerre près de réveiller les montagnes ne me rassuraient pas du tout.

Caern se plaça dans mon dos et posa sa main sur ma hanche.

— Je te tiens, murmura-t-il contre mon oreille.

Je lui lançai un sourire affecté et grimpai sur le rebord de la fenêtre. Caern attrapa mon bras et me soutint le temps que je positionne mes pieds sur le premier barreau. La pluie fouettait mon visage avec fureur et je dérapai sur le métal humide. Caern raffermit sa prise sur mon poignet, puis s'assura que je maintenais bien l'échelon, avant de passer à son tour la fenêtre. Il rabassa la vitre à son maximum pour éviter que l'eau ne détrempe toute ma chambre et que le vent ne la remplisse d'air froid. Puis nous descendîmes prudemment les degrés.

Une fois à terre, je me surpris à me demander ce que j'étais en train de fabriquer au beau milieu de la nuit, avec un garçon que mon frère détestait et que mon père m'interdirait sûrement de revoir, sa mauvaise réputation le suivant comme un parfum méphitique. Mais quand Caern darda sur moi son regard à la violente douceur, plein de promesses, mes doutes s'envolèrent. J'attrapai sa main dans la mienne et nous nous mîmes à courir en direction de la côte. Caern ne me posa aucune question. Il me suivit, enveloppé dans son silence, et la confiance qu'il m'accordait me submergea de bonheur. Une part de moi souhaitait le lui communiquer et une autre voulait le goûter à ses côtés.

Nous quittâmes la petite rue bordée d'arbres et de maisons, pour nous enfilet le long de la jetée à claire-voie qui desservait les rorbus de l'hôtel. Je repérai le numéro 22 que je savais disponible, cherchai la bonne clé et ouvris la porte rapidement afin que nous puissions nous mettre vite au sec.

Dans l'étroit vestibule, nous nous déchaussâmes pour éviter de tout salir. Caern laissa tomber son blouson sur un petit banc en bois dont c'était l'usage et je l'imitai, cependant, son pantalon était si détrempe qu'on n'en percevait même plus la couleur. Mon pyjama n'était guère en meilleur état. Les quelques mètres de distance entre l'hôtel et le rorbu avaient suffi à le transformer en serpillière.

Remarquant ce que je regardais et comprenant où je voulais en venir, Caern prit les devants et retira son jean sans faire montre de pudeur. Il vira ses chaussettes humides, ainsi que son t-shirt et resta en caleçon. Pour demeurer discrets, nous n'avions pas allumé la lumière et seule celle des éclairs nous illuminait par intermittence, électrisant les prunelles de Caern. Lorsque le bleu plongeait dans ses iris, ils en devenaient surnaturels et me laissaient pantoise. J'essayais de ne pas contempler le reste, malgré ma curiosité.

Je n'étais pas fière à l'idée de me déshabiller devant lui, même s'il m'avait déjà vue en sous-vêtements dans sa chambre, mais je n'avais guère le choix.

J'étais trempée et c'était moi qui l'avais amené ici. Je ne pouvais pas reculer. D'ailleurs, je n'étais pas sûre d'en avoir envie. Je glissai mes doigts sur les côtés de mon pyjama et le retirai de mes jambes gelées. Dans l'exiguïté de l'entrée, je sentais son bras me frôler et son regard épouser mes gestes. Le silence devint oppressant, comme si on resserrait autour de mes membres une couverture épaisse jusqu'à ce que je ne puisse plus respirer à travers l'étoffe. J'étais au chaud, mais sur le point de m'asphyxier.

Mon t-shirt avait été épargné par la pluie, aussi le gardai-je, pensant que c'était faire preuve d'un brin de décence et de prudence. Humectant mes lèvres d'un coup de langue nerveux, je croisai le regard insondable de Caern, puis, pour éviter de me sentir aussi bête que peu dégourdie, je fonçai vers la salle de bains. Je pris deux serviettes propres dans le placard et lui en tendis une. Il s'en saisit en me remerciant d'un hochement du menton et s'essuya les cheveux. J'en fis de même, passant également la serviette sur mes jambes pour tenter de me réchauffer plus vite.

Une fois que nous fûmes à peu près secs, je l'entraînai dans la salle principale. Les anciens rorbus destinés aux pêcheurs étaient très rudimentaires, avec une table en bois, souvent vieillot, et des lits superposés. Avec la réappropriation par les hôteliers, ils avaient été transformés en petits nids douilletts. Certains étaient plus spacieux que d'autres, celui-ci était ainsi de taille modeste. La cuisine, le salon et la salle à manger étaient d'un seul tenant, disposés avec intelligence pour gagner un maximum de place. Les murs en lambris offraient une sensation de chaleur, sans compter qu'une baie vitrée avait été ajoutée pour s'ouvrir sur la mer. Cette nuit-là, avec l'orage qui grondait, le paysage n'avait jamais été aussi prodigieux, comme un spectacle son et lumière, lorsque les éclairs frappaient les alentours et illuminaient les eaux sombres.

Je restai plantée quelques secondes devant la vitre à admirer ce déchaînement de la nature. Un frisson m'envahit lorsque les doigts de Caern se refermèrent sur ma nuque. Je clos les paupières, savourant ses effleurements, puis ses lèvres vinrent frôler ma joue. Il murmura :

— Tu n'as pas froid ?

Le chauffage avait été coupé après le départ des touristes et les températures étaient clémentes jusqu'à présent. Nous ne l'avions pas rallumé. La fraîcheur était donc de mise, et j'étais encore glacée par la pluie, même si la caresse de Caern tendait à me réchauffer rapidement.

— Si, un peu.

Sans un mot, il attrapa ma main et m'entraîna vers le canapé. Il s'étendit, dos

au dossier, et m'offrit la place à ses côtés. Nerveuse, le ventre noué, je me glissai contre lui, la tête sur son bras. Jamais je n'avais été si proche d'un garçon et si peu habillée, hormis dans sa chambre, lorsque, de la même façon, il avait proposé de me réchauffer. J'étais habituée au froid des Lofoten, mais jamais je ne l'avais autant apprécié.

À peine fus-je installée contre lui qu'il attira le plaid en laine qui traînait sur le dossier et l'étira sur nous. Le contact de sa peau chaude contre la mienne me fit l'effet d'un électrochoc lorsqu'il me rapprocha d'autorité de son torse. Il sentait bon. Pas de parfum. Il ne devait pas en mettre. Les rares fois où je m'étais trouvée près de lui, je n'en avais pas humé sur sa peau. C'était son odeur naturelle, suave et sucrée. Indéfinissable, en réalité. Elle était unique.

Je commençais à m'habituer à ses silences. Je me noyais dans ses yeux à la place. Du bout des doigts, malgré mon anxiété grandissante, je traçai une ligne depuis son front, en longeant l'arête de son nez, jusqu'à ses lèvres, sur lesquelles je m'arrêtai. J'ignorais où je trouvais cette audace, si elle me venait de lui, mais le toucher me paraissait naturel. Une attraction contre laquelle j'étais incapable de lutter. Sa main, posée sur ma taille par-dessus mon vêtement, se contracta légèrement, puis glissa le long de mon dos. Je dessinaï le contour de sa bouche charnue, dont j'avais pu apprécier la douceur et la sensualité. Je mourais d'envie qu'il m'embrasse à nouveau. Il dut lire dans mes pensées, car il avança son visage et sa bouche se referma sur la mienne. D'abord doucement, comme s'il découvrait mon territoire, il en traça la courbe du bout de la langue. Son contact humide fit naître une pression au creux de mon ventre. Puis il passa entre mes lèvres que j'entrouvris pour lui. Sa langue vint frôler la mienne et jouer avec elle dans un ballet sensuel, puis à mesure que notre baiser se prolongeait, elle devint plus sauvage, plus conquérante. Dans mon dos, sa main se referma sur le tissu et le pressa dans son poing. Instinctivement, je rapprochai mon bassin du sien, passai ma jambe par-dessus les siennes, et sentis contre mon bas-ventre le poids de son excitation qui grandissait. J'en fus retournée. Je découvrais avec lui les prémices du désir qui déferlait dans mes veines en une insidieuse brûlure.

Il mordilla ma lèvre et savoura ma langue avec tant d'ardeur qu'il me bascula lentement sur le dos. Un coude planté près de ma tête, il se dressait à présent au-dessus de moi. L'une de ses jambes s'était glissée entre les miennes. Je passai mes mains le long de sa nuque, goûtai au poids de son corps sur le mien, à son odeur qui m'enivrait en se diffusant partout autour de moi. Cependant, alors que ses doigts s'invitaient sous mon t-shirt, effleurant ma peau avec chaleur, il se raidit brutalement et ouvrit les paupières. Sa bouche près de la mienne, son

souffle s'en échappa et se répandit sur mon visage. Ses yeux s'agitèrent dans leurs orbites, une ride se creusa entre ses sourcils quand il les fronça. Une onde de tristesse et de colère sombra sur lui. Sa mâchoire était crispée et la veine, dans son cou, tressauta, marquant la pulsation de son pouls sous sa peau.

— Caern ? appelai-je à voix basse.

Il respirait fort. Bien trop fort. Comme si une pression opérait sur ses poumons.

— Pourquoi... pourquoi tu me laisses te toucher, Maja ?

Je restai interdite par sa question, puis arrondis les yeux en me rappelant ses propos violents et ceux de sa sœur : sa peur de me faire du mal, sa répugnance envers lui-même, ses désirs anormaux qui semblaient le ronger.

— Parce que j'en ai envie.

Il pinça ses lèvres et parut fouiller mon regard à la recherche d'une vérité.

— Tu aimes ça ?

Je hochai la tête, même si mes joues devaient être en train de virer à l'écarlate.

— Pourquoi t'aurais-je amené ici, dans le cas contraire ? J'ai envie d'être avec toi, Caern. Je pensais te l'avoir bien fait comprendre.

— C'est parce que tu ne sais pas ce dont je suis capable...

— Pour le moment, c'est agréable.

Je déposai un petit baiser sur ses lèvres qui lui fit dresser le menton comme si je lui avais envoyé une décharge électrique. Son regard s'assombrit, ses pupilles se dilatèrent et ses narines frémirent. Il semblait chercher à se contrôler, mais j'ignorais ce qu'il voulait tant maîtriser. Quoi que ce fut, ça prenait de la place en lui et paraissait l'étouffer, telle une corde sanglée autour de sa gorge qu'un membre de sa famille resserrerait sans arrêt, pour lui faire passer l'envie d'être libre et heureux, probablement. Il se pencha vers moi, me renifla comme un animal, dessinant des cercles sur ma joue et mes lèvres du bout de son nez. Sa main gauche glissa le long de mes côtes et se faufila sous mon t-shirt, palpant ma peau, l'éveillant de son long sommeil. Il me regardait droit dans les yeux, savourant ou épiant mes réactions.

— Si je te fais quelque chose que tu ne veux pas, dis-le-moi, Maja, murmura-t-il avant d'enfouir son visage dans mon cou.

Près de mon oreille, il ajouta dans un souffle chaud :

— Mais ne crie pas. Si tu cries, je n'entendrai rien. Il ne faut pas, d'accord ?

Soudain, le silence dont il s'entourait prit un nouveau sens. Un sens que je n'étais pas certaine d'appréhender. Caern ne parlait jamais à voix haute, c'étaient toujours des chuchotements, bas, rauques et brisés, avec ce timbre lui-même

cisaillé. Même Aenna se pliait à cette lubie. Je croyais que c'était pour se cacher de leurs parents ou que c'était une sorte de langage entre eux, mais était-ce pour une autre raison, une raison propre à Caern ?

Il redressa la tête face à mon mutisme et me sonda d'une mine inquiète. Je crus bon d'acquiescer, des questions plein l'esprit.

— Je ne crierai pas, murmurai-je.

Une grimace de douleur parchemina un instant ses traits, comme si je lui infligeais une blessure en acceptant sa volonté. Il mordit dans sa lèvre avec violence, puis bascula sur le dos, me libérant de son poids. Un bras en travers des yeux, il respirait à toute vitesse et serrait la mâchoire. Le pouls chaotique, je me tournai contre lui et posai la main sur son torse qui montait et descendait rapidement.

— Pourquoi... pourquoi tu m'autorises à te parler comme ça ? Tu devrais t'éloigner de moi à toutes jambes, et toi, tu me dis « oui », comme si c'était normal.

— Je ne suis peut-être pas normale. Moi aussi, quand on me crie dans les oreilles, je n'entends plus rien de ce que l'on me raconte.

Il éclata de rire, mais son rire n'avait rien de joyeux. Quand il se tut, le silence sombra de nouveau sur nous. Il ne bougeait plus. Ses poings étaient fermés et ses articulations blanches à force de rester contractées. Je caressai son torse avec délicatesse pour lui montrer qu'il ne m'effrayait pas, même si ce n'était pas tout à fait vrai. Caern dégageait une aura ténébreuse et angoissante, comme s'il était capable d'aspirer l'oxygène autour de moi. Mais puisque, pour une fois, nous étions seuls, je décidai de poser la question qui brûlait mes lèvres :

— Caern, est-ce que... tes parents te font du mal ?

Il tressaillit violemment contre moi et, sans retirer son bras de son visage, il tourna la tête sur le côté pour m'éviter un peu plus.

— Non.

Sa voix était encore plus basse qu'un murmure. Je faillis ne pas l'entendre dans le tumulte de l'orage.

Je m'approchai de lui, m'étalant à moitié sur son torse. Je sentis sa peau se couvrir de sueur en dépit du froid.

— Caern, regarde-moi.

Il ne m'obéit pas. Alors, plutôt que de l'effrayer ou de le replonger dans ses mauvais souvenirs, je déposai un baiser dans son cou, m'étendis de nouveau à ses côtés et pris sa main dans la mienne. Sa grosse chevalière, à l'étrange symbole, érafla ma peau. Je caresserai le dos de sa main, puis, poussée par le

désir de le soulager de cette souffrance qui nidifiait en lui, poussée par l'envie qu'il se retourne vers moi et m'embrasse à nouveau, poussée par la curiosité de voir un jour naître un véritable sourire sur son visage, je la posai contre mon sein, par-dessus mon t-shirt. Il se raidit à mon contact et laissa échapper un gémissement, presque une plainte, quand j'entraînai ses doigts à me toucher. Je les fis remonter le long de ma gorge jusqu'à ma peau qui parut vivante sous ses frôlements, et les glissai sous l'étoffe. Je ne portais pas de soutien-gorge. L'extrémité de ses doigts effleura mon téton. Je fermai les yeux, troublée par ma propre témérité et l'excitation que Caern éveillait en moi. Il ne luttait pas et me laissait le guider sur mon sein, puis ses doigts s'agitèrent de leur propre volonté. Un intense frisson de chaleur se diffusa le long de ma colonne vertébrale. Il retira son bras de son visage, et son regard brumeux, instable et excité, vint s'ancrer dans le mien. La noirceur avait pris toute la place dans ses iris quand il bascula sur le flanc pour mieux pouvoir me toucher. Si lui éprouvait une quelconque répugnance dans ce geste, c'était loin d'être mon cas. J'en savourais la douceur, la chaleur. Le désir flambait dans mes veines. Il s'approcha de mon visage et effleura mes lèvres des siennes. Sa main manipula plus sèchement mon sein, m'arrachant une légère plainte. Un muscle de sa mâchoire tressauta, il apaisa sa caresse et fit rouler sous ses doigts mon mamelon érigé.

— Maja, souffla-t-il d'une voix trouble, avant de s'emparer de ma bouche.

Son baiser n'avait plus rien de tendre, il était vif, sauvage, délié de tout garde-fou. Il déplaça son corps sur le mien, immisça son genou entre mes jambes, sa main libre tira sur mon t-shirt. Le tissu se déchira sur la couture, la dentelle se craqua et libéra mon sein que ses doigts continuèrent de caresser, de pétrir, de pincer. J'ouvris les paupières et me rendis compte qu'il me dévisageait, ce qui me déstabilisa un instant. Il dut le réaliser, ses sourcils se froncèrent, il détacha ses lèvres des miennes et les fit glisser le long de mon menton, de mon cou, jusqu'à mon sein. Sa bouche embrassa la peau tendre de ma poitrine et s'empara de mon téton qu'il lécha, suçait et mordilla. La violence de mes sensations et de mes émotions me percuta si fort que j'étais comme sonnée sur place, emportée dans la fièvre de Caern. Il agitait le bassin, son sexe dur massé contre ma cuisse. Aucun gémissement ne quittait ses lèvres, mais il respirait fort, comme s'il était en train de pratiquer un effort surhumain. Comme s'il luttait contre une volonté plus forte que lui-même.

Le plaisir s'enroula autour de mes vertèbres lorsqu'il referma sa bouche sur mon sein, son regard dressé vers le mien. Il semblait me déshabiller, retirer toutes mes couches de peau pour voir au-delà. Je cambrai le dos dans un réflexe

inné de désir et enfonçai mes doigts dans ses omoplates.

Quand sa main glissa le long de mon estomac, la peur se fraya un passage à travers l'excitation. Des images de la suite de cette soirée me firent trembler. Ses doigts effleurèrent l'ourlet de ma culotte, sensibilisant ma peau, et lorsqu'ils s'insinuèrent sous le tissu, je me contractai de la tête aux pieds. Caern me surveillait, plongé dans mes yeux, mais je n'étais pas certaine de ce qu'il y cherchait. Il semblait souffrir et en même temps, prendre du plaisir, dans un curieux mélange de sentiments. Son index glissa sur mon sexe et mes lèvres cherchèrent les siennes pour éviter de paniquer. Cependant, lorsqu'il reconnut l'angoisse dans mes yeux, son doigt cessa tout mouvement, sa mâchoire se serra.

— Tu as promis de le dire, murmura-t-il. Je te fais peur, Maja ?

Il semblait troublé. Son sexe continuait d'appuyer sur ma jambe, pressé si fort que je me demandais comment il ne pouvait pas avoir mal.

— Non...

— Tu... n'aimes pas ça ?

— Si, c'est juste que... personne ne m'avait touchée avant toi.

— Je sais. Tu es pure.

Il leva les yeux vers le plafond et grimaça, son visage strié d'une telle souffrance que je ne résistai pas à l'envie de le saisir dans mes bras. Il avait retiré sa main de ma culotte et l'avait posée sur mon bas-ventre. Elle était si chaude qu'elle aurait pu me marquer au fer rouge de son empreinte.

— On peut... prendre notre temps ? bredouillai-je.

Il acquiesça mais je le sentis vibrer. Il essaya de se redresser, je l'en empêchai.

— Tu peux rester quand même comme ça.

— Maja, susurra-t-il près de mon oreille, je ne peux pas. Je dois... laisse-moi aller à la salle de bains.

Son regard me fuyait, gêné.

— Ça ne me dérange pas, Caern.

Je frottai ma joue à la sienne. Il parut hésiter, ses iris d'émeraude revinrent vers moi, me scrutèrent. Comme si j'avais ouvert une nouvelle porte, cette fois, il prit ma main et la guida vers son entrejambe aussi dur que l'acier. Il pressa mes doigts sur la forme allongée de son sexe. Il n'émettait pas un bruit et son regard s'embrasa de fièvre et de colère mêlées. Il était incapable de se débarrasser de ses paradoxes. Comme des jumeaux, ses émotions paraissaient toujours aller de pair. Répulsion, désir. Rage, douceur. Soumission, domination.

Il était concentré sur mes caresses. Il se mit à haleter à mesure que sa peau roulait sous mes doigts à travers la fine étoffe de son caleçon. Les muscles de sa

mâchoire se dessinèrent sous l'épiderme. Il baissa légèrement son boxer pour découvrir son gland, mais je ne pouvais m'arracher à ses yeux qui brillaient de plus en plus, consumés par le plaisir, pour satisfaire ma curiosité. Quand il jouit, maculant son bas-ventre et le mien, il serra les dents, n'émit pas un son, plissa juste un peu les paupières sans me quitter du regard. Cet étrange face-à-face me troubla, m'excita et m'effraya aussi. Je commençais à prendre conscience que rien n'était normal avec Caern Corange, et j'ignorais si c'était une bonne ou une mauvaise chose.

Après avoir retrouvé son souffle, il se redressa, masqua son embarras et partit à la salle de bains pour se rincer, il revint muni d'une serviette qu'il passa sur mon ventre pour retirer les traces de nos ébats avortés, puis se recoucha à mes côtés. Face-à-face, il frôla ma joue et soupira :

- Tu dois être déçue.
- Pourquoi le serais-je ?
- Parce que je ne sais pas me comporter comme un petit ami normal.
- Je ne sais pas ce qu'est un petit ami normal.
- Je suis allé trop vite. Je me suis emporté.
- Tu t'es arrêté quand je te l'ai demandé.
- Je me suis masturbé sur ta cuisse comme un putain de chien !

Surprise par son ton violent, je posai mes doigts sur ses lèvres et secouai la tête.

— Je t'ai un peu aidé, non ? À moins que tu ne me trouves pas du tout excitante.

Il eut un discret sourire, qui s'effaça rapidement.

- Tu l'es. J'ai trop d'images en tête quand je te regarde.
- Quel genre d'images ?
- De celles qui n'ont rien à foutre dans la tête de quelqu'un.
- Pourquoi elles te dérangent ?

Un éclair traversa le ciel et parut sombrer dans la mer, éclairant l'intérieur comme en plein jour pendant quelques secondes. Je surpris l'expression tourmentée et trop adulte de Caern. Il cilla, tourna légèrement la tête vers l'extérieur pour observer le déchaînement de la nature, et du bout des lèvres, répondit :

- Elles sont oppressantes.

Je préférerais relâcher la tension qui envahissait mes muscles et qui avait déjà gagné les siens, et demandai en touchant sa bague :

- Le symbole a une signification ou c'est juste pour faire joli ?

Il s'arracha à la contemplation de la mer de nouveau plongée dans les ombres et abaissa les yeux sur sa chevalière.

— C'est un symbole d'Odin, il accompagne les guerriers tombés au combat jusqu'au Walhalla. Pour la libération de leurs âmes. Il fait aussi partie du culte des ancêtres où...

Il hésita à poursuivre, chercha ses mots et m'expliqua d'une voix éraillée :

— ... le lien sacré du sang ne devait pas être rompu entre les ancêtres et les descendants. C'était considéré comme un sacrilège, une profanation des codes.

J'entrouvris la bouche de stupeur, refusant d'envisager les nouvelles ramifications qu'il m'avouait. Je ne voulais pas y donner foi.

Surprenant mon effroi, il ajouta :

— Il symbolise aussi le passé, le présent et le futur, et le chiffre 3, avec les trois côtés du triangle, évoque les trois niveaux du sacré : la parole, l'esprit et le corps.

— Et toutes ces symboliques ont un sens pour toi ?

Une mèche brune tomba sur sa joue, lui dessinant une griffe sombre, prête à transpercer sa peau. Je la chassai aussitôt, la peur creusant un trou dans mon estomac.

— Je suppose, répondit-il, laconique.

— Caern, ne prends pas mal ce que je vais dire, mais...

J'hésitais sur ma façon de formuler ma question, toutefois, je devais savoir de quelle manière il concevait son monde. Il était tellement éloigné du mien, chaleureux et tendre, que le sien me paraissait inaccessible et insondable.

— ... est-ce que tu as conscience que ce que tu vis chez toi n'est pas ordinaire ? Que personne n'a le droit de te faire du mal, même pas ta sœur ?

Il se tendit.

— Maja...

— S'il te plaît, réponds-moi.

Il peina à déglutir et tout le chagrin du monde sombra dans ses prunelles si belles.

— Oui, je le sais.

Mon souffle revint, mais ce fut de courte durée lorsqu'il ajouta :

— Mais c'est parce qu'ils n'ont pas le choix, Maja.

Je le dévisageai sans comprendre.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que... je suis un être mauvais. Toi, tu refuses de le voir pour une raison que je ne saisis pas. Tout le monde s'en rend compte, sauf toi. Maman

prétend que je suis une créature du mal, qu'il faut maîtriser ce qu'il y a dans ma tête. Aenna t'a prévenue que j'allais te salir et te blesser. C'est ce que je fais toujours. Tout ce que je touche s'effrite, Maja, et je n'ai pas envie que ça t'arrive à toi aussi. Tu es trop jolie et trop pure pour que j'entache ta beauté et ta joie.

— Non, Caern, murmurai-je, abasourdie. Ce n'est pas vrai. Ta mère est une vieille mégère si elle pense une telle chose et ta sœur veut seulement te garder pour elle. Elles te mentent.

J'ignorais d'où je puisais une telle certitude, sûrement dans la douceur et la douleur que je percevais dans son regard – les mots qui avaient jailli d'entre ses lèvres me clouaient le cœur au billot. Comment pouvaient-elles lui balancer de telles horreurs ? La colère pulsa dans mes veines, et je jurai entre mes dents serrées. Caern parut surpris. Il m'attrapa par le bas du visage et me tint près de lui.

— Pourquoi tu es fâchée ?

— Parce que ce n'est pas vrai. Tu n'es pas comme ça.

Il fut traversé d'une expression emplie d'ironie.

— Si, je le suis, Maja. Tu le verras un jour, et tu me quitteras.

Chapitre 10

Maja

J'ouvris les yeux sans savoir ce qui m'avait réveillée. Peut-être un énième coup de tonnerre qui avait fait trembler la terre. Pourtant, je me rendis vite compte que l'orage s'était dissipé. Le silence régnait, les ombres grignotaient les murs en lambris du rorbu. Il faisait encore nuit, et même si quelques fébriles lueurs cherchaient à pourfendre le ciel, vu la masse de nuages encore présente, il était peu probable que le soleil puisse nous atteindre.

Une pression se fit soudain sentir contre ma hanche. Je compris ce qui m'avait arrachée au sommeil. Le poing fermé de Caern sur mon t-shirt. Je tournai la tête en direction du souffle chaud qui se répandait sur ma joue et me pris au visage ses traits sublimes. Même enfermé dans ses rêves, il semblait tirailé et taciturne. Ses doigts s'accrochaient à ma taille, comme s'il grattait ma peau pour que je le laisse entrer en moi. Une ride se creusait entre ses sourcils et plusieurs mèches collaient à son front. Avec douceur, je les chassai, puis caressai son visage dans l'espoir de l'apaiser. Il ouvrit instantanément les yeux, ses muscles se crispèrent de surprise et ses ongles m'arrachèrent une petite plainte de douleur. Quand il reprit conscience du lieu dans lequel il était et quelle position nous occupions – face-à-face et nos membres emmêlés –, il détacha sa main de ma hanche et se frotta la figure, avant de poser son regard iridescent sur moi. Il avait l'air stupéfait de se réveiller ici, si bien que je crus pendant un instant qu'il allait me repousser et quitter la cabane à toute vitesse. Au lieu de ça, il s'approcha et m'embrassa avec une telle ferveur que mon sang s'enflamma. Puis il se détacha de mes lèvres, s'étendit sur le dos, m'entraînant avec lui, et poussa un long soupir.

— Tu faisais un cauchemar ? pris-je le risque de lui demander.

Il hochait la tête, son regard fixé vers le plafond.

— Ça va mieux maintenant.

Il n'ajouta rien de plus et le silence glissa sur nous. Je me contentais de savourer son étreinte. Son bras entourait mes épaules et ses doigts effleuraient ma peau en une langoureuse caresse. Je fermai de nouveau les paupières, gagnée par le sommeil, mais je ne devais pas me rendormir, même si je n'avais aucune

envie de quitter Caern. Il me fallait rentrer et regagner ma chambre avant l'aurore. Si mon père, ou même Erlend, découvrait que j'avais fait le mur pour découper avec un garçon, mon compte était bon. Je serais sûrement privée de sorties jusqu'à ma majorité, en prime de la ceinture de chasteté.

Comme s'il lisait dans mon esprit, Caern murmura :

— Je vais te raccompagner chez toi.

Il leva sa montre à hauteur de son visage. Il était presque cinq heures du matin. J'étais tout engourdie d'avoir passé une bonne partie de la nuit à ses côtés, d'avoir réussi à pénétrer un peu plus son univers si compliqué et d'être parvenue à débroussailler quelques-unes de ses pensées. J'étais loin d'avoir tout compris ou tout découvert, mais il ne fermait pas la porte et me laissait entrer, malgré quelques réticences et quelques craintes. J'avais bien saisi que ses secrets dont il s'entourait n'étaient qu'une barrière pour se protéger et me protéger de lui-même. Il ne voulait pas que j'aie peur de lui, tout en me mettant en garde contre ce que je risquais. Je n'imaginai pas être en danger. Cette nuit le prouvait, elle me poussait au contraire à en vouloir davantage. J'avais bien conscience que la lutte serait longue. Sa sœur rôdait non loin ; elle m'empêcherait de l'approcher dès qu'elle aurait vent de notre relation. Je devrais sûrement rappeler à Caern qu'il était libre de choisir ce qu'il désirait pour lui-même, mais tant pis, je n'avais pas l'intention de renoncer à lui.

Je me redressai à contrecœur dans le canapé, imitée de Caern. Il s'étira, puis jeta un coup d'œil vers les ombres striées de quelques nuances de lumières qui se profilaient à l'horizon. Quand son regard revint se poser sur moi, je fus engloutie sous une masse de chaleur, alors que, paradoxalement, la fraîcheur dans la pièce commençait à me faire frissonner. Sa main se leva et frôla ma nuque, puis dévala ma colonne vertébrale. Du bout des lèvres, comme un secret, il chuchota :

— Je n'ai pas envie de rentrer.

C'étaient des mots simples et sans fioritures, mais ils signifiaient tellement que mon cœur palpita avec vigueur. Je me tournai face à lui, me glissai dans ses bras et sur ses genoux, et déposai plusieurs baisers autour de sa bouche. Il eut un sourire. Un vrai sourire. Mon cœur s'emballa en retour. Malgré les nuages dehors, un rayon de soleil venait de s'échouer sur son visage. Il s'effaça très vite, parce qu'il n'était pas habitué à sourire ou à prendre un plaisir simple, mais il avait été là, irradiant son visage d'une beauté sans nom. Rien que pour moi.

— Je ne te comprends pas, souffla-t-il entre deux baisers.

— Ça n'a pas d'importance. Je ne te comprends pas non plus.

Il acquiesça, un coin de ses lèvres retroussé. Puis nous nous relevâmes pour

nous rhabiller. Le jean de Caern était encore humide et il lutta pour l'enfiler, tout comme mon bas de pyjama qui était froid sur ma peau. J'arrangeai rapidement le plaid sur le canapé, avant de passer mon manteau. Je pris aussi les serviettes que nous avions utilisées. Je devrais en remettre des propres et m'assurer que tout était en ordre avant que mon père ne le loue à de nouveaux touristes.

Je glissai mes pieds dans mes baskets mouillées et m'apprêtais à ouvrir la porte, même si je n'en avais aucune envie, quand la paume de Caern se posa sur le battant, m'interdisant tout mouvement. Sa bouche effleura mon oreille, serpenta juste en dessous, le long de mon cou, et souffla de cette voix qui me faisait vibrer :

— Cette nuit, c'est moi qui t'ai souillée, mais la prochaine fois, c'est toi qui me souilleras.

Sa façon de prononcer ces paroles pour décrire ce que nous avons fait me flanqua un coup au cœur. Je déglutis avec peine, étranglée par le chagrin et l'incompréhension. Sa vision du monde était toute cabossée, fausse et... souillée. Je posai la main par-dessus la sienne sur la porte et caressai les veines qui se dessinaient sous la peau.

— La prochaine fois, tu prendras mon innocence, murmurai-je à mon tour, et ça n'aura rien d'impur, Caern. Nous ferons l'amour. C'est un plus joli mot.

De profil, j'aperçus son œil vert qui me fixait intensément. Le désir parut éclater à l'intérieur. Il ne répondit rien, mais referma ses doigts sur les miens. Je profitai de cette dernière étreinte, avant de nous entraîner dans le froid.

Nous remontâmes la jetée, main dans la main, enveloppés dans le silence. Les maisons dormaient encore. Le matin n'était plus très loin, mais les ombres dans le ciel étaient tenaces et créaient des vagues et des maelstroms dans les nuages. La houle s'écrasait sur les piliers des robus et sur les rochers. Les embruns se déposaient sur nos lèvres et notre visage. Il bruinait encore un peu, mais rien à voir avec les trombes d'eau que nous nous étions prises sur la tête quelques heures auparavant.

Le vent frais me fit grelotter et Caern m'attira contre lui. Nous abandonnâmes le ponton de bois pour retrouver la route. Ce fut alors que nous les vîmes.

Une grande lumière se projetait vers la côte, blanche et épurée, brillant tel un phare, et celle, plus angoissante, plus lancinante, qui balançait ses rayons bleus pour fendre la nuit. Elles dispersaient leurs particules de couleur jusque sur le goudron, là où se trouvaient les voitures de police, et esquissaient des silhouettes et des images floues. Elles illuminaient, puis nous plongeaient dans l'obscurité.

Svolvær était une petite ville où il ne se passait jamais grand-chose, mais

comme partout dans le monde, nous avons notre lot de délits et de crimes, même si ces derniers étaient peu nombreux. Ce n'était pas souvent que l'on se retrouvait nez à nez avec autant de voitures de police.

C'était fâcheux pour rentrer discrètement à l'hôtel. Mon père connaissait bien le chef et vu le nombre de véhicules garés au beau milieu du croisement, peu de chance qu'il n'y soit pas. Et s'il n'était pas là, ses collègues ne manqueraient pas d'informer mon père que sa fille de quinze ans traînait la nuit avec un garçon. Mieux valait rebrousser chemin et contourner le quartier en espérant que l'unique route qui ralliait ce côté de l'île à l'hôtel ne serait pas encombrée elle aussi.

Je tirai sur la main de Caern, mais celui-ci ne bougea pas. Il fixait les lueurs qui se réverbéraient dans ses rétines. Son visage était impassible, mais la bruine, dont les gouttes ruisselaient depuis l'extrémité de ses cheveux, créait des larmes sur son visage. Cette vision me serra le cœur, sans que je ne comprenne pourquoi.

— Caern, il ne faut pas qu'ils nous surprennent, suppliai-je.

Mais il ne m'écouta pas. Il pressa sa main dans la mienne sans même s'en apercevoir, et m'entraîna vers le rivage et les rochers.

— Caern, qu'est-ce que tu fais ? Si Sørensen me remarque, il le dira à mon père et on ne pourra plus se voir.

— Il ne te verra pas, répondit-il dans un sifflement rauque.

Son regard me parut encore plus assombri que d'ordinaire, les lumières bleues électrisant ses pupilles. Il tira plus fort sur mon bras, jusqu'à la douleur, et m'entraîna à travers la végétation pour atteindre les langues de terre qui se jetaient dans la mer.

— Caern ! m'écriai-je.

Mais il ne sembla pas m'entendre. Il se glissa sous les piliers d'un rocher abandonné, que mon père n'avait pas encore pris le temps de retaper. Il était planté là, enveloppé de sa vieille peinture écaillée, comme dérivant, au milieu des rochers qui semblaient se faire avaler par les eaux. Plus loin, à quelques mètres de notre cachette, un projecteur avait été allumé et balayait les amas de roches qui se profilaient et luttèrent contre la montée de la marée. En silence, je me collai contre le dos roide de Caern, le cœur battant soudain la chamade. J'ignorais si c'était à cause de la réaction étrange et froide de mon petit ami ou bien à cause du projecteur qui paraissait irradier le paysage d'une lumière diaphane, alors que tout autour était encore plongé dans l'obscurité. Le roulis de la houle était assourdissant par ici. On n'entendait même pas les voix des

policiers, pourtant à quelques mètres. Les vagues venaient s'échouer contre les premiers piliers de la terrasse du rorbu et nous éclaboussaient en des myriades de gouttelettes salées. Mais Caern ne semblait pas y être sensible. Il était concentré sur ce qui avait rassemblé les flics ici, au petit jour. La joue appuyée contre son bras, je les observai se déplacer en grappes, se traînant mollement, pris de torpeur. La scène semblait presque figée, à peine mouvante. La lumière du projecteur contrastait avec les lueurs bleues qui se prenaient dans son faisceau, maculant la roche de poussière céruléenne. S'il n'y avait pas eu l'armada d'uniformes qui éveillait en moi une terreur ancestrale, glaçante et implacable, la scène aurait pu être belle. Le décor s'y prêtait, ces monceaux de terre disparaissant dans les eaux qui roulaient encore et encore sur eux, comme pour se les approprier, et les larmes bleutées qui se dispersaient dans le vent au-dessus d'eux.

Puis tout se figea, devint obscur et ténébreux.

Caern se détacha du pilier et arracha sa main de la mienne. Je le regardai, impuissante, courir vers le projecteur. Sa silhouette fut saisie dans la lumière. Les policiers, stupéfaits eux-mêmes par la charge de Caern, ne bougèrent pas durant une longue seconde. Et soudain, tout se remit à bouger. S'accéléra. La réalité parut se briser sous mes yeux. Je reconnus Sørensen à sa carrure massive, et Jorg, à ses cheveux blonds coupés en brosse, qui saisirent Caern aux épaules. Celui-ci se débattit avec fureur. Oui, c'était de la fureur, de la sauvagerie, dans chacun de ses gestes. Il donnait des coups de pied, des coups de poing. Un troisième policier dut aider pour le ceinturer, mais sa furie était telle qu'il passa à travers le cordon de leurs corps en se propulsant de toutes ses forces. Il ressemblait à un animal acculé, prêt à tout. La voix de Sørensen claqua dans les airs, vibra, quand il le prévint :

— Ne la touche pas !

Mon cœur se disloqua à ses mots. Mes jambes se déplacèrent sans mon accord, parce qu'au fond de moi, je ne voulais pas avancer. Je ne voulais pas non plus regarder. Pourtant, c'était plus fort que moi. Que ma raison ou mon propre corps. J'avançai.

Jorg me vit approcher et mit son bras en barrage devant moi pour que je n'aille pas plus loin, mais ce n'était pas utile. Il me parla mais je n'écoutais pas. Il voulait me détourner, mais je me débattis pour qu'il me libère, qu'il ne pose pas les mains sur moi.

Je balayai le rivage du regard et mes yeux s'écarquillèrent, mes larmes coulèrent et la bile remonta de mon estomac.

Caern était à genoux, ses doigts crispés sur la roche dure du fjord, crissant et griffant comme s'il cherchait à la transpercer. Ses cheveux étaient battus par le vent et se collaient à ses joues trempées de larmes. Mais le plus dur à regarder, c'était cette bouche entrouverte, pleine de sang à cause de sa lutte, qui n'arrivait pas à pousser un son. Un hurlement sourd. Cette bouche ouverte sur le néant, incapable de libérer sa voix. Et ses yeux lancés vers l'horreur. Je poussai un gémissement, alors que Jorg tentait de se mettre en barrière pour me masquer l'effroyable scène qui se crayonnait le long de la baie. Quelques secondes avaient suffi pour qu'elle soit tatouée à tout jamais dans mes rétines, imprimée dans ma mémoire, dans chacun de mes cauchemars.

Même si elle était difficile à reconnaître, je ne pouvais pas me tromper. Aenna était étendue sur le roc, les vagues léchant ses cheveux dont les boucles étaient défaites. Elles semblaient vouloir l'attraper pour l'entraîner et l'engloutir dans ses profondeurs. Ses vêtements étaient trempés, déchirés, et sa jupe retroussée sur ses cuisses. Son sexe était à découvert, offert aux yeux scrutateurs, de même que sa poitrine, comme si on avait cherché à l'humilier dans la mort, à lui porter un dernier coup fatal. Sa posture était volontairement obscène, écrasant cette arrogance qu'elle avait incarnée, et affichait ses multiples blessures. Son ventre était ouvert, gravé de plusieurs entailles, dont une plus large que les autres qui béait sur sa chair. Le sang s'en était écoulé le long de ses côtes en de longs serpents vermillon et avait été emporté par les eaux. Son visage était tourné vers nous, son regard vide happé par celui de Caern, et il était horrible, démolé. Un grand sourire aux lèvres de sang déchirait sa peau, libérait ses dents et sa langue pour en forger une vision abominable et grotesque, et brosser l'image d'un clown triste. Un sourire de l'ange. Dans la lumière du projecteur, la réalité me frappa violemment. L'écume était rouge autour du corps. Elle léchait le rocher, le maculant de sang et d'eau salée, en un lent va-et-vient.

Jorg bougea quand Sørensen l'appela et le regard voilé d'Aenna, délié de son humanité, me percuta à nouveau, pénétra à tout jamais dans ma tête. À plusieurs, ils essayèrent de soulever Caern, mais celui-ci restait inerte. Un corps mort. Comme celui de sa sœur. Je voyais seulement ses poumons s'activer à toute vitesse comme si l'air lui manquait et qu'il le cherchait désespérément. Il ne bougeait plus. Il ne vivait plus. Mon cœur se fendit, avec le sien. Il fut emporté en même temps que les eaux aspiraient le sang d'Aenna.

J'avais l'impression d'être prisonnière d'un film, le faisceau de la lumière crue rendait la scène encore plus abjecte et froide. L'air parut onduler autour de moi, érafler ma peau. Je mâchais l'horreur à pleine bouche ; elle crissait sous

mes dents et, quand le vent me porta son odeur, ce sang frais, à peine versé, je vomis et disparus dans le néant.

Aujourd'hui

(Quand je ne suis pas sûre de te retrouver un jour, dans le dédale de ton esprit malade)

Chapitre 11

Maja

Le moteur du ferry gronde dans mes oreilles. Appuyée au bastingage malgré le froid qui glisse sous mes vêtements épais, je contemple les vagues se briser contre sa coque et guette, comme lorsque j'étais petite fille, la présence des orques. À cette période de l'année, l'hiver approchant, il n'est pas rare d'apercevoir leur aileron dorsal fendre les eaux de Norvège. Cependant, la brume rend mon inspection presque impossible. Elle tisse sa masse de gouttelettes en suspension tout autour du bateau, m'interdisant d'apercevoir la moindre parcelle de terre à l'horizon.

Tant pis ! Je ne peux pas rester à l'intérieur, à l'abri des éléments. Pas maintenant. L'air est chargé de vent, de pluie et de froid. Je respire à pleins poumons cette odeur familière d'iode et de goémon. Tout me revient en mémoire, comme si je n'étais jamais partie d'ici. Un frisson me traverse, même si j'ignore s'il est agréable ou déplaisant. Mes doigts se pressent sur la rambarde en bois. Il me tarde de poser le pied sur le débarcadère, de courir le long de la jetée et de retrouver tout cet environnement qui m'est si cher. Jusqu'à ce que je rompe avec Dean, dans la grande ville de New York, je ne m'étais pas rendu compte à quel point les buildings, le monde, la lumière et le bruit permanents m'avaient écrasée au fil des deux années que j'avais passées aux États-Unis. Maintenant que j'étais tout proche de ma terre natale, un vent de liberté soufflait sur mon visage, même si celui-ci me le congelait au passage. Je ne regrettais pas ces deux années. Ni les précédentes, d'ailleurs. J'avais rencontré Dean à Oslo, sur les bancs de l'université, lors de ma troisième année en architecture. C'était un étudiant américain, beau comme un modèle de pub. Je m'étais laissé charmer par sa haute taille, son accent amusant, ses grands yeux marron et son sourire franc. Il dégageait une forte assurance et, quand à la fin de mes études, il m'avait proposé de l'accompagner à New York, j'avais accepté au grand dam d'Erlend et de mon père qui espéraient me voir rentrer à la maison. Cependant, je ne pouvais pas.

Je l'avais donc suivi, en me convainquant qu'il ne s'agissait pas d'une fuite en avant, mais bien d'une envie de poursuivre mon histoire avec Dean. Il était doux,

agréable, facile à vivre et à comprendre. J'avais oublié que c'était moi qui étais devenue difficile à déchiffrer. J'omettais de donner les clés. Dean avait fini par se lasser de chercher à appréhender mes réactions ou mon absence de réactions, mes désirs ou mes absences de désir. Il avait cédé à la facilité et m'avait trompée avec sa secrétaire. Tellement cliché que je n'en avais même pas été surprise ou choquée. Cela avait sonné le glas de notre histoire. J'étais partie sans le moindre esclandre, et je crois que c'est ce manque de scandale, de cris, qui m'avait convaincue que cette rupture était peut-être le déclencheur dont j'avais besoin. Ne plus vivre sur les Lofoten, ne plus marcher le long de ses paysages dentelés et morcelés, ne plus sentir la neige sur mon visage ou les bras des êtres que j'aimais, avaient fini par creuser un trou dans ma poitrine. Dès que j'avais surpris Dean avec sa blonde de secrétaire dans notre propre lit, soudain, il m'était devenu pressant de le remplir à nouveau. Je voulais rentrer chez moi.

Je mis quelques jours à me décider. Je fis mes valises, écoutai les plates excuses de ce compagnon qui, malgré mon amertume du moment, avait su panser des plaies suintantes, douloureuses, qui se rouvraient sans cesse, sous forme de cauchemars souvent, sous forme de larmes parfois. Il avait su m'apprivoiser, là où moi, j'avais si lamentablement échoué. Alors, au lieu de lui en vouloir pour le restant de mes jours, je lui avais pardonné, tout en le quittant. Il méritait un dernier baiser pour m'avoir délivrée de mon chagrin. Celui qui m'avait étreint depuis l'âge de mes quinze ans.

Maintenant, je regarde mon archipel qui, jalousement, conserve ses secrets derrière la brume épaisse qui semble engloutir le ferry. Mais je souris, un peu bêtement, parce que j'y suis presque.

Les contours des montagnes s'esquissent au milieu du brouillard, m'apparaissent dans l'obscurité oppressante tel un mur de roches indomptables. Le cri d'un goéland perce au-dessus de ma tête. Les îles se découvrent, se libèrent de leur linceul et m'ouvrent leurs bras, comme autrefois. Lorsque je les avais quittées, j'avais des larmes plein les yeux, des sanglots étranglés, aujourd'hui, je les retrouve avec joie et de nouvelles larmes, chaudes et joyeuses, viennent remplacer les anciennes.

Le ferry passe entre les petits monceaux de roches éparpillés dans la baie. La brume semble lécher la surface de l'eau et embrasser les crocs des montagnes aux sommets enneigés. L'hiver commence déjà à enlacer mes îles. Je ferme un instant les paupières, remplis mes poumons de cet oxygène glacé, loin de la pollution new-yorkaise, et les rouvre sur les demeures qui se crayonnent sous mes yeux. Mon cœur se serre. Une douleur sournoise s'immisce dans ma

poitrine. Je suis retournée tous les ans aux Lofoten, pour Noël, et tous les ans, j'ai senti ce pic s'engouffrer en moi, immuable. J'ai pris l'habitude de l'éprouver au fil des années, mais maintenant que j'ai décidé de rester ici, je me demande si cette douleur finira par s'estomper ou bien si elle prendra une place définitive dans mon âme. L'archipel me rattache à un millier de souvenirs tendres et, pourtant, ce sont les derniers qui me reviennent toujours en mémoire. Après la tragédie qui a secoué Svolvær et ma vie, mon père m'a envoyée en séjour prolongé chez des amis, à Oslo. Ce ne devait être que temporaire, mais, quand il m'a demandé de rentrer à la maison, je n'ai pas pu m'y résoudre. L'hôtel se situait à proximité de la langue de terre qui avait vu la vie d'Aenna se briser et disparaître. Je ne pouvais pas y retourner. C'était au-dessus de mes forces. Erlend a insisté, fou de rage et de douleur que je puisse l'abandonner, mais face à mon désespoir, il a fini par céder lui aussi et me laisser me reconstruire à ma manière. Loin des Lofoten.

Un sentiment d'angoisse s'empare un instant de moi, mes mains tremblent en pressant la rampe. Je secoue la tête pour ôter les images qui menacent toujours de revenir et les enferme loin dans un repli de ma mémoire.

Le ferry fend les eaux bleues et s'approche des quais. Mon âme s'arrache à sa somnolence, s'alimente de ses murs en bardage rouge qui se peignent dans l'obscurité ténue, de ses toits pentus, de ses terrasses ouvertes, de ses lumières qui percent la brume. Mon cœur espère que cet endroit le réveillera enfin, qu'il finira par panser ses vieilles blessures et qu'il trouvera peut-être une vérité, mais le cerveau, lui, pragmatique et raisonné, suggère que tout cela est impossible, que le mal, quelle que soit sa forme, a déjà opéré et que seule la mort pourra le délivrer de ces tourments.

Le ferry accoste et libère son flot de passagers. Avec le mauvais temps et en pleine semaine, nous ne sommes pas nombreux. Quand la neige aura recouvert de son manteau blanc nos montagnes, les skieurs du continent viendront profiter de notre archipel, mais pour le moment, nous gardons nos îles pour nous-mêmes, profitant de son calme apparent.

Je ne suis pas étonnée que ni mon père ni Erlend ne m'attende sur le débarcadère. Je n'ai prévenu personne de mon retour. Je tenais à leur faire la surprise et je cherchais à me protéger d'un revirement de mon cœur. Mais celui-ci semble tenir bon.

Remontant mon écharpe autour de mon cou jusqu'à mon nez, valise traînant derrière moi, j'avance le long de la jetée bordant les magasins et le port. L'hôtel n'est pas très loin à pied, j'en profite. Je me familiarise de nouveau avec mon

territoire. Cachée sous mon bonnet, on ne me reconnaît pas, et ça me convient pour le moment. Mon retour fera vite le tour de la ville. Ici, on ne garde rien longtemps secret.

Absolument rien...

En traversant l'immense pont qui surplombe un bras de mer, soumise aux affres du vent, je ne sens plus mes pieds, ni mes joues, d'ailleurs. J'avais oublié à quel point il faisait froid ici. Cependant, j'aperçois les contours blancs de l'hôtel qui se dessine juste de l'autre côté, et l'impatience me gagne. Je presse le pas, nerveuse et surexcitée à l'idée de retrouver Erlend et mon père.

Quand j'arrive devant la porte, il fait presque nuit, alors qu'il n'est même pas encore 15 heures. La nuit polaire se rapproche doucement, et avec elle, son obscurité absolue.

Fébrile, j'appuie sur la poignée et gagne la réception. Mon père ne se tient pas derrière le comptoir, comme à son accoutumée. Toujours en vadrouille dans les rorbus ou dans la salle du restaurant juste derrière. J'appuie sur la sonnette qui libère son léger carillon dans la bâtisse. En attendant que quelqu'un arrive pour m'accueillir, je pose ma valise et me réapproprie les lieux. En dix ans, rien n'a changé ici. Sauf la peinture qu'Erlend a refaite deux ans plus tôt, masquant le blanc par un autre blanc, un peu plus crème peut-être. Mon père est contre le changement. Il aime le côté désuet et authentique de ces lieux qui ont vu naître et grandir bon nombre de Hansen. Il pense, en partie à juste titre, que ce climat naturel plaît justement aux touristes qui viennent découvrir le caractère pittoresque de notre archipel.

La silhouette d'un jeune homme aux cheveux sombres se découpe soudain dans l'encadrement de la porte menant au restaurant. Il se fige sur le seuil, arque un sourcil surpris, puis un sourire étire ses lèvres pleines. Les bras nonchalamment croisés sur son torse, il s'accote à une poutre qui entoure la voûte de l'entrée, et ancre ses grands yeux argentés dans les miens.

— Une jolie Américaine qui vient visiter nos îles, je suppose ? demande-t-il d'un air amusé.

— J'espère qu'il vous reste une chambre.

— Hum, vérifions ça.

Il se dirige d'une démarche agile vers le comptoir, passe derrière et fait mine d'examiner son registre, puis il pose les coudes devant lui et me fixe, avec ce sempiternel sourire aux lèvres.

— Il nous en reste une seule, mais je dois vous avouer qu'elle n'a pas été occupée depuis un bon moment. Elle doit être un brin poussiéreuse et

vieillissante.

Je plisse le nez sous le terme volontairement offensant, puis lui tire la langue.

— Tu seras toujours plus vieux et plus poussiéreux que moi, Erlend !

Il pouffe de rire, avant de contourner le comptoir et de me saisir aux épaules. Il me presse chaleureusement contre lui et je me laisse aller, le nez dans son cou, respirant cette odeur familière et rassurante.

— Je suis content de te voir. Je t’attendais pas avant Noël.

Me tenant par les bras, il m’écarte de lui quand j’émetts un petit bruit de langue contre ma joue, et fouille mon regard.

— Je suis rentrée à la maison, déclaré-je d’une petite voix, un peu timide, comme si je craignais vraiment qu’il me fiche à la porte.

Il m’observe et doit surprendre ma figure marquée et mes cernes profonds, et en tirer les conclusions. Il fronce les sourcils, puis passe son doigt sous mon œil.

— Papa a préparé du stockfish pour le dîner. J’espère que t’as les crocs !

Je suis certaine que ce n’est pas vrai, qu’il va juste le piquer au restaurant et improviser un plat du pays, sa façon à lui de me souhaiter la bienvenue à la maison.

— Où est-ce qu’il est, d’ailleurs ?

— Il est parti faire quelques courses en ville.

Il baisse les yeux vers ma valise et la considère d’une mine surprise.

— Où est le reste de tes affaires ?

Je hausse les épaules.

— J’ai l’essentiel ici. Ce que je n’ai pas pris n’avait pas d’importance.

Il acquiesce et, sans rien ajouter, s’empare de ma valise pour la monter à l’étage. Je le suis dans la cage d’escalier, fixant son dos large, qui a pris de l’ampleur et des muscles au fil des ans. À presque vingt-huit ans, Erlend est devenu un bel homme. Les traits de l’adolescence se sont effacés au profit de lignes plus masculines. Ses cheveux noirs sont coupés très court. Il a laissé pousser une barbe de trois jours plutôt séduisante. Il la porte bien, les poils sombres rehaussant la couleur stupéfiante de ses prunelles.

Nous traversons ce couloir que j’ai si souvent arpenté, puis Erlend s’arrête devant la porte de mon ancienne chambre. Il me lance un sourire en coin et se pousse pour me laisser entrer la première. Comme il n’est pas question de me montrer nostalgique et vulnérable juste pour une chambre, j’abaisse la poignée et pénètre dans mes anciens pénates. J’allume le plafonnier et une douce lumière se répand sur mes meubles et mes ornements d’adolescente.

— On n’a touché à rien, me confie Erlend en entrant pour poser la valise sur

le lit.

— C'est propre, remarqué-je.

— Ouais, faut croire que papa aime pas la poussière.

Je suis certaine que c'est lui ! Il me l'avoue grâce à son sourire suivant.

— Je vais te laisser t'installer, me dit-il d'une voix douce. Tu me rejoins après ? T'as le droit à un verre, on va trinquer à ton retour.

J'acquiesce avec plaisir, satisfaite de pouvoir prendre une douche chaude avant d'entamer les discussions gênantes qui ne manqueront pas de venir.

Alors qu'il s'apprête à refermer la porte derrière lui, je lance :

— Merci, Erlend.

Il s'arrête, me jette un coup d'œil affectueux.

— Je sais pas pourquoi tu me remercies.

Je mordille ma lèvre, sentant brièvement la chaleur des larmes derrière mes yeux, puis avoue :

— Je ne suis pas rentrée à la maison depuis... longtemps, et toi, tu ne me harcèles d'aucune question.

Il hausse une épaule, donne une pichenette à la porte et répond :

— Je suis juste content que tu sois là, petite sœur. Le reste, je m'en fous si tu t'en fous.

Sur quoi, il referme la porte, me volant un sourire au passage.

Je retire mes chaussures et mes chaussettes humides. J'avais oublié aussi à quel point tout était humide sans arrêt ici, mais les sensations reviennent lentement. Être dans ma chambre d'adolescente me propulse des années en arrière. Rien n'a été déplacé. Je retrouve les photos épinglées au mur de Frøya et moi, enlacées sur les bords du fjord de Trolljorden, celles avec Jens, Madi, Leiv et Erlend, alors que nous nous comportions avec tant d'insouciance sur la plage d'Unstad, de vieux bibelots devenus inutiles, des bouquins d'adolescente, un pot à crayons encore rempli. Je me lève, ouvre mon dressing et souris devant mes vêtements parfaitement rangés. Je ne dois plus entrer dans aucune de ces fringues, je vais devoir m'en débarrasser et changer toute ma garde-robe. Cette idée me procure du plaisir. Se débarrasser du vieux et renouveler. Ça colle bien à mon humeur.

J'ouvre ma valise pour prendre ma trousse de toilette et entre dans la salle de bains commune que je partageais autrefois avec Erlend. Maintenant, on voit que seul un homme l'occupe. Il n'y a qu'une brosse à dents, de la mousse à raser – il n'y avait pas ça autrefois ! – un rasoir, du parfum, du gel douche et du shampoing pour homme. On n'y trouve plus mon bazar d'avant, aussi, je décide

d'y remédier tout de suite. J'en rajoute même un peu, pour rappeler à mon frère que je suis bel et bien rentrée. Je dépose mes affaires un peu partout, envahis le lavabo et les étagères avec mes produits. Une fois satisfaite du désordre, j'entreprends de me déshabiller et de me glisser sous la douche. Celle-ci donne face au miroir au-dessus de la vasque. À travers la vitre, j'ai tout loisir de contempler ma silhouette prise sous le jet. La dernière fois que je me suis regardée dans cette glace, j'y voyais le visage d'une jeune fille bouleversée, meurtrie, aux cernes marqués et aux yeux injectés de sang d'avoir tant pleuré. Maintenant, j'y aperçois le corps d'une femme, aux cernes toujours présents, mais qui a séché ses larmes et qui compte bien ne plus les laisser couler.

Une fois réchauffée et enfin propre, après mes nombreuses heures d'avion, de train et de ferry, j'enfile un bas de jogging et un pull épais, puis je décide de ranger mes affaires. J'entasse mes quelques vêtements, pris au hasard dans mon armoire à New York, et les plie soigneusement dans le dressing. Oui, il faudra vraiment que j'aille faire les magasins, d'autant que je ne suis plus équipée pour le froid des Lofoten. Avec l'hiver presque sur nous, j'ai intérêt à y remédier rapidement. Je range ma liseuse sur la table de chevet, mon téléphone et mes écouteurs, et pose les coudes sur mes genoux. Je fixe ma valise ouverte et presque vide. Face au petit objet qui repose encore sur le tissu noir, mon cœur se met à saigner par la petite écorchure qu'il portera toujours. Je mords dans ma lèvre, ravale mes sanglots et m'empare de la bague.

La sienne.

Je passe mes doigts sur les trois triangles du Valknut, les presse dans mon poing jusqu'à sentir s'enfoncer dans ma chair leurs angles acérés, puis ouvre rapidement le tiroir de ma table de chevet pour le refermer sur le bijou aussi sec. J'ai tenté de repousser tout le passé qui me rattachait au drame de cette nuit-là, sauf cette bague. C'est l'unique lien qui me reste avec lui. Je n'ai jamais pu m'en défaire.

Je range ma valise dans le dressing et, chaussée seulement de mes grosses chaussettes d'hiver, je descends l'escalier pour rejoindre Erlend. Ce dernier m'attend derrière le comptoir. Je pouffe aussitôt en le voyant arborer de petites lunettes. Certes, elles sont seyantes ; elles lui confèrent un air charmant et intello qu'il est loin de posséder d'ordinaire, mais je n'ai pas l'intention de le lui avouer.

— Je peux savoir pour quelle raison tu rigoles ? lance-t-il en relevant les yeux vers moi. Je pourrais t'en devoir autant pour ces horribles choses jaunes que tu as enfilées aux pieds !

Il désigne mes chaussettes de la branche de ses lunettes, et je ris de plus belle.

Il les repose sur le comptoir, passe la main dans ses cheveux courts, puis contourne le meuble en noyer, pour m'entraîner vers le petit salon. Celui-ci est désert, et nous nous installons face-à-face près du feu sur deux gros fauteuils club en cuir. Il a déjà disposé sur la table basse deux bouteilles de bière fraîche, ainsi qu'une bouteille au liquide ambré d'Aquavit et des amuse-gueules. Je suis mieux traitée qu'une Américaine en vadrouille aux Lofoten !

— Tu ne lésines pas, tu cherches déjà à m'enivrer ?

— À te détendre et te rappeler les bonnes choses du pays, me répond-il en m'offrant ma bière. Mais comme tu le vois, on commence léger.

Il avance la bouteille et trinque avec la mienne.

— À ton retour, petite sœur.

— Je vais vraiment finir par croire que je t'avais manqué, répliqué-je en avalant une grande goulée de bière qui me fait un bien fou.

— Je serais pas crédible !

Nous éclatons de rire, avant de nous enfoncer dans nos fauteuils en poussant un soupir d'aise. Mon regard se perd vers le foyer où brûlent de belles flammes bleu électrique et orange vif. Le silence s'impose quelques minutes. Je sens peser sur moi l'attention d'Erlend. Je sais bien qu'il me faudra fournir quelques explications, moi qui, encore quelques mois plus tôt, refusais catégoriquement de rentrer aux Lofoten.

— Comment va Madi ? finis-je par demander.

— Sur le point de me rendre chèvre. Elle va bien.

Il me lance un clin d'œil qui m'arrache un petit rire.

— Le garage de son père marche bien ?

— Aussi bien que possible par ici.

— Et l'hôtel ?

— L'activité a été plutôt bonne aux dernières vacances, mais avec l'hiver et la nuit polaire qui approchent, les rorbus vont se vider. On va juste en garder deux ou trois d'ouverts pour les touristes courageux, en mal de sensations fortes et de calme. Tu choisis bien ta période pour rentrer. Cet été t'aurait paru plus facile pour te réacclimater. On est loin de New York, ici.

— Je suis chez moi. Ça reviendra vite.

Même si l'idée de ne plus voir ou sentir le soleil pendant un long mois me fiche la chair de poule.

Il boit une lampée de bière, avale quelques roulés préparés sûrement par ses soins, que je prends plaisir à goûter à mon tour. Mon frère s'est révélé excellent en cuisine. Il a toujours aspiré à reprendre le flambeau de l'hôtel une fois le

lycée terminé, et il n'est jamais revenu sur sa parole et son désir.

— Il t'a fait du mal ?

Sa question tombe comme un couperet. Je relève des yeux éberlués vers les siens, attentifs et soucieux. Je hausse les épaules et lui fais signe de déboucher l'Aquavit. Il obéit, remplit deux verres généreusement.

— Je suppose que je lui ai fait du mal aussi.

— Je me fous de Dean. Je ne l'ai jamais aimé. Un connard arrogant new-yorkais.

Un long rire m'échappe et me secoue, au point que je manque de renverser le contenu de mon verre au sol. Avant que cette tragédie ne se produise, je l'avale d'un trait, sens avec plaisir la brûlure de l'alcool qui descend le long de ma trachée.

— Il était gentil.

— Tellement gentil que tu es rentrée avec une seule valise. À d'autres !

Je ne sais pas quoi répondre à cette réalité.

— Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, c'est tout. J'ai arrêté les frais avant qu'on se fasse réellement du mal.

— J'en connais un qui sera content de voir que tu es rentrée ! s'exclame-t-il, sourire au coin.

À ses mots, une douleur sournoise et délicieuse s'insinue dans mon ventre. Les lignes de son beau visage et l'éclat de ses yeux verts me reviennent. Mes doigts se serrent sur le verre que je dépose sur la table pour me resservir. Des acouphènes semblent bruisser dans mes oreilles. Je ferme un instant les paupières. Quand je les rouvre, Erlend a posé la main sur la mienne pour m'empêcher de faire tomber la bouteille.

— Tout va bien ?

— Euh... oui, juste la fatigue. De qui tu parlais ?

Ses sourcils se froncent, masquant mal la colère sous-jacente.

— De Leiv. À qui tu pensais ? me demande-t-il en retour.

— À la manière dont je vais devoir m'esquiver, tenté-je de biaiser.

Il fait mine d'y croire, même s'il est loin d'être crédule, et rit en se calant de nouveau au fond de son fauteuil. Seule une lueur irritée et protectrice perdure dans ses prunelles. Certains sujets ne peuvent s'aborder à la légère. Certains sujets ne doivent plus l'être du tout.

— Il n'a pas de copine depuis le temps ? De femme ? D'amante ?

— Oh, des amantes, il n'en manque pas, comme d'habitude.

— Je n'ai aucune envie de me rajouter à sa longue liste.

— Comme si je pouvais laisser faire une chose pareille ! Mais parfois, il suffit d'une seule personne pour avoir envie de se ranger.

— Et toi, tu as envie ?

— Pas encore rencontré cette magicienne.

Je me demande toujours pourquoi Madi ne lui a jamais avoué ses sentiments. Craignait-elle qu'il ne la rejette et ne brise leur amitié ou, au contraire, avait-elle peur qu'il accepte ? Ou bien ne lui avait-elle jamais pardonné sa relation avec Aenna Corange ?

Nous avons continué à remplir nos verres un bon moment, jusqu'à ce que ma tête soit engourdie et mon corps cotonneux. Lorsque mon père franchit la porte pour l'heure du dîner, il nous découvre avachis dans nos fauteuils, ivres et morts de rire à nous raconter nos vieilles histoires d'enfants. Mon père m'étreint longuement, me couvrant de baisers, et fonce nous préparer un repas digne de ce nom, Erlend n'étant plus capable d'organiser quoi que ce soit, tout au plus, de s'esclaffer et de trébucher dans le vestibule en essayant de rallier le restaurant où nous allons dîner. Celui-ci est vide ce soir. Mon père nous installe à une table près de la fenêtre qui ouvre sur le bras de mer. Les lumières de Svølvær transpercent à peine la nuit et les bancs de brume, mais on les devine à travers le rideau opaque.

Nous mangeons comme des ogres tout en continuant de boire, ce qui ne plaît pas à mon père, marqué par des restes de vieille église luthérienne. Toutefois, pour mon retour, il ne proteste pas et nous déblatérons pendant de longues heures, assis autour de cette table. J'ai l'impression d'avoir accompli un bond en arrière, plus de dix ans au moins, quand nous étions encore heureux ici. Je ne sais pas si c'est une bonne chose que de revenir en arrière, alors que je souhaite avancer, mais peut-être est-il nécessaire de réparer les erreurs du passé et de soigner ses souffrances pour parvenir à progresser dans la vie. La meilleure façon est encore d'accepter ce qui s'est produit, ce que je n'ai jamais réussi à faire, préférant m'empêcher de penser à tout ça, d'étouffer les images et les souvenirs. En réalité, je n'ai pas fait mon deuil d'Aenna Corange et de la perte de mon adolescence, éclatée en milliers de fragments en l'espace de quelques secondes.

La nuit bien avancée, nous montons nous coucher, les uns à la suite des autres dans l'étroit escalier. Je serre mon père et mon frère dans mes bras et m'enferme dans ma chambre. Je tangué jusqu'à la salle de bains, me lave les dents, surprends Erlend qui m'y rejoint pour faire de même, puis nous nous séparons une dernière fois sur une accolade. Enfin seule dans mon antre, je m'avance vers

la fenêtre, me fige devant le paysage brumeux et remercie les dieux, les trolls ou les fées d'avoir mis le brouillard en barrage entre moi et le bout de l'île où le corps d'Aenna a été retrouvé près de dix ans plus tôt. J'abaisse les stores en poussant un soupir, me traîne jusqu'à mon petit lit d'ado, me laisse tomber sur ma couette dans laquelle je m'enroule pour étouffer le froid. Poussée par un désir irrésistible, j'allume la lampe de chevet qui balance une lumière poussiéreuse et douce sur le parquet et ouvre le tiroir de la petite table. La bague scintille sous la lueur dorée, dévoilant ses trois triangles affûtés. La sensation sur mon cœur devient aussitôt oppressante. Je tire la couverture jusqu'au sommet de ma tête, ne laissant que le haut de mon visage à l'air libre, et je contemple ses contours qui auraient pu s'éroder si mes regards avaient le pouvoir d'aller et venir sans cesse sur leur surface argentée.

Il me l'a envoyée trois semaines après le meurtre de sa sœur, par simple courrier. J'ignore pour quelle raison il s'en est délesté alors qu'il y tenait tant. Je me suis demandé si c'était parce que son âme s'était sentie libérée du joug d'Aenna ou bien si c'était parce qu'il ne se sentait plus digne de l'arborer. Quelquefois, quand mon cœur se montre plus faible et attendri, je songe que peut-être, il me l'a offerte pour que je ne puisse pas l'oublier, pour me montrer que j'ai un peu compté pour lui. Mais quoi que je puisse penser, je n'ai pas de vraies réponses. Elles sont quelque part, enfermées dans sa tête, hors de ma portée.

La nuit où sa sœur a été si froidement assassinée, à peine les policiers l'ont-ils déposé chez lui qu'il s'est tranché les veines. La rumeur de son suicide a parcouru la ville aussi vite qu'une traînée de poudre qui aurait pris feu. Elle m'a percutée avec la force d'un semi-remorque et j'ai cru me noyer dans un abîme de douleur.

Victoria Corange l'a découvert baignant dans son sang et, tenant du miracle, elle a appelé les secours. Peut-être que de perdre deux de ses enfants la même nuit était finalement trop cruel pour elle, même si je n'en suis toujours pas convaincue. Quand je suis d'effroyable humeur, je ne peux m'empêcher de songer qu'elle ne voulait seulement pas être accusée de négligence, ou pire encore.

Après cela, Caern a essayé à deux autres reprises de se tuer, alors même qu'il n'était pas sorti de l'hôpital, si bien que sa mère a fini par le faire interner à l'hôpital psychiatrique de Bodø pour sa propre sécurité. Puis, la police s'en est mêlée. Je suspecte encore son horrible mère, comme toutes ces rumeurs qui couraient sans cesse sur Caern et sa sœur, d'avoir jeté de l'huile sur le feu. Tout

le monde a chuchoté en ville qu'ils couchaient ensemble, que leur relation était sordide et malsaine, qu'ils n'étaient pas normaux, que Caern avait violé sa sœur un soir de folie et l'avait tuée dans un excès de rage. Un crime passionnel qui aurait emporté son esprit. Sørensen, désolé de venir me troubler davantage, est venu lui-même me poser des questions à l'hôtel. Il m'a demandé à quelle heure Caern m'avait rejointe dans ma chambre, s'il s'était absenté ensuite, si j'entretenais une relation avec lui, s'il m'avait fait des choses étranges que je n'avais pas appréciées, si j'avais peur de lui, si je le trouvais bizarre, si je pouvais lui apporter une lumière sur cette enquête terrible. Toutes ces questions m'ont fait tourner la tête, comme si j'étais prise dans un tourbillon. Je me croyais enfermée dans un mauvais film. J'ai répondu avec l'âme d'une adolescente amoureuse, et j'ai menti. Juste un peu. Je ne supportais pas l'idée que la police, mon père et mon frère, et toute la ville l'accusent d'un tel crime. Je ne supportais pas la vision de Caern violant sa sœur et lui tranchant le visage pour en esquisser un sourire aussi affreux. Je ne supportais pas l'image de sa sœur baignant dans son sang. Ni la trahison de Caern.

Je referme d'un geste sec le tiroir sur la bague et étouffe dans ma gorge le sanglot qui tend à vouloir s'échapper. Je chasse le flash qui menace de dévaster mes pensées. Je me suis interdit de songer une nouvelle fois à Aenna. Encore moins à lui. Il est loin, de toute façon. Il a disparu de ma vie, depuis cette nuit-là, sur les bords de la mer, face au corps sans vie de sa sœur.

Chapitre 12

Maja

Faire les boutiques avec une amie d'enfance, ça n'a pas de prix. Malgré la distance qui nous a séparées tant d'années, Frøya et moi n'avons jamais rompu le contact, nous adressant des lettres « à l'ancienne » et lorsque nous n'avions pas le temps d'écrire, des tonnes de SMS et des coups de téléphone à n'en plus finir. Frøya s'est mariée à Alexander Lund, un pêcheur de Kabelvåg, lors de ses vingt-trois ans. Ce fut l'une des rares occasions où, en dehors de Noël, j'étais rentrée aux Lofoten pour deux jours. Je me suis toujours arrangée pour y rester le moins longtemps possible, comme si je craignais d'être pourchassée par quelques fantômes. Je suis bien placée pour savoir qu'ils peuvent exister et hanter une vie.

Après notre courte séance de shopping, les magasins n'ayant pas poussé à foison à Svolvevør durant mon absence, nous rejoignons Madi au Bacalao, un bar moderne et cosy qui donne sur le port. Madi est déjà arrivée et s'est installée sur l'une des banquettes grises accolées aux grandes fenêtres. Elle m'accueille en bondissant de son siège et me prend aux épaules pour m'enlacer. Elle n'a pas changé. Ses cheveux courts gominés avec soin lui donnent un air de garçon manqué, mais très féminin, sa touche de maquillage mettant en valeur ses jolis yeux noisette. Elle porte un pull polaire et un jean, et elle a passé un bandeau rosé sur sa tête qui lui donne du charme. Frøya est à l'opposé de la meilleure amie de mon frère, plus petite et plus replète, elle est aussi rousse que Madi est blonde et ses cheveux sont lisses et si longs qu'ils lui tombent jusqu'aux fesses. Nous sommes toutes les trois très désassorties : une brune aux fesses rebondies, une blonde au corps de rêve, musclé et ferme, et une rouquine aux formes voluptueuses, dont les seins feraient saliver d'envie la plupart des mâles, assises ensemble autour d'une bière à nous raconter nos vies, nos malheurs, nos joies. Madi me balance des infos sur mon frère qui manquent de m'arracher de grands éclats de rire. Erlend n'en loupe jamais une.

La journée se déroule si vite que j'ai à peine le temps de la voir défiler. En train de m'acoquiner, je me rends compte à quel point cette vie-là m'avait manqué. Non pas que je ne me sois fait aucune amie à Oslo ou à New York, mais

les anciennes amitiés possèdent une nostalgie et une solidité que les années ou la distance ne parviennent à émousser. Elles apportent un réconfort, un peu comme un doudou qu'on pourrait étreindre contre soi.

À 17 heures, Erlend nous rejoint pour dîner². Nous sommes passablement éméchées, et mon frère s'esclaffe en nous découvrant à moitié avachies sur les banquettes, riant de nos déboires et de nos emmerdes pour mieux les évincer de nos vies.

— Deux jours que tu es là et c'est la deuxième fois que je te vois ivre, se moque-t-il.

— Je ne suis pas ivre. Seulement joyeuse !

Il n'est pas dupe, s'installe en face de nous et commande à boire à son tour. Quelques minutes après lui, Jens et Leiv font leur apparition dans le café. Comme mon frère, les deux garçons ont bien changé. Plus de traces d'adolescence sur leur visage aux lignes masculines affirmées. Adieu boutons d'acné et mentons duveteux. Bonjour testostérone. Jens s'est renforcé au fil des années, ses épaules sont plus massives que par le passé et il a le corps d'un bûcheron scandinave. Pourtant, il n'en a pas le métier. Il est devenu prof d'histoire, lui qui n'en fichait pas une au lycée. Pour ce que j'en sais, il avait une copine quelques mois plus tôt quand Erlend m'en avait parlé au téléphone, mais il avait laissé entendre que cela ne se passait pas très bien entre eux.

Quant à Leiv, il affiche toujours son petit air malicieux qui séduit toutes les filles, avec ses yeux bleus à la façade glaciale qui se mettent tout à coup à pétiller dès que son intérêt se trouve émoustillé. Lui aussi a pris en muscles et quelques centimètres supplémentaires par rapport à ses comparses. Aujourd'hui, il est en civil, et porte un jean noir et un pull bleu marine à col roulé. Je l'observe de la tête aux pieds sans cacher ma mine moqueuse. Je ne m'y habituerai jamais !

Leiv surprend mon regard amusé qui vagabonde sur lui et sourit d'un air narquois, en frottant ses pectoraux à travers la laine. Non, rien à faire. J'ai beau essayer de le visualiser en uniforme, je n'y parviens pas sans rigoler. Leiv qui adorait fumer derrière les séchoirs à morue, baiser les filles dans les bunkers abandonnés ou sur les plages désertes, piquer des conneries au supermarché ou taguer la voiture de Moen, l'épicier, en dessinant un pénis sur son capot, cette image de lui ne colle pas avec l'idée que je me suis forgée d'un policier. Le regard d'acier de Sørensen, tandis qu'il me harcelait de questions auxquelles je ne souhaitais pas répondre, me revient un instant en mémoire. Mon sourire s'envole instantanément. Un goût de bile remplace celui de la bière. J'ai

sûrement trop bu et la barrière mentale qui renferme mes souvenirs menace de se briser. Je me force à vite chasser son image de mon esprit et songe que si les prunelles de Leiv peuvent paraître froides, son bleu clair évoquant une masse de glace et d'iceberg, il a ce sourire qui détone sur son visage, qui le remplit d'espièglerie et de ruse.

Je me relève de la banquette pour les serrer tous les deux dans mes bras. Jens bouscule Leiv pour prendre sa place et celui-ci lui jette un regard sévère, avant de rigoler. Nous commandons à dîner, de gros hamburger juteux, en prenant de nos nouvelles, comme tous bons amis qui se retrouvent après un long moment de séparation, mais nos vieilles habitudes reprennent rapidement le dessus. En moins d'une heure, j'ai le sentiment de n'être jamais partie d'ici. Jens et Erlend me balancent des vanes comme autrefois et Leiv m'adresse des regards séducteurs à peine discrets. Il n'a pas changé celui-là !

Alors que j'avale une gorgée de bière, Madi me demande brusquement :

— Tu sais ce que tu comptes faire maintenant ?

— Te trouver un nouveau mec ? suggère aussitôt Leiv.

Erlend projette son coude dans le bras de son ami qui grommelle :

— J'anticipe, rien de plus !

Alors que mon frère s'apprête à sortir les armes, je coupe court :

— J'ai l'intention de prendre des vacances.

— Et ensuite ? Tu peux venir bosser quelques heures par jour à la librairie si tu veux, me propose Frøya.

Je la remercie d'un sourire.

— J'ai mieux pour toi, déclare Erlend en posant les coudes sur la table.

Il fait tourner son doigt autour du goulot de sa bière et rive son regard opalescent au mien.

— Ah oui, et qu'est-ce que c'est ?

— Papa a négocié le rachat des vieux rorbus à l'est de Svolvær.

— Ces vieilles bicoques ? Bon sang, je suis même surprise qu'elles tiennent encore debout.

— On est d'accord, elles ne sont pas de première jeunesse, mais au pied du mont Fløya, le décor vaut le coup d'œil. À mon sens, c'est un bon investissement. Le tourisme a quelques beaux jours devant lui par ici, surtout en été.

— Une fois retapées, elles auront de la gueule, renchérit Madi. La montagne d'un côté, les pieds dans l'eau de l'autre.

Je pose mon coude sur la table, mon menton dans ma paume, et fixe les

énergumènes qui me font face, un sourcil arqué.

— Depuis combien de temps papa et toi, vous montez ce coup-là ?

Un sourire s'épanouit sur les lèvres d'Erlend.

— Hum, on attendait que le vieux Paulsen se décide à vendre pour te faire cette proposition. Tu as douze rorbus de grande taille à rénover de A à Z. Carte blanche absolue. Aucun cahier des charges.

— Tu veux dire que *notre* père à cheval sur « on ne touche pas au folklore ! » m'autorise à modifier nos ancestrales cabanes à ma guise ?

— *Notre* père a pris en compte les coûteuses études d'architecture que tu as réalisées, ainsi que ton inestimable goût pour le moderne et le respect de nos traditions.

Je pouffe de rire.

— Vous avez révisé avant ?

— Un peu. On attendait le moment opportun pour te donner une bonne raison de rentrer. Maintenant, c'est une bonne raison de rester.

Je m'enfonce au fond de la banquette au milieu des coussins. Leiv en profite pour s'étirer nonchalamment et poser son bras derrière moi, sur le dossier. Je secoue la tête devant son manque retentissant de discrétion, mais il se contente de me sourire.

— Alors, qu'en penses-tu ? me demande Jens.

— Je crois que je me montrerais bien difficile si je n'accordais pas à cette proposition tout le respect qu'elle mérite.

Mon frère me décoche un clin d'œil, avant de balancer un grand coup de pied sous la table, dont le choc fait trembler les verres. Leiv pousse un cri étouffé derrière ses dents et retire aussitôt son bras, et surtout ses doigts qui commençaient à s'égarer sur la courbe de mon épaule.

— T'es dur, grogne-t-il à l'attention d'Erlend.

— Drague pas ma sœur sous mes yeux, bon sang !

— OK, j'attendrai que tu aies le dos tourné, s'il n'y a que ça pour te faire plaisir.

Erlend émet un grognement digne d'un ours mal léché. Je crois bon de préciser :

— Je ne suis plus une gamine, Erlend. Je suis capable de dire non si je n'ai pas envie de sortir avec un jeune homme un peu trop prompt à me séduire.

Leiv grince des dents et hoche la tête.

— Message reçu. Discrétion absolue et subtilité de mise.

Je prends ma bouteille de bière et trinque contre la sienne.

— Bonne chance ! me moqué-je avant d'éclater de rire, déridant Erlend par la même occasion.

— Maja par ci, Maja par-là, ajoute Jens en souriant. Ça fait des années qu'il me bassine avec toi. Maja, sois sympa, accorde-lui un foutu rendez-vous !

— Vous faites la paire tous les trois ! Mais désolée, Leiv, j'ai promis à mon frère de ne jamais fréquenter l'un de ses amis.

— OK, Erlend, sans rancune, je mets fin à notre amitié. Maja, je suis tout à toi !

— Et c'est ça que tu oses appeler subtilité, grommelle mon frère.

— J'ai besoin d'un peu d'entraînement en la matière. Je ne suis pas habitué...

— À être rembarqué, ricane Madi.

— Aussi ! C'est pas comme si on était un demi-million de bonshommes sur cette île. Le choix est maigre et la bonne pitance, rare. En général, les morceaux de choix partent en premier.

— Ça explique en effet que tu sois toujours célibataire, raille Erlend.

— Je ne peux pas décevoir mon public !

— Je m'en voudrais de retirer le pain de la bouche à toutes ces hordes de femmes qui t'adulent, renchéris-je.

L'œil sémillant, il enveloppe ma nuque sous sa paume chaude. Un pic de douleur s'enfonce en écho dans mon estomac. J'ai toujours détesté lorsque Dean agissait ainsi, même pour une simple caresse, je n'ai jamais été capable de lui en avouer les raisons, trop honteuse de me comporter de cette façon.

Subrepticement, je me décale sur le côté pour qu'il ôte ses doigts, ce qu'il consent en contrepartie d'une petite moue déçue.

— Pour toi seule, je suis prêt à me caser.

— Je te remercie d'un tel honneur, ris-je, un brin mal à l'aise.

Songeur, il passe son pouce sur son menton et, alors que les conversations prennent une autre direction, il se penche vers moi et murmure à mon oreille :

— Je suis sérieux, Maja, au-delà des plaisanteries.

Il recule aussi sec avant que mon frère ne l'interpelle et ne l'écharpe au beau milieu du restaurant ou ne lui balance un autre coup de pied sous la table. L'air de rien, Leiv se rencogne contre le canapé et finit sa bière. Je tente de sourire, mais l'envie n'y est plus. Je ne suis pas prête à entamer une nouvelle histoire. J'en quitte à peine une qui, quelques années auparavant, a su me sauver du chagrin avant de m'apporter son lot de complications. Si je n'aime plus Dean depuis un moment, revenir ici est aussi difficile que je l'avais imaginé.

Toutes ces nuits où je fermais les paupières pour ne voir que son image.

Les Lofoten réveillent de vieilles blessures. Où que je pose les yeux, des flashes d'autrefois se plaquent sur mes rétines. J'ai besoin de temps pour tout réparer et me réapproprier ces lieux qui m'ont tant donné avant de tant me reprendre.

Il est plus de 20 heures lorsque nous quittons le restaurant dans le froid glacial et la nuit polaire. Le vent me gèle le visage à peine ai-je franchi le seuil. Nous nous saluons le long de la jetée, face aux bateaux amarrés au port, non sans nous promettre de nous organiser une prochaine sortie rapidement, puis, de notre côté, nous filons vers la voiture d'Erlend. L'hôtel n'est pas très loin, mais nous risquerions de nous transformer en glaçon si nous tentions la traversée du pont à pied.

Erlend conduit en silence dans les rues sombres et désertes de Svolvær. À l'approche de l'hiver, la ville se replie sur elle-même, tel un escargot entrant dans sa coquille pour se mettre à l'abri. Seules les lumières dorées qui se répandent depuis les maisons estompent cette impression d'isolement et d'abandon. Enfermée dans mes pensées, je mordille mon pouce et mets de longues secondes à me rendre compte qu'Erlend me guigne du coin de l'œil.

— Qu'y a-t-il ?

— Leiv t'a gênée ?

Surprise et agacée qu'il ait lu si facilement en moi alors que je pensais m'être montrée discrète, je secoue la tête, cale mon coude sur le bord de la fenêtre et regarde défiler le paysage aux contours enténébrés.

— C'est difficile ?

— De quoi tu parles ? feins-je ne de pas comprendre.

— D'être ici, Maja. D'être confrontée à tes souvenirs.

Je hausse les épaules sans répondre. Erlend n'insiste pas. D'un ton moqueur, pour dissoudre la tension qui était en train de se tisser dans l'habitable, il ajoute :

— Leiv est peut-être devenu flic, mais s'il t'emmerde, je peux toujours glisser du poison dans son prochain hamburger, quand il viendra déjeuner au resto.

Sous son clin d'œil complice, je force mes lèvres à s'étirer en sourire et pose la main sur son genou.

— Pourquoi me gâcherais-tu le plaisir de le faire moi-même ? plaisanté-je à mon tour.

Une fois dans le vestibule de l'hôtel, je me déleste de mon manteau et prétexte un reste de fatigue dû au voyage et à ma folle journée entre copines pour monter dans ma chambre et m'isoler.

J'allume la lampe de chevet et, auréolée de sa lueur orangée, me glisse jusqu'à

la fenêtre pour tirer les stores. La brume s'est levée aujourd'hui. Depuis le premier étage de l'hôtel, la vue est plongeante vers la baie, les eaux noires et le croisement où toutes les voitures de police s'étaient amassées dix ans plus tôt. La lumière blanche du projecteur et celle, plus lancinante, des phares bleus des véhicules se projettent sous mes yeux, remplissant le bitume de cette illusion cauchemardesque.

Alors se dessine le sourire de l'ange sur le visage d'Aenna... rouge... si rouge...

Un frisson s'empare de moi, griffe ma peau et gèle mon âme. Me mordant la lèvre inférieure à pleines dents pour éteindre tout de suite la vague de douleur qui menace de franchir mes digues, j'abaisse les stores d'un geste sec, un peu paniquée. Alors, les silhouettes obscures de mon passé se camouflent dans la nuit. Je me laisse tomber contre le mur, pose les poignets sur mes genoux et fixe mon tapis aux nuances colorées. À Oslo, j'ai vu un psy pendant plus de trois ans pour tenter de comprendre, d'analyser et de dépasser ce que j'avais vécu. Mais qui peut expliquer un crime aussi atroce ? Qui peut dire pourquoi une jeune fille de dix-sept ans a été sauvagement violée, défigurée et éventrée ainsi ? Qui peut effacer les rumeurs sordides et la déchéance du garçon que mon cœur s'était surpris à aimer ? Aucune séance chez tous les pys du monde n'était en mesure de convaincre mon esprit et mon cœur d'oublier. Ni les caresses dans la cabane, ni les murmures du garçon, ni le cri qu'il ne poussa jamais...

Animée d'un violent désir, implacable, un désir qui me suit et me dévore chaque jour de ma vie depuis dix ans, je me relève brutalement, descends l'escalier en toute discrétion pour ne pas éveiller l'attention, passe derrière le comptoir et déniche rapidement les clés de voiture de mon père. Si je demande celles d'Erlend, il exigera des explications. Or, je n'ai aucune envie de me confier, pas même à lui. Au fond, surtout pas à lui. Il ne comprendrait pas.

J'enfile mon blouson, mon écharpe et glisse un bonnet sur ma tête, puis je sors dans le froid, cours jusqu'à la Volkswagen, démarre et allume le chauffage sans tarder.

Les phares balaient la brume et le bitume, tandis que la voiture avale la route. Je traverse le pont dans le silence et fraye avec les petites rues tordues de Svolvær, ponctuées de halos de lumières.

Lorsque le lac et ses reflets s'esquissent enfin à travers les bancs de brume, une sangle passe autour de ma poitrine. Je le longe un moment, penchant la tête vers mon volant pour guetter l'ombre des tours à travers la forêt. Lorsque la silhouette massive et lugubre du Manoir de la Tempête crève enfin le ciel,

j'arrête la voiture là où Leiv s'était garé dix ans plus tôt, peu de temps avant que je ne fasse une plongée dans les eaux gelées.

Je descends de voiture, tâtonne dans mes poches de manteau à la recherche de mon téléphone et allume le flash pour me donner un peu de lumière. Je repère rapidement le chemin que Caern m'a fait emprunter, alors que je claquais des dents et tremblais de la tête aux pieds. Je m'arrête devant la barrière de sapins, me demande ce que je suis en train de foutre au beau milieu de la nuit, seule, face à ce manoir qui a hanté mes cauchemars.

Alors que je me tiens figée à la lisière de la forêt, des flocons de neige se mettent à tourbillonner et s'échouer sur mon visage. Je lève la tête vers ce ciel presque blanc et prends conscience du silence. À New York ou même à Oslo, il n'existe pas. Il est entaillé par le ronron et les murmures constants d'une ville qui bouge et vit à toute heure du jour et de la nuit. Mais ici, sur l'archipel, le silence est unique. Profond. Rien ne semble pouvoir l'altérer. Il est absolu.

Mes tripes nouées, le bas-ventre contracté, je m'enfonce dans les bois, armée de mon téléphone. Le faisceau lumineux découvre le chemin de terre, le givre qui se dépose sur la végétation et bientôt, la sinistre bâtisse qui a abrité les Silent Twins.

J'abaisse mon portable vers le sol lorsque je m'arrête à l'orée du jardin et contemple, troublée, les lignes blanches qui s'élèvent et se découvrent malgré la nuit. Une lumière est allumée à l'étage, mais ce n'est pas celle de sa chambre. Mes yeux se posent sur sa fenêtre plongée dans les ténèbres. Et je sais... je sens au fond de moi que jamais, quoi que je fasse, où que je fuie, je ne pourrai lui échapper. Cette nuit-là, Aenna est morte sur cette langue de terre, avec son frère. Et moi, j'ai regardé se perdre dans les rafales un bout de mon âme que je ne pouvais pas rattraper.

Un soupir sur les lèvres, la neige humidifiant ma peau, je m'accote à un arbre, un sorbier dépouillé de ses baies, et je me demande où il est...

Chapitre 13

Caern

J'observe les lumières de la ville par la fenêtre. Avec la nuit qui enveloppe les maisons et le froid qui givre les toits, tout a l'air de briller à travers mes yeux comme dans un kaléidoscope. La fille feule. Ses doigts s'agrippent aux draps, elle remue les hanches, pressant ses fesses contre mon bassin. Je me détourne du halo blanc et brumeux qui voile Bodø, regarde mon sexe disparaître dans les profondeurs, englouti dans un abîme de chairs moites et chaudes. Poussé par la fièvre, je lui saisis les cheveux, les tire jusqu'à lui arracher un cri de douleur. Je la vois ouvrir la bouche pour émettre ce son qui disparaît dans ma tête comme si une balle s'extirpait d'un canon de revolver, fusait à travers ma boîte crânienne et ma matière grise pour recouvrir le mur de sang et de cervelle. Puis, confortée dans cette douleur presque orgasmique, elle se perd dans un plaisir débridé. Je fourre mon sexe dans le vagin de cette fille de manière frénétique et enragée ; je réprime à peine mon envie de lui faire mal.

Mon regard retourne vers les lumières, tandis qu'elle ondule des hanches. Mon rythme ralentit. J'ai l'impression de m'extirper de mon enveloppe charnelle tel un corps astral flottant au-dessus du lit pour me regarder de haut. Désincarné. Affleurant aux frontières du monde.

Le corps repose sur la table métallique, nu, exposé aux regards, lavé de ses péchés. Le ventre aussi bien que les mutilations au visage semblent sourire, un sourire béant, rougi, formé de chairs meurtries.

Je reviens dans ma tête, plaque et presse ma main contre sa bouche pour qu'elle la ferme, et la pilonne. Mon sexe brûle, irrité à force de frottements, mais je continue, m'acharne, me venge. Je mords son épaule. Un nouveau cri tente de franchir sa bouche dégueulasse, difforme, trop maquillée de ce rouge criard qui me rappelle celui de ma mère. Je l'ai jeté la dernière fois que je suis venu dans cette chambre, mais elle en a racheté un autre. Et peut-être que j'aime ça, au fond, qu'elle le mette sur sa bouche pour que je puisse l'effacer ensuite, mieux la prendre comme ça, dans la violence.

Observation du corps, scrutation de la peau, à la recherche de la myriade d'empreintes, de poils, de blessures, de traces de coups. Sa peau bleuie,

marbrée, frappée par les lumières crues de la salle d'autopsie.

Mon crâne me semble trop petit, sur le point d'exploser.

Écartement des jambes, palpation pour constater le viol, la recherche de sperme, de meurtrissures et le sang. Tant de sang entre ses cuisses.

Je marmonne, pousse plus fort, la sueur coule sur mon torse. Les images me percutent froidement. J'essaie de me concentrer. Je la griffe jusqu'au sang, arrache un bout de mon âme pour la balancer dans la plaie rougeâtre. La fille hurle, mon corps part tout seul en avant, sous le choc du son qui vrille mon cerveau.

Ouverture du thorax, le scalpel dénude lentement sa peau, libère ses seins de son carcan de chair, arrache les organes, mutile son corps, vole son âme.

Je la maintiens plus fort, lui écrase le visage dans le matelas, alors qu'elle halète, et je jouis ma rage et ma douleur.

Je retombe sur le lit, le souffle hachuré, une main sur mon torse humide de sueur. La fille s'effondre à son tour dans les draps et me regarde dans les yeux à la recherche d'une réponse insensée, mais je détourne la tête vers la fenêtre et les lueurs de Bodø qui brillent dans la nuit glaciale.

La table d'autopsie flashe dans ma tête une dernière fois, comme une image prise en instantanée, le corps sans vie étendu sur le métal, offert aux mains froides et cliniques qui le palpent. Derniers outrages d'une vie désormais achevée.

Mais sur le visage... les traits immatériels de Maja s'y dessinent, dénaturent ceux d'Aenna jusqu'à les confondre, superposant deux visions, qui distordront mes cauchemars.

Je ferme les paupières, me force à respirer. Gommer les images. Quoi que je m'inflige ou inflige, elles seront toujours là, éclatant dans ma tête comme une bombe à fragmentations. Il n'y a plus rien de viable là-dedans depuis longtemps. La dévastation a déjà opéré et s'est cimentée à mes cellules.

Je me lève du lit, balance le préservatif souillé dans la poubelle et me rhabille en silence, sous le regard de la fille.

— Je te vois dans quelques jours ? me demande-t-elle en s'étirant tel un chat.

— Oui.

J'enfile mes chaussures, me demande si elle saigne entre les jambes, mais ne l'interroge pas. Je boutonne mon blouson et quitte la chambre sans un mot. Parler est si inutile.

Dehors, le vent me saisit, imprime ses morsures sur mon visage. La neige se met à tournoyer et recouvre l'asphalte et le décor. D'ici quelques jours, elle aura

fusionné avec la terre, remodelant le paysage de Norvège. Bientôt, la nuit éternelle prendra les Lofoten dans ses bras et je pourrai enfin m'épanouir dans les ombres.

Chapitre 14

Maja

Revigorée par une bonne nuit de sommeil, moi qui pensais être alimentée de cauchemars, je bondis sur mes pieds, avale un solide petit déjeuner, seule dans la cuisine, puis dévale l'escalier. Mon père est déjà à pied d'œuvre, même si d'ici quelques jours, il prendra ses congés annuels et disparaîtra vers une contrée ensoleillée. Quelques touristes ont réservé pour le mois de décembre, en particulier pour passer les fêtes de Noël sous la nuit polaire des Lofoten. Il faut aimer le calme, le froid et la nuit pour venir y séjourner à cette période, mais il y aura toujours des fous de sensations exceptionnelles ou des écrivains en mal d'inspiration pour venir jusque sur nos terres pour y puiser un nouvel élan. Une petite huitaine de rorbus resteront donc ouverts pendant la période la plus froide et la plus sombre de l'archipel. Mon père n'en modifie pas pour autant son programme de vacances. Erlend est tout à fait en mesure de gérer l'établissement en son absence, et je suis là pour l'aider en cas de besoin.

Je me dirige vers le restaurant et surprends mon frère dans la cuisine, en train de s'affairer. Tablier blanc autour de la taille, chemise bleue aux manches retroussées jusqu'aux coudes, il est penché au-dessus d'une mixture orangée qui embaume délicieusement toute la cuisine. Il relève un œil dans ma direction et me tend aussitôt une grande cuillère dégoulinante de sauce.

— Goûte, dis-moi ce que tu en penses.

Je m'avance et, sans prendre la peine de m'emparer du couvert, l'enfonce directement dans ma bouche. Face à mon air espiègle, Erlend m'affiche un large sourire aux dents blanches. Je lâche un gémissement de contentement sous l'explosion de saveurs et plisse les paupières de plaisir.

— Délicieux.

— Bergamote et curry, mais chut, c'est un secret.

— Avec quoi comptes-tu servir cette petite sauce ?

— Cabillaud et purée de courge butternut.

— Appétissant.

— Tu déjeunes avec moi tout à l'heure ? me demande-t-il en me décochant un clin d'œil.

Il agite la cuillère sous mon nez.

— Je vais essayer d’être là, mais tu n’es pas obligé de me servir un plat aussi riche.

— Tu t’es habituée à la cuisine américaine et à leurs horaires, je te réhabitue doucement à nos us et coutumes.

— Tu es bête ! Une salade aurait suffi.

— Tss, ne me prive pas de mon plaisir !

— Très bien ! Puisque tu y tiens.

Je m’appuie contre le plan de travail en métal, balaie d’un regard la multitude d’ustensiles qui ornent la vaste cuisine, avec tout le mobilier moderne, mais aux murs lambrissés de blanc, et lui demande :

— Tu as besoin de ta voiture ce matin ?

— Non, je ne bouge pas d’ici. J’ai cinq réservations pour le déjeuner. Tu peux la prendre.

Ses prunelles grisées se relèvent de la casserole et se posent sur moi.

— Les clés des robus sont derrière le comptoir, me lance-t-il avec un demi-sourire, comprenant tout de suite où je compte aller fureter ce matin, tant que la lumière du jour est encore présente.

Nous avons désormais moins de six heures de soleil par jour. D’ici la fin novembre, nous tomberons à deux heures d’enseulement. Après avoir vécu à New York, j’appréhende ce changement. Autrefois, je ne me posais pas la question, la nuit polaire arrivait et cela n’avait rien d’anormal, juste une modification de notre façon de vivre durant cette période ; elle s’insinuait parmi nous sans que nous y prêtions une grande attention. Maintenant, je crains cette nuit perpétuelle qui nimbera bientôt les Lofoten de cette étrange obscurité pendant plus d’un mois. Bien sûr, la nuit polaire n’est pas une plongée dans les profondeurs abyssales d’une nuit ordinaire, ses couleurs varient, dansent dans le ciel durant la journée, évoquant, selon la période, un long crépuscule. Du rose, du bleu, des nuances de violet, et surtout, les aurores boréales si célèbres de par le monde onduleront dans leur ballet hypnotique au-dessus de nos têtes. Cette merveille prodigieuse de la nature que beaucoup nous envient. Il faut bien avoir quelques avantages à vivre au-dessus du cercle polaire arctique.

— Je te remercie. À tout à l’heure.

Boostée par l’énergie que m’infuse cette nouvelle occupation, je me rue au-dehors sous le rire d’Erlend... après avoir pris soin d’enfiler doudoune, bonnet et écharpe.

J’allume le chauffage à peine assise dans la voiture et la lance dans les rues de

Svolvær, direction les flancs du mont Fløya, où le pic dressé au-dessus de la ville attire toujours les touristes. Même dans la brume, on peut distinguer les roches affûtées qui se dressent tel un croc de bête. Non loin, le fameux Djevelporten, la Porte du Diable, est l'une des attractions du coin. C'est un rocher suspendu entre deux falaises sur lequel les visiteurs adorent se faire prendre en photo.

Je suis les bords de la baie couronnée de brouillard. Au gré de ses mouvements nivéens, on peut apercevoir les morceaux de terre épars qui se perdent dans la mer. Le paysage morcelé de l'archipel a toujours eu sur moi un effet hypnotique. On cherche toujours ce qui peut nous échapper, car il y a constamment quelque chose de beau à découvrir.

Les rorbus se situent sur une avancée de terre au milieu des eaux vertes, un peu à la manière d'un polder. L'impasse est déserte et isolée du reste de la ville. Les douze cabanes s'alignent de chaque côté de la rue, baignant dans leur jus depuis de nombreuses années. Je descends de voiture, remonte mon écharpe sur mon nez et les longe, mon œil balayant rapidement leur extérieur. Leur peinture rouge typique est depuis longtemps écaillée. Les toits ont subi les affres de nos saisons tumultueuses et les vagues qui heurtent les piliers ont commencé à déprécier leur solidité. Extérieurement, le boulot est déjà considérable pour rendre ses lettres de noblesse à ces bicoques traditionnelles. Au bout de l'avancée, je cherche la clé du rorbu numéro 11 et pénètre dans le vieil antre de pêcheur. Bien qu'il soit inusité depuis de nombreuses années, l'odeur de poisson est instantanée et tenace. Voilà autre chose que j'ai fini par oublier, l'odeur âcre et quasi permanente de la morue qui sèche en plein air. L'intérieur est comme la façade, baignant dans son jus d'autrefois. Les meubles sont dépassés et affreusement abîmés. Il faudra tout enlever et tout moderniser. Nous pourrions en conserver deux ou trois dans un état quasi similaire aux cabanes d'autrefois pour proposer une note authentique et pittoresque, mais pour les autres, nous devons procéder à de nombreux arrangements. En général, les touristes des Lofoten viennent soit en amoureux, pour un trekking intensif à travers l'archipel, soit entre amis, pour profiter des merveilles de nos îles, un pied-à-terre agréable et chaleureux étant indispensable à leur exploration. Le niveau de vie de la Norvège étant globalement plus élevé qu'ailleurs, nous devons proposer des prix abordables, mais qui devront s'inscrire dans les travaux qui seront ici nécessaires.

Tous les détails, les idées, les envies fusent dans mon esprit. Je ne prends aucune note pour le moment. Je me contente de me familiariser avec cet endroit, de déceler ses mystères pour les faire ressortir plus tard. Erlend et mon père ont

bien préparé leur coup. Ces cabanes sont un rêve pour tout architecte né dans les Lofoten. Je vais pouvoir faire revivre nos traditions ancestrales à travers ces petites maisons pour l'instant à l'état de délabrement. Je me frotte les mains d'avance.

Après un moment d'errance à travers les cabanes, puis sur les terrasses où j'ai posé les pieds avec prudence, je prends un grand bol d'oxygène face à la mer de Norvège. Le brouillard dansotte encore, mais commence à se lever au profit de quelques flocons de neige. Le froid est humide, mais il porte en lui une sensation de purification. Il dépollue mes poumons encrassés par la vie new-yorkaise.

À près de 11 heures, je décide qu'il est temps de rentrer. Erlend va m'attendre pour le déjeuner. Il doit déjà avoir faim !

Je reprends la route, la petite Yaris épousant les flancs de Fløya, puis pénètre dans la ville. À l'aller, j'avais pris soin de ne pas y prêter attention. La brume qui le dissimulait m'y avait aidée ; il était impossible d'en distinguer la silhouette spectrale, mais maintenant que celle-ci se dissipe pour libérer la neige, le cimetière se dévoile sur ma droite. Ma salive glisse avec difficulté dans ma gorge. Les tombes se découvrent derrière la ligne d'arbres, et j'aperçois la petite chapelle blanche qui se dresse parmi elles. Mes mains se resserrent sur le volant. Je pile au beau milieu de la route. Évidemment, cette dernière est déserte. Je fixe les rangées de pierres tombales qui surgissent hors de la terre, sentant mon cœur qui tambourine violemment jusque dans mes tempes.

— Tu dois le faire, murmuré-je pour me galvaniser.

Avant de changer d'avis, je me gare sur le bas-côté, extirpe mon portable de ma poche et envoie un message à Erlend pour le prévenir de mon retard. Je reste ensuite de longues minutes enfermée dans la chaleur de l'habitacle, me répétant qu'en effet, cette démarche est indispensable. Hier soir, en considérant la masse imposante du Manoir de la Tempête, j'ai pris conscience que malgré les années, les séances chez le psy, l'affection de Dean et mon éloignement, je ne suis jamais parvenue à faire mon deuil. Pas seulement d'Aenna ou de Caern, mais de mon enfance qui, cette nuit-là, avait volé en éclat. Le mal, dans sa plus pure incarnation, m'avait sauté au visage pour dévorer mon esprit rêveur et ma naïveté d'enfant. J'avais réalisé que notre monde était rempli de pièges, de malheurs, de déchirures et de monstres tapis dans les ombres. Même ici, dans les Lofoten où je nous croyais à l'abri. Mais aucun refuge n'existe face à ce que l'humanité est capable d'engendrer. Des hordes de croquemitaines. L'un d'entre eux avait dévoré l'une des nôtres.

Je prends une inspiration et m'arrache à la protection de la voiture pour me

jeter dans la gueule profonde de mes propres spectres. Carrant les épaules, le menton rentré dans mon écharpe, je m'avance dans le froid en direction de l'entrée du cimetière.

L'allée de cailloux couverte de givre et de neige se déploie devant moi, bordée de sapins, jusqu'à la chapelle de bois blanc érigée au cœur du cimetière. De part et d'autre, les stèles sortent de terre, parfaitement alignées dans l'herbe. La brume se tisse au milieu des flocons en un voile fantomatique. On se croirait dans un bon vieux film d'épouvante, où quelques possédés hanteraient encore les lieux. Souriant de ma bêtise, pour mieux lutter contre mes tourments, je bifurque vers la gauche et écrase sous mes chaussures les herbes gelées qui semblent craqueler sous mon poids.

Je m'arrête devant une pierre tombale sur laquelle ont été gravés un cœur, le nom d'Aenna Corange et ses dates de vie et de mort si proches. Dix-sept années de vie brisées en un instant, dans le tourbillon de l'horreur. Je ferme les paupières, ravale les sanglots qui me narguent et me décide à lui parler, murmurant des mots que je ne lui aurais pourtant jamais dits de son vivant. La culpabilité se mêle à mon chagrin, parce que je la détestais. Je haïssais sa relation avec son frère. Je haïssais son emprise sur lui, sa façon de vouloir le garder pour elle et m'interdire de le voir, de le sauver de son horrible maison et de l'aimer. Je haïssais ses rumeurs affreuses qui prétendaient qu'ils étaient plus que des jumeaux, qu'ils se touchaient dans l'obscurité de leur chambre. Combien de fois avais-je été bouleversée par ces visions d'horreur, qui me fendaient le cœur en deux ? Jamais Caern n'avait répondu à ma question. À présent, je ne connaîtrais probablement jamais la vérité. C'est l'un des mystères émaillant ma vie que je dois parvenir à mettre de côté, pour enfin pouvoir avancer. Peut-être même sortir avec Leiv et son sourire charmeur. M'accorder une nouvelle chance d'aimer vraiment. Mais pour cela, je dois ôter mes couches de peur, oublier les non-dits, les secrets, effacer la culpabilité et accorder de nouveau ma confiance à un être. Il faut se donner pour recevoir en retour. Or, ma façon de considérer ma relation avec Dean, avec le recul des semaines, m'a appris qu'il est loin d'être le seul à avoir péché. Je ne le sécurisais sûrement pas ; je ne devais pas assez lui montrer mon affection, pour me protéger de ce qu'il aurait pu me voler. Je m'étais livrée moi-même à ce que je redoutais le plus : je ne me donnais pas ; je ne faisais que prendre. Il m'avait trompée, puis délaissée. C'était inévitable.

Maintenant, face à cette tombe glacée, face à ce corps décharné qui repose sous mes pieds, je dois accepter l'idée que le mal existe, qu'il n'est pas d'une seule forme, que la vie peut être arrachée si vite qu'il est dommage de ne pas en

profiter quand nous la possédons encore. Parce que d'un claquement de doigts, un monstre peut venir vous la faucher.

— Je suis désolée, chuchoté-je, ma bouche créant des volutes de vapeur dans l'air givré.

Désolée que ta vie ait été interrompue de cette façon.

Désolée que nos existences en aient subi les conséquences.

Désolée de n'avoir pu sauver ton frère.

Désolée de ne pas t'avoir comprise.

Désolée...

Le silence me répond. Il est si intense que j'en frissonne. Je ferme une dernière fois les paupières, prends une longue inspiration, estimant ces derniers instants à leur juste valeur. Me faisant la promesse de ne plus y songer et de tirer une croix définitive sur ce monceau de mon passé. Essayant de me délester de la douleur dans ma poitrine à cette idée pourtant inéluctable. Je ne retrouverai jamais ce que j'ai perdu.

Ni ici. Ni ailleurs.

Quand j'ouvre les yeux sur la pierre tombale qui se dresse tel un dernier message des défunts, je ne vois pas tout de suite l'anomalie qui se peint soudain autour de moi. Mes yeux papillotent et, lorsque j'en prends enfin conscience, un long frisson de peur déferle le long de ma colonne vertébrale.

Une ombre se dépose par-dessus la mienne, recouvre la stèle et s'impose sur l'herbe de plus en plus enneigée. Un nœud tord mes boyaux. Je me mets à trembler. Je n'ai rien entendu. Rien perçu.

Soudain, alors que je m'apprête à me retourner, parée à me défendre contre l'importun ou à fuir à toutes jambes, je le sens... la chaleur d'une paume qui se diffuse contre mes cheveux, frôlant ma peau. Une douleur me percute violemment et s'enfonce à travers mes côtes. Je n'ose plus respirer. Plus espérer non plus. Il ne dit rien. Le silence est si profond que j'ai l'impression d'être prisonnière d'une bulle, ici même, au cœur des pierres tombales. J'hésite à peine, comme si un aimant au magnétisme implacable me poussait vers lui. La peur déchirant mon ventre, je recule d'un pas et ma nuque se scelle à des doigts chauds, puissants, qui se referment instantanément sur moi. Je serre les lèvres de toutes mes forces pour retenir le barrage qui menace de céder. Je devrais m'enfuir à toute vitesse. Ma raison me le hurle, mais tout le reste de mon corps refuse d'obéir. Je lève les mains devant mon visage pour les poser sur mes lèvres. Son pouce me caresse, longe la courbe de ma nuque. Je suis secouée de sanglots silencieux, de larmes qui ne coulent pas, enfermées en moi. Je dois me

retourner et lui faire face, mais je crains qu'à la minute où je pivoterai vers lui, il ne s'efface et ne soit que le reflet d'une espérance.

Mais nous ne pouvons pas rester ainsi. Pas après toutes ces années.

Je savoure encore un instant la douceur de sa caresse, la chaleur de sa main sur ma peau qui crie et supplie de la sentir encore, puis prenant à bras le corps ce courage qui me manque soudain, je m'arrache à son emprise et me retourne vers lui.

Je me heurte aussitôt à ses deux iris d'émeraude qui me fixent intensément. Un hoquet me traverse, alors qu'il ramène sa main vers lui et l'enfonce dans sa poche de manteau. Il me contemple aussi bien que je l'observe. Bien des années nous ont été volées et elles ont accompli leur œuvre. Le Caern de ses dix-sept ans s'est évanoui au profit de l'homme. Ses cheveux bruns, légèrement rejetés en arrière, ont poussé et tombent de part et d'autre de ses épaules, sculptant un visage aux lignes dures et pourtant fines et sublimes. Une barbe de trois jours dévore ses joues et ne parvient pas à masquer ses lèvres roses et pleines que j'ai tant aimé embrasser. Ses sourcils bruns sont plus épais et accentuent la profondeur de son regard à la teinte si pure. Il se dégage de lui un charme sauvage impitoyable, une aura viking à peine imagée. Il est presque cruel de le regarder sans pouvoir le toucher. Un sentiment rescapé des années se déchaîne dans mon cœur, alors que son regard pèse sur moi et brûle ma peau. La douleur s'intensifie pendant que ses prunelles, après avoir parcouru mon corps sans la moindre pudeur, reviennent hanter les miennes et que dans ses profondeurs magnifiques, je n'y distingue qu'un grand vide. Autrefois, lorsqu'il me dévisageait, me prenait dans ses bras et abaissait quelques barricades, la lumière se prenait dans ses fils de jade, mais maintenant, elle a l'air de s'être évanouie. Ses yeux sont toujours aussi beaux et attirants, mais ils sont veinés d'une ombre effrayante, dénués de vie. Mon cœur se comprime en écho sous cette vision tordue et poignante du jeune homme devant moi.

Il continue de m'examiner sans desceller les lèvres et je comprends que si je ne dis rien, il gardera le silence. Se contentera d'un regard.

— J'espère que ça ne te dérange pas que je sois là. J'ai... éprouvé le besoin de lui parler.

Son sourcil s'arque légèrement, il secoue la tête. Ses yeux semblent me pénétrer sans la moindre retenue, et je ne sais pas ce que ça éveille en moi.

— Tu ne parles toujours pas beaucoup, souligné-je d'un ton faussement amusé.

— Non.

Sa voix basse me télescope. Je réfrène mon envie de pleurer.

— Je ne savais pas que tu étais ici, murmuré-je à mon tour.

— Depuis un moment.

J'écarquille les yeux de stupeur et resserre mes bras autour de ma poitrine, le froid mordant ma chair.

— Depuis quand ?

Il hausse les épaules, paraît réfléchir.

— Environ deux ans.

Je pince les lèvres très fort.

— Erlend ne me l'a pas dit.

Un rictus traverse brièvement son visage, et son regard se perce d'un trait d'ironie.

— Je suis venu te voir à mon retour.

Sa confession me remplit d'un sentiment incontrôlable, qui dévaste tout sur son passage.

— Tu ne m'as pas trouvée, je suppose.

Il secoue la tête.

— Erlend m'a appris que tu étais à New York avec ton petit ami.

La réponse de mon frère, pourtant vraie, me glace le sang. Sans réfléchir, juste poussée par la nécessité qu'il sache la vérité, je m'empresse de clarifier :

— Ce n'est plus le cas maintenant.

Une rafale passe entre nous et me frigorifie, mais son regard aussi profond qu'un gouffre m'enveloppe comme une couverture.

— Où étais-tu ? demandé-je d'une voix fébrile.

Une ride se creuse entre ses sourcils. Il hausse une épaule.

— À Gaustad.

J'entrouvre les lèvres, les mots mourant sur ma langue. Gaustad est le plus ancien hôpital psychiatrique de Norvège. C'est une grande bâtisse obscure, qui aurait pu trouver son origine dans les contes des frères Grimm tellement, prise dans le crépuscule, elle peut paraître lugubre, emplie de fantômes déments et d'âmes oubliées.

— Tu étais à Oslo...

Il acquiesce. Nous étions si près l'un de l'autre sans que je ne le sache. Après ses multiples tentatives de suicide, sa mère avait réussi à le faire déclarer inapte dès sa majorité et l'avait fait enfermer, vantant elle-même qu'il était un monstre qu'elle ne pouvait garder dans sa maison. Comme il restait dangereux envers lui-même, attendant la moindre occasion d'en finir, elle n'eut pas beaucoup de mal à

se faire entendre des oreilles des psychiatres. J'ai toujours cru qu'il était resté à l'hôpital de Bodø et qu'ensuite, après en être sorti, il était juste parti très loin d'ici, éprouvant l'urgence et le besoin de quitter les Lofoten. Erlend ne m'a jamais révélé que Caern était rentré. Je ne peux pas le lui reprocher. La plupart des habitants de Svolvear le percevaient avec le regard de sa mère, comme une créature perverse et monstrueuse. Un violeur. Un assassin. Mon frère essayait seulement de me protéger, de lui, des rumeurs, de l'humiliation, sans savoir que certaines protections sont inutiles et perméables.

— Tu repars ensuite ? me demande-t-il, son regard fouillant le mien avec la même impassibilité qu'autrefois.

— Non, je reste.

Le silence se tisse, laissant la voix des morts s'exprimer dans le vent. Le froid devient plus intense à mesure que les flocons tourbillonnent autour de nous.

— Merci.

— Pourquoi me remercies-tu ? m'étonné-je.

— Pour avoir menti.

Un petit mensonge pour un petit résultat.

— Ça n'a pas changé grand-chose. Ils te croient coupable, ils t'ont enfermé pendant des années.

Mon regard se baisse vers le sol. Sous mes pieds, repose le cercueil de sa sœur. Je me sens mal à l'aise de discuter au-dessus de sa tombe, même s'il n'existe peut-être pas de meilleur endroit pour tenir une telle conversation.

— Ce n'était pas plus mal, me répond-il. J'étais loin d'ici.

Je hoche la tête, malheureuse qu'il soit obligé de penser que la vie dans un hôpital psychiatrique vaut mieux que sa propre maison.

Il fait un pas dans ma direction, rapprochant son corps massif du mien.

— Tu as pris des risques en mentant. Tu aurais pu croire tout ce que l'on racontait, tu avais même une raison supplémentaire. Pourquoi tu ne me crois pas coupable, Maja ? Comme les autres ?

Je fronce les sourcils, mon cœur battant la chamade, chaotique et douloureux. Je me souviens du visage de Sørensen lorsqu'il m'a demandé avec une grande attention à quelle heure Caern était venu me rejoindre cette nuit-là. Je ne connaissais pas l'heure exacte de la mort d'Aenna, mais dans un élan de peur à l'idée que l'on m'arrache Caern et qu'il puisse être condamné par la justice pour le meurtre de sa sœur, j'ai délibérément modifié la vérité. J'ai balancé un horaire où j'empiétais suffisamment sur l'heure probable du décès pour lui offrir un alibi. Caern était avec moi au moment du crime. Du moins, pour tous les

Lofoten, c'était le cas. Dans les faits, un trou de plus d'une heure sépare la réalité du mensonge.

— Parce que je ne peux pas croire que tu puisses avoir infligé ces horreurs à ta sœur et venir me trouver ensuite, avec une telle facilité. Me tenir dans tes bras, m'embrasser, alors que son corps était juste... non, je ne peux pas croire une telle chose. Mon mensonge me semblait normal. Aux yeux des gens d'ici, tu étais déjà coupable. Si j'avais avoué la vérité, ils t'auraient condamné sans même prendre la peine de chercher un autre suspect.

Un sourire éthéré et sans joie traverse ses lèvres.

— Je ne sais pas pourquoi tu ne me vois jamais comme tout le monde.

Je réponds à son sourire et chasse une mèche de mes cheveux qui colle mon visage.

— Parce que les autres ne savent pas regarder.

La mèche sauvage revient et, humide, se pose sur ma joue. Caern tend la main vers moi et, du bout des doigts, la déplace derrière mon oreille. Son contact m'électrise. Je suis renvoyée dix ans auparavant, dans ses bras, dans l'obscurité de la petite cabane. À quelques mètres de l'endroit où sa sœur avait été abandonnée, jetée comme un déchet.

Je ferme les paupières et lorsque je les rouvre, il s'est reculé et regarde en direction de ma voiture.

— Je te raccompagne, me propose-t-il en se plaçant à mes côtés.

Nous marchons en silence, écrasant l'herbe mouillée de neige sous nos pas. Mon épaule frôle la sienne, un poids colossal s'accumule dans ma poitrine. Je venais ici pour m'en délester, or, celui-ci semble au contraire s'être renforcé. Je ne sais même plus comment m'en débarrasser, alors que Caern Corange est à proximité de moi, que je peux tendre la main pour la glisser dans sa poche et toucher la sienne.

— Où vis-tu maintenant ? questionné-je, avec l'intention nébuleuse et à peine mystérieuse de le revoir.

— Toujours au même endroit.

Un épouvantable tressaillement s'empare de mes membres. Je lève des yeux ahuris vers lui, mais il ne me regarde pas. Il fixe l'allée de cailloux blanchis de neige que nous rejoignons. Je réalise alors qu'il n'a aucun autre endroit où aller. On l'a arraché à sa vie brutalement, enfermé dans une chambre sûrement effrayante pour un adolescent. Il n'a jamais eu la chance de finir le lycée, et il a dû souffrir de la solitude plus que quiconque.

Il s'arrête devant le portail, jette un coup d'œil vers ma voiture.

— Où es-tu garé ? l'interrogé-je en cherchant un autre véhicule des yeux, sans l'apercevoir.

Il renifle et me désigne d'un coup de menton la rue adjacente. Voyant qu'il n'a pas l'air de vouloir bouger, je profite de l'occasion et essaie de le faire parler davantage :

— Tu restes encore un peu, je suppose. Je t'ai dérangé.

— Non, tu ne m'as pas dérangé. Je travaille ici.

J'ouvre de grands yeux stupéfaits, me campe face à lui, puis, par-dessus son épaule, balaie d'un regard l'étendue de terre ivoirine et spectrale, et les tombes clairsemées autour de la chapelle.

Il lâche un rire maussade et désenchanté.

— Tu ne devrais pas être surprise. Ici, il n'y a que les morts qui supportent ma présence. Le prêtre a eu la bonté de m'accorder ce boulot. Dans le cas contraire, je vivrais enfermé au manoir.

Cette idée me flanque une frousse phénoménale et hérisse mes poils sur mes bras. Je cille, puis demande, un peu déroutée :

— Tu travailles aux pompes funèbres ?

— Non, ici. Je garde le cimetière, je m'occupe de lui. Des morts quand on les amène.

— Tu es dehors toute la journée ?

Je suis à deux doigts de trouver ce prêtre cinglé et malveillant d'obliger un homme à rester toute la journée dehors par 0°.

Caern se tourne vers la chapelle et la désigne d'un geste.

— De l'autre côté, il y a une petite cabane. J'y passe la journée en général, quand je n'ai pas autre chose à faire.

— Oh !

C'est tout ce que je trouve à dire, et mon manque de repartie me désole. Je relève les yeux vers lui lorsque je sens qu'il m'observe et étudie sûrement mes réactions. Je me ressaisis aussitôt. Je ne voudrais pas lui donner la sensation que son métier est déshonorant. Je ne le pense pas. Je suis juste attristée de constater que les gens de Svolveær n'ont pas changé d'avis à son sujet et lui offrent le seul métier dont ils l'estiment digne. Un fossoyeur.

— Pourquoi tu es surprise ?

— Je ne sais pas. Je ne le suis pas tant que ça.

Je balaie d'une large œillade la forêt de stèles et frissonne à l'idée de passer mes journées ici. Seule. À l'écoute des morts.

— Tu devrais rentrer, me dit-il. Tu as l'air gelée.

— Je n'ai plus l'habitude de l'humidité.

— Ça reviendra.

Je hoche la tête en lui adressant un sourire timide.

— Est-ce que... on peut se revoir ? demandé-je, à peine étonnée de ma propre audace.

J'ai l'impression d'avoir passé des années à attendre que cette opportunité me soit offerte. Je ne peux pas la laisser m'échapper.

Caern me dévisage sans la moindre expression, son regard juste braqué dans le mien avec une telle violence que mon cœur le ponctue de saccades passionnées.

— Ce n'est pas une bonne idée, Maja.

Ma gorge s'assèche.

— Pourquoi ?

— Tu sais pourquoi. Les gens...

— Je me fiche des gens. Ils peuvent croire ce qu'ils veulent.

— Tu viens à peine de rentrer, tu n'as pas besoin de ça. Et ton frère...

— Ni mon frère ni la ville n'ont besoin de savoir ce que je fais de mon temps.

— Tu n'as pas peur de moi ?

— Le devrais-je ?

Il ne répond pas.

— Tu ne veux pas ? insisté-je.

Encore une fois, le silence me tient lieu de repartie, mais son regard reste planté dans le mien tel un harpon. Je m'approche de lui et tends la main vers sa mâchoire. Il se contracte de la tête aux pieds lorsque je longe de l'index le dessin de l'os, puis soudain, il m'attrape le poignet et le maintient à une distance respectueuse de son visage. Sa poigne est ferme et un peu douloureuse, mais je ne cille pas.

— Tu devrais t'intéresser à quelqu'un d'autre, Maja.

— Tu ne peux pas décider à ma place.

— Si, puisque c'est à moi que tu le demandes.

Il libère mon poignet et recule vers le portail.

— Je suis content de voir que tu vas bien, déclare-t-il pour clôturer cette conversation qu'il juge finie et consommée.

Je ne suis pas d'accord. Alors qu'il commence à m'échapper, je l'interromps :

— Je veux juste... terminer notre histoire.

Une expression étrange, un peu blessée, un brin furieuse, traverse ses traits sauvages et les ranime brutalement.

— La terminer ou la poursuivre ?

— Je... je ne sais pas. Je veux peut-être juste voir ce qui aurait pu se passer.

— On ne refait pas l'histoire, Maja.

Sans rien ajouter, il tourne les talons et remonte l'allée vers la chapelle, les épaules basses, presque voûtées. Ses cheveux se soulèvent dans le vent, il ajuste son écharpe et essuie son visage d'un geste agacé par la neige. J'aurais dû m'en aller, comme il venait de me le sommer, mais dès qu'il s'agit de Caern Corange, mon cerveau ne réfléchit plus avec autant de placidité qu'il le devrait, et je me surprends à élever la voix, sans crier, au milieu des tombes :

— Je n'ai jamais eu peur de toi, Caern Corange ! Jamais !

Il s'arrête au milieu de l'allée. Il reste immobile, puis je le vois bouger la tête en un hochement à peine perceptible. Enfin, prisonnier de son silence, il poursuit son chemin vers la chapelle. Alors que je regarde sa silhouette s'éloigner, je sais d'avance que je n'obéirai à aucun bon sens ni à aucune exigence. Parce que je viens de décider que je serai celle qui rallumera la lumière dans ses yeux. Et lui, dans les miens.

Chapitre 15

Caern

J'entasse du petit bois dans le poêle à peine entré dans la cabane. Le chauffage tourne toute la nuit, mais l'épaisseur des cloisons étant très mince, la chaleur s'est systématiquement envolée à mon arrivée, le matin. Le feu ne tarde pas à prendre de l'ampleur. Je referme la petite ouverture en fonte et retire mon blouson. Je ne croule jamais sous le travail durant cette période de l'année. Les morts exigent peu d'entretien, surtout en hiver, lorsque la neige recouvre les parcelles. D'ici peu, je déneigerai l'allée et l'entrée de la chapelle. L'activité aura le mérite de m'occuper et de me faire un peu transpirer. Pour le reste, tant que personne ne meurt en ville, je n'ai pas besoin de creuser de fosse ni de m'occuper du mort. Je me contente d'errer à travers les tombes pour me dégourdir les jambes et de m'assurer que le cimetière reste au calme. Il est déjà arrivé en été que des touristes se prennent l'envie de visiter la chapelle ou de couper à travers les pierres tombales pour rallier un chemin de randonnée qui part plus loin vers le mont Fløya, sans se soucier du désordre, du bruit ou des détritiques qu'ils ont cru bon de balancer parmi les stèles. L'hiver dernier, ce sont des jeunes qui ont trouvé amusant de venir se promener au milieu des tombes pour se coller une frayeur et se confronter au méchant croquemitaine qui erre dans leur ville. Voir le visage du Malin en face. Je crois avoir bien joué mon rôle, puisque Sørensen lui-même est venu faire un tour par ici pour vérifier que tout allait pour le mieux. Sørensen aime s'assurer que je me porte comme un charme. L'amour du travail bien fait.

Je me laisse tomber sur le fauteuil, pose les pieds sur la table basse et attrape un bouquin qui traîne sur une étagère. C'est moi qui ai agencé la cabane, le prêtre m'ayant laissé carte blanche pour m'y sentir à mon aise, dans la mesure où j'y passe de longues heures, bien plus que ce qu'il me paie. Ça m'évite de rentrer trop tôt au Manoir ou d'errer dans les rues le soir, en attendant que ma mère soit partie se coucher. Sørensen m'a fait comprendre qu'il n'appréciait pas trop ma présence dans la ville durant la nuit. Alors, je préfère rester ici. Je me suis aménagé un coin cuisine, une bibliothèque, et un matelas pour dormir en cas de besoin – quand ma mère décrète que je rentre trop tard, que je me suis vautré

dans le stupre et la luxure, et qu'elle a déjà tout fermé à clé, me laissant sur le perron.

Je tiens le livre entre mes mains, mais je n'arrive pas à l'ouvrir et le lire. Je bascule la nuque en arrière et fixe le plafond. Un soupir m'échappe. Je me frotte la figure comme si j'espérais ôter de ma peau toutes les souillures qui s'y déposent.

Maja tourne en boucle dans ma tête depuis que je l'ai revue. Son souvenir me morcelle et me déchire les entrailles. Quand j'ai posé les yeux sur ce beau visage, plus adulte que par le passé, mais aux lignes déliées tout aussi sublimes, c'est celui de ma sœur que j'y ai vu. Comme si elle s'arrachait hors de la terre, agrippait les chevilles de Maja pour la tuer et s'approprier son corps. Cette idée m'a rempli d'effroi, alors que je n'avais qu'une envie. Comme celle d'autrefois.

La toucher.

Ses grands yeux bleus aux veines grisées, ses boucles sombres qui tombaient sur ses épaules en cascade, cette façon de me regarder violente, presque féroce, et ce sourire timide qui contrastait. Elle m'a semblé encore plus belle et encore plus inatteignable qu'autrefois. Si Erlend apprend qu'elle a mis un doigt de pied ici, qu'elle m'a parlé, je suis persuadé d'avoir Leiv sur le dos en moins de deux heures. Au premier faux pas, je sais où je vais atterrir.

Bordel...

Quand je cherche un peu de chaleur, c'est à elle que je pense. Comme si au fond de ma tête, je pouvais encore me blottir dans ses bras, dormir contre elle, sentir sa peau. Mais chaque fois, l'image ne dure pas, elle se déchiquette, tombe en lambeaux, et je retourne sur les bords de la mer, face au cadavre d'Aenna. Maja, c'est ma discordance. Le désir et la peur. L'amour et l'horreur. Ils s'entremêlent ensemble dans un écheveau informe et quoi que je fasse pour changer mes pensées, ils reviennent perpétuellement sous cette apparence dégueulasse. J'ai toujours su que je la salirais ; Maja ne peut pas savoir à quel point c'était vrai. Si elle pouvait lire dans mes pensées, elle s'en irait en courant loin de moi. Je me demande s'il reste en elle encore un peu de pureté ou si tout lui a été arraché. Si je lui ai tout arraché...

Je ferme les paupières, mon livre sur les genoux, et tente de clore mon esprit, cesser de réfléchir, noyer les images. J'ai mal dormi cette nuit, le visage de Maja flottant partout dans ma tête. Une apparition au milieu des tombes, tel un spectre venu réclamer son dû.

Et ses mots qui se répètent à l'infini : « Je n'ai jamais eu peur de toi. » Comment est-ce possible ? Pas un habitant de cet archipel ne me croit innocent.

Sauf elle. Sans Maja, je serais en prison à l'heure qu'il est ou en train de croupir dans l'une des cellules de Gaustad réservée aux clients les plus dangereux, les plus détraqués, les plus pervers. J'ai au moins eu l'opportunité de la remercier pour le risque qu'elle a pris. Pour moi. Maja est un ange.

Flash du sourire sur le visage d'Aenna. Lèvres écartées, presque pulsantes, du sang gonflant son épiderme.

Je secoue la tête pour l'effacer, me concentre, mais le sommeil ne viendra plus maintenant. Je rouvre les yeux au moment où la porte de la cabane s'ouvre soudain, laissant entrer le vent glacé à l'intérieur. Je me redresse brutalement, m'attendant à voir Sørensen ou le prêtre rentrer pour me coller un avertissement en bonne et due forme, mais je fais erreur.

Moulée dans un gros blouson, un bonnet rouge sur la tête et une écharpe épaisse autour du cou, Maja referme derrière elle et se tient, grelottante, devant le battant. Elle porte un thermos qu'elle maintient sous son bras et un sac à dos dans l'autre main. Sans un mot, elle avise la table basse, pose le thermos ainsi que son sac, puis elle retire ses vêtements chauds qu'elle range sur le banc près de l'entrée, pour rester en pull. Elle s'approche du poêle, s'accroupit et chauffe son visage et ses mains gelés par la neige de plus en plus dense. Elle se comporte comme si je n'étais pas là, et je la regarde se mouvoir comme si j'étais en train de rêver. Je me renfonce dans le fauteuil, pose les coudes sur les genoux, la suivant du regard pour ne rien perdre.

Au bout d'un moment, elle se tourne vers moi, s'assoit en tailleur sur le tapis en laine noire qui ornemente et réchauffe la cabane, puis ouvre son sac. Elle en ressort deux mugs qu'elle place sur la table basse de laquelle j'ai retiré mes pieds, puis ouvre son thermos. L'odeur du café se répand aussitôt dans la petite pièce et taquine mes narines. Elle remplit les tasses, en pousse une vers moi, puis attrape des pâtisseries dans son sac qu'elle me propose en les mettant près du café.

Sans attendre de réaction de ma part, elle s'empare de son mug et boit quelques gorgées de nectar. Son regard est ancré dans le mien. Comme je ne bouge pas, elle se décide à briser le silence :

— Tu devrais boire tant que c'est chaud.

J'obéis et attrape la tasse. Le café glisse avec plaisir le long de mon œsophage, alors que Maja repose la sienne sur la table. Elle la garde à la main, sûrement pour se chauffer, détourne un instant les yeux pour étudier son nouvel environnement, puis me lance sans crier gare :

— Je ne cherche pas à changer l'histoire. Je veux reprendre où nous en étions.

Je la fixe. Elle se lèche les lèvres, nerveuse, et clarifie :

— Quand nous étions dans le rorbu.

J'ébauche un sourire sinistre qui semble la glacer, car elle resserre davantage ses doigts sur la tasse chaude.

— Je doute que tu aies désormais ton innocence à me céder.

Elle ne répond pas. Son regard prend une teinte plus froide, mise en valeur par la couleur bleue grisée de ses yeux. Puis elle acquiesce, plus pour elle-même que pour apporter une quelconque réponse à mes paroles désobligeantes, et finit par me demander de son sempiternel ton franc et sincère :

— Je ne te plais plus ?

Je recule et m'adosse au fauteuil, le regard noué au sien.

— Tu es toujours aussi belle. Là n'est pas la question.

— Tu as une petite amie alors ?

Je manque d'éclater d'un rire dégueulant d'ironie.

— Bien sûr, des tas, elles se battent devant la porte. Tu ne les as pas remarquées avant d'entrer ?

Elle esquisse un semblant de sourire. Je suis surpris d'arracher une telle expression à une jeune femme. Même à Maja.

— Tu as peur de mon frère, alors ?

— Maja... arrête ça.

Elle se contente de boire une nouvelle gorgée.

— J'aime bien tes cheveux longs, me dit-elle, comme si de rien n'était. Tu es plus viril comme ça. Tu l'étais déjà à dix-sept ans, bien sûr, mais je trouve que tu les portes bien.

J'ai toujours l'impression d'être un alien ou un monstre assoiffé de sang lorsque quelqu'un est obligé de m'adresser la parole, mais avec Maja, les mots s'extirpent de sa bouche avec une aisance redoutable. À croire qu'elle refuse de voir la réalité en face. Ce que je suis et ce que j'ai toujours été. Sa manière de gommer ce qui la dérange n'a pas changé depuis ses quinze ans.

— Ça met en valeur tes yeux, ajoute-t-elle, comme si mes silences ne la gênaient pas. Je suis surprise que tu n'aies pas de copine. Les beaux garçons, sur les Lofoten, ça ne court pas les rues...

— Maja, bordel, j'ai tué ma sœur ! lui jeté-je au visage d'une voix plus élevée que d'ordinaire, si bien que ma réaction la fige autant que ma phrase.

J'ajoute aussitôt d'un ton plus bas :

— Du moins, c'est ce que pensent les trois quarts des habitants de cette ville, et ce n'est sûrement pas faux. Maja, ne perds pas ton temps avec moi.

— Pourquoi est-ce que tu dis ça ? Tu sais que ce n'est pas vrai. Tu n'as pas tué Aenna. Tu n'aurais jamais fait ça. Tu l'aimais.

La cruauté de sa candeur vrille mon âme. Je passe la main dans mes cheveux, m'avance jusqu'au bord du fauteuil pour me rapprocher d'elle et réponds :

— D'une certaine façon, c'est la vérité. Pourquoi Aenna traînait-elle dans la rue à cette heure-ci ? Tu y as déjà songé ?

Elle acquiesce, les joues soudain livides. Bien sûr qu'elle y a pensé. Comment rester serein lorsqu'on se retrouve face à un corps sans vie, dénudé et massacré, qui aurait pu être le sien ?

— Elle m'a suivi. Elle a dû me surprendre en train de faire le mur pour te rejoindre et elle est venue sur l'île. Elle était là-bas à cause de moi. Parce que j'ai voulu être avec toi.

Une grimace éplorée chiffonne un instant ses traits.

— Tu ne peux pas en être sûr. Ce n'est qu'une hypothèse.

— Non, je le sais très bien.

— Elle aurait pu vouloir rejoindre Erlend pour passer la nuit avec lui.

— Les coïncidences n'existent pas, Maja.

Emportée, elle s'est rapprochée de la table, les coudes sur le plateau, ses cheveux tombant le long de ses épaules. Son regard semble déterminé à ne rien céder. Je réduis encore la distance entre nous et lui chuchote ces mots qui me ravagent le cœur :

— Je détestais ma sœur, Maja. Je la détestais à un point que tu n'imagines même pas. Je détestais la moindre de ses caresses, le moindre de ses soupirs et j'ai rêvé un million de fois de serrer mes doigts autour de sa gorge. Ce que lui a infligé le tueur, c'est exactement ce que j'ai eu dans la tête. Alors, arrête de croire que tu peux me sauver.

Elle se tait, recule en s'agenouillant sur le tapis et baisse les yeux vers le sol. Agacé, je me relève du fauteuil, enfile mon blouson et passe près d'elle. Sans la regarder, je lui lance :

— Ferme la porte en partant.

Je ne me retourne pas et m'enfonce dans l'air glacé. Le ciel est bas, cotonneux, et des milliards de flocons tombent au sol et nimbent de blanc tout l'archipel. J'arpente les allées effacées entre les stèles, les mains enfoncées dans les poches, les poings fermés. Le désir de faire demi-tour, d'entrer dans la cabane et de l'étreindre, la plaquer contre un mur et la museler pour étouffer ses cris embrase mon sang et tue peu à peu tout semblant de raison. La violence de mes émotions s'intensifie, devient lourde à porter. Je me surprends parfois à

penser que ma place est à Gaustad et nulle part ailleurs, enfermé dans une cellule de quatre mètres carrés, contre laquelle je pourrai me fracasser la tête. Maja refuse de voir ce qui est pollué en moi. Elle refuse d'admettre que je ne suis pas un type ordinaire, qui pourra lui offrir le mariage et des gosses. Non, moi, je suis celui qui veut juste la faire crier pour pouvoir étouffer ensuite ses hurlements. Je suis celui qui veut la salir, plus que tout, m'immiscer en elle, irradier son sang et souiller cet ange que je perçois à travers son regard.

Je ne peux rien lui apporter de bon. Erlend a raison de la protéger de moi. Si je le pouvais, je lacérerais son âme pour me glisser à l'intérieur.

Quand je reviens dans la chaleur de la cabane, Maja est partie. Il ne reste que son odeur fugace. Je suis tellement fou de rage que je donne un coup de poing dans le mur. Mon sexe durcit sous la douleur. Je manque de gémir et de vomir ma frustration. Je jette mon blouson par terre et m'assois sur le fauteuil, le visage entre les mains. À travers mes doigts, je fixe l'endroit où elle était installée, menue, vulnérable, à la merci de ma folie, sans qu'elle ne soit traversée de la moindre peur. J'ouvre mon pantalon et me soulage en pensant à elle. C'est frénétique et douloureux. C'est tout ce que je peux faire pour la protéger de mes désirs. La repousser et vivre mon plaisir à travers mes pensées.

Après quoi, calmé pour un bref moment, je me traîne une bonne partie de la journée. L'hiver est toujours long aux Lofoten, surtout dans ce métier. Je finis par prendre un livre, après ma ronde, et rentre chez moi avant 17 heures.

Une fois arrivé au Manoir, le cœur malade à l'idée même d'y pénétrer, je procède malgré tout au rituel habituel. Je me dirige vers la chambre du rez-de-chaussée, dans l'odeur acidulée de vieille peau croupissante et de tabac froid. Je pénètre dans les spacieux domaines de mon père, dont il ne reste de la beauté d'antan que le parquet poli, grinçant sous mes pas. Tout le reste pue la déliquescence et la mort.

Mon père est couché sur son lit au drap immaculé. Même si je rêve chaque nuit de le laisser moisir dans sa crasse, ma mère ne tolérerait pas un tel manquement à l'hygiène et à l'ordre. Alité, il me suit de ses yeux acérés. Dans un réflexe de défense atavique, je m'enveloppe de ma carapace en titane pour affronter son regard insensible.

Comme tous les soirs, je m'occupe de lui, l'aide à se laver, le traîne à la salle de bains ou bien procède à des ablutions plus sommaires, selon l'heure, puis je lui enfle un pyjama propre qui ne sent pas la sueur. La mort d'Aenna lui a mis un coup si violent dans le cœur que celui-ci n'a pas supporté le choc. Il a fait une attaque, et en plus de l'AVC qui l'avait secoué quelques années plus tôt, il s'est

retrouvé cette fois-ci incapable de bouger et d'effectuer les gestes les plus élémentaires de la vie quotidienne. L'homme que j'ai connu, froid, machiavélique et humiliant, s'est du jour au lendemain retrouvé réduit à l'état de légume. Son corps a cédé, mais son esprit reste lucide. Mon père a survécu. Il se voit dépérir et mourir lentement, et il me voit m'occuper de lui sans pouvoir s'élever contre cette injustice. Il est obligé de supporter le contact répugnant de mes mains lorsque je le lave, de plonger dans mes yeux remplis de plaisir quand je lui retire minute par minute tout semblant d'humanité, pour lui rappeler l'homme impotent qu'il est devenu. Je n'éprouve aucun scrupule. Ni à la satisfaction presque jouissive que je ressens, ni à le voir souffrir. J'ai fini par croire qu'il était un charognard, juste là pour se repaître des chairs mortes.

Il me regarde de ses yeux vitreux en train de me déplacer autour de lui, comme si j'étendais une toile prête à l'asphyxier. J'essuie la salive qui coule aux coins de ses lèvres et tente de déchiffrer lorsqu'il me parle, mais je ne fournis pas beaucoup d'efforts. La majorité de ses paroles sont des insultes, des mots qui ont pour but de blesser, de frapper fort. C'est tout ce qui lui reste. Je les ignore la plupart du temps, mais quelquefois, ravagé par un élan de rage, presque incontrôlable, la douleur battant mes tempes, je m'approche de lui et lui murmure à l'oreille tout ce que j'ai envie d'infliger à maman. Il grogne, jure de plus belle et tente de bouger, mais il n'en est pas capable. Je savoure ce moment avec une grande joie et quitte la pièce avec un sourire sadique sur les lèvres, le laissant se débattre avec sa haine et son immobilité.

Ce jour ne déroge pas à la règle. Je me montre peut-être encore plus cruel, l'envie de Maja, dévorante, me poussant à me délester du poids qui pèse sur moi.

Quand je quitte la chambre de mon père, mon sang semble avoir envahi ma tête. Je passe devant le salon pour rallier la cuisine, attraper une bricole à manger et désertier les lieux vers ma chambre, mais je repère ma mère, agenouillée devant son mausolée personnel. Cette horreur dédiée à Aenna qui s'élève en plein milieu du salon, qui prend quasiment tout le mur. Sur le pas de la porte, je suis bombardé par des images de ma sœur de tous les côtés. Je hais cette pièce, comme je hais cette femme qui prie. Je l'entends psalmodier après notre dieu entre ses lèvres rouge sang. Je connais ses prières, ses lamentations et ses myriades de supplications.

Ce n'est pas le bon enfant qui est mort.

Je me fonds dans les ombres pour ne pas qu'elle me remarque et file vers la cuisine pour manger un morceau. Je disparaissais avant qu'elle n'arrive et grimpe vers ma chambre dans laquelle je m'enferme. Je glisse les écouteurs du lecteur

mp3 que je me suis offert après mon premier mois de travail et balance la musique aussi fort que possible, de sorte que je n'entende plus un seul autre son. Tout s'embrouille dans ma tête avec la musique, tant et si bien que je finis par ne plus pouvoir ni penser ni réfléchir. Les images s'estompent dans le chœur des notes.

Tard dans la nuit, alors que je suis étendu au milieu de mes draps, j'entends la porte grincer, puis le son de ses pas qui s'approchent de moi. Je me tends, me force à garder les yeux fermés. Ses cheveux viennent frôler mon épaule, et durant un instant, j'ai l'impression que c'est Aenna qui revient d'entre les morts pour me hanter. La même odeur se dégage d'elle et le contact de ses boucles me rappelle le sien. Ses doigts se posent sur mon bras et ses ongles glissent le long de mon biceps. Elle murmure quelques mots inintelligibles, puis finit par sortir de la pièce, me laissant couvert de sueur glacée. C'est une autre de ses tortures. Une façon vicieuse de me faire comprendre que jamais je ne pourrai me débarrasser de ma culpabilité, du fantôme d'Aenna et de sa présence à elle, sournoise et perfide.

Je dors mal, la malédiction des Corange semble peser de tout son poids sur mes épaules. La maison est remplie de morts. Je me lève bien avant les premières lueurs de l'aube. De toute façon, les rayons du soleil ne perceront pas avant dix heures du matin. Je prends une douche, un petit déjeuner rapide et file tant que la maison est encore endormie. Arrivé à la cabane, j'allume le poêle, suis mon rituel, sors pour m'assurer que tout est calme dans le cimetière. Pendant ma ronde, je passe devant la pierre tombale de ma sœur, m'arrête un instant, les mains fourrées au fond de mes poches. Je ravale mon envie de la démolir, de briser chaque monceau de roche et de tout éparpiller dans la mer. Ses os, ses morceaux de peau, ses cheveux...

Je retourne ensuite me blottir dans la chaleur de mon abri. Je m'assois sur mon fauteuil, fixe un instant les lueurs du feu dans le foyer, puis reprends la lecture de mon livre.

Alors que les premiers rets du jour commencent à apparaître dans le ciel, la porte de la cabane s'ouvre brusquement pour libérer une silhouette familière et désirable. Munie de son thermos et de son sac, Maja entre dans la pièce sans se faire inviter, ôte ses vêtements pour m'offrir la vision de son corps moulé dans un pull long, épousant ses formes, et d'un leggings noir dont les jambes sont mises en valeur par des bottes en cuir. Elle dépose le thermos sur la table basse, se retourne vers le poêle pour se réchauffer un instant, puis s'installe pour verser le café en face de moi. Elle pousse ensuite ma tasse dans ma direction,

s'agenouille confortablement, et me fixe. Elle n'a pas prononcé un mot.

Elle boit son café tranquillement, le tenant de ses deux mains pour les chauffer. Son regard erre sur moi, comme si elle inscrivait dans sa mémoire chaque grain de peau et ligne fracturée. Je l'observe en retour, le désir qu'elle éveille en moi bouillonnant dans mon sang. Ses cheveux sont détachés et sculptent son visage au teint blanc. Quelques taches de rousseur se sont égarées sur l'arête de son nez. Fasciné, je suis des yeux la courbe de ses lèvres qui se pose sur le rebord de la tasse. Je devrais la mettre dehors, mais je crains qu'elle ne revienne plus déterminée que jamais. Alors, je réponds à son silence par mon silence. Nos regards se jaugent, opposant notre volonté mutuelle. J'ai déjà pu constater son entêtement et cette part d'insouciance à se confronter à ce qu'elle n'est pourtant pas sûre de surmonter. Je bois le café, enfoncé dans mon fauteuil. Je ne la lâche pas du regard ; j'essaie de la mettre mal à l'aise. La plupart des gens ne me regardent jamais dans les yeux, comme si la mort pouvait s'y refléter et s'emparer d'eux, mais Maja ne ressemble à personne que je connaisse. Elle me détaille, m'aspire en elle. Mon cœur bat de manière frénétique, et mes doigts engourdis à force de serrer les accoudoirs réclament de la toucher.

Sa peau sous ma paume, mes doigts glissant dans sa culotte pour découvrir la chaleur de son sexe.

Je tente d'effacer cette vieille image du passé, qui tend à battre mon sang avec violence.

L'air est électrique et crépite, alors qu'aucun de nous ne parle ou ne bouge. Le désir est là, palpable dans l'atmosphère. Mais le sien et le mien doivent être bien différents. Autrefois, elle rêvait que je prenne son innocence et que je lui fasse l'amour, et moi, je rêvais de toutes ces choses immorales qui polluent mon esprit. Même sur elle. Surtout sur elle, à dire vrai. Sous ses couches de vêtements, me glisser contre sa peau, la goûter, la souiller, étouffer ses gémissements et ses cris.

Maja repose sa tasse de café sur la table, puis se relève. Enveloppée de son silence, elle se rhabille de son manteau, puis range ses affaires. Elle me décoche un dernier regard, avant de sortir de la cabane, laissant son parfum si féminin dans son sillage. Je fixe le tapis où elle se tenait agenouillée un instant plus tôt.

Flash de mon sexe dans sa bouche...

Non

Le lendemain, elle est de nouveau là. De la même manière que la veille, elle se déshabille, se réchauffe et prépare le café, alors que j'ai une cafetière dans ma kitchenette, puis elle me fixe, comme si elle cherchait à entrer dans ma tête et

percer à jour mes pensées. Je ne bronche pas. Je refuse de boire le café qu'elle pousse vers moi. Je me rembrunis, et cette fois, j'essaie de ne pas la regarder. Je ne suis pas sûr du résultat, je suis sans arrêt renvoyé vers elle, son corps, ses yeux, ses lèvres. Je feins de lire, mais je ne me souviens d'aucune ligne lorsqu'elle s'en va à nouveau, m'abandonnant dans cette solitude lugubre et écrasante, avec pour seule compagnie les restes de son parfum.

Je décide de sortir pour prendre l'air, me rafraîchir les idées. J'en profite pour déneiger l'entrée de la chapelle. Je suis tendu comme un câble sous haute tension. J'ai besoin d'évacuer la pression. Je ne sais pas comment lui faire comprendre qu'elle doit rester loin de moi. Dois-je la blesser pour qu'elle arrête d'envahir mon existence ? Dois-je lui montrer qui je suis réellement pour qu'elle saisisse où se trouve son intérêt ?

J'en suis là, à ressasser ces questionnements, ces angoisses, ces désirs, quand un rictus ironique retrousse mes lèvres. Muni de ma pelle, je relève les épaules, me dresse devant la porte de l'église et regarde avancer sur moi tel un rhinocéros furieux la masse noire d'Erlend Hansen. Ça devait bien arriver !

— Où est-elle ?

Il attaque sans détour, crachant ses mots comme des flots de salive au visage. L'amertume fait battre mon sang dans mes veines. Je hausse les épaules sans répondre, me contente de lui renvoyer son regard brûlant de rage.

— Je ne l'ai pas trouvée aux rorbus. Elle est venue te voir ?

Sa voix vibre ; il se contrôle à peine. Il en tremble de colère. Comme je m'obstine au silence, il s'approche de moi. Mes doigts se resserrent instinctivement autour du manche de la pelle. Erlend le remarque, ses paupières se plissent de suspicion, mais il ne se réfrène pas et me flanque son index dans le sternum. Il sait pertinemment que si je le frappe avec cette pelle, si je lui fracasse son putain de crâne avec son acier, je me retrouverai en cellule sans avoir à franchir la case départ. Je serai foutu, et je serai d'office éloigné de Maja.

— Tu n'approches pas ma sœur, espèce de dégénéré, t'entends ?

Je mords légèrement dans ma lèvre inférieure, puis chuchote d'une voix éraillée, comme si je mâchais des cailloux :

— Ta sœur fait ce qui lui chante.

— Tu as foutu des idées dans la tête de Maja. Tu crois que j'ignore que tu la manipules ? Je ne te laisserai pas lui retourner la cervelle et lui faire ce que tu as infligé à ta propre sœur !

Elle est si puissante que la rage manque de me faire vaciller, ses paroles telles des uppercuts. Elle prend racine dans mes muscles et mes artères et des images

violentes frappent mes rétines. J'ai l'impression de voir des flots de sang déferler devant mes yeux, telle une cataracte. Ma mâchoire se comprime si fort qu'une douleur se diffuse jusque sous mes oreilles. Je parviens à ouvrir la bouche à grand-peine, à moitié aveuglé. Tout ce à quoi je pense, c'est à lui faire du mal, à lui projeter un peu de cette douleur qui tourne en boucle dans ma tête :

— Si Maja veut que je la touche, ça ne regarde qu'elle et moi.

— Tu la baignes de mensonges. Elle refuse de voir l'être dégoûtant que tu es en réalité. Crois-moi, je vais m'arranger pour lui ouvrir les yeux !

— Tu as raison, parce que toi, tu n'as rien à te reprocher, n'est-ce pas ? Tu ne posais pas tes sales mains sur ma sœur. Tu n'en profitais pas pour la souiller juste pour me faire payer mon attirance pour Maja. Tu crois que je suis stupide, Erlend ?

— Je crois que tu es un pervers manipulateur et dégueulasse et que t'es bien placé pour voir les saloperies de l'humanité.

Je m'approche de lui, mon cœur pulsant dans ma carotide.

— Je toucherai ta sœur si elle en a envie, Erlend, lui assuré-je en appuyant sur chaque mot, et tu ne pourras pas m'en empêcher. Je lui ferai l'amour et...

Son poing m'arrive droit dans la figure. Je ne cherche pas à l'esquiver. Il me percute le nez, ses phalanges s'écrasent sur mes lèvres, et les ouvrent. Le sang explose sur mon palais. J'en savoure le goût métallique ainsi que la douleur qui se répand sur mon visage. Erlend recule aussitôt, laisse échapper un cri de bête enragée, ce son qui pénètre dans ma cervelle comme un poinçon chauffé à blanc. Il tend un doigt revanchard vers ma poitrine.

— Je ne te laisserai pas approcher d'elle. Je te jure que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour la protéger de toi.

Si seulement tu pouvais y arriver...

J'essuie mon nez et mes lèvres d'un revers de main. Ma peau se couvre de rouge. Erlend jure et crache au sol, à mes pieds, puis il tourne les talons et traverse l'allée d'un pas rageur. Je me laisse tomber dos à la porte de l'église et fixe sa silhouette qui décroît dans le cimetière. Je passe une main tremblante sur mon visage. J'ai sali Maja, et les remords me submergent, même si c'était plus fort que moi. Voir le visage congestionné de colère d'Erlend, ça n'a pas de prix.

Chapitre 16

Maja

Quand j'entre dans la cabane, Caern n'est pas encore arrivé. Je ne l'ai pas aperçu dans le cimetière, mais avec la brume ambiante, il n'est pas difficile de se dissimuler dans les ombres. Après avoir retiré toutes mes couches de vêtements, je profite de son absence pour m'installer sur son fauteuil. J'attrape le livre qu'il est en train de lire, un vieux polar dont la reliure a bien vécu. Je me sers une tasse de café et entreprends de bouquiner en attendant qu'il arrive, me repliant dans le creux d'un plaid qu'il a déposé sur le dossier du fauteuil.

Moins d'un quart d'heure plus tard, la porte s'ouvre sur un bataillon de flocons de neige et la silhouette imposante du jeune homme apparaît dans l'embrasure. Il me repère aussitôt, fronce les sourcils, puis tape ses chaussures sur le bord de l'entrée pour faire tomber la neige. Il referme derrière lui, étouffant l'écho violent du vent, jette son blouson et son écharpe sur le banc et se plante devant moi, bras croisés sur le torse.

— Je me demande si tu parles la même langue que la mienne.

Étonnée qu'il m'adresse la parole, je lui dédie un large sourire et me contente de réajuster le plaid sur mes épaules.

— Je me pose souvent la même question te concernant.

Il incline le buste vers moi, saisit les accoudoirs dans ses mains et approche son visage du mien. Je me perds aussitôt dans la profondeur abyssale de ses yeux verts, avant de remarquer l'ombre bleuisante sur son nez et l'écorchure s'imprimant sur sa lèvre supérieure. Je n'ai pas le temps de l'interroger qu'il jette dans la pièce comme l'on balancerait de l'essence sur des flammes :

— Maja, j'aimerais que tu sortes de ma vie.

Sa phrase me fait l'effet d'un couperet. Mon oxygène se volatilise instantanément autour moi et mon cœur se flétrit jusqu'à la douleur.

— Tu m'intéressais quand j'avais dix-sept ans. Je te trouvais jolie et je rêvais de te toucher, mais c'était il y a longtemps. Maintenant, quand je te regarde, c'est l'image de cette nuit-là qui me revient. Alors, s'il te plaît, sors de ma vie.

Je suis glacée de toutes parts, alors même que la couverture me tient chaud. Caern se redresse et me tourne le dos pour alimenter le feu dans le poêle. Au

bord des larmes, je me lève, gardant encore un peu de fierté en moi, et me dirige vers mes affaires que j'enfile en tremblant. Caern ne m'accorde pas un regard.

J'enroule mon écharpe autour de mon cou et, sans prendre la peine de fermer mon manteau, me précipite vers la porte. J'ai soudain hâte de quitter cet endroit. Mordant ma lèvre pour tenter d'endiguer les flots qui montent, j'abaisse la poignée, mais n'ouvre pas la porte.

— J'ai toujours haï ta sœur, Caern, lui avoué-je, ressentant une dernière fois le besoin de vider mon cœur. Elle cherchait à nous séparer et à briser le lien que nous essayions de construire. Lorsqu'elle est morte, son pari a été gagné et je ne l'en ai haïe que davantage. Même si cela fait de moi quelqu'un d'horrible d'éprouver une telle chose, je ne peux pas m'en empêcher. J'ai regretté toute ma vie que nos chemins se soient séparés. J'ai toujours voulu te connaître, être avec toi, c'était plus fort que moi, peu importait ce que les autres en pensaient, et c'est toujours le cas.

Je me tais un instant, fixe la porte sous mes yeux, reprends mon souffle et ajoute :

— Je suis désolée de m'être imposée de cette façon. Je me suis montrée égoïste. Je ne voulais pas...

Ma voix se brise, et je lutte pour la raffermir.

— ... te faire souffrir davantage. Je m'en excuse. Je ne reviendrai plus t'ennuyer. Au revoir.

J'ouvre la porte et disparais dans le froid du cimetière, au milieu de toutes ces pierres qui semblent lutter au milieu de la neige. Moi, j'ai déjà perdu la bataille. Cette fois, l'histoire est bel et bien terminée. J'ai été bien bête de penser que cet amour d'adolescent pouvait s'arracher des limbes et revivre, après la tragédie qui nous a tellement blessés. C'était utopique.

Je marche vers l'allée principale, les bras autour de ma poitrine, des larmes mouillant mes yeux. J'aurais dû m'en tenir à ce que je m'étais dicté en rentrant ici : tirer une croix sur mon passé. Penser à autre chose. Avancer. Surtout ne pas regarder en arrière.

Des bruits de pas résonnent soudain juste derrière moi. Un tressaillement secoue mes membres, mon pouls rugit, mais je m'exhorte malgré tout :

Ne pas regarder en arrière. Avancer.

Il accélère, la neige bruissant sous ses boots. Mon cœur martèle en écho. Je presse l'allure à mon tour, mon mantra en boucle dans mes pensées. Je gagne l'allée enneigée, entre les rangées de sapins qui étouffent la lumière, me mets à courir lorsque je le sens se rapprocher de mes épaules. Je perçois sa respiration,

sa main tendue qui me frôle. Je manque de perdre l'équilibre, dérape dans la neige, il me rattrape par le bras et m'accule contre son torse. Sa main glacée se plaque contre ma gorge et s'y enroule, tel le corps d'un serpent, et ses lèvres chaudes, en contraste avec l'air froid, frôlent ma joue. J'ahane après notre course, mais je décide de me débattre.

Ne pas regarder en arrière. Ne pas le regarder, lui.

Je m'agite pour l'obliger à me rendre ma liberté, mais il ne cède pas, resserre la pression de sa main autour de mon cou. Je ravale un cri, le muselle au fond de moi dans un sursaut de lucidité. Ses longs cheveux se collent à mon visage humide de neige. Je lutte tant bien que mal, me tortillant en tous sens pour lui échapper, mais il ne rend pas les armes. Je ne sais pas à quoi il joue. Il me chasse, pour me poursuivre un instant après. Et me jeter ensuite ? Il ne prononce pas une parole, alors que mes larmes ne cessent de couler sur mon visage et le long du sien lorsqu'il se rapproche jusqu'à ce que son souffle se mêle au mien. Hors d'haleine, je m'abandonne contre lui, vaincue par la fureur de son étreinte et le poids de son silence. Mon corps devient soudain aussi cotonneux qu'un de ces flocons pris dans le vent.

Quand il se rend compte que je ne me débats plus, sa poigne autour de mon cou s'affaiblit aussitôt. Ses doigts demeurent comme tatoués sur ma peau, étendus de part et d'autre le long de mes artères, jusque sous mes oreilles. Son bras glisse sous mes seins et me presse plus étroitement contre lui. Il incline la tête et son visage se perd dans mes cheveux, répandant les siens sur ma poitrine. Il me hume si fort que ses poumons semblent se remplir de mon odeur. Je n'ose plus esquisser le moindre geste, à peine respirer, tant je crains qu'à la seconde où je bougerai, il brise ce lien si ténu entre nous. *Ne pas regarder en arrière...* alors que ma seule envie est de pivoter vers lui, de saisir son visage et de l'embrasser avec toute ma rage de vivre, avec tout mon désir de lui donner ce que je n'ai pas pu lui offrir autrefois. Sentir de nouveau ce goût si délectable, éprouver son regard sur moi avec la même profondeur que l'on éprouve une émotion, une douleur, un amour.

Ses doigts remontent le long de mon cou, créant des sillons de chaleur sur ma peau.

— Maja, murmure-t-il. Pourquoi es-tu revenue ?

Mon cœur se serre avec force.

— Pour me réconcilier avec moi-même. Pour... avoir l'espoir de te revoir.

— Pourquoi y tiens-tu à ce point ? Tu es la mieux placée pour savoir à quel point ça débloque dans ma tête.

— Parce que je... je veux te montrer autre chose. Te donner une vraie raison de vivre.

— Je n'en ai aucune, Maja. J'attends seulement que l'équilibre revienne.

J'étouffe un hoquet d'effroi face à sa confiance si lourde de conséquences.

— Et moi je refuse que ça se produise. Caern, tu n'es pas seul. Je suis là. Sais-tu à quel point j'ai eu le cœur brisé lorsque j'ai appris ce que tu t'étais infligé après la mort d'Aenna ?

Il se contracte violemment et enfouit davantage son visage contre mon cou.

— Je sais que tu es en proie à des idées étranges. Je sais que tu penses parfois de travers dès qu'il s'agit de sentiments, mais... laisse-moi une chance de te montrer une autre réalité. Construis un nouvel équilibre avec moi.

Son nez effleure ma peau qui se hérissé sur son passage.

— Pourquoi es-tu différente des autres femmes ? chuchote-t-il, sa main pressant légèrement ma mâchoire.

— Pourquoi es-tu différent des autres hommes ? lui opposé-je en retour. Pourquoi ta tête cassée me plaît-elle autant ?

— Parce que tu veux me sauver. Ce n'est pas de l'amour, Maja. C'est de la pitié.

— Non ! m'exclamé-je, outrée et paniquée à l'idée qu'il puisse dénaturer mes sentiments. Si c'était de la pitié, je n'éprouverais pas un tel désir à l'idée que tu me touches.

— Maja, grogne-t-il aussitôt contre mon oreille. Tu sais ce que ça implique.

— Non, je n'en sais rien. Je n'ai jamais compris toutes tes mises en garde contre toi-même. Ça m'est égal. Je veux partager ma vie avec toi, Caern. Laisse-moi une chance...

— ... de te faire du mal ? Comme je viens à peine de le faire ? Tu pleures à cause de moi.

— Je pleure parce que tu me repousses, non parce que tu veux de moi.

— Je veux de toi.

Mon cœur s'envole sous cette phrase à l'intonation si basse qu'elle manque d'être avalée par le vent. Je suis secouée d'un sanglot malgré moi en entendant ces quelques mots. Si petits et pourtant si intenses.

— J'ai toujours voulu être avec toi, murmure-t-il. Autrefois, comme aujourd'hui. Mais...

— Pas de « mais », m'insurgé-je avec véhémence.

J'essaie de pivoter face à lui, mais il ne m'y autorise pas et resserre davantage la pression de son bras autour de mon buste.

— Maja, tout le monde pense que je suis un monstre. Toute la ville va te juger avec moi, te regarder de travers. Ton frère risque de...

— Je m'en fous !

— Maintenant peut-être, mais quand ils poseront les yeux sur toi, quand ils t'isoleront parce que tu es avec moi, tu ne le supporteras pas. Je sais qui tu es. Quel genre de personne tu es. Tu aimes les gens. Tu aimes vivre parmi eux. Ce n'est pas mon cas. Je ne veux pas t'imposer ça.

— Ne m'impose pas non plus ton absence. Elle m'a rongée pendant dix ans. Nous trouverons un moyen le moment venu. S'il te plaît, Caern, reste avec moi.

Il est si tendu contre moi, alors même que tous ses membres sont presque enroulés autour de mon corps, que je frissonne en attendant sa réponse. Son souffle est erratique, pressuré, comme si quelqu'un enserrait son torse pour l'empêcher de respirer. Je sens ses démons le heurter comme des flèches frappant son dos. Je ne sais pas ce qui le hante, ce qu'il a dans le crâne, mais je veux le découvrir, quoi qu'il m'en coûte. Je reste silencieuse, écoutant le vent et sa respiration qui file le long de mon cou. Sous ma poitrine, son bras remonte légèrement le long de mon pull, et sa main glisse entre mes seins, juste au-dessus de mon cœur.

— D'accord, Maja, je reste avec toi.

Mes jambes en tremblent tant le choc est puissant et me fait vaciller. Je m'apprête à me retourner face à lui, sentant qu'il relâche la pression sur mon corps, lorsque soudain, un ballet de lumières bleues irradie l'horizon, perçant les bancs de brume. Caern, tout comme moi, se fige en regardant la voiture de police se garer devant le portail du cimetière. Il se détache aussitôt de moi et fuit mon regard, alors que la portière s'ouvre et libère la silhouette familière de Leiv. Lorsque ce dernier m'aperçoit près de Caern, ses sourcils se froncent instantanément et son regard azuré prend une teinte écorchée et glaciale. Dans son uniforme bleu, les doigts de sa main gauche coincés dans sa ceinture, il contourne la voiture et s'approche de nous d'une démarche alerte, affichant un air rogue à peine masqué. Il ignore délibérément Caern et pose les yeux sur moi, comme s'il cherchait à lire mes pensées les plus secrètes et les plus délictueuses.

— Je ne pensais pas te trouver ici.

— N'ai-je pas le droit au recueillement ? lancé-je, bien trop sur la défensive face à son ton accusateur.

Un voile sombre passe sur son visage et une lueur braille dans ses iris que je ne comprends pas.

— Si, bien sûr. Seulement, ton frère risque de ne pas être ravi d'apprendre où

tu as passé ta matinée.

— Erlend n'est pas mon chaperon, et toi non plus.

Il renifle et une ride se creuse sur son front.

— Tu devrais pourtant y songer, rétorque-t-il en levant les yeux vers mon compagnon.

À mes côtés, Caern se tend comme une corde prête à casser. J'aimerais prendre sa main dans la mienne, mais j'ai peur d'envenimer la situation en alimentant les ragots et la colère sous-jacente et palpable de Leiv. Je n'ai aucune envie que Caern renonce une nouvelle fois à moi pour des raisons qui ne nous incombent pas.

— Et toi, que fais-tu ici ? lui demandé-je en prenant soin de refermer mon blouson.

Le regard de Leiv se pose sur la fermeture éclair et en suit le chemin jusqu'à ma gorge, puis il le tourne vers Caern, qui ne cille pas, les mains dans ses poches. Il crache un petit rire sans joie, un peu mesquin, et lance :

— Sørensen veut te voir. Il m'a demandé de te ramener.

Caern arque un sourcil à peine surpris.

— Pourquoi ?

Le visage de Leiv est traversé d'un rictus méprisant et il vomit presque les mots suivants, bien content que je puisse les entendre :

— Y a des chiens qui ont disparu dans le quartier, près du manoir. Paraît qu'on t'a vu rôder autour des maisons. On n'aime pas trop la cruauté envers les animaux par ici.

Je me crispe de la tête aux pieds sous cette accusation fallacieuse et sans fondement.

— Une seconde, vous voulez le conduire au poste de district juste parce que des gens l'ont vu traîner dans son propre quartier ?

Le muscle de la mâchoire de Leiv tressaute.

— Maja, ne te mêle pas de ça.

— Je trouve ça ridicule !

— Tu n'étais pas là pendant dix ans, ne juge pas ce qui se passe ici !

La colère monte en moi comme de l'eau dans une marmite.

— Je suis bien placée pour savoir ce qui se passe ici, au contraire.

Je m'avance d'un pas vers Leiv, bien décidée à lui faire entendre sa bêtise, lorsque la main de Caern se referme sur mon poignet pour me retenir et me ramener vers lui.

— C'est bon, Maja, souffle-t-il de sa voix basse. Il a raison, ne t'en mêle pas.

— Oh, je t'en prie, cet empaffé a dû monter ce plan grotesque avec mon frère juste pour te donner une bonne leçon.

Leiv lâche un rire déguisant à peine son mensonge d'une pointe d'ironie.

— Je ne vois pas...

Je désigne la plaie à sa lèvre.

— Tu t'es fait ça tout seul peut-être ? Tu t'es pris une porte dans la figure ?

Caern ne rétorque rien, et c'est tant mieux car il n'y a rien à répondre.

— Maja, ce n'est pas ma décision, me fait remarquer Leiv. C'est celle de Sørensen, il veut l'interroger. Rentre chez toi avant qu'Erlend débarque ici et fasse un scandale.

— Ce que je fais de mon temps ne vous regarde pas, ni Erlend, ni toi.

— Tu es sa sœur et je suis policier. Ta sécurité, plus que n'importe laquelle ici nous importe.

Je bous de rage, mais la poigne de Caern m'oblige à me contenir.

— Rentre, insiste Caern.

Il m'attire vers lui, libère mon poignet et chuchote à mon oreille sous le regard fulminant de Leiv :

— Reviens ce soir. Je t'attendrai.

J'acquiesce à contrecœur, bouillonnante d'exaspération, même si la perspective de le revoir ce soir m'inonde d'excitation.

— Je viens, dit-il à Leiv.

Il s'avance aussitôt vers la voiture, sans marquer la moindre hésitation ou gêne. Leiv m'adresse un long regard, mâchoire crispée, puis lâche :

— Je sais pas à quoi tu joues, Maja, mais tu devrais prendre garde à toi. Tu ignores ce qui se passe ici.

— Des chiens qui ont disparu, lui rappelé-je, et tu accuses un homme sur un motif débile.

— Pense ce que tu veux, mais, certains adorent s'entraîner sur des chiens avant de tester ailleurs leurs expérimentations, si tu vois où je veux en venir.

Sa description implicite me glace le sang, alors que Caern se fige dans l'allée, le dos roide.

— Garde tes détails scabreux pour toi, grogné-je en me précipitant vers ma voiture, folle de rage.

J'adresse un dernier regard à Caern avant de grimper dans l'habitacle, de lancer le chauffage et de faire vrombir le moteur, ce qui arrache un sourire moqueur à Leiv. Je lui envoie mon majeur au visage, mais ça ne fait qu'accroître son air railleur. Il a remporté cette petite victoire, mais je compte bien la lui faire

payer. À commencer par mon abruti de frère !

Je lance la voiture vers l'îlot sur lequel s'étend l'hôtel, croise quelques phares dans le blizzard, traverse le pont et me gare n'importe comment devant la bâtisse. Je claque la portière, ma tension faisant des bonds, me rue à l'intérieur et fonce vers la cuisine où je suis à peu près certaine de le trouver à cette heure-ci.

Je ne me trompe pas. Erlend est derrière la cuisinière, en train de faire rissoler du poisson dans une poêle. Il relève la tête avec étonnement lorsque je rabats brutalement la porte derrière moi. Il arque un sourcil, puis un sourire amusé s'esquisse sur ses lèvres.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es si affamée que ça ?

— Pourquoi as-tu appelé Leiv ? le coupé-je en claquant la main sur la table en métal qui trône au milieu de la pièce.

Ses sourcils dessinent aussitôt un V agacé et ses iris prennent une teinte aussi métallique que son plan de travail.

— Où étais-tu ? exige-t-il de savoir en retour.

— Je n'ai aucun compte à te rendre, Erlend. Je ne suis plus une gamine.

— Mais visiblement tu es toujours aussi inconsciente.

— Et c'est pour cette raison que tu t'es octroyé le droit de le cogner ?

— J'ai fait ce que j'avais à faire. Ça ne te regarde pas.

— Oh si ! Dans la mesure où tu envoies ton chien de garde pour me mettre des bâtons dans les roues.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Ne fais pas semblant, Erlend. Tu as toujours détesté Caern. Tu n'as jamais supporté que je puisse vouloir le fréquenter.

Il retire brutalement son poisson du feu et rejette la poêle sur la cuisinière dans un geste brusque. Le bruit du cuivre éclate dans la pièce comme une détonation.

— Évidemment, Maja ! Ce type est un malade ! Même en admettant une seconde qu'il n'a pas violé et assassiné sa propre sœur, en admettant que je croie ton putain de mensonge lorsque tu prétends qu'il était avec toi, ça n'en reste pas moins un dégénéré. Tu as vu, comme moi, la façon dont il se comportait avec Aenna. La façon qu'il a de regarder les gens comme s'il était en train de les disséquer dans sa tête, et toi, encore pire que les autres. Il t'observe comme... je sais même pas comment. C'est pas naturel, Maja. Je ne veux pas que tu le fréquentes. Je refuse que ce mec t'approche. J'ai pas envie de te retrouver un jour sur les bords de la baie, avec un sourire de l'ange à la place des lèvres.

Je me fige, mon sang se glace dans mes veines, à la vision du souvenir qui se plaque dans ma mémoire avec la détermination d'un bulldozer. Je recule d'un

pas, la tête embrumée, alors qu'Erlend efface la distance entre nous. Il essaie de prendre mes mains dans les siennes, mais je me débats, heurte une étagère dont la vaisselle se choque, et croise les bras sur la poitrine telle une barrière entre nous.

— Tu es comme les autres. Tu ne sais rien de lui. De ses souffrances. De ce qu'il pense. Mais tu le juges quand même. À aucun moment, tu n'as cherché un autre suspect.

— Il a passé plus de sept ans enfermé dans un hôpital psychiatrique. Ne me dis pas qu'il n'a rien à se reprocher !

— Fais ce que je dis, mais pas ce que je fais ! rétorqué-je. Tu couchais avec Aenna, Erlend. Tu couchais avec elle, alors que tu penses dur comme fer que leur relation était malsaine. Qu'est-ce que ça dit sur toi ?

Il me renvoie mon regard comme si je venais de lui asséner un coup de poing au visage. Puis il se renfrogne, plisse le nez et s'agrippe à la table, ses biceps saillant sous la tension.

— Je n'étais pas amoureux d'Aenna, riposte-t-il d'une voix grinçante.

— Je trouve ça encore plus triste. Tu ne vois pas ce que je vois de Caern.

— J'en ai aucune envie ! Tu es complètement aveuglée par lui. Tu ne discernes même plus les évidences.

— Je me fous de ce que tu penses, ne te mêle plus de ma vie. Je suis rentrée ici pour me reconstruire, si tu refuses de m'y aider et d'être à mes côtés, tant pis, je me passerai de tes conseils.

Ses doigts blanchissent sous la pression, cramponnés à la table.

— C'est lui que tu choisis, Maja ? s'offusque-t-il aussitôt, le visage frappé de détresse.

Je recule vers la porte, le cœur meurtri et écartelé.

— Je ne veux pas choisir entre lui et toi, Erlend.

— C'est pourtant ce que tu es en train de faire.

— Parce que tu m'y pousses. Laisse-nous tranquilles.

— Je ne peux pas faire ça. Je veux ce qu'il y a de mieux pour toi, et ce n'est certainement pas ce type.

— Tu n'es pas moi, tu ne peux pas le savoir à ma place. Ne m'oblige pas à prendre une décision qui me brisera le cœur.

Il hoche la tête comme choqué, le regard hagard et un peu vide.

— Et s'il te plaît, à l'avenir, ne mêle plus la police à notre histoire. Tu sais quel effet ça m'a fait de revoir ces lumières ?

Il serre la mâchoire.

— J'ai eu la peur de ma vie, expliqué-je. J'ai cru que quelqu'un était mort.

Le ventre noué par la douleur et l'angoisse, je fais volte-face, prête à quitter la pièce, lorsqu'Erlend m'interrompt :

— J'ai juste demandé à Leiv de garder un œil sur toi.

Ma main se raidit sur la poignée.

— Ne fais pas comme si tu n'étais pas courant de cette histoire de chiens disparus, lancé-je par-dessus mon épaule. Ça me blesse d'autant plus que tu oses me prendre pour une idiote.

Je le vois lutter contre sa colère, avant qu'il n'ouvre la bouche pour protester :

— Crois-moi ou ne me crois pas, mais non, je ne sais même pas de quoi tu parles. Caern n'est pas un gentil garçon, Maja. Il traîne dans les rues, il fout la trouille aux gamins, il fait peur aux filles. Sørensen le garde à l'œil. Tu crois que c'est un hasard ?

— Non, je crois que c'est de l'acharnement, parce que la différence vous effraie.

J'ouvre la porte et m'élançai vers ma chambre, bouleversée.

Chapitre 17

Maja

Je suis tellement furax contre Erlend que je préfère prendre la voiture de notre père plutôt que de lui emprunter la sienne. Et comme je me sens fliquée, je file en toute discrétion, je n'ai aucune envie d'avoir à justifier mes actes et mes désirs.

La nuit enveloppe les Lofoten, mais la neige tourbillonnant toujours dans l'air, un voile blanc demeure accroché au ciel.

J'arrive au cimetière aux alentours de 23 heures. Je me gare dans la rue voisine, de sorte qu'on ne puisse pas surprendre ma voiture depuis la route principale. Je suis un brin contrariée de devoir prendre une telle précaution. J'aimerais que les choses se passent mieux, mais je réalise que mes espoirs sont illusoires pour le moment. Caern a raison, peu importe ce qu'il a fait ou non, il est d'ores et déjà coupable aux yeux des gens. Je ne crains pas d'affronter les jugements, je crains la réaction de Caern vis-à-vis de moi. Pour l'instant, mon seul désir est de gravir la montagne d'obstacles qu'il représente. Je n'ai pas besoin qu'on vienne interférer dans notre histoire si complexe et que la voix des autres le fasse fuir.

Je descends de voiture, l'écharpe remontée sur mon nez, franchis la barrière en pierre et me retrouve propulsée au cœur de ce décor digne d'un vieux film d'épouvante en noir et blanc. Les stèles percent les couches de neige, masses sombres qui semblent devenir mouvantes au gré de la brume. Celle-ci danse, s'écoule entre les tombes, leur donnant vie, comme si leurs habitants se tenaient juste au-dessus en une forme blanche immatérielle.

Je resserre mon blouson sur ma poitrine et hâte le pas, errant au milieu des pierres tombales. Le silence est si intense et le paysage à la fois si envoûtant et si terrifiant que je sursaute brusquement lorsqu'un bruit de cailloux retentit jusqu'à moi. Je me retourne vers le chemin déjà parcouru, balaie du regard le manteau nivéen qui macule le cimetière et les ombres tapies derrière. Je ne distingue rien de plus étrange, lève les yeux vers la montagne qui me domine. Je peine à déglutir. Une sueur glacée se répand le long de ma colonne vertébrale. Tout est si sombre. Me sentant soudain très seule, je fais volte-face et me précipite vers la

cabane. Je ne suis vraiment pas rassurée au milieu de ces tombes, même si je sais que mon imaginaire se prend l'envie de quelques fantaisies. Le décor est suffisamment flippant le jour, la nuit, il se révèle bien pire. Je ne suis pas assez courageuse pour avoir la curiosité de réveiller les morts.

Quand j'arrive à proximité de la cabane, ma peur augmente en proportion. Aucune lumière ne perce à travers la fenêtre.

Un nouveau bruit derrière moi. Près des pans de rochers abrupts. Je me force à respirer calmement, d'apaiser mon pouls effréné. Mon regard fouille la scène spectrale qui se tient sous mes yeux. Rien.

Je me dépêche de gagner le cabanon et retiens mon souffle jusqu'à ce que j'ouvre la porte et trouve refuge à l'intérieur. J'allume aussitôt la lumière, constate que le feu dans le poêle est éteint. Caern n'est pas revenu ici, de toute évidence. Je m'approche de la fenêtre, peinant à déglutir, jette un coup d'œil au-dehors, ne discerne rien de plus que le brouillard. Mon regard se pose ensuite vers la porte. Il n'y a pas de verrou. Je suis à la merci du cimetière et de ses fantômes. La peur, naissant de mes terreurs d'adolescente, me cloue un instant sur place. Mon cœur bat de manière frénétique et un nœud sournois tord mes boyaux. Je me force à bouger, me dirige vers le poêle et décide de le relancer. Peut-être qu'avec un peu plus de chaleur et de lumière dans la cabane, l'endroit me semblera moins effrayant.

J'attise le feu, puis me laisse tomber dans le fauteuil de Caern, m'emmitouflant dans sa couverture. Où est-il ?

Je guette la porte, puis la fenêtre. Le vent gronde dehors, si bien que les branches des arbres gémissent et heurtent sans arrêt le carreau, manquant de me faire bondir à chaque fois. Des ombres se dessinent sur les murs de la cabane et à l'extérieur, comme si une immense toile d'araignée était en train de m'emprisonner.

Une silhouette passe soudain devant la vitre et je bondis de terreur, mon cœur frappant ma poitrine jusqu'à la douleur. Une seconde plus tard, la porte grince et s'ouvre, libérant à l'intérieur une spirale de neige. Je recule, me prends les pieds dans le plaid, mes mollets heurtent violemment le fauteuil. Un hurlement meurt dans ma gorge, alors qu'une forme massive pénètre à l'intérieur, masquée par un épais blouson et une capuche sombre sur la tête. Je lâche la couverture, tremblante d'effroi, et comprends que je n'ai nulle part où aller ou me cacher. Je suis prisonnière d'une minuscule cabane de bois au milieu d'un cimetière. Qui m'entendra si je crie, sinon les morts qui tenteront de m'enlacer dans leurs bras ?

Mais alors que d'horribles images de sourire de l'ange traversent mon lobe

frontal avec la douleur d'un pic à glace, deux yeux perçants, d'un vert émeraude familier et hypnotisant, se soulèvent dans ma direction et me harponnent. Je cherche aussitôt mon souffle dans mes poumons atrophiés. La vie semble à nouveau se diffuser en moi, et le vent de terreur reflue comme la marée.

D'un coup de pied, Caern referme la porte et chasse les rafales qui grondent derrière le battant. Je suis incapable de bouger, tendue de toutes parts. Il penche la tête sur le côté comme s'il me sondait, puis retire sa capuche, libérant de l'obscurité la beauté de ses traits sauvages. En découvrant mon expression bouleversée, il fronce les sourcils.

— Maja ?...

Je ne lui laisse pas le temps de parler, je piétine le plaid et fonce dans sa direction. Il a tout juste le temps d'ouvrir les bras que je m'élançais déjà contre son torse. Ses mains se posent aussitôt sur le bas de mon dos et me ramènent contre lui. Son odeur me bouscule. Sa force. Sa peau. J'enfouis mon visage dans son cou, le hume à pleins poumons pour retrouver ce parfum qui m'est si cher. Ses doigts longent ma colonne vertébrale, soulèvent mon pull et mon t-shirt dans leur sillage. La chaleur se répand sur moi, à travers lui. Je manque de gémir sous sa caresse. Voilà si longtemps que je la rêvais et crevais d'envie de la sentir à nouveau étreindre mon corps. Mon sang palpite dans mes veines, alors que mes paumes enveloppent son cou. Il tressaille contre moi, mais ne recule pas. Sa joue hérissée d'une légère barbe frotte contre ma tempe. Ses cheveux longs tombent sur moi, effleurent ma peau. Le désir chasse la peur en un instant, et je relève la tête pour surprendre son regard. Ses pupilles sont dilatées, son expression aussi ivre que féroce. Il serre la mâchoire en posant les yeux sur moi, m'absorbant comme si j'étais un souffle d'air devant son visage. Il se dégage de lui une aura de puissance, tel un carcan qui pourrait m'étouffer. Les battements de mon cœur font rage. Ses sourcils se froncent et accentuent la profondeur du vert dans ses prunelles. Ses doigts se replient dans mon dos, griffent ma peau, et alors qu'une lutte semble tempêter en lui, ses lèvres se plaquent brusquement sur les miennes. Ça n'a rien de tendre ou de doux. De calme ou de gentil. Ça n'a rien d'une exploration. Il prend ma bouche avec acharnement, comme s'il craignait que je le repousse, comme s'il voulait se tatouer sur mon âme. Sa langue m'investit. Ses mains se referment le long de mes flancs et s'agrippent à ma peau. Il m'oblige à reculer, sans cesser de m'embrasser. Je m'accroche à ses épaules pour ne pas perdre l'équilibre, mais lorsque mes mollets rencontrent le fauteuil, je bascule soudain en arrière, Caern se laissant entraîner avec moi. Il pèse de tout son poids sur ma poitrine et m'empêche de respirer normalement, mais je m'en

fous. Je me cramponne à son cou, mes jambes se referment sur lui. L'une de ses mains se détache de mon dos et glisse entre nous. Ses doigts passent sur ma peau, mon ventre, se referment sur mon sein et le pétrissent avec violence, jusqu'à ce que je me contracte sous lui. Il se perd contre mes lèvres, avale mon souffle, et je sombre en lui.

Sa main quitte ma gorge, serpente le long de mon estomac, créant une lame de chaleur dans son sillage, pendant que d'un geste maladroit, je tente de lui retirer son manteau. Sans se détacher de ma bouche, il s'agite pour l'ôter, finit par le jeter plus loin, et sa main file à nouveau sur mon bas-ventre. Quand elle disparaît sous ma ceinture, j'ouvre les yeux sur lui, pour boire ses expressions, me prendre un shoot de son visage. À la place, je me heurte à ses deux iris ombrageux. Il me regarde avec intensité, et je devine l'affrontement en lui. Violent. Implacable.

En plongeant dans mes yeux, j'ignore ce qu'il y voit, mais il se tend, sa main se fige sur mon sexe. Il recule soudain dans un mouvement apeuré, presque paniqué, et me tourne le dos après avoir rejeté ses cheveux en arrière. Interdite, je me redresse du fauteuil, alors qu'il se dirige vers le poêle dans un profond silence pour y jeter du bois. Sa main tremble. Je reste un instant immobile, déroutée, cherchant à comprendre ce qui vient de se passer. Pourquoi me rejeter maintenant ?

Un flashback de nous deux allongés dans la cabane me revient brusquement en mémoire. Sa détresse. Ses angoisses.

Quand il referme la petite porte en fonte, je pose mon front entre ses omoplates sans lui laisser le temps d'esquisser un geste. La respiration courte, je l'enlace, les mains sur son ventre, et le presse contre moi. Mes doigts passent à leur tour sous son pull, errent sur sa peau douce, sur les quelques poils qui tranchent son bassin, depuis son nombril jusqu'à sa ceinture. Ses abdos se contractent sous ma caresse. Il plaque la paume sur le mur, à côté du poêle, et étouffe un râle derrière ses dents. Contre son omoplate, je murmure, le corps vibrant d'émotions :

— Tu peux me faire ce dont tu as envie, Caern.

Ma main droite s'engage sur la couture de son jean. De l'autre, je remonte vers ses pectoraux, savoure les muscles contractés et le velouté de sa peau fine.

— Ne dis pas des choses pareilles.

— Je veux être avec toi.

— Tu ne sais pas ce que ça signifie.

Je déboucle sa ceinture sans qu'il ne me retienne et détache un à un les boutons de son pantalon.

— Montre-moi.

Je sens tout son corps se raidir.

— Maja, tu es différente, à mes yeux. Tu ne comprends pas que...

Il paraît chercher ses mots, alors que ma main passe sur son caleçon, éprouve la dureté de son membre. Je ferme les paupières pour en apprécier la forme, l'épaisseur et, lorsque je n'en peux plus de désir, j'introduis mes doigts sous l'étoffe pour le caresser. Il grogne, jure, puis brusquement se retourne pour me saisir sous les cuisses. Il me soulève dans ses bras, m'embrasse avec rage et me porte jusqu'au matelas étalé dans le fond de la cabane, au cœur des ombres.

Il me renverse sur les draps, me recouvre de son corps imposant. Il tire sur son pull pour l'ôter et vire son t-shirt, libérant à ma vue son torse sculpté de muscles fins et bien dessinés. En appui sur les mains au-dessus de moi, son regard farouche me téléscopie et son visage prend un aspect animal. Son bassin insinué entre mes cuisses, il donne un coup de hanches, puis se penche vers moi, laisse ses lèvres courir sur les miennes, avant de posséder ma bouche. Lorsqu'il s'en détache, il me prévient, comme autrefois, d'une voix hachurée par la fièvre :

— Ne crie pas, Maja, s'il te plaît... surtout ne crie pas.

Il plonge dans mon cou, me respire, m'effleure et, soudain, sans prévenir, ses dents plongent dans ma chair, m'arrachent un sursaut violent. Mes bras se referment autour de ses épaules, alors qu'il lèche ma peau, par-dessus la morsure pour en tamiser la douleur. Saisie de surprise, je ravale de peu le cri qui a failli franchir mes lèvres, et retombe sur le matelas après m'être cambrée sous l'attaque. Il relève les épaules, fouille de nouveau au fond de mon regard d'une mine partagée entre l'envie primitive de continuer et la peur que je ne le fuie à tout jamais.

— Je... pardon, Maja. C'est toi... avec toi... je ne peux pas...

Avant qu'il ne tente de s'échapper, je prends son visage en coupe et l'attire vers mes lèvres.

— Pourquoi ?

— Parce qu'avec toi, c'est trop fort.

Il donne un coup de bassin inconscient entre mes jambes, qui me vole un gémissement. Il plisse les paupières, laissant deux veines vertes se faufiler jusqu'à moi.

— Je suis trop excité, m'avoue-t-il. Avec toi, je risque de perdre le contrôle. J'ai envie de...

Il s'interrompt, paraît tiraillé de souffrance.

— Dis-moi, l'encouragé-je.

J'ai l'impression de le perdre, il recule à l'intérieur de lui-même.

— Je t'en prie, explique-moi. Je te promets de ne pas m'enfuir.

— Je... je ne sais pas jouir si ce n'est pas violent.

Je me crispe légèrement, le regarde sans comprendre. Il tente de reculer, mais je le rattrape par le haut des bras.

— Reste.

Je le vois se débattre avec ses propres désirs et ses peurs, mais il finit par se calmer et demeure au-dessus de moi, ses hanches ondulant par intermittence en un réflexe de possession.

— Je ne veux pas t'infliger ça, Maja, murmure-t-il, et avec toi, j'en ai encore plus envie. Je me dégoûte. Je veux te faire crier pour pouvoir étouffer tes putains de cris, tu comprends ce que ça veut dire ?

Je dois admettre que non, alors je secoue la tête, les larmes piquant mes yeux malgré moi. Une onde de détresse traverse ses traits fatigués, émaillés de chagrin. La blessure de son âme semble bâiller à travers son regard.

— Je t'ai prévenue. Je vais te souiller. Salir tes envies pour les transformer en dépravation. C'est ce que je suis, Maja. C'est ça mon être profond. Le vrai moi contre lequel tout le monde te met en garde. Le moindre de mes désirs est sale.

Son index passe sur la morsure qu'il m'a infligée, près de ma clavicule.

— Pourquoi tu as besoin de ça ? chuchoté-je, bouleversée par son expression horrifiée et ses fantasmes.

Il ne me répond pas, mais son expression douloureuse pénètre profondément en moi. Mon cœur hurle, pourtant, la question qui traverse mon esprit en une fulgurance jaillit de mes lèvres sans que je ne puisse la retenir :

— Est-ce que... c'est ce que tu faisais avec ta sœur ?

Il se raidit, la fureur l'envahit, bat dans son corps comme un pouls, tout son visage se modifie en une boule de haine. Je sais que je n'en suis pas la destinatrice. Les veines de son cou saillent sous son épiderme, puis tout aussi brutalement, il se laisse tomber sur moi, la tête dans mon cou. Sa bouche près de mon oreille, il souffle :

— C'est elle qui me faisait mal, Maja.

Ma respiration se coupe net.

— Elle m'aspirait. Je devais être châtié, à cause de ce qu'il y a en moi. À cause de ça. De ces désirs. Pour les étouffer. Aenna devait le faire pour me sauver.

L'horreur me donne une nouvelle gifle. Je ne peux me retenir de l'enlacer si fort que je lui arrache une plainte. Le coude au-dessus de ma tête, il donne une

nouvelle poussée de son corps contre le mien, comme si une force l'y obligeait.

— Maman le lui a demandé, ajoute-t-il, et l'abomination de la scène s'incrute dans mon cerveau.

Des images de Caern enfant, prisonnier de cette famille, explosent dans mon esprit. Quelle sorte de tortures lui a-t-on infligées à l'abri des regards ? De quel genre de conneries l'a-t-on abreuvé et matraqué pour qu'il finisse par croire que ses désirs étaient impurs ? Quels étaient ces mots horribles susurrés au creux de son oreille, telles des paroles d'amour dénaturées, sorties de leur axe ?

Je ravale mon sanglot. Sa peau lisse glisse sous mes doigts, ses muscles roulent.

— Est-ce que tu as toujours eu envie de faire du mal ? demandé-je d'une voix frémissante.

— Je ne sais plus. Avec toi, j'en ai envie.

Il se terre un peu plus contre mon corps, son visage perdu dans mon cou. Son dos se couvre de sueur. Il tremble. J'ai du mal à croire qu'il veuille éveiller une quelconque souffrance en moi, alors qu'il semble aussi éperdu et terrorisé à l'idée même de l'évoquer.

— Et... que se passe-t-il si je ne crie pas ?

Son poing se ferme près de ma tête.

— Je ne sais pas. Elles finissent toutes par crier.

Un haut-le-cœur me saisit. En écho, une larme lui échappe et perle le long de ma gorge ; je suis frappée par sa détresse.

— C'est à ce moment-là que tu jouis ?

Ses bras se resserrent autour de moi, glissent sous mon dos qui se cambre pour lui répondre, et m'étreignent avec force.

— Non.

— À quel moment ?

— Quand... je les en empêche.

Je peine à avaler ma salive. La souffrance paraît nidifier en moi. À cause de la sienne qui ricoche et se mêle à la mienne. À cause des mensonges et des horreurs qu'on lui a fait subir. À cause de ses désirs fous et du désespoir que je sens jaillir en lui, se diffusant comme une drogue.

Mes doigts filent le long de son dos et se perdent sur sa nuque et dans ses cheveux.

— Et pour moi, que veux-tu vraiment, Caern ?

— Ne pas te perdre.

Sa réponse brutale, instinctive, semble s'insinuer au creux de mes os.

— Je n'ai pas peur de toi.

— Tu devrais.

— Tu ne me confierais pas tout cela si tu pouvais me faire du mal.

— Maja... mais c'est ce que je veux.

— Pourtant, tu me tiens dans tes bras. Tu ne me blesses pas. Caern, tu n'as rien de sale ou de répugnant ou je ne sais quelle autre ineptie qu'on t'a fourrée dans le crâne.

— Arrête...

Sa voix se brise, et un soupçon de colère s'y immisce. Je comprends tout de suite qu'aborder cette question sous cet angle le révulse, pire, le met en rage. Je me demande s'il est en mesure de réaliser que sa famille, sa sœur, sa mère, sont les responsables de son tourment. Qu'il n'existait pas. Qu'elles l'ont fabriqué.

— Je ne crierai pas, Caern.

Son poing se ferme si fort contre mes reins qu'il s'incruste dans ma chair.

— Je... les étoufferai pour toi, ajouté-je dans une voix complètement syncopée et frémissante.

— Pourquoi tu ferais ça ?

Il redresse enfin les épaules et se tient au-dessus de moi, les coudes plantés de part et d'autre de ma tête. Son regard bouleversé, veiné de rouge, s'entrechoque avec le mien.

— Pour ne pas te perdre, réponds-je à mon tour.

Je le vois reprendre une lourde inspiration, la panique et la honte livrent bataille sur ses traits. Je lève les mains et l'attrape au visage pour l'attirer vers moi. Il se laisse entraîner. J'effleure sa bouche d'un doux baiser, puis glisse ma langue entre ses lèvres. Son regard me fixe, cherche à percer à jour mes désirs, mes tromperies. Je camoufle la peur qui me ronge. Celle de faire plus de mal que de bien. Celle de tout rater. Celle qui craint de le briser. Mais l'envie de le sauver, de l'aimer, est plus violente et plus forte que mes angoisses.

— Je t'en prie, Caern, fais-le. J'ai confiance en toi.

Chapitre 18

Caern

Maja

Maja

Maja

Tout d'elle tourne en boucle dans ma tête. Son corps. Sa voix. Son regard. Son envie. Et ma honte qui me hurle de la laisser s'en aller, de sortir de sa vie. De ne pas la souiller. J'ai trop goûté à la douleur pour pouvoir m'en sevrer, et je ne veux pas la contaminer, qu'elle voie mon vrai visage. Qu'elle me hâisse elle aussi. C'est inévitable. Si je la touche, elle me détestera et me fuira. Elle crachera sur moi en me traitant de cinglé. Elle vomira sa haine et m'humiliera un peu plus.

— Caern, m'appelle-t-elle en caressant mon visage.

Mon corps lui répond en se pressant davantage contre ses seins. J'ai envie d'entrer en elle, de sentir qu'elle m'appartient. Mais de quelle façon me regardera-t-elle ensuite ? Je l'ai perdue une fois, sous le sourire de l'ange de ma sœur. À cause de mon envie d'en finir, de disparaître de cette Terre qui n'a rien à m'offrir. À part elle. C'est la seule bonne chose qui me soit arrivée, avant de m'être arrachée.

— Je t'en prie, répète-t-elle. Je suis avec toi.

J'écarquille les yeux sur la beauté de sa figure, sur ses boucles brunes qui tombent autour d'elle telle une couronne. Ses jambes se resserrent le long des miennes. La nausée gonfle dans mon estomac, alors que le désir brûle dans ma chair. Je m'approche de ses lèvres, mon cœur pulse jusque dans ma tête. Elle devrait me fuir. Ce genre de fille n'a rien à faire avec une ordure dans mon genre. Pourtant, elle me regarde dans les yeux, ses doigts s'accrochent à mes épaules, me caressent. Elle veut de moi. Et je veux d'elle.

— Essaie... essaie de ne pas crier, soufflé-je, souhaitant faire jaillir mon propre sang dans ma bouche pour étouffer celui qui bombarde mes tempes.

Elle hoche la tête, je lis l'anxiété sur ses traits, même si elle tente de me la cacher. Je peux me contrôler. Avec elle. Elle n'est qu'indulgence, tendresse, désirs ordinaires.

Je me redresse légèrement sur les genoux et passe mes mains le long de ses flancs, retroussant lentement son pull et son t-shirt sur son ventre. Elle a la peau satinée, qui glisse sous mes paumes telle de la soie. Elle m'aide à lui retirer ses vêtements, et la splendeur de son corps voluptueux se dévoile sous mes yeux. Le sang se déverse dans chaque partie de mon corps à toute allure, emportant dans son sillage des fragments de ma raison.

Maîtrisant tant bien que mal ma respiration, j'insinue ma main dans son dos et dégrafe son soutien-gorge. Je serre les dents en le retirant. Ses seins s'exposent, blancs, enflés, désirables. Maja a des formes moelleuses, de celles qui donnent envie d'enfoncer ses doigts dans la chair, de la pétrir, de la faire crier...

Je me fige, fermant les paupières pour la soustraire à mon regard dépravé. J'essaie de virer les images de ma tête, mais la voix d'Aenna s'insinue dans mes tempes : *Tu es sale, Caern. Tu vas lui faire du mal. Je suis la seule. Ce n'est pas grave... là... là... ne t'inquiète pas. Je serai toujours là.* salope de menteuse !

Les mains de Maja se posent soudain sur mon torse, parcourent mes muscles du bout des doigts, tracent des cercles autour de mes pectoraux. J'ouvre les yeux sur elle, me laisse envahir par sa douceur. Me jette sur ses lèvres. La goûte. Dérive le long de son cou, de sa gorge. Prends un sein dans ma bouche, tête le mamelon délicat. Elle se cambre, m'offre sa poitrine. Une offrande. Ses lèvres sont pincées. Son souffle raccourcit. Le rythme de ses poumons s'accélère. Ses doigts plongent dans mes cheveux, me contraignent contre elle. Dans un réflexe primaire, j'écarte ses mains, plaque son poignet au matelas. Je mords fort dans son sein sans même m'en rendre compte, en un mouvement automatique. Mes dents transpercent sa chair, un léger goût de son sang imprègne mon palais. Et elle crie. Un petit cri de stupéfaction, de douleur et de peur. La machine s'emballe aussitôt. Mon sexe durcit méchamment. Je me dégoûte. J'ai envie de vomir, mais c'est trop tard. Ma tête flambe comme un bouquet de feu d'artifice. Je relève les yeux vers elle, Maja le sait. Elle le sent en moi, monter telle une vague. Un raz-de-marée. La rage. La souillure abjecte qui gronde dans ma tête. Sa main se pose sur ses lèvres, sa peur tournoie en elle.

— Pardon... murmure-t-elle. Tu m'as surprise.

Sa voix perce mes tympans, fore mon cerveau.

Je l'attrape soudain par les hanches et l'oblige à se retourner sur le ventre. Elle ne lutte pas, même quand je tombe sur son dos, que mes doigts tirent sa culotte, la dénudent sans la moindre délicatesse. J'essaie de ralentir, de la toucher avec mon âme, pas avec ce cœur fourbe et cet esprit dérangé. Je veux que ce soit moi en elle. Pas une ombre. Pas une émanation d'Aenna ou de ma garce de mère.

Moi. En elle.

Je respire fort. Mon index sillonne le long de sa colonne vertébrale. Je me contrôle, alors que, le visage étalé sur le côté, elle épouse mes gestes de son œil gris bleuté. Ses lèvres sont entrouvertes, humides. Son souffle s'écoule à une cadence effrénée, tentant d'aspirer cet air que je lui vole.

Ma main s'arrête sur la courbe rebondie de ses fesses. Maja est gracile, mais ses hanches, ses cuisses sont pleines et appétissantes. Je les palpe, avant de glisser ma main entre ses jambes. Elle se tend sous mon intrusion. J'ai de plus en plus de mal à me maîtriser lorsque son sexe se dévoile sous mes doigts, qu'elle étouffe un gémissement. Mon index tourne autour de son clitoris. Elle soulève les hanches pour me permettre une plus grande amplitude, et je la pénètre avec mon doigt. Je suis tellement excité que je me touche, le jean et le caleçon baissés. J'y vais vigoureusement pour tenter de calmer mon poulx, de réorienter mon envie d'éveiller la douleur. Me faire mal à moi. Pas à elle.

Elle replie les doigts dans les draps, pose le front contre le matelas, soulève de plus en plus le bassin. Elle se livre sans fard et murmure :

— Caern...

Et c'est plus fort que moi. Un tourbillon de souvenirs me heurte violemment. *Tu es sale. Regarde-moi ce sexe dégoûtant. Lave ça ! Dépravé !*

Je prends mon sexe dans ma main et le presse avec tant de fermeté que je m'arrache mon propre gémissement. Surprise, Maja tourne la tête. Je suis si furax qu'elle me découvre dans cet état-là que je plaque ma main sur sa nuque pour l'écraser dans le matelas. Une plainte légère lui échappe dans un souffle.

Tu jouis en regardant ta sœur. Tu es sale, Caern ! Porc ! Je devrais te couper cette chose immonde qui pend entre tes jambes !

Je perds pied. Mon cerveau s'embrouille, mes souvenirs se confondent. Les haut-le-cœur s'acharnent sur mon estomac, donnent des coups d'estocade, et la haine m'envahit. Devient pulsante, vibrante. Je ne vois plus qu'un écran rouge devant mes yeux et n'entends plus que les hurlements dans mes oreilles : *Il était bien inutile que tu viennes au monde. Tu ne fais que souiller cette maison.*

J'attrape Maja par les hanches, la fièvre barrant mon front. Mes ongles s'enfoncent dans la chair tendre de ses cuisses lorsque je la ramène contre moi. Mon sexe appuie sur le sien. Puis pousse. Violemment. J'écarte ses chairs, pénètre son corps. Elle se crispe. Son cri meurt sur ses lèvres. Elle l'étouffe de toutes ses forces malgré la brutalité de mon acte. J'essaie de ralentir, d'adoucir mon invasion, mais je n'y arrive pas. Plus j'y pense, plus je frappe ses fesses de coups de boutoir enragés. Je ressorts presque en entier, et reviens en elle d'une

nouvelle grande poussée qui manque de lui arracher un cri. Le plaisir rampe, aride, dévastateur. Dans mon cœur abîmé, je la supplie de crier. De ne pas crier. De hurler. De se taire. Surtout de se taire. C'est plus facile... non, c'est faux. Je ne peux pas jouir. Le plaisir reflue, puis revient, en un va-et-vient insensé, comme mon sexe qui se laisse aspirer dans son fourreau étroit.

Mes larmes coulent sur son dos. Maja ferme les paupières, alors qu'elle retient ses sanglots. Elle mérite tellement mieux. Pas ça. Pas cet acte absurde dont je vole tout le sens. Je veux qu'elle soit à moi. Être à elle. Pas la faire fuir ou l'effrayer.

Je me laisse tomber contre son dos, l'emplissant de moi. Pose le front contre l'arrière de sa tête. Je m'enfonce si profondément qu'elle lâche un gémissement qui glisse sur mon âme telle une lame de rasoir. Je rapproche sans le vouloir ma main de son visage pour étouffer ses plaintes, alors que je veux les entendre. Pour les tuer ensuite. Ça me fait mal d'être comme ça. D'être taré.

Ma paume enferme sa bouche, mais sa main recouvre la mienne. Elle ondule du bassin contre moi pour mieux me sentir. Je la regarde, complètement désorienté. Elle prend mon doigt entre ses lèvres, le lèche, fait gonfler l'excitation. Je laisse échapper un grognement, alors que de nouvelles images me bombardent, laminent ma cervelle à grands coups. Je me concentre sur le mouvement de sa jolie bouche sur mon doigt, sur sa chaleur et sa moiteur. Je me dresse dans son dos pour mieux la pénétrer, alors que la voix d'Aenna s'insinue comme une putain de balle fracassant ma cervelle : *Elle ne peut pas t'aimer. Ce ne serait qu'un mensonge. Quand elle verra qui tu es...*

Maja halète, alors que le dégoût tapisse mon estomac. Ses soupirs se perdent dans la pièce, ils ressemblent à des griffures sur un tableau noir. Ma main quitte le bas de son visage et sinue le long de sa gorge. J'enroule mes doigts autour de son cou. *Tais-toi, Maja. Je t'en supplie, tais-toi...*

Tu vois, Caern, tu ne peux pas t'en empêcher. Tu souilles tout ce que tu touches.

Les mots d'Aenna s'immiscent, tatoués à l'encre indélébile dans ma chair.

Tu as besoin de quoi ? De lui montrer que tu as de l'emprise ? De la puissance ? Toi, petit être insignifiant. Tu rampes à mes pieds, mais tu veux lui montrer qu'avec elle, tu peux être viril... montre-lui, Caern !

Mes doigts encerclent brutalement la gorge de Maja. J'ai besoin de jouir, maintenant. Le plaisir martèle mon corps comme des coups de poing dans mes flancs, dans mes côtes. Maja referme aussitôt sa main sur la mienne en un geste de défense primaire, mais elle ne se débat pas. Même si la panique se grave sur

ses traits si beaux, elle se contrôle, me cherche du regard, alors que je tente de le fuir.

Montre-lui que tu es son homme. Salis-la. Elle ne demande que ça. Vas-y, Caern. C'est une chienne en chaleur. C'est tout ce que tu pourras gouverner. Une salope...

Non !

Pas Maja !

Maja est différente.

Elle veut être avec moi. Elle veut m'aimer.

C'est une salope ! Donne-lui ton foutre répugnant. Montre-lui qui commande ici...

J'arrache brusquement ma main de la peau satinée de Maja

Elle est comme les autres. Elle te détruira...

et cogne le mur de toutes mes forces. Une fois, deux fois. Trois fois.

La ferme la ferme la ferme la ferme

La douleur explose dans mes phalanges.

Maja sursaute à chaque coup, son sexe se refermant sur moi comme un étau. C'est si bon qu'elle manque de m'arracher un grognement, mais aucun son ne s'échappe de ses lèvres, à elle. Je frappe méchamment jusqu'à ce que la douleur ait fusionné avec mon sang. Quand celle-ci est bien ancrée en moi, je m'enfonce profondément, la possède avec toute cette souffrance accumulée, tout cet amour que je rêve de lui donner sans savoir comment, toute cette rage qui pulse dans ma tête. Elle me reçoit en silence, pressant ma main dans la sienne, et elle jouit, en me retenant prisonnier. Fasciné, je la regarde serrer les lèvres, fermer les yeux, se crisper de la tête aux pieds, la jouissance parcourant son corps comme un voile bordé de griffes qui la cambre contre moi. Alors, je jouis à mon tour, la bouche sur son épaule, mes dents plongées dans sa chair. Suffisamment pour que je puisse expulser mon dégoût et mon désir en elle.

Quand je retombe contre son corps moite et tremblant, mes cheveux déferlant autour d'elle, telle une barrière face au monde extérieur, la honte m'envahit. Du sang tapisse légèrement son épaule, là où ma canine s'est enfoncée dans sa chair, et ma main a saigné le long de son avant-bras, créant un obscur dessin rouge sur sa peau pâle. Le cœur oppressé, l'humiliation se cristallisant dans ma tête, je recule et bascule sur le dos, le bras devant les yeux. J'attends. C'est devenu

inévitable. Comment pourrait-elle supporter un être comme moi ? Je lui fais mal, lui vole une jouissance dégueulasse et j'ai dû éveiller en elle une peur viscérale, intime et profonde. Je ne viens pas de lui faire l'amour. J'ai outragé son intimité. J'ai cherché à m'approprier et corrompre une beauté et une pureté magnifiques que je ne posséderai jamais.

J'attends qu'elle se lève, qu'elle ramasse ses affaires et laisse entrer le froid dans la pièce. Je la déteste même un peu pour ça. Pour m'avoir donné le frêle espoir qu'elle puisse m'aimer, malgré ce que je suis.

Le poing fermé de colère, je réalise à quel point je me suis montré abruti et naïf pour avoir pu penser que c'était possible. Pour avoir pu imaginer qu'il existait une petite chance que je me comporte normalement avec elle. Alors qu'elle éveille tout le contraire de la normalité en moi. Qu'elle, plus que quiconque, anime mon désir. De lui montrer que je suis un homme. Pas un tas d'étrons jetés sur le sol. Pas ce type abject. Pas ce malade.

Je ne sais pas comment m'y prendre autrement.

Je presse mes dents, la douleur plantée dans le bide, le rire d'Aenna couplé à celui de ma mère s'enfonçant dans mes oreilles comme si c'était du gravier.

Je suis à deux doigts de bondir prendre l'air, de me foutre la tête dans la neige pour taire mes pensées, lorsqu'un corps chaud et velouté se blottit soudain contre le mien. La main de Maja se pose sur mon torse et me caresse tendrement, créant un frémissement sous ses doigts. J'en suis si étourdi que j'ai l'impression de rêver. Je crains d'ouvrir les yeux et de découvrir que rien de tout ça n'a existé. Sa bouche frôle mon flanc, le côté de mon pectoral, puis serpente jusqu'à mon cou en me couvrant d'une dizaine de baisers emplis de chaleur. Ses lèvres se referment sur le côté de ma mâchoire, jusqu'à mon menton, puis je la sens se hisser sur un coude, et sa bouche couvre la mienne. Elle m'embrasse jusqu'à ce que, désorienté, j'ôte mon bras de mes yeux. Mon regard tombe aussitôt sur la plaie le long de sa clavicule, la trace de mes dents visible, puis celle sur son sein, encore plus profonde.

Maja prend mes joues entre ses paumes et m'oblige à la regarder dans les yeux. Les siens sont emplis de larmes, et la douleur frappe mon cœur. Mes dents crissent les unes sur les autres à force de presser la mâchoire. J'ai envie de l'écarter de moi, j'ai l'impression de brûler sa peau, mais Maja me l'interdit, glisse l'une de ses jambes entre les miennes.

— Ce n'est pas grave, Caern, murmure-t-elle. Je vais bien. Tu ne m'as fait aucun mal.

Menteuse...

Elle force un sourire sur ses lèvres que je trouve horrible. Sous mon froncement de sourcils et ma mine sûrement peu engageante, elle l'efface aussitôt et laisse échapper un léger soupir. Elle attrape ma main dans la sienne, patine ses doigts le long de mon poignet, puis m'oblige à les regarder jointes ensemble.

— Ce n'est pas à moi que tu as fait mal, Caern, me dit-elle en désignant mes phalanges écorchées.

— J'ai essayé.

— De ne pas m'en faire, insiste-t-elle. Je sais que tu as cherché à te contrôler. C'est important, non ?

Je la considère, éberlué par sa façon de penser.

— Tu n'as pas envie de t'en aller ? m'étonné-je.

— Non. Tu veux que je m'en aille ?

— Non.

Elle me dédie un nouveau sourire, plus large cette fois-ci, et dépose un baiser sur ma paume.

— Tu n'es pas ordinaire, Caern, murmure-t-elle en se pelotonnant contre moi, gardant ma main dans la sienne.

Alors que je me crispe sous elle, elle s'empresse d'ajouter :

— Depuis l'âge de mes quinze ans, j'ai espéré ce moment.

— Tu dois être déçue.

— Non, pourquoi le serais-je ? Ne pas être ordinaire, ce n'est pas un défaut. J'aime tes silences, ta façon de me regarder, ton envie de me protéger, ta manière abrupte de t'exprimer et tes caresses lorsque tu veux bien me les donner.

Je détache ma main de la sienne et la passe sur ma figure. Pourquoi ne parviens-je pas à m'approprier et croire en ses paroles ? J'ai le sentiment qu'elle s'adresse à un inconnu. Or, de penser que ces mots sont destinés à un autre, le vide en moi se remplit de haine et de colère.

— Caern, pourquoi tu as dit qu'avec moi, c'était différent, plus violent ?

Sa question me prend de court. Les flashes éclatent dans ma tête.

Les lèvres rouges de ma mère qui s'entrouvrent pour me jeter au visage sa répulsion. Aenna, qu'elle tient entre ses mains comme un étau de fer, pour l'obliger à regarder. Pour la contraindre à me faire du mal.

Les mots s'écoulent dans mes tympans, tel du purin.

Maja me caresse de la même manière qu'elle toucherait une bête paniquée pour l'apaiser. Je parviens à desserrer la mâchoire en me concentrant sur elle, et

tente d'expliquer :

— Parce que... tu ne me regardes pas comme les autres. Tu ne me fais pas me sentir comme un moins que rien.

La honte m'opprime la gorge, mais je me force à lui parler de ça, ce que je ne me suis jamais permis avec personne. En dehors d'Aenna. Parce qu'elle seule pouvait me comprendre. Blesser pour mieux panser. Griffes pour mieux caresser. Hurler pour mieux gémir.

— Je ne suis pas sûre de comprendre.

— Une partie de moi veut te prouver que... c'est bien ce que je suis. Te montrer que je ne vauds rien. Que je ne peux que te salir en te touchant.

— Et l'autre ? me demande-t-elle d'une voix frissonnante.

Je déglutis, ferme le poing. N'en pouvant plus, je repousse Maja et m'assois sur le matelas. J'aperçois la tache de sang que j'ai formée sur le mur et les éclaboussures qui se dispersent tout autour sur le bois blanc. Maja se rapproche de moi, sans se soucier de sa nudité. Sa main se pose sur ma nuque et trace un serpent de chaleur avec ses doigts le long de mes omoplates. La sensation de brûlure me saisit les tripes. Je me retourne, attrape violemment son poignet et presse Maja contre moi, ses lèvres à quelques millimètres des miennes. Alors, je lâche d'un ton mordant, le ressentiment reprenant vie à l'intérieur de ma tête :

— L'autre part de moi veut te montrer que tu n'es rien d'autre qu'une pute de plus dans ma vie.

Son visage se chiffonne aussitôt sous mes mots crus. J'ai envie de vomir, mais je me force à continuer. Elle veut savoir, alors elle saura.

— Je veux te montrer que je suis ton homme. Que tu me veux, moi. Mon foutre. Mon emprise. Et si tu cries, j'ai envie de t'écraser davantage. C'est ça que tu aimes, Maja ?

Je la rejette dans un excès de rage.

— Non, c'est toi, murmure-t-elle en se blottissant dans mon dos sans craindre ma colère.

J'en reste saisi de stupéfaction.

— Je ne suis pas les autres femmes. Celles qui t'ont blessé. Celles que tu détestes. Je ne te ferai jamais le moindre mal, Caern. Pas volontairement, en tout cas. Je n'ai rien contre ton foutre non plus, se moque-t-elle, se forçant à rire. Mais je ne veux pas que tu croies que tu n'es qu'un moins que rien à mes yeux, c'est faux.

— Comment peux-tu le savoir ? Je me comporte comme un salaud avec toi.

— Je ne trouve pas. Tu te confies. Tu me laisses approcher. Tu partages tes

émotions, tes sentiments avec moi, alors que je sais que c'est douloureux.

Je tourne la tête vers elle. Maja n'a pas son pareil pour me décontenancer.

— Et toi, c'est quoi tes sentiments ? Quand je te traite de cette façon, qu'est-ce que tu ressens ?

Je bouge de façon à voir son visage, la lueur dans ses yeux, le grain ivoirien de sa peau et la rougeur de ses joues.

— De la colère.

Je me prends ses trois mots comme un coup de poing dans l'estomac. Maja s'empresse de poser sa main sur mon genou, sa chaleur se diffusant à travers mon jean.

— Je ne vais pas te mentir, Caern. Tu as plein de choses cassées en toi qui me révoltent, parce qu'on t'a convaincu qu'elles étaient vraies. Alors, je ressens une violente colère envers ta famille. Envers la ville qui te pousse à croire tout ça aussi. Même envers moi pour... pour ne pas avoir été là pour toi.

— Tu ne pouvais pas. Avant, je ne t'aurais pas laissée approcher. Je voulais juste en finir. Ne plus avoir à penser.

Elle prend ma main dans la sienne et retourne mon poignet sur sa cuisse. Là, elle remonte les innombrables cicatrices qui parsèment mon avant-bras.

— Pour ça aussi, je ressens beaucoup de colère. Mais surtout...

Elle se déplace, grimpe sur mes genoux et noue ses bras autour de ma nuque avec un naturel déconcertant. Mes mains enveloppent instantanément ses flancs chauds et doux.

— Beaucoup d'amour. Je veux te donner tout ce que j'ai dans le cœur. Je ne suis pas là pour jouer avec toi. Pour me servir de toi. Pour t'humilier ou te blesser. J'ai envie que tu découvres une autre vie que celle que tu as connue au manoir.

— Tu recommences.

— Quoi donc ?

— À vouloir me sauver, murmuré-je contre ses lèvres.

Elle acquiesce.

— Mais c'est un désir très égoïste, Caern.

— Ah oui ?

Je lève un sourcil étonné.

— Je te veux pour moi.

Elle dépose un baiser sur mes lèvres. Ses mains glissent le long de mon cou, courent partout sur mon corps.

— Tu pourrais avoir d'autres hommes, sur l'île, Maja. Pourquoi tu

t'encombres ?

— Je suppose que j'aime les défis.

Je la propulse sur les draps et me dresse au-dessus d'elle, les coudes plantés de chaque côté de sa tête. Dans mon esprit, une petite voix résonne, familière et détestable : *elle se moque de toi. Personne n'a vraiment envie d'être avec toi. Répugnant...*

J'essaie de la chasser. Plonge dans les iris clairs de Maja pour trouver le réconfort et la chaleur. Me répète qu'elle veut de moi. Que je veux d'elle. Profondément. Et l'excitation vivote au creux de mon ventre, dans mon sexe. De nouvelles images reviennent, immaîtrisables. L'envie de l'entendre crier sous ma paume circule dans mes veines en une langue de flammes brûlantes et dévastatrices.

— Moi aussi, soufflé-je contre ses lèvres. Je suis égoïste. Je te veux pour moi.

Je reconnais à peine le son de ma voix, basse, lourde, délivrant son lot de désirs obscènes.

— Je le suis déjà, chuchote-t-elle.

Elle est comme les autres, Caern. Elle te brisera le cœur. Joue avec elle. Ne tombe pas amoureux. Tu sais que tu n'en es pas capable.

— Maja, dis-le encore, supplié-je pour effacer les semonces de ma tête.

— Je suis déjà à toi.

Ses lèvres se posent sur les miennes, ses mains me caressent, comme si elle entendait elle aussi les horreurs que me murmurent ces voix, alors que je sais très bien que c'est impossible. Maja ne peut pas les entendre. Le seul qui soit cassé ici, c'est moi.

Chapitre 19

Maja

Les premiers rayons du soleil percent et se répandent à travers la fenêtre, par les rideaux blancs translucides. La chaleur m'environne, alors que le poêle s'est éteint depuis un moment. Je ferme un instant les paupières, savoure sa présence dans mon dos, son bras refermé sur mes hanches, sa main large et puissante posée sur mon ventre en éventail, son souffle régulier qui se perd dans mes cheveux. Il a ôté son pantalon pendant la nuit si bien que ses jambes sont mêlées aux miennes sans aucune barrière. Je me sens bien, malgré mon état de fatigue et l'élancement entre mes cuisses. Il est tamisé. Pour un matin normal, après une nuit à faire l'amour, j'en aurais souri, une petite irritation qui rappelle les ébats passés, mais avec Caern, c'est un mélange perturbant. Un gisement de plaisir, une fondation épaisse de désir et une fissure de douleur qui tente d'ébranler le tout. Mais je ne regrette rien. Pas un instant. Ni ses larmes. Ni les morsures qui me font mal. Ni le sang qui a giclé sur le mur. L'ensemble était indispensable. En soi, je ne sais pas si ça changera quoi que ce soit à notre avenir, mais je m'accroche à l'idée que nous avons accompli un grand pas en avant. Il s'est dévoilé. Il m'a ouvert son cœur, alors que j'ai conscience de la difficulté que ça représente pour lui d'accorder sa confiance, encore plus à une femme. Celles qu'il a connues dans sa vie, celles qui auraient normalement dû lui apporter de l'amour et de l'assurance, n'ont fait que le blesser, le rabaisser, l'humilier. Rien que d'y penser, j'en éprouve une rage crue et étourdissante. Outre l'envie furieuse de coller des gifles à son odieuse génitrice, j'aimerais offrir à Caern une nouvelle définition du monde, de l'amour, qu'il voie en moi un espoir de connaître le bonheur. Je ne désespère pas non plus d'apercevoir un jour sur ses lèvres le début d'un sourire heureux. Mais pour l'instant, sa façon de concevoir les gens, les relations, le sexe, est corrompue par des années – toute une vie – de maltraitance. Je ne sais pas comment faire en sorte de tout remettre dans le bon ordre dans sa tête. Je ne sais même pas si c'est possible, mais je ressens le besoin et le désir ardent, presque enragé, d'essayer. Après tout, il a ouvert la brèche. Même si je n'ai pas réussi à me contenir de crier, même s'il a ébranlé ma chair, même s'il a eu envie d'étouffer ma voix, il s'est refréné. Il a frappé le mur pour

ça. Pour ne pas me faire de mal. Tout ce que je retiens de cette nuit est là. Dans cette marque sur le mur. Sur ses phalanges écorchées. Il a préféré se blesser lui-même pour me protéger de lui. C'est la seule preuve dont j'ai besoin.

Je me love un peu plus dans ses bras, profitant de la chaleur de son corps. Caern est façonné comme une armoire à glace, puissante et robuste, sur laquelle on peut se retenir de chuter. C'est un sentiment agréable de se sentir en sécurité, alors que paradoxalement, Caern représente l'inverse de l'assurance et de la sérénité. Pourtant, ça ne me dérange pas de m'investir dans une histoire qui risque de m'exploser à la figure et de me faire souffrir. Cette souffrance sera seulement à la hauteur de ce que j'ai toujours ressenti pour cet homme. Depuis l'adolescent mystérieux à celui qui se tient enroulé autour de moi maintenant. La vie a su me montrer très tôt à quel point elle pouvait être fantastique et l'instant d'après, monstrueuse. Ce n'est jamais linéaire et on ne sait jamais à quoi s'attendre. Au final, malgré les périls que cela comporte, ça vaut le coup de s'impliquer à fond, pour ne surtout rien regretter à la fin.

Caern gémit contre mon cou en me sentant épouser toutes les courbes de son corps et resserre son bras sur moi. Je gigote afin de me tourner face à lui et de glisser une main entre nous pour caresser son torse. Ses paupières papillotent dans la lumière ouatée d'un matin de fin d'automne et s'entrouvrent sur ses jolis yeux verts. Ils se posent sur moi et semblent presque étonnés de découvrir que je suis toujours là. Je dépose un baiser tendre et chaste sur sa bouche. Le coin de ses lèvres se retrousse légèrement.

— Salut, marmonne-t-il d'une voix encore ensommeillée.

— Salut.

Je passe ma main dans ses cheveux pour en repousser une mèche qui tombe en plein milieu de son visage. Il suit mon mouvement des yeux d'un air surpris. Je me demande soudain s'il s'est déjà réveillé aux côtés d'une femme avant moi. Il a passé des années en hôpital psychiatrique, mis en cause pour un crime qu'il n'a pas commis. Il est honni partout dans l'archipel, si bien qu'il est peu probable que les filles de Svoldvær lui accordent un grand intérêt. Comme Erlend avec moi, les frères ou les pères doivent veiller à leur progéniture et empêcher Caern d'entrer dans leur vie. Cependant, cette nuit ne peut me laisser le moindre doute possible sur ses activités sexuelles. Il n'en est pas arrivé à de telles extrémités ni à une telle compréhension de ses désirs sans les avoir expérimentés au préalable. A-t-il déjà été amoureux avant ?

Ses doigts qui longent ma colonne vertébrale en une langoureuse caresse me ramènent brutalement dans mon corps. Je cille, tandis qu'il arque un sourcil un

brin narquois.

— Tu n'étais plus avec moi, souligne-t-il.

— Je réfléchissais.

Ma remarque le tend aussitôt. Je m'empresse d'ajouter en voyant son visage se rembrunir :

— Je... je me demandais seulement si tu avais eu une copine avant moi.

Il lâche un ricanement.

— Je sais que tu n'en as pas à l'heure actuelle, mais... après que tu es sorti de l'hôpital...

Il me coupe la parole en refermant ses lèvres sur les miennes. Elles sont pressantes et sans douceur. Il ne cherche pas à réveiller le désir de cette nuit. Il se contente de me réduire au silence. Alors, j'obéis et me tais, le regard planté dans le sien. Il se détache ensuite de ma bouche, pousse un soupir et bascule sur le dos, m'emportant avec lui. Je me glisse le long de son corps, passe une jambe par-dessus les siennes jusqu'à frôler son bas-ventre. Sa main aux phalanges écorchées se pose sur mon genou pour le maintenir contre lui.

— Je n'ai pas eu de copine, Maja, finit-il par avouer en fixant le plafond. La seule qui a pu un jour se rapprocher de cette dénomination, c'est toi, et ça n'a pas duré bien longtemps.

L'os de sa mâchoire se dessine sous sa peau quand il la crispe.

— Mais je suppose que ce n'est pas le vrai sens de ta question, ajoute-t-il en abaissant les yeux sur moi.

Je me sens rougir à le harceler ainsi.

— Je suis désolée. Je ne voulais pas me montrer indiscrette.

— Tu as le droit de l'être. C'est juste que...

Il se tait, passe la langue sur ses lèvres.

— Plus je te confie de choses sur moi et plus j'ai peur que tu t'en ailles.

— Tu n'as pas à le penser. Je ne suis pas là pour juger ta vie, Caern. J'essaie seulement de la découvrir et de te comprendre. C'est de cette façon que fonctionne une relation, n'est-ce pas ?

Il rit d'un rire sans perspective, sans joie.

— Je n'en sais rien. Personne ne s'intéresse à moi, à part toi.

— Tu dois trouver ça étrange, je suppose.

— Je te trouve, toi, étrange.

Je souris, me hisse à sa hauteur pour me retrouver face à son visage.

— Tu gardes tout de même la palme. Je tente de décortiquer ton étrangeté.

J'essaie de lui arracher un sourire, mais je n'y arrive pas. Il me fixe avec cette

intensité bien à lui, et le silence se répand dans la cabane comme une vague qui recouvre un rivage pendant la marée, sans laisser la moindre chance au sable de ne pas être avalé. Sa main se crispe légèrement sur mon genou. Il détourne le regard, paraît perdu dans ses pensées. Aucune ne semble lui être agréable. Puis il finit par lâcher comme une bombe :

— Je paie des filles.

Sans pouvoir m'en empêcher, je me raidis, me demandant si j'ai bien entendu.

— Une, en particulier.

Je sens sa honte qui l'envahit comme un voile qui recouvrirait son épiderme. Je glisse aussitôt la main sur son torse pour qu'il comprenne que, peu importe ses aveux, ça ne modifie pas l'image que je me suis créée de lui.

— J'ai... essayé d'aborder des filles en sortant de l'hôpital, mais... comme je ne parle pas beaucoup, ça leur fait vite peur, et...

Il retire son bras de sous ma nuque pour le positionner en travers de son visage et se dissimuler.

— ... vu ma façon de faire l'amour, ça n'a jamais duré longtemps. Payer les filles, c'est devenu plus facile. Celle que je vais voir se laisse faire. Je paie juste plus cher pour... pour lui faire un peu mal. Je n'ai pas besoin d'expliquer.

Sa pomme d'Adam accomplit un va-et-vient prononcé. Je continue de le caresser, alors qu'il se tait à nouveau, me laissant accueillir comme je peux cette nouvelle révélation.

— J'ai eu un petit ami, lui confié-je finalement, après un moment. Ça a duré quelque temps.

Ses pectoraux se contractent brutalement sous mes doigts.

— J'étais très triste et paumée après ce qui s'est passé ici. J'avais peur, lui avoué-je. Il m'a aidée à me remettre sur pied. Je croyais avoir réglé mes problèmes, avant de me rendre compte que je n'avais fait que les fuir, au lieu de les affronter. En prenant conscience de tout ça, j'ai aussi réalisé que je ne le laissais pas beaucoup me toucher, ni dans mon cœur, ni dans mon corps. C'était assez froid. Un peu forcé. Pour lui faire plaisir. Parce que c'est ce qui se fait dans un couple. Je ne voulais pas paraître plus bizarre que je ne l'étais.

À mesure que je me livre à mon tour, il baisse son bras pour tourner la tête vers moi et plonger ses yeux dans les miens.

— J'aimais sa présence et le sentir près de moi. C'était rassurant. Mais je n'avais pas besoin de plus. Je n'éprouvais pas vraiment d'envie.

— Tu n'aimais pas ça ? me demande-t-il, manifestement intéressé par mes confidences.

— Ce n'était pas désagréable, je prenais du plaisir, mais... Je ne sais pas, ce n'était probablement pas comme ça que je m'imaginai les choses.

— Comment tu les imaginai ?

— Passionnées. Violentes. Un sentiment qui te retourne la tête et le corps. Un désir irrésistible qui t'envahit et que tu ne peux éteindre qu'avec l'autre. Mais ce n'était pas lui, l'autre.

Ses doigts sinuent le long de ma gorge et s'arrêtent près de la morsure dont l'empreinte est toujours parfaitement visible là où ses canines se sont plantées. Ils tournent autour sans oser la toucher et frôlent mon mamelon qui s'érige lentement.

— J'ai pris du plaisir hier soir, me révèle-t-il. Ce n'était pas comme d'habitude.

— Parce que tu ne voulais pas me faire de mal ?

Il acquiesce, puis ajoute en approchant ses lèvres des miennes :

— J'ai envie de t'en donner aussi, mais je ne sais faire que comme ça. Je veux être « l'autre » dont tu parles, Maja.

J'esquisse un sourire face à ce compliment dont il n'a même pas conscience.

— Tu l'es déjà, murmuré-je en caressant le chaume de ses joues. J'ai pris beaucoup de plaisir hier soir moi aussi. Ce n'est pas ce à quoi je suis habituée...

Il laisse échapper un grognement d'ours blessé entre ses dents, et je souris en ajoutant, malicieuse :

— Tu n'es pas métronomique, froid ou académique.

— Comment je suis pour toi alors ?

— Sauvage. Diablement sexy, réponds-je en laissant mes ongles glisser le long de son torse jusqu'à ses abdos. Je me sens désirée quand tu me regardes. Même si tu déformes les choses là-dedans, ajouté-je en tapotant son front avec douceur, ta rudesse m'a montré à quel point tu étais excité, et tes tentatives pour te contrôler, à quel point j'étais importante pour toi.

— Oui.

Caern est avare en mots, mais même quand il n'en prononce qu'un seul, qui peut paraître insignifiant, son sens est tout son contraire ; il révèle bien davantage de lui, de ses sentiments, de ses émotions.

Je l'embrasse chaudement, alors que ses doigts caressent mon dos, vertèbre après vertèbre, son pouce roulant sur ma peau. Quand nous cessons de nous bécoter, il me demande, les yeux dans les miens :

— Je ne veux pas que tu te forces avec moi. Si je... je dépasse ce qui convient sans m'en rendre compte, tu dois me le dire. J'essaierai de... faire autrement.

Hier, tu m'as demandé de te montrer, c'est ce que j'ai fait.

— Je sais. Je n'hésiterai pas, lui promets-je.

Il s'approche soudain de moi, tel un félin en mode prédateur, me hume, son nez le long de ma mâchoire, puis redressant les épaules au-dessus de moi, sa bouche près de la mienne, il murmure :

— C'était bon, Maja.

Sa joue frôle ma joue, ses poils de barbe m'irritent délicieusement la peau et ses lèvres reviennent jouer avec les miennes.

— C'était la première fois que je touchais la peau d'une femme, à l'intérieur, m'avoue-t-il, me laissant coite de surprise.

Je mets quelques secondes à comprendre.

— Tu veux dire : sans préservatif ?

Il hoche la tête. Une petite ride se creuse entre ses sourcils. Sa langue lape ensuite mes lèvres, avant de s'immiscer dans ma bouche, m'arrachant un discret gémissement.

— C'était plus chaud, me dit-il ensuite, avant de m'embrasser encore, puis de reprendre : Plus mouillé. J'aurais dû en mettre un, je le fais toujours, Maja, mais je n'ai pas réfléchi. J'étais trop embrouillé et excité. Je voulais te sentir.

Il insiste sur ces derniers mots, d'une voix plus gutturale, pleine de sous-entendus.

— Parce que c'est plus fort ?

Il me dévisage, et je devine dans l'intensité de son regard qu'il a saisi : j'ai compris où il souhaitait en venir. Sa marque en moi. Sa souillure autant que son pouvoir déposé au cœur même de ma féminité.

— Oui, tout est plus fort avec toi.

Je gémiss de plaisir sous ses paroles et ses caresses. Ses prunelles prennent une teinte plus sombre, gorgées d'excitation. Son sexe durcit contre ma cuisse et, sans pouvoir m'en empêcher, je la frotte avec indécence sur sa peau nue et sensible.

À l'instant où il bascule entre mes jambes, le souffle plus court, le corps tremblant de fièvre, la porte vole soudain en éclats. Elle est arrachée de ses gonds, propulsée dans des éclisses de bois vers le poêle. Le son résonne, brutal. Un cri de stupéfaction et de panique m'échappe. Une dizaine d'hommes armés de pistolets et de mitraillettes font irruption dans la cabane et l'investissent, piétinant le vieux parquet. Le fauteuil de Caern est balancé à travers la pièce pour libérer le passage. Des ordres hurlés retentissent dans un mélange de voix et emplissent la cabane. Je n'ai pas le temps de réfléchir dans le brouhaha et le

froid, que des mains s'emparent de Caern, l'arrachent à moi et le propulsent contre le mur avec tant de force que sa tête heurte le bois.

Je mets quelques secondes à reconnaître les uniformes, les casques, les gilets par balles et les armes. Je me débats pour attraper la couverture, m'en couvrir et me redresser du matelas. Deux hommes ont ceinturé Caern, placé face contre le mur, dans sa nudité vulnérable. Je reconnais Sørensen et j'entends sa voix qui fore dans mon crâne avec un pic à glace :

— Caern Corange, tu es en état d'arrestation...

Je n'entends pas la suite, trop médusée, choquée. Tout se déroule au ralenti alors que l'attaque n'a pris que quelques secondes. La clameur gronde encore dans mes oreilles. J'attrape au vol le regard de Caern qui, la joue collée au mur, fronce les sourcils. Il ne dit rien, mâchoires serrées, mais ses yeux braqués vers moi valent tous les discours.

Il est arraché à ma vue lorsqu'une main se referme brusquement sur mon poignet et me fait exécuter une volte-face. Je lève des yeux paniqués et me retrouve face au visage énérvé de Leiv. Son regard bleu semble traversé d'icebergs. Les veines de son cou saillent sous sa peau. Sa poigne est féroce et douloureuse. Je me rends compte que je pleure lorsque je surprends son regard en train de suivre le chemin de mes larmes. Ses lèvres en tremblent, pas de compassion, non, de colère.

— Habille-toi ! m'ordonne-t-il.

Il me rejette d'un geste brusque vers le fond de la cabane, en direction de mes vêtements éparpillés. Je manque de m'étaler en achoppant contre le bord du matelas. Démunie, je maintiens maladroitement ma couverture pour me cacher du regard de tous les hommes présents, nerveux et excités par l'adrénaline. Celle-ci est palpable dans la pièce, dans leurs gestes circonspects, dans leurs œillades acérées. Je me sens mal. J'ai la nausée.

Les hommes de Sørensen traînent Caern vers l'entrée et lui fourrent un jean et un pull dans les bras pour qu'il s'habille rapidement. Je comprends tout de suite qu'on ne me laissera pas l'approcher ou lui parler. Il obéit d'un air mécanique, mais son regard reste obstinément accroché à moi.

— Dépêche-toi, Maja ! me crie Leiv.

Je ne l'ai jamais vu arborer un tel masque de hargne. Gardant tant bien que mal le contrôle de mes nerfs, je me détourne de Caern et me précipite vers mes habits. Mains tremblantes, j'attrape ma culotte, frissonne sous les multiples regards qui me surveillent sans décence, comme si j'étais capable d'attraper une arme. Je me sens bafouée, méprisée. Je connais tous ces hommes ! La plupart

m'ont vue grandir, quand je n'ai pas grandi directement avec eux. Comme celui de Leiv qui me dévisage maintenant comme si j'étais une pute qui se donne au premier qui passe, ce qui est plutôt ironique quand on connaît sa vie.

Humiliée, j'essuie mes larmes d'un revers du poignet et tiens péniblement la couverture devant moi pour enfiler ma culotte sans me dévoiler davantage. Lorsque je parviens enfin à la positionner correctement, je surprends Leiv en train de renifler, passant sa main sur son nez. Dans ses yeux, une lueur de désir me percute aussi violemment que s'il avait posé les mains sur moi. Sa façon de me regarder, si peu habituelle, fait aussitôt naître dans mon ventre un sentiment brutal de répulsion. Un goût de bile envahit ma gorge. J'ai l'impression qu'il marque son territoire, qu'il crie à tout le monde, et à Caern en particulier, que je serai bientôt à lui. Je me dépêche de prendre mon t-shirt, mais au moment où je lutte pour le passer sans faire tomber la couverture, une agitation se crée dans le dos de Leiv. Celui-ci se détourne de moi, et la voix de Caern, même si elle est basse, résonne dans toute la cabane d'un ton déchaîné :

— Ne la regarde pas !

Leiv laisse échapper un ricanement. Un sourire narquois étire ses lèvres, et il rétorque sèchement :

— Quand elle saura la vérité, il y a fort à parier qu'elle ne regarde plus que moi, salopard !

Le timbre froid de Leiv me glace le sang. Je ne suis pas accoutumée à voir cette facette de lui. Il a toujours été le garçon jovial, le rebelle, le noceur qui aime s'amuser. Pas cet être calculé, emplis de colère qui se tient devant moi.

Le visage de Caern se froisse.

— Ça suffit, emmenez-le, intervient Sørensen d'un ton infaillible.

On laisse à peine à Caern le temps d'enfiler ses boots que les flics le traînent dehors sous mes yeux incrédules. Mon cœur cogne si fort que je m'attends à ce qu'il jaillisse hors de ma poitrine.

— Occupe-toi d'elle, ordonne le chef de district.

Leiv hoche la tête et se campe de nouveau devant moi. Je fixe quelques secondes le pistolet noir qu'il tient pressé dans sa paume. Ma tête bourdonne. Je vois flou. Ce n'est qu'un cauchemar. J'ai l'impression que les phares bleus des voitures de police filtrent jusqu'ici, emplissent la cabane, peignent des éclairs sur les murs.

— Maja, tu as entendu. Dépêche-toi.

Je reviens à moi, m'empresse de saisir mon pantalon et de l'enfiler.

Alors que la cabane se vide peu à peu, me laissant seule avec Leiv, il s'avance

vers moi. Dans un réflexe ridicule de protection, je recule et manque de tomber contre le petit meuble de cuisine. Leiv se stoppe net, me dévisage, un voile sombre passant sur ses traits. Puis, un rictus revient tirer le coin de ses lèvres :

— C'est de moi dont tu as peur, Maja ? me demande-t-il d'un ton frappé d'amertume.

Je hoche la tête, tremblant de tous mes membres.

Il doit prendre conscience du froid qui envahit la pièce, de toutes les parcelles de peau encore nues. Il émet un juron et me désigne le reste de mes affaires.

— Grouille-toi. Je dois t'emmener au poste.

— Mais... pourquoi ? Que se passe-t-il ?

Un muscle de sa mâchoire tressaute. Son regard se détourne vers la fenêtre. De là, j'aperçois les flics qui conduisent, menotté, Caern vers l'allée principale du cimetière. Le contraste entre la petite chapelle d'un blanc immaculé et les ombres des policiers me saisit. Mon pouls bat jusque dans mes tempes, me remplit la tête.

Quand je reviens vers Leiv, il s'est rapproché de moi. Ses iris, brillants comme des lames, plongent dans les miens, et il crache presque sur mon visage :

— Erlend t'avait avertie de ne plus l'approcher.

— Je fais ce qui me plaît !

— Et ça te plaît de baiser avec un assassin ?

— Ce n'est pas lui ! Vous vous acharnez à lui vouloir du mal. Vous êtes comme tous les autres.

Sa bouche s'étire de rage. Il m'attrape par les deux bras, me ramène contre lui, alors que je tente de me débattre, et me secoue jusqu'à ce que je daigne me calmer. Alors, il lâche froidement :

— On a retrouvé le corps d'une fille.

Je pleure, renifle.

— Et alors ? Tu ne peux pas l'accuser de tous les maux !

— Alors... elle avait le beau sourire de l'ange tatoué sur les lèvres. Ça te rappelle quelque chose ?

Il était en rage. Il l'avait déjà connue, balayant, irradiant son corps comme si on jetait du kérosène sur lui. Mais il avait la sensation qu'elle était encore plus profonde, plus terrifiante, prenant possession de tout son être. Il voulait lutter contre elle. Oui, lutter. Contre son désir. Celui qui grandissait dans sa tête en même temps que sa rage. Les deux intimement liés, tels deux amants maudits. L'éteindre. Il ne pensait qu'à ça. Couper le flot anormal de ses émotions. Il avait l'impression de dégueuler son envie, qu'elle suintait à travers tous les pores de sa peau et que tout le monde pouvait la voir. C'était à cause d'elle. Il l'avait suivie dans la rue, il avait admiré ses longs cheveux déferlant jusqu'à ses fesses. Il avait éprouvé un désir violent, sauvage, qui avait gonflé son sexe dans son pantalon. Maintenant, ce dernier ne sortait plus de sa tête. Il semblait voguer sur chacune de ses pensées. Il avait essayé de l'expulser en baisant d'autres femmes, de se comporter normalement, d'éradiquer son envie par leur vagin fétide. Mais rien. Les fantasmes l'engourdisaient, son sang pulsait constamment à ses tempes, noyait son esprit dans un salmigondis d'idées de plus en plus terrifiantes. Même lui, il en éprouvait de la terreur. Ces fantasmes avaient l'air si bon...

Il s'était masturbé trois fois en pensant à elle rien qu'en une soirée. Trois fois. Il avait joui brutalement, maculant son lit de sperme.

Il savait que ses jours étaient comptés dès ce moment-là. Il n'avait fait que retarder l'inévitable. Il s'était promis d'arrêter. De ne pas recommencer. De ne pas y penser. Mais il n'y était pas arrivé. C'était au-dessus de ses forces. Il l'avait tellement désirée. Elle hantait ses nuits. Ces femmes qu'il prenait par derrière, pour ne pas voir leur visage et constater que ce n'était pas elle, étaient loin de lui suffire.

Il avait craqué. Il ne l'avait pas décidé de gaieté de cœur. Il avait fourni tant d'efforts pour se contenir. Il n'avait pas prévu ni le quand, ni le comment. Mais il savait que ce moment viendrait de lui-même. Et ce fut jouissif et destructeur. Tout ce qu'il souhaitait.

Il en perdait une fois de plus la raison. Il brûlait son humanité, mais il n'y pouvait rien. Non... Il était comme ça. Quelque chose clochait en lui que rien ne pouvait réparer. Il était fichu. Chacune de ses pensées le ramenait systématiquement à ces nuits cauchemardesques et délicieuses. La première avait été douce, mais maladroite. Il avait mal géré. Paniqué. Son couteau avait ripé partout, sur les côtes, sur le ventre, et le sourire de l'ange était raté, bancal, ça lui tordait le visage d'une étrange manière. Elle était encore plus hideuse que

ce qu'il avait souhaité.

Mais Aenna... Aenna, ça avait été si bon.

D'y songer pouvait encore le faire bander. Son souvenir le possédait si souvent. Il ne pensait pas que cette salope serait finalement si confortable, si chaude, elle et sa langue de vipère. Mais elle s'était laissé faire. Ça lui avait plu, qu'elle se donne à lui comme ça. Qu'elle ouvre ses cuisses pour lui. Qu'il la prenne et la fasse jouir dans la souffrance, ses cris se perdant au milieu des gémissements. Elle s'était débattue ensuite. Quand il avait voulu redessiner ses traits, effacer cette beauté sournoise. Il voulait la détruire. Ne plus jamais l'admirer. Elle avait essayé de crier. Il avait dû la cogner, un peu. C'était assez désagréable sur le moment, parce qu'elle maculait de déchets ce qu'il souhaitait accomplir, mais ça avait suffi à la calmer. Elle l'avait regardé droit dans les yeux, avec cette hargne, cette force détestable, malsaine, lorsqu'il avait appliqué sa lame sur sa bouche. Il en avait détesté le goût. Cette bouche immonde qui déversait sa haine. Sa main avait tremblé d'excitation. Son corps vulnérable et à sa merci était crispé sous lui, tendu comme des bouts de métal. Il avait essayé de faire ça bien. Il le lui devait. Elle avait réveillé tous ses désirs obscurs, valait tous les trésors. Toutes les putes de cette planète. Elle représentait la quintessence de sa haine.

Oui, toutes ces années durant, il avait brûlé de recommencer, en espérant au fond de son âme putride que ce serait encore une fois la dernière. Mais, il devait se faire une raison. Elle était toujours dans sa tête.

Cette envie. Puissante. Sournoise. Qui murmurait des mots d'amour.

Chapitre 20

Maja

Un silence écrasant règne dans la voiture, tandis que Leiv me conduit vers le poste de police, à l'extrémité du principal îlot de Svolvær. Je regarde défiler les maisons, mon pied martelant le sol moqueté de nervosité et d'agacement. La nausée continue de tourner dans mon estomac vide. Des images qui commençaient à peine à s'estomper de ma mémoire reviennent me heurter comme si on me jetait des cailloux en pleine figure. Des visions d'Aenna étendue près des eaux, jupe retroussée, le ventre dégarni de sa peau, et ce sourire si atroce qui avait ravagé sa beauté. Je ferme les poings sur mes genoux, incapable de retenir le tremblement qui me parcourt.

Leiv tourne la tête vers moi. Son regard est toujours aussi sombre, même si j'y devine une pointe de contrition qui me rend amère. Il a osé me juger, m'insulter et me mépriser, tout ça en un instant, sans la décence de m'accorder quelques minutes pour me rendre présentable et me défendre. Si seulement je pouvais être sûre qu'Erlend se rangerait de mon côté, je lui demanderais de botter les fesses de son pote. Mais Erlend sera aussi énervé que Leiv dès qu'il apprendra ce qui s'est passé. Hors de question que je compte sur lui.

Seule dans cette voiture, aux côtés d'un homme qui m'a déjà classée dans sa tête comme étant une fille facile et stupide, je prends soudain conscience de la solitude de Caern. Un crime est commis, et la police se jette sur lui telle une bande de hyènes affamées, sans se soucier de chercher un autre suspect. Caern est le coupable idéal : renfermé, marginal, avec des antécédents psychiatriques et une famille de tarés désargentés. Il est tout désigné. À quoi bon chercher un autre suspect quand celui-ci vous tend les bras ?

Face à mon silence obstiné, Leiv serre violemment son volant dont le cuir noir crisse sous ses paumes.

— Merde, Maja, grogne-t-il en tournant la tête vers moi. Dis quelque chose.

— Va te faire foutre !

Une grimace agacée passe sur son visage.

— OK, je ne m'excuserai pas.

— Très bien, c'est noté, réponds-je aussi froidement que possible.

— Je ne m’attendais pas à te trouver là. À poil avec ce malade. J’ai été surpris. Bon sang, devant tous les mecs de l’intervention. Ils t’ont tous vue !

— Merci de me le rappeler. J’apprécie.

Je détourne les yeux de sa mine énervée et fixe le bord de mer.

— Il aurait pu te tuer, Maja. Tu n’as conscience de rien...

— Je refuse de t’écouter.

— Bon sang ! Fais un effort.

J’entends de nouveau le crissement de ses doigts sur le cuir, et il ajoute d’une voix plus basse et lourde :

— Tu ne sais pas ce que j’ai vu ce matin.

Un odieux frisson me traverse et me glace le corps en un instant.

— Je ne veux pas le savoir.

— C’est Christie Berg, lâche-t-il brusquement.

Je lève la main devant la bouche, réprime un violent haut-le-cœur qui me secoue en entendant le nom d’une fille que j’ai connue au lycée. Nous n’étions pas très proches ; nous nous croisions parfois au bahut ou en soirée, lorsqu’Erlend acceptait de m’emmener. Une fois partie des Lofoten, je n’ai jamais eu ou cherché à avoir de ses nouvelles. Nous suivions toutes deux notre propre chemin. Le sien venait de s’arrêter brutalement. Je garde d’elle le souvenir d’une jolie jeune femme, sympathique, souriante, qui avait le béguin pour...

Troublée, je tourne la tête vers Leiv. Il fronce les sourcils, ses pupilles sont anormalement dilatées. Je remarque soudain son teint pâle, un peu cireux, rehaussé par des joues mal rasées.

— Je suis désolée, bredouillé-je, soudain follement gênée.

Il hausse une épaule.

— Pourquoi tu t’excuses ? De coucher avec un salopard ?

— Arrête ! Tu... tu voyais encore Christie ?

— Non. On se croisait, c’est tout.

Il conduit la voiture sur le parking enneigé et la gare devant le nouveau bâtiment de la police de la ville. Quand je suis partie de Svolvær, ce dernier n’était pas encore construit. Maintenant se dresse sous mes yeux un gros bloc gris, très moderne, avec une grande antenne sur le toit et de multiples fenêtres et baies vitrées, d’où aucune âme ne semble pouvoir s’échapper. La bâtisse est froide, égarée sur ce bout de terre qui ressemble davantage à une zone désaffectée qu’à un magnifique îlot.

Leiv coupe le moteur, garde une main autour du volant et fixe le poste de

police devant nous.

— Où est-ce qu'elle était ? demandé-je, incapable de m'en empêcher.

— Je ne peux pas te répondre.

— Leiv !

J'abaisse mes mains sur mes cuisses, observe les policiers qui descendent de leurs véhicules et se dispersent dans la bâtisse.

— Je ne peux pas, insiste-t-il, puis calant sa nuque contre l'appui-tête, il ferme un instant les paupières et ajoute d'une voix rocailleuse : Elle est tatouée dans mes rétines, Maja. Je n'arrive pas à m'ôter son visage de la tête.

La douleur du souvenir larde mes côtes. Je replie mes doigts à l'intérieur de mes paumes pour essayer de me calmer, mais ma tentative est vouée à l'échec.

— Je comprends.

— C'est pour cette raison que tu es partie il y a dix ans ?

J'acquiesce.

— Dès que je sortais de la maison, je me retrouvais devant l'endroit où Aenna est morte. Je ne le supportais plus.

— Alors, tu devrais comprendre mieux que personne ce que je ressens.

— Je sais que tu es bouleversé, Leiv. Ça, oui, j'en ai conscience. C'est ton acharnement qui me dépasse.

— Parce que je veux arrêter un tueur ? s'énerve-t-il aussitôt. L'empêcher de recommencer sur une autre fille ?

Nos regards se heurtent et s'affrontent.

— Ce n'est pas en arrêtant Caern que tu y parviendras, m'agacé-je avant de m'extraire de la voiture.

Il claque la portière à son tour, pose le coude sur le toit de la voiture et me fixe froidement.

— Imagine une seconde qu'on ne se trompe pas, Maja. Imagine que tu viennes de passer la nuit avec un homme qui, quelques heures auparavant, violait une fille et plongeait ses mains dans son ventre, après avoir dessiné au couteau un horrible sourire sur son visage. Imagine que tu sois aveuglée par l'amour et que tu refuses de voir que Caern est fou.

— Alors imagine à ton tour que vous vous fourvoyiez et qu'en restant focalisés sur Caern, vous laissiez un type s'acharner sur d'autres filles. Tu dormiras mieux la nuit ? Maintenant, finissons-en, tu veux ?

Je me dirige aussitôt vers la porte, en le laissant jurer dans mon dos. Il me rattrape dans le hall, saisit mon bras et me guide dans les couloirs. J'ai l'impression que tous les yeux sont braqués sur moi. La plupart des gens

présents dans ce bâtiment viennent souvent au restaurant de l'hôtel, côtoient mon père, mon frère, et maintenant, tout le monde sait que je couche avec Caern, pire encore, qu'on m'a surpris au lit avec lui. Le rouge me monte instantanément aux joues. J'ai hâte que cette journée se termine, afin de pouvoir me jeter sous mes couvertures et me rouler en boule en pleurant toutes les larmes de mon corps. Mais hors de question de craquer pour le moment. Si j'abaisse ma garde, ce n'est pas sur moi que les foudres retomberont. Ici, ils n'attendent qu'un faux pas pour clore ce dossier et enfermer Caern dans un hôpital jusqu'à la fin de ses jours.

Leiv me conduit dans une pièce aux baies vitrées qui s'ouvrent sur les bureaux d'un côté et sur le port de l'autre, et m'invite à m'asseoir à une grande table de réunion.

— Reste ici un moment.

Il recule vers la porte, passe une main nerveuse sur son visage sans cesser de me regarder, puis me demande :

— Est-ce que tu as besoin de quelque chose ? Un café ?

— Tu ne me considères plus comme une criminelle ?

— Arrête, Maja. Je fais mon travail, c'est tout.

Je pousse un soupir, jette un coup d'œil en direction des bureaux, me sens mal à l'aise.

— J'ai besoin d'aller aux toilettes et d'un grand café.

— Je vais demander à Théa de t'accompagner. Je me change et te ramène ton café.

— Merci, réponds-je d'un ton distant.

Il hoche la tête, puis tourne les talons et referme la porte sur moi. Je me sens aussitôt prisonnière de ces cloisons de verre. Je tire une chaise en bout de table, près des fenêtres qui donnent sur la mer, m'écroule dessus et plonge le visage dans mes mains. Je reste ainsi, à ressasser ma soirée, ma vie et Caern, jusqu'à ce que Théa, la secrétaire du poste de police, apparaisse et me conduise aux toilettes. Théa est une ancienne du lycée elle aussi, une amie de mon frère et de Leiv. Je crois d'ailleurs qu'elle couchait avec ce dernier, mais qui n'a pas couché avec lui dans cette ville ? Elle affiche un air chagriné et reste prévenante à mon égard. Je me soulage, m'accorde quelques minutes pour me nettoyer la figure, démêler mes cheveux en passant mes doigts dedans et retrouver forme humaine. Ces hommes ont fait irruption dans la cabane, nous ont tirés du lit en simple appareil. Je n'ai guère eu le temps de me préoccuper de mon apparence. Face au miroir des toilettes, je ressemble à un lapin pris dans les feux d'une voiture. Je

me pince les joues pour réveiller le rose de mon épiderme, et me galvanise en me répétant que tout va bien se passer, pour redonner un peu d'ardeur à mon regard. Le résultat n'est pas parfait, mais dans les circonstances actuelles, ça suffira bien. Je laisse ensuite Théa me raccompagner jusqu'à la salle de réunion.

En traversant le bureau en effervescence après les découvertes de la matinée, je cherche des yeux la silhouette familière de Caern, mais ne l'apercevant nulle part, j'en déduis qu'ils l'ont probablement déjà conduit dans une salle d'interrogatoire. Je me sens soudain si seule. La présence d'Erlend me manque. Je regrette de ne pouvoir compter sur lui, sur son sourire et ses bras réconfortants pour m'accompagner dans cette histoire, comme il l'avait fait lors de la mort d'Aenna. Mais cette fois est bien différente. Il risque de piquer une crise de nerfs lorsqu'il apprendra que j'ai passé la nuit avec Caern. Je ne peux pas me reposer sur lui.

Je retrouve ma place près de la fenêtre et j'attends. Longtemps. Théa m'amène un café et une pâtisserie ; je la remercie pour sa gentillesse. Leiv ne réapparaît pas. Je vois défiler les policiers de l'autre côté de la vitre. Quelques-uns me jettent parfois un regard sévère ou curieux. On me laisse le temps de ruminer, de réfléchir à la suite des événements. Je suppose que tout cela est réalisé à escient, dans une volonté de m'ébranler pour mieux me tirer les vers du nez ensuite.

Alors que le jour commence déjà à décliner, la nuit polaire grignotant les contours du ciel, le chef de la police lui-même, Tor Sørensen, fait son apparition dans le grand open space dans lequel travaillent la plupart de ses subordonnés. Il s'arrête pour échanger avec certains durant quelques minutes, puis il marche d'un pas alerte dans ma direction. Dans son dos, suivant ses pas comme un bon petit chien, je repère tout de suite Leiv. Je comprends alors que mon tour est venu de passer à la casserole.

Sørensen pénètre dans le bureau, vêtu de son uniforme de policier impeccable, sa cravate bleu foncé bien mise, ses larges épaulettes affichant ses trois étoiles d'inspecteur en chef. Il avance vers moi, le regard inflexible, alors que paradoxalement, il affiche un sourire qui se veut rassurant, mais qui provoque en moi tout son contraire. Je ne suis pas naïve. Le chef de la police essaie d'emblée de me mettre à l'aise. C'est un ami de mon père depuis si longtemps. Il m'a vue ramper à quatre pattes, jouer avec Erlend dans son salon, manger les glaces de son épouse. Il sait parfaitement à quel point il est plus difficile de mentir face à quelqu'un que l'on connaît, d'autant plus lorsque celui-ci est tout à fait apte à deviner si vous êtes sincère ou non.

Leiv referme la porte derrière lui. Il s'est changé et, même s'il a gardé son

pantalon noir depuis l'intervention musclée de ce matin, il a délaissé le gilet par balle et porte désormais un polo foncé qui expose sa petite étoile jaune d'inspecteur sur l'épaulette.

Il dépose un ordinateur portable sur la table, à deux sièges de moi, et s'assoit dans un profond silence. Il semble aussi tendu qu'une corde d'arc. Son regard a bien du mal à se poser sur moi. Sørensen, lui, reste d'un flegme inébranlable et s'installe de l'autre côté de son subalterne, de manière à ce que je sois parfaitement bien encadrée.

La main sur la table, les yeux braqués dans les miens, il embraye alors d'une voix douce, mais ferme :

— Je suis navré que tu aies dû attendre si longtemps, Maja.

J'incline la tête pour toute réponse. Je préfère le laisser venir, ne pas me perdre en déblatérant à tort et à travers.

— Leiv va prendre ta déposition sur l'ordinateur, m'explique-t-il. C'est la procédure.

— Je m'en souviens.

— Bien. J'ai quelques questions à te poser, tu t'en doutes.

Leiv ouvre l'écran de l'ordinateur et pianote sur le clavier. De temps en temps, son regard vient m'effleurer. Sørensen attend qu'il soit prêt à noter et, lorsque celui-ci lui fait signe de commencer, l'inspecteur en chef attaque sans détour son flot de questions :

— Tout d'abord, Maja, j'aimerais que tu me dises quel genre de relation tu entretiens avec Caern Corange.

Je me suis préparée à cette interrogation inévitable, mais elle me blesse profondément malgré tout. Je vais être jugée sur cette simple question. J'essaie de ne pas regarder en direction de Leiv, mais je me prends ses deux billes bleues acidulées en plein visage. Je serre les poings sur mes genoux, même si j'essaie de le cacher sous la table.

— Je fréquente Caern Corange.

— Oui, Maja, mais peux-tu clarifier pour les besoins de la déposition ?

Je peine à déglutir.

— Je crois que tous vos hommes peuvent témoigner de ce lien.

Le crachotement de rire sarcastique de Leiv lui vaut un froncement de sourcils de Sørensen. Il se tait aussi sec, mais je manque de me crever la paume sous mes ongles.

— Nous sortons ensemble, est-ce plus clair ainsi ?

— Oui, depuis combien de temps ?

— Depuis... peu de temps après mon retour.

— Avais-tu gardé des contacts avec lui lorsqu'il était à Gaustad ?

Sa question masque à peine le sous-entendu : tu rentres à peine au pays et tu te jettes déjà dans son lit. Mon père va faire une syncope quand il saura tout ça !

— Non, aucun. Je ne l'avais plus revu depuis la mort d'Aenna.

— S'est-il livré à toi à son sujet ?

Une sueur glacée colle mon t-shirt à ma peau.

— Rien d'extraordinaire. Il m'a confié sa peine et sa douleur.

— Était-il en colère contre elle ?

Je secoue la tête et grimace :

— Pourquoi cette question ? Vous me l'avez déjà posée il y a longtemps.

— Maja, réponds s'il te plaît. Je me dois d'être précis, au vu des circonstances.

— Je n'en ai pas connaissance. Caern aimait profondément sa sœur.

— Tu m'étonnes, maugrée Leiv.

Je balance mon pied en direction de son tibia. Il grogne sous l'impact et se frotte la jambe en me renvoyant un regard furieux.

— Maja, Leiv, ce n'est pas le moment, intervient Sørensen comme un père qui rabrouerait ses deux enfants turbulents.

Leiv se repositionne derrière son écran, fulminant. Je meurs d'envie de le bourrer de coups de poing tant son attitude vindicative me fait enrager.

— J'exige qu'une autre personne prenne ma déposition, demandé-je brutalement.

Leiv redresse les épaules comme si je lui avais fourré un bâton dans les fesses.

— T'es pas sérieuse, Maja ? s'exclame-t-il.

— Si, tu es de parti pris. Je refuse de parler si tu restes ici.

Il donne un coup furibond sur la table et se met à crier :

— C'est pour toi que je suis là ! Pour toi seule !

La colère déclenche des vibrations dans sa voix.

— Leiv, rassis-toi, ordonne l'inspecteur.

Celui-ci obéit aussitôt, les épaules tremblantes d'émotion.

— Maja, tu n'as pas d'ennemis dans cette pièce. Nous cherchons juste la vérité.

— Si seulement je pouvais vous croire.

— Je ne condamne pas plus Caern Corange qu'un autre, intervient-il. Mais tu ne peux nier certains faits.

— Caern n'aurait jamais pu tuer sa sœur ! Il était avec moi, insisté-je, la voix

frémissante.

Leiv essuie son front sur lequel s'est déposée une pellicule de sueur et prend note de mon propos.

— Bien, admettons, qu'en est-il de Christie Berg ? La connaissait-il ?

— Je l'ignore. Elle était au lycée avec nous, alors ce n'est pas impossible.

— As-tu connaissance d'une relation qu'il aurait pu entretenir avec elle ?

— Non. Caern n'entretient aucune relation avec aucune fille de l'archipel.

— Et en dehors ?

— Avant moi, il a eu quelques flirts. Je n'en sais pas plus. C'est à lui qu'il faut le demander.

— Nous l'avons fait.

J'ai l'impression que les parois de verre de la pièce se referment lentement sur moi.

— Tu as passé la nuit avec Caern Corange, poursuit, métronomique, Sørensen.

— Oui.

— À quelle heure t'a-t-il rejointe à la cabane ?

Le souffle froid de la peur se répand sur mon visage. Lors du meurtre d'Aenna, j'avais pu voir de mes yeux que sa mort était récente et j'avais bien compris, aussi tragique que cela soit, que je n'avais pas besoin de mentir beaucoup pour fournir un alibi à Caern. Mais pour Christie Berg, je ne sais rien. Ni l'heure à laquelle elle est morte, ni où elle a été rejetée, ni comment elle a été tuée. Je suis dans le flou, d'autant que j'ignore la réponse que leur a déjà fournie Caern. Sørensen ne laisse rien passer cette fois.

— Maja, réponds à la question.

— Oui, vers... 23 heures. Je n'ai pas regardé l'heure exacte.

— Tu l'attendais ?

— Euh, oui.

Je me sens mal. Les murs dansent sous mes yeux, deviennent flous. Je sens que Sørensen me cache un élément que je devrais connaître. Il attend juste le bon moment pour m'acculer. Son regard est aussi vif et froid que celui d'un serpent sur le point d'attaquer.

— T'a-t-il prévenue qu'il venait te rejoindre ?

— Non, il m'a demandé de le retrouver le soir, quand Leiv est venu le chercher pour l'emmener ici.

— À cause des chiens, oui.

J'acquiesce. Ma bouche est desséchée. Je garde la sensation que Sørensen m'ôte des couches de peau pour lire dans mes veines l'histoire de ma vie.

— T'en a-t-il parlé ?

— Non, nous... nous n'avons pas eu le temps.

Leiv grogne avant de taper ma réponse sur le clavier. Sørensen ne lui accorde pas le moindre coup d'œil, entièrement focalisé sur moi.

— Trois chiens ont disparu dans le quartier où vit Caern Corange.

— Leiv me l'a appris, oui. Quel est le rapport ?

— Certains tueurs aiment utiliser des animaux. Parfois pour apaiser leurs pulsions. Parfois pour s'entraîner sur leur carcasse.

J'éprouve de plus en plus de difficultés à respirer. L'air manque dans cette pièce close.

— Et vous pensez que Caern en est le responsable. Ces chiens ont très bien pu se sauver.

— En effet. Ce n'est pas impossible, mais je prends mon travail au sérieux, Maja, même pour des chiens disparus.

Je ne trouve rien à répondre à cela.

— Mon souci, reprend-il, c'est que Caern Corange a quitté nos locaux à 18 heures.

J'essaie de reprendre mon souffle, sans y parvenir.

— J'ai donc un trou dans son emploi du temps de près de cinq heures, Maja.

Respirer, garder son calme.

— Il faut demander à Caern, pas à moi. Je ne le suis pas à la trace.

Leiv s'arrête de marteler son clavier pour m'adresser un regard ironique que je ne daigne pas relever.

— Il a répondu à la question, m'informe Sørensen. D'après lui, il est rentré à son domicile pour prendre une douche...

— Très longue douche, ajoute Leiv.

— ... il se serait ensuite occupé de son père. Selon ses explications, il partait pour te rejoindre lorsque Fredrik Corange s'est oublié dans son lit. Il a donc dû procéder à ses ablutions et changer les draps, le contraignant par là même à reprendre une douche avant de pouvoir te rejoindre dans de bonnes conditions.

— Je ne vois là rien de condamnable, souligné-je.

— Attends la suite, marmonne Leiv.

Je lui lance un doigt d'honneur, qui ne fait que dessiner un sourire torve sur ses lèvres.

— Nous avons interrogé les parents de Caern, déclare Sørensen sans se formaliser de notre dispute.

Le froid refuse de me quitter, creusant profondément dans mes os.

— Ils assurent tous les deux ne pas avoir vu leur fils durant cette soirée.

Je me fige, avant que mes jambes ne se mettent à trembler sous la table. Le regard de Leiv me transperce, alors que celui de Sørensen cherche à lire à travers moi. Je tente de rassembler mes pensées, d'oublier le frisson glacial qui me parcourt et réponds :

— Les parents de Caern sont des ordures. Ils peuvent très bien mentir.

— Une fille bien qui ment pour protéger son petit ami et des parents mauvais qui mentent pour lui nuire...

Les mots de Sørensen flottent dans la pièce comme un parfum fétide. Même Leiv s'est tu et le dévisage. Je me renfonce dans mon siège et, même si je ressens le choc sur tout mon corps, me force à garder la tête haute :

— Je n'ai pas menti. Caern est arrivé aux alentours de 23 heures.

— Oui, Maja, cet horaire me convient.

— Que voulez-vous dire ?

Il se penche soudain vers moi, me foudroyant de ses iris bleu orage, et me jette dans les dents :

— Je pense que tu as menti lors du meurtre d'Aenna Corange. Ta jeunesse l'explique certainement. Tu voulais protéger ce garçon duquel tu es tombée amoureuse. Je peux le comprendre. Tu étais toi-même choquée devant cette vision d'horreur. Mais Maja, te rends-tu compte qu'il a recommencé ? La même scène s'est dévoilée sous nos yeux ce matin même. Avec plus de cruauté encore que pour cette pauvre Corange, comme si durant toutes ces années, il avait accumulé sa rage dans un coin pour la laisser exploser ensuite.

La nausée revient me hanter.

— Vous l'avez vu comme moi, Tor, tenté-je d'opposer. Il était dévasté devant le corps de sa sœur. Qui peut feindre ainsi ?

— Un tueur froid et implacable, me répond-il.

— Ça n'avait rien de froid !

— Oh si, Maja. Ça l'était. Il suit un rituel précis. Il a violé Aenna dans des conditions atroces, les mains plaquées autour de son cou jusqu'à faire exploser les vaisseaux sanguins dans ses yeux. Une fois qu'il a joui, il l'a défigurée vivante avec une application méticuleuse, en la regardant en face. Après quoi, lassé, son œuvre achevée ou furieux que ça soit presque terminé, il l'a poignardée de vingt-huit coups de couteau dans l'abdomen. Et tout ceci ailleurs qu'à l'endroit où on l'a retrouvée. Ce qui signifie que l'assassin a porté son corps, l'a déplacé avec soin en utilisant un zodiac vraisemblablement, disposé dans ce lieu habité précis pour qu'on le retrouve vite et l'a positionné selon ses

désirs. Son meurtre était sauvage, Maja, en effet. Il démontre une grande haine et de la rage, mais aussi un énorme contrôle pour pouvoir infliger une telle horreur à quelqu'un. Alors, Maja, je te le répète encore une fois : Caern Corange était-il avec toi à l'heure présumée du meurtre d'Aenna ?

J'en reste coite de stupéfaction, je mets quelques secondes à rassembler mes esprits. Je finis par hocher la tête.

— Il était avec moi. Et vous ne savez pas si Caern est coupable ou non. Si c'était le cas, il serait déjà en prison. Vous n'avez pas la moindre preuve contre lui. Aucun témoin. Aucun mobile. Aucune trace ADN...

— En réalité, nous avons trop de traces ADN de lui sur Aenna, mais comme il s'agit de sa sœur, elles peuvent être logiques et donc inexploitablement lors d'un procès.

— Et qu'en est-il de Christie ?

— Oh, nous le saurons très bientôt.

— Tout ceci est illogique. Pourquoi irait-il tuer sa propre sœur et une inconnue dix ans après ?

— Tu oublies le premier meurtre, Maja, relève Leiv.

— Quel meurtre ?

— Celui de la touriste. On a retrouvé son corps dans les montagnes. Tu te souviens ?

— Je ne vois pas le rapport.

Soudain, j'entends de nouveau mon père discuter avec le capitaine de ferry du sourire de l'ange dessiné sur les traits de cette pauvre fille. Le visage d'Aenna entre en collision avec ma mémoire. Sa bouche étirée, boursouflée, sanguinolente, ses chairs écartées et mutilées, et je manque de vomir. Bouleversée, je mets la main devant mes lèvres comme pour m'assurer qu'elles sont toujours intactes. Les larmes me montent aux yeux. Je m'agrippe à la table et surprends le regard de Sørensen vers Leiv. Celui-ci se relève aussitôt et prend une bouteille dans un petit placard au fond de la pièce. Il me la ramène et me l'offre par le bouchon. Je m'empresse de l'ouvrir pour me réhydrater et empêcher la bile de remonter. Je m'attends à ce que Leiv reprenne place derrière son ordinateur, mais il demeure planté à mes côtés, si bien que je finis par relever les yeux vers lui. Il affiche une mine échauffée, les yeux mordants.

— Montre-lui, m'intime-t-il.

— Que je montre quoi ?

Ses poings se serrent de part et d'autre de sa taille. Je recule pour mieux le regarder en face et me sentir moins écrasée par sa présence.

— Tes morsures, Maja.

Mes joues s'enflamment de honte.

— Comment oses-tu ?

— Je les ai vues ! En fait, toute la brigade les a vues !

— Et alors ? Ça ne t'octroie aucun droit et ce n'est la preuve de rien.

Sa main se plaque sur la table et en fait vibrer l'ordinateur.

— Ce type te mord jusqu'au sang, Maja. Tu trouves ça normal ou bien tu te mets à aimer le sexe hard ?

Ma main part si vite qu'il n'a pas le temps de la voir venir. Elle heurte sa joue et dessine aussitôt l'empreinte de mes doigts. Leiv recule vers la baie, d'un air d'abord médusé, puis fou de rage.

— Ma vie sexuelle ne te regarde pas.

— Qu'est-ce qu'il te faut de plus pour te rendre compte que ce mec est un cinglé ?

— C'est peut-être moi qui lui ai demandé de me mordre !

Une crispation froisse ses traits.

— Ça fait de moi une cinglée ? insisté-je.

Loin d'être désarçonné, il s'approche de moi, saisit l'accoudoir dans sa main et plante son regard à quelques centimètres du mien.

— Peut-être bien, grogne-t-il, Aenna est morte. Tu pars pendant dix ans et à peine tu reviens dans nos vies qu'un nouveau crime est commis dans les mêmes circonstances.

Un afflux glacé me saisit.

— Où est-ce que tu veux en venir ? T'es pas en train de m'accuser d'avoir tué ces filles ? m'écrié-je.

Je n'en reviens pas ! La rage bouillonne en moi comme de l'eau en ébullition dans une marmite. Je me relève brutalement, obligeant Leiv à reculer vers les parois de verre. Derrière, je remarque à peine que toutes les paires d'yeux du service sont rivées à nous et à notre discussion enflammée.

— Elles ont été violées, espèce d'abruti congénital.

— On a déjà vu des choses plus horribles et plus perverses se produire ! argue-t-il, loin de se démonter. Tu ne peux nier que c'est étrange, Maja. Tu pars et les meurtres cessent, tu reviens et ça recommence. Ose me dire que c'est une putain de coïncidence.

— Tu es malade, Leiv ! Tu es bien mal placé pour me faire ce genre de leçon. Qui est le plus queutard de cette ville ? Tu l'as dit ça, à ton chef ? Que tu baisais avec Aenna ? Et Christie, tu lui en parles aussi ?

— Aenna baisait avec tout ce qui avait une paire de couilles, rétorque-t-il, la voix vibrante de colère. Elle écartait les cuisses plus vite qu'une putain.

Je lui bourre le torse de coups de poing qui ne lui arrachent même pas l'ombre d'un tressaillement. Il se contente de me saisir par les poignets, pendant que je hurle :

— Tu es immonde ! Tu es l'être le plus obscène que je connaisse ! Qui nous dit que ce n'est pas toi ? T'étais peut-être amoureux d'Aenna ? Tu ne supportais pas qu'elle en voie d'autres ?

Il me secoue comme si j'étais enragée, ce qui est probablement le cas.

— J'en avais rien à foutre d'Aenna et de son cul d'autoroute. Tu baisses avec Caern Corange, Maja, je crois que j'ai de la marge en ce qui concerne l'immonde. Regarde ce qu'il t'a fait. T'es couverte de morsures. Et c'est moi le malade ? Ce mec est anormal. Il a des fantasmes pervers et t'en fais partie. Tu reviens dans sa vie, et une fille est tuée dans les mêmes conditions qu'Aenna. Arrête de croire que c'est un hasard. Tu veux mourir aussi ?

— Lâche-moi ! hurlé-je. Lâche-moi !

Il libère mes poignets et je heurte la table en reculant dans mon élan. La douleur éclate aussitôt dans ma hanche. Je referme mes doigts sur le rebord pour conserver mon équilibre et retrouver mon souffle. En face de moi, Leiv tremble encore. L'esquisse de mes doigts apparaît toujours sur sa joue.

— Caern ne ferait pas de mal à une mouche, déclaré-je, la voix hachurée. Tu ne le connais pas comme je le connais. Ses parents sont des salopards qui l'ont torturé toute sa vie. Ils ont très bien pu mentir juste pour s'en débarrasser. Jamais Caern ne ferait une chose pareille. Il a essayé de se tuer à cause du meurtre de sa sœur. Pourquoi aurait-il agi ainsi s'il ne souffrait pas de sa mort ?

— Il peut la tuer et paradoxalement en souffrir. Il pensait peut-être s'en libérer. Pour toi.

Son propos me glace la peau.

— Tu dis n'importe quoi. Je n'aurais jamais laissé sa sœur se mettre entre nous.

— Ah oui, et t'aurais fait comment ?

— Je me serais peut-être servie de toi et de ta bite magique ! crié-je à bout de nerf. Tu n'expliques pas les autres crimes, Leiv. Tu restes braqué sur celui d'Aenna. Pourquoi celui-là plutôt que les autres ? En quoi il te touche plus ?

— Parce qu'il a entériné dix ans de sursis. Quelque chose l'a réveillé.

— Et tu crois que c'est moi ?

— Oui, je crois que c'est toi.

Sa phrase tombe aussi bruyamment que si la foudre était passée à travers le toit pour se planter dans la moquette du bureau. Je me rends compte que je tremble de la tête aux pieds lorsque Sørensen pose la main sur mon épaule et m'entraîne vers ma chaise pour m'aider à m'y asseoir. Je lève vers lui des yeux écarquillés, brûlants. Je suis terrorisée et amochée.

— Ça suffit, intervient Sørensen.

Je suis le regard du chef de la police qui se braque en direction de Leiv. Les deux hommes se font face et, soudain, j'ai l'impression de me prendre un bac d'eau gelée sur la tête. Je ferme les poings aussi fort que je le peux pour calmer les vibrations qui parcourent mon être. Leiv renifle, les doigts enfoncés dans ses cheveux blonds.

— Nous en avons fini, Maja, pour le moment, m'informe Sørensen. Leiv va te raccompagner chez toi.

— Non...

Je secoue vigoureusement la tête. Leiv m'adresse une mine blessée qui pousse un peu plus la douleur derrière mes côtes.

— Je vais appeler mon père pour qu'il vienne me chercher.

— Très bien.

Sørensen adresse une dernière œillade vers Leiv, puis quitte la pièce. Le silence tombe aussitôt sur nous. Il me semble écrasant. J'ai vraiment besoin de prendre l'air, d'aspirer une grande goulée d'oxygène.

— Je suis désolé, marmonne-t-il.

Je lâche un ricanement maussade.

— Je ne sais pas à quoi ça vous a servi.

— Te faire sortir de tes gonds. C'est tout l'intérêt quand on se connaît. Ça permet parfois d'apprendre des détails intéressants, de faire sortir des trucs du fond des tripes.

— Tu es vicieux !

— Ce n'était pas mon idée. Sørensen a juste saisi l'occasion quand il m'a vu furax.

— Tu n'as pas tout feint alors.

— Non. Ma colère est sincère. Je tiens à toi, Maja. Ça me rend fou que tu couches avec ce type. Je l'admets volontiers. Et j'ai peur pour toi. Je n'ai aucune envie de trouver ton corps dans le même état que celui de Christie. Sørensen voulait te pousser à bout pour voir si tu lâcherais quelque chose sur lui.

— Je ne sais rien. Rien qui ne puisse vous aider.

— Tu es celle qui connaît le mieux Caern. Un détail, Maja. N'importe quoi.

- Il n'y a pas de détails, parce que ce n'est pas lui.
- Mais qu'est-ce qu'il te faut au juste ?
- Des preuves, Leiv. Et tu n'en as aucune !

Chapitre 21

Maja

Je dessine. C'est la seule chose qui, depuis toute petite, parvient à me détendre. J'ai trouvé refuge dans l'un des rorbus abandonnés que je dois retaper, et j'essaie de brosser une image de ce qu'il pourrait donner. Détourner mon esprit de la situation actuelle me permet de ne pas devenir folle, de ne pas commettre ou balancer de conneries sous le coup de la colère, de ne pas exploser les bourses de Leiv sous la pression de mon genou et de ne pas hurler sur mon frère. Dessiner me permet de ne pas pleurer toutes les larmes de mon corps. Pourtant, Dieu sait que j'en ai envie. Mais j'ai déjà pleuré tout ce que j'avais à verser la première nuit suivant la garde à vue de Caern, et puis un peu le lendemain lorsque Sørensen m'a informée qu'il prolongeait sa détention. Les interrogatoires devaient se poursuivre encore aujourd'hui, jusqu'à ce que Caern craque peut-être, ou qu'ils obtiennent une preuve irréfutable.

Je crayonne un intérieur moderne, mais rien de ce que je dessine ne trouve grâce à mes yeux. Il manque sans arrêt un brin de chaleur qui donnerait envie de se blottir entre ces quatre murs. J'arrache ma page et la jette en boule plus loin.

Aucun meurtre pendant dix ans.

Cette phrase revient hanter mes pensées. J'ai toujours cru que le crime d'Aenna était isolé et n'avait pas de lien avec la jeune touriste retrouvée dans les montagnes quelques mois plus tôt. Rien ne laissait supposer que c'était le cas. À l'époque, la rumeur s'était répandue que l'assassin de la jeune femme était l'un de ses compagnons de voyage, mais je n'en savais guère davantage. Je pensais que la seule corrélation entre les deux crimes était le sourire de l'ange qui avait été tatoué sur leur visage. Le Lofotposten, le journal de la ville, avait émis l'hypothèse que le tueur d'Aenna avait cherché à reproduire le meurtre de la touriste, pour brouiller les pistes, mais la police avait dû veiller à ce que certains aspects des meurtres ne fuitent pas dans la presse.

Jusqu'à présent, je n'avais jamais cru bon d'établir un lien entre les deux, mais visiblement, la police, oui. Soit Sørensen détient des informations qui n'ont pas filtré, soit il émet une hypothèse plausible que la relation existe. Quoi que ça puisse être, le nouveau crime a dû mettre fin à ses incertitudes et confirmer que

les trois affaires étaient liées. Trois sourires de l'ange. Trois crimes dans les Lofoten. La Norvège détient l'un des taux de meurtre les plus bas au monde, or, sur notre petit archipel, nous en comptons trois qui se ressemblent bien trop pour qu'on puisse continuer de penser que ce n'est qu'un hasard.

Aucun meurtre pendant dix ans...

Je me laisse tomber en arrière, sur le plancher, les bras en croix, le regard vissé au plafond. Mon cœur est comprimé dans ma poitrine depuis que les flics ont débarqué dans la cabane pour nous propulser dans un monde auquel je refuse d'appartenir. Je ne veux plus fermer les yeux et craindre de rêver encore et encore du sourire sanguinolent d'Aenna. Je ne veux plus voir son visage dans le moindre de mes cauchemars, caché sous mes paupières. J'aimerais seulement retrouver la chaleur des bras de Caern. Peut-être que ce n'était pas une bonne idée de revenir... peut-être que nous devrions partir des Lofoten pour nous reconstruire ensemble, loin des souvenirs.

Je pousse un long soupir quand quelques petits coups sont donnés contre la porte d'entrée. Le battant crisse en frottant sur le sol et libère deux silhouettes familières qui s'avancent timidement. Je me redresse aussitôt et me rassois en tailleur, à même le plancher, et regarde entrer Madi et Frøya dans leurs vêtements épais. Madi m'offre un sourire réservé en agitant un sac en papier qui, à l'odeur qui s'en dégage, doit contenir des pâtisseries à la cannelle, et Frøya me montre son thermos de café.

— On ne te dérange pas ? me demande cette dernière. On a pensé que tu aurais besoin d'un petit remontant.

— Erlend nous a dit où tu te cachais.

— C'est lui qui vous envoie ? demandé-je abruptement.

Les deux femmes secouent la tête.

— Non, on s'inquiétait pour toi, me confie Frøya en s'installant à mon côté, Madi de l'autre.

— Je suis l'amie d'Erlend, Maja, mais je suis aussi la tienne, renchérit Madi en ouvrant le sac de gâteaux.

Les Cinnamon Rolls se dévoilent sous mes yeux, avec leurs senteurs appétissantes, mais malgré leur tentation, je manque d'appétit. Je ne m'alimente que parce que mon père m'y force. Mon père qui devrait déjà être au soleil à se dorer la pilule. Mon père qui a préféré annuler ses congés au vu des circonstances. En dépit de mes protestations, il n'a rien voulu savoir. J'ai fini par ne plus insister, mon esprit focalisé dans d'autres directions.

Frøya m'offre une tasse de café que je prends entre mes doigts pour les

réchauffer. Le rorbu abandonné, perclus de trous, n'empêche pas le froid de pénétrer à l'intérieur, bien que j'aie allumé le poêle. L'une des premières réfections à orchestrer sera de le rendre plus étanche et mieux isolé face à l'âpreté du climat de l'archipel. Mais pour l'heure, mon écharpe est enroulée autour de mon cou et je porte une grosse polaire pour me garder au chaud. Le café est le bienvenu.

Madi et Frøya m'observent, mal à l'aise. Je sens bien qu'elles veulent m'interroger, mais aucune ne semble s'y résoudre et, bien que j'apprécie leur attention, ma gorge se serre à l'idée de me confier.

Madi finit par céder et me demande d'un ton affable :

— Comment te sens-tu ? Erlend m'a dit que tu refusais de lui adresser la parole et que tu avais menacé Leiv de lui arracher les testicules s'il s'approchait de toi.

Sous son œil volontairement rieur, je ne peux me retenir de sourire.

— S'il ouvre la bouche pour me débiter encore une ânerie, je n'hésiterai pas !

Les filles rient, désamorçant l'ambiance lourde. Frøya croque dans son gâteau, tandis que j'avale une gorgée de café chaud.

— Je vais bien, dans la mesure du possible. Je suis juste... furieuse.

— Pourquoi tu ne nous en as pas parlé ? me demande ma meilleure amie.

— De quoi ?

— De Caern et toi !

Je hausse les épaules.

— Je sais ce que vous en pensez. Je n'avais aucune envie de supporter vos jugements, en plus de ceux de mon frère.

Les deux jeunes femmes soupirent de concert.

— Nous ne sommes pas là pour te juger, mais te soutenir, m'oppose Madi. Leiv se fait un sang d'encre pour toi. Il a assisté aux interrogatoires de Caern.

Je me fige en entendant ces mots.

— Leiv est persuadé d'avoir raison. C'est une chasse aux sorcières. Ils ont un suspect et ils le tordent dans tous les sens pour qu'il entre dans les pièces du puzzle. Caern est un original, d'accord. Je veux bien l'admettre, mais il n'a rien d'un tueur de sang froid.

— Comment peux-tu en être aussi sûre ? Tu le connais à peine, argue Frøya avec angoisse. Tout le monde l'a toujours perçu d'une certaine manière, et toi d'une autre, pourquoi ?

Ses remarques me laissent déroutée quelques secondes. Je repousse une boucle brune qui tombe sur ma joue et me chatouille, pose ma tasse sur le sol et

fixe un instant mes gribouillis sur mon cahier à dessins. J'humecte mes lèvres d'un coup de langue et demande :

— Tu t'es déjà sentie connectée à quelqu'un ?

Frøya hoche la tête prudemment.

— À Alexander, mais nous avons pris le temps de nous connaître.

— Je me sens connectée à Caern. Je ne sais pas pour pourquoi. Depuis le début, c'est juste ce que je ressens. Quand je plonge dans ses yeux, j'y vois toute une rivière d'amour que personne ne prend le temps de regarder. Les gens se focalisent sur ses silences, sa solitude, mais aucun ne cherche à comprendre ce qui se cache derrière. La souffrance, le malheur, la peine.

— Tu veux jouer les infirmières, souligne Madi.

— Non, pas du tout. Je veux être celle qui l'accompagne, celle qui voit au-delà de ce que les autres perçoivent. Je veux être celle qui le comprend et le soutient. Et surtout, je veux être celle qu'il aime.

— Et ce que l'on raconte sur lui ne te gêne pas ? me demande Frøya.

— Des mensonges, dans la plupart des cas.

— Avec sa sœur, tu ne peux nier qu'il avait un lien étrange, ajoute Madi.

— Non, je ne le nie pas. Ce qu'il a vécu dans ce manoir est atroce. Le lien avec sa sœur, c'était sa seule bouée de secours pour ne pas sombrer et en même temps, c'était ce qui le faisait couler.

Madi pousse un soupir en se calant sur les coudes. Ses yeux noisette se plantent dans les miens.

— Tu as bien réfléchi à ce que tu faisais, n'est-ce pas ? Ce n'est pas seulement une aventure que tu cherches ou des sensations fortes. Tu sais très bien ce que tu es en train de faire.

J'acquiesce, alors même qu'elle n'émet pas de réelles questions.

— Tu es amoureuse de lui ? me demande Frøya, avant de boire une gorgée de café.

Je ne réponds pas. Je laisse seulement le temps à mon cœur de calmer ses battements. Voyant que je n'ai pas l'intention d'ouvrir la bouche, Madi me lance avec un sourire :

— Bon, OK, j'avoue, il est sacrément sexy !

— On dirait un Viking, renchérit Frøya pour enrayer la tension naissante. Un mec sauvage et taciturne. Savant mélange.

— Est-ce qu'il est aussi taciturne dans un lit ? se moque Madi.

Je manque d'éclater de rire en portant ma tasse à mes lèvres, me cachant presque derrière le mug.

— Roh, dis-moi qu'il est aussi sauvage dans un lit, ajoute Frøya. Laisse-nous fantasmer !

— Il est... aussi sensuel que primitif, réponds-je en rougissant.

Les filles émettent un gémissement de plaisir, qui nous arrache un nouveau rire. Elles essaient ensuite de me tirer les vers du nez sur les moments que nous avons partagés dans la cabane, mais je les garde pour moi. Je n'ai aucune envie d'en être privée.

Puis viennent ensuite les questions qui fâchent et dérangent :

— OK, tu es persuadée qu'il est innocent, déclare Madi, mais qu'est-ce qui laisse penser à la police qu'il ne l'est pas ?

— Caern est le coupable idéal.

— D'accord, dit Frøya. Il est marginal, il connaissait les victimes, du moins pour Christie et Aenna. Mais en dehors de ça ? Aucune preuve matérielle, sinon il serait déjà sous les verrous.

J'acquiesce, soulagée de voir mes amies réfléchir au-delà des apparences.

— Caern est tout désigné, parce que, si ce n'est pas le vilain petit canard de Svolveær, ça signifie qu'un monstre se cache parmi nous, souligné-je, parmi la communauté des bonnes gens de la ville. Ce n'est pas socialement tolérable. Un type bien en apparence qui est gangréné à l'intérieur. Mieux vaut accuser celui qui ne se fonde pas dans la masse.

— Tu veux dire qu'il serait de chez nous ?

— D'où voudrais-tu qu'il vienne ? Il est forcément des Lofoten. Ici. À Svolveær ou dans ses alentours proches.

— Ça fait froid dans le dos, admet Madi en se frottant les bras. Si on te croit, ça sous-entend que ça peut être n'importe qui. Un type qu'on croise tous les jours, qu'on salue, à qui on a souri.

— Peut-être même un mec avec qui on a couché.

— Un père.

— Un mari.

Elles semblent toutes les deux dévastées par ce constat.

— Sørensen ne voudra jamais admettre qu'un homme bien sous tous rapports puisse être coupable de tels crimes, ajouté-je. Il s'acharne sur Caern, et Caern est... il est fragile. J'ai peur qu'il finisse par admettre n'importe quoi sous la pression.

— Il n'a jamais avoué le meurtre de sa sœur, tente de me reconforter Madi.

— C'est vrai, et pourtant Dieu sait qu'il a dû souffrir de toutes ces accusations, et même encore aujourd'hui, m'assure Frøya.

Je ramène mes genoux contre ma poitrine, plante mon menton sur leur sommet et ravale mes larmes. Frøya s'approche aussitôt de moi et m'entoure d'un bras.

— Ne t'en fais pas. Je suis sûre que tout finira par s'arranger. Tu as essayé de convaincre Leiv ?

Je manque de pouffer d'un rire sinistre en même temps que d'éclater en sanglots. Madi secoue la tête.

— Leiv est accro à Maja, ça m'étonnerait qu'il l'écoute.

Je lève les yeux vers elle, étonnée qu'elle l'ait remarqué.

— Bah quoi ? T'as l'air surprise ! Leiv a toujours eu un faible pour toi. Il n'a jamais rien entrepris à cause d'Erlend, il lui aurait brisé les deux genoux s'il s'était approché de toi à l'époque. Maintenant que tu reviens, tu te jettes au cou de Caern, alors qu'il espérait te séduire. Oubliez Leiv, les filles. À l'heure qu'il est, il doit ruminer sa jalousie.

— Eh bien, on peut peut-être espérer qu'il ait un sursaut de professionnalisme, m'encourage Frøya.

Je ne possède pas son optimisme, mais Madi hoche la tête.

— Oui, je l'espère aussi.

Elle pose la main sur mon bras et, avec douceur, ajoute :

— Tu devrais peut-être parler à Erlend, Maja.

— Non !

— Je sais que tu lui en veux, mais c'est ton frère. Il t'aime. Il ferait tout pour toi. Je suis sûre qu'il est capable de t'entendre et de te soutenir dans tes choix.

— Il déteste Caern.

— Oui, parce que tu tiens à lui, et qu'Erlend veut le meilleur pour toi. Dans sa tête, ce n'est clairement pas Caern. Tu ne peux pas le lui reprocher. Tout le monde l'accuse d'être malsain, il vit avec ses parents dans un manoir vétuste, il a passé des années en hôpital psychiatrique et en plus, il est croquemort. Mets-toi deux minutes à sa place. Si c'était l'inverse, comment réagiras-tu ?

Je gonfle les joues, soudain incapable de contrer cet argument. Je ne l'ai jamais perçu sous cet angle.

— Je ne vois pas Caern ainsi, finis-je par dire.

— Oui, toi, tu vois au-delà de la vitrine. Pas nous, Maja.

Je pince mes lèvres de frustration.

— Alors, qu'est-ce que je dois faire ?

Madi recule, pose un coude sur un genou et prend le temps de réfléchir à une solution. Frøya nous ressert une tasse de café et me tend un Cinnamon que je ne

peux pas lui refuser. J'en croque une bouchée et bien qu'il soit délicieux, j'éprouve des difficultés à le faire descendre dans mon œsophage.

— J'ai bien une idée, déclare Madi, mais je ne suis pas sûre que ça fonctionne ni qu'elle soit bonne.

— Balance toujours, au point où j'en suis.

Chapitre 22

Maja

Je ne suis pas peu fière de moi. Ça n'a pas été facile. Ça m'a demandé un brin d'audace et de maîtrise, mais je suis parvenue à faire cracher le morceau à Leiv. Cet empaffé ne voulait rien lâcher, bien content de me tenir la dragée haute. J'ai toutefois une longueur d'avance sur lui. D'ailleurs, je ne préfère pas songer à ce que cela révèle sur moi ; j'en aurais honte. Je me suis servie, en maladroite séductrice, de l'attention qu'il me porte pour obtenir l'information que je désirais. Il n'a pas été dupe. Leiv est loin d'être idiot ou crédule. Pour autant, il n'a pas résisté non plus à mon timbre frémissant, mes suppliques voilées et mon désir de bien faire.

Caern a été relâché. Faute de preuves, évidemment. Il n'a rien avoué.

Mon cœur trépigne de soulagement et de crainte mêlés. Cocktail détonant qui risque de m'exploser à la figure. Parce qu'à l'heure actuelle, je me trouve en plein milieu des bois, en train de creuser un trou à force d'arpenter le chemin en long en large et en travers devant le Manoir de la Tempête. Il est à peine 16 heures, et le ciel est aussi sombre que si je me trouvais dans un four. Le vent est glacial, la neige a cessé de tomber, mais elle recouvre le sol de quelques centimètres. L'air est si froid que j'ai l'impression d'inspirer du givre.

Face à moi, entre les branches dégarnies des arbres, les lignes lugubres du manoir se dévoilent sous mes yeux. Plus je le contemple, plus il prend des allures de maison hantée. Quelque part, c'est un peu le cas. Il dissimule dans ses entrailles les horreurs qu'on y a perpétrées. Pas besoin de cogner un enfant pour le blesser à tout jamais. Certaines traces invisibles demeurent plus profondément ancrées en soi qu'un hématome qui disparaît au fil des jours. Ces empreintes sont plus terribles et plus difficiles à soigner. J'essaie de prendre la mesure de ce qu'a souffert Caern au cours de sa vie, mais j'ai bien conscience que ma propre existence ne me prédispose pas à tout saisir. Je ne vois que des bribes de ce qu'il veut bien me révéler, je ne comprends que ce que mon passif et mon empathie sont en mesure d'appréhender. Certaines de ses douleurs me resteront toujours hors de portée. Je tente seulement de les limiter.

Après avoir hésité de longues minutes devant la bâtisse effrayante, je me

décide à avancer. Je n'ai pas le numéro de téléphone de Caern et je crains qu'il ne tente de m'éviter après ce qui s'est passé. Sa honte l'étouffant ou bien son désir de me protéger de lui. L'un ou l'autre, je ne les laisserai pas s'imposer entre nous. Alors, je n'ai pas le choix.

Je grimpe la volée de marches, traverse la terrasse et, après avoir pris une longue inspiration, cogne contre le battant. Voici dix ans, le manoir était déjà en piteux état, mais c'est encore pire maintenant. Même dans le manteau de la nuit, je peux distinguer les éclats de peinture qui s'arrachent du bois, les éclisses profondes et la moisissure qui semble vouloir grignoter peu à peu le manoir. Il semble refléter à l'extérieur ce qui règne à l'intérieur. Un frisson se grave sur ma peau à cette pensée intolérable. Pourquoi Caern s'impose-t-il une telle torture ? Pourquoi rester ici ? Quelle chaîne le retient encore ?

Alors que ces questions me traversent, le verrou est tiré et la porte s'entrouvre sur une silhouette fine, assez grande, au visage émacié. Deux yeux d'un vert semblable à celui de Caern se posent sur moi et me détaillent sans façon par l'entrebâillement de la porte.

— Oui ?

— Bonsoir, je suis Maja Hansen. Je suis venue voir Caern.

— Caern ?

Sa voix trahit une surprise étrange.

— Oui, madame.

Victoria Corange entrouvre un peu plus le battant, me révélant ses boucles auburn parsemées de fils blancs. Je remarque alors, dans la lumière ténue du vestibule, les rides profondes qui parchement son visage, autour des yeux, sur son front, et aux coins de ses lèvres, telles des dagues tranchant sa peau. Sa figure semble rongée, même si elle reflète une beauté passée. Son regard, à l'inverse de Caern, est plus froid, comme si les émotions avaient cessé d'exister à l'intérieur de ce corps. Il semble dénué de vie. D'ailleurs, les vêtements tombent sur ses courbes d'une manière indécente, trop amples, dévoilant ainsi trop de parcelles de peau nue. Je ne suis pas certaine qu'elle l'ait fait exprès, elle semble se ficher de l'allure qu'elle renvoie, mais cette manière de les arborer offre un spectacle dérangeant, sur lequel je ne parviens pas à poser de mots. Elle semble me sonder, réfléchir aux motifs de ma présence ici. Il se dégage de cette femme une aura sordide, étouffante. Je manque sûrement d'objectivité, je ne la vois qu'à travers le prisme des sévices qu'elle a infligés à Caern. Je hais cette femme du plus profond de mon cœur. Je ressens comme un rejet à travers moi, tordant mes tripes. Les paroles la mettant au pilori menacent de franchir mes

lèvres, je les contiens tant bien que mal. Je m'attends à ce qu'elle me claque la porte au nez, m'évinçant de leur vie et surtout de celle de Caern, mais elle finit par s'effacer pour me laisser entrer.

Je fais un pas dans le vestibule que j'ai connu autrefois. Il n'a pas changé, il est toujours aussi sombre et désolé.

— Pour quelle raison désirez-vous voir mon fils ? me demande-t-elle finalement.

— Je souhaitais prendre de ses nouvelles.

Je ne pense pas que Caern ait parlé de moi à sa mère. Dans l'incertitude, je préfère ne pas poser de mots sur notre relation auprès d'elle. Qui sait ce qu'elle en ferait ?

— C'est très aimable de votre part.

Son timbre est lourd et pâteux. Son teint un peu jaunâtre. Comme si elle penchait un peu trop sur la bouteille d'alcool. Je me demande même si c'est la tristesse ou sa propre répugnance qui l'y pousse plus vite.

Elle m'invite à avancer vers le salon d'un geste de la main, tandis qu'elle s'approche de l'escalier. Alors que je me fige sur le seuil, face à une monstruosité de recueillement, elle crie au bas des marches :

— Caern, tu as une invitée.

Je ne parviens pas à détourner mon regard de l'ersatz de mausolée. Celui-ci se dresse le long du mur en une masse absurde de photos d'Aenna, d'objets religieux et d'encensoirs qui empestent, crachant leurs volutes de fumée à travers la pièce. Victoria Corange semble vouer un culte à la mémoire de sa fille.

Mon cœur se comprime, non pas face au chagrin de cette femme, mais parce qu'un seul enfant semble prendre de la place dans son âme. Si Caern était mort à la place de sa sœur, trouverais-je en face de moi, dans ce même salon, un cénotaphe à sa mémoire ?

— Tu lui ressembles.

Sa voix glisse, insidieuse, dans mon oreille. Une sueur gelée coule aussitôt le long de ma nuque. Je tourne la tête vers elle, sentant le choc de ses mots envahir mon estomac. Son regard va-et-vient des photos d'Aenna à moi, sans prêter attention à ma réaction. À cette pensée, un petit sourire étire les commissures de sa bouche au rouge à lèvres couleur rubis. Ce maquillage semble déplacé sur son visage. Vulgaire.

— Je comprends que Caern te trouve du charme, ajoute-t-elle d'une voix lointaine. Il a toujours été très attaché à sa jumelle. C'est normal, n'est-ce pas ? Elle était si belle. Et intelligence, avec ça. Vraiment.

Je reste paralysée, le regard accroché aux multiples portraits qui s'exposent, impudiques, devant moi. Je ne me trouve pas une ressemblance frappante avec Aenna, hormis nos boucles longues. Même notre couleur de cheveux est différente. Elle, tirant sur le clair, moi sur le foncé. Mes yeux sont bleus aux reflets gris et les siens, d'un vert profond. Notre jeunesse nous rapprochait sûrement. Elle avait la fraîcheur de ses dix-sept ans, avant qu'un tueur effroyable ne la lui vole.

— Oh, j'en oublie mes bonnes manières. Veux-tu t'installer ?

Elle me désigne le canapé, aux côtés de cet horrible simulacre de butsudans³ qui dégage des ondes troublantes et oppressantes. Je n'ai aucune envie d'entrer là-dedans et de me prendre au visage les multiples facettes du visage d'Aenna.

Néanmoins forcée, j'accomplis un pas dans le salon, lorsqu'une voix stupéfaite perce dans mon dos :

— Maja !

Soulagée de l'entendre avant de pénétrer dans cette pièce qui me glace, je pivote aussitôt et découvre Caern au milieu de l'escalier, la main sur la rambarde en bois. Il porte un t-shirt noir et un jean, ses cheveux sont mouillés et gouttent le long de son cou. Je le tire visiblement de sous la douche. Il est encore pieds nus. Il cligne des yeux plusieurs fois, estomaqué par mon impudence à venir jusqu'ici, à moins qu'il ne soit déçu ou agacé par ma présence. Je ne saurais le dire avec exactitude, son expression bien trop distante pour me permettre de trancher.

— Bonsoir, murmuré-je en me gorgeant de son aura magnétique.

Comment Victoria Corange peut-elle ne pas se rendre compte et apprécier à sa juste valeur la puissance qui émane de son fils ?

Caern descend les dernières marches, jette un coup d'œil sur sa mère qui le dévisage en silence. Il se lèche les lèvres. De nervosité ?

— Qu'est-ce que tu fais ici ? me demande-t-il.

— Voyons, Caern, ce n'est pas une façon d'accueillir ton amie, intervient aussitôt Victoria.

Nouveau regard glissé sur elle.

Sa mine déjà sauvage se rembrunit encore.

— Ne vous en faites pas pour moi, Madame Corange. Je ne voulais pas vous déranger. Je venais juste pour savoir si tout allait bien.

Le regard de Caern s'enfonce alors dans le mien avec la force d'un météore frappant la Terre.

— Oh, mais tu ne nous déranges pas, me dit-elle. Nous n'allions pas tarder à

passer à table. Je suis sûre que Caern sera ravi que tu dînes en notre compagnie. Nous recevons si peu de monde.

J'en reste béate de surprise. Caern semble mal à l'aise, tendu. Une mèche humide colle sa joue, mais il est si focalisé sur moi qu'il ne s'en rend pas compte.

— Euh... oui, merci. Je...

— Je t'en prie. Caern, convaincs ton amie.

Celui-ci hoche la tête comme si des fils actionnaient sa nuque. La tension dans le vestibule devient suffocante. J'ai envie de m'en aller en courant tant j'ai le sentiment d'avoir mis le pied dans un piège à loups prêt à se refermer et à broyer ma cheville.

— Ce sera avec plaisir, Madame Corange.

— À la bonne heure. Je vais terminer de préparer le dîner.

Sans plus un mot, elle tourne les talons et disparaît dans le couloir, me laissant seule avec son fils à l'allure soudain glaçante. Son regard ne m'a pas quittée, je me sens épinglée contre le mur, ses pupilles dilatées tenant lieu de pointes acérées enfoncées dans mes épaules. Il lâche un reniflement méprisant, qui me foudroie sur place. Mon cœur manque de se rompre piteusement. Je recule dans l'entrée, tremblant de tous mes membres. Caern me suit des yeux. Ses yeux si beaux et si perçants qui semblent soudain faire de moi son ennemie.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je... ce n'était peut-être pas une bonne idée de venir ici.

— C'est sûr.

Sa réponse me serre la gorge. Aucun mot ne sort de ma bouche.

Voyant que je reflue vers la porte, il incline la tête vers le bas, relève ses yeux froids vers moi, puis avance d'un pas déterminé, comme si l'animal en lui s'apprêtait à dévorer sa proie. Mon pouls s'accélère brutalement. Je laisse échapper un bref gémissement de surprise, tourne les talons et me précipite vers la porte, poussée par la douleur et l'incompréhension. Je me fustige de ma propre bêtise. Je savais que je ne devais pas venir dans cette maison, empiéter sur ce territoire qui l'a détruit.

Alors que je m'apprête à ouvrir le battant, sa main se plaque contre le bois pour m'en empêcher. Son corps massif s'écrase sur le mien. Son nez frôle mes cheveux. Il respire fort. Sa poitrine se soulève et s'abaisse à toute vitesse. Il est encore humide de sa douche et de la chaleur émane de sa peau qui effleure la mienne.

Je sursaute lorsque sa main glisse sous mes cheveux et s'enroule autour de ma

nuque. D'un geste, il pourrait la briser. Pourtant, son pouce caresse progressivement la courbe de mon cou. Ses lèvres se rapprochent de ma tempe, ses poils de barbe piquent ma peau.

— Tu es inconsciente, murmure-t-il.

— Je voulais te voir.

— Je serais venu te trouver, Maja.

Son autre main enveloppe ma hanche, passe sur mon ventre. Il me ramène contre lui, étouffe un râle dans mes cheveux. La douleur qui était en train de me déchirer un instant plus tôt se dissipe instantanément, remplacée par le désir et l'envie de le toucher.

— J'avais peur que tu ne viennes pas après ce qui s'est passé. Que tu aies changé d'avis pour nous.

— Non, je n'ai pas changé d'avis.

Il se rapproche encore, me contraignant à m'appuyer contre la porte. Sa main se faufile sous mon pull pour explorer ma peau. Je frissonne et m'enflamme entre ses bras tel un brandon de pailles.

— Je te veux, Maja, murmure-t-il de son ton bourru.

Mon cœur accomplit une envolée dangereuse, côtoyant l'espace et son manque d'oxygène. Ses doigts quittent ma nuque et s'emparent de mon cou. Il m'oblige à pencher la tête sur son épaule et plante son regard iridescent dans le mien.

— J'ai détesté qu'ils te regardent.

Sa phrase me fait l'effet d'un baume qui recouvrirait une meurtrissure. Je me laisse aller contre lui, pose ma main par-dessus la sienne et entremêle nos doigts. Sa bouche effleure la mienne en une langoureuse caresse qui me rend vivante.

— Tu es à moi, Maja, n'est-ce pas ?

Il semble m'implorer que ce soit le cas.

— Oui, je le suis. Tu es à moi, Caern ?

— Oui.

Un tout petit mot...

Sa bouche se referme sur la mienne. Alors, une nouvelle douleur prend place en moi. Plus puissante et dévastatrice encore. Elle pénètre au creux de ma chair, engourdit le moindre de mes muscles. Elle me remplit et m'effraie.

Lorsqu'il quitte mes lèvres, il halète, ses pupilles sont dilatées et je ressens son excitation jusqu'aux confins de mon corps. Il s'accroche à moi avec autant de brutalité que celle de mes sentiments. J'ai l'impression de pénétrer dans un tourbillon duquel je ne ressortirai jamais vivante. Mais je m'en fous. Je prends le

risque insensé de me blesser au contact de cet homme qui ne sait rien de l'amour, qui ne sait rien du bonheur, et qui peut à tout instant changer la définition de mon univers.

Ses mains glissent sur mes seins avec douceur. Il fourre son nez dans mon cou avant de murmurer :

— Je ne veux pas que tu penses du mal de moi, Maja.

— Comment le pourrais-je ?

Mon nez frotte contre ses cheveux longs et humides.

— Ne la laisse pas te voler à moi, dit-il d'un ton si sérieux que sa gravité m'arrache un tressautement.

Je reste interdite face à ces mots si cruels. Caern m'enlace plus fort contre lui, comme s'il craignait que je puisse m'échapper, lui tourner le dos et l'abandonner. Comme sa mère. Comme sa sœur. Comme la plupart des gens qui l'ont côtoyé.

— Personne ne me volera à toi, réponds-je en passant mes mains par-dessus les siennes.

Il acquiesce dans mon cou, déposant plusieurs baisers.

Durant ces longues secondes où nos deux corps semblent avoir fusionné, je ne pense plus aux meurtres, à la garde à vue, à Victoria Corange ou à ce mausolée hideux qui hante le salon d'un vieux manoir perdu. Je ne songe qu'à lui, son odeur, ses bras, son étreinte et l'amour qui me larde de coups. Je n'ai plus aucune chance de m'en sortir. Quand Caern relève les yeux vers moi et plonge dans les miens, je ne suis plus qu'un faisceau de désir dirigé sur lui.

— Caern, Maja, le dîner est prêt.

La voix perce aussitôt notre bulle. Une ride se creuse entre ses sourcils et une secousse fait trembler son corps. Il s'écarte de moi, jette un coup d'œil vers le couloir obscur comme si un monstre l'y attendait, je suppose que c'est probablement le cas. Son regard revient vers moi, puis sur la porte.

— Tu devrais t'en aller maintenant, insiste-t-il en appuyant sur la poignée. Je lui dirai qu'on t'a appelée.

Mes doigts se posent sur son avant-bras et remontent les sillons de chair creusés et abîmés par ses coups de rasoir répétés.

— Non, ça ira. Je veux savoir.

Ma sincérité lui vole un soupir. Il recule, passe la main dans ses cheveux pour les repousser, puis plante son regard dans le mien.

— Tu n'es pas obligée.

— Je sais, mais c'est ta vie. C'est donc désormais la mienne. Est-ce que j'ai le

droit d'être avec toi ?

Il hoche la tête à contrecœur. Je le vois lutter contre lui-même pour ne pas me jeter dehors et me permettre de rester à ses côtés, dans cette maison. Je me surprends à lever les yeux vers ces murs à la tapisserie dévorée de moisissure qui semblent avoir été imprégnés par tous les drames passés à l'intérieur. Le manoir ressemble à ses habitants. Décadent. Sinistre. La vie coupée net dans son élan. Illustrée par le mausolée d'Aenna. J'ignore comment on peut vivre là-dedans volontairement, alors qu'il transpire par toutes ses fissures la ruine et la pourriture.

Comme si j'avais pensé à voix haute, Caern scrute à son tour la vieille tapisserie, puis dit en guise de défense :

— C'est chez moi. C'est la seule famille qui me reste.

Il prend mon manteau, me conduit ensuite vers la cuisine. Sa mère se tient derrière la table, nous attendant debout, le regard vide vissé sur la porte. De la voir ainsi, statique, dépourvue d'allant, un frisson glacé se répand en moi.

— Je te prie d'excuser mon époux. Il est alité.

Je hoche la tête, sentant le feu brûler mes joues sous son regard insistant. Ce n'est sans doute pas mon idée la plus brillante que de m'asseoir à table face à cette femme que je méprise du plus profond de mon être.

Caern me tire une chaise, tandis que Victoria Corange remplit nos assiettes de boulettes de viande généreusement imbibées de sauce et de pommes de terre.

— Je ne m'attendais pas à recevoir une invitée ce soir, le repas est frugal, s'excuse-t-elle.

— Oh, c'est très bien.

Caern s'installe à ma droite, tandis que Victoria Corange prend place en face de moi. Le silence se tisse aussitôt dans la pièce. Je prends le temps de l'observer, pénétrant un peu plus le monde étroit de Caern. Après tout, il se limite à cette demeure sordide et à sa petite cabane au cimetière qui a été pillée par la police.

La cuisine est spacieuse, témoignant de son glorieux passé. Les vieux meubles en bois ont peu souffert du temps écoulé et se dressent encore, massifs et élégants, le long des murs. En revanche, la céramique du carrelage s'effrite par endroits et crée des particules de poussière blanche un peu partout dans la pièce. La peinture, près du plafond, semble couler. Un liquide noir s'arrache des cloisons et vient s'y mêler, créant un sentiment de crasse qui me révulse. J'essaie de ne pas m'y attarder, de peur de mettre Caern plus mal à l'aise qu'il ne l'est déjà. Il est tendu à mes côtés, mange sans appétit et semble surveiller sa mère

sans en avoir l'air.

— Si je ne fais pas erreur, vous êtes la fille de Hansen, le propriétaire des rorbus ? avance Madame Corange.

— C'est bien ça.

L'image de Caern dînant face à sa mère tous les soirs en tête à tête, dans un silence sourd ou des mots blessants, me brûle soudain les rétines.

— Tu es revenue vivre parmi nous ?

— En effet, je suis rentrée il y a quelques semaines à peine.

— L'archipel te manquait ?

— Oui, quand on naît ici, on a envie d'y revenir tôt ou tard.

— Hum... Oslo me manque. Les Lofoten sont un merveilleux endroit pour vivre, le paysage est magnifique, mais l'ambiance de la capitale est exceptionnelle.

Je ne peux qu'acquiescer.

— Tu y as fait tes études ? C'est ce que j'ai entendu dire à Svolvær.

— Oui.

— Quelle était ta matière ?

— L'architecture.

— Oh ! Voilà un métier enrichissant. Comme tu peux le constater, ce manoir aurait bien besoin de réfection, mais par les temps qui courent... avec mon mari souffrant, ce n'est pas possible d'entamer des travaux d'une telle ampleur. Il en serait incommodé.

Je n'ose pas lui dire que son manoir nécessiterait plutôt d'être rasé, et elle avec. Sous la table, je presse mes doigts sur ma cuisse. C'est ridicule. Elle se comporte avec politesse, discute, remplit mon assiette et me sourit même par moments. Mais mon cœur se chiffonne, car, outre le mutisme pesant de Caern, sa mère ne lui accorde pas le moindre coup d'œil. Elle semble l'avoir effacé de son univers. Il ne paraît même pas présent dans la pièce avec nous. Son fils sort à peine de garde à vue, est accusé de tous les maux, et cette femme s'en fout. Elle le regarde souffrir froidement ou plutôt ignore ou lui inflige ses souffrances. Pense-t-elle, comme les autres, qu'il est l'assassin d'Aenna ?

— Je suis née à Oslo, me dit-elle. Cette maison appartient à la famille de mon mari. De père en fils, ils en héritent.

Un jour, elle reviendra à Caern... j'en ai des frissons.

— Mais j'ai bien peur que cet héritage disparaisse avec moi, ajoute-t-elle, accentuant ces horribles frissons.

Elle désigne les murs abîmés.

— Oh, je suis sûre que Caern, avec un peu d'aide, pourrait retaper un peu le manoir.

Je n'en pense pas un mot. Caern doit souhaiter qu'il brûle, mais je ne peux m'empêcher de vouloir déceler dans sa réaction les sentiments de Victoria à l'égard de son fils, et de craquer cette surface lisse et impeccable qu'elle essaie de me vendre.

Le regard de Caern brûle ma peau en entendant son nom, mais, nonchalante, sa mère se contente de hausser les épaules.

— Quelle importance ! Nous n'y survivrons pas éternellement, de toute façon.

Je retiens de peu mon soupir exaspéré. En entrant dans ce manoir, j'ignorais à quoi m'attendre. Caern n'est jamais explicite concernant son passé. Je sais seulement que sa mère a orchestré de bien terribles sévices psychologiques en usant d'Aenna contre lui. Mais pourquoi ? Dans quel but ? Qu'est-ce qui cloche chez Caern pour que sa mère le rejette ? Je ne peux pas concevoir que l'on puisse repousser son enfant. Qu'il soit anormal, étrange, ou quel que soit l'adjectif qu'on lui donne. Il vient de soi. Et lorsque mes yeux se posent sur Caern, mon incompréhension ne peut que croître. Il se dégage de lui autant de douceur que d'emprise. Il est beau à se damner et malgré tout ce qu'il a vécu, il se tient toujours debout, avec toutes ces cicatrices qui parsèment ses bras. Je n'aspire qu'à lui voler un sourire, alors que sa mère, celle qui devrait ardemment désirer son bonheur, préfère l'effacer de la pièce.

Madame Corange surprend mon regard assidu sur lui et, en un instant, le sien se dévoile, devient obscur, puis vidé de toute substance.

— Aenna était très jalouse et possessive, déclare-t-elle soudain, contractant Caern en écho sur sa chaise. Oui, vraiment. Elle prenait grand soin de son frère. Tu ne trouves pas que Maja lui ressemble ?

Chapitre 23

Maja

Son regard s'oriente vers Caern et se fige sur lui. Mon cœur se soulève dans ma poitrine. Caern relève lentement les yeux vers sa mère, cille, puis tourne la tête vers moi. Il est froid en apparence, ses iris de ce vert profond d'ordinaire si sauvages sont dénués de toute émotion, mais il ne peut tromper son monde. Sa main est tellement crispée sur sa fourchette que ses phalanges en sont blanches. Tout son corps paraît plongé dans le plomb.

— Je ne trouve pas, finit-il par dire.

Sa mère balaie sa remarque d'un geste de la main.

— Si, si, regarde bien. Elle est aussi jolie que ta sœur. De belles boucles soyeuses. Un regard à faire tomber les hommes. Sans compter qu'elles te portent toutes deux le même intérêt.

Je vois sa pomme d'Adam monter et descendre avec difficulté, tandis que mes mains deviennent moites.

— Avec tout le respect que j'ai pour Aenna, je ne crois pas que nous partagions le même intérêt, crois-je bon d'expliquer.

— Oui ! s'esclaffe sa mère. Évidemment ! Mais tu aimes mon fils, n'est-ce pas ?

Ma bouche se dessèche.

— Tu ne serais pas ici dans le cas contraire. Peu de personnes se soucient de lui. Il est si sauvage. Un vrai enfant loup, ce gamin.

J'ai l'impression de la sentir creuser dans ma tête, à coups d'ongles, pour tenter de décortiquer ce qui s'y trouve. De propos insidieux en sous-entendus pressants, elle me pousse à me livrer. Elle est pire que Sørensen avec ses questions déplacées. Victoria Corange cherche à connaître la nature de ma relation avec Caern. Pourquoi ? Cherchera-t-elle à la détruire dès que j'aurai franchi les portes du manoir ? Mes tripes se nouent à cette pensée. Caern n'est plus un adolescent pris sous le joug de sa sœur, mais il s'est enfermé dans ce manoir de plein gré après avoir quitté Gaustad. Alors à quel point reste-t-il prisonnier de l'emprise de sa mère ?

— Personne ne devrait avoir à rester seul, réponds-je en espérant calmer les

battements nerveux de mon cœur.

Je croise le regard impassible de Caern, au vernis craquelé. Sa main passe sous la table et vient recouvrir ma cuisse. Son contact chaud et rassurant me donne l'énergie dont j'ai besoin pour contrer cette femme dont la méchanceté, bien qu'elle le dissimule, éclabousse la moindre parcelle de cette maison. Pas étonnant qu'elle suinte de moisissure. Le manoir se laisse crever, contaminé par la noirceur de Victoria.

— Aenna ne le quittait jamais, murmure-t-elle, les yeux dans le vide durant un instant.

C'était vrai, et je me rends compte à quel point sa solitude a dû lui peser encore plus après la mort de sa jumelle.

— Mais voilà que Caern s'éprend d'une jolie fille, déclare sa mère sur un ton étrange, plus rocailleux.

Son regard revient sur moi et me transperce.

— Il court vers elle pour la sauter, répandre sa semence comme un malpropre et abandonne sa sœur sur un bout de terre, les jambes écartées...

Sa rage jaillit soudain, comme une marmite trop pleine et brûlante. Je me prends le choc de sa hargne et de ses mots en plein visage, entrouvrant la bouche sur un silence médusé.

— Toi, oui, je parle de toi, petite putain !

— Maman... murmure Caern pour arrêter le flot de paroles qui menace de sourdre comme du pus de ses lèvres rouges.

— Tais-toi ! Tu oses ramener cette fille ici ! Tu devrais avoir honte ! De la souiller ne t'a pas suffi que tu trouves encore un prétexte pour la conduire dans notre maison, de la mettre sous le nez de ta sœur ? J'aurais dû te la trancher ! Tu n'aurais pas l'esprit envahi par ces pensées impures. Tu n'aurais pas laissé ta sœur toute seule juste pour pouvoir t'enfoncer dans ce vagin fétide !

Le visage de Caern est pâle comme un linge. Cette salope se sert de sa culpabilité et de son affection pour moi pour le blesser. Je pose les mains à plat sur la table et me redresse de ma chaise, mon cœur me remontant dans la gorge sous l'affront. J'ignore son insulte envers moi et lance d'un ton aussi acide que le sien :

— Votre fils a le droit d'avoir une vie. Ce que faisait Aenna ne regardait qu'elle.

— S'il n'avait pas posé les yeux sur toi, rien ne serait arrivé. Tu es maudite !

Elle attrape brusquement son verre et me jette son eau au visage. Caern envoie aussitôt valser son siège contre le mur, m'attrape par le bras et me tire sèchement

en arrière sous le regard dément de sa mère.

— C'est vous qui êtes maudite ! me mets-je à hurler. Ça n'est pas assez pour vous d'avoir perdu un enfant que vous essayiez de tuer l'autre ! C'est vous le monstre !

Le visage de Victoria devient rouge de rage. Caern m'entraîne contre son torse, replie un bras sur moi et m'oblige à reculer vers la porte.

— Je ne veux plus jamais la revoir, Caern. Sors cette chienne d'ici !

Il s'arrête soudain sur le seuil, se prend les tempes des deux mains en poussant un râle du plus profond de son être, comme si une migraine venait de le foudroyer.

— Sors-la de notre maison !

— Ça suffit ! gronde-t-il d'une voix basse et lourde. Tais-toi.

— Ne me parle pas sur ce ton, Caern !

— Je t'ai dit de te taire, bon sang !

Son ton est si violent qu'il réduit sa mère au silence. Le calme revenu dans la pièce, il semble retrouver son sang-froid, m'attrape par la main, alors que mon cœur est gorgé de colère et bat en accéléré, et me traîne jusqu'au vestibule. Furieuse qu'il obéisse à sa folle de mère, je l'oblige à me lâcher. Ses yeux troublés s'enfoncent dans les miens, mais je me dégage de sa poigne et fonce vers la porte, décidée à ne pas subir l'humiliation de son rejet. Hors de question de me sentir deux fois dans la même soirée dans le corps d'une putain.

Je franchis le seuil comme une tornade, dévale les marches et cours jusqu'au sentier. Ce n'est que lorsque je suis dans les bois, en plein milieu de la nuit et que je distingue à peine mon chemin, que j'entends le son de ses pas sur mes arrières. Je ne peux pas accélérer mon allure sans manquer de me briser le cou sur les racines qui percent la terre, si bien qu'il m'attrape facilement par le bras et me stoppe dans ma course, me ramenant brutalement contre son torse. Sa respiration haletante se couche aussitôt le long de ma nuque. Ses grands bras m'emprisonnent et m'interdisent tout mouvement de fuite. Je lutte, donne des coups de pied et vitupère aussi fort que je le peux. Les cris le gênent, aussi je ne manque pas de hurler, de geindre et de jurer, mais il ne me libère pas pour autant. Esclave de son mutisme, il me traîne sur le chemin, mes bottes raclant le sol et créant un sillon sur leur passage. Malgré mon agitation et mon hystérie, il ne lâche rien et me précipite dos contre le tronc d'un sorbier aux branches dégarnies. J'essaie aussitôt de m'échapper, mais il noue un bras autour de ma nuque et se plaque contre moi. Nos respirations sont si fortes qu'on n'entend soudain plus qu'elles dans la forêt. La nuit nous écrase. De là, je ne perçois

même plus les fébriles lumières du manoir. Je suis absolument seule, au milieu des bois, sur un chemin que personne n'emprunte, dans les bras de Caern Corange. Et j'ai envie de hurler. D'extirper toute cette colère hors de moi que lui n'arrache pas de sa tête.

Il approche son visage du mien. Je ne le distingue qu'à grand-peine, les traits effacés par l'obscurité, mais je devine malgré tout la lueur dans son regard, vivante, violente et douloureuse.

En un instant, nos bouches se choquent. Sa langue s'immisce et prend possession de la mienne. Je m'accroche à ses épaules, plante mes ongles dans sa chair qui lui vole un grognement. Il se baisse, d'une main, tire sur mon pantalon et le descend le long de mes cuisses. Le froid mord aussitôt ma peau, la griffe avec sournoiserie, mais je m'en fiche. Les yeux dans les miens, il arrache l'une de mes chaussures, vire le bout de tissu qui l'embarrasse et agrippe mon genou pour m'obliger à enrouler mes jambes autour de lui. Nos mouvements sont frénétiques, erratiques et brusques. Je défais sa braguette de mes doigts précipités, il grogne contre mes lèvres quand je prends son sexe en main. Il est dur, et l'excitation augmente encore lorsque sa main s'introduit entre mes cuisses pour y écarter ma culotte. Il chasse ensuite mes doigts et, impatient, furieux, il me pénètre d'une grande poussée qui me vole un cri, et je crie ! Aussitôt, il rugit, donne un violent coup de poing dans l'arbre, près de ma tête. J'entends des bouts d'écorche chuter au sol.

Son visage revient à quelques centimètres du mien, affichant un air primitif et animal. Son sexe ressort presque en entier, et son regard reste, lui, parfaitement planté dans le mien. Nos poitrines se soulèvent si vite qu'elles se frottent l'une à l'autre. Caern est en simple t-shirt et je sens la dureté de ses muscles à travers l'étoffe humide de mon pull. Ses doigts se referment sur l'un de mes seins et le maltraitent jusqu'à me voler un autre cri. De plaisir et de douleur mêlés. Alors, il s'enfonce en moi avec une telle force que mon dos s'élève contre le tronc, avant que je ne retombe sur lui, son sexe m'emplissant entièrement. Je crie à nouveau. Et un nouveau coup de poing fuse dans l'arbre. Sa bouche sombre sur la mienne pour me museler, mais je décide de ne pas lui céder. Je gémiss à chaque coup de reins qui m'envoie des étincelles dans les yeux. La souffrance brûlante du plaisir tournoie en moi avec la force d'un ouragan. Je m'agrippe davantage à sa nuque pour mieux me hisser sur lui. Mes ongles s'enfoncent dans sa peau, sous ses cheveux. Il gronde, m'étreint plus étroitement, ses lèvres dévorent les miennes. Et je jouis avec lui. Le plaisir occulte un instant la colère, la douleur et l'indignation, je me perds dans son âme. Il maintient mon corps contracté dans

ses bras, avec sa poigne de fer. Le vent balaie et sèche la sueur qui semble se glacer sur nos corps. Mais qu'importe !

Nous restons un moment immobiles, lui en moi, nos lèvres scellées, nos respirations mêlées, nos regards incapables de se détacher l'un de l'autre. Je sens à peine mes larmes de rage et de jouissance couler sur mes joues. Seulement l'onde de désir qui continue de me parcourir, zébrant ma peau de ses morsures. La main de Caern doit être en sang et il ne doit plus sentir ses pieds nus sur le sol gelé. Mais il est là. Il m'a couru après. Il m'a laissée crier tout mon saoul en me faisant l'amour... ou ce qui y ressemble le plus.

Lorsque nos bouches se détachent enfin, il ne me laisse pas le temps de parler et murmure :

— Tu es à moi, Maja ?

Je reste saisie. Une émotion remonte de mes entrailles, rayonne jusqu'à mon cœur.

— Oui. Je ne la laisserai pas me voler à toi, réponds-je avant de l'embrasser à nouveau.

Chapitre 24

Maja

Sa main se resserre sur ma cuisse nue, pressant avec vigueur comme pour m'empêcher de me sauver. Son regard paraît soulagé en caressant les lignes de mon visage.

— Je ne voulais pas que tu voies ça, dit-il en me libérant. Ou que tu aies à le subir.

Je retombe sur mes jambes flageolantes après notre lutte et les vagues de plaisir qui m'ont tranché les muscles. Caern se baisse pour m'aider à remettre mon pantalon, et trouve ma chaussure plus loin. Il reboutonne ensuite son jean et se tient devant moi, la mine basse, les cheveux devant les yeux. Il doit mourir de froid en t-shirt et pieds nus.

— Viens avec moi.

À ma proposition, il relève la tête et plonge dans mon regard.

— Ne reste pas dans cette maison.

— Je ne peux pas, Maja.

— Si, tu le peux.

— Je n'ai nulle part où aller.

— Nous avons des rorbus de livres. Tu peux y rester.

Voyant qu'il se renfrogne et recule de plus en plus loin à l'intérieur de lui-même, je m'empresse d'ajouter :

— Au moins, cette nuit. Viens avec moi. Ne me laisse pas toute seule ce soir, je t'en prie.

Je suis désespérée à la seule idée de ne pouvoir l'arracher à cette demeure maudite. Rien que de penser qu'il puisse en franchir le seuil me bouleverse et m'enrage. Je sais qu'il est capable d'endurer, ça fait des années qu'il le supporte, mais moi, je ne peux pas. C'est au-dessus de mes forces de l'imaginer là-dedans, subissant jour après jour les assauts haineux de sa délirante de mère.

Il passe la langue sur ses lèvres et acquiesce, plantant en moi une onde de soulagement.

— Attends-moi ici. Je vais chercher ton manteau et me changer.

Il s'éloigne aussitôt en direction du manoir tandis que je me laisse tomber

contre l'arbre, mon pouls battant encore dans ma carotide. Mon entrecuisse est humide et douloureux après la violence de nos ébats. J'ai besoin d'une douche d'urgence, et de me blottir dans ses bras pour étouffer la rancune et la haine qui couvent en moi. J'ai l'impression que le regard de Victoria Corange me colle à la peau comme une écume de crasse. Je ne sais pas de quelle manière il parvient à supporter ça. Est-il immunisé à force de souffrances et d'humiliations ? Ou bien en est-il devenu si dépendant qu'il ne peut s'éloigner de cet antre monstrueux ?

Il me rejoint quelques minutes après, il a enfilé un pull épais, des boots et un manteau qu'il n'a pas pris la peine de fermer. Il me tend le mien et m'aide à l'enfiler. Il sort ensuite une lampe torche de sa poche et l'allume pour éclairer le sentier, puis, silencieux, nous descendons le chemin, côte à côte. Il ne me touche pas, fixe le sol parcouru de racines.

Une fois dans la voiture, je lance aussitôt le chauffage pour tenter d'apporter un peu de chaleur à nos corps, puis nous ramène en ville. L'ombre inquiétante du manoir disparaît derrière les arbres, sous le voile de plus en plus sombre de la nuit qui s'avance. Aucun de nous deux ne brise la torpeur qui envahit l'habitacle.

Je conduis jusqu'à l'îlot sur lequel se tient l'hôtel, mais au lieu de nous amener vers les rorbus près desquels Aenna est morte, je nous enfonce un peu plus loin dans les terres. Plusieurs cabanes rouges se tiennent sur le flanc opposé, face aux lumières du port. J'arrête la voiture sur la route déserte, coupe le moteur devant l'un des rorbus et reste là, les mains sur le volant. Caern regarde droit devant lui.

— Ta mère a menti à la police, dis-je soudain.

Il se contracte à mes côtés, fixe les reflets de la mer.

— Non.

C'est à mon tour de me crispier.

— Je ne l'ai pas croisée le soir de la mort de Christie, m'explique-t-il. Je me suis seulement occupé de mon père.

Il passe la main dans ses cheveux et ajoute :

— En règle générale, je m'arrange pour l'éviter.

— Alors pourquoi ton père n'a-t-il pas dit la vérité ?

Il s'humecte les lèvres, puis tourne la tête vers moi. Son regard s'ancre dans le mien et j'y lis un éclat de crainte et de répulsion.

— Tu ne crois pas qu'il a peut-être évoqué la vérité ?

— Non.

Une lueur brille dans ses yeux – la petite lumière qui se rallume de temps en temps lorsqu'il me dévisage.

— C'est à cause de moi, finit-il par m'avouer.

— Pourquoi ?

Il se passe la main sur la figure, de plus en plus confus.

— Parce qu'il est alité.

— Je ne comprends pas.

— Parce qu'il ne peut plus se défendre, si tu préfères.

J'attends. Le laisse venir, me confier ses sentiments qui semblent soudain le pousser dans ses retranchements.

— Parce que, chaque fois que je m'occupe de lui, je lui dis combien je souhaite voir maman crever. Je lui dis ce que j'aimerais lui faire, juste... juste pour voir l'expression horrifiée de son visage.

J'en reste coite, un vertige me saisit.

— Je le déteste, Maja. Ça me fait plaisir de le tourmenter, pour toutes les fois où il a laissé maman me brimer sans rien dire. Mais il ne peut pas se passer de moi. Depuis que je suis rentré, c'est moi qui l'aide, qui le lave, qui le fais manger quand maman ne le fait pas. Et elle le fait de moins en moins. Elle l'oublie. C'est pire depuis que je suis là. Elle se contente de rester devant cet immonde mausolée à la gloire d'Aenna, comme si de me regarder, ça la renvoyait systématiquement à ma sœur. Alors, plus mon père a besoin de moi, plus je me montre cruel. Je ne suis pas un homme bien, Maja.

Je cale l'arrière de mon crâne contre l'appui-tête et pousse un long soupir.

— La vengeance n'est pas la bonne réponse à la douleur, mais elle est humaine, finis-je par dire.

— Malgré tout ce que je te raconte, tu me crois encore ? s'étonne-t-il.

J'arque un sourcil et lâche d'un ton faussement moqueur :

— Je crois que personne ne pourrait inventer un tel alibi, Caern. En général, les menteurs brosent un portrait d'eux plus sympathique. Maintenant, viens, rentrons à l'intérieur.

J'ouvre la porte et me glisse dans la nuit, seulement rompue par les lumières des lampadaires qui rayonnent tout autour des rorbus. Les flocons de neige et les rafales se prennent dans leur faisceau et semblent créer des myriades de poussières blanches en suspension. Le froid glisse sous mon pull humide et savoure ma peau frigorifiée.

Caern m'imitte, claque la portière et me suit rapidement vers le rorbu. Ceux de ce côté de l'île sont plus grands que les autres. Ils ressemblent à de vraies maisons sur pilotis, rénovées à neuf.

J'extirpe mon trousseau de clés et glisse le pass dans la serrure. Le rorbu ayant

été libéré depuis peu, la chaleur y est encore présente lorsqu'on y pénètre. Les chauffages n'ont pas encore été coupés dans celui-là. Je suis assurée d'avoir de l'eau chaude sous la douche.

Caern appuie sur l'interrupteur et la lumière jaillit sur le salon au décor authentique. Un canapé blanc se tient face à l'une des grandes fenêtres qui s'ouvrent sur le port. Le parquet est brun et poli. Un seul tapis glissé sous la table basse confère de la chaleur et un air cosy à la pièce. Les murs sont lambrissés, ornementés de tableaux pittoresques, aux couleurs de l'archipel. Ce rorbu est l'un des plus élégants et chaleureux de l'hôtel. Les chambres sont à l'étage, une petite avec un lit superposé, et une grande avec deux lits côte à côte. La cuisine est moderne et bien équipée, mais elle n'est pas très spacieuse, étriquée par la charpente du toit.

Nous nous déchaussons pour éviter de tout salir et accrochons nos manteaux à la patère. J'ôte également mon pull pour qu'il sèche et le place sur le dossier d'une chaise près d'un radiateur. Restée en t-shirt, malgré sa légère humidité, je me dirige vers la salle de bains, Caern sur mes talons. Je sens son regard peser sur moi comme une chape de plomb. Il est conscient que ses confidences sont écrasantes et douloureuses. Il y a tant de souffrance dans sa vie que je ne sais même plus par quel bout le prendre pour tenter d'ôter chaque brique qui la compose. Sa mère, cette ignoble femme, est la cause de tous ses malheurs. Aussi, je comprends, après seulement quelques minutes passées auprès d'elle, à quel point il doit être rongé par la haine, et je comprends qu'il la reporte sur celui qui n'a jamais rien fait pour l'aider, alors que c'était son rôle. Caern n'est pas en mesure d'affronter sa mère. Elle l'a trop écrasé, trop soumis à sa tyrannie pour qu'il puisse s'en défaire d'un seul claquement de doigts. Cette union sordide d'amour-haine doit être détricotée. Je me demande pour quelle raison, durant son séjour à l'hôpital de Gaustad, personne n'a essayé de l'arracher à cette emprise. N'en a-t-il pas parlé ou bien les psychiatres n'y sont-ils pas parvenus ?

J'allume la lumière dans la salle de bains et commence à me déshabiller. Caern reste sur le seuil, son regard épouse mes gestes. Alors que je me mets nue devant lui, ce dernier se teinte de désir. Je lui lance un coup d'œil sans la moindre équivoque, puis me glisse dans la cabine. Je tourne le robinet et attends que l'eau se réchauffe. Mon attention est captée par un mouvement sur ma droite. Je contemple Caern en train de virer ses boots dans le vestibule. Il referme ensuite la porte de la salle de bains sur nous. Il ôte son pull en le tirant par la nuque, son t-shirt prend le même chemin et vole au sol, me dévoilant ce

torse aux muscles ciselés. Les yeux dans les miens, il défait sa braguette et descend son jean le long de ses cuisses, emportant avec lui son caleçon. Une fois nu, il s'avance vers moi d'une démarche féline, ses cheveux tombant sur ses larges épaules. Je me sens toute petite quand il pénètre dans la cabine, prenant la plus grande place. Je passe aussitôt sous le jet, laisse l'eau mouiller mes cheveux et mon corps. Je le surprends en train de scruter avec attention chaque parcelle de peau qui s'exhibe devant lui. Jamais personne ne m'a regardée de cette façon, avec désir, oui, mais aussi avec cette sorte de possession animale. Cette façon de déclamer que je suis à lui et à nul autre juste en posant les yeux sur moi. Il avance, pose la main sur le carrelage blanc, près de mon épaule, penche la tête en avant et trempe ses cheveux et son visage. Les gouttes d'eau se répandent le long de ses joues, sur ses lèvres appétissantes, et je n'en peux plus. Tout mon corps palpite. Je l'attrape par les joues et me précipite sur ses lèvres chaudes. Son corps s'écrase contre le mien. Ses bras enveloppent ma taille, ses mains remontent le long de mon dos et son baiser devient plus bestial, si bien que je me demande si nous sommes capables de nous embrasser sans donner l'impression de nous dévorer la bouche.

Nous nous enlaçons et nous nous caressons jusqu'à ce que l'eau commence à tiédir et que nous n'ayons plus ni souffle ni salive. Alors, je prends soin de nettoyer sa main aux phalanges écorchées, parsemées de bouts de terre et d'écorce. Et il me regarde le faire. Avec cette dévotion presque irrationnelle dans les prunelles.

— Il n'existe pas deux personnes comme toi, murmure-t-il soudain, près de mon oreille. À se préoccuper d'un type comme moi. À me laisser te toucher et t'aimer de la façon dont je suis capable.

Mon cœur gémit sous ses mots. J'ose à peine relever les yeux vers lui tant j'ai peur de me perdre dans les profondeurs de son âme.

— Tu es unique, Maja.

Ma joue frotte contre son menton lorsque je tourne la tête. Mon regard croise le sien, je me sens aussitôt disparaître dans ses abysses. Et je m'en fous. C'est très bien. Je n'ai aucune envie de remonter à la surface.

Ma bouche effleure la sienne quand je lui réponds :

— Tu l'es toi aussi.

Il coupe l'eau qui vire au froid et me pousse à reculons dans la salle de bains. Il attrape une serviette dans laquelle il m'enroule et prend le temps de se sécher à son tour, puis il me tend son t-shirt pour que je me glisse dedans. Il enfle son caleçon, et, main dans la main, nous grimpons vers la chambre. Plutôt que de

pousser les deux petits lits pour les rassembler, il m'attire sur l'un d'eux, écarte les draps et m'invite à prendre place. Je me glisse contre le mur et il s'étend à mon côté. Sa main ne tarde pas à venir envelopper ma hanche et à diffuser la chaleur de son corps sur ma peau. J'embrasse sa mâchoire, alors qu'il glisse un bras sous ma tête pour mieux me rapprocher de lui. Puis ses lèvres cherchent les miennes et les trouvent facilement. Quand il s'en détache après un long moment, il me demande d'un ton bas :

— Tu n'as pas trop mal ?

Je mets quelques secondes à comprendre de quoi il parle, puis secoue la tête en passant les doigts dans ses cheveux.

— Non, je vais bien.

Juste une petite brûlure qui me rappelle sa délicieuse présence. Je lis pourtant dans son regard toute la contrition que lui inspirent nos ébats. Comme s'il ne pouvait s'empêcher de penser que, quoi qu'il fasse, il déposait une souillure sur moi. Comme s'il était l'être sale que sa mère s'évertuait à lui décrire.

— Je ne suis pas en sucre, lui rappelé-je doucement, mes lèvres près des siennes.

— Je ne suis pas délicat non plus.

Ma jambe remonte le long de la sienne. Sa main libre glisse de ma taille jusqu'à mes fesses.

— Je ne t'ai pas demandé de l'être.

— Fais attention à ce que tu dis, Maja, me prévient-il de sa voix lourde, un peu pâteuse, qui gronde de savoureuses menaces.

— Non, je n'en ai aucune envie.

Je pose ma bouche sur la sienne et tire sur sa lèvre inférieure avec mes dents. Il lâche un grognement bestial et presse mes fesses avec plus de force.

— Tu m'as laissée crier.

— Tu ne m'as pas laissé le choix.

— Tu ne m'as fait aucun mal. Tu n'es pas l'homme que tu penses être, Caern. Tu n'es pas l'homme que ta mère décrit. Tu n'es ni sale, ni souillé, ni détestable. Tu es doux, gentil, beau comme un dieu nordique, tu fais l'amour avec une intensité inégalée et je suis sûre que beaucoup de femmes rêveraient d'être à ma place. Tu me regardes avec une force qui me transforme, qui me donne le sentiment d'être la plus importante et la plus désirable au monde. Je ne connais pas beaucoup d'hommes capables de ça.

Il me fixe, dans la pénombre de la chambre, comme si je m'adressais à lui dans une autre langue.

— Tu as entendu ce qu'elle a dit sur moi, n'est-ce pas ? insisté-je.

Il acquiesce, son visage s'assombrissant à toute vitesse.

— Est-ce que tu as cru ses paroles ? Que j'étais maudite ? Que j'étais une putain ? Que...

Je peine à déglutir et à achever ma phrase suivante, tant elle est lourde de conséquences.

— ... que j'étais responsable de la mort de ta sœur ?

Ses sourcils se froncent et ses doigts s'enfoncent dans ma chair.

— Non.

Pour une fois, son avarice en mots me laisse un goût amer. J'ai besoin de savoir ce qu'il a dans la tête. Besoin de m'assurer qu'il n'a pas cru les paroles odieuses de sa mère.

— Qu'est-ce que tu penses, alors ?

— Tu n'as rien d'une putain, bon Dieu ! s'exclame-t-il, plein de colère, avant de basculer sur le dos et de détourner les yeux de moi.

Je me redresse sur un coude.

— Mais tu crois que c'est à cause de moi que ta sœur est morte ?

Mon cœur se comprime soudain face à cette réalité qui se creuse.

— Non, soupire-t-il. Je ne crois pas que ce soit ta faute, mais...

Il s'humecte les lèvres d'un coup de langue avant de s'asseoir dans le lit, son avant-bras sur son genou. Il regarde un instant par la fenêtre vers les lumières de la ville que l'on perçoit au-delà du brouillard.

— ... Si je n'étais pas venu te retrouver, ma sœur ne serait pas morte ce soir-là. C'est une réalité. Parce que je te voulais.

— Et tu m'en veux ?

Il tourne la tête vers moi alors que je me sens peu à peu frigorifiée.

— Non, Maja, je ne t'en veux pas, même si je t'ai sous-entendu le contraire.

Il m'attrape par le bras et m'attire vers lui. Mon visage prisonnier de ses doigts, il plonge les yeux dans les miens.

— Je me le reproche à moi. Je ne sais pas pourquoi on s'en est pris à elle. Ou à ces autres filles. Je sais juste que si je n'avais pas éprouvé le désir de te voir, Aenna serait restée à la maison.

Sous l'inflexion de rage et de chagrin qui se prend dans la toile de sa voix, il resserre son emprise sur mes joues jusqu'à m'arracher une petite plainte. Ses doigts glissent aussitôt le long de ma mâchoire jusque sous mes oreilles pour me maintenir face à lui, à quelques centimètres de ses lèvres.

— Mais ça n'aurait rien changé, poursuit-il. Que j'aie envie de toi ou non. Il

attendait juste le bon moment pour agir. Il la guettait. Si ça n'avait pas été ce soir-là, ça aurait été une autre nuit où elle aurait été seule.

— Elle ne l'était pas souvent, murmuré-je, la gorge nouée par les souvenirs.

— Non, je passais la plupart de mon temps avec elle. Alors, il a forcément attendu. Ça, je le sais.

— Ça aurait pu être un hasard. Il l'a croisée dans la rue...

— Non, Maja. Les filles... elles se ressemblent toutes.

Je me crispe sous cette confiance.

— Comment le sais-tu ?

— Sørensen m'a montré leurs photos. Pour Christie, je la croisais de temps en temps en ville. Elle avait la même allure que ma sœur. Et cette touriste... Ça m'a marqué. Je ne peux pas croire à une coïncidence. Il m'a pris Aenna volontairement. Pas par hasard. Ça, non. Alors, je sais pertinemment que, si ça n'avait pas été ce soir-là, ce serait sûrement arrivé plus tard. À un autre moment où je l'aurais laissée seule. Ça n'a rien à voir avec toi. C'est mon absence qu'il espérait.

Un frisson glacé tournoie dans mon cœur.

— Tu ne comprends pas, hein ? me dit-il, le regard envahi de noirceur face à ma mine désespérée.

— Comprendre quoi ?

Je tressaille contre lui, alors que son pouce revient se poser sur mes lèvres pour en caresser les courbes.

— Maja, on m'accuse de ces trois meurtres. Parce que les deux autres filles ressemblaient à Aenna. Parce qu'elles ont été violées et massacrées de la même manière. Parce que... parce que je suis désordonné dans ma tête. Que j'ai un passif psychiatrique. Parce que tout le monde sait que je vivais un truc anormal avec ma sœur et que les flics t'ont poussée à leur dire qu'on me rabaissait et m'humiliait chez moi. Tu sais ce que ça fait de moi ?

À l'idée que l'on se soit servi contre lui de mes propos lors de ma déposition, la rage inonde mes veines et un goût de bile emplît ma bouche. J'ai envie d'écraser les testicules de Leiv et de cracher au visage de Sørensen.

— Le coupable idéal...

— Non, Maja, dans la tête de ces gens, je suis devenu un tueur en série. J'ai tous les critères. Je suis dangereusement instable et soumis à des fantasmes pervers.

Bouleversée, je me force à réfléchir, à demeurer sensée quand mon esprit tend à partir dans tous les sens, manipulé par les émotions.

— Pourquoi aurais-tu tué ta propre sœur ? Ça n'a pas de sens.

Il reprend son souffle. Ses narines frémissent et il parvient à grand-peine à maîtriser le son de sa voix pour me répondre :

— Aenna, ils la considèrent différemment des deux autres filles. Les flics pensent que j'ai voulu lui... montrer ma toute-puissance, renverser les rôles et lui prouver qui était le maître, en la rabaisant, en la violant et en la mutilant, pour qu'elle voie qui j'étais vraiment, parce que... parce qu'elle... m'écrasait et ne me permettait pas d'agir comme un homme auprès d'une autre femme qu'elle. Ils pensent que j'ai cherché à m'arracher à son emprise, me libérer de sa présence. Parce que j'avais pris le goût du sang dans la bouche avec la précédente victime, parce que je hais les femmes. Parce que je désirais recommencer et parce que j'avais jeté mon dévolu sur toi. Que je te voulais et qu'Aenna m'en empêchait.

Je secoue la tête avec frénésie sous ses doigts fermes qui me retiennent, abattue par tant de hargne et d'acharnement sur lui. Entendre ces accusations, ces mots-là de sa propre bouche, me déchire le ventre. J'ai l'impression de me prendre sa douleur dans la poitrine. Des larmes me montent aux yeux. Caern presse plus fort mon visage en les observant soudain couler le long de mes joues. Comment a-t-il fait pour rester si calme pendant les longues heures d'interrogatoire durant lesquelles on lui a balancé de telles horreurs au visage ? Où on l'a accusé d'avoir assassiné sa propre sœur pour pouvoir continuer ses crimes... pour pouvoir être avec moi ?

La nausée tapisse ma gorge. Je pose les mains sur les siennes pour me retenir de chuter dans de nouveaux abysses sombres et effrayants.

— Et les autres alors ? parviens-je à demander au prix d'un redoutable effort. Comment ils les justifient ?

Je le vois lutter pour arracher sa voix de son corps et me permettre d'entendre la vérité.

— Parce qu'elles ressemblent à Aenna... et à toi. Ils disent que je me suis créé un fantôme que je rejoue sans cesse, et qui se trouve là, dans les crimes, dans la manière dont je les aurais tuées.

Un frisson horrible me pénètre comme une pointe de dague effilée. Une ride se creuse profondément sur son front et un voile obscur passe sur ses traits lorsqu'il ressent mon frémissement sous ses paumes. Un muscle de sa mâchoire tressaute tant, que j'en devine le dessin sous sa peau.

— C'est ridicule ! Ils essaient seulement de faire coller ton profil au suspect qu'ils recherchent. Ça ne fait pas de toi un coupable.

Je peux à peine respirer.

Il glisse ses doigts autour de ma nuque et raffermi sa prise lorsque je m'agite contre lui, secouée par ses paroles et par ce visage aux contours douloureux qui se peint dans l'obscurité. Il s'approche davantage, jusqu'à joindre son front au mien, puis il murmure, après avoir pris une longue inspiration :

— Les flics disent que je suis dégoûtant et immoral, Maja. Qu'à cause des sévices que j'ai subis, j'ai développé des fantasmes qui mêlent le sexe et la violence, qu'ils sont liés dans ma tête... et putain, tu ne peux pas nier que c'est vrai.

— Ça ne fait pas de toi un tueur...

Il repose son pouce sur ma bouche pour m'obliger à me taire.

— Ils pensent que j'ai cristallisé ma relation avec ma sœur sur toi.

Je ravale de peu mon sanglot. Je me retiens à ses biceps, griffe sa peau en essayant de retrouver mon souffle.

— Que je me suis débarrassé d'elle pour te posséder, parce qu'elle me gênait pour y parvenir, et que... je n'avais plus besoin d'elle, puisque je t'avais, toi, pour... être une meilleure version. Une relation dans laquelle le rôle de domination serait inversé. C'est ce qu'ils pensent de moi. À cause de ces dix ans qui séparent les trois meurtres. Ils disent que... tu me rends fou, que tu as réveillé un truc froid en moi. Ils pensent que j'ai développé une sorte de... fascination pour toi. Une obsession et que mes crimes ont tous un lien avec ce que tu m'inspires. Comme si... j'exprimais à travers elles ce que je ne peux pas t'infliger.

— Oh mon Dieu...

Ce sont les seuls mots qui parviennent à s'arracher de mes lèvres tant je suis choquée et assaillie d'effroyables images. J'ignore quelle expression j'offre à Caern, mais, le visage tirillé, il se relève brusquement du lit, recule dans la chambre, tremblant et agité. Sa peau se couvre de sueur. D'un coup d'épaule, il heurte le mur dans son élan, se retourne et abat son front contre le battant avec tant de force que je crains qu'il ne se soit ouvert le crâne. Je ravale un cri de peur et me relève du lit, emmêlant mes jambes dans les draps.

Les muscles de son dos sont tendus et sa poitrine se soulève vite. Caern pose les paumes à plat sur la porte et m'avertit d'une voix plus forte et plus rauque que d'ordinaire :

— N'approche pas.

Je me fige aussitôt, reste immobile, à côté du lit, juste vêtue de son t-shirt. Je sens le froid se répandre dans la chambre, mordre ma peau. Je meurs d'envie de

désobéir, de le prendre dans mes bras, tant sa détresse est palpable, crève l'oxygène alentour. Il tremble. J'entends ses râles de désespoir qui s'échappent de ses lèvres sans qu'il ne puisse les retenir.

Son poing se referme sur le battant ; ses phalanges en deviennent blanches. Il penche la tête vers l'avant, étirant son dos. Et sa voix rompt le silence, brise mes murailles et me laisse frissonnante près de lui :

— Il lui a découpé le visage, Maja, alors qu'elle était vivante. Il l'a regardée droit dans les yeux en lui arrachant les lèvres ; il l'a écoutée sangloter et hurler. Il l'a empêchée de se débattre et de vivre. Elle s'est sentie mourir. Comment aurais-je pu faire ça ? La regarder partir de cette façon ? Pour... le pouvoir ? Je l'aimais, putain ! Je l'aimais...

Son corps est secoué de sanglots silencieux, sa voix se brise. Au moment où, bouleversée, j'esquisse un pas pour le rejoindre et l'enlacer, il se retourne vivement vers moi, m'attrape dans ses bras et m'étreint avec violence. Ses larmes sillonnent ses joues et humidifient aussitôt les miennes lorsqu'il me presse contre lui. Il pleure, comme si, jamais avant aujourd'hui, il ne s'était autorisé à verser la moindre larme. Il gémit et sa douleur semble si intense qu'il peine à respirer. Il plonge le visage dans mon cou et resserre la pression de ses bras autour de mon buste.

— Il m'a arraché un bout de mon âme, Maja. Aenna, c'était une partie de moi. Elle était mon sang. J'avais besoin d'elle.

Je glisse mes doigts dans ses cheveux, incapable de trouver les mots pour le reconforter. Je ne peux rien pour le soulager. Juste être là pour lui. Alors c'est ce que je fais. Je le presse contre moi avec toute ma force et mon amour, l'écoute pleurer et se déverser de sa colère, de sa douleur, de toutes ces années durant lesquelles il a supporté en silence d'être accusé de sa mort, durant lesquelles personne n'a écouté son chagrin.

Chapitre 25

Maja

— Ce n'est pas une bonne idée, dit-il, sa bouche relâchant des ronds de vapeur givrée.

— Tu as faim, j'ai faim. C'est une bonne idée.

— Non.

Son visage exprime clairement son désaccord. Il a les mains enfoncées dans les poches de son blouson, une ride entre les sourcils, les yeux aussi glaçants que la neige alentour.

Après que je me suis réveillée dans ses bras, nos corps enroulés l'un autour de l'autre comme si nous étions accrochés tous deux à un récif pour ne pas nous noyer, nous nous sommes câlinés, embrassés, caressés longuement jusqu'aux premières lueurs d'une aube qui ne se lèvera jamais. Nous avons profité enfin d'une matinée sans qu'aucun drame ne se produise, entièrement voués l'un à l'autre. Nous n'avons pas parlé, laissant le silence et nos regards se raconter nos maux. Nos espoirs aussi. Nous nous sommes laissé envahir par la ferveur et la confiance de l'autre, dans la chaleur de ce lit dans lequel nous nous étions blottis.

Maintenant, je cligne des paupières face aux reflets obscurs qui se tissent toujours dans le ciel. Une légère teinte violacée rompt la ligne d'horizon, montrant bien que la journée est déjà entamée. Le soleil commence à quitter les Lofoten pour laisser place à la nuit polaire. Je lève les yeux vers l'enseigne de la brasserie et donne un coup de coude dans le bras de Caern.

— On y va ?

Il presse la mâchoire, abaisse le regard sur moi.

— Ce n'est pas bon que les gens te voient avec moi, Maja.

— Je ne m'en soucie pas.

— Tu devrais. Avec le meurtre de Christie...

— ... dont tu n'es pas responsable. Je ne vais pas arrêter de vivre sous prétexte que des gens bien-pensants croient connaître la vérité au sujet d'une enquête policière. Et ça leur prouvera que tu n'es pas ce qu'ils imaginent.

— Ça ne prouvera rien du tout. Les gens pensent ce qu'ils pensent, c'est tout.

Ils ne changeront pas d'avis. Ça n'arrive jamais. Et toi, ils vont te juger aussi. Ils te croiront soit idiote et naïve, soit complètement folle.

Je hausse les épaules en grommelant :

— Je m'en fiche, Caern ! Tu le supportes tous les jours, pourquoi ne le pourrais-je pas ?

— Ça me regarde. Je suis habitué, mais je n'ai pas envie de te voir le subir.

Un sourire s'étire malgré moi sur mes lèvres. Je m'approche et me blottis contre son bras.

— Tu te fais du souci pour moi.

— Je sais ce que ça fait de vivre sous le jugement des autres, et je sais qui tu es. Il existe plusieurs façons de salir les gens. Leur regard, ça en fait partie. Je ne veux pas qu'ils te souillent avec leurs médisances.

Je me dresse sur la pointe des pieds, attrape son visage sous mes paumes froides et dépose un baiser sur ses lèvres. Dans la rue. Au milieu des gens. Et je m'en fous.

— Les souillures n'existent pas si tu n'y crois pas, lui dis-je. Elles sont seulement dans nos têtes. Viens maintenant, je meurs de faim.

J'arrache sa main de l'une de ses poches et la serre dans la mienne. Il grogne, mais se laisse entraîner vers l'entrée du bar.

Étant donné qu'il est presque l'heure du déjeuner, le café est déjà bien rempli. Nous dégottons malgré tout une table libre près de la fenêtre qui s'ouvre sur la place couverte de neige ainsi que le port inactif.

Caern retire son manteau, le dépose sur le dossier de sa chaise, puis se tient debout près de moi, le regard assombri. Il le cache, mais je vois bien qu'il est gêné et qu'il guette les réactions alentour. Personne ne s'est rendu compte de notre présence, chacun occupé à sa vie, et c'est très bien ainsi, mais Caern semble suspecter tout le monde. Je glisse mes doigts sur le dos de sa main, lui arrachant un tressaillement. D'une voix bourrue, il me demande :

— Qu'est-ce que tu veux manger ?

— Un sandwich et un café, s'il te plaît.

Il hoche la tête et tourne les talons en jurant, passant la main dans ses cheveux. Je ne peux m'empêcher de sourire, même si cela n'a rien de drôle, mais voir cette armoire à glace aux muscles parfaits s'angoisser pour des qu'en-dira-t-on, pire s'inquiéter de ce que l'on pense de moi, me rend la situation bien meilleure. Plus tolérable. Je me moque sincèrement de ce que peuvent cancaner les autres. Qu'ils me prennent pour une insouciant, une idiote ou une fille crédule, quelle importance ? Aucun ne voit ce que je perçois de lui. La beauté de

cette âme qu'il dissimule à tout le monde. Je me sens privilégiée. Il ne laisse personne entrer dans son monde, sauf moi.

Il revient, chargé d'un plateau sur lequel fument nos cafés. Il le dépose sur la table et s'installe en face de moi. Ses grandes jambes viennent se glisser entre mes genoux et son regard rencontre le mien. Un discret sourire se dessine sur mes lèvres en le voyant m'observer de sa manière bien à lui. J'attrape mon café, en avale une gorgée chaude, puis croque dans mon sandwich.

— Ce que je t'ai dit hier...

— Arrête d'y penser, lui suggéré-je. Ça ne change pas l'image que j'ai de toi, et je sais que c'est la bonne.

— Comment ?

Je lève un sourcil, prends sa main posée à plat sur la table, la tire vers moi et la plaque sans ciller entre mes seins.

— Parce que je le sens, là.

Je l'appuie juste au-dessus de mon cœur qui s'affole. Son regard va et vient entre sa main et mes yeux.

— Tu crois que ton cœur peut déceler la vérité ? Et si c'était l'inverse, Maja ? S'il était aveuglé ?

— Je préfère croire en mon jugement. Si on ne fait qu'écouter les autres, on ne se crée jamais sa propre opinion. J'ai foi en toi, et j'ai confiance en moi pour faire le bon choix.

Il recule sur son siège, attrape à son tour son café, mais son regard reste obstinément braqué sur moi.

— Tu n'as pas peur ?

— De toi ? m'étonné-je.

— Après ce que je t'ai avoué, n'importe qui se serait sauvé à toutes jambes.

— Tu oublies que je ne suis pas n'importe qui.

Je lui décoche un clin d'œil qui lui arrache enfin un petit sourire.

— C'est vrai.

J'avale une autre bouchée de mon sandwich, puis lui dis :

— Tu m'as accordé ta confiance. Je ne connais pas beaucoup de monde qui aurait été capable de raconter tout ça. Je suis contente que tu l'aies fait.

Il faufile la main dans ses longs cheveux et soupire en jetant un coup d'œil par la fenêtre.

— Ça doit te donner une belle image de qui je suis, ironise-t-il.

— C'est l'image des flics. Pas la mienne. Je trouve qu'un homme capable de montrer ses failles et son chagrin à la personne qui partage sa vie se révèle plus

fort que celui qui les cache ou les nie.

Son regard revient sur moi et me heurte avec violence.

— Quoi ? m'exclamé-je, intriguée.

Il boit une gorgée de café, le coin de ses lèvres retroussé, puis finit par me répondre :

— Je suis heureux que tu partages ma vie.

La chaleur irradie aussitôt dans mon ventre, et cette sensation ne doit plus rien au café. Mais alors que je regarde son sourire illuminer sa figure, la porte du bar s'ouvre, et instantanément, la colère resurgit en moi, balaie ce semblant de normalité en un coup de vent. Mon visage doit se voiler, car celui de Caern se referme en écho. Il tourne la tête par-dessus son épaule pour regarder ce qui a brusquement attiré mon attention. L'os de sa mâchoire apparaît aussitôt sous la pression qu'il exerce. En soupirant, il me fait de nouveau face, son regard sombre dans le mien, et je devine toute la tension qui l'envahit.

— On devrait s'en aller, me dit-il.

— Non. Nous ne faisons rien de mal.

J'observe Leiv et sa bande de copains flics approcher du comptoir pour commander. Ils ne nous ont pas repérés. Au fond de moi, je récite une prière pour qu'ils ne nous voient pas et nous laissent déjeuner en paix, mais je suppose que c'est trop demander. Leiv discute avec la serveuse, puis se retourne face à la salle en riant. Son regard s'enfonce aussitôt dans le mien, et son sourire s'évanouit. Une ombre passe sur ses traits, ses yeux bleus prennent la froideur d'un morceau de glace. Je me détourne aussi sec, lui signifiant ainsi que je ne veux rien avoir à faire avec lui pour le moment, mais il ne semble pas d'accord avec cette idée. L'un de ses collègues pose la main sur son épaule pour l'empêcher de nous approcher, il l'ignore. Un doigt glissé dans sa ceinture tel un parfait cow-boy, il approche de notre table et s'arrête devant nous. Caern me renvoie mon regard, son poing est fermé à côté de sa tasse à café vide. Nous en aller aurait sûrement été la meilleure des décisions à prendre, mais renoncer à être libre me semble encore pire. Je ne laisserai pas Leiv ou qui ce soit d'autre s'immiscer entre nous.

— Bonjour, me dit Leiv, le regard me chauffant le crâne.

Je peine à desserrer les lèvres.

— Bonjour.

Je me force à relever la tête vers lui. Son expression est aussi glaçante que le froid qui règne au-dehors.

— Ton frère est au courant ? m'assène-t-il d'emblée.

— Que je bois un café ? Je ne crois pas que ce soit utile de l'en avertir.

— Ça te plaît de jouer les rebelles, hein ?

— Ça te plaît de jouer au con ? Parce que tu fais ça très bien !

Il grimace, jette un coup d'œil vers Caern. Ce dernier l'ignore complètement et me fixe sans retenue. Avec cette flamme dans les yeux qui me ravage chaque seconde.

— Tu sors avec un type qu'on a gardé plus de deux jours en cellule et qu'on accuse de trois crimes, Maja. T'as pas l'air de te rendre compte.

— On a déjà eu cette discussion. Je ne tiens pas à l'avoir ici de nouveau. Je suis là pour boire mon café tranquillement avec mon petit ami.

Il crache un juron. Caern relève lentement les yeux vers lui et leurs regards se croisent. J'ai peur qu'une explosion à fragmentations se produise et éclabousse tout le bar de sang et de viscères. Leiv n'est pas tout seul, et ses collègues se sont rapprochés de nous lorsque le ton est monté. Tout le monde a les yeux braqués dans notre direction. Mon estomac s'imbibe de plomb fondu.

— Qu'est-ce qu'il y a, le dégénéré ? Tu as quelque chose à ajouter ?

Je frappe du plat de la main sur la table, rouge de rage.

— Dégage Leiv !

— Ton « petit ami » n'est pas capable de se défendre tout seul ?

— Mon petit...

— Son copain s'en fout de ce que tu racontes, me coupe brusquement Caern d'une voix grave et posée. Ne manque pas de respect à Maja, c'est tout.

J'en reste comme deux ronds de flan. Leiv aussi, visiblement. Il s'attarde quelques secondes à le regarder, stupéfait qu'il ait ouvert la bouche.

— Maja est mon amie, rétorque Leiv. Je ne lui manque pas de respect, j'essaie de lui ramener un peu de bon sens dans le crâne.

— Je suis majeure, libre, et je fais ce qui me chante. Laisse-nous !

Il pose la main sur la table, entre Caern et moi, et se penche vers mon visage. Son regard prend une teinte plus ombreuse et inquiète, qui me retourne l'estomac.

— Je ne veux pas que tu meures, Maja. Je ne veux pas voir sur ton visage ce que j'ai découvert sur celui de Christie. Je refuse de laisser arriver une chose pareille. Alors, tu peux me demander beaucoup, mais pas d'arrêter de veiller sur toi, même si ça doit être contre toi. Je suis désolé.

Il se redresse, me laissant coite de stupeur et d'amertume. Je ne trouve rien à répondre à ses paroles. Mon cœur cogne lourdement jusqu'à m'en blesser les côtes. Jamais je n'avais vu Leiv aussi sérieux que ces derniers jours. Nos

souvenirs d'enfance semblent être laminés par notre vie d'adulte, et j'éprouve de la douleur à nous voir ainsi nous déchirer.

Leiv tourne la tête vers Caern qui me fixe, les sourcils froncés, puis lui lance :

— Je te garde à l'œil.

Caern relève vaguement les yeux vers lui, dénué de sentiments ou d'émotivité. Il conserve le silence et son impassibilité coutumiers, alors que j'en suis incapable, puis redirige ses prunelles enflammées sur moi. Frustré de repartie, Leiv lâche un nouveau juron, puis tourne les talons pour rejoindre ses collègues. À mesure qu'il s'éloigne vers la porte d'entrée, la tension quitte peu à peu mes muscles, même si je me sens encore mal.

— Ça va ? me demande Caern.

— Tu t'inquiètes pour moi ?

— Oui. C'est ton ami.

— Celui de mon frère. Plus tellement le mien, ces derniers temps.

— Il a peur. Je peux comprendre ça.

— Tu le défends ?

— Non. Je dis seulement que je le comprends. Il veut te garder en vie et il te veut pour lui.

Je peine à déglutir.

— Et ça ne te dérange pas ?

— Si. Parce que je veux te garder pour moi.

Je lâche un petit soupir satisfait, avant de lui sourire. Je glisse ma main vers la sienne, qu'il saisit sans hésiter.

— Je suis toujours à toi, murmuré-je.

Il acquiesce et se penche vers moi, jusqu'à enfoncer sa main dans mes cheveux et frôler mes lèvres des siennes. Les regards qui pèsent sur nous s'envolent aussitôt, et ma tension s'évanouit. Il ne reste que lui et moi dans ce bar. Paume contre paume, yeux dans les yeux, bouche contre bouche. Le reste... ne compte plus pendant ces courtes secondes où il m'embrasse.

Après avoir fini de déjeuner dans un silence plus ou moins embarrassant, nous prenons la direction du cimetière. Je me gare dans la rue adjacente et nous coupons à travers les tombes enneigées pour gagner la cabane. L'air glacial, le ciel enténébré aux reflets violets et les stèles me précipitent dans un univers hors du temps, spectral et troublant. Je ne sais pas comment Caern se convainc de s'arracher à la chaleur de son lit pour travailler dans cet endroit immuable et engourdi chaque jour de sa vie. Même si le calme est ici souverain, la proximité de la mort me perturbe.

Je ne peux m'empêcher de tourner la tête en direction de la tombe d'Aenna, perdue au milieu des autres. Je songe que Caern traverse cette pelouse, passe devant la stèle de sa jumelle et se retrouve confronté chaque matin à la réalité de sa perte. Je ne sais pas si je pourrais montrer autant de courage si Erlend se trouvait à la place d'Aenna. Mon cœur se briserait pitoyablement, et poser le regard sur sa sépulture tous les jours me semblerait au-dessus de mes forces. Je n'ose imaginer ce qui lui passe par la tête à chaque fois que ses yeux s'abaissent sur ce morceau de pierre froide, la douleur atroce qui doit l'assaillir. C'est comme d'être prisonnier d'un labyrinthe qui ramènerait systématiquement au même point. Là où la souffrance a fait son nid.

Sa main se glisse soudain dans la mienne. Je manque de sursauter de surprise. Je lève la tête vers lui, mais il regarde là où mon attention était concentrée un instant plus tôt. Je me sens aussitôt confuse. Nul doute qu'il ait compris, pourtant, il ne prononce pas un mot et m'entraîne vers la cabane, au fond du cimetière.

Le passage de la police ne laisse place à aucun doute. La porte est toujours défoncée et gît piteusement sur le sol. La neige s'est engouffrée à l'intérieur. Des traces de pas et de boue neigeuse maculent le tapis et le plancher, même le matelas sur lequel nous avons fait l'amour n'a pas été épargné. La cabane a été méticuleusement fouillée, le fauteuil est toujours renversé et tout a été jeté à terre dans un désordre et une exaspération à peine masquée. J'ignore ce qu'ils cherchaient, mais manifestement, ils ne l'ont pas trouvé et leur échec les a mis en rogne.

— Je suis désolée, murmuré-je, abattue.

— Ce ne sont que des meubles, Maja. Ça n'a pas d'importance.

Je me laisse tomber contre son épaule. J'ai l'impression que l'on traîne des chaînes à nos pieds et qu'aucune cisaille ne peut les briser.

— Tu m'aides ?

— Bien sûr.

Nous passons les deux heures suivantes à tout briquer. Caern remet la porte à sa place d'origine, en répare tant bien que mal les charnières avec son matériel de chantier, tandis que je procède à un nettoyage méticuleux.

Une fois que tout est remis en ordre, il lance un feu dans le poêle qui réchauffe peu à peu le cabanon. Il se laisse ensuite tomber sur le fauteuil en poussant un râle de soulagement, puis m'attrape par la taille pour m'attirer sur ses genoux. Je fourre aussitôt la tête dans son cou, me gorgeant de son odeur et me réchauffant à son contact.

— Tu es gelée.

— Le plaid est sale, me plains-je.

— Sers-toi de moi.

Je ne me le fais pas dire deux fois et glisse les mains sous son pull pour les poser sur son ventre chaud. Je pousse alors un gros soupir de contentement. Il referme ses bras autour de moi et me respire, le nez dans mes cheveux. Le silence se répand un moment dans la pièce, mais je ne le trouve pas dérangeant. Je le sens soudain axer son attention en direction de la fenêtre. Je relève les épaules et suis son regard vers le brouillard. Le vent fait bruisser les branches contre les carreaux, mais il n’y a rien à voir. Les yeux enténébrés tournés vers l’extérieur, il chuchote :

— Ça me rassure.

Je reste quelques instants sans comprendre jusqu’à ce qu’il ajoute :

— Qu’elle soit là. Tu trouves ça étrange, je suppose.

— Je ne sais pas. Chacun vit son deuil à sa manière.

— Je n’ai jamais fait mon deuil, Maja. Ma sœur sera toujours là, et la souffrance avec elle.

— Je comprends.

J’en ai mal pour lui de ressentir tant de peine dans ses mots.

— J’aimerais... te soulager un peu, soufflé-je près de ses cheveux.

Son bras se referme sur mon dos et me ramène tout contre lui.

— Tu fais plus que ça. Personne n’a jamais été à mes côtés en dehors d’Aenna, et même alors, personne ne m’a jamais témoigné une telle douceur.

Il tourne la tête vers moi et ma bouche se retrouve plaquée sur la sienne.

— J’aimerais parvenir à la même douceur, murmure-t-il après m’avoir longuement embrassée. Avec toi.

Je caresse le chaume de ses joues avec tendresse.

— Ça viendra. Tu n’en as pas l’habitude. Tu ne connais que la violence dans l’amour. Personne ne t’a appris autre chose. Personne ne t’a jamais montré que ce n’était pas ainsi l’amour.

— Et... si je n’y parviens pas ? Je n’ai jamais agi autrement. J’ai toutes ces images en tête, Maja, qui tournent sans arrêt. Je ne sais pas de quelle manière m’en défaire.

— Ne réfléchis pas. Si un jour tu dois te comporter d’une façon différente, tu le feras naturellement. Et pour l’instant, quelle qu’en soit la manière, j’ai juste besoin de te sentir. Même dans la violence ou dans la douleur.

Son étreinte se resserre davantage autour de moi et sa bouche revient sur la

mienne me voler un long baiser.

— Je ne mérite pas une femme comme toi.

— Chacun a ce qu'il mérite, le contredis-je.

— Pas toujours, non.

Le sous-entendu au meurtrier qui court encore dans les rues de Svolvær me glace un instant. Je me blottis contre lui, espérant presque être aspirée dans son corps.

Nous passons le reste de la journée à nous câliner, à être là pour l'autre, nous effleurant, nous touchant, sans balancer nos vêtements à travers la pièce. Le désir de me déshabiller devant lui, de sentir son regard brûlant courir sur ma peau, d'éprouver la puissance de son corps sur le mien ne manque pas, mais sa manière de me toucher, pudique, un peu virginale, n'a rien d'anodine. C'est sa façon à lui de me montrer que je compte à ses yeux, sa façon de donner de la douceur et non pas de la violence. Parce que le sexe est violent. Mais pas nos caresses. Alors, je prends avec plaisir ce qu'il m'offre, sa tendresse, ses tourments, son affection et ses lèvres exquisées sur les miennes.

Quand nous nous séparons le soir venu, je me sens tout engourdie de bonheur. Mon corps chauffe doucement, plein de ses effleurements et de ses baisers. Je n'ai aucune envie de le quitter, mais il doit rentrer s'occuper de son horrible père. Je ravale mes protestations, car je sais bien que, quoi que lui aient fait subir ses parents, il reste prisonnier de leur pouvoir, de leur aura et de leur succédané d'amour. Il en a besoin, comme tout enfant qui recherche ardemment l'affection de ses parents, peu importe les sévices et la douleur. Et souvent, plus c'est violent, plus ces gamins-là réclament cet amour à corps et à cris. Caern a conscience de la toxicité de cette relation, mais comment peut-on se libérer de vingt-huit ans de souffrance ? Je n'ai pas de solution, je peux seulement l'accompagner le long du chemin.

Rentrer à la maison n'est pas non plus un plaisir pour moi. Mon père passe son temps à s'inquiéter et je passe mon temps à éviter Erlend. Cependant, quand je franchis le seuil, je dois bien me faire une raison. Mon frère se tient derrière le comptoir, ses lunettes chaussées sur son nez. Il relève la tête à mon approche et tente un sourire.

— Hey.

— Hey...

Je m'apprête à monter à toute vitesse vers ma chambre, quand il m'interrompt dans mon désir brutal de le fuir :

— J'ai préparé à dîner. Papa a mis la table au restaurant, on n'a pas de

couverts ce soir.

Je pose la main sur le chambranle de la porte qui ouvre sur l'escalier, la nuque basse, et pousse un profond soupir.

— Allez, Maja, tu vas pas passer ta vie à m'esquiver. Je n'ai rien fait d'autre que défendre ma sœur.

J'humecte mes lèvres d'un coup de langue et relève la tête vers lui. Il a posé un coude sur le comptoir et m'observe avec un tel regard de chiot que je ne peux retenir mon cœur de se comprimer.

— Très bien, j'accepte, mais à une condition...

Chapitre 26

Caern

Je me tiens devant la porte du Rorbuer avec la sensation oppressante que c'est vraiment la pire idée du siècle. Les mots de Maja tournent en boucle dans ma tête : « Caern, si seulement tu acceptais, peut-être que ça leur permettrait de voir à travers mes yeux l'homme sublime que tu es en réalité. J'ai envie de te garder pour moi toute seule, mais ce serait de l'égoïsme, et ce n'est pas ce que je désire pour nous deux. » Je l'ai écoutée parler en me demandant où elle voulait en venir, tout en ayant le cœur rempli de chaleur. Maja est capable d'alimenter l'organe froid et métallique qui me sert à vivre. Mais mon cerveau pragmatique a conscience que toutes ses tentatives pour rendre une vie difforme et amputée plus normale sont vaines. Quand on est trop cassé, il devient impossible de recoller les morceaux, et je sais pertinemment que tous mes morceaux sont éparpillés partout, acérés et tranchants, et qu'il ne sert à rien de vouloir les remboîter ensemble. Le mieux qu'elle obtiendra, c'est une sculpture brisée, sur laquelle elle risque de se couper. Le plus horrible, c'est que je meurs d'envie qu'elle s'entaille, s'écorche et se rompe sur moi, pour mieux pouvoir m'infiltrer en elle. Or, à l'intérieur de cette demeure, des personnes importantes à ses yeux m'attendent. Tout ce que celles-ci désirent, c'est m'éloigner d'elle pour que ça ne se produise pas, que je ne puisse pas pénétrer en elle, la briser et l'emporter dans mon monde disgracieux. Ils veulent la sauver de moi. Et je voudrais la sauver de moi aussi, mais je n'y arrive pas. Maja s'insinue à travers ma peau, dans mon sang, mes veines, mes muscles, mes os. Je ne peux pas renoncer à la toucher, à regarder ses jolis yeux bleus aux liserés de gris se poser sur moi avec du feu en elle, comme si j'étais celui qui pouvait lui apporter de l'oxygène et respirer. Comme elle le fait pour moi. Je suis faible et égoïste. Je devrais l'abandonner à un autre Dean, doux et respectueux, même à un connard comme Leiv qui l'aimera sûrement avec passion, mais j'en suis incapable. Je désire la voir heureuse, mais avec moi. Pas avec un autre. Tant pis si je l'entraîne dans mon monde. Dans ce monde que je hais de toute mon âme. Dans tout ce qui risque de nous plier et de nous broyer.

Je prends une inspiration et pousse la porte de l'hôtel. Je sais d'avance que je

marche vers la catastrophe, mais puisqu'elle l'a organisée pour nous, alors... je la laisserai se produire. Je me fracasserai moi aussi sur ses tranchants et je sourirai sous la douleur.

Je ne suis jamais venu ici. J'ai été dans sa chambre quand j'étais ado, mais je n'ai jamais franchi le seuil de la bâtisse normalement, je ne me suis jamais avancé vers le comptoir d'accueil et bon sang, je n'ai jamais regardé Erlend en train de m'attendre derrière ce comptoir, le regard masquant à peine son mépris et sa morgue. Rien que de le voir, une petite démangeaison le long de ma mâchoire surgit, me rappelant la brutalité de son coup de poing.

Il redresse les épaules à mon approche, puis quitte la réception pour venir vers moi.

— Donne ton manteau. Les autres sont déjà là.

Les autres... rien que ces mots me glacent de l'intérieur. Je ne suis pas habitué à côtoyer qui que ce soit. J'aime le silence et la solitude, ils me cachent du reste du monde. Jusqu'à présent, ça m'allait très bien, exception faite de Maja et de son sourire.

Je retire mon blouson ainsi que mon écharpe et les lui remets. Il les accroche dans le placard de l'entrée, puis pivote, se plante devant moi et tend la main en direction du restaurant.

— Te fais pas d'illusion, me dit-il. C'est pour Maja que j'ai accepté.

— Je sais.

Ses yeux argentés me scrutent, puis il avance vers la porte voûtée, s'arrête et balance, les mâchoires serrées :

— Si tu la touches, je te tuerai.

Face à son sérieux, je n'ose pas évoquer que j'ai déjà posé mes mains sur elle à maintes reprises et pas de la manière la plus respectueuse, la plus douce et la plus généreuse. Je me contente cependant d'acquiescer. Il grogne un juron, puis poursuit son chemin.

Le restaurant est typique de l'archipel, tout en poutres, en bois brun et poli, agrémenté de tables aux nappes blanches, de fauteuils aux teintes rouge poussiéreux, et d'un vaste comptoir en bois sculpté, derrière lequel se dressent, sur des étagères, des bibelots en tout genre et des bouteilles de vin. Une seule table est prise, éclairée de bougies. La lumière est d'ailleurs basse, pour créer une certaine intimité à l'immense pièce.

Le plancher noir craque sous mes pas, à mesure que nous nous approchons de la table ronde. Maja se relève dès qu'elle nous aperçoit. Ses longues boucles sombres déferlent le long de ses épaules, ses yeux bleus se posent sur moi avec

une certaine inquiétude qu'elle a de la peine à masquer, mais un sourire sincère étire ses douces lèvres que je meurs d'envie d'embrasser. À sa gauche, Madi m'observe avec prudence. Maja m'a assuré qu'elle serait de notre côté. Je n'ai pas relevé pour ne pas la blesser, mais Madi est la meilleure amie d'Erlend. Pire que ça, Madi aime Erlend, elle ira où il ira. J'ai peu de doutes sur cette question. En face, se tient Frøya, l'amie d'enfance de Maja. Une petite rousse potelée, au visage agréable et sympathique, qui prendra sûrement la défense de Maja au besoin, mais qui ne me fera jamais confiance par amour pour elle. Elle est accompagnée de son mari, un grand blond aux yeux noisette qui me détaille de la tête aux pieds, mesurant ma probabilité à sortir un couteau de ma poche pour massacrer tout le monde. Jens est là aussi. Maja a dû l'avertir qu'il devait se comporter correctement, parce qu'il se force tellement à ne pas grimacer que ses joues en rougissent.

Erlend s'arrête près de sa sœur et me désigne le siège près d'elle. Je me sens engourdi, me demandant ce qu'il convient de faire, alors que tous les regards sont vissés sur moi. Maja est la première à réagir, devinant sans mal mon embarras. Elle se dresse sur la pointe des pieds, dépose un baiser sur mes lèvres, puis m'invite à m'asseoir à ses côtés.

— Tu connais déjà tout le monde, sauf Alexander, je suppose, me dit-elle. Voici le mari de Frøya. Alexander, Caern.

Je le salue d'un signe de tête, tandis qu'Erlend s'assoit en face de moi. Ses sourcils sont froncés et sa mine peu engageante, même s'il s'évertue à décontracter ses nerfs dès que sa sœur lève les yeux vers lui.

Tout le monde est mal à l'aise. La gêne a l'air de gronder au-dessus de la table. Maja s'efforce de détendre l'atmosphère en proposant de servir le vin. Je détaille ses gestes, son visage, son regard. Les silences ne me dérangent pas vraiment. Je n'ai souvent rien à dire d'intéressant. Toutefois, ce n'est pas le cas des autres. L'absence de bruits ne leur est pas familière. Ils sont habitués aux rires, aux discussions, à la chaleur humaine, tout ce que j'ignore. Erlend me quitte à peine des yeux. Maja remplit nos verres de vin rouge, m'offre un sourire qu'elle désire rassurant, mais je le trouve détestable. Il n'est pas vrai, elle ne me le donne pas avec son cœur, mais avec sa raison. Elle se force parce que l'ambiance est tellement lourde qu'on pourrait la sentir s'écraser sur nos peaux. Elle veut que les choses se passent bien, même quand c'est impossible. Elle ne souhaite pas renoncer à des liens qui, jamais, ne pourront se créer. J'en ai pris mon parti voilà longtemps. Je suis seul, et ça me convient. Du moins, ça me convenait jusqu'à elle, mais les autres m'importent peu. Je pourrais vivre juste

avec elle, dans son monde et dans ses bras. J'ai bien conscience que ce n'est pas son cas, que je risque de la priver de ceux qu'elle aime, à commencer par son frère. Maja est vivante, elle a un cœur qui bat et résonne partout. Je ne souhaite pas l'étouffer, la rendre amère et la blesser, alors même que je désire plus que tout la garder pour moi seul.

Maja glisse sa main sous la nappe, la pose sur ma cuisse, tandis qu'Erlend se rend à la cuisine et en revient chargé d'amuse-gueules, de petits fours à grignoter, de sandwichs minuscules et parfumés. Il les dépose au milieu de la table, puis s'installe, silencieux comme une tombe.

— Je trouve ça romantique, déclare soudain Madi en jouant avec son verre de vin.

Tout le monde relève les yeux vers la jeune femme.

— Qu'est-ce qui est romantique ? grommelle Erlend.

— Eh bien, ta sœur et Caern.

— En quoi au juste ?

Sa mâchoire se contracte sous l'agacement. Madi ne se démonte pas, lâche un sourire en me regardant :

— Vous vous dévoriez des yeux quand vous étiez adolescents et voilà, dix ans après, la flamme est toujours là. Je trouve ça infiniment romantique.

— C'est vrai que ça l'est, renchérit Frøya avec un certain empressement.

Maja leur adresse un sourire complice, alors que mes doigts glissent par-dessus les siens.

— Ouais, je suppose, se force à dire Erlend. Vouloir baiser ma sœur de quinze ans, c'est romantique.

— Erlend ! s'offusque aussitôt Maja.

Il arque un sourcil.

— Quoi ? Caern est un mec, t'étais mignonne à quinze ans, n'en fais pas tout un flan parce que j'énonce une réalité.

— Il n'a pas tort, Maja, t'étais sexy.

— N'en rajoute pas, Jens ! grommelle Erlend en le fusillant du regard.

Jens lui lance un sourire moqueur qui fêle légèrement la lourdeur de la discussion. Je me remémore Maja quand elle était adolescente et les souvenirs me heurtent : la manière qu'elle avait de m'observer, candide mais déterminée, sa façon de presser mon poignet quand je voulais l'embrasser dans le bunker, et de se donner à moi en tremblant, le goût délicieux de sa bouche et la douceur de sa langue.

Pendant quelques secondes, je n'écoute plus les conversations. Ils discutent,

leurs lèvres s'agitent et les mots fusent, mais ils ne s'incrument pas dans mon esprit. J'ai l'image de Maja en tête, la jeune fille, puis la femme à mes côtés. Désirable. Incandescente. Éclairant mon monde d'une lueur chatoyante.

Je suis si concentré sur son profil que je n'entends pas qu'on me parle jusqu'à ce que Maja me sourie et presse ma main dans la sienne. Je relève la tête, cligne des yeux, un peu absent et engourdi. Alexander répète la question :

— Ton boulot, ce n'est pas trop dur ?

Je m'ancre de nouveau à la réalité, renonce aux images durant quelques minutes.

— Non, ça va.

Ses yeux marron me sondent. Il cherche quoi dire, ne trouve pas.

— Ce n'est pas trop triste ? renchérit Frøya pour venir en aide à son époux.

Je hausse les épaules.

— On s'habitue.

— Tu ne te sens pas trop seul quand même ? ajoute Madi, souhaitant manifestement apporter son soutien.

— Non.

Je ne comprends pas bien le but de ces questions. Maja s'efforce de rigoler :

— Arrêtez, on dirait un interrogatoire.

— C'est vrai, lance Frøya. Alors, si on parlait de toi. Où en es-tu des rorbus à rénover ?

Maja lève les yeux au ciel en basculant contre le dossier de sa chaise.

— Pas bien loin. J'ai plein d'idées, mais ça prend du temps de tout mettre en forme.

Je sens qu'Erlend se retient de jeter une remarque désobligeante. Il m'adresse un regard dont le sous-entendu est à peine voilé, saisit son verre de vin et en boit une grande gorgée.

— Tu nous montreras les croquis ? lui demande Jens.

— Oui, bien sûr, mais quand je les aurai un peu plus avancés. Pour l'instant, ça ne ressemble pas à grand-chose de concret. Ce sont plus des gribouillis qu'autre chose.

— Je suis curieux de savoir comment tu t'organises, dit Alexander.

Pendant qu'ils conversent, Erlend ne me quitte pas des yeux, comme s'il cherchait à décortiquer ce que j'ai en tête à coups de marteau piqueur. Je me contente de lui renvoyer son attention.

Brusquement, il se balance en arrière contre sa chaise, tend le bras pour se maintenir au rebord de la table, et m'interpelle :

— Et toi, t’as jamais envisagé de faire autre chose de ta vie ?

— Erlend, grogne Maja.

— Quoi encore ? Je fais un effort pour être aimable et je m’intéresse à ton petit ami, comme tu me l’as demandé. Qu’est-ce que tu me reproches ?

Maja crispe la mâchoire et s’apprête à rétorquer, quand je lui coupe la parole :

— Y a pas beaucoup de boulot à Svølvær.

« Pour des gens comme toi ». Erlend ne les prononce pas, mais les mots semblent mourir sur ses lèvres.

— C’était quoi ton rêve quand t’étais gamin ? me demande Frøya, comme si elle cherchait à voler à mon secours, alors que c’est plutôt l’inverse qui se produit.

Je ne me souviens d’aucun rêve. Je ne sais pas quoi lui répondre, alors je ne prononce pas un mot. Le visage de Frøya se rembrunit, déroutée par mon comportement silencieux. Erlend croise le regard de sa sœur, j’ai l’impression de sentir une fracture dans ma poitrine, comme s’il lui murmurait : « tu vois bien que ce mec ne vaut rien. Aucune ambition. Aucune envie ».

— Et maintenant ? tente Madi à son tour, avec un petit sourire amène.

Mais je n’ai pas plus de réponse à lui donner. J’ai passé plus de sept ans en hôpital à attendre que la mort vienne me faucher, mais celle-ci n’a pas daigné répondre à mon appel. Elle a décidé de me laisser moisir et souffrir jusqu’à ce que même respirer me fasse mal. Quand je suis enfin sorti, je n’avais rien qui m’attendait, en dehors d’une maison sordide et de mes parents. Que pouvais-je faire ? Je n’ai pas fini le lycée. Je n’ai pas de diplômes, pas d’expérience, et je devais justifier mes années d’absence. Quel employeur aurait accepté mon passif psychiatrique, les marques sur mes bras, en dehors d’un prêtre dont la foi et la bienveillance gouvernent sa vie ? Maintenant que Maja est revenue à Svølvær, qu’elle s’est immiscée dans mon existence à sa manière, c’est elle à laquelle j’aspire et qui m’oblige encore à respirer. Alors bêtement, je réponds :

— Maja.

Le silence s’abat sur la pièce. Je ne sais pas ce que j’ai dit de mal, mais le simple fait de désirer Maja semble être une erreur pour ces gens. Sauf elle. Je sens son regard captivant peser sur moi. Alors, je tourne la tête, la dévisage à mon tour, me perds dans ses yeux qui débordent de sentiments, de toutes ces émotions qui me perturbent et que j’ai du mal à trier.

— Je vais chercher la suite.

Soudainement, Erlend vide son verre, se relève, manquant de renverser sa chaise, et trace jusqu’à la cuisine, le dos raide.

— J'ai dit quelque chose... ?

— Non, laisse, me coupe-t-elle en approchant son visage du mien.

Elle passe les mains sur mes joues avec douceur, alors que paradoxalement, je la sens tendue de toutes parts. Son frère la blesse. Je la blesse, parce que je ne réponds pas ce que quelqu'un de normal répondrait. Je me fais l'effet d'un idiot amputé de sentiments ordinaires. Je voudrais lui offrir tellement plus, mais je n'en suis pas capable. Je ne sais que ça. Au jour le jour. De seconde en seconde. De minute en minute. Le désir de la sentir près de moi. Maja repousse la solitude. Elle chasse les ombres. Je me noyais et elle me sauve, alors que je ne suis même pas certain de vouloir être sauvé. La noirceur me dissimule, et je me suis habitué à voir dans l'obscurité.

Quand Erlend revient de la cuisine avec deux nouveaux plateaux couverts d'amuse-gueules, il est accompagné d'une autre personne. Maja se fige à mes côtés en la découvrant et recule aussi sec sur son fauteuil en marmonnant une bordée de jurons. Je ne cille pas. Je le regarde se dresser devant la table, un sourire barrant ses lèvres.

— Désolé, je suis en retard.

Leiv me décoche un clin d'œil, auquel je ne réagis pas.

— Je n'aurais manqué ça pour rien au monde, ajoute-t-il.

— Je ne t'ai pas invité, riposte aussitôt Maja, les poings fermés.

— Non, c'est moi, intervient son frère.

— Comment as-tu osé ?

Erlend dépose les plateaux au milieu des assiettes, puis rétorque :

— Tu m'as demandé de lui accorder une chance. C'est ce que je fais. Je t'accorde une putain de chance de montrer à tout le monde que ton mec n'est pas un foutu psychopathe, et que je sache, Leiv est le mieux placé d'entre nous pour le savoir.

— Ce n'est pas un repas entre amis, c'est un tribunal sordide que tu veux mettre en place ! s'écrie Maja.

Madi pose aussitôt la main sur la sienne, avant qu'elle ne se redresse et martèle la table de ses poings, folle de rage. Ses joues sont rouges, ses yeux haineux. Leiv ne la lâche pas du regard, il lui sourit, et je sens la colère monter en moi tel un tourbillon.

— Ça va, Maja, dit Leiv. Je peux me montrer civilisé parfois.

— Je suis même surprise que tu connaisses le sens de ce mot, grogne-t-elle en se rasseyant.

Leiv attrape une chaise et se glisse entre Erlend et moi. Son coude frôle le

mien. Il me lance un large sourire qui n'atteint pas ses yeux. Ces derniers sont d'un bleu glacé rappelant une congère. Je le fixe en silence.

— Alors, de quoi vous étiez en train de parler ? lance-t-il.

L'absence de réponse est encore pire. Un flottement survole la table.

— Oh ben, visiblement, il était temps que j'arrive, se moque-t-il en piquant un amuse-gueule.

Maja se renfrogne. Elle prend son verre, en vide une bonne partie, le repose sèchement sur la table. Madi tente d'attirer son attention, mais sa fureur l'empêche de se concentrer. Je songe que je suis responsable de cette colère. Que c'est à cause de moi qu'elle se bat contre son frère, contre ses amis. Contre toute une ville, à dire vrai. Je me demande pourquoi elle agit ainsi. Je n'en vaud pas la peine. Je n'ai absolument rien à lui offrir, à part de la violence, de la cruauté et des peines. Ce n'est pas ce qu'elle mérite. Pourtant, je ne peux pas me l'interdire. Être privé d'elle maintenant, c'est comme si on m'arrachait le cœur pour la seconde fois de ma vie. Je n'aurais pas de tombe sur laquelle pleurer. Je pourrais juste la voir rire de loin, en aimer un autre. Je suis cassé et bancal, mais je sais reconnaître une chance dans la vie. La chance de goûter à cette saveur inconnue, cet arôme subtil de bonheur.

— Oh, je vous ai pas raconté, s'exclame Leiv. Jorg a ramassé Halvorsen. Il était tellement bourré qu'il a tenté de violer un bonhomme de neige. Il a dû le conduire à l'hôpital, la bite littéralement congelée.

Ils rient. Sauf Maja qui serre son verre entre ses doigts crispés.

— Ouais, l'année dernière, Sørensen l'a trouvé défoncé derrière son volant. Apparemment, il se serait kidnappé lui-même, renchérit Jens.

— Ce sont les petits bonhommes verts qui lui auraient injecté du LSD par voie rectale, ajoute Erlend.

— Au fait, où est ta copine ? demande Leiv à Jens. La petite canon aux gros seins.

Jens hausse les épaules.

— Fini.

— Oh merde ! Qu'est-ce qui s'est passé ? souhaite savoir Erlend, avec une sincère affection.

— Bah, incompatibilité d'humeur.

— Ta bite s'est plantée de chemin ? se moque Leiv en attrapant son paquet de cigarettes dans sa poche de jean.

— Ouais, si on veut. Elle me prenait la tête dès que j'avais cinq minutes de retard. Elle fouillait dans mon téléphone et m'inventait... un millier de

maîtresses.

— C'est qu'elle t'a pas bien regardé, se moque Madi.

— Ouais, j'ai encore des fans, tu sais ? Regarde-moi ce corps de compét...

— Oh, mec ! Personne n'a envie de devenir aveugle, ricane Leiv, jouant avec le carton de son paquet.

Les trois hommes balancent des conneries et font rire la tablée, si bien que personne ne se rend compte que Maja reste tendue, la nuque basse, les lèvres pincées. Je ne sais pas quoi faire, pas quoi dire, pour la libérer de sa tension. J'ai envie de l'embrasser, de l'emmener ailleurs où nous serions tous les deux, mais elle veut que je m'entende avec son frère. C'est illusoire. Erlend ne m'appréciera jamais. Je lève les yeux vers lui alors qu'il rigole avec ses amis, et je me demande, comme bien d'autres fois auparavant, s'il a aimé Aenna, une minute, une heure, quelques jours, ou s'il a juste pris son pied avec elle, s'il lui a brisé le cœur ou elle le sien ? Je n'en sais rien du tout. Aenna se contentait de me narguer, en croyant que ça me ferait grincer des dents qu'elle écarte les cuisses pour le frère de Maja, mais je m'en foutais. Aenna savait très bien ce qu'elle désirait... et moi aussi.

Flash du sourire d'Aenna. Moqueur. Arrogant. Fier.

Flash de son corps étendu sur la table d'autopsie, son ventre ouvert sur sa chair rouge, ses lèvres déchirées tournées vers le plafond en un masque de clown grossier.

— T'as plus l'air avec nous, m'arrache soudain Jens à mes pensées.

Je cille, tourne la tête vers Maja qui m'observe brusquement d'une mine inquiète. J'ai l'impression que tout le monde a pu lire dans mes cauchemars.

— Je suis là, réponds-je bêtement.

— Mais avec tant de sérieux, souligne Leiv. Y a des fois où tu rigoles ?

— Ne commence pas, s'agace Maja.

— Quoi ? C'est vrai, non ? Je t'ai jamais vu te marrer, Caern.

— Tu ne lui as sûrement jamais donné envie de rire, abruti, repartit de nouveau Maja d'un ton agressif.

Maja n'est pas elle-même ce soir. Sur la défensive, à vif. Les nerfs à fleur de peau, elle qui n'est d'ordinaire que douceur.

Sous la table, je ferme un poing. Mon cerveau s'engourdit comme si on le balançait dans la neige. Ma langue semble constituée de plomb, lourd et métallique, un goût détestable imprégnant ma bouche.

— Arrête de faire la tête, Maja, renchérit Erlend. Tu veux qu'on fasse connaissance avec lui, mais tu ne nous laisses rien lui dire.

— C'est le ton méprisant que je n'apprécie pas.

— En quoi est-ce méprisant que de lui demander si une fois dans sa vie, il a souri ? s'enquiert Leiv.

Maja me jette un coup d'œil désarçonné qui me tord le ventre.

— Laisse-le tranquille, Leiv, lance Jens avant d'enfourner un amuse-gueule dans sa bouche. Tu mets tout le monde mal à l'aise.

— Fais pas ton rabat-joie, OK ?

— Et toi, arrête de jouer les flics le temps d'un repas. Tu gênes Maja.

Le visage de Leiv blêmit d'agacement. Il tourne la tête vers la jeune femme à mes côtés, bouillonnante de ressentiment, et leurs regards se rencontrent, s'enracinent, et j'éprouve à mon tour de la rage. Une rage froide. Lourde. J'ai envie de brûler les rétines de Leiv, de les lui arracher et de les écraser sous mon talon, juste pour qu'il détourne son regard d'elle. Je suis tellement en colère que mes mains en tremblent. Je suis obligé de les dissimuler sous la nappe pour qu'on ne les remarque pas.

— Je croyais qu'on m'avait invité pour ça justement.

— On essaie de faire connaissance, argue Madi.

— Et donc ? Qu'est-ce qu'on sait de plus ?

— Rien, répond Erlend froidement.

— Ton mec est muet, Maja. Je n'y suis pour rien, feint de s'excuser Leiv.

— J'ignorais que d'être silencieux pouvait mener au crime.

— Les secrets finissent toujours par être déterrés. Cette baraque en est farcie, comme une chatte pleine de foutre.

— L'image est plaisante, bravo Leiv, lance Frøya.

— Fais pas ta mijaurée, ma belle, rétorque-t-il avec un sous-entendu à peine masqué, arrachant une grimace au mari de Frøya.

— Gros connard ! lui lance la jeune femme, accompagné d'un doigt d'honneur.

Leiv l'ignore, tourné vers Maja.

— Je sais à quel jeu tu joues, Leiv, s'énerve ma compagne en se relevant, les poings posés sur la table. T'es à chier dans le rôle du méchant flic.

Il se détend, étire ses bras en l'air, un sourire aux lèvres.

— Ah merde, j'ai foiré, s'amuse-t-il. Erlend est nul pour jouer les gentils flics.

— Je suis pas flic, débile !

Jens tente de rigoler pour désamorcer la tension, mais Maja a les joues rouges, ses prunelles en feu, remplies d'amertume, creusées d'un abîme dont je suis responsable.

— J'avais bien compris que Leiv avait définitivement choisi son camp, déclare Maja d'une voix vibrante, les larmes aux coins des yeux, mais je ne pensais pas que tu me planterais un couteau dans le dos, Erlend.

Ce dernier se redresse aussitôt et enfonce son regard dans le sien. Sa mâchoire se contracte.

— J'ai essayé, mais qu'est-ce que tu veux qu'on fasse au juste ? Il ne parle pas ! On doit faire connaissance avec quoi exactement ? Un fantôme ? Tu parles pour lui sans arrêt. Tu le défends. Il est aussi intéressant qu'une porte.

— Tu ne lui laisses aucune chance de parler. Il est timide. Ce n'est pas un crime, bordel !

— Maja a raison, vous ne faites que vous moquer, assure Madi.

— Parce que c'est un putain de meurtrier, grogne Leiv en me désignant d'un geste agacé du bras.

— Alors, vous êtes carrément incompetents pour laisser traîner dans nos rues un tueur dont vous connaissez le nom, objecte Frøya sans se démonter.

— Non mais Maja, regarde-le. Il nous observe, il dit rien. Je pourrais t'insulter qu'il ouvrirait pas la bouche pour te défendre, s'énerve Erlend.

— Je suis capable de me défendre par moi-même, mais je n'imaginai pas que je devrais le faire face à mon propre frère.

Maja a les yeux qui brillent tant elle se force à ravalier ses larmes. Je me mets à trembler de plus en plus fort, mon pied tape frénétiquement sur le sol. J'ai l'impression d'être une grenade prête à péter. Je dois sortir d'ici, me calmer. J'ai peur de saisir la gorge de Leiv et de serrer. J'ai peur de jeter Erlend contre un mur. J'ai peur de perdre Maja.

— Mais c'est quoi ton problème à la fin ? hurle-t-elle.

— C'est un tueur ! Voilà ce que c'est mon problème, crie-t-il en retour. Je refuse d'attendre qu'il te viole et te poignarde. Je refuse, tu entends ? J'ai aucune envie que tu termines comme Aenna.

En mentionnant ma sœur, ma réaction devient épidermique. Ma peau se couvre de chair de poule et je me redresse comme un seul homme. Leiv crachote un rire mesquin.

— Ah ben voilà, t'as une réaction quand on évoque Aenna, sinon rien ? Maja, tu t'en fous ?

Mes phalanges me démangent, mais tout ce que j'ai en tête, ça ne ressemble pas à un simple coup de poing. Tout ce que j'ai en tête pue la mort, le sang. Des images de violence s'incrument dans mes rétines, se plaquent dans mon cerveau pour ne plus en partir.

Mais je n'ai pas le temps de répondre quoi que ce soit qu'un verre vole par-dessus la table. Pas le contenu. Le verre. Il se fracasse sur le visage de Leiv qui se relève d'un bond en jurant.

Le silence éclate aussi fort qu'un hurlement dans la pièce. Pendant un temps, on n'entend plus que la respiration rapide de chacun, sur le coup de l'énervement. Puis Erlend se baisse pour ramasser le verre qui, par chance, ne s'est pas brisé, et le repose sur la table. Leiv attrape une serviette pour s'essuyer le visage ainsi que son pull, il a la joue et le nez rougis par le choc. Maja halète, une fine couche de sueur sur son front, ses yeux brûlant de colère.

— Très bien, tout le monde se calme, déclare Madi d'une voix ferme. Asseyez-vous !

Dans l'ambiance électrique, chacun retrouve sa place, même Maja qui serre toujours les poings. Je reste quelques secondes debout, lorgnant vers la sortie avec une envie furieuse de foutre le camp, mon cœur cognant si fort qu'il a l'air de s'incruster dans le canevas de mes veines.

— Caern, s'il te plaît, rassis-toi, insiste Madi en me désignant mon siège.

Maja a la tête baissée sur ses genoux. Elle semble soudain si petite, si triste que mes battements s'accroissent encore et engorgent ma tête. J'obéis et me laisse tomber sur ma chaise, les muscles raidis de douleur. Je savais qu'on en arriverait là. C'était inévitable. Seule Maja a refusé de voir la réalité en face. Je suis un paria pour ces gens. Je suis un paria pour moi-même.

Leiv attrape une cigarette dans son paquet et l'allume d'une main tremblante. Il n'ose plus regarder vers Maja. Erlend se sert un verre. Frøya et Alexander mangent quelques amuse-gueules, sûrement pour faire passer le goût épouvantable de cette soirée.

Puis la voix de Leiv perce le marasme ambiant :

— Oslo a dépêché des inspecteurs pour nous aider dans l'enquête. Celle de ta sœur a été officiellement rouverte.

Je me crispe.

— Celle de la touriste aussi, ajoute-t-il en recrachant une volute de fumée.

Erlend semble tellement sous le choc qu'il ne proteste pas quand il la reçoit dans la figure. Leiv relève les yeux vers moi et les ancre dans les miens.

— Ici, on n'est pas équipés pour ce genre de crime, continue-t-il, la clope entre deux doigts. On n'en a jamais eu sur l'archipel. Le pire qu'on ait vu, ce sont des corps par noyades, après des jours à rester dans la flotte, ou des accidents graves, comme le type qui s'est retrouvé avec une pelle plantée dans le bide. Mais ces affaires-là, ça n'a plus rien à voir. J'ai commencé à bouquiner tout

un tas de rapports d'enquêtes, des interviews de tueurs en série, des ouvrages de référence. Ce qu'on a en face de nous, c'est pas un criminel ordinaire. C'est un putain de monstre. Ce type existe pour tuer. Il a le goût du sang dans la bouche maintenant. Quelque chose l'a freiné pendant dix ans, mais ça a recommencé. Il y reviendra à nouveau. Ce genre de mec n'agit pas pour le fric, par vengeance ou par passion. Il n'a pas de mobile.

Toute la table est suspendue à ses mots, même Maja, qui frissonne à mes côtés.

— ... c'est un fantasme. Un besoin psychologique. Ce type rejoue son trip à chaque fois. Il recommencera pour qu'il soit de plus en plus parfait en sachant que ce sera toujours impossible, parce que la réalité ne correspondra jamais à sa vision. Il ne vit que par la mort. Le désir de toute-puissance. Il fabrique son petit rituel où il se lâche comme un animal sur la fille et la massacre, et puis il redevient rusé, froid et minutieux. Il ne laisse pas de traces, pas de témoins. J'ai lu un bouquin où le psy pense que la psychopathie sexuelle se crée très jeune, dans la tête d'un gosse maltraité. Par exemple...

Il prend une bouffée, la relâche, puis me fixe.

— ... t'as une sœur dérangée, arrogante et froide qui passe son temps à t'humilier. Elle exerce sur toi une pression constante, absolue, t'es impuissant face à elle, tu peux rien faire, parce que tu peux pas, t'es faible. Mais dans ta tête, tu imagines tout ce que tu pourrais lui infliger. Tu le fantasmes à mort. Et plus elle abuse de toi, plus ton imaginaire se déchaîne. T'as plus de garde-fou, tu te mets à tout mélanger, le sexe, la violence, la soumission. Tu connais que dalle à l'amour et à la tendresse, la femme devient ton ennemie, on t'a rien appris d'autre. Tu veux abattre ta toute-puissance sur elle, la faire taire, lui montrer quel mec tu es. Ah ouais, ça, tu le voudrais bien. Pour toutes les fois où ta sœur s'est assise sur ta gueule pour t'écraser. Tu voulais les dominer, ces filles. Tu t'es pris pour Dieu. T'as eu le pouvoir de vie et de mort sur elles. Une si petite vie entre tes mains. Mais maintenant, tu dois te sentir bien vide, avec l'envie de recommencer, ce besoin à nouveau d'exister. Parce qu'on continue de te rabaisser. Ça sera peut-être pas Maja. Parce que Maja, elle te voit différemment, elle sait ce que c'est l'amour, alors elle t'en donne sans restriction, mais ça finira peut-être par t'énerver aussi. Après tout, elle passe son temps à te défendre. Elle voit pas qui tu es. Ta puissance. Ce que t'es capable de faire. Être le mâle alpha. Alors, tu voudrais lui montrer, ça t'opresse, ça te ronge de l'intérieur, t'aimerais tellement la prendre comme les autres, peut-être même encore plus fort, parce qu'elle est différente...

Leiv se coupe brusquement lorsqu'un sanglot étouffé traverse la pièce. Je ne parviens pas à tourner la tête vers Maja qui tient son poing devant sa bouche. Mon regard reste planté dans celui de Leiv, comme deux loups combattant pour un même territoire, prêt à se déchiqueter l'un l'autre. Plus personne ne parle, comme si ses propos avaient dévoré l'oxygène. Une douleur lancine derrière mes côtes, violente. Agressive.

Flash des cuisses écartées de ma sœur. De son ventre mis à nu. De sa bouche défigurée entrouverte sur un cri sourd.

— C'est... effroyable, murmure Frøya.

Mais personne ne semble plus l'entendre, tous focalisés sur la joute silencieuse entre Leiv et moi, en attente d'une réaction de notre part. Je me sens vidé de l'intérieur, comme s'il arrachait mes boyaux hors de mon abdomen avec une minutie consciencieuse.

Erlend finit par attraper la bouteille de vin, remplit son verre à ras bord et l'avale d'un trait. Son regard ne quitte pas sa sœur, sinon pour revenir sur moi, me délester de ma peau, de ma chair, pour voir ce que je cache à l'intérieur de ma tête, de mon âme. Manifestement, ça n'a rien de très reluisant. Pire, cela semble abject, dénué de vie et de sentiments.

— T'as pas répondu à la question de Sørensen, reprend Leiv. T'as botté en touche sur une seule question.

Un frisson glacial serpente le long de ma colonne vertébrale. Maja redresse la tête. Je sens le poids de son regard sur nous deux. Il me brûle la peau.

— Réponds-y, dis-moi la vérité, et je te jure d'essayer de te considérer différemment.

— Pourquoi tu ferais ça ? parviens-je à murmurer, au prix d'un effort redoutable.

— Parce que je veux pas faire pleurer Maja.

Il écrase son mégot dans son assiette, jette un coup d'œil vers elle, puis revient vers moi, sourcils froncés, yeux aussi clairs et glacés que de l'eau, avant de me demander d'une voix gutturale :

— Est-ce que ta sœur t'écrasait et t'humiliait, Caern ? Est-ce que ta sœur te foutait dans son lit et t'obligeait à lui faire des trucs ?

Le hoquet de Maja me rentre dans le ventre, telle une pointe de dague effilée. Je n'ose pas la regarder, la douleur pulsant de plus en plus durement dans tout mon corps.

— Non, je n'ai jamais couché avec ma sœur.

La rage qui s'ensuit me dévore. Mes poings sont si fermés que mes phalanges

deviennent sensibles et blanches comme de la craie.

— Tu en avais envie ?

— Non.

— Elle le voulait ?

— Non.

La bile remonte dans ma gorge aux souvenirs qui refont surface, qui n'ont jamais disparu, qui seront toujours là, évanescents parfois, et vivaces souvent. Subir ces questions en interrogatoire, dans une pièce froide et vide, entouré de policiers ne me dérangeait pas plus que ça, mais à côté de Maja, le poids accablant de son regard sur moi, l'impression d'être un moins que rien sous ses yeux, me ronge comme de l'acide.

— Est-ce que tu as déjà eu envie de la faire disparaître de ta vie ?

Des flashs rouge sang explosent devant mes yeux. Je commence à ne plus rien y voir.

— Oui.

La tension est si palpable qu'une étincelle pourrait tout embraser.

— Tu l'as fait ?

— Non.

Je me redresse soudain, j'ai besoin de sortir d'ici. De respirer. J'ai l'impression de suffoquer. Je repousse ma chaise, fixe Leiv, incapable de regarder Maja dans les yeux, et lâche :

— Je n'ai pas tué Aenna...

Je fonce vers la porte, tremblant d'une fureur réservée, pris dans une cangue de glace prête à fêler. J'attrape mon manteau dans le placard, l'enfile rapidement, sans prendre la peine de nouer l'écharpe autour de mon cou, et sors dans la rue. Le froid me cueille aussitôt sur le seuil, mais il me fait du bien. J'essaie de distinguer les ombres, la nuit nimbant la ville, mais le rouge persiste devant mes yeux. Je m'efforce d'avancer. Je marche jusqu'à ma voiture, tâtonnant mes poches pour trouver mes clés. Je m'en saisis lorsque la porte de l'hôtel claque brusquement, libérant ma Maja aux joues piquées de rose, aux yeux larmoyants, aux lèvres frémissantes, et je m'en veux. Je suis fou de colère face à ce visage qui devrait toujours sourire. Elle n'a pas pris de manteau, si bien qu'elle entoure sa poitrine de ses bras.

Je m'arrête, pose la main sur le toit de ma voiture et la regarde. Je ne sais pas quelle lueur vit dans mes yeux, ni même s'il y en a une, mais elle semble déroutée et troublée en plongeant à l'intérieur.

— Je suis tellement désolée, murmure-t-elle.

La nausée agite mon estomac.

— Ne le sois pas. Tu devrais arrêter de te sentir désolée pour une chose dont tu n'es pas responsable.

— Je voulais les convaincre...

— De quoi, Maja ? Que je n'ai tué personne ou que je suis normal ?

Je passe ma main dans mes cheveux et ajoute :

— Ils ont raison, tu passes ton temps à prendre ma défense. Tu fais cause pour moi, et ça n'a plus de sens. Je te fais tellement honte que tu ne peux pas t'en empêcher. Je ne suis pas capable de m'exprimer normalement, et toi, tu ne cesses de jouer les infirmières.

— Non...

— Je ne veux plus que tu me défendes, Maja. Que tu penses devoir le faire comme si je n'étais qu'un attardé incapable de se prendre en charge. Je refuse que tu me voies comme un minable ou un gosse maltraité. Je ne suis pas une putain de victime !

— Non, je t'assure que ce n'est pas ce que je pense de toi...

Ses lèvres tremblent, mais je ne parviens plus à m'arrêter de jeter par terre ce que je porte au cœur. La trace ancienne de ces coups.

— Je ne veux pas non plus être la cause d'une rupture avec ta famille. Je ne veux pas te faire souffrir. J'ignore ce que tu cherchais en revenant aux Lofoten, mais ce n'est certainement pas ça.

Elle s'approche, la mine triste et basse, et prend ma main dans la sienne. Elle est si froide.

— C'est toi que je cherchais. Tu te souviens : reprendre notre histoire là où nous l'avions abandonnée.

— Non, Maja. Tu voulais la terminer.

Je recule la main et ouvre ma portière. Elle me dévisage, des larmes inondant ses beaux yeux qui me lamentent telles des lames de rasoir. Elle semble si frêle, si fragile que je meurs d'envie de la prendre dans mes bras.

— Tu... tu n'es pas en train de me quitter ? me demande-t-elle d'une voix minuscule, à peine un murmure qui disparaît, avalé par le vent.

J'agrippe fort la portière, détourne la tête vers le fond de la rue, là où Aenna est partie, ses cheveux baignant dans la mer. Je n'arrive pas à sortir les mots de ma bouche.

— Caern, s'il te plaît. Ne me repousse pas hors de ta vie.

Mes yeux reviennent heurter les siens, et je me prends un raz-de-marée au visage. Tant de douleur, tant d'espoir réunis dans un si petit être.

— Je refuse d’être un poids pour toi.

— Tu ne l’es pas.

Je passe mon pouce sous son œil pour ramasser ses larmes.

— Si.

Je plaque mes lèvres sur les siennes pour étouffer ses protestations et lui vole un baiser qui nous fait tressaillir l’un contre l’autre. Quand je m’écarte enfin d’elle, sa bouche est gonflée et rouge. Je recule vers ma voiture et avoue :

— Je ne suis pas capable de te quitter. J’attendrai seulement que tu le fasses de toi-même. Ça viendra un jour, quand tu prendras conscience de la personne que je suis vraiment.

Je ne lui laisse pas le temps de réagir et pénètre dans l’habitacle de ma voiture, mais elle tape sur mon carreau pour attirer mon attention au moment où je démarre le moteur. Dans le froid ambiant, elle dépose ses lèvres sur la vitre et trace un baiser, puis elle me dit :

— Je ne t’abandonnerai pas. C’est toi et moi maintenant.

Chapitre 27

Caern

Je me sens désincarné lorsque j'arrive au manoir. J'ai mal dans tout le corps, comme si mes muscles, mes os, mes organes avaient été matraqués lors d'un combat de boxe. Mon cœur continue de marteler violemment derrière mes côtes, créant une douleur lancinante. Les mots de cette soirée tournent en boucle dans ma tête, ceux de Leiv, agressifs et obsédants, décrivant tant de vérités, ceux d'Erlend qui entérinent définitivement toute tentative de relation et les pires, ceux de Maja qui me supplient de ne pas la quitter. C'est le meilleur cadeau que je pourrais lui offrir, mais que je garderai précieusement. Comment pourrais-je la fuir, alors que je n'aspire qu'à elle depuis des années ? Combien de fois ai-je rêvé d'elle lorsque je me sentais seul dans ma chambre d'hôpital, de son corps blotti contre le mien, tandis que nous étions allongés dans le rorbu, qu'elle éloignait la douleur qui rugit en moi si souvent, qu'elle m'accordait sa confiance, qu'elle était prête à se donner à moi ?

Qu'elle l'est toujours, malgré tout.

Je franchis le seuil et me retrouve immédiatement propulsé dans l'obscurité du manoir. Tout est sombre. Aucune lumière ne filtre depuis les autres pièces. Le silence est implacable. L'odeur familière de cigarette et d'alcool empeste dans le vestibule. J'ôte mon manteau et mon écharpe que je dépose sur une patère, puis écrase le tapis après avoir retiré mes boots.

Alors que je passe à proximité du salon et de cet immonde mausolée dédié à ma sœur, je repère la silhouette de ma mère, agenouillée devant la multitude de photographies, une cigarette se consumant à sa bouche. J'aperçois le bout rougeoyant lorsqu'elle tire dessus. N'ayant aucune envie de lui parler après cette soirée éprouvante, je m'apprête à foncer vers l'escalier, lorsqu'elle m'interrompt :

— Tu es enfin rentré...

Je ne réponds pas.

— Ton père t'a demandé, me dit-elle.

Elle tourne la tête vers moi et, dans la pénombre, ses yeux verts brillent d'une étrange lueur, à la fois glacée et ivre, en s'enfonçant dans les miens. J'ai

l'impression qu'un crochet me transperce le ventre pour y broyer mes organes.

— Tu oublies ton devoir, insiste-t-elle.

Comme je m'obstine au silence, que mon corps tremble sous la brûlure de son regard, elle finit par rire. Le son emplî de cynisme me perfore les tympanes en profondeur. Elle porte sa cigarette à ses lèvres, puis tend le bras vers moi, puis vers elle.

— Viens t'asseoir à mes côtés, Caern.

Ma respiration devient saccadée. L'espèce de cénotaphe qui se dresse dans le salon me retourne le bide ; je n'ai aucune envie de rentrer dans cette pièce, de me retrouver face à la réalité de la mort d'Aenna une fois encore et de me tenir aux côtés de cette femme que j'exècre plus que tout au monde. La haine n'est plus un mot assez puissant pour décrire ce que je ressens pour elle. C'est plus instinctif, primaire. Ça devient animal, comme un besoin de tuer latent, de prédation pure. Ce sentiment aliéné circule dans mon sang, dans ma tête, dans mon âme jusqu'à m'immerger d'une palpitation sourde, prête à dégorger hors de moi.

Je marche jusqu'au pied du mausolée et me laisse tomber à sa gauche. J'évite de regarder toutes les photos d'Aenna qui illustrent son absence, et j'évite de la regarder, elle. J'observe les spirales de fumée qui se dispersent sous mes yeux et sens l'accélération de mon pouls.

— Retire ton pull, Caern, il fait chaud ici, m'ordonne-t-elle.

Peinant à faire descendre ma salive dans ma gorge, j'obéis, retire mon vêtement et le jette sur le canapé juste derrière moi. Je cale ensuite ma tête contre l'accoudoir et ferme les paupières pour ne pas avoir à vivre quoi que ce soit. J'ai depuis longtemps appris à me fermer au monde, à ne vivre que dans mes rêves, parfois mes cauchemars. Je les ai façonnés pour qu'ils soient plus beaux que la réalité. Cette réalité que j'abhorre. Mais parfois, rien ne l'empêche de m'attraper et de m'entraîner dans ses abysses. J'ai beau tenter de m'isoler, je n'y parviens pas. La vie réclame son dû, je n'y peux rien, à part la subir.

Le bout de ses doigts froid se pose sur mon bras et ses ongles se mettent lentement à griffer mon biceps. Elle ne prononce plus un mot, je sens juste son souffle près de moi, caressant de manière odieuse le creux de mon cou.

— Regarde-la, Caern, murmure-t-elle d'une voix douce, m'intimant un ordre l'air de rien. Regarde comme elle est belle.

Elle longe mes cicatrices éparpillées sur mes avant-bras. Tant de cicatrices. Tant d'échecs. Tant de sang versé pour ne pas arriver à en finir. Même me tuer, je n'y parviens pas. Elle me sauve pour mieux me rejeter. Elle m'arrache à la mort

pour mieux me balancer dans sa vie. Je voudrais la fuir, l'oublier... la tuer. Mes tripes se nouent.

— Tu ne peux donc plus regarder ta sœur en face ? insinue-t-elle à mon oreille, son haleine chargée de tabac se répandant devant mon visage. Tu as donc si honte ?

Ses ongles s'enfoncent dans ma peau. Je grimace sous la douleur.

— Tu as honte de regarder ton propre crime, Caern ? Tu as honte d'avoir abandonné ta sœur pour une putain ?

Mes poings se ferment.

— Regarde-la !

J'ouvre péniblement les yeux, tombe sur une photo d'Aenna prise dans le jardin, ses boucles auburn soulevées par le vent, ses grands yeux verts assombris par notre existence grossière et vaine, ses lèvres pleines et douces, incurvées vers les bas, affichant l'étendue de son chagrin.

— Comment peux-tu coucher avec cette fille alors que c'est par sa faute qu'Aenna n'est plus ?

Je la laisse dire. Elle se noie sans arrêt dans les mêmes délires. Elle trouve des coupables, les honnit, leur crache dessus. Elle dégueule sa haine, sa colère, sa peine.

En silence, je fixe Aenna, la douleur pulsant en moi. Elle me manque. Elle me manque tant qu'un vide s'est creusé au fond de ma poitrine que rien ne pourra jamais combler. Comme si, en disparaissant, elle m'avait arraché un organe. Désormais, je vis avec le couperet de la mort au-dessus de la tête, le corps amputé d'une part essentielle de lui-même.

Ma mère me frappe. Je ne vois pas sa main arriver sur moi, concentré sur le visage d'Aenna. Une claque s'abat sur le côté de ma tête, qui m'oblige à me prendre ses deux iris acérés en pleine gueule, à macérer sa folie.

— Tu aimes la prendre et la salir, Caern ? me demande-t-elle de ce même ton cruellement suave, bas et tendre, alors que ses mots sont du venin.

Sa main se pose sur mon entrejambe. Je me crispe de la tête aux pieds, ravale ce hurlement muet. Je ferme les yeux alors qu'elle appuie fort, qu'elle me fait mal en refermant son poing sur moi.

— Ce sexe que tu rêvais tant d'enfoncer dans celui de ta sœur ! Mais j'ai veillé à ce que ça ne se produise pas, n'est-ce pas, Caern ? Je t'ai soigné toute ma vie. J'ai fait de mon mieux. Je voulais te sauver, mais c'est impossible. Tu as ce truc cassé dans ta tête. Ces émotions noires qui perturbent tes sens. Oui, j'ai fait de mon mieux pour te les ôter, contrôler ton corps et ton âme. Mais tu

réclames sans cesse davantage. Regarde qui tu baisses, mon fils. Regarde à quel point elle ressemble à notre Aenna. Tu es si vil.

Elle retire sa main alors que des larmes de douleur commençaient à envahir mes yeux. Je tente de desserrer les poings, mais j'y renonce. Je suis aussi contracté qu'un tas de nœuds.

Ma mère écrase sa cigarette dans un cendrier, puis avance vers le mausolée pour rallumer de l'encens. La flamme d'une allumette embrase un instant son visage ravagé par la démence. Son maquillage a coulé. Son rouge à lèvres a glissé sur les commissures, créant une traînée dégoûtante, comme le sourire de l'ange tatoué sur celui de ma jumelle pour l'éternité.

Je repense à sa façon de me « soigner » d'un mal qui n'existait pas. De me laver dans l'eau glacée pour éteindre toutes ces immorales pensées dont elle me croyait possédé. De m'ordonner de dormir sur le sol dur de sa chambre, au pied de son lit, pour s'assurer que je n'aille pas me glisser dans celui d'Aenna et y pratiquer ces actes incestueux qu'elle rêvait de me voir accomplir. Le cœur serré jusqu'à la souffrance, je la revois m'obliger à me masturber, encore et encore, sous les yeux d'Aenna, le froc baissé sous les fesses, jusqu'à ce que je pleure de douleur, que je ne parvienne même plus à éjaculer à force de frotter ce sexe que je commençais à haïr. Je me rappelle des larmes silencieuses d'Aenna, alors que ma mère l'empêchait de fermer les paupières, pour qu'elle voie l'être immonde et pervers qui lui servait de frère, qu'elle constate par elle-même l'effet illusoire qu'elle déclenchait dans mon corps. Je revois sa souffrance en écho à la mienne et son impuissance face aux délires de notre mère. Elle a créé le mal que je suis devenu. Elle a fait de moi l'être pervers qu'elle voulait détruire. C'est sa faute. Tout est sa faute. Ce que je suis. Ce qu'a été Aenna. Son appétit obscène et insatiable des autres hommes, pour se sentir exister, vivante, aimée, dans le mensonge absolu. Sa mort. Mon envie de crever. Mon vœu viscéral de mettre un terme à toute cette existence abjecte et inutile. Mon besoin de douleur dans tout acte d'amour, mon désir de violence dans chaque caresse et chaque baiser. Parce que je ne sais plus vivre autrement. Je ne sais pas aimer normalement. Même Maja. Je risque de la briser.

Ma mère tourne son visage vers moi, avec ce rouge immonde sur les lèvres, ses yeux clairs délivrant son lot d'insanités.

— C'est vrai, tu as raison, Caern, me dit-elle, alors que je n'ai pas ouvert la bouche. J'ai fait preuve de faiblesse. En voyant à quel point ton esprit était de travers, j'aurais dû couper le mal à la racine, n'est-ce pas ?

Je me crispe sous son sous-entendu, alors qu'elle s'approche à nouveau de

moi, chacun de ses mouvements imprimant dans mon esprit de nouvelles ombres.

— Mais je voulais tant te protéger de toi-même. Je regrette de voir à quel point j'ai échoué. Si seulement ton père et moi avions eu le courage de retirer cette déviance de ta tête.

Elle désigne mon entrejambe d'un air révolté, alors que je me mets à trembler de rage et de douleur.

— Tu n'aurais pas souhaité faire tant de mal à ta sœur.

La colère se déverse dans mon sang, l'enflamme jusqu'à me brûler.

— Et maintenant, tu as trouvé une petite pute pour remplacer ma douce Aenna. Voilà le résultat !

Elle manque de cracher sur le sol tant elle semble révoltée par le fait que je puisse toucher Maja.

— Je n'ai pas été assez sévère ! Mon Dieu que je le regrette. J'aurais dû me montrer plus ferme encore avec toi. Tuer ce que tu as dans le crâne.

Je regarde ma mère dans les yeux, les oreilles bourdonnantes, le sang battant mes tempes, et la souffrance s'infiltré dans ma poitrine, plante ses griffes dans mon cœur jusqu'à en lacérer des bouts de chair.

— Tu aurais dû me tuer, murmuré-je.

Et je n'aurais pas eu à subir tout ça. Cette vie.

— Oui, confirme-t-elle, accroissant la douleur dans mon torse. Ta sœur aurait dû vivre et tu aurais dû mourir. Dieu m'a pris mon plus bel enfant et m'a laissé un démon dont je ne sais que faire.

Elle lève la main pour toucher ma joue, mais en un réflexe de protection qui surgit de mon cerveau reptilien, j'attrape son poignet pour l'en empêcher. Son regard vide et cruel plonge aussitôt dans le mien. Un sourire bancal étire ses lèvres et son rouge infâme. Elle glisse ses genoux entre les miens et s'approche, comme si je ne représentais aucune menace pour elle. Elle a raison, je n'en ai jamais représenté. Jamais je ne me suis élevé contre un seul de ses sévices. J'ai tout enduré sans rien dire, parce que... je suis ce putain de démon dont elle parle. Je ne suis plus rien d'autre depuis longtemps.

— Oui, j'aurais dû te tuer, murmure-t-elle. Mon bébé serait encore là...

Je relâche son poignet, écoutant battre mon sang dans ma tête, sentant la douleur sourde se répandre telle une flamme dans mes artères, et lève lentement la main. Elle ne me retient pas, elle me fixe de ses yeux déments, la lèvre inférieure frémissante. Mes doigts se referment autour de son cou. Je sens ses cheveux, les mêmes boucles claires qu'Aenna, effleurer mes doigts quand je les

resserre sur sa peau. Sa jugulaire bat fort sous ma paume. J'ai l'impression que mon cerveau se vide à mesure que mon corps se remplit de fureur. Mon sang s'active, déferle dans mes veines à toute allure, alors que celui de ma mère ralentit. Son regard pénètre dans le mien, alors qu'elle ahane. Ses ongles s'enfoncent dans mon poignet. Tandis que l'oxygène commence à lui manquer et que son cou me paraît soudain si petit, si facile à rompre, elle s'agite, secoue la tête pour tenter de sortir du piège de mes doigts, réalisant peu à peu ce qui est en train de se produire. Son horrible fils qui essaie de faire taire cette bouche obscène.

En voyant que ma mère, l'élégante et distinguée Victoria Corange, parfaite en tout point aux yeux du monde, cherche à s'échapper de son châtiment, la rage éclate brusquement en moi, comme une déferlante qui fracasserait mes derniers remparts. Je tombe avec elle sur le sol, l'écrase sous mon poids. Ses genoux cognent mes flancs pour tenter de se dégager de mon emprise, mais je m'accroche à sa gorge, broie sa trachée, regarde son visage se vider de ses couleurs, ses yeux s'exorbiter, ses veines éclater dans le cristallin, et dans mon ventre, mes intestins se nouent, mon sexe gonfle d'excitation et je lâche des grognements comme un putain d'animal.

Alors, je me mets à hurler, ma voix s'arrache de ma gorge comme jamais elle ne l'a fait auparavant :

— Je te hais ! Je te hais ! Tout est ta faute ! C'est toi qui mérites de crever. C'est à cause de toi qu'Aenna est morte. C'est à cause de toi que je suis comme ça ! Va pourrir en enfer, salope ! T'es qu'une traînée. Une ordure ! Tu méritais pas de faire des enfants. On aurait dû t'arracher l'utérus, on dirait dû te brûler. T'es qu'une sorcière.

J'étreins plus fort son cou gracile. Elle essaie de crier, mais aucun son ne peut s'échapper de sa bouche. Elle s'entrouvre sur tous ces hurlements que je n'ai jamais pu pousser.

— Je ne voulais pas d'Aenna comme ça ! m'écrié-je à nouveau. Je ne voulais pas ça ! C'est toi ! C'est toi qui m'as foutu toutes ces idées dégueulasses en tête, et je ne sais plus vivre sans maintenant. C'est ta faute. Tout ce que tu m'as fourré dans le crâne, ce sont tes putains de perversions. C'est toi qui es maudite. Tu voulais m'empêcher de faire à Aenna ce que tu rêvais que je te fasse, espèce de sale monstre. Tu es un monstre, maman. Tu mérites de crever !

Ses yeux sont si exorbités que j'ai l'impression qu'ils vont sortir de leurs cavités. Ils sont rouges, les veines éclatées et sa langue a l'air de gonfler dans sa bouche ignoble.

La rage bourdonne en moi. Mes doigts se pressent avec plus de violence encore contre sa jugulaire jusqu'à bloquer la moindre particule d'oxygène de son cerveau. Les larmes coulent sur mon visage et gouttent sur le sien, qui vire au rubicond. J'ai la gorge en feu, comme si c'était moi qui manquais d'air. Je me sens déconnecté, je n'entends plus un son autour de nous, seulement le bourdonnement dans mes oreilles et les halètements de ma mère.

Celle qui aurait dû me chérir, me protéger, m'apprendre à aimer...

Alors que je m'apprête à lui hurler de nouvelles insanités, le visage de Maja se plaque brusquement dans mon esprit, balaie toutes les horreurs qui me déchirent la tête. Ma main relâche aussitôt la pression sur la gorge de cette femme que j'ai tant appris à haïr. De l'air passe dans ses poumons qui se gonflent contre mon torse. Elle tousse, mais je ne la libère pas pour autant, mes doigts violemment arrimés à son cou. Je la dévisage avec autant de férocité que je suis capable. Je me penche au-dessus de ses lèvres à l'arc rouge, rappelant celles d'un clown, et murmure :

— Je suis tout ce que tu dis, maman. Tu m'as créé. Mais Maja m'aime en dépit de tout ça. Elle sait ce que j'ai dans la tête, et elle est avec moi. Je ne la souille pas quand je la touche. Elle aime ça. Elle me rend meilleur, quoi que tu aies fait de moi, et elle est magnifique, quoi que tu penses d'elle. Alors, je ne te laisserai pas tout gâcher. Je veux rester avec elle. Parce qu'elle me donne ce que tu n'as jamais daigné m'accorder. Toi et papa, vous êtes désormais morts à mes yeux. Tu seras seule, maman. Seule avec tes propres démons. Et je sais à quel point ils te rongent, à quel point ils sont monstrueux, à quel point ce sont eux qui te tueront.

Je retire mes doigts de sa gorge et me redresse lentement, haletant comme si j'avais cessé moi-même de respirer durant ces longues secondes. Elle ne bouge pas, étendue sur le dos, les vêtements froissés, les cuisses écartées, qu'elle ne prend même pas la peine de refermer, mimant cette posture obscène et humiliante dans laquelle Aenna a été placée après sa mort. La trace de mes doigts apparaît sur sa peau diaphane. Ses lèvres frémissent, mais j'ignore si c'est de rage, de chagrin ou de folie.

— Caern, murmure-t-elle alors que je tourne les talons pour partir.

Je m'arrête sans me retourner.

— Tu ne peux pas t'en aller...

Je lâche un ricanement, puis avance vers l'escalier.

— Caern ! crie-t-elle. Tu es à moi !

Je ne l'écoute plus. Je grimpe les marches à toute allure, alors qu'elle hurle

dans le salon que je lui appartiens, que je suis son enfant, son démon, et je m'enferme dans ma chambre le temps de rassembler mes affaires. Je n'ai pas besoin de grand-chose avant de foutre le camp d'ici et de brûler ce qui reste de mon passé. Les mains tremblantes, le corps en sueur, nerveux, l'esprit en ébullition, je suis obsédé par une seule pensée. Oui, une seule qui me ronge.

Chapitre 28

Maja

Après que la voiture de Caern a disparu dans la nuit, je reste dans la rue, frissonnant dans mon pull, les larmes glaçant mes joues. La peur entaille chaque partie de mon cœur. Celle brutale et violente qu'il ne m'abandonne. Celle d'avoir tout fichu par terre en m'élevant comme une idiote de parangon de vertu. La peur encore plus sournoise que les propos de Leiv l'aient détruit un peu plus. La peur qu'il ne s'éloigne encore davantage de la normalité, se renfermant dans son monde. Si loin du mien.

Je renifle et resserre mes bras autour de ma poitrine, lorsque la porte de l'hôtel s'ouvre et claque dans mon dos. Je ne me retourne pas. J'ai un poids qui pèse tellement lourd dans le ventre, que j'ai peur que de nouvelles larmes dévalent mes joues.

Un manteau tombe soudain sur mes épaules. J'en attrape aussitôt les pans pour le refermer sur moi et réchauffer mes membres frigorifiés, même si le pire des froids se trouve à l'intérieur de moi-même, s'infiltrant dans mon corps à la seconde où Caern est parti.

— Je suis désolé, petite sœur.

— On sait très bien que ce n'est pas vrai.

Je l'entends soupirer. Erlend me contourne et se plante en face de moi. Ses traits sont tirés, ses yeux gris assombris. Il a juste pris le temps de mettre une écharpe autour de son cou, mais il est resté en pull. Erlend est habitué à nos températures. Il lui en faut davantage pour avoir froid.

— Je voulais vraiment essayer, Maja, me dit-il, mais...

Il passe la main dans ses cheveux et lâche un nouveau soupir.

— Ce type me fout la trouille. Je n'arrive pas à le comprendre, à entrer dans sa tête. Quand il te regarde, ça me glace le sang. J'ai peur pour toi, Maja. Je suis terrifié.

La blessure dans la voix d'Erlend me pénètre avec force.

— Je ne peux pas te convaincre, je l'ai bien compris ce soir, réponds-je en essayant de temporiser ma voix et de retenir mes larmes. Je ne te demande pas de le croire ou de ne pas avoir peur, je souhaite que tu aies confiance en moi. Je

ne me trompe pas sur lui. Je le sais. Je le sens, là.

J'appuie sur mon cœur aussi fort que je le peux. Erlend suit ma main des yeux, fronce les sourcils, puis hoche la tête.

— Ce n'était pas une bonne idée ce repas, je m'en rends compte maintenant. Je pensais que d'avoir Madi et Frøya à mes côtés nous aiderait à compenser ton manque d'empathie pour lui, mais je me trompais. J'ai failli le perdre à cause de toi et de Leiv ce soir. Je vais mettre du temps à te le pardonner.

Il serre violemment la mâchoire.

— Tu ne peux pas me reprocher de me faire du souci pour toi.

— Si...

J'esquisse un sourire.

— Caern m'a dit qu'il en avait assez que je prenne sa défense, qu'il n'était pas une victime que je devais protéger. Moi non plus, Erlend, je ne le suis pas. Je ne suis ni une petite fille qui en a besoin, ni une femme naïve. Je suis capable de me débrouiller seule. Je suis capable de savoir ce que je veux dans la vie. Caern est compliqué, oui, mais ce n'est pas un meurtrier. Et que tu le veuilles ou non, Erlend, mais ta petite sœur est amoureuse de lui, alors tu ferais mieux de t'y habituer très vite.

Il lâche un « putain » en entendant mes dernières paroles, puis se prend la tête dans les mains. De le voir bouillir de l'intérieur me blesse énormément. Je n'ai aucune envie de ternir la relation privilégiée que j'entretiens avec mon frère. Aucune envie de m'éloigner de lui. Mais s'il ne renonce pas à sa manière de se comporter comme un homme des cavernes avec moi, je devrai prendre mes distances. Je n'aurai pas le choix s'il refuse de me voir grandir et d'accepter que je ne suis plus l'adolescente de quinze ans avec qui il traînait tout le temps, la gamine qu'il élevait quand papa était trop occupé, la petite fille qui avait besoin de lui lorsqu'elle faisait un cauchemar la nuit, après la mort de maman. Je ne souhaite pas qu'il chasse nos souvenirs ou qu'il cesse d'être mon grand frère adorable, mais je veux qu'il m'accompagne sur le chemin, pas qu'il m'empêche d'avancer.

Je m'approche de lui, le prends dans mes bras et dépose un baiser sur sa joue.

— Je t'aime, Erlend. Reste à mes côtés, s'il te plaît. Ne te mets pas contre moi.

— Comment le pourrais-je ? grogne-t-il aussitôt, en refermant ses bras autour de ma nuque. Je t'aime aussi, petite sœur. Je veux seulement ce qu'il y a de meilleur pour toi.

— Caern est ce qu'il y a de meilleur.

— Non...

Sa voix se brise, avant qu'il ne se racle la gorge et ajoute :

— Je ne peux pas le croire.

— Il me regarde comme si j'étais un joyau, Erlend. Il me chérit de sa manière primaire. Il est doux et gentil. Et il a besoin de moi comme j'ai besoin de lui. Tu ne peux pas imaginer à quel point il remplit ce manque en moi. Ce manque que je ne pensais même pas avoir. Pourtant, il était là, béant, douloureux. Je l'ai cherché si longtemps sans comprendre. J'ai besoin de lui, Erlend. Alors, je t'en prie, ne me le retire pas.

Il joint son front au mien, mélange son souffle au mien, puis de ses pouces, essuie mes larmes.

— C'est à cause de maman ? me demande-t-il. Je n'ai pas su... la remplacer suffisamment pour toi.

— Tu as fait ce que personne d'autre n'aurait été capable de faire. Toi aussi, tu en as souffert, mais tu l'as masqué pour pouvoir veiller sur moi. Je ne peux pas t'en vouloir de te comporter comme un idiot, mais je t'en prie, pour moi, Erlend... pour moi, accepte.

Il hoche la tête et embrasse mes paupières d'où un instant plus tôt, de nouvelles larmes s'échappaient.

— Je ferai de mon mieux, murmure-t-il. J'essaierai, pour toi, Maja.

Il m'enlace plus fort contre lui en enfonçant son visage dans mon cou.

— S'il t'arrivait quelque chose à toi aussi, je ne m'en remettrais jamais.

— Il ne m'arrivera rien, je te le promets.

Il fait semblant d'y croire ; elle est de ces promesses que l'on ne peut pas toujours tenir. Je passe mes paumes sur ses joues glacées, puis lui souris. Il y répond, un peu tendu.

Le poids n'a pas quitté mon ventre en rentrant dans le hall, mais je me sens un peu libérée et soulagée en sentant qu'Erlend ne me rejette pas et qu'il ne m'oblige pas à choisir entre Caern et lui. Je pose son manteau sur la patère, puis me tourne face à lui. Erlend m'attend près de la porte du restaurant, la mine basse, mais ses yeux gris étincelants.

Je secoue la tête.

— Je te laisse finir la soirée. Elle a été suffisamment éprouvante. J'ai besoin d'être seule.

Il marmonne, mais acquiesce.

— Je suis désolé de t'avoir blessée, Maja.

— Je suis désolée de te décevoir.

— Non, tu ne me déçois jamais. Je t’interdis de penser ça.

J’esquisse un dernier sourire, le cœur cognant fort dans ma poitrine, puis m’éclipse vers l’étage, pour m’enfouir sous une tonne de couvertures, lâcher quelques larmes silencieuses et prier pour que Caern me revienne vite.

Une fois dans mon lit, moulée dans mon pyjama, la lumière des lampadaires se répandant dans ma chambre par l’interstice des stores, j’ouvre le tiroir de ma table de chevet et attrape la bague de Caern, décorée du Valknut. Je passe mes doigts sur le métal, dépose un baiser sur les trois triangles, comme si ce pouvait être ses lèvres, puis la pose à mes côtés. Je la contemple, en éprouvant aussi violemment qu’une émotion le poids dans mon bas-ventre, qui me fait souffrir. Son absence me brûle. Elle m’a toujours brûlée.

Je ferme les paupières, la main fermée sur le bijou, et j’espère de tout mon cœur qu’il comprendra ce que je ressens pour lui, que c’est plus fort, plus beau et plus sain que tout ce qu’on lui a appris jusqu’ici, tout ce qu’on lui répète encore chaque jour, et que même si les autres cherchent à le détruire, je passerai ma vie à le reconstruire.

Je dois m’assoupir, car je suis tirée du sommeil par un son insolite qui ne m’est pas inconnu. Je me redresse vivement sur un coude. La nuit est toujours là, étendant ses tentacules noirs au-dessus de nos têtes. La lumière des lampadaires continue de diffuser ses pinceaux de lumière entre les lattes des persiennes. Je repousse du pied ma couverture et me précipite vers la fenêtre sans hésiter une seconde, mon cœur palpitant d’excitation.

Je lève le volet et ne peux empêcher un sourire de s’étendre sur mes lèvres lorsque je découvre Caern juché sur le sommet de l’échelle, son visage de l’autre côté du carreau. Il me fixe de ses grands yeux verts. Ils sont sombres, et ses sourcils sont froncés, mais j’y distingue une petite lueur que j’ai déjà aperçue miroiter dans ses prunelles, qui semble réchauffer toute son âme.

Je déverrouille la fenêtre, et il se laisse glisser sur mon parquet. Je referme derrière lui pour empêcher le froid de pénétrer et rabats également les stores. Caern se tient debout, dans ma chambre d’adolescente où il n’est venu que quelques minutes autrefois. Son corps est raide comme un piquet, cependant, son visage est parcouru d’une émotion vive qu’il peine à cacher.

Je suis en pyjama, mais cette fois-ci, je n’arbore pas de petits cœurs en guise de décoration, seulement un pantalon de coton noir et un t-shirt échancré bordé de dentelle. Il m’observe, laissant son regard traîner le long de mon corps, de mes orteils jusqu’au sommet de ma tête.

— Je peux rester ? me demande-t-il d’une voix chaude, me laissant prendre

conscience que cette question en dissimule une autre bien plus importante.

Rester dans ma vie. Dans mon lit. Dans mon cœur.

J'acquiesce en silence, me gorgeant de sa présence qui semble faire rétrécir ma chambre. Il retire son manteau et le pose sur le dossier de ma chaise de bureau, puis il ôte ses boots pour rester en chaussettes sur mon tapis. Ses cheveux collent ses joues humides de grésil. Ses dents raclent sa lèvre inférieure, tandis que son regard plonge dans le mien avec la puissance d'un aigle sur sa proie. J'y lis du désir. Un désir animal, ardent, qui consume mon corps alors même qu'il ne me touche pas, qu'il reste à bonne distance de moi.

Puis, brusquement, comme si sa peau touchait la mienne en une langoureuse caresse, il me chuchote :

— Tu es la meilleure chose qui me soit arrivée.

Mon corps vibre sous ses mots. Ils glissent sur mon épiderme, alors que l'oxygène s'amenuise à mesure qu'il progresse vers moi, un mélange de férocité et de douceur dans les yeux. Il s'arrête à quelques centimètres, son torse me frôlant. Il penche la tête en avant, ses cheveux tombent sur mon visage, effleurent mes joues et mon cou. Puis ses paumes sous mes oreilles, ses doigts s'enfoncent dans mes cheveux. Il m'enserme sous sa poigne tendre et me dresse sur la pointe des pieds jusqu'à ce que mes lèvres soient sur les siennes, sa langue dans ma bouche et qu'il m'opprime, me serrant le ventre de désir. Lentement, il m'oblige à reculer vers le sommier. Il tombe avec moi au milieu de ma couette, un genou entre mes jambes, un bras sous ma nuque et l'autre planté dans le lit pour se maintenir en équilibre au-dessus de moi.

Alors qu'il se redresse pour retirer son pull, son regard se fige brusquement. Ses lèvres gonflées s'entrouvrent de surprise.

Mon cœur poussant mes côtes avec sauvagerie, je glisse mes doigts sur son avant-bras aux veines saillantes, puis lui adresse un sourire lorsqu'il enfonce de nouveau ses yeux dans les miens. Il retire son bras de sous ma tête et attrape la bague perdue au milieu des draps.

— Tu l'as gardée, murmure-t-il, ébahi.

— Je ne m'en serais jamais séparée.

Il serre le bijou dans son poing, avant de l'échapper sur le matelas et de foncer de nouveau sur ma bouche. Il m'embrasse longuement, avec son mélange de délicatesse et de frénésie. Il ôte son pull qu'il jette au sol, puis son t-shirt blanc prend le même chemin, me dévoilant la finesse de ses muscles et la peau au hâle léger qui fond sous mes doigts.

Entre deux baisers où j'ahane de bonheur, je lui demande :

— Pourquoi me l’as-tu donnée ?

Il soulève légèrement les épaules, son regard scrutant le mien. Alors que ses mains glissent le long de mes flancs sous mon t-shirt, il me répond :

— Parce que j’aime cette bague, ce qu’elle représente. Je voulais que tu comprennes que, même si je n’étais plus avec toi, tu avais été importante pour moi. Que le peu de temps que j’avais passé à tes côtés m’avait donné plus que ce que j’avais jamais reçu auparavant. Que, comme ce qu’elle incarne, tu avais libéré un fragment de mon âme chaque fois que tu m’avais regardé.

Mes larmes montent à mes yeux malgré moi. Caern se relève un peu plus sur les bras. Ses sourcils dessinent un V face à mon déchaînement émotionnel qui ne trouve plus de barrage contre lequel se briser. Je l’attrape par la nuque pour l’attirer vers moi.

— Comme tu le veux, insinué-je alors en un murmure contre ses lèvres. Comme tu en as besoin.

Je lis de l’amour dans son regard, estompant cette honte et cette colère qui l’envahissent quand il se rappelle ce qu’il doit sacrifier pour éprouver du plaisir.

Il embrasse mes joues baignées de larmes, mes paupières, et dessine un sillon jusqu’à ma bouche.

— J’aimerais être un homme normal pour toi, Maja.

— Je me fiche que tu sois normal ou non. Ça prendra six mois, un an, dix ou jamais, quelle importance. Je suis là où j’ai envie d’être.

Il ne sourit pas, pourtant, son visage s’éclaire. Il prend mes joues entre ses doigts, me vole un baiser aussi brûlant que violent, puis s’agenouille brusquement entre mes jambes. Il attrape l’ourlet de mon pantalon de pyjama et tire dessus jusqu’à me l’ôter, emportant avec lui ma culotte de coton. J’en profite pour retirer moi-même mon t-shirt qui rejoint nos vêtements au sol. Impatient, il déboutonne son jean, le regard embrassant mon corps dénudé, puis libère la puissante érection du tissu. D’une main, il se touche, masse son sexe gonflé, et de l’autre, il trace des dessins sur mon cou-de-pied, remonte le long de mon tibia, mon genou et l’intérieur de ma cuisse. J’ai bien remarqué qu’il n’aimait pas que je le touche là, comme si mon contact pouvait lui procurer de la douleur, alors je le laisse venir à moi. Sa main se pose entre mes jambes, me caresse doucement. Sa mâchoire se crispe à mesure que je halète sous le joug du plaisir. Ses yeux sont sur moi, partout, sur mon intimité, mes seins, ma gorge, mon visage. Ils errent, brûlant d’une flamme furieuse. Quand il enfonce un doigt en moi, je me cambre, agrippe les barreaux de mon lit et retiens de peu le gémissement qui tentait de s’échapper. Une ombre passe sur son visage, je le

vois fournir un effort pour ne pas se jeter sur moi tel un animal affamé souhaitant se repaître. Il n'a pas l'habitude de donner du plaisir aux femmes, il les payait et prenait sa jouissance de leur corps sans se soucier de quoi que ce soit d'autre. À mes côtés, il s'efforce de maîtriser ses pulsions troublantes qui le rongent. Mon ventre se contracte de plus en plus sous ses doigts habiles, qui prennent leur temps, qui savourent, malgré la pression de plus en plus tangible qui se crée dans ses muscles. En baissant la tête sur son biceps, il essuie le léger filet de sueur qui s'imprime sur son front. Je le sens au point de rupture, les pupilles dilatées, les narines frémissantes. J'agrippe sa main entre mes jambes pour le retenir, avant d'éclater moi-même dans une myriade de particules de plaisir, et le tire vers moi. Il obéit, m'écrase sous son poids, puis se dresse sur un coude, avant de recouvrir mes lèvres des siennes et de m'arracher un gémissement qui meurt dans sa bouche. Il se contracte et, un instant plus tard, son sexe pousse contre le mien, m'écarte et, dans un violent élan, me remplit entièrement. Ses yeux sont ouverts sur moi et les miens sur lui, alors qu'il commence à bouger. Lentement d'abord, Caern essaie de maintenir le contrôle de lui-même, puis il ferme les paupières pendant quelques secondes, et je devine sa lutte intérieure. Sa poussée suivante, tandis qu'il était presque sorti en entier, est plus enragée. Sa main libre agrippe ma cuisse pour m'obliger à la lever et il me martèle de coups de reins puissants, qui manquent de me faire crier à chaque fois. Je me tiens aux barreaux du lit en essayant moi-même de me maîtriser, cependant, le plaisir s'enroule autour de mes vertèbres, irradie ma poitrine sous une flamme langoureuse.

Alors que je vois son poing se lever pour s'écraser sur le mur, dans une vaine tentative pour se battre contre lui-même, j'attrape son bras et le retiens contre mon sein.

— Tu ne peux pas faire de bruit, Caern. Mon père dort au fond de ce couloir et Erlend est juste à côté. Chut...

Une grimace de douleur traverse ses traits. Il enfouit son visage dans mon cou pour me la cacher et vient recouvrir mes mains des siennes enserrant les barreaux. Il serre fort, puis il murmure contre mon oreille :

— Griffes-moi, Maja.

Un frisson d'horreur s'empare de moi et me fait trembler sous lui. Je tourne la tête sur le côté pour attraper son regard. Il y a tant de détresse et de tristesse dans ses prunelles qu'il me brise en deux.

— Je ne peux pas te faire de mal, murmuré-je d'une voix cassée.

— Je t'en prie. Je ne veux pas t'en infliger non plus. Fais-le. S'il te plaît.

J'ai l'impression qu'il souffre. Que faire l'amour lui procure une grande

douleur que je ne m'explique pas.

Ses poussées s'accélèrent et m'abandonnent tremblotante à chaque fois qu'il se retire pour mieux m'envahir. Je détache ma main du tube métallique et la pose sur son omoplate. Il me fixe d'une mine suppliante, la mâchoire crispée, les dents plantées dans sa lèvre inférieure. J'étouffe mon sanglot quand j'enfonce mes ongles dans sa chair. Il ferme un instant les paupières, laisse échapper un grognement, telle une bête à l'agonie. Ses mains abandonnent les barreaux et ses bras s'insinuent sous moi. Il me soulève les hanches pour mieux pouvoir s'immiscer dans mon corps jusqu'à la garde.

— Plus fort, Maja, grogne-t-il.

J'obéis. Mes ongles pénètrent sa peau en même temps qu'il me pénètre lui, et le plaisir m'envahit malgré la violence de mon acte. Parce qu'il est en moi, qu'il m'enlace et m'embrasse avec passion, presque dévotion. J'essaie de ne pas penser au mal que je lui inflige, me concentre sur ses halètements et les miens. Lorsque la jouissance se déroule telle une vaste toile d'araignée au creux de mon corps, je presse mes lèvres sur les siennes avec force et rage pour m'empêcher de crier. Dans le feu de l'orgasme, ma prise sur son épaule devient plus intense et du liquide chaud coule sous mes doigts. Son corps se crispe brutalement contre le mien, il gronde, les dents serrées, puis je sens son sexe palpiter en moi jusqu'à ce qu'il s'écroule sur ma poitrine, le visage dans mon cou.

Nous ahanons tous les deux. Je lève la main par-dessus son épaule et découvre le sang tacher ma peau de traînées rouges. J'en éprouve un vif chagrin. Je ne souhaite pas lui faire de mal, mais j'ignore de quelle manière m'y prendre pour le délivrer de sa prison. Être son Valknut, libérer son âme pour le conduire enfin au paradis.

Caern doit saisir mon trouble, car il redresse les épaules et plonge dans mes yeux. La confusion se mêle aux derniers effets de la jouissance. Sa lèvre inférieure est marquée de quelques traces ensanglantées tant il a pressé ses dents dans sa chair. J'y passe le pouce, il dépose un baiser sur son extrémité.

— Pourquoi est-ce ainsi ? demandé-je. Pourquoi ressens-tu autant de douleur quand tu fais l'amour ?

Il respire fort, reste sans bouger, puis répond à mi-voix :

— Parce que... parce que je déteste ça. Le sexe. Je déteste ce que ça me fait ressentir. Mais j'en ai besoin. J'ai l'impression que si...

Il peine à déglutir, détourne un instant les yeux vers le mur et revient ensuite vers moi.

— ... si je ne me soulage pas, les images restent encore plus longtemps dans

ma tête. Quand je baise une femme, c'est pire. Mais après, ça va mieux.

Il se lèche les lèvres, puis ajoute :

— Avec toi, c'est plus étrange. C'est à la fois meilleur et plus toxique. Les images dans ma tête sont plus violentes, parce que j'ai besoin de provoquer tes cris, et en même temps, j'ai envie de les entendre sans avoir à les éteindre, parce que j'aime te voir prendre du plaisir. Et comme... comme je me retiens de ne pas te blesser, c'est... plus douloureux pour moi.

— Parce que tu dois te concentrer ?

— Non, ce n'est pas pour ça, enfin un peu. C'est plus viscéral. Profond. Ce n'est plus raisonné. Ça devient comme une douleur instinctive, sur laquelle je n'ai aucune prise. Comme... si je mourais de faim et qu'un repas s'étalait sous mes yeux, mais que je ne pouvais pas le manger. La faim dévore mes entrailles, ça me brûle et je touche du bout des doigts ce qui pourrait me rassasier.

— Ça ressemble à de la torture, remarqué-je dans un sanglot.

— Ça l'a toujours été pour moi, Maja. La seule différence, c'est qu'à la fin, tu me nourris après avoir été affamé. Je n'avais jamais connu cette sensation. D'avoir faim et d'être repu ensuite. Tu parviens à chasser les images quelques minutes de ma tête.

— Quelques minutes...

— C'est mieux que tout ce que j'ai connu, Maja. Quelques minutes où je respire normalement.

Je ne peux me retenir de l'enlacer et d'étouffer mes larmes au creux de son cou.

— Un jour, ce sera plus que quelques minutes, lui promets-je. Ce sera des heures et des semaines. Un jour, tu les oublieras.

Je ne sais pas qui j'essaie de convaincre, mais il ne répond rien, il se contente de m'embrasser dans le cou et de glisser doucement son sexe en moi, comme si l'effet de la jouissance anesthésiait encore assez ses tourments.

Alors que ses lèvres me cherchent, que je savoure le goût de sa bouche, une détonation claque soudain dans le ciel, comme si la foudre venait de s'abattre brutalement au sol. Pourtant, le ciel est d'un bleu nuit limpide, parsemé d'étoiles au-dessus de la mer. Il n'y a pas l'ombre d'un orage à l'horizon.

Surpris par la force de la déflagration, Caern se redresse sur les genoux, s'arrachant à mon corps qui, aussitôt, se couvre de frissons de froid.

— Qu'est-ce que c'était ? demandé-je, alarmée, en ancrant mes coudes dans le matelas.

Il secoue la tête, tout aussi ignorant que moi, fronce les sourcils, puis se lève

du lit pour se diriger vers la fenêtre. Il monte le store et ouvre la vitre pour passer la tête au-dehors. Je m'assois à mon tour au milieu des draps humides de sueur, ramène la couette sur moi pour m'en couvrir et me réchauffer, tandis que le froid pénètre à grandes rafales dans la chambre.

— Il y a de la fumée, déclare-t-il d'une voix sombre. Ça a l'air de venir du cœur de la ville.

Il rentre, referme la fenêtre d'un geste sec, puis attrape son caleçon jeté au sol.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais voir ce que c'est. Ça bouffe le ciel.

Il l'enfile, puis prend son jean et son t-shirt.

— Reste là.

C'est alors que du bruit éclate depuis le couloir, je secoue vivement la tête.

— Je viens avec toi.

Je perçois les voix d'Erlend et de mon père, visiblement arrachés du sommeil par le fracas ambiant.

Je saute du lit sans hésiter, attrape mon pyjama et un pull que je passe rapidement, pendant que Caern glisse ses pieds nus dans ses boots. Je mets les miens dans mes baskets, me moquant de l'allure désordonnée que j'offre. Une nouvelle détonation rompt le calme de Svolveær et me fait sursauter. J'ouvre la porte à la volée, Caern dans mon dos, et me retrouve nez à nez avec le visage décontenancé de mon père. Il lève les yeux par-dessus ma tête sur mon compagnon, les écarquille tant que j'ai peur qu'ils tombent de ses orbites sur le sol. Ce n'est pas exactement de cette manière que je prévoyais de lui présenter mon petit ami, mais je n'ai pas le temps de m'en inquiéter plus longuement, Erlend coupe court à toute tentative en criant depuis le salon :

— Putain, y a tellement de fumée qu'on dirait que le feu ravage la forêt alentour.

Mon père se penche vers moi et grommelle :

— Nous aurons à discuter, jeune fille.

Je lève les yeux au ciel devant ce surnom ridicule, étant donné que j'ai bientôt vingt-six ans et que ce n'est pas comme si je sortais de ma chambre avec un homme pour la première fois de ma vie. Mon père a déjà rencontré Dean à de nombreuses reprises par le passé. Certes, Dean n'a rien à voir avec Caern, ni dans son physique brut et très masculin, ni dans sa réputation sulfureuse, mais il n'est pas utile de me surprotéger ou de se transformer en homme de Cro-Magnon, comme Erlend, pour rappeler qui est le chef de famille.

Mon père croise le regard de Caern qui se garde bien de répondre quoi que ce

soit, puis maugréant derrière ses dents, il tourne les talons et fonce vers le salon. Je lui emboîte le pas, attrapant au passage la main de Caern dans la mienne.

Quand nous pénétrons dans la pièce, Erlend, en jean et t-shirt, est penché à la fenêtre qui donne sur le port, puis plus loin sur le centre-ville de Svølvær et sur les montagnes aux dents pointues de l'archipel. Une fumée épaisse coiffe les demeures comme si le brouillard était tombé et enserrait la ville, à ceci près que celui-ci est d'un gris profond et dense. Le ciel semble avoir été avalé.

— Je doute qu'un feu ait pu se déclarer dans la forêt avec toute la neige qui est tombée ces derniers jours, prétexte mon père en se plaçant à côté d'Erlend.

Ce dernier se tourne vers l'intérieur du salon à notre approche, prêt à répondre à notre père, quand il ravale soudain sa langue. Un muscle de sa mâchoire tressaute en découvrant Caern à mes côtés et nos habits glissés à la va-vite sur nos corps. Son regard décoche des flèches, avant qu'il ne croise le mien. Je le vois alors lutter pour réfréner ses piques acerbes et se forcer à reporter son attention sur le port.

— D'où ça vient alors ? demandé-je à mon tour.

Je me place devant une autre fenêtre de la pièce, que je déverrouille rapidement, et Caern et moi défions le vent pour creuser les profondeurs de la nuée grise.

Tandis que l'odeur méphitique de la fumée commence à nous parvenir et que, poussé par les rafales, le nuage obscur ondoie, se crevasse et se déchire par endroits, sa main posée au creux de mes reins se contracte brusquement. Il lâche comme une bombe :

— De Lille Kongsvatnet.

Je me fige, alors que son visage se vide de ses couleurs, que son regard devient aussi sombre que la fumée qui nous environne.

— Tu es sûr ? On n'y voit rien, prétexte Erlend.

Caern tend la main vers un tourbillon gris et malgré la distance à laquelle nous situons, je me concentre et parviens à distinguer la gerbe de flammes qui semble dévorer le ciel.

Caern s'écarte aussitôt de moi et fonce vers la porte.

— Attends ! m'écrié-je, soudain paniquée.

Il ne m'écoute pas et disparaît dans la cage d'escalier. Je cours derrière lui, dévale les marches à sa suite et me précipite dans la rue, où le froid et l'air piquant, mélange de givre et de gaz, s'engouffrent instantanément dans mes poumons. Lorsque je le rattrape, il est déjà en train de fouiller la poche de son jean à la recherche de ses clés. Ne les trouvant pas, il pousse un juron, s'apprête

à retourner sur ses pas et se fige à quelques mètres de moi.

— J'ai les miennes.

La voix d'Erlend m'arrache un tressautement de surprise. Je pivote vers lui. Mon frère brandit son trousseau. Il désigne sa voiture d'un geste de la main et, sans tergiverser, Caern fonce vers le véhicule et saisit la poignée de la portière avant. Il semble aussi déterminé et nerveux qu'un guerrier sur le point de lancer une attaque décisive. Je remercie Erlend pour son aide d'un petit sourire, puis monte sur le siège arrière une fois qu'il a déverrouillé l'ouverture centralisée. Erlend se glisse derrière le volant et, sans perdre une minute, lance la voiture sur la route enneigée. Caern tape du pied sur le sol, son regard tourné vers l'amas de fumée qui semble prendre encore de l'ampleur. Un serpent glacé paraît s'enrouler autour de mes vertèbres, prêt à les briser l'une après l'autre sans marquer la moindre sensibilité.

— Ça vient peut-être du lotissement derrière, déclare mon frère, alors qu'il entraîne la voiture sur le pont.

Les rafales violentes font bringuebaler la petite Yaris et les pneus neige s'accrochent à la route tant bien que mal. Sous nos yeux, une vision apocalyptique se déploie. On se croirait dans un vieux film de guerre, là où les bombes ont été larguées par centaines, ne laissant que des décombres et des amas de fumées.

— Non.

C'est le seul mot qui franchit les lèvres serrées de Caern. Sa main est fermée en poing sur son genou. Erlend crispe les doigts autour de son volant, sentant sûrement autant que moi la vibration qui a teinté sa voix, avant de se concentrer sur le chemin glissant.

À mesure que l'on approche du quartier, la sirène des pompiers perce le silence de la nuit et les lueurs des véhicules crèvent son opacité. Puis c'est au tour des flammes rouges et orangées, qui gagnent la voûte céleste avec de plus en plus de hauteur, de déchirer le voile enténébré qui nous enveloppait jusqu'à présent.

Je me redresse de mon siège pour pencher la tête en avant et regarder par le pare-brise. Le panache enflammé lèche la surface fuligineuse du ciel. Pendant que mon cœur tambourine, consumé par la crainte, ma main se pose sur l'épaule contractée de Caern pour lui rappeler que je suis avec lui, pour ce que ça vaut à cet instant. Il ne cille pas. Son environnement semble brusquement se réduire à cette lumière nocive qui embrase notre archipel. Sa bouche est pincée, son regard braqué sur les gerbes immenses qui paraissent nous défier.

Quand on arrive aux abords de la petite route menant au lac, un barrage de voitures de police nous empêche d'avancer plus loin, mais ça n'a plus grande importance maintenant. Dans un mutisme respectueux, Erlend arrête la Yaris sur le bas-côté et regarde Caern en descendre rapidement, le corps secoué de tremblements. Je l'imites et m'approche de lui pour prendre sa main dans la mienne. Il garde le silence ; il ne paraît même pas se rendre compte que ses doigts entre les miens sont gelés. Pourtant, le froid a presque disparu ici, au profit d'un oxygène saturé, étouffant, empli de particules irrespirables. Il contemple, presque fasciné, mais des larmes dans les yeux, les flammes qui ravagent le Manoir de la Tempête. Même d'ici, le bois qui craque résonne, emplit la nuit de ce son épouvantable. L'odeur de fumée, toxique et désagréable, ploie sur nous au point d'asphyxier nos poumons douloureux. Hypnotisée à mon tour, je regarde, impuissante à réagir, le dernier fragment du passé de Caern mourir dans l'incendie. Plus que tout alors, tandis que les flammes continuent leur ballet sous nos yeux, la peur m'étreint violemment.

Chapitre 29

Caern

Voilà des heures maintenant que les flammes ont cessé d’embraser le ciel, emprisonnant la ville dans une tempête de poussière et de gaz. Le matin ne se lève plus. Le soleil a disparu, si bien que les ombres continuent de tout dévorer, la fumée intensifiant les ténèbres en se mêlant aux nuages et à la bruine qui commence à tomber, fine et glacée. Je passe la main sur ma figure pour retirer les gouttes de pluie qui empoisonnent ma vue. Je fixe sans discontinuer les poutres noires qui pendent dans des postures étranges, les cendres sombres qui s’entassent et rongent la terre pourrie sur lequel le manoir de mes ancêtres a perduré jusque-là. Deux siècles et demi de vie pour terminer ainsi. Cramé. De la toiture aux fondations. Il ne reste plus rien que des ruines malodorantes. Je tourne la tête vers l’ambulance dont les gyrophares éclairent par intermittence la souche d’arbre sur laquelle je me suis installé une fois que le feu a été maîtrisé. Je regarde, les yeux exorbités par la fatigue et l’air nauséabond, les brancardiers empaqueter les corps dans les housses mortuaires pour les pousser ensuite dans leur véhicule. Je ne sais pas ce que je dois ressentir. Je n’arrive pas à penser. Mes yeux sont secs, même s’ils me brûlent, mais je ne saurais dire si c’est à cause du poison dans l’atmosphère ou de la perte des seules personnes qui me restaient encore, qui me déchire les entrailles. Un mélange des deux sûrement.

Maja s’agite contre mon épaule. Elle a réussi à s’assoupir longtemps après être retournée chez elle avec Erlend chercher nos manteaux. L’un des pompiers lui a donné une couverture de survie dans laquelle elle s’est enroulée, bien qu’il ne fasse pas froid à proximité de la maison fumante. La chaleur des flammes, même maintenant qu’elles sont éteintes, persiste encore.

Elle relève la tête, bâille, puis dégage sa main de la couverture pour la glisser sur ma cuisse. Son contact m’arrache un instant à la vision des corps emmitouflés dans leur protection. Maja a de gros cernes sous les yeux. Elle est pâle d’épuisement, rincée par les émotions. Elle en éprouve tellement plus que moi. J’ai l’impression que la douleur, le chagrin et la réalité de leur décès prennent plus de proportions dans son cœur que dans le mien. Le mien est... atrophié. Figé.

Quelque part, dans l'une de ces housses, repose le corps de ma mère. Lorsque j'essaie de la visualiser, la peau craquelée de noir, brûlée, morte, mes sensations s'évanouissent comme si on m'avait tranché les nerfs un à un, jusqu'à éteindre l'influx vital de mon âme. Cette femme que j'ai tant haïe, vénérée, désirée. Cette femme qui, lorsque j'étais encore gamin, attisait en moi le maigre espoir qu'elle puisse m'aimer. De nécessité, c'est devenu une espérance inutile, puis, plus rien. Je ne me souviens plus quand j'ai cessé de croire qu'il était encore possible que son cœur se réveille de son apathie. Il y avait eu trop d'actes, trop de mots, trop d'insultes. Pourtant, peut-être que mon absence de rébellion au fil des années, alors que j'aurais pu la briser d'un geste une fois devenu adulte, ne fait que me prouver que mon espoir était toujours sauf, bien caché au fond de mon âme purulente. Je recherchais son amour. Son attention et son regard. Et je n'ai jamais rien obtenu d'autre que son mépris perpétuel et sa haine.

Oui, peut-être qu'un peu de rage subsiste en moi, attendant patiemment son heure pour exploser.

Je me prends la tête dans les mains lorsque celles de Maja se posent soudain sur mes joues et m'entraînent à la regarder. Je me perds aussitôt dans ses magnifiques prunelles bleues aux nuances d'argent. Elle ne prononce pas un mot, elle se contente de caresser mon visage, de repousser mes cheveux de mes joues, d'embrasser mes lèvres avec toute sa tendresse. Maja chasse mes ombres. Elle ne le pourra pas toujours, parce qu'elles font partie de moi, mais elle crée une accalmie qui soulage mon esprit. D'ordinaire, des images défilent non-stop sous mes paupières, peu se révèlent agréables, mais à cet instant, elles ne sont plus. Elles ont disparu. Mes pensées sont vides. Mortes. Comme les corps dans ces housses noires.

— Hey !

La voix d'Erlend interrompt les caresses de Maja. Je tourne la tête vers lui, avec l'impression que mon corps est en coton, et le surprends à tendre deux tasses cartonnées remplies de café.

— Ça fait des plombes que vous êtes là, dit-il, tandis que Maja s'empare du précieux nectar en le remerciant.

Je croise le regard clair d'Erlend, pourtant assombri par les événements tragiques de cette nuit, qui continue de tendre la main.

— Tu la prends, oui ou merde ? J'ai pas mis de poison dedans.

Le coin de mes lèvres se retrousse malgré moi. Je glisse mes doigts autour de la tasse chaude. Je le remercie d'un geste de la tête et plonge mes lèvres dans le café. Sa chaleur bienfaisante et son goût acidulé glissent dans ma gorge avec

délice. Je me concentre un instant dessus, essaie de camoufler les autres odeurs détestables, mais elles reviennent rapidement hanter mes narines. Je relève les yeux vers les derniers vestiges de ma vie, noyés sous la suie, et regarde partir l'ambulance et les corps de mes parents, les gyrophares jetant leurs rais bleus sur les arbres emmitouflés par la neige et la cendre. Je fixe les phares arrière jusqu'à ce que le véhicule se soit fondu dans les ombres, puis mon regard revient harceler les ruines, à la recherche d'une quelconque vérité que je ne trouverai jamais.

Maja se tend brusquement à mes côtés, resserre la couverture sur sa poitrine. Je me force à décoller mes rétines de l'amas de bois brûlé et tourne la tête vers Leiv qui avance dans notre direction, les mains dans les poches de son blouson. Il affiche une mine grave, de circonstance, je suppose. Il enveloppe Maja d'un regard possessif, mais mon cœur n'arrive plus à battre. Je ne parviens pas à éprouver de jalousie ou de la rancœur pour lui.

Il s'arrête devant nous, se racle la gorge et allume une cigarette, enfermé dans un silence profond et dérangeant. Il tire violemment dessus, puis finit par dire :

— Je suis désolé pour ta perte, Caern, mais je dois te poser deux ou trois questions. Je peux le faire ici, à moins que tu préfères venir avec moi au poste. Il y fait plus chaud.

Je ne le regarde pas, les yeux obstinément braqués sur les restes du manoir.

— Pose-les, réponds-je.

— OK, il faudra quand même venir signer une déposition.

— Ouais.

Il tire une latte, puis déclare :

— Pour l'instant, on ignore ce qui a déclenché l'incendie. Les pompiers planchent dessus. On a retrouvé les corps de tes parents dans leur chambre. Ils étaient couchés tous les deux quand le feu s'est déclaré.

Je ne réagis pas. Ses mots pénètrent dans mes oreilles et se cristallisent instantanément dans mon cerveau.

— Ils n'ont pas souffert. Il y a de fortes chances que les gaz les aient tués bien avant que l'incendie se propage.

— C'est dommage, lâché-je, en me foutant royalement qu'il me prenne pour un psychopathe.

C'est déjà le cas, de toute façon. Cette pensée est ancrée dans son cerveau au fer rouge. Maja pose la main sur mon avant-bras pour me transmettre un peu de son calme, de sa présence et de sa force, alors que j'entends le soupir désenchanté de Leiv et que je n'aspire qu'à l'explosion. Il ne manque qu'une

petite étincelle pour mettre le feu aux poudres.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu attends de ma part ? lancé-je, la gorge serrée. Des larmes ? De la douleur ? De la colère ? Quelque chose qui devrait me rendre humain à tes yeux ?

— J'en sais rien, Caern. Je ne sais pas ce qu'on peut ressentir dans ces cas-là. J'entends une touche de compassion dans sa voix qui me fait grincer des dents.

— Est-ce que tu as remarqué quelque chose d'anormal dans la maison ?

— Non.

— Pas d'odeur de gaz ?

— Non.

— La cheminée était allumée ?

— Je crois.

— Tes parents fumaient ?

— Ma mère.

— À quelle heure as-tu quitté le manoir ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas regardé.

— Il était à la maison, intervient Maja.

Elle tend le doigt vers Erlend.

— Et cette fois, je ne suis pas la seule à pouvoir te le confirmer.

Du coin de l'œil, j'aperçois Erlend hocher la tête, puis répondre :

— Ouais, si tu veux des preuves, tu peux réaliser des prélèvements dans son pieu, y a de fortes chances que tu lui dégottes un alibi.

— Classe ! s'offusque Maja.

— Je vais dans ton sens. Caern était chez nous et depuis un bon moment.

— OK, lâche Leiv avant de pomper sauvagement sur sa clope.

Il adresse un regard agacé vers Erlend.

— Tant qu'on n'a pas obtenu les conclusions d'enquête, tu n'auras pas le droit de fouiller dans les ruines. Ceci dit, des bombonnes de gaz ont explosé à la cave, explique Leiv. C'est ce qu'on a entendu péter en ville. Ça m'étonnerait que tu retrouves grand-chose à sauver là-dedans.

J'acquiesce. Je me fous complètement de ce qu'il y avait dans cette maison. Je haïssais tout, de la vieille peinture aux tapis élimés, de l'odeur rance jusqu'aux centaines de photographies d'Aenna disséminées partout dans le salon. Je haïssais chaque pas accompli sur le parquet grinçant, chaque instant passé à genoux à prier pour qu'on m'arrache à cet endroit, chaque rêve sordide où j'imaginai foutre le feu à cette baraque, tout cramer, tout effacer. Brûler le mal à

la racine. Purifier par le feu les actes innommables qui s’y sont produits. Pas un moment dans ma vie, je n’ai pu réchapper à cette pensée. Tuer ma mère a toujours été l’un de mes fantasmes les plus sombres, les plus cruels, les plus intenses. Sa mort prenait son origine au fond de moi, germait dans mes tripes, se répandait dans mon âme, tel un poison fulgurant. J’en ai rêvé, chaque nuit, chaque fois que je fermais les yeux, et la voilà cadavre pourrissant dans un sac. Or, j’ignore si je suis soulagé, triste ou enragé. J’ai l’impression de ne pas avoir obtenu la bonne réponse.

Une fois libéré des questions de Leiv, il ne sert à rien de rester plus longtemps à contempler les cendres de mon passé. Ma mère ne s’arrachera pas à son manteau de poussières et d’escarbilles incandescentes – elle reviendra sûrement sous une autre forme pour me hanter –, et Maja est frigorifiée, même si elle ne proteste pas et demeure à mes côtés.

Dans un silence étouffant, Erlend nous ramène à l’hôtel familial. Je reste cloisonné dans mon monde, regarde les bâtiments défiler sans les voir. Je me sens glacé à l’intérieur même de mes os.

Je suis Maja dans sa chambre comme un robot. Elle échange quelques mots avec son père dans le couloir, tandis que je cherche mes clés de voiture sur le sol.

Quand Maja revient, je me tiens devant la fenêtre et regarde l’endroit où on a retrouvé Aenna sans pouvoir m’en empêcher. On ne distingue pas tout à fait la langue de roche sur laquelle son corps a été découvert, mais on aperçoit facilement les séchoirs à morue et les rorbus qui lui ont tenu lieu de décor, tandis qu’elle était exposée aux yeux du Mal.

Maja referme la porte de sa chambre et se tient, mal à l’aise, devant moi. Elle me paraît soudain si fragile et si pleine de vie en même temps que tous mes fantômes me semblent infiniment menaçants autour d’elle, risquant de la réduire en miettes dans leurs mâchoires acérées. Elle représente la lumière, quand j’incarne les ténèbres. Je me demande même par quel illogisme cruel on s’est rencontré et on s’est aimé.

Son regard tombe sur les clés que je tiens à la main. J’abaisse la tête vers mon trousseau, puis desserre la mâchoire :

— Je vais aller à la cabane. J’ai besoin de rester un peu seul.

Dans ses yeux, j’y devine des larmes. Toutes celles que je ne laisse pas échapper. Elle acquiesce malgré son envie de me voir rester à ses côtés en ces instants sombres, mais je ne peux pas.

— Je ne serai pas bon pour toi aujourd’hui, Maja.

— Je sais. Je ne te le reproche pas. Je suis là si tu as besoin de moi.

Je passe ma langue sur mes lèvres, puis m'approche d'elle pour envelopper sa nuque sous mes doigts, caresser sa peau tendre et prendre sa bouche sur la mienne avec ardeur. Mon baiser n'a rien de délicat, je la mords à moitié et j'ai l'impression de violenter sa langue sous la mienne, mais j'éprouve l'urgence de la sentir sous mes doigts et sous mes lèvres durant un bref moment. J'ai l'impression d'avoir un goût de cendre et de le partager avec elle, mais Maja ne s'en plaint pas ; elle ne me repousse pas. Pire encore, elle s'accroche à moi, comme si elle cherchait à fondre son corps dans le mien.

Quand je détache ma bouche de la sienne, nous haletons tous les deux.

— Est-ce que je peux te rejoindre ce soir ? me demande-t-elle d'une petite voix.

— Je ne sais pas si...

— Je t'en prie, Caern. Je ne veux pas rester seule cette nuit. En vérité, je ne veux plus passer une seule nuit sans toi.

Mon cœur palpite à ses mots et me prouve qu'il est encore en vie, qu'il n'a pas brûlé en même temps que le manoir. Mais la douleur se réveille en même temps. Sournoise et méprisante, comme à son habitude.

— D'accord, murmuré-je en serrant sa nuque un peu plus fort. Ce soir.

Je dépose un dernier baiser sur ses lèvres charnues et me dépêche de m'en aller, avant d'être rattrapé par des visions que je ne veux pas lui partager. Pour ne pas qu'elle me voie comme ça.

Je fonce vers la cabane, gare ma voiture dans la rue longeant le cimetière, attrape mon sac dans le coffre et écrase la neige sous mes pas au milieu des stèles. En relâchant des ronds de vapeur, je m'arrête une seconde non loin de celle d'Aenna, je grogne, passe ma main sur mon visage pour chasser la bruine glaçante, et me précipite vers mon nouveau chez moi jusqu'à nouvel ordre. En soi, ça fait déjà un moment que je vis dans cette cabane. J'y ai quasiment toutes mes affaires et j'avais préparé mon sac hier soir avant de rejoindre Maja dans sa chambre. Il ne me manquera rien de cette maison maudite. Ça fait longtemps qu'elle est enterrée dans ma tête.

Je claque la porte derrière moi, balance mon sac sur le matelas au fond de la pièce, puis allume le poêle. Une fois qu'un soupçon de chaleur se diffuse, je vire mon blouson et attrape la bouteille de whisky pur malt que je garde pour les nuits sombres. Il ne fait pas nuit, mais c'est tout comme. Celle-ci a déployé sa toile au-dessus des Lofoten. Elle ne s'estompera pas avant janvier maintenant, sans compter qu'avec la fumée qu'a recrachée le manoir, aucun habitant de Svølvær n'apercevra même un filament de lumière et de couleur danser dans le

ciel.

Je m'assois dans le fauteuil, fixe un moment la bouteille sur la table basse sans y toucher. Je laisse le souvenir de ma mère s'ancrer dans mon esprit. Une fois qu'il est bien là, presque tactile, à me torturer le ventre, à me rendre fou, à embraser mon sang, je prends la bouteille, dévisse le bouchon et avale de longues lampées directement au goulot. L'alcool brûle ma gorge avec délice et amertume. À chaque nouveau souvenir, je bois encore, jusqu'à ce que ma tête tourne, que mon corps se remplisse de plomb, mais ça ne suffit pas à me calmer.

En pull, je sors dans le cimetière, la bouteille à la main, je marche jusqu'à la tombe de ma sœur, m'arrête devant, contemple avec une sombre délectation son nom gravé dans le marbre. Je regarde autour d'elle l'emplacement que je creuserai bientôt moi-même. Pour ma mère. Pour mon père. J'enfoncerai mes mains dans la terre gelée, quitte à m'en arracher les ongles, et je plongerai leurs corps dans le ventre du monde, avec l'espoir qu'ils brûlent en enfer. Je les y rejoindrai sûrement ; ils me garderont la place au chaud, et je m'en fous. Je sens l'allégresse alcoolisée me gagner. Je me mets à rire comme un dément devant la tombe d'Aenna, marchant au-dessus de son corps réduit à un squelette informe. Sans plus ni peau, ni chair. Ni âme. Les gouttes de pluie coulent sur mes joues au milieu de mon rire aliéné. Je donne des coups de pied dans la pierre, en geignant comme un gamin. Je mérite de mourir autant qu'eux. Je suis un monstre né d'un monstre.

Même Maja ne pourra pas me sauver. Personne ne le peut. J'ai été condamné à la minute où je suis né. Je suis le jumeau qui méritait d'être aspiré par l'autre. Pour que l'autre vive. Mais c'est moi qui l'ai absorbée, qui ai sucé son fluide vital, qui l'ai poussée dans les bras de la mort. Je suis son assassin. Je pleure de joie quand je ferme les yeux et que se dessine sous mes paupières l'image du cadavre racorni de ma mère. Elle qui se voulait toujours élégante et apprêtée, même quand l'opprobre nous a saisis et emportés, même quand on s'est retrouvé ruinés à vivre dans ce taudis damné où tant de Corange sont morts, même quand elle m'humiliait, me montrait combien elle me haïssait, combien elle détestait tout ce que je représentais pour elle. Avec ce rouge infâme sur les lèvres. Maintenant, il a disparu. Il ne reviendra plus couvrir sa bouche dégueulasse.

Je tombe à genoux devant la stèle d'Aenna, une main sur la pierre froide, et avale une autre gorgée de whisky. Ma bouteille est presque vide. Mes jambes me paraissent désossées. Je n'ai plus aucune force. Je me sens dépouillé. Seul. Je n'ai plus personne avec qui me débattre. Ma mère était mon dernier obstacle. Mon ultime tortionnaire. Et elle n'est plus. Elle a fini d'exister. J'ignore de

quelle manière gérer cette nouveauté. Je ne sais même pas si je suis capable d'y survivre. J'ai l'impression que toute ma vie vient de s'arrêter brutalement. Je me suis tellement habitué à la souffrance, à sa présence haineuse et à ses mots avilissants que je ne suis pas certain de pouvoir m'en passer. C'est comme un shoot dans les veines. Un shoot de douleur qui empêcherait le cerveau de fonctionner normalement. Je ne le désire pas, mais j'en ai besoin. Mon corps, mon âme, tout ce que je suis, y sont accros. J'arrive à voir la différence entre l'amour et la violence, mais je ne sais pas les séparer. Même avec Maja, ils sont intrinsèquement liés, sinon je ne jouis pas. Sinon je ne prends aucun plaisir. Parce que je suis déformé. J'ai besoin de cette violence, j'ai besoin de cette douleur, et plus personne ne me l'apportera. Je suis avec moi-même et les anomalies de mon âme, sans personne pour les soulager. Je suis traversé par la peur. La crainte palpable que mes vices se propagent sur la peau de la seule personne que je souhaite protéger de moi-même, enlacer et aimer. J'ai peur de la blesser irrévocablement dans la spirale de mes tourments et de l'entraîner avec moi dans les profondeurs abyssales de l'âme humaine, là où elle n'a pas sa place.

J'enfonce mes ongles dans le creux de ma main, élançant ma chair. Je me tape le front contre la pierre, jusqu'à ce que la souffrance m'étreigne violemment, que je puisse presque sentir la présence d'Aenna derrière moi, son souffle effleurant ma peau, ses doigts froids caressant mon ventre. Je pourrais presque entendre son rire arrogant dans mes oreilles, si bien que ma fureur se réveille, devient obsédante, éclate dans mes yeux au point que le paysage se peint de rouge. Je me redresse, jette la bouteille vide sur la stèle. Elle explose en tessons et mouchette mon pull. Je lâche des grognements proches d'une bête enragée. Je m'entaille les paumes en frappant la pierre et me mords au-dessus du pouce jusqu'au sang, jusqu'à ce que la douleur de mon cœur s'estompe un peu. Mais elle ne disparaît pas, elle reste là, conquérante. Je sais d'avance que je vais faire une connerie. Parce qu'elle enlace mes entrailles, que ma sœur chuchote à mon oreille des actes innommables, que j'ai besoin d'évacuer toute cette tension lourde et poisseuse qui m'envahit comme si on ouvrait mon corps pour y couler de l'acier.

La rage battant mes tempes, je m'écroule dans la neige, au milieu des bouts de verre et des éclats de sang qui la constelle. Je reste là, dans le froid, dans la bruine, les yeux ouverts sur le ciel assombri, attendant que la mort me délivre.

Mais ce n'est pas elle qui vient me chercher.

Je cille quand un visage se penche au-dessus du mien. Que je vois ses beaux yeux inquiets découvrir l'étendue des dégâts sur ma figure. La meurtrissure sur mon front. Les éclaboussures de sang un peu partout sur moi et sur le sol. La

détresse de Maja me heurte de plein fouet, s'agrippe à mes tripes et fait gonfler mon sexe d'excitation. Je ne réfléchis plus. Mon cerveau a foutu le camp dans la souillure de mon âme. J'attrape son poignet alors qu'elle esquissait un geste pour s'agenouiller près de moi, et la précipite au sol, sur le dos, au milieu des bouts de verre. Ses cheveux s'éparpillent autour de son visage incrédule, au cœur de la neige creusée et abîmée par ma frénésie. Mais elle ne lutte pas. À aucun moment. Ni quand je déboutonne comme un fou furieux son jean, ni quand je le baisse sur ses cuisses, jetant son corps dans le froid, ni quand je soulève son pull sur son ventre jusqu'à la naissance de ses seins. Elle me regarde dans les yeux, quand je défais mon pantalon et que mon sexe, aussi dur que la pierre, se dégage du tissu. Des larmes se façonnent à la bordure de ses cils, mais elle ne desserre pas les lèvres lorsque je l'écrase sous mon poids et plante mon coude à côté de sa tête. Une ride se creuse entre ses sourcils. Une larme roule sur sa joue en un long serpent qui se mêle à la bruine, lorsque mon sexe plonge en elle, sans aucun frein, limite ou décence. Je lui écarte à peine les jambes. Je me fonds en elle et la martèle avec toute ma violence et ma rage. Je m'en déleste au fond de son ventre comme un putain de condamné à la folie. Je me noie dans ses yeux brillants d'argenterie. Je grogne et serre la mâchoire, et je sens les fils de plaisir se tisser avec horreur dans mon ventre, dans mon sexe et brûler ma colonne vertébrale.

Maja avance dans la neige à chaque coup de reins brutal que je lui donne, des éclats de verre se prennent dans ses cheveux. Elle n'émet pas un son. Pas un murmure. Rien. Elle s'abandonne à moi. Elle me livre son corps, son âme et son cœur, à même la terre gelée du cimetière, à l'endroit où repose le cadavre d'Aenna. Elle me laisse la briser pour mieux me posséder, et je cède. Je me mets à pleurer comme un gosse en jouissant de toutes mes forces en elle. Ma semence m'échappe et je tombe sur sa poitrine haletante, secoué de sanglots, enfouissant mon visage dans son cou, refermant les bras autour d'elle pour qu'elle ne m'abandonne pas. Je ne respire plus. Je suffoque. M'essouffle. La peur et la douleur creusent en moi un trou béant. J'ai l'impression de ne retrouver ma respiration que lorsque ses mains glissent sur ma nuque, lorsque ses lèvres se posent sur ma tempe, lorsque je sens ses propres larmes se mélanger aux miennes et qu'elle murmure comme un secret :

— Je t'aime, Caern.

Pour la première fois de ma vie, tandis que la souffrance me lamine, ces mots-là prennent une réelle signification. Je l'entraîne dans mon monde vicié, elle fait naître la lumière. Même au milieu des bouts de verre et des traces de sang. Même alors que je me suis servi honteusement d'elle.

Des larmes coulent encore sur ses joues quand je relève la tête pour la regarder. Elle est si belle que mon cœur oublie de battre. Sa lèvre inférieure frémit, comme si elle craignait vraiment que je la rejette maintenant que je l'ai souillée. Mais je ne peux pas. Je n'ai pas menti. Je suis incapable de la chasser de ma vie. Incapable de revenir en arrière, quand elle était loin de moi. Je passe mon pouce sur sa pommette, penche la tête et prends ses lèvres sur les miennes en une douce caresse, à l'inverse de l'acte que je viens de lui imposer. Elle frissonne contre moi, glisse ses doigts sur mes joues mal rasées, et me rend mon baiser.

Si un oiseau passait au-dessus de nous, que verrait-il ?

Chapitre 30

Maja

Il est ivre. Malade de douleur. Et glacé. J'ignore depuis combien d'heures il était dehors, en simple pull, à frapper, boire et jurer sur la tombe de sa sœur, mais cela devait faire un bon moment, comme si toute notion du temps s'était effacée. Sa peau est aussi froide que de la neige, et elle est tavelée de sang sur sa figure, ses mains, ses avant-bras, là où les manches de son vêtement se sont légèrement relevées durant son épisode de furie.

Il me dévisage comme s'il m'avait cassée et que j'allais le quitter. Sa souffrance m'est insupportable. Les muscles endoloris et une brûlure pulsante entre mes jambes, je me relève de la terre glaciale et me rhabille, alors qu'il me regarde, agenouillé, les bras ballants, comme s'il attendait de s'enfoncer dans les entrailles de la tombe de sa sœur. Je m'approche, m'accroupis devant lui et glisse mes mains le long de son cou.

— Viens, Caern.

Il cille, des larmes s'échappent de ses yeux lorsque ses longs cils noirs s'abattent sur ses pommettes, puis s'ouvrent à nouveau sur moi.

— Comment peux-tu m'aimer ? me demande-t-il avec un profond sérieux.

J'esquisse un sourire attendri en prenant sa main ensanglantée dans la mienne.

— Parce que je vois mieux que toi.

Sous l'effet des larmes, ses yeux scintillent telle une bague sertie de diamants et d'émeraudes. Devant son inertie, je l'aide à se vêtir correctement. Il m'observe dans un profond silence. Seul le ronflement des rafales siffle dans les arbres alentour. Alors que je referme le dernier bouton de son jean, il attrape mes mains dans les siennes, maculant ma peau de sang, et murmure près de mes cheveux :

— Je ne peux pas te le dire maintenant, Maja.

Je relève les yeux pour croiser les siens.

— Je ne te demande rien. Ce n'est pas un échange de vœux, lui assuré-je.

J'ai parfaitement conscience de ce que nous ressentons l'un pour l'autre. J'ai éprouvé le besoin de le lui avouer, parce que mon cœur était trop comprimé pour résister davantage après son étreinte animale, mais il n'a nul besoin de se confier

à son tour, juste pour rééquilibrer nos sentiments. Je serais aveugle si j'ignorais à quel point je compte pour lui. Il ne s'en cache pas. Ni dans sa façon de me regarder, ni dans celle de m'embrasser ou même dans cet acte brut et féroce auquel il vient de me livrer. J'ai trouvé une place dans son cœur meurtri que je n'ai pas l'intention de désertier.

Mais il secoue la tête.

— Non, ce n'est pas ça. Tu mérites de savoir ce que je ressens pour toi. Mais pas ici. Pas ce soir.

Il se détache de mes mains et trace la ligne de ma mâchoire de son pouce.

— Pas quand je suis ivre, ajoute-t-il, et que je me suis comporté comme un sauvage avec toi.

Il retire de mes cheveux un bout de verre qui s'y est accroché et le jette plus loin.

— Tu as le droit d'être ivre ce soir, d'être triste, furieux, d'être un peu moins délicat. Viens maintenant. Tu vas mourir de froid et moi aussi.

Je prends sa main et le tire vers moi. Il a du mal à se redresser et retrouve son équilibre en s'appuyant sur la stèle de sa sœur. Je glisse un bras sur ses reins, il positionne le sien sur mes épaules. En tanguant, nous rallions la chaleur de la petite cabane, au fond du cimetière. La bruine commence à se calmer, remplacée par des nuages de brume qui descendent depuis le sommet du mont Fløya.

Je l'aide à s'asseoir sur le fauteuil. Il se laisse aussitôt sombrer contre le dossier, la tête en arrière et un bras en travers du visage. Je referme la porte, me débarrasse de mon manteau, rallume le poêle dont il reste quelques braises et profite qu'il somnole pour procéder à une ablution sommaire au robinet, au fond de la cabane, puis je décide de m'occuper de lui. J'ôte ses chaussures, ses chaussettes, lutte pour descendre son jean trempé le long de ses jambes humides. Il ne m'aide pas du tout et se met à ronfler et à gémir dans un sommeil alcoolisé et agité. Je me débats également avec son pull que je parviens à lui retirer au prix d'un effort acrobatique. Je prends ensuite une serviette que je mouille au robinet pour nettoyer son visage sublime, parcouru de tics nerveux, sa blessure au front, ses plaies aux mains, et je termine par son sexe imprégné de nos sécrétions. Je ne me suis jamais sentie aussi intime avec un homme, alors même qu'il dort, qu'il a confiance en moi pour s'abandonner de la sorte à mes caresses et à mes soins.

Une fois qu'il est propre, couvert d'un plaid et que j'ai pu désinfecter ses meurtrissures à l'aide d'un produit que j'ai déniché dans une trousse de secours, je prends le temps de démêler mes cheveux et de me débarrasser des bouts de verre qui les parsèment. Je me change, vire mon pantalon mouillé et dégotte un

jogging noir soigneusement rangé sur une étagère. Il est trop grand, mais je m'en contenterai pour cette nuit. Je me réchauffe ensuite près du poêle en grignotant des gâteaux au chocolat que j'ai dénichés dans son placard. Je l'observe un moment en train de dormir, ses traits gravés dans chaque synapse de mon esprit. Je remonte mes jambes contre ma poitrine, les entoure de mes bras et songe au poids qu'il doit porter sur ses épaules, à combien la tristesse doit le ronger. Il n'a plus de famille, plus de repère, plus rien qui ne le rattache à la vie, en dehors de moi. Que ressent-il face à la mort de cette femme qui l'a torturé toute sa vie ? Est-ce du soulagement, de la culpabilité, de la colère ou de la peine ? Quand ma mère est morte, j'étais jeune, mais je me souviens avoir été terrassée par le chagrin, par celui de mon père et de mon frère. Ma mère me manquait atrocement, elle me manque toujours. Mais qu'en est-il lorsque celle qui vous donne la vie s'amuse à la détruire au fil des ans ? Je ne suis pas en mesure de le comprendre ; je ne peux que constater l'ampleur des dégâts. Quoi qu'il ait enduré aujourd'hui, seul avec sa bouteille d'alcool, la réalité de la mort de ses parents a éclaté dans le sang, avant de la retourner contre moi. Il a vidé sa douleur et sa rage dans mon ventre. Je les ai senties me traverser de part en part au rythme de ses poussées comme autant de coups de couteau dans ma chair. Et ses larmes qui ont jailli hors de lui, comme si toutes les soupapes cédaient brusquement, comme si enfin il s'autorisait à souffrir ouvertement.

Mon cœur se serre d'amour en contemplant son visage troublé dans son sommeil. Je meurs d'envie de le serrer dans mes bras, mais je ne veux pas le réveiller. Dormir, c'est moins souffrir. Pour le moment, cette option me semble la meilleure et la moins égoïste.

Rattrapée à mon tour par la fatigue, bringuebalée par le trop-plein d'émotions, je me lève, dépose un baiser au coin de ses lèvres, puis m'étale sur son lit tel un chat et me roule dans ses draps où subsiste son odeur. Je tire la couverture sur moi et ne tarde pas à être prise dans les filets du sommeil.

Je ne sais pas si je cauchemarde ou si je rêve, mais j'ai l'impression de manquer de souffle, la chaleur du poêle faisant coller le tissu à ma peau moite, jusqu'à ce que je saisisse que ce n'est pas dans un rêve que je suis écrasée, mais dans la réalité. J'ouvre les yeux sur l'obscurité de la pièce, seulement rompue par le blanc de la brume qui passe devant la fenêtre de la cabane, et essaie de bouger, cependant, un corps massif s'est enroulé autour de moi. Je tourne la tête pour me prendre une masse de cheveux au visage. Je souffle dessus pour les dégager et mettre à jour les traits de l'homme qui dort à mes côtés. Une partie de son corps est affalée sur moi, son bras est en travers de ma poitrine, son épaule

par-dessus la mienne, sa hanche appuie contre mon bassin et l'une de ses jambes est glissée entre mes cuisses. Je suis parfaitement captive, mais au moins, il semble plus serein dans son sommeil. Les grimaces striant sa figure se sont estompées. Il ronfle toujours, mais il a cessé de gémir de douleur. Je souris en parvenant à libérer un bras pour passer le bout de mes doigts le long de sa tempe et repousser ses cheveux en arrière. Il bouge légèrement, sa main appuie sur mon flanc et me ramène encore plus près de lui. Son nez frôle le mien, je ne peux m'empêcher de sourire en sentant son souffle chaud – et alcoolisé – se répandre sur mon visage. Je détourne la tête, tente de glisser sur le côté pour me blottir contre lui dans une position plus confortable.

Alors que j'y suis presque, luttant pour déplacer quatre-vingt-cinq kilos de muscles, une ombre se déploie soudain dans la pièce, masquant le blanc laiteux de la brume qui filtre par la fenêtre. Je relève la tête, mon pouls s'accélérait brusquement, et aperçois une silhouette qui, depuis le mur de la chapelle, semble observer la cabane, son regard plongeant à travers les carreaux. Un frémissement de crainte, mon instinct atavique de survie surgissant des tréfonds de mon corps, s'engouffre aussitôt en moi. Je m'agite sous le poids de Caern, le secoue vivement, plantant mes ongles dans son biceps pour l'arracher au sommeil. La peur me submerge, fait cavalier mon sang à toute allure dans mes veines.

— Caern, réveille-toi, il y a quelqu'un dehors !

Alors qu'il remue, que ses yeux papillotent, je parviens à m'asseoir dans le lit et visse mon regard vers l'extérieur, mais je ne vois plus rien. La silhouette s'est volatilisée. Je suis pourtant certaine de ne pas l'avoir rêvée. Il y avait bien un homme dehors qui regardait par ici. Qui *nous* regardait dormir.

— Que se passe-t-il ? me demande Caern d'une voix gutturale, la main s'accrochant à son front.

Il a l'air comateux et instable lorsqu'il se redresse dans le lit. Je suis tétanisée. La chair de poule marbre mes bras. Son regard s'enfonce dans le mien, il fronce les sourcils, et le dirige ensuite vers la fenêtre tout en se relevant, son grand corps faisant rétrécir la taille de la petite cabane. Il s'approche de la vitre, scrute au-dehors.

— Qu'est-ce que tu as vu ?

Je frissonne au souvenir de cette silhouette immobile, en partie camouflée par les bancs de brume, tel un spectre.

— Un... un homme, je crois.

— Tu es sûre que tu n'étais pas en plein rêve ?

— Oui.

Il se frotte la figure, chassant les restes de sommeil et de gueule de bois.

— Je ne vois rien. Y a trop de brouillard.

Soudain, une rafale gronde et pousse contre la fenêtre une branche d'arbre qui s'abat sur la vitre d'un coup sec. Je lâche un cri de surprise qui fait grincer des dents Caern. Je me relève d'un bond, la couverture tirée devant moi, alors que je ne suis pas nue, mais j'éprouve le besoin de chaleur.

Caern tourne la tête vers moi, sonde mes yeux angoissés et lâche :

— Reste là, je vais aller voir.

— Quoi ? Non ! Hors de question que je reste toute seule.

Un petit sourire étire ses lèvres. Il se moque de moi ?

— Ce sont sûrement des ados, Maja. Ce n'est pas la première fois qu'ils viennent par ici se coller des frayeurs. Le temps s'y prête. Je vais leur donner ce qu'ils veulent. On sera tranquilles ensuite. J'ai sacrément besoin de dormir. J'ai une foutue migraine.

Il se dirige vers un sac de sport jeté au sol, en retire un pantalon noir qu'il enfle rapidement, passe des chaussettes et un pull, puis met ses boots noires habituelles, éraflées sur l'extrémité du pied.

— Reste là, tu ne risques rien. Tu peux bloquer la porte avec une chaise si ça peut te rassurer.

Je hoche la tête et le suis jusqu'à l'entrée pour suivre son conseil, mais quand je le vois attraper la hache rangée derrière le battant, je comprends tout de suite qu'il a menti. Que ce ne sont sûrement pas des adolescents. Il feint de ne pas deviner l'appréhension dans mon regard, sûrement pour ne pas en rajouter, et ouvre la porte, laissant les bourrasques pénétrer à l'intérieur.

— Ferme, insiste-t-il.

Et il sort dans la nuit.

J'attrape aussitôt la seule chaise de la pièce et la positionne sous la poignée pour la coincer, puis fonce sans attendre vers la fenêtre. Je colle mon visage aux carreaux pour scruter l'extérieur. Je suis des yeux la silhouette de Caern, massive et robuste, jusqu'à ce qu'elle soit avalée dans le brouillard comme s'il n'avait jamais existé. Un frisson d'épouvante longe ma colonne vertébrale, accompagné d'une sueur froide qui me transit l'échine. Je m'enveloppe dans la couverture, reste aux aguets, les oreilles bien ouvertes sur les sons extérieurs. L'atmosphère fantomatique ne m'aide pas à réguler les battements de mon cœur ou à retrouver un soupçon de calme. J'exagère sûrement. Si ça se trouve, je n'ai vu que les ombres des branches se déployer devant la cabane en un curieux jeu de clair-obscur, et j'ai cru à une silhouette humaine. Mon imagination m'a probablement

joué un mauvais tour, ce ne serait pas la première fois que ça se produirait. Le vent est joueur, il ronfle aussi bruyamment qu'un moteur d'avion et les arbres alentour ne cessent de se plier et de gigoter sous la pression des rafales. Rien d'alarmant. Vraiment pas de quoi s'en inquiéter.

Je jette un coup d'œil à ma montre digitale, ça ne fait même pas cinq minutes que Caern est sorti, mais j'ai l'impression que cela représente déjà des heures. Il doit effectuer le tour du cimetière, comme son travail l'exige. Il en est le gardien, après tout. Il accomplit son job. *Reste calme, Maja. Tu n'es plus une enfant. Tu n'as pas peur des monstres dans les placards. Maintenant, tu sais qu'ils ne s'y cachent plus.*

Ils errent dans la ville.

Je mets la main devant ma bouche, ravalant le flot de ma peur dans ma gorge. Je ne risque rien. Caern est ici. Le tueur qui rôde sur l'archipel n'a aucun lien avec moi. Ce sont seulement les flics qui souhaitent le croire pour condamner Caern. Et si Caern est le tueur, il ne serait pas sorti dehors pour traquer un intrus invisible dans la nuit. Mon imaginaire s'emballe bien trop. Tout ceci est ridicule.

Pourquoi a-t-il pris la hache ?

Je grimace et frémis dans le même temps.

Dix minutes.

Bon sang, où est-il ?

L'angoisse se transforme lentement en terreur. Mon estomac se tord. J'examine la pièce à la recherche d'une arme potentielle. Je repère le plus simple et attrape un couteau de cuisine posé sur le bord de l'évier. Je le presse dans ma paume et me dirige lentement vers la porte.

Ma raison me hurle que c'est une mauvaise idée. Mon instinct me hurle encore plus fort que je dois rester à l'abri de cette cabane ou fuir très loin, selon la perspective. Mais une autre part de moi songe que ce n'est pas normal que Caern ne soit pas encore revenu. Et cette partie élève bien trop fort le son de sa voix. Je passe mon manteau et mes chaussures, songeant que si je dois fuir, il est préférable que je sois vêtue correctement pour cela. Les maisons les plus proches ne sont pas si lointaines, il faut juste traverser l'amas de stèles qui me sépare de la civilisation. Rien d'impraticable, n'est-ce pas ?

Avant de franchir la porte, j'attrape la lampe de poche posée sur la commode que Caern a oubliée. Dans son état normal, il y aurait sûrement pensé, mais son corps n'a pas encore eu le temps nécessaire pour éliminer l'alcool de son sang. Il doit être à moitié ivre, en train d'arpenter le cimetière. Si ça se trouve, il s'est juste égaré dans le brouillard ou alors, il a perdu connaissance dans la neige. Je

n'aurais jamais dû le laisser sortir dans cet état-là. Quelle inconscience ! Les forces limitées, que pourrait-il faire face à un tueur sanguinaire ? Non, non, Maja, pas un tueur. Juste des ados boutonneux en mal de sensations fortes. Caern va juste les chasser à grands coups de frayeur. Rien de plus. Pas de tueur ici. Quelle ironie s'il se baladait dans le cimetière ! Vient-il visiter la tombe des morts qu'il a provoquées ? Je sais bien que les tueurs aiment parfois se rendre sur les lieux de leur crime pour assister au déploiement policier, pour se gorger une nouvelle fois du plaisir passé à ôter la vie, pour l'adrénaline... mais pourraient-ils le prendre encore face à une pierre tombale ? Je n'ai jamais eu vent d'une telle lubie de la part d'un criminel, mais après tout, qui sait ce qu'ils ont véritablement en tête ?

Prenant mon courage à deux mains, et malgré mon sentiment de me comporter comme une héroïne débile dans un film gore, je pousse la porte et franchis le seuil.

Je suis aussitôt cueillie par une rafale qui fouette mes cheveux et mon visage. La nuit s'étend au-dessus des Lofoten, mais j'ai une curieuse impression de jour, avec la brume ivoirine qui se déploie dans le cimetière. C'est à la fois lumineux et compact. Froid et humide.

Je referme la porte derrière moi sur cet espace qui pourtant représentait ma sécurité, et m'enfonce dans l'obscurité voilée du cimetière. Je me balade en pleine nuit au milieu des tombes ! Qu'est-ce qui ne tourne pas rond dans ma tête et dans ma vie ?

Ma lampe torche balaie le brouillard, accroissant sa blancheur d'opaline sous la caresse du faisceau. Les stèles se découpent à travers, surgissant de la brume comme autant de doigts grattant la terre. La peur grignote mon estomac. Je me répète sans cesse qu'il ne s'agit pas d'un tueur, au pire, ce doit être un vandale ou un proche d'une victime persuadé que Caern est son assassin. Je ne suis pas sûre que cette idée me reconforte. Qui sait ce que serait capable de faire un homme venu se venger ? Existe-t-il des limites dans pareil cas ? Je referme mon blouson sur ma poitrine, frigorifiée à cette pensée.

Je contourne la chapelle, suivant son mur pour me donner un point d'orientation et m'approche de l'allée principale bordée de sapins. J'en devine la forme dans la lumière ouatée de ma lampe. Le vent en fait frémir les branches, mais en dehors de ça, le silence règne en maître. Je me sens ridicule et vulnérable en train de me promener seule parmi les tombes, un couteau à la main. Je me demande si je dois appeler Caern, lui signaler ma présence ou, s'il y a bien quelqu'un d'autre dans ce cimetière, me taire et me fondre dans les

ténèbres.

Je tourne sur la droite, passe entre deux pierres tombales, écrase la neige sous mes pieds. J'essaie de distinguer des traces de pas et lorsque j'en repère, je décide de les suivre en espérant qu'elles me conduisent à Caern. Mon cerveau continue de me hurler à coups de gong puissants à quel point je me comporte comme la pire des idiots suicidaires. Des frissons longent mon corps, et je ne les dois pas au froid. Je songe à tous les films d'épouvante que j'ai regardés sans frémir, et me mets à distinguer des ombres et des fantômes partout, aux abords des sépultures. Je suis en plein milieu du domaine des morts. Je foule du pied leur territoire et je romps leur solitude. Je les dérange. Cette sensation obscure s'accroche à ma peau, et soudain, le visage meurtri d'Aenna me percute de plein fouet. Se dessine dans la nuit. Tranche le brouillard de mes souvenirs. J'ai l'impression de distinguer son corps plongé dans la neige, entre deux tombes. Sa jupe retroussée sur ses cuisses. Son ventre dégoulinant de sang. Son regard vide et cette bouche ouverte sur un cri qu'elle n'a jamais pu pousser. Je suis à deux doigts de hurler ma peur moi-même, les lèvres laissant filtrer le peu d'air qui passe dans mes poumons. Je suis figée au milieu des pierres, mon cœur bat si vite qu'il semble résonner dans ma tête. Je presse tellement le couteau dans ma paume que j'en imprime la forme dans ma chair. Je n'ai qu'une envie : faire demi-tour et courir me mettre à l'abri, mais je tourne sur moi-même, me demandant où je suis. Tout se ressemble. Des pierres par centaines et la brume qui se dresse en barrière entre le monde des morts et celui des vivants. Je suis terrorisée, la gorge serrée et la bouche sèche.

Il me semble brusquement distinguer un bruit dans le silence. Léger. Feutré. Sombre.

Un rire.

Mon Dieu ! Une sensation de vertige me saisit au cœur.

Il semble déchirer la nuit et désagrèger le peu de sang-froid que je conserve encore. Mon cerveau enregistre que celui qui émet ce son n'est pas à mes côtés, car il vient de loin, de bien plus loin, dans le brouillard, mais mes tripes me hurlent de foutre le camp. Alors, j'obéis. Mon instinct reprend le dessus. Je me mets à courir entre les stèles, la panique grondant en moi. Je halète et relâche des spirales de vapeur givrée. Je fonce entre les tombes, achoppe brusquement sur une racine et m'étale de tout mon long sur le sol gelé. Mes doigts s'ouvrent sous le choc et mon couteau ainsi que ma lampe tombent au sol, son faisceau éclairant le nom du mort prisonnier de la terre sous mon poids. En proie à la panique, je me redresse aussi vite que je le peux, ignorant le froid et l'humidité sur mes

vêtements, me précipite pour ramasser mon arme et ma lumière quand un craquement de branche retentit près de moi. Trop près. Le hurlement meurt dans ma gorge. J'ai juste le temps de ramasser la lampe et de me remettre à courir de toutes mes forces. La chapelle émerge soudain des nuages de brume, tel un phare me guidant. Le cœur lourd, je me rue vers elle. J'entends des pas dans mon dos, et durant un instant, mon esprit turbine. La pensée macabre que la mince porte de la cabane sera incapable de retenir qui que ce soit me traverse avec la puissance d'un bulldozer. Même un gamin pourrait la défoncer. Les maisons les plus proches ? Je dois foncer droit devant moi au lieu de gagner la chapelle, traverser le champ de stèles et franchir la barrière pour gagner la rue. Caern... Son prénom tourne en boucle dans ma tête. Où est-il ? La peur m'étreint tellement que les vertiges me font chanceler et que je respire par à-coups, les poumons comprimés. Je bifurque avant d'atteindre la chapelle et son allure fantomatique, et me précipite au milieu des sépultures. J'essaie de percer dans la brume le brin de lumière en provenance des lampadaires de la rue, mais je ne discerne rien. La pâleur du paysage devient étouffante, comme si une toile se refermait sur moi pour m'asphyxier.

Un nouveau craquement résonne sur mes arrières. Ensuite, le silence. J'ai l'impression de n'entendre que le son sifflant de ma respiration et le bruit de mes pas frappant la terre.

Je lève la tête par-dessus mon épaule pour m'assurer que personne ne me court après, mais les ombres jouent dans les arbres à cause du vent et les stèles se dressent dans le brouillard, si bien que je ne parviens pas à différencier le décor instable d'une silhouette mouvante. Au contraire, ces ténèbres fluctuantes ne font qu'accroître ma terreur. Je me détourne pour regarder où je mets les pieds avant de m'aplatir à nouveau par terre, et heurte brutalement un corps. Cette fois, je hurle, prise sous le joug de la panique. Je tente de reculer, bute contre une stèle. J'ai le sentiment que ma raison dégringole quand je manque de basculer par-dessus. Mon cri s'étouffe dans ma chute, jusqu'à ce qu'une main m'attrape brutalement par le poignet et me tire en avant. Je retombe sur mes pieds et mon front percute de nouveau un torse. Je me débats, lutte en poussant des gémissements et, même quand sa voix perce les limbes de mon esprit embrumé, je continue de crier et de me démener.

— Maja ! Maja ! MAJA !

Ce n'est que lorsqu'il élève brusquement le ton, arrachant sa voix de son murmure rocailleux coutumier, que je me fige dans ses bras. Je reprends mon souffle, ma cage thoracique se soulève vite et mon ventre se creuse et se tord

dans tous les sens. Je me retiens à ses épaules, alors qu'il referme ses bras sur moi, après avoir laissé tomber sa hache sur le sol.

— Hey, tout va bien. Je suis là, murmure-t-il dans mes cheveux en m'étreignant plus près de lui encore.

Je n'arrive pas à parler, la gorge toujours obstruée, mais il n'y a nul besoin de mots pour qu'il devine la peur qui s'est emparée de moi. Mon corps tremblant et mes vaines tentatives pour pénétrer à l'intérieur de lui-même en sont la preuve parfaite.

— Pourquoi es-tu sortie ? Je t'avais dit de m'attendre.

J'ahane encore quelques secondes, tente de relever la tête vers lui pour me noyer dans ses yeux rassurants et m'accroche à sa nuque pour garder mon équilibre vacillant.

— Tu ne revenais pas. Je m'inquiétais.

— Je t'avais dit que c'étaient des gosses.

— J'ai entendu un rire.

— C'est ce que je te dis. Des gosses. Viens, tu es gelée. Tu trembles.

Il ramasse sa hache et, une main sur ma taille, me guide à travers la brume. Il se repère beaucoup plus facilement que moi dans le cimetière, en dépit du peu de visibilité, et, rapidement, les contours de la chapelle réapparaissent parmi les voiles de gaze qui l'entourent.

Il ouvre la porte de la cabane, repose la hache derrière le battant, et me guide jusqu'au fauteuil, sur lequel il m'oblige à m'asseoir. J'ai du mal à rester en place. Mes jambes s'agitent et mes pieds martèlent le sol de nervosité. Il m'aide à retirer mon blouson, comme je l'ai aidé à le faire plus tôt dans la soirée, puis il s'accroupit entre mes genoux et prend le bas de mon visage entre ses doigts.

— Calme-toi. Respire. Tout va bien. Ce n'est pas la première fois que des ados viennent ici, Maja. J'ai trouvé tout un tas de clopes dans un coin, près du sentier de randonnée. Ils devaient préparer leur coup depuis un moment.

J'acquiesce, mais je ne me sens pas rassurée pour autant. Ce rire... ce rire me glace encore le sang. La vision du corps d'Aenna entre les tombes. La sensation que quelqu'un me traquait, et la silhouette que j'ai entrevue par la fenêtre tout à l'heure.

Je parviens à m'arrêter sur ses yeux, me concentre dessus pour absorber le sang-froid et l'impassibilité dont il fait preuve. Son regard est encore rougi par son ivresse, mais la marche forcée dans le froid semble l'avoir dégrisé. Il a l'air en pleine possession de ses moyens maintenant, avec une migraine probablement.

— Tu veux un café ? me demande-t-il.

Je hoche la tête. Je n'ai rien contre avaler quelque chose de chaud, de réconfortant. Il se dirige aussitôt vers la kitchenette et lance la machine à expresso. Le temps qu'il prépare nos cafés, je ne peux m'empêcher de tourner la tête vers la fenêtre. Je le surprends lui aussi en train de regarder dehors, la mine sombre. Mon sang ne fait qu'un tour. Mon cœur se comprime avec angoisse. A-t-il entendu rire lui aussi ?

Quand la machine s'agite, il se détourne. Je me surprends à plonger les yeux dans le brouillard en quête d'une silhouette, d'une réponse, mais seule la nuit me donne la réplique. Celle-ci semble infiniment moqueuse.

J'ai fui les Lofoten après la mort d'Aenna, la peur rivée au ventre, j'ai fui la réalité de la perte de Caern dans ma vie pour tenter de retrouver un semblant d'existence normale, et me voilà de nouveau jetée dans les griffes d'un monstre affamé. Et la question franchit mes lèvres, improbable et cruelle :

— Est-ce que tu crois que les flics disent la vérité ?

J'observe son dos et aperçois tout de suite la ligne de ses épaules qui se tend brusquement, le mouvement de ses omoplates et de ses muscles.

— À propos de quoi ? me demande-t-il, alors que je sais très bien qu'il a compris.

— Des meurtres. De mon retour.

Sa main sangle avec férocité la tasse qu'il tient à la main. Il ne se retourne pas pour me répondre, la peur m'emprisonne de plus en plus.

— Je ne vois pas ce que tu viendrais faire dans cette histoire. C'est hautement improbable, Maja. C'est juste la nuit qui te fait voir des cauchemars et les flics qui essaient de trouver un lien entre les meurtres et moi en se servant de toi.

— Mais si ce n'était pas lié à toi, Caern. Si c'était uniquement à cause de moi. Tu y as pensé ?

Il garde le silence et lance le deuxième expresso. Je me redresse du fauteuil et m'avance dans sa direction. Il continue de me tourner le dos et pose sa paume sur le mur, au-dessus du petit plan de travail.

— Je m'en vais pendant dix ans et les meurtres cessent, d'un coup. Alors que ça fait plus de deux ans que tu es revenu aux Lofoten. Quand trop de coïncidences se croisent, c'est que ça n'en est plus, Caern, déclaré-je en prenant moi-même conscience de cette réalité. Je reviens à Svolvær et les meurtres reprennent. Tu as admis toi-même que ces filles me ressemblaient, alors bon sang, est-ce que ça peut être lié à moi ? À quelque chose que j'aurais fait ?

— C'étaient juste des gamins, Maja. Rien de plus, s'obstine-t-il. Tu cherches

une explication là où il n'y en a pas. Ces gens-là tuent parce qu'ils ont envie de tuer. C'est dans leur sang. Même Leiv l'a dit. Ce sont des images qu'ils ont dans la tête, comme les miennes sûrement, et ils les mettent en application. Ils veulent donner vie à ces images, Maja. Ça n'a rien à voir avec toi.

— Regarde-moi.

Je me plante derrière lui, près de la fenêtre, mais je n'ose plus lorgner à travers les carreaux de peur d'apercevoir une silhouette monstrueuse prête à m'avalier.

Il pousse un long soupir, avant de pivoter vers moi et de s'appuyer contre le meuble. Son regard émeraude plonge aussitôt dans le mien, je me sens vibrer sous son contact.

— Et si j'étais liée à ces images ? questionné-je.

Il secoue la tête, les traits tirés de colère sous-jacente.

— Non.

— Pourquoi ça ne pourrait pas être le cas ?

Il reste mutique, et je m'agace en retour :

— Pourquoi ça serait si douteux alors que tout le monde semble vouloir ramener ces crimes vers toi, et vers moi ? Et si ce n'étaient pas des gamins cette nuit, Caern ? Si ce n'était pas...

Il fonce soudain dans ma direction, m'attrape par les bras et les presse si fort que j'en laisse échapper une plainte de douleur. Il me secoue, ma tête bringuebale d'avant en arrière, alors qu'il crie soudain :

— Non ! Je refuse que ce soit lié à toi ! Je ne veux pas l'entendre !

Puis, d'un ton plus tamisé à cause de sa mâchoire crispée, il ajoute :

— Arrête avec ça.

Et il me lâche tout aussi brusquement. Il s'écarte, donne un coup de pied dans la cloison et retourne près des cafés. La nuque basse, il se tait à nouveau et le silence noie la cabane, alors que je sens encore la pression de ses grandes mains sur ma peau et que j'entends les battements frénétiques de mon cœur.

Il attrape les deux tasses, puis passe à mes côtés, la mine agacée – angoissée ? –, et les pose sur la table basse. Il s'assoit sur le tapis, un genou replié, le regard dans le vide. Je reviens sur mes pas, mais au lieu de m'installer sur le fauteuil, je prends place à ses côtés, rampe jusqu'à lui et creuse un nid entre ses jambes. Il les écarte et me laisse m'adosser contre son torse. Ses bras m'entourent aussitôt, son menton frôle le sommet de mon crâne. Il soupire profondément, avant de fermer les yeux, puis de les ouvrir, de se pencher en avant et de m'embrasser avec douceur. Je me sens aussitôt en sécurité, rassurée, laissant s'enfuir hors de moi la peur qui m'a assaillie durant ma course à travers le cimetière. Mais ça

n'empêche pas les interrogations de fuser dans mon esprit. Je n'arrive pas à me convaincre que le rire que j'ai perçu était celui d'un adolescent. Non. C'était celui d'un homme. Il était si froid, si... railleur. À son souvenir, j'en ai des frissons. Quoi qu'il se soit passé cette nuit, c'était une mise en scène. J'en suis persuadée. Quelqu'un voulait nous faire passer un message, et je l'ai bien reçu. Je ne le déchiffre pas encore, mais il est là, dans ma tête. À tourner en boucle. Et la peur se creuse en moi, parce que lorsque je croise le regard de Caern, je sais qu'il a bien compris le message lui aussi. Il sait.

Chapitre 31

Maja

Nous n'avons pas beaucoup dormi après cet épisode. Nous nous sommes étendus dans le lit, blottis l'un contre l'autre, à écouter notre souffle, nous touchant pour mieux nous approprier la réalité de notre étreinte. Le matin n'est pas venu, et c'est dans ces moments-là que la nuit polaire pèse de tout son poids sur notre humeur et notre âme. La lumière reste basse, froide et épurée, même si la brume a commencé à s'estomper. Bien qu'elle soit perdue au milieu du cimetière, la cabane revêt l'allure d'un refuge, avec son poêle qui disperse une chaleur agréable, sa décoration archaïque et néanmoins hospitalière, et surtout le corps imposant de l'homme qui m'a tenue dans ses bras toute la nuit.

— Je trouve que tu ne devrais pas avoir à le faire, lui dis-je, alors que nous sommes désormais assis autour de la petite table, buvant un énième café et grignotant des biscuits dans une ambiance calme fictive.

Caern est installé sur le sol, le dos appuyé au fauteuil, et je me tiens en face de lui, près du poêle qui me chauffe la nuque. La tension est palpable dans l'air, mais nous agissons comme si elle n'existait pas.

— Tu devrais demander à ce que quelqu'un d'autre s'en charge, insisté-je.

Il secoue la tête, la mine de plus en plus réservée.

— Non, je le ferai moi-même. J'en ai besoin.

Voilà dix minutes que j'essaie de le convaincre de ne pas creuser lui-même la tombe de ses parents. Il y a des limites à la souffrance que l'on doit s'imposer, mais Caern s'obstine. Une part de moi comprend sa nécessité d'exorciser, de ritualiser leur mort en procédant lui-même à l'édification de leur dernière demeure, mais une autre partie de mon esprit songe à quel point cette douleur supplémentaire est inutile. Il en a déjà tellement enduré. Ma mère est enterrée dans ce cimetière, et pour autant que je m'en souviens, j'ai dû m'y rendre trois fois depuis son décès. Je n'aime pas me retrouver face à la réalité de sa mort et je préfère me souvenir d'elle en vie plutôt que sous une pierre tombale. Je ne saurais même pas retrouver le chemin de sa tombe parmi toutes celles qui s'y sont ajoutées depuis sa disparition. Toutefois, j'ai bien conscience que je ne peux pas comparer sa relation avec ses parents et celle que j'ai vécue ; un précipice les

sépare. Tout est si différent entre nous. Sa façon de concevoir le monde ne ressemble à rien de ce que j'ai connu jusqu'à présent. Je ne supporte seulement pas l'idée de le regarder souffrir davantage. Pour moi aussi, il existe des limites.

Voyant que je m'apprête à protester une nouvelle fois, Caern se relève brusquement et se dirige vers la porte sans ajouter un mot. Sourcil arqué, je le regarde enfile son manteau autant que sa cuirasse, puis pousse un soupir :

— Où est-ce que tu vas ?

— Le brouillard se lève. Je vais faire ma ronde et... réfléchir.

Je me recroqueville, n'ayant aucune envie de me retrouver seule dans cette cabane, après les événements de la nuit passée. La peur m'empoisse encore la peau, malgré mes petites ablutions matinales au robinet. J'ai besoin d'une bonne douche pour me nettoyer de ce souvenir désagréable, mais pour cela, je dois quitter la cabane et Caern, et je n'en ai aucune envie pour le moment.

La main sur la poignée, ce dernier fixe le battant sans bouger, si bien que je relève la tête d'entre mes genoux. Il soupire à son tour et marmonne :

— Tu veux m'accompagner ?

Sentant qu'il abaisse volontairement une muraille qu'il était en train d'ériger, je me relève d'un bond du tapis en éprouvant une vague de soulagement. Je glisse mes pieds dans mes bottes et prends mon manteau et mon écharpe. Je lui lance un sourire lorsque je suis prête, et son regard reste fixé sur mes lèvres entrouvertes avec une telle intensité que mon corps en palpite.

— Je ne voulais pas te contrarier, lui avoué-je d'une petite voix.

Il acquiesce.

— Je sais ce que tu cherches, Maja. Je ne suis pas contrarié, mais je ne partage pas ton avis.

Il passe délicatement son pouce sur mes lèvres, puis ouvre la porte sur la fraîcheur du matin.

Une fois dehors, je glisse ma main dans la sienne qui est encore chaude, alors que mes doigts s'engourdissent très vite dans le froid et l'humidité ambiants.

Je pensais qu'il commençait ses rondes par le tour du parc en longeant les barrières, mais non, il se dirige directement vers le mur de la chapelle qui se tient face à la fenêtre de la cabane. Il s'arrête devant et baisse la tête pour examiner le sol. Je repère tout de suite ce qu'il cherche, et un gouffre de terreur s'ouvre en moi.

Des traces de pas dans la neige, profondes et marquées, signifiant que, qui que soit la personne qui était là, elle y est restée un bon moment.

L'os de la mâchoire de Caern se dessine sous sa peau tendue. Il redresse le

menton et croise mon regard d'une mine impassible alors que je suis terrorisée, puis, sans prendre la peine d'évoquer ces empreintes, il m'entraîne vers l'avant de la chapelle. À la place, il me lance sans crier gare :

— J'avais pris mes affaires le soir où la maison a brûlé.

Je ralentis le pas, et Caern se cale sur le mien l'air de rien, le regard scrutant la pénombre.

— Tu partais de chez toi ?

— Oui.

— Définitivement ?

À cette perspective et ses conséquences, j'en ai des frissons.

— Oui, je comptais te l'annoncer après qu'on a fait l'amour dans ta chambre.

Je revois le sac dans la cabane, je comprends mieux sa présence ici.

Mon cœur bat en accéléré, bien consciente de la portée de ces quelques mots. Caern quittait sa famille de détraqués, s'arrachait à l'emprise de sa folle de mère, pour... moi ?

— Tu avais l'intention de faire quoi ensuite ? demandé-je.

Il cherche à détourner mon attention. Il y arrive plutôt bien, ma peur reflue lentement, mais je surprends son air attentif pesant sur le cimetière. Sa main se resserre sur la mienne, puis il ancre son regard sur mon visage, une petite lueur scintillant dans ses prunelles.

— Je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir vraiment, admet-il, mais je... voulais être avec toi.

La joie m'irradie un instant en dépit du contexte et de l'endroit lugubre dans lequel nous sommes. Je m'arrête aux abords de l'allée principale entourée de sapins et passe la main sur sa joue mal rasée.

— Moi aussi, je veux l'être. Je comptais prendre un appartement en ville. Squatter chez mon père, comme si j'étais encore adolescente, était une solution temporaire le temps de retrouver mes marques. Je les ai trouvées, lui dis-je en le regardant droit dans les yeux, puis j'ajoute en tendant le doigt vers le fond du cimetière : Et il est impossible que tu restes dans cette cabane. Il n'y a pas de douche !

Ses lèvres se retroussent en un petit sourire.

— Tu me proposes de vivre avec toi ? me demande-t-il.

J'acquiesce vivement, sans hésiter une seule seconde. Je lis aussitôt sur son visage une étincelle de vie et de bonheur que je n'avais pas vue depuis longtemps.

— Erlend va vouloir me tuer, se moque-t-il.

— Oui, mais tu pourras te cacher derrière moi.

Il ricane, puis m'entraîne vers l'allée paisible. Pas un son ne s'éveille de la nature, comme si nous étions coincés dans une bulle intemporelle. Il est vrai que les morts ne font pas de bruit. Ils sont là, tout autour de nous, leur présence spectrale affleurant à la surface de la terre, alors que paradoxalement, leurs poids demeurent parfois si écrasants.

— Qu'as-tu dit à ta mère lorsque tu lui as annoncé que tu partais ? le questionné-je soudain, rattrapée par un élan de curiosité.

Aussitôt, je sens une contraction dans nos doigts entrelacés. Il expire et relâche une torsade de vapeur.

— La vérité. Que je haïssais ce qu'elle avait fait de moi. Que je ne voulais plus jamais la voir et que je te voulais, toi.

Il s'interrompt un instant, plisse les paupières en direction des tombes, puis m'avoue en abandonnant le sentier pour s'engouffrer parmi les pierres tombales :

— Je ne suis pas sûr de réaliser qu'elle est morte. J'ai l'impression qu'elle attend encore mon retour au manoir.

— C'est normal...

— C'est étrange, me contredit-il en ralentissant l'allure. Quand Aenna est morte, je n'ai pas ressenti cette sensation qu'elle existait toujours. Sa disparition m'a frappé tout de suite, comme si j'avais pris un violent coup de marteau sur la tête. Parce qu'il manquait quelque chose en moi. D'organique. Mais... mes parents...

Il hausse une épaule.

— ... je sens encore les chaînes autour de mes poignets, me confie-t-il. Ça me fait mal, Maja.

Sa voix se fêle, je m'arrête pour glisser les mains le long de ses joues jusqu'à le prendre dans mes bras.

— Je voulais qu'elle meure. Je l'ai souhaité tous les jours de ma vie. Maintenant que c'est le cas, je ne ressens que du vide.

— Tu as vécu sous son emprise, Caern, c'est normal que tu ne ressenties pas des émotions ordinaires.

Je m'écarte légèrement pour le regarder dans les yeux, mes mains de chaque côté de son cou.

— Tu dois désapprendre ce qu'elle a cherché à te faire croire, tu dois te reconstruire sur des bases plus saines. Ce que je vais dire est cruel, Caern, j'en ai conscience, mais je l'assume : je suis contente qu'elle soit morte, parce que... elle aurait toujours eu un poids sur ta vie si elle était restée si proche de toi. Elle

aurait sûrement essayé de te ramener dans son giron et de te manipuler, et je...

— ... et tu ne sais pas si j'aurais été capable d'y résister, achève-t-il pour moi, avec une profonde lucidité.

Je hoche la tête, malgré toute l'horreur de mes paroles.

— Je ne le sais pas moi-même, soupire-t-il enfin. Quand je suis parti, j'ai ressenti la liberté pendant une fraction de seconde, mais j'avais l'impression de laisser mon cœur derrière moi, ou du moins, une part de moi. J'ignore seulement laquelle. Je suppose qu'elle restera toujours là, dans ce manoir, peu importe qu'il soit réduit en cendres ou non.

Je me dresse sur la pointe des pieds pour embrasser l'ange de noirceur qui se peint sous mes yeux, mais il détourne brusquement la tête. Son regard s'embrase en fixant un point par-dessus mon épaule. Son corps se rigidifie d'un coup comme si l'ensemble de ses muscles se transformait en pierre. Ses doigts se referment soudain sur mon poignet avec une force qui m'arrache une plainte et, à l'instant où j'essaie de pivoter pour regarder à mon tour, il me tire vers le sentier.

— Caern, mais lâche-moi ! Qu'est-ce que tu fais ?

Il ne me répond pas. Il m'entraîne dans une course effrénée en écrasant la neige sous ses pas comme si le poids de son corps s'enfonçait dans la terre. Perdue et nerveuse, je lutte sans réfléchir pour me libérer de sa poigne, mais il m'attrape par la taille, me propulse contre son torse et m'oblige à avancer. La panique me submerge instantanément. Je ne l'ai jamais vu si tourmenté. L'expression si effroyable.

Si, en réalité, je l'ai déjà vu... une seule fois...

— Non, lâche-moi ! Lâche-moi ! me mets-je à hurler, poussée par l'instinct.

— Non.

Sa voix s'élève sèchement à mon oreille. Il tente de se contenir face à mes cris. Il grimace de douleur et, sans s'encombrer de scrupules, plaque sa main sur ma bouche pour les étouffer. Maintenant, il me tire avec violence vers l'allée centrale. Plus je me débats, plus il augmente son emprise sur moi. Je parviens à me tordre à moitié le poignet pour m'en défaire et lui balance un coup de pied dans le tibia, ignorant mes remords. Alors qu'il est un instant décontenancé par ma hargne, sa main se relâche une seconde suffisante pour m'échapper, et je m'élanche dans le cimetière. Au fond de moi, ma raison me crie de ne plus avancer, de lui obéir. Je sais que je ne dois pas m'approcher, mais je ne peux pas... tout mon corps récrimine.

Caern court derrière moi, il me rattrape, saisit violemment mon bras et me précipite dos contre son torse. Il plaque sa main sur mes yeux pour m'empêcher

de voir, et commence à reculer.

— Ne regarde pas, Maja !

Sa voix est vibrante. La douleur s'éveille brutalement en moi, s'enroule autour de mes membres, plante ses griffes dans mon corps, et un hurlement hystérique franchit mes lèvres.

Je l'ai vu.

Juste une seconde, mais ça a suffi.

Son corps...

Un flash imprécis mais cruel. Implacable.

Je perds le contrôle. Lâche prise. M'époumone. Vagis et geins. Caern m'oblige à pivoter sur mes talons et enfouit mon visage dans le creux de son bras, avant de m'enfermer dans son étreinte.

Ce n'était pas un souvenir cette nuit.

Je me plie en deux en poussant des cris ; je serre son manteau sous mes poings, puis le frappe, puis hurle encore.

C'était réel.

La violence de ma réaction manque de me faire vomir. Caern essaie de me pousser vers le chemin, mais je n'en trouve pas la force. J'ai l'impression d'être annihilée, qu'on déroule mes entrailles lentement hors de mon abdomen. Mes jambes se dérobent, alors que mon corps semble lesté d'un poids colossal.

Son corps à demi nu abandonné entre les tombes, le ventre ouvert et ce sourire immonde sur les lèvres.

Non... non... non...

Je ne peux pas le croire. Je suis prisonnière d'un cauchemar.

Je me débats avec rage contre Caern, et il encaisse mes coups en silence. Les larmes coulent sur mes yeux.

Pas elle...

Pas elle...

Pas elle...

— Je ne veux pas ! hurlé-je.

Caern appuie sur le derrière de mon crâne pour me ramener contre lui et tenter de m'éloigner, mais la nausée me remonte sèchement dans la gorge. J'ai tout juste le temps de m'écarter quand mes boyaux rendent l'âme et se déversent sur la neige piétinée de pas. Il reste près de moi, me tient les cheveux, tandis que je pleure en vomissant mes tripes.

Une fois que mon ventre cesse d'accomplir des soubresauts, je suis tout près de m'effondrer à genoux pour me rouler en boule, tétanisée par le chagrin et

l'effroi. Ne plus ouvrir les yeux. Ne plus voir. Cesser de penser.

Caern me saisit sous les aisselles et me redresse sur mes jambes flasques, avant de passer un bras sous mes cuisses et de me soulever de terre.

Alors, il n'y a plus rien qu'il puisse faire pour m'empêcher de regarder. Rien qui ne fasse plus obstacle. Le paysage se dévoile sous mes yeux et, à travers le brouillard de mes larmes, je la vois.

Abandonnée, ouverte et offerte à la mort. Il est venu là, la déposer... sur cette tombe.

Je vois son nom en grosses lettres « À Moïra Hansen », avec ce joli cœur gravé en dessous, pour lui rappeler que nous l'aimions. Des haut-le-cœur me reprennent, je garde la main devant la bouche, les sanglots me secouent comme si j'étais prise de spasmes. Caern tourne les talons sans attendre, mais mon regard reste obstinément braqué par-dessus son épaule, jusqu'à ce que je m'en brûle les rétines. Son image désormais gravée avec celle d'Aenna dans le plus petit de mes synapses.

Son corps qui s'éloigne dans la brume éthérée, avachi entre les tombes, sa tête reposant sur la sépulture de ma mère, ses yeux vides grands ouverts, son abdomen ruisselant de sang, ses jambes écartées. C'est la raison pour laquelle j'ai cru voir un souvenir d'Aenna cette nuit, parce qu'elle lui ressemblait tant dans cette posture humiliante que ce ne pouvait être qu'une vision née de ma peur et de mon passé. Mais ce n'est pas Aenna sur la terre souillée du cimetière... non... pas cette fois-ci.

Chapitre 32

Caern

Le cimetière n'a jamais été si bruyant et si grouillant, comme si tout un tas de larves nées de la putréfaction des corps crevaient la terre et la neige pour s'extirper des caveaux. Un cordon de sécurité a été tiré autour du corps. Je reste à proximité, les yeux perdus sur la chair blanche qui se dévoile dans une position obscène, comme celle d'Aenna. La gerbe s'accumule au fond de ma gorge. Je me sens coincé dans mon enveloppe charnelle. J'ai envie de l'arracher, de libérer ce qui se dissimule à l'intérieur de moi avec violence, mais je suis obligé de contenir ma rage et cette souffrance latente qui demeure accrochée à la colère, comme son pendant naturel. Je sais qu'on m'observe. Sørensen a les yeux braqués sur moi, étudiant mon comportement pour déterminer si oui ou non, je suis capable de trancher la bouche d'un être et de le violenter de la sorte. Je pourrais répondre à cette question. Il m'arrive de rester froid face à mes propres pensées, mes désirs et mes démons. Des images de cadavres sont déjà venues hanter mes rêves. En général, ils sont liés à ma famille. Pas à cette fille couchée sur la tombe de la mère de Maja. Mon regard se détache du corps distordu et se tourne vers sa silhouette. Elle est assise sur la barrière, les coudes sur les genoux, le visage dans les mains. Jorg est avec elle. Il l'interroge ou la reconforte, je ne saurais le dire. On nous a séparés dès que la police est arrivée. Elle paraît si petite d'ici, si fragile, que j'ai envie de marcher vers elle, de la prendre dans mes bras et de l'emmener loin d'ici. Pour la première fois depuis ma naissance, j'ai envie de partir autrement qu'en me foutant en l'air, avec un maigre espoir de bonheur au bout du tunnel.

— J'ai besoin que tu répètes encore une fois, Caern, me demande Sørensen d'un ton grave mais déterminé.

Il le fait exprès. Il me laisse près du corps pour voir de quelle façon je pourrais m'en délecter, et cherche à m'embrouiller, mais qu'importe. Je suis habitué à la mort, aux cadavres. J'en enterre toutes les semaines depuis deux ans, même si celui-ci est différent et me propulse de nouveau dix ans en arrière. Je reprends sans mal le fil de l'histoire :

— Maja a vu la silhouette d'un homme cette nuit à travers la fenêtre. Je suis

sorti pour vérifier que tout était calme, m'assurer que ce n'étaient pas des gosses, mais je n'ai rien trouvé d'étrange en faisant le tour.

À ce moment-là, je n'étais pas non plus très clair dans ma tête. L'alcool continuait allègrement de modifier le flot de mes pensées et ma vision était trouble au début de ma tournée parmi les tombes. J'ai bien failli m'étaler et me planter sur ma propre hache, jusqu'à ce que je repère le tas de clopes par terre. Toutes ensemble. Pas éparpillées comme l'auraient sûrement fait des ados en les jetant. J'ai été dégrisé en l'instant, l'adrénaline se mettant à pomper mon sang à toute vitesse. Et je l'avais soudain entendu. Se marrer. Il se déplaçait dans le brouillard. Je l'avais suivi à la trace, jusqu'à ce que je tombe sur Maja et son visage terrorisé. J'étais à bout de souffle, un tas de nerfs prêt à péter. La peur s'était répandue dans mes veines en même temps que l'énergie générée par ma chasse dans le cimetière. Il voulait s'amuser. Nous montrer qu'il était le plus fort. Mais dans quel but ? Pourquoi s'en prenait-il à Maja ? Pourquoi cherchait-il à l'effrayer, à moins que je ne sois sa cible ?

Pendant que j'explique par où je suis passé, en tenant compte que je ne distinguais pas grand-chose dans la brume, Leiv revient de derrière la chapelle. Il affiche toujours une tête de déterré. Ses larmes ont à peine séché sur ses joues, laissant des traînées blanches distinctes sur sa peau blême. Quand il est arrivé sur les lieux, il a crié, et Maja a hurlé en écho, comme un hurlement de bête blessée. On m'a retenu quand j'ai esquissé le besoin de la rejoindre. J'étais à deux doigts de cogner les flics pour y parvenir. Mais Leiv s'est calmé, a repris le dessus quand il a vu que Maja était en train de craquer à nouveau, et il a tout enfermé en lui. Sa souffrance affleure encore à la surface, comme un bout de glace qui commencerait à dégeler ; il suffit d'enfoncer son doigt dedans pour la craqueler.

Il regarde Sørensen, hoche la tête et assure :

— Y a bien des traces, ouais. Qui vont que dans un seul sens. Ce qui veut dire qu'il est venu se planter devant la fenêtre, qu'il est resté là à vous mater et qu'il est reparti dans le même sens en limitant ses empreintes.

Sørensen me fixe d'un drôle de regard.

— Tu as eu le temps de le distinguer ? me demande le chef de la police.

Je secoue la tête.

— Non, seulement Maja, mais avec la brume, ce type aurait tout aussi bien pu être un fantôme.

Son regard bleu acier me transperce, comme s'il cherchait à farfouiller dans tous les trucs qui tournent de travers dans ma tête.

— Les cigarettes, reprend-il en jetant un coup d'œil sur Leiv, tu les as vues

où ?

Je désigne du doigt le chemin de rando qui part depuis l'extrémité du cimetière.

— Ce sont les miennes, soupire aussitôt Leiv en regardant l'endroit que je pointe.

Je lève un sourcil, croise son regard agacé, avec cette lueur douloureuse au fond des yeux, puis esquisse un rictus mauvais.

— Tu croyais qu'on allait te laisser sans surveillance ? me confirme-t-il en crispant la mâchoire.

— C'est dommage que tu n'aies pas été là hier...

Ma remarque l'ébranle. Il fronce les sourcils et se contient de se jeter à ma gorge.

— J'ai été pris de pitié avec la mort de tes parents.

— Les tueurs n'ont pas de pitié, grogne Sørensen, coupant court à notre prise de bec.

Celle-ci risquait fort de virer en empoignade, nos nerfs à fleur de peau et notre rivalité ne demandant qu'à s'affronter. Des coups, du sang et de la sueur pour apaiser la tension sous-jacente.

Sørensen semble lui aussi troublé lorsque son regard s'attarde sur le corps abandonné, déchu de toute humanité. Il passe sa main sur son visage et serre l'arête de son nez entre deux doigts.

— Caern, tu me certifies que tu n'as pas touché le corps ?

J'acquiesce.

— Ni Maja ?

— Non, on ne s'est pas approché plus que ça.

Je désigne la tombe devant moi.

— Donc ces empreintes de pas ne sont pas les tiennes ?

— Non.

— Ce sont les mêmes chaussures que tu portais cette nuit ?

— Oui.

— Tu as d'autres chaussures dans la cabane ?

— Non.

— Tu peux retirer celle de ton pied gauche ?

Je ne réfléchis pas et obéis. Leiv s'empare de ma boots et la tend à l'un des membres de l'équipe technique. Celui-ci la compare aussitôt à l'empreinte laissée au sol. Même de là où je me tiens, à cloche-pied, je peux voir que je fais au moins deux pointures de plus que celui qui s'est tenu là. J'ai de grands pieds

et avec ma taille, je laisse des empreintes profondes dans la neige. Ici, elles sont moins denses, un peu comme si le tueur qui était venu là avait pris soin de ne pas trop s'appuyer sur ses talons.

On me rend ma chaussure que je renfile aussitôt. Le calme plane soudain sur le cimetière, Sørensen fixant tour à tour le cadavre et le jeu des techniciens, puis moi. Celui de Leiv ne me quitte pas. Sørensen souffle brusquement :

— On n'a retrouvé aucune trace ADN t'appartenant sur le corps de Christie Berg.

Je ne réagis pas.

— Tu as perdu tes parents il y a moins de quarante-huit heures.

Son regard se relève vers le mien. Il me sonde, mais je ne bronche pas davantage.

— Sais-tu ce qui s'est passé cette nuit-là au manoir, Caern ?

Je secoue la tête et ferme les poings dans les poches de mon blouson.

— Pendant un moment, j'ai cru que tu étais responsable de cet incendie, m'avoue-t-il.

Je ne réponds pas, le laisse venir.

— Veux-tu savoir ce qu'il est advenu de tes parents ?

J'acquiesce. Tout semble s'effacer autour de moi. Le cimetière, l'odeur épurée du givre et plus métallique du sang. Le grouillement des flics. Le regard de Leiv pesant sur moi. Il n'y a plus que les paroles de Sørensen qui flottent dans l'air.

— L'enquête le confirmera, mais les premières constatations ont déterminé que ta mère a inondé le lit de kérosène avant d'y mettre le feu.

Il s'interrompt une seconde, le temps de me laisser digérer l'information, mais rien ne filtre en moi. C'est comme s'il me parlait à travers une cloison. Voyant que je ne cille pas, il reprend d'un ton lent, examinant mes réactions :

— Elle s'est étendue aux côtés de ton père après avoir débranché ses contrôles. Selon toute vraisemblance, elle était encore vêtue de ses vêtements de ville ; elle portait des chaussures à talons hauts et des bijoux, comme si elle s'apprêtait à sortir pour une soirée chic. Ton père aussi était habillé avec élégance, on a réussi à identifier des mocassins à ses pieds.

Comme je ne dis toujours rien, les dents serrées, le silence s'étire un moment. Mon regard se pose involontairement sur le tas de chairs meurtries et un goût de bile m'envahit.

— Tu es surpris ? me demande finalement Sørensen.

Je hausse les épaules.

— Triste ? Tu te sens abandonné ?

Je relève mes yeux vers les siens. Il passe son pouce sur sa barbe naissante, puis dirige son regard par-dessus mon épaule.

— Mes hommes ont découvert des traces de sang sur la tombe de ta sœur. Je suppose que ce sont les tiennes ?

J'acquiesce.

— Tu étais furieux, Caern ? Tu es rentré ici après qu'on a fini de t'interroger et tu es allé sur la tombe de ta sœur. Tu as frappé la pierre jusqu'à t'entailler les mains, et Maja t'a trouvé couché sur le sol. Il y a beaucoup de traces par terre. Des restes de bouteille, de lutte.

Il reprend son souffle, personne ne pense à l'interrompre.

— Cette fille a été tuée durant la nuit. Sûrement peu de temps avant que tu ne sortes de la cabane pour inspecter les alentours. Nous procéderons à une prise de sang, mais je suppose que nous y découvrirons l'alcool qui n'a pas été vidé sur la tombe de ta sœur.

Son regard dérive sur le corps.

— Je ne crois pas que tu aies eu le laps de temps nécessaire pour commettre ce meurtre, ni la force physique requise pour la maîtriser en partant du principe que tu as ingurgité une bonne partie de cette bouteille d'alcool. Je ne te vois pas la traîner jusqu'ici avec Maja dans les parages, et tu ne peux pas être à deux endroits en même temps, aux côtés de Maja et derrière cette fenêtre à épier ce qui se passe à l'intérieur.

Une tension étrange m'envahit.

— Mais je suis curieux quand même, me dit-il. Qu'est-ce que tu ressens face à ce corps ?

Je ne peux m'empêcher de poser les yeux sur elle. Un goût acide stagne dans ma bouche. Son image se superpose à celle de ma sœur, indissociable.

— De la haine.

— Pourquoi ?

— Parce que ça fait pleurer Maja. Parce que... parce que ça me rappelle Aenna.

— Oui, Aenna... répète-t-il d'une voix lourde. Quatre meurtres quasi identiques, avec un intervalle de dix ans. Mais pourquoi ici ? Sur cette tombe précisément ? Est-ce une coïncidence ?

La phrase de Maja me revient en tête et me retourne le bide.

— Quand il y a trop de coïncidences, ça n'en est plus.

Il acquiesce. À mes côtés, Leiv s'allume une cigarette et pompe dessus rageusement. Ses yeux brillent de larmes, avant qu'ils ne s'arrondissent soudain

en lorgnant vers l'entrée du cimetière, et que ses traits s'agitent. Des cris percent dans mon dos. Maja...

— Putain, non, souffle-t-il à mes côtés en se contractant.

Je me retourne vivement et découvre Erlend en train de foncer droit sur nous. Jorg tente de lui faire obstacle, ainsi que Maja qui s'accroche à son bras pour le retenir, mais il se débat, se libère en leur abandonnant son manteau et court dans notre direction. Il s'arrête à quelques mètres quand il repère le visage blanc de Leiv qui jette sa clope au sol, prêt à intervenir ou à chialer.

Puis se pose sur elle.

Alors, les traits de son visage se transforment, s'écroulent. Ses yeux s'écarquillent et leur couleur grise prend une teinte argentée lorsqu'ils se remplissent de lourdes larmes qui dévalent ses joues sans qu'il ne puisse les contenir. Sa bouche s'ouvre une seconde, avant qu'il ne la referme pour étouffer le cri qui monte en lui. Il se précipite vers le cordon de sécurité, mais Leiv lui barre aussitôt la route, le prenant dans ses bras.

— Non... tu ne peux pas... il faut la laisser...

Erlend se met à hurler, et sa sœur l'imité en retour, comme si elle était une prolongation de lui-même.

— MADI ! MADI ! Non, bordel, non... lâche-moi ! Lâche-moi, putain ! Madi...

Maja s'arrête à quelques mètres derrière lui, incapable d'accomplir un pas de plus. Elle tremble de tous ses membres sous la violence du chagrin de son frère, et ses joues se strient de nouvelles larmes. Elle me bouleverse. Elle bouleverse mon monde. Alors que les cris d'Erlend me remplissent les oreilles, dévorent mon esprit, je marche vers Maja, me concentrant sur elle, rien qu'elle, et je l'attrape dans mes bras pour plaquer mes mains de chaque côté de sa tête et l'empêcher d'entendre les hurlements suppliciés de son frère. Elle agrippe mes poignets de toutes ses forces, ses ongles dans ma peau, et ses genoux cèdent. Je la retiens contre moi, l'étreins violemment. Erlend sanglote dans les bras de Leiv en continuant de crier, et le monde paraît figé autour de cette douleur. Il n'existe alors plus rien d'autre. Seulement l'écho des morts qui résonne et se fait entendre.

Chapitre 33

Maja

Les images restent imprimées dans ma tête, comme si le tueur les avait lui-même gravées à coups de scalpel dans chacune de mes synapses. Les lèvres déchirées, le visage mutilé, le ventre tellement parsemé de coups de couteau qu'il en a été ouvert. La rage est poinçonnée dans chaque meurtrissure que la lame a portée, et la douleur dans les iris de Madi. Ma douce Madi. Mon amie. Ma mère de substitution. Ma grande sœur. Arrachée au monde comme Aenna. Dans des souffrances si atroces que mon cerveau peine à les concevoir. Ma gorge en est nouée. La nausée perpétuellement aux lèvres depuis qu'on a découvert son corps, je ne peux qu'éprouver les torsions de mon estomac qui m'élançe avec sournoiserie. Je ne sais pas comment vivre avec ça. J'ai l'impression d'avoir été amputée d'une partie de moi-même. Je n'aurais jamais dû revenir aux Lofoten.

Un silence lourd et douloureux règne dans le petit salon de l'hôtel. Frøya, Alexander et Jens se tiennent debout près de l'âtre qui recrache des flammes orangées, la nuque basse. Alexander tient ma meilleure amie dans ses bras et éponge ses joues lorsqu'une larme lui échappe. Jens, mutique, regarde par la fenêtre, les yeux rougis de sanglots versés. De temps en temps, il arpente le salon, comme s'il ne tenait plus en place, que ses jambes lui pesaient. La tension et la peine sont palpables dans la pièce. La chaleur du feu ne parvient même pas à réchauffer les membres. Le froid semble avoir pris possession de nous.

Je relève péniblement les yeux du tapis sous mes pieds. En face de moi, assis sur l'un des fauteuils club, mon frère se tient avachi, les coudes sur les genoux, le visage dans les mains. Il ne bouge plus depuis de longues minutes. Il a cessé de pleurer, mais il ne parvient même pas à redresser les épaules et à nous regarder sans trembler. Depuis notre retour du cimetière, il n'a pas descellé les lèvres, comme s'il recouvrait lentement son épiderme d'une chape épaisse de métal pour le protéger – en vain – du monde extérieur. Je n'ose pas imaginer ce qu'il ressent. J'ai peur d'éprouver son chagrin et qu'il se mêle au mien dans un inextricable amalgame d'émotions délétères.

Peu de temps après notre arrivée à l'hôtel, Frøya est allée nous chercher des bières, mais aucun de nous n'y a touché. Prisonnière de ma douleur et

complètement amorphe, vidée d'émotions, je suis du regard les gouttes d'eau qui ruissellent sur l'une des bouteilles jusqu'à créer une petite flaque d'humidité sur la table basse. Je comprends ce qu'a pu ressentir Caern en apprenant la mort de ses parents. La surprise et la douleur d'abord comme une vague qui se briserait sur nos âmes, puis le vide qui engourdit, malgré les tripes qui se tordent. Je me demande ce qui vient ensuite. À la mort de ma mère, j'étais trop jeune. Je ne me rappelle pas de l'éventail de sentiments que j'ai pu ressentir. Je me souviens davantage du chagrin d'Erlend et celui de mon père que du mien.

La tombe de maman...

Un frisson s'empare de moi. Terrible. Pourquoi avoir abandonné Madi sur la terre sous laquelle repose ma mère ? Ce n'est pas un hasard, c'est impossible. Qu'est-ce que ça signifie ?

Je passe ma main sur mon visage, comme pour estomper les rides de fatigue et de douleur qui doivent marquer mes traits. Je suis trop épuisée pour réfléchir. J'ai envie de dormir, mais j'ai trop peur de fermer les yeux et de revoir les dessins sordides que le tueur a tracés sur Madi. Comment un être humain peut-il infliger des tortures pareilles ? Par quel vice infâme peut-il y prendre du plaisir ? Et surtout, quel sens dois-je donner à ce message cruel, qui m'est adressé ? Ou bien à mon frère ?

La nausée monte dans ma gorge, je me lève d'un bond pour marcher vers la fenêtre, dans l'espoir d'apaiser mes nerfs et de dégorger mes jambes ankylosées. Erlend tressaille en me sentant bouger. Il redresse légèrement la tête et m'observe à travers ses doigts sans broncher, les mots enfermés dans sa bouche. J'entends encore ses cris qui se répandent dans mon esprit et me harponnent durement la poitrine. Jamais je ne pourrai les oublier. Chaque fois que je poserai les yeux sur lui, ils seront toujours là. Entre nous.

Alors que j'atteins la fenêtre, le bruit de la porte retentit depuis l'entrée. Nous fixons tous notre attention sur le seuil du salon. L'un derrière l'autre, Leiv et Caern pénètrent dans la pièce, vêtus de leurs épais manteaux, de la neige constellant leurs cheveux. Ils reviennent du poste de police, où Caern a dû se soumettre aux prélèvements sanguins de rigueur pour prouver que son taux d'alcool aurait empêché quiconque de commettre un tel crime.

À peine entré, Caern balaie la pièce du regard et le braque sur moi dès qu'il me repère. Soulagée de le voir, j'amorce aussitôt un pas pour me blottir dans ses bras, mais je suis devancée dans mon élan. Erlend se relève du fauteuil d'un bond et se jette sur lui en hurlant :

— C'est ta faute ! Tu l'as tuée, salopard !

Il tente de le saisir à la gorge, mais Caern l'attrape par les poignets avant qu'il n'ait pu le toucher, tandis que Leiv lui passe un bras autour du cou et l'oblige à reculer. Ceinturé et bloqué, Erlend jette un regard assassin sur Caern, dont la mine rembrunie semble devenir encore plus taciturne. Je me précipite vers lui, il m'ouvre ses bras sans hésiter pour les refermer aussitôt sur mon dos, comme pour me protéger du chagrin et de la hargne d'Erlend. Ce dernier crie, fou de rage, en gesticulant :

— Lâche ma sœur ! Meurtrier ! Sale malade ! Tu mérites de crever !

Leiv resserre la pression autour de son cou et lui assure d'une voix aussi ferme que possible dans les circonstances :

— Tu dois te calmer, Erlend. Ce n'est pas Caern. Il est impossible qu'il ait tué Madi. Tu entends ?

— Tu mens ! hurle mon frère. On sait tous que c'est lui ! T'étais le premier à le penser. Il a massacré Madi ! Il l'a violée, putain ! Il lui a fait du mal... lâche-moi, bordel !

Leiv laisse Erlend s'agiter et dégueuler toute sa rage et sa peine hors de lui. La scène m'opresse avec tant de douleur que je me détourne un instant de lui, blottis mon visage contre le torse de Caern qui recule vers le mur. Les cris de mon frère pénètrent dans mes oreilles avec force. Dans son silence, Caern enveloppe ma tête de son bras comme s'il pouvait étouffer ces suppliques qui me lardent de coups de couteau. Je sanglote et presse mes poings autour de son manteau jusqu'à m'en élaner les articulations. La bouche de Caern se pose sur mon oreille et, bien qu'il ne dise rien, j'ai l'impression d'entendre ses mots doux.

Puis le silence revient, plus lourd encore.

Sans libérer Erlend, Leiv murmure près de sa joue comme s'il s'adressait à un enfant :

— Chut... calme-toi, Erlend... calme-toi...

Un sanglot m'échappe sous les halètements blessés de mon frère, et semble figer la pièce.

— Maja... murmure-t-il aussitôt d'une voix déchirée, comme s'il réalisait tout juste que de le voir ainsi, si meurtri, était au-dessus de mes forces.

Je me retourne face à lui sous l'inflexion basse de son timbre, décollant à peine mon visage du blouson de Caern, trop effrayée à l'idée de m'arracher à lui, et me prends les deux billes argentées d'Erlend à la figure. Ma cuirasse est si perméable que ses larmes couronnant ses iris pénètrent profondément en moi.

Leiv parvient à le faire asseoir. Il écarte les bières et s'installe sur la table, face

à lui, les coudes sur les genoux.

— Caern était avec ta sœur toute la nuit, lui explique-t-il. Il était bourré. Il avait une alcoolémie dans le sang ahurissante, même ce matin quand on l'a fait souffler dans le ballon. Le prélèvement sanguin le confirmera sûrement. Madi était une fille costaud, jamais dans son état, il n'aurait été en mesure de la maîtriser.

Une onde traverse les traits d'Erlend, les brouillant un peu plus.

— C'est une armoire à glace ! Putain... Il aurait pu la droguer, l'attacher... je sais pas, c'est votre boulot de trouver !

— Madi n'a pas été tuée dans le cimetière. Les cris auraient alerté Maja et Caern, et il y a très peu de traces de sang sur place. Elle a été assassinée ailleurs et disposée sur la tombe de votre mère pour une raison que l'on ignore encore.

— C'est ridicule !

Il se frotte la figure, sa main tremble. Je prends alors conscience qu'Erlend éprouve le besoin de se raccrocher à une réalité concrète pour affronter l'image tapissée dans sa mémoire et, pour l'instant, seul Caern a toujours représenté la quintessence de cette sordide réalité. Le coupable parfait, permettant de chasser de l'esprit qu'un tueur rôde parmi les gens ordinaires de Svolve. Parmi nous.

Leiv reprend, la mine livide :

— Ce que je vais vous dire ne sort pas d'ici. J'outrepasse mon droit. Je risquerais de me faire bouler de l'enquête par les inspecteurs d'Oslo.

Erlend hoche machinalement la tête. Leiv rabat une mèche de cheveux blonds sur l'arrière, reprend son souffle et déclare :

— Madi n'a pas de marque de lien, Erlend, et si le tueur a procédé selon le même mode opératoire que pour les autres filles, elle ne montrera aucun signe de drogue dans sa toxicologie. On ignore la manière dont il les attire à lui. Il n'y a aucune trace d'effraction à leur domicile. Il les tue dehors, à l'abri des regards. On n'a retrouvé aucun des endroits – ou le lieu – où il a pris le temps d'œuvrer, hormis celui de la touriste, la toute première supposée. C'est son crime le plus brouillon, mais le corps est resté trop longtemps à l'extérieur. Il n'y avait plus grand-chose à en tirer, d'après le rapport d'enquête. Pour Aenna, à l'époque, Sørensen a lancé une vaste opération pour déterminer si un zodiac avait pu servir pour son meurtre, mais il n'a rien trouvé non plus.

Son regard évite Caern, alors qu'à l'inverse, celui de ce dernier est braqué sur la nuque de Leiv avec une intensité redoublée.

— On présume qu'il épie ses victimes longtemps avant d'agir, reprend-il, qu'il connaît leur façon de vivre, leur quotidien, et qu'il frappe au moment

opportun. Selon toute vraisemblance, il les convainc d'une manière ou d'une autre de le suivre. Soit il les charme, soit il les menace d'une arme dès qu'elles sont seules. Sørensen pense qu'il doit donner confiance, qu'il est sûr de lui et probablement séduisant. Il connaît aussi forcément le terrain par cœur, pour trouver l'endroit où il pourra être tranquille. Il a besoin de temps pour... faire ce qu'il veut.

La tension plombe la pièce sous le sous-entendu. Le sourire de l'ange s'enracine dans ma tête avec horreur.

— L'un des psys qu'on nous a envoyés d'Oslo a précisé que le tueur était à la fois organisé et désorganisé. Au moment des crimes, il est en mode overkill, il est empli de rage, ça le déborde, et ça se reflète dans sa signature.

— Qu'est-ce que c'est exactement ? demande Frøya d'une petite voix.

— Sa signature, c'est... tout ce qu'il y a en plus du meurtre, qui n'est pas utile pour le commettre. Il ne fait pas que tuer. Il domine ses victimes, les humilie ensuite, par la strangulation pendant l'acte sexuel, par le sourire de l'ange, par... la position dans laquelle il les place. Il satisfait ses fantasmes. Sa signature fait partie intégrante de lui. C'est pourquoi il va la répéter sans cesse de manière presque inconsciente. C'est souvent grâce à elle qu'on identifie un même assassin pour plusieurs meurtres, parce qu'elle est unique et que le tueur la reproduira, incapable de s'y soustraire. Son modus operandi est lui aussi toujours identique, même s'il ne s'agit pas de la même chose que sa signature. C'est sa façon de traquer ses proies, de les attirer dans un piège, la manière dont il exerce son contrôle sur ces filles pour leur faire ce qu'il veut et sa « méthode » pour les tuer ensuite, explique-t-il en mimant des guillemets. C'est là qu'il devient alors très méticuleux. Il met en scène. Il prend grand soin à les disposer comme il l'entend. Il les emmène là où il souhaite que la police les trouve. Il prête attention aux détails, il veut que tout soit parfait et il prend garde à ne laisser aucune trace de son passage. Du moins, jusqu'à la nuit dernière. Qu'est-ce qui a changé ? Je l'ignore. De toute évidence, il ne souhaitait pas qu'on l'attrape. Alors, soit il monte en puissance, il cherche à jouer avec la police et la nargue, soit il pète les plombs, soit... j'en sais rien, il est motivé par une raison qu'on ne comprend pas. On en saura peut-être un peu plus après l'autopsie.

À la mention de cet acte effroyable sur le corps de Madi, de la glace s'empile dans mes veines. Je mets la main devant la bouche, heurtée de plein fouet par cette réalité. Contre moi, les muscles de Caern se contractent. Je lève les yeux vers son visage impassible, à l'inverse de ses grands yeux verts attentifs et tourmentés. J'ose à peine imaginer les souvenirs qui doivent brasser et

s'entrelacer dans son esprit en un immense maelstrom de douleur et d'horreur.

— Tout ce que tu racontes, ça ne signifie pas que Caern n'est pas coupable. Il doit y avoir autre chose... geint mon frère en passant les deux mains dans ses cheveux. Ce n'est pas possible...

Leiv lève un instant la tête vers nous, alors que je suis traversée d'un jet de colère.

— Erlend, Maja a vu quelqu'un dans le cimetière cette nuit, lâche-t-il brusquement.

Le regard de mon frère se détourne aussitôt de son ami pour se télescoper au mien.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Leiv pousse un soupir. Il semble épuisé, à bout de nerfs. Il attrape une bouteille de bière et la vide d'un trait, avant d'adresser une œillade circulaire à la pièce, prenant soudain conscience que tout le monde l'écoute religieusement. Puis il dirige son regard vers Caern et moi.

— On a repéré des traces indiquant qu'un individu les a épiés dans l'obscurité. Je lis la panique dans les yeux de mon frère, de plus en plus criante et vive.

— Erlend, je ne suis pas en mesure de t'expliquer exactement ce qui se passe ici. L'enquête est en cours, déclare Leiv prudemment. Mais je mettrais ma main à couper que le tueur est en lien avec Maja. Qu'on soit d'accord, ce n'est clairement pas la position officielle de la police, les flics d'Oslo pensent qu'on va trop vite en besogne pour l'affirmer et que ce type a peut-être juste espionné Maja et Caern par voyeurisme au moment où il a disposé Madi dans le cimetière. Un concours de circonstance, en somme.

Un frisson s'empare de moi. En écho, Caern me pelotonne contre lui, me communiquant cette chaleur dont j'ai éperdument besoin.

— Pourquoi pas Caern ? grogne aussitôt Erlend en le désignant d'un geste du bras. À supposer que ce ne soit pas lui le tueur !

— Ça pourrait être en lien avec toi aussi, rétorque Caern d'une voix sombre. Ma tête tourne.

— L'assassin a abandonné le corps de Madi sur la tombe de votre mère. Ce n'est pas anodin, renchérit Leiv. J'en suis convaincu.

— Une vengeance ?

— J'en sais rien. On cherche. Je t'assure qu'on remonte toutes les pistes possibles pour arrêter ce malade au plus vite.

— Pourquoi Madi ? s'enquiert Erlend en enfonçant son visage dans ses mains d'un air bouleversé.

— Je ne sais pas...

Le silence s'abat sur la pièce. Il semble hurler plus fort que des cris, sûrement parce qu'il est chargé par la douleur et l'écho des suppliciées.

Après un moment, Leiv se tourne vers nous et plante ses coudes sur ses genoux. Ses yeux bleus aux veines éclatées s'emparent aussitôt de moi.

— Maja, ma question va te sembler étrange, mais essaie de te concentrer, OK ?

J'acquiesce, tentant d'ignorer les vagues de froid qui balaient mon âme.

— Est-ce que tu as le souvenir d'un type que tu aurais pu froisser quand tu étais encore ici aux Lofoten, et qui aurait pu te suivre à Oslo et même – pourquoi pas ? – à New York ?

Je pivote face à la salle et m'appuie contre le torse de Caern. Celui-ci s'adosse au mur et passe un bras autour de mon cou pour m'empêcher de me sauver ou de m'effondrer.

— Non, je ne crois pas. Je ne me souviens pas d'une telle chose.

— Maja n'est pas du genre à chercher les ennuis, grommelle Erlend.

Leiv arque un sourcil en lorgnant en direction de mon compagnon silencieux. Erlend lui balance un léger coup de poing dans le bras pour attirer son attention.

— J'essaie de n'occulter aucune piste, OK ? Je sais bien que Maja n'est pas du genre allumeuse ou méprisante. Mais tu as pu te mettre à dos un mec sans même t'en rendre compte. Certains de ces malades sont extrêmement susceptibles. Il aurait pu se sentir repoussé, insulté, humilié sans que tu y prêtés attention.

— Ça n'aurait pas de sens avec les deux premiers meurtres, lui rappelé-je aussitôt. Et pourquoi ne pas me tuer moi ?

Caern grogne à mon oreille, tel un loup défendant sa meute. Leiv acquiesce sombrement. Le silence retombe sur nous aussi froidement que si on se prenait des trombes d'eau sur la tête.

— Les inspecteurs d'Oslo ont balancé des infos à leurs collègues de la capitale pour qu'ils injectent dans le système tout ce qu'on a rassemblé sur les meurtres, reprend Leiv. Ils sont dubitatifs par rapport à ces dix ans de sursis. Ils pensent que ce type de tueur ne peut pas s'arrêter pendant aussi longtemps, que ça devait le dévorer. Alors, il n'est pas impossible d'imaginer qu'il s'est déplacé pendant ce laps de temps, qu'il a continué, mais ailleurs qu'aux Lofoten. C'est une piste à ne pas négliger. C'est pour cette raison que Sørensen et moi, on est persuadés que tu es liée à son rituel, Maja, d'une manière ou d'une autre. Il a suivi ton départ et ton retour ici.

— Vous pouvez identifier des personnes qui se sont déplacées via le ferry ou l'avion ou que sais-je encore, non ? demande Jens.

— C'est un boulot de longue haleine. Tu imagines les heures à passer pour répertorier tout ça ? La plupart des caméras enregistrent sur un mois, un an, tout au plus. Ça me paraît difficile. D'autant qu'il n'est pas non plus impensable de croire que le tueur habite ici et se déplace pour commettre des meurtres ailleurs. Beaucoup de tueurs en série sont très mobiles, pour ne pas se faire prendre et continuer d'exercer leurs fantasmes en toute impunité. Il est plus difficile de relier des crimes quand ils sont commis éloignés les uns des autres.

La voix rauque et basse de Caern franchit soudain les limites de ses lèvres et m'engourdit de part en part :

— Madi ne ressemble pas à Aenna.

Une sueur glacée couvre aussitôt mon épiderme. Les regards de Leiv et de mon frère se braquent sur mon compagnon qui, placide, ne cille pas, laissant à ses mots le soin d'envahir les esprits devant cette réalité. Leiv glisse sa main sur son menton, tandis qu'Erlend bascule en arrière sur le fauteuil, la mine défaite.

— C'est vrai, admet Leiv. Madi ne ressemble à aucune des filles qui ont été tuées. Elle ne ressemble pas à Maja, dit-il en posant les yeux sur moi.

— Il viserait plus large ? propose Jens.

— Non, comme je l'ai expliqué, les tueurs en série sont très ritualisés. Comme Ted Bundy, celui-ci semble choisir des victimes qui ont des traits communs. Ils suivent un schéma précis auquel ils ne dérogent jamais.

— Alors, vous n'avez peut-être pas encore trouvé quel était son schéma, lance Frøya, me glaçant au passage. Peut-être que Sørensen et toi êtes sur une mauvaise piste et que ça n'a rien à voir avec Maja.

Je repère la tentative de Frøya pour me rassurer, mais peine perdue. J'ai l'impression que je ne pourrai plus jamais marcher dans la rue sans inspecter sans cesse par-dessus mon épaule à la recherche d'une silhouette sans visage.

— Il souhaite peut-être seulement vous le faire croire, ajoute Alexander.

Leiv secoue la tête, peu convaincu.

— Je ne pense pas. Il ne peut pas dissimuler son désir envers ces filles. Il ne les choisit pas par hasard, au gré de son chemin. Il les veut, elles. Il les possède. Il ne se contente pas de les tuer. Il leur arrache ce qu'elles représentent.

La gerbe me remonte dans la bouche.

— Jusqu'à présent, il n'avait rien modifié dans sa façon de procéder ou dans sa signature, mais là... ajoute-t-il avant de s'interrompre, la mine songeuse.

— Il se joue de vous. Il s'amuse et oriente vos recherches, suggère Jens.

— Il a ri.

Le timbre sombre de Caern me saisit. Tout le monde tourne la tête vers lui.

— Dans le cimetière, cette nuit. Je l'ai entendu rire.

— Moi aussi, murmuré-je, me rappelant avec effroi ce son cynique, dénué d'empathie.

Il riait de la mort de Madi. Il se moquait de nous. De ma peur.

— Comme s'il cherchait à nous punir, ajouté-je, plongeant la pièce dans un profond silence.

Chapitre 34

Caern

Le lac s'étend sous mes yeux en une longue nappe blanche verglacée. Entouré de montagnes aux sommets nimbés de neige, il se dévoile tel un écrin de nacre. Une aurore boréale danse au-dessus de nos têtes et crée un prodigieux spectacle de lumière, formant des serpentins verdoyants dans le ciel et sur les eaux glacées. Quand j'étais gosse, quitter la ville grouillante d'Oslo m'avait paru difficile à vivre, mais quand nous étions arrivés aux Lofoten pour nous y installer, je n'avais pu m'empêcher de penser que l'archipel me ressemblait, sauvage, solitaire, perclus de secrets qu'un œil peu attentif ne pourrait découvrir s'il restait à la surface des choses. Cet endroit ne déroge pas à la règle. Il est perdu sur l'île de Moskenes, aux confins des Lofoten, à une centaine de kilomètres de Svolvær. Nous sommes au milieu de nulle part, perdus dans la nature profonde, avec tout ce qu'elle a de plus beau et de plus farouche à proposer.

Dressée sur pilotis au bord du lac, une petite maison à la peinture rouge écaillée s'y dévoile, offrant une vue de carte postale. Attachée à un pilastre, une barque est prise dans la cangue d'eau gelée et paraît bien solitaire. Il n'y a pas âme qui vive à des kilomètres à la ronde. Nous avons dû abandonner la voiture sur la route secondaire pour accéder ici, empruntant un chemin constitué de planches de bois et de sentiers à peine marqués au milieu de la végétation luxuriante.

À mes côtés, Maja, enveloppée dans une épaisse doudoune, un bonnet rouge sur la tête et une grosse écharpe autour du cou, s'abîme dans la contemplation de l'aurore boréale qui tisse ses dessins dans le ciel sombre. Elle exhale des petits ronds de vapeur. Ses doigts, entrelacés aux miens, resserrent leur pression. Je la sens se relâcher de l'angoisse qui, jusqu'à ce qu'on arrive ici, la contractait de toutes parts, comme si des câbles sous haute tension s'étaient étirés à travers ses muscles.

Nous sommes partis sur un coup de tête. La douleur a plié Maja en deux pendant trois jours, me laissant démuni à ses côtés. Je ne suis pas habitué à gérer une autre personne que moi-même, encore moins ses tourments. Du moins, je ne

le suis plus depuis dix ans. Depuis la mort d'Aenna. Mais avec ma sœur, c'était un lien différent. Elle connaissait mes pensées, les vivait elle-même, à travers son âme. Elle était mes cellules, mon cerveau. C'était facile de nous comprendre, de ne pas poser de mots, de laisser le silence couler entre nous. À l'inverse, Maja est comme une inconnue dont je brosse les contours pour me l'approprier. Je la découvre encore. Je ne comprends pas souvent ce qu'elle pense ou même les raisons pour lesquelles elle m'a choisi. Je saisis seulement ce qu'elle déclenche en moi. La violence, la douceur. L'amour, la peur. Le désir, la colère. Je sais que je l'aime, que je veux la garder à mes côtés, qu'elle est la seule femme qui ne m'éveille pas du rejet et de la haine. Elle est différente de tous ceux qui posent le regard sur moi. Elle me voit, même si j'ignore ce qu'elle distingue vraiment à travers les particules abîmées qui me composent. Est-ce qu'elle filtre les informations ou est-ce qu'elle perçoit tout et m'accepte tel que je suis réellement ?

Je me suis accoutumé à vivre avec ma propre douleur, mes peurs et la définition d'un univers écorné. La mort de ma sœur me hante et me hantera jusqu'à ce que mes paupières se ferment à mon tour, comme une plaie béante sur l'organe froid qui bat derrière mes côtes, mais regarder Maja souffrir m'a paru encore plus insupportable. Face à ses pleurs qui l'ont secouée pendant plusieurs jours, alors qu'elle était accrochée à moi comme après une bouée de secours, tout un archipel d'écueils funeste s'est réveillé à l'intérieur de ma poitrine. Maja me rend vivant. Elle me rend meilleur. Or, je ne peux pas laisser quelqu'un me la voler. Elle attise en moi un instinct ancestral de protection. Je ne sais pas si Leiv a raison, si le tueur déroule ses tentacules autour de Maja, mais si c'est le cas, s'il essaie de s'emparer d'elle comme il l'a fait avec ma sœur, je ne pourrai pas le regarder me l'arracher en silence.

Sa tête tombe sur mon épaule, je presse plus fermement ma main sur la sienne.

— Ça fait longtemps que tu n'es pas venue ici ? lui demandé-je.

— Une éternité. Mon père m'a amenée pêcher il y a... pfff, quinze ans. C'est un bel endroit.

Maja désirait voir quelque chose de beau. De rassurant. C'est la raison pour laquelle nous sommes là, face à ce lac gelé qui semble figé dans le temps. Immuable.

Elle a laissé un mot à son frère et son père pour leur annoncer notre départ pendant quelques jours sans leur indiquer notre destination, et elle a appelé Leiv pour le prévenir de ne pas lancer toutes les polices de Norvège à nos trousses. J'ai entendu Leiv crier dans le téléphone, en la sommant de ne pas partir –

encore moins avec moi, je suppose – tant qu’ils n’en savent pas plus, mais elle a raccroché sans lui dévoiler où nous nous rendions. À dire vrai, je ne le savais pas moi-même, jusqu’à ce que nous arrivions dans ce coin désert de l’archipel. En dehors de la petite maison sur pilotis, aucune habitation ne se dresse dans le paysage. Nous sommes seuls. Livrés à la nature et délivrés, pour l’instant, d’un monstre.

Il n’y a que moi.

Et elle.

Maja déverrouille la porte, mais comme le temps a fait son œuvre, elle ne parvient pas à l’ouvrir, je dois la pousser d’un coup d’épaule. Le battant grince affreusement et laisse des traces de poussière dans son sillage sur un vieux parquet sombre.

— Papa s’y est rendu l’été dernier, mais comme tu peux le voir, le ménage n’est pas trop son fort. Il doit y avoir un générateur sur le côté de la maison.

— J’y vais.

Je pose notre sac à côté de l’entrée, contourne la vieille bicoque en longeant la terrasse et tombe en effet nez à nez avec un générateur d’un autre temps. Après plusieurs tentatives infructueuses où je nous imagine déjà descendre vers Reine pour prendre un hôtel, celui-ci se réveille enfin. Depuis la maison, j’entends Maja pousser une exclamation. De la lumière jaillit par la fenêtre et se répand vers le lac immaculé.

J’abandonne mes chaussures souillées de neige sur le seuil et pénètre dans un salon rustique, agrémenté d’un canapé gris, d’une table basse et d’un tapis beige aux poils longs. Une cuisine équipée de manière rudimentaire se dresse au fond de la salle, séparée du salon par un comptoir en bois sculpté. Je repère un poêle à bois, entre deux fenêtres. En arrivant, j’ai remarqué un bûcher à l’extérieur, près de l’entrée.

J’entends le bruit d’une chasse d’eau, et une porte s’ouvre pour libérer Maja, toujours vêtue de la tête aux pieds de ses vêtements chauds. J’en conclus qu’il est urgent de donner de la chaleur à notre nouveau lieu de vie pour les prochains jours. La maison n’a pas été utilisée depuis de longs mois. Elle baigne encore dans son jus, et l’hiver est tenace. La neige et la glace ont tout recouvert par ici.

Une fois le poêle allumé, je rejoins Maja dans la chambre. Elle est en train de ranger nos vêtements dans un placard. Là aussi, la pièce est sobre : un grand lit à la courtepointe blanche, des murs lambrissés et un seul tableau au-dessus du cadre de lit en barreaux qui dévoile les montagnes de l’archipel et sa mer magnifique qui semble les engloutir. À bien y regarder, les Lofoten ressemblent

à des crocs pointus s'arrachant des eaux froides pour libérer une gueule béante. Quelque part ici rôde un monstre que les îles ont forgé. Séduisant d'apparence, glacé à l'intérieur et près de rompre ses proies sous ses dents affûtées.

Je ne suis pas si différent. Je suis comme elles.

Fasciné, je m'en détourne pour contempler la jeune femme qui attise sa convoitise, ainsi que la mienne.

Ses mains délicates qui rangent nos habits avec soin. Ses longues boucles brunes qui déferlent dans son dos en une masse sombre et soyeuse. La chute de ses reins qu'un pull moulant met en valeur. Malgré son teint pâle, Maja dégage une sensualité et une douceur sans limites.

Remarquant ma présence sous le cadre de la porte, elle tourne la tête et darde sur moi son regard aux traits bleus, dont la beauté me semble aussi violente qu'une douleur dans la poitrine. J'y lis un amour démesuré, défiant la moralité. Sans barrière. Plus aucune ne s'élève désormais entre nous. Elles ont été abattues dans le néant. La première, il y a dix ans, à la mort de ma sœur. La dernière, quelques jours plus tôt, lorsque le manoir est parti en cendres, brûlant les derniers membres des Corange. Pourtant, je prends conscience que je ne sais pas vivre sans. J'ai le sentiment de créer de nouvelles chaînes. Autour d'elle. J'en ai besoin. Comme de respirer.

Je marche vers Maja comme si j'étais un peu ivre, m'arrête sous son nez et lève la main pour tracer le contour de son visage. Mon pouce caresse sa lèvre inférieure avec délicatesse, comme si je risquais de la briser. En un sens, c'est le cas. Mon esprit ne fonctionne pas comme celui des autres. Mes pensées sont trop violentes, trop délétères. Ma façon d'aimer, anormale. Et mes désirs, corrompus. Pourtant, elle m'accorde sa confiance, clôt les paupières en toute impunité.

Alors qu'elle bascule la tête en arrière contre la paume de ma main qui l'enveloppe, m'offrant la vue de son cou et de ses lèvres entrouvertes, une douleur maculée de peur gravite en moi. Où que je sois, la mort m'accompagne. J'ai l'impression qu'elle s'enroule autour de Maja. Qu'elle passe sous ses bras, le long de son dos, épousant les courbes de sa gorge et de ses seins. J'ai peur qu'elle se soit éprise d'elle comme je le suis. En posant les yeux sur sa bouche, la vision du sang et de chairs déchirées me prend les tripes.

Je plaque mes lèvres sur les siennes pour l'effacer, aspirant son gémissement. Ses mains glissent le long de mon cou pour m'attraper par la nuque. Elle soulève les jambes que je saisis à pleines mains pour la précipiter au milieu des draps frais.

Alors que je suis dressé au-dessus d'elle, nos regards se figent l'un dans

l'autre. Mes doigts soulèvent son pull, alors que les siens débouclent ma ceinture. Ces derniers jours, nous sommes restés soudés l'un à l'autre sans l'emprise du sexe et du désir, seulement voués à nous reconforter, à nous explorer dans la langueur. Mais ici, soudain éloignés de tout, tandis que nous sommes enfin seuls, il explose de nouveau, lacère mon esprit. Ma tête se noie sous des pensées toxiques et séduisantes. La douleur pulse en moi et m'enivre lentement. Comme chaque fois.

Ma main glisse dans son legging et le tire vers le bas ; la sienne prend mon sexe qui durcit, éveillant à travers mes veines une mer de flammes enragées. Je la chasse aussitôt, libère ses cuisses du tissu. Elle retire son pull, je jette le mien, et une fois que nous sommes nus, je me rue sur elle. Aucun de nous n'est tendre. Ni elle ni moi. Nous luttons, bataillons, alors que nos corps s'unissent, nos bouches scellées. Je suis heurtée de toutes parts par des visions de Maja morte, étendue sur le sol dur, son ventre ouvert, ses lèvres déchirées, ses yeux bleus magnifiques arrachés à la vie. Il n'y a pas si longtemps, je ne voyais que le corps de ma sœur allongé sur une table d'autopsie, son buste dégarni, mis à nu, duquel on arrachait son âme, et quelque part, j'y prenais du plaisir. La voir privée de son esprit, de sa faculté à me haïr, me blesser et m'aimer sournoisement. C'était bon de la savoir morte. Maintenant, je ne distingue plus que Maja. Tournant en boucle dans ma tête. Son corps qui m'appartient. Son âme. Son amour. Je la tue dans mes rêves pour mieux la posséder, puis je la ressuscite. Or, plus je l'imagine, plus la peur creuse en moi comme un foret, et plus je suis excité par cette douleur latente que sa vision et sa terreur réveillent. Je ne sais pas ce que Maja lit sur mon visage, mais elle semble tout absorber. Mes démons, mes fantômes cruels et abjects qui feraient fuir la plupart des femmes. La violence nidifie dans ma poitrine. Mon cœur métallique s'anime dans cette cruauté. Elle devient immatérielle, dans mon esprit. Pas dans mes actes. Maja ne me griffe pas pour la projeter dans ma chair, plutôt que la sienne. Je ne frappe aucun mur jusqu'à m'en écorcher les phalanges pour l'éteindre. Je ne la mords pas. Je ne lui provoque aucune souffrance. Je n'essaie pas de la rendre muette. Je n'étouffe aucun de ses cris, même si elle les retient en elle. Ma fureur se déplace. Mue, comme la peau d'un serpent. Personne ne saigne, pourtant, j'ai le goût du sang dans la bouche. Leiv a prétendu que lorsqu'on y avait goûté une fois, on ne pouvait plus s'en passer. Peut-être a-t-il raison. Je me noie dans la pensée du sang. Il a apposé sa marque en moi, et quoi que représente Maja, elle a fini par l'incarner. Le magnifier.

Maja m'observe à travers son plaisir. Elle sait.

Elle sait l'être anormal que je suis. Et elle m'aime.

Ses jambes se referment autour de ma taille. Elle se donne à moi comme personne ne l'a jamais fait avant elle. Le sang s'efface lentement de mon regard pour libérer le visage sublime de Maja qui hante chacune de mes nuits. Qui personnifie le bonheur et la violence dans une étreinte indissociable. Sa bouche jointe à la mienne, elle jouit en silence, son souffle se perdant contre moi. Je me gorge de ses halètements, de ses mains qui se retiennent à mes épaules, de son dos qui se cambre jusqu'à joindre chaque parcelle de sa peau à la mienne, et je jouis à mon tour, la mort me fuyant enfin. La virulence se relâchant et se dispersant dans la chambre sans qu'elle n'ait éclaté ailleurs que dans ma tête. Elle disparaît.

Presque timide, une larme se forme au bord de ses cils et roule lentement le long de sa pommette. J'en suis le tracé, hypnotisé, puis murmure, ses lèvres près des miennes :

— Tu es la seule qui me donne envie d'aimer.

Un sourire s'esquisse sur sa bouche avant qu'elle ne fonde sur moi. Son baiser est lent, après la fougue de nos ébats.

— Quelquefois, j'ai peur de savoir ce qu'il y a là-dedans, murmure-t-elle en caressant mon front.

— Je sais.

— Pourtant, parfois, j'éprouve le besoin de comprendre.

— Parce que tu veux trouver celui que j'aurais pu être si seulement j'avais eu une vie normale ?

— Non, je t'aime tel que tu es. Complexe. Sauvage. Je souhaite juste te connaître, même si ça m'effraie.

Elle se tait une seconde, puis me lance brusquement :

— Tu crois en la théorie de Leiv maintenant, n'est-ce pas ? Celle qui me place au centre de tout ça.

— Pourquoi tu penses à ça maintenant ? m'étonné-je.

— Ta manière de me regarder pendant que tu me faisais l'amour. Tu n'es pas un tueur, Caern, mais j'ai parfois le sentiment que tu es capable de saisir sa façon de penser.

Dérangé par ses propos, je peine à déglutir en me fondant dans ses yeux, puis bascule sur le dos. Le poêle n'a pas encore réchauffé la pièce, si bien que sans le corps chaud de Maja sous le mien, le froid vient instantanément mordre ma chair. Maja doit le sentir aussi, car elle se pelotonne contre moi, fourre son nez près de mon bras, puis se dresse sur un coude pour me regarder en face. Alors

qu'elle se montre peu déroutée par mon silence, ses iris bleutés fouillent les miens. Une douleur se diffuse en travers de ma poitrine comme si elle y enfonçait une tige d'acier, si bien que je finis par me relever. J'enfile mon caleçon et mon pantalon, passe la main dans mes cheveux.

— J'ai un peu faim. Je vais nous préparer un sandwich.

Sans ouvrir la bouche, Maja me regarde sortir de la chambre. Un mince filet de sueur couvre mon dos. Je passe dans la cuisine, sors une bière que je décapsule, en avale un trait épais, puis plonge dans le frigo pour préparer un encas convenable. Quelques minutes plus tard, j'entends l'eau de la douche qui coule depuis la pièce voisine. Je m'adosse alors au comptoir, plante le regard vers la fenêtre, en direction du lac gelé, et me demande si en effet mes pensées sinistres se marient vraiment avec celles d'un tueur abandonnant dans son sillage des femmes à l'âme arrachée, comme celle de ma sœur. Est-ce que, parce que je possède un esprit cassé, je suis capable de comprendre un être démoniaque ? Est-ce parce que je le suis moi-même, comme l'ont toujours prétendu ma mère, Sørensen et toute une ville ? Suis-je traversé des mêmes désirs que cet homme qui a pris la vie de ces femmes ? Parce que je les déteste moi aussi ? Qu'aucune, en dehors de Maja, n'éveille rien d'autre en moi que de la haine et de la colère ? Je l'ignore. Je ne suis pas certain de vouloir le découvrir.

Une fois rincée et habillée, Maja me rejoint sur la terrasse, enveloppée dans son manteau. Vêtu d'un gros pull, je me tiens en appui contre la rambarde en bois, face aux volutes verdoyantes qui se dessinent dans le ciel. L'aurore boréale semble danser au-dessus de nos têtes dans un ballet hypnotique. Je désigne à Maja le sandwich que je lui ai préparé et que j'ai déposé sur une petite table derrière moi. Elle s'en empare et me remercie d'un sourire, puis elle me rejoint et se cale à son tour face au lac qui scintille de givre et d'éclats d'émeraude.

— C'est tellement beau, déclare-t-elle avant de croquer dans son pain.

J'acquiesce en l'admirant sans discrétion, tandis qu'elle me lorgne, tantôt fixant le lac, tantôt moi. Un mince sourire s'étire sur ses lèvres. Elle finit par abandonner le sandwich sur le rebord de la balustrade et, les yeux ancrés vers le ciel, elle murmure :

— Tu m'as regardée comme si j'étais la proie de ce tueur. Tu avais peur, je l'ai vu dans tes yeux, mais il y avait autre chose aussi, que j'ai du mal à saisir. De plus sombre. Qui t'appartient. Qui fait partie de ta violence. De ta façon de... mettre en forme tes désirs. Tu ne m'as pas demandé de te blesser pour les canaliser, et tu n'as pas cherché à me l'imposer, tout comme d'étouffer mes cris. À bien y regarder, ça aurait pu sembler normal, mais ça ne l'était pas. Ce que

nous avons fait dans cette chambre n'avait rien d'ordinaire. Les images dont tu parles souvent me font peur et j'ai le sentiment que peut-être...

— ... elles sont semblables aux siennes, achevé-je pour elle.

Elle acquiesce sombrement. Je hausse les épaules et me penche vers son visage, pour me retrouver face à ses yeux dans lesquels les teintes de l'aurore boréale se reflètent et dansottent.

— Je ne peux pas le savoir, Maja. Je peux juste te dire que quand je te regarde, quand je me prends les sentiments que tu éveillés en moi au visage, leur violence, la douleur et l'envie de les ressentir, alors oui, je me dis que je le comprends. Que tu peux hanter quelqu'un, jusqu'à le rendre dingue. Parce que tu me rends fou, que mes images te souillent dans ma tête, indéfiniment, mais tu parviens aussi à faire de moi un être meilleur. Contrairement à lui, tu me sauves. Tu me montres quelque chose de beau. Un avenir auquel je peux croire.

Bouleversée, elle lève une main et la passe le long de ma joue. Ses lèvres se déposent sur les miennes et me volent un langoureux baiser, puis un sourire vient les frôler.

— Alors, je suis heureuse, chuchote-t-elle en se glissant contre moi.

Je l'étreins d'un bras, enserme la balustrade de l'autre main et contemple le lac solitaire sur lequel se reflète mon âme impitoyable.

— Mais tu ne veux pas savoir les images qui sont dans ma tête ? demandé-je, pris d'une curiosité morbide.

— Tu souhaites me les raconter ?

— Non.

Elle relève les yeux jusqu'aux miens et semble s'égarer en moi.

— Alors, je n'ai pas besoin de les connaître. Si un jour, tu en éprouves l'envie, je serai là pour les entendre et les supporter.

— Même si elles sont horribles et obscènes ?

— Oui, parce que je sais qu'on te les a imposées.

— Qu'est-ce que ça change ? Je les pense quand même.

— Elles te font souffrir.

— Et elles m'excitent, Maja.

— Mais tu ne fais rien de mal.

— Dans ma tête, j'en ai envie. Ça pulse en moi aussi fort que ton cœur bat contre le mien. Qu'est-ce que ça dit de moi ?

— Que tu es plus fort que ce tueur qui les laisse exploser.

Je me crispe contre elle, lève les sourcils, troublé par sa façon de concevoir ces images qui me harcèlent.

— Toi, tu ne tentes pas de vivre à travers elles. Tu essaies de t'en débarrasser. Tu cherches une vie normale, une vie différente de celle que tu as connue, sinon comment expliques-tu que tu sois avec moi ? Tu aurais pu te contenter de ces filles que tu payais, sans jamais t'attacher à personne, pour continuer de faire vivre tes fantasmes. Mais tu es là. Tu m'as laissée entrer dans ton monde, tu t'es confié à moi et tu modifies tes désirs pour que nous soyons ensemble. Ces images, Caern, elles ne sont pas toi.

Après ces mots, le silence devient si profond ici, au milieu des montagnes, sur ce lac à la vie gelée, qu'il semble posséder le territoire. Il devient une entité à part entière. Il hante le décor, comme dans un cimetière où seuls les morts peuvent hurler sans que nul ne puisse les entendre.

Personne n'entend jamais le cri du silence.

Sauf elle.

Je prends son menton entre mes doigts et murmure, mes yeux dans les siens :

— Tu es mon Valknut, Maja. Tu libères mon âme.

— Mais je n'ai pas l'intention de te conduire ailleurs qu'ici, me lance-t-elle dans un sourire coquin en me désignant le rorbu.

— C'est bien mieux que le Valhalla.

Chapitre 35

Maja

Je me glisse hors des draps, la gorge desséchée, marche jusqu'à la cuisine. Je n'allume pas de lumière. L'aurore boréale gravite encore dans le ciel et donne un semblant de visibilité à la pièce. J'ouvre le frigo – que nous avons rempli pour une semaine de vacances en solitaire –, attrape une bouteille de lait, que j'ouvre et bois à même le goulot, puis la range. Mon corps est endolori, comme si j'avais beaucoup couru. Caern fait l'amour comme d'autres font la guerre. Avec férocité. Même s'il contrôle ce qu'il a en tête, même s'il muselle au fond de lui ses fantasmes étranges, sa force, son emprise ainsi que son excitation ne peuvent être endiguées. Elles resurgissent et frappent comme une vague de trente mètres. J'en ressors sonnée, écrasée par sa présence et dans le même temps, languissante et heureuse. Quoi qu'il ait à l'esprit, il se laisse aller avec moi. J'ai bien conscience que je ne peux pas totalement déconstruire ce qu'on lui a enseigné toute sa vie : sa détestation de lui-même entraînant sa haine à l'égard des femmes. Je ne peux que lui montrer un autre chemin, un qui soit plus équilibré, un où l'amour n'est pas incarné par l'humiliation et la maltraitance, un où un baiser signifie la profondeur d'un sentiment, un où les caresses ne sont pas les prémices à une souffrance. Je fonds encore, telle une glace au soleil, en l'entendant me murmurer que je représente son Valknut. Ça signifie tant de choses pour lui. Sa libération. Comme un ange déchu à qui l'on rendrait ses ailes.

Adossée contre la porte du frigo, je contemple les mouvements des particules vertes dans le ciel, un sourire aux lèvres. Je suis contente qu'on soit venus ici. Nous avons besoin de cette solitude à deux. J'avais besoin de le sentir près de moi, de communiquer avec lui, de me sentir importante et précieuse. J'avais besoin d'être rassurée et comprise. Caern voit le monde à travers un regard différent et, quand il le pose sur moi, j'ai la sensation de devenir un maillon essentiel de son existence. Je deviens un bout de son univers, et ça n'a pas de prix.

Un bruit attire soudain mon attention. Je penche la tête par-dessus le comptoir et repère sa silhouette massive sous le cadre de la porte. Bras croisés sur la

poitrine, ses cheveux tombant sur ses pectoraux, il m'observe dans la pénombre.

— Je suis désolée de t'avoir réveillé.

Il hausse une épaule.

— Je ne te sentais plus.

— Je mourais de soif. J'ai mal partout, lancé-je avec une pointe d'humour en feignant de masser une omoplate.

Il se renfrogne, passe la main dans ses cheveux.

— Ce qui est un compliment, crois-je bon de lui expliquer, en levant un sourcil moqueur.

— Vraiment ?

— Oui !

Je contourne le comptoir pour le rejoindre, me plante sous ses yeux, le défie du regard avec un sourire taquin.

— Quelle femme ne rêve pas d'un amant sexy et sauvage qui lui ravive les muscles avec une nuit d'amour ?

Il lève la main et la laisse glisser le long de mon cou.

— Un jour... commence-t-il à voix basse. ... un jour, j'aimerais être capable de te donner du plaisir sans éveiller la douleur, sans penser aux images. Juste toi. Mais pour l'instant, je n'y arrive pas. Quand je te touche, j'ai besoin de te posséder ensuite, sinon j'ai l'impression que ma tête va exploser. Je n'arrive pas à y résister.

— Ça viendra. Je ne suis pas pressée, et tu me donnes déjà beaucoup de plaisir.

— Tu n'as toujours pas peur de moi, Maja ?

— Non, lui confirmé-je en me rapprochant de lui, poussant sa main sur mon cou dans mes cheveux. J'ai toute confiance en toi.

— Même si mes fantasmes te font penser à ceux d'un tueur ?

Je frissonne contre lui, croise son regard attentif, avide de connaître la vérité.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. J'ai formulé l'hypothèse que tu pouvais comprendre son cheminement de pensée, et que parfois, lorsque tu me regardes, tu me donnes le sentiment de vouloir me dévorer.

— Et ça non plus, tu n'en as pas peur ?

— Non.

— Pourquoi ?

Je lui lance un grand sourire.

— Parce que j'apporte une nouvelle définition à ton monde.

Il répond à mon sourire en reculant dans la chambre, m'entraînant dans son

sillage.

— C'est vrai. Une très belle définition.

Il se laisse tomber dans le lit, en me tenant par les hanches. Il rabat la couverture par-dessus nos deux corps emmêlés et tourne la tête vers la mienne lorsqu'il me bascule sur le côté, de manière à nous positionner face-à-face. Du bout des doigts, il trace une ligne invisible sur mon visage. J'embrasse la pulpe de son index lorsqu'il passe sur mes lèvres.

— Et peut-être que je trouve ça rassurant finalement, avoué-je, figeant son doigt contre ma joue.

Il arque un sourcil interrogateur. Aussi, j'ajoute :

— Si Leiv a raison, que ce tueur en a après moi ou qu'il est lié à moi d'une quelconque manière...

Il se contracte. Son regard devient métallique.

— ... pour affronter un monstre, peut-être est-il nécessaire de le comprendre.

— Et tu penses que j'en suis capable ?

— Je ne sais pas.

— Tu penses que je suis un monstre qui peut parler à un autre monstre ?

Je secoue violemment la tête, les sourcils froncés, en grimaçant.

— Non, bien sûr que non, tu n'es rien de tel ! Juste que tu as des images dans la tête, et peut-être que le tueur aussi.

— Je ne crois pas qu'elles soient similaires. Chacun a sa façon de concevoir la vie ou la mort. Ma façon de te regarder est la mienne, Maja, et je ne voudrais que personne d'autre ne t'observe comme moi.

Je prends sa possessivité soudaine comme un éloge. Sa manière animale d'aimer.

Son regard devenant plus profond, il me demande du bout des lèvres :

— Tu penses que je peux te protéger de lui ?

J'acquiesce, lui dérobant un frisson. Son expression se modifie, comme si je lui offrais un trésor sur un plateau.

— Tu as confiance en moi à ce point-là ?

— Oui. Tu es une force de la nature, et je crois que tu es capable de tout pour protéger ce que tu désires.

— Oui, de tout, avoue-t-il d'une voix pleine de conviction avant de déposer un baiser brûlant sur mes lèvres.

Sa langue glisse dans ma bouche quand :

— Je crois qu'en effet, tu es capable de tout, intervient brusquement une voix sombre depuis le pas de la porte.

Je me tétanise, sens un filet de sueur glisser dans mon dos, alors que Caern se redresse dans le lit, comme monté sur ressorts. Le canon d'une carabine fige son mouvement, tandis que j'écarquille les yeux de stupeur.

— Bouge pas, connard !

— Mais qu'est-ce que tu fais ? m'écrié-je en m'asseyant à mon tour, ramenant la couette contre ma poitrine.

Une déferlante de colère s'abat sur moi quand je croise son regard souligné de lourds cernes noirs. Ses iris sont parsemés de veines éclatées, comme s'il n'avait pas fermé l'œil depuis des jours. Il se fend cependant d'un sourire obséquieux, vibrant de rage. Tout en lui semble empli de fureur, jusqu'à en dessiner des rides sur sa figure.

— Qu'est-ce que je suis en train de faire, Maja, selon toi ? Tu pars ici toute seule, avec ce type qu'on accuse d'avoir tué des femmes, au milieu de nulle part. Tu éteins ton téléphone. J'ai mis trois jours à te retrouver, bordel. Tu es complètement inconsciente !

— C'est toi qui perds la tête. Baisse cette arme immédiatement ! Tu t'immisces dans ma vie. Tu déroges à ton rôle !

— Au contraire, je suis bien dedans, et je compte bien continuer.

Caern a un genou enfoncé dans le matelas, l'autre à moitié relevé, comme s'il était prêt à bondir. Son regard s'orne d'ombres en fixant le canon noir. Il semble concentré, comme l'est un félin tapi dans les fourrés, prêt à sauter à la gorge de sa proie, mais pour l'heure, les rôles sont inversés, l'arme tenant lieu de crocs parés à déchirer la peau et la chair.

— Tu dors auprès d'un meurtrier, Maja. Tu es la seule à ne pas t'en rendre compte. Je ne peux pas t'abandonner sans réagir et te laisser mourir. C'est impossible...

— Caern ne me ferait jamais le moindre mal.

Il rit.

— Caern est capable de tout, il vient de te l'avouer. Il te tuera quand il aura envie de satisfaire *son désir* ! me rétorque-t-il en appuyant sur le mot « désir » comme si c'était une insulte suprême.

Avant que j'aie pu ouvrir la bouche pour riposter, il lance sur le matelas un jeu de serflex, penche la tête sur le côté en fixant Caern d'un regard dur, et jette d'un ton tranchant :

— Attache-la aux barreaux du lit. C'est entre toi et moi, n'est-ce pas ?

Caern ne le quitte pas des yeux, alors que je saute au bas du sommier. Le canon se pointe aussitôt vers la tête de Caern et me stoppe dans mon élan.

— Maja, je te jure que je tire si tu bouges encore. Laisse-le t'attacher tranquillement. Ne m'oblige pas à t'imposer ça.

— Qu'est-ce que tu comptes faire, bon sang ? Tu deviens fou !

— Non, je n'ai jamais été aussi lucide de ma vie.

— Tu comptes l'abattre comme un animal ?

— C'est ce qu'il est, Maja. Rien de plus. Un putain d'animal qu'on aurait dû piquer depuis longtemps.

— Je ne peux pas croire que tu dises une chose pareille. Comment peux-tu te montrer aussi inhumain ?

— Il viole et ouvre le ventre des filles, et je suis inhumain ? s'insurge-t-il en agitant son arme, ses doigts crispés autour de la crosse. Attache-la, nom de Dieu ! crie-t-il à l'égard de Caern qui ne cille pas sous les accusations.

Il a sûrement entendu tellement pire que ça.

— Non ! m'exclamé-je en reculant vivement, alors que Caern entame un geste pour se saisir des serflex.

— Tu n'as plus l'esprit assez clair, Maja, reprend-il. Tu ne vois pas les évidences. Caern est un meurtrier ! Tu comprends ça ?

— Je comprends seulement que tu es obstiné sans aucune raison valable. Tu n'as aucune preuve pour étayer quoi que ce soit. Tu veux me protéger d'un danger qui n'existe pas.

— Oh si, il existe. Caern, obéis gentiment maintenant. M'oblige pas à souiller les draps à côté de Maja. T'as pas envie qu'elle voie ça, j'en suis sûr. Dépêche-toi.

Caern cille, tourne la tête vers moi, plonge dans mon regard avec une telle force qu'il me secoue physiquement. Je me tasse contre le mur, prête à m'élancer, mais terrorisée à l'idée que sa menace soit mise à exécution. Il y a une telle détermination et une telle folie dans sa voix. J'ai l'impression de ne pas le reconnaître, d'avoir affaire à un étranger. Je me heurte à une conviction aveugle et démente. Je ne sais pas quoi faire pour l'endiguer.

Caern glisse jusqu'à moi, la mâchoire crispée, les yeux ravageurs. L'étincelle dans ses prunelles s'est éteinte d'un coup, remplacée par une autre lueur sur laquelle je ne parviens pas à poser une définition.

— Arrête ça ! supplié-je en me tournant vers la gueule béante de sa carabine. Je t'en prie. Tu veux me blesser ? Me faire du mal ? C'est ainsi que tu conçois l'affection que tu prétends me porter ?

Une crispation parcourt ses traits. L'arme s'agite au bout de ses doigts nerveux. Des rides se forment sur son visage, changeant ses expressions de

dérouté à entêté, de blessé à courroucé.

— Je veux te sauver, tu ne saisis donc pas ? Tu es sous son emprise. Il t’a labouré le cerveau. Je règle le problème. Je sais que tu vas m’en vouloir, j’en ai pris mon parti, mais c’est un moindre mal entre te sauver et ton amour pour moi. Je préfère te savoir en vie, Maja, même si j’ai les mains souillées. Je t’aime trop pour te perdre.

— Il n’a rien fait ! Ce n’est pas lui le tueur.

Caern attrape mon poignet, m’attire vers le lit et noue le serflex. J’abats mon regard sur lui, mais il n’ouvre pas la bouche. Je n’arrive pas à lire sur ses traits fermés. Il est d’un calme froid, presque résigné, et la douleur s’injecte dans mes veines, tel de l’acide. Je suis perdue, dévastée. Mon cœur bat jusque dans ma tête.

— Non, je t’en prie... tenté-je en tirant sur mon poignet.

— Maja, murmure Caern d’une voix lugubre en resserrant sa prise sur mon bras.

— Ne lui parle pas ! Attache-la et active-toi.

— Qu’est-ce que tu vas lui faire ? hurlé-je en tentant de me débattre.

Le fusil s’agite aussitôt.

— Clore l’histoire.

— Non ! Pas comme ça. Il doit y avoir un autre moyen. Écoute-moi...

— Il n’y en a pas d’autres. Tu refuses de me croire.

— Ce n’est pas un tueur... arrête !

— Caern, attache-la, bordel, crie-t-il à son tour d’une voix vibrante, les larmes bordant ses longs cils noirs.

Caern se crispe sous les hurlements, les sourcils froncés. Il saisit mon poignet avec force cette fois, passe le serflex autour et le fixe ensuite au barreau du lit. Une fois que je suis entravée, il lève la main pour caresser ma joue avec une immense douceur, son regard se remplissant soudain d’amour, de colère, de peur.

— Ne la touche pas ! hurle-t-il en écho, arrachant un tressaillement à Caern. Recule maintenant.

— Je t’en prie, arrête, ce n’est pas un assassin. Toi non plus ! Ne fais pas ça ! Ne me le prends pas. Je l’aime, tu entends ?

Sous mes mots, il se contracte violemment, recule et heurte la porte comme si je lui avais balancé un coup de poing. Caern amorce un geste, mais le canon se braque sur mon visage.

— Joue pas à ça.

Il s’immobilise aussitôt.

— Enfile un froc et suis-moi, lui ordonne-t-il.

Avec des mouvements prudents, Caern obéit, se relève du lit, attrape son jean sur la chaise et le passe rapidement. Il commence à attraper son pull quand il l'arrête :

— T'en as pas besoin là où tu vas.

— Non ! crié-je aussitôt en m'agitant sur le barreau, faisant trembler tout le lit. Je ne te le pardonnerai jamais. Je ne te regarderai plus jamais. Je te haïrai. Plus jamais tu ne me verras ! Tu n'existeras plus pour moi. Tu seras mort ! Tu entends ?

— Oui, je t'entends, petite sœur. Je t'assure. C'est un moindre mal pour te protéger de lui.

— Il n'a rien fait ! dis-je en sentant les sanglots hachurer ma voix, les larmes dans les yeux.

Caern ferme les poings en les apercevant, mais il n'ouvre pas la bouche.

— Si, répond mon frère d'une voix assombrie. Tu refuses seulement de le voir.

Il se tourne vers Caern :

— Viens.

Il recule dans la pièce principale, le canon pointant vers le torse de Caern. Ce dernier lève les yeux vers moi, la mâchoire si figée dans un étau que le dessin de ses os apparaît sous son épiderme. Son regard me paraît alors si déterminé que des bouts de glace s'enfoncent en moi.

— Caern, non...

— Je t'aime, m'avoue-t-il, avant de franchir le seuil.

Je me mets à hurler, à m'agiter en tous sens pour tenter d'arracher mon poignet du serflex, en vain.

— Erlend, je t'en supplie, arrête, arrête... Erlend, si tu m'aimes, ne fais pas ça ! Je te jure que je ne te le pardonnerai jamais.

J'entends la porte qui claque.

— Caern, je t'aime ! crié-je à mon tour de toutes mes forces.

Mais il ne peut pas me répondre. Il a disparu.

Je passe les quelques secondes suivantes, hystérique, à hurler à pleins poumons dans l'espoir de convaincre Erlend de cesser sa folie, puis dans l'espoir d'évacuer ma terreur, et enfin, quand je suis à bout de souffle, je tente de me calmer, de recouvrer tout mon sang-froid pour trouver une solution. Le serflex est fermement noué autour de mon poignet, et les barreaux du lit sont solides. Hors de question de les rompre. Je ne peux pas atteindre la cuisine en traînant un

lit deux places derrière moi. Je ne passerai pas la porte. Je repère mon sac à main jeté contre le mur. Évidemment, en tendant le bras, je ne peux pas l'atteindre. Je balance une bordée de jurons dans la pièce, tente de me lever du matelas pour jeter un œil par la fenêtre, mais je ne distingue rien dans le crépuscule perpétuel de la nuit polaire. Je n'entends aucun coup de feu, alors je me raccroche à ce silence. Je dois me dépêcher. Je me laisse glisser au maximum le long du sommier, et tends la jambe et mon pied nu pour tenter d'agripper la lanière de mon sac. Je tire le lit pour le rapprocher davantage du mur et être plus à l'aise. Je parviens alors sans trop de mal à glisser le lien de cuir entre mes orteils, le ramène sur le lit et l'ouvre à toute vitesse malgré mes mouvements erratiques. Je souffle fort par la bouche, comme si je courais et que je devais mesurer ma respiration pour remporter la compétition. La peur rugit en moi. Je l'avais côtoyée dans le cimetière lorsque le tueur était dissimulé dans les ombres, après avoir abandonné le corps de Madi dans la neige. J'avais été effrayée au-delà de ce que je pensais possible, mais en réalité, cette peur devient subitement dérisoire. Elle ne représente plus rien par rapport à celle que je ressens maintenant, qui me traverse comme des bouts de métal acérés. Si Erlend me vole Caern, je ne m'en remettra jamais. Je ne veux pas perdre les deux hommes les plus importants de ma vie sous un prétexte erroné. Caern ne mérite pas de mourir ainsi, alors qu'il commençait à peine à savourer des plaisirs qu'il n'avait jamais eus. Alors qu'on commençait à peine à s'aimer. Je veux le connaître. Je veux vivre avec lui. Je ne veux pas le perdre !

Je tire ma trousse à maquillage de mon sac, l'ouvre en toute hâte et m'empare du petit ciseau aux lames courbes dont je me sers pour me couper les ongles. Je le pose aussitôt contre le plastique du serflex, suis obligée de m'y reprendre à plusieurs reprises pour le trancher, le ciseau n'étant pas habitué à une telle matière. Quand il cède enfin, je me rue dans le salon en simple pyjama, enfonce mes pieds dans mes bottes et sans prendre mon blouson, me précipite au-dehors.

Le froid me saisit aussitôt. Le vent est dru, fouette mon visage. La première chose qui me prend le cœur dans un étau, c'est ce silence. Étouffant. Qui semble m'écraser à terre. Puis la solitude qui s'empare de moi. L'impuissance. Je scrute les alentours sans rien percevoir, m'enfonce dans la neige, commence à descendre vers le sentier menant à la voiture, plus loin, derrière la montagne, et m'arrête soudain. Un frisson longe ma colonne vertébrale, comme si je pouvais sentir le canon braqué entre mes omoplates. Je pivote aussi sec, remonte à toutes jambes le chemin et plonge le regard vers le lac gelé.

Deux silhouettes avancent l'une derrière l'autre sous les reflets de l'aurore

boréale. Quel curieux décor, ne puis-je m'empêcher de penser en considérant le lac blanc, telle une pièce d'argent jetée aux trolls des montagnes, et mon frère qui menace l'homme dont je suis tombée amoureuse pour me protéger d'un monstre qui n'est pas là...

Je me précipite vers la glace, ralentie par l'amas de neige dans lequel je sombre presque jusqu'aux genoux. La chaleur du rorbu me semble soudain lointaine alors que je ne l'ai quittée que depuis quelques minutes. J'ai peur de ne plus sentir celle de Caern, son souffle dans mes cheveux, sa façon brutale de me regarder et celle, plus pernicieuse, de penser. Je veux avoir une chance de le connaître davantage, de l'explorer, de le faire mien.

Je cours, les larmes débordant sur mes joues. Je pousse un cri lorsque j'atteins le lac :

— Erlend !

Mon frère se fige, le dos roide. Caern se retourne vivement vers moi. Je ne distingue pas son visage de là où il est. Je continue de courir, glissant sur la glace. Un bruit gronde en dessous à chacun de mes pas précipités, tel un monstre marin attendant sagement de rompre la surface pour me dévorer.

— Erlend, attends ! Je t'en supplie !

Mais il ne m'écoute pas.

Le bruit d'une détonation résonne au milieu des montagnes. La glace tonne sous mes pieds, alors que mon esprit semble se vider, la terreur et la douleur l'engloutissant dans leurs méandres sans espoir d'en réchapper.

Chapitre 36

Caern

Le vent mord ma chair sitôt le seuil franchi. Erlend a eu l'amabilité de me laisser mettre mes boots. Sans chaussettes, la neige se fraye toutefois un chemin sournois entre mon jean et le cuir de mes chaussures. Mais ce n'est pas le froid le plus dur à endurer, ni le canon braqué sur mes omoplates ou même ce qui risque de suivre, mais les cris frénétiques de Maja, sa détresse profonde qui me heurte et ses mots qu'elle me jette à travers la cloison comme si c'étaient réellement les derniers qu'elle pouvait me confier. Je n'ai aucune envie qu'ils le soient. Je veux l'entendre encore me crier à quel point elle m'aime. Oui, crier, à moi. Le dégénéré. Le monstre.

Erlend m'oblige à descendre le long de la maison en direction du lac. À peine avons-nous quitté le renfort des piliers qui soutiennent le rorbu que des rafales me constellent le buste de leurs morsures violentes. Le vent rugit par ici, sans entrave, balayant l'immensité du lac. En posant le pied sur la surface glacée, celle-ci craque, les eaux grondent en dessous. De loin, on le croit blanc et immaculé. De près, il est sombre et impatient de dévorer. La glace est mince près des berges, mais qu'en est-il au milieu de l'étendue laiteuse ?

— Avance.

J'obéis, glisse avant de me stabiliser, et progresse lentement vers le cœur du cirque rocheux. Erlend est prudent. Il reste à plus d'un mètre derrière moi, le canon dirigé vers mon dos. Je n'ai aucune échappatoire. Aucun moyen de me défendre. Aucun de m'abriter pour esquiver les balles. Quel genre de dommages peut occasionner ce type d'arme ? S'il me tire en pleine tête, peu de chance que j'en réchappe, il fera de la bouillie de mon cerveau. Mais ce n'est peut-être pas son but. Cherche-t-il à m'effrayer pour que je quitte Maja ? Ou bien a-t-il une autre idée ? Je fixe mes chaussures martelant la surface givrée et les eaux en dessous qui doivent être pires qu'une chambre frigorifique, puis tourne légèrement les yeux par-dessus mon épaule pour observer Erlend. Son regard traîne vers les montagnes sculptées et les volutes vertes de l'aurore boréale qui nous tiennent lieu de décor. À quoi pense-t-il ? Il paraît songeur. Ses iris sont rougis, comme s'il avait pleuré avant de venir ici. Je lis l'abattement sur ses

traits. Il semble las et éreinté. Et agité aussi. Ses doigts tremblent sur la crosse. Il n'est pas sûr de lui. Maja a probablement réussi à ébranler son sang-froid ou ses convictions. Pas sur ma culpabilité, ça non, je ne me fais pas d'illusion. Plutôt sur son avenir avec sa sœur. S'il me tue, il la perd. S'il me garde en vie, aussi. Le choix est mince.

Je me lèche les lèvres d'un coup de langue rapide. J'ai la bouche pâteuse, et une douleur se diffuse dans mes tripes. Moi non plus je ne veux pas perdre Maja. Jusqu'à présent, ça ne m'aurait fait ni chaud ni froid qu'un type me menace d'une arme pour mettre un terme à mon existence insignifiante. Je n'y tenais pas plus que ça. Il m'aurait même rendu service. Ça m'aurait évité d'appuyer sur la détente. Ne plus rentrer au manoir pour affronter le regard méprisant de ma mère ou m'occuper du cadavre encore en vie de mon père. Ou voir encore et encore le mausolée érigé à la mémoire d'Aenna au beau milieu du salon. Et la rejoindre. Combien de fois en avais-je rêvé ? Gratter la terre dans laquelle elle repose, pour m'étendre dans son cercueil jusqu'à ce que nos deux peaux fusionnent. Mais maintenant, la situation est différente. Je n'aspire plus à retrouver ma sœur sur la table métallique de la salle d'autopsie ni dans les entrailles de la Terre. Je n'aspire plus à ces chaînes dont elle m'avait entravé. Je veux Maja. Ma vie avec Maja. Son corps. Son âme. Son amour pour moi. Je veux tout.

Je ne sais pas quoi faire. Je me sens démuni. Je jette un coup d'œil en direction de la petite maison au bardage rouge. Elle doit être en train de pleurer. Quelque part, l'idée qu'elle soit triste à cause de moi me procure un certain plaisir. Avant elle, je n'avais jamais compté pour qui que ce soit. Mais j'ai peur aussi qu'elle fasse une connerie, qu'elle se blesse ou mette sa vie en danger pour me sauver.

Mon regard croise celui d'Erlend dans lequel l'aurore boréale semble dessiner des serpents de jade. Durant un instant, il paraît accablé, puis une expression de haine sans fard traverse ses traits. Je ne peux pas prétendre qu'il joue la comédie, qu'il feigne sa rage. Elle est bien réelle. Celle-ci se déploie autour de nous. Je pourrais presque en sentir les crocs dans ma chair.

— Tu ne dis rien, me lance-t-il soudain d'une voix tranchante, brisant le silence de la montagne. Même maintenant.

Je me contente d'avancer.

— Tu n'essaies même pas de gagner du temps.

— Ça servirait à quelque chose ? demandé-je en levant le menton vers lui.

— Non.

Je l'entends renifler.

— Tu sais que c'est mieux pour elle. Je prends la meilleure décision qui soit.

Je ne réponds pas. En un sens, je ne peux nier qu'Erlend a raison. Je ne suis pas bon pour Maja. Elle mériterait un homme normal, aux désirs ordinaires, tout ce que je ne peux pas lui offrir.

— Ma sœur est aveuglée. J'ignore ce qu'elle te trouve. Peut-être qu'elle espère juste sauver ton âme. Elle n'a pas conscience que certaines ne peuvent pas l'être. Qu'elles sont foutues. La tienne, ça fait longtemps qu'elle a été réduite en cendres. Tu as toujours été vicié. Mais Maja, elle veut garder espoir. Elle pense que t'aimer, ça peut t'aider à devenir une autre personne. C'est faux. Les gens ne changent pas. Ils sont tels qu'ils sont. On ne peut pas se trouver une conscience quand on n'en a jamais eu. Tu te contrôles maintenant, peut-être même que tu crois sincèrement l'aimer, mais que se passera-t-il quand ça ne sera plus le cas ? Quand ma sœur deviendra une entrave à ta vie ? Tu essaieras de la tuer comme Aenna ? Je ne peux pas attendre que ce moment se produise.

Un frisson désagréable s'empare de moi, masquant un instant les morsures du froid sur ma peau.

— Je ne prétends pas être normal, mais je n'ai pas tué ma sœur.

Il ricane. Un rire froid, dénué de joie.

— Et le suicide de tes parents, c'était brillant, déclare-t-il comme si je n'avais pas parlé. Tu manipules les flics avec un art certain que je n'aurais pas soupçonné. Je t'ai toujours considéré comme un attardé. Je me trompais. C'est évident.

— Je n'étais pas au manoir. J'étais chez vous.

— Oui, oui, un alibi adéquat, je l'admets. De quoi rendre fou Leiv de jalousie. Mais ça s'organise un incendie. Ça se met en scène, comme un meurtre.

— J'étais avec Maja quand Madi est morte, lui rappelé-je aussitôt.

— Oh, ça commence à ressembler à un plaidoyer, non ? OK, Caern, convaincs-moi, raille-t-il. Il te reste quelques minutes pour ça. Peut-être que selon tes confessions, je pourrais t'absoudre. Après quoi, j'en terminerai et je retournerai auprès de Maja.

— Si tu presses cette détente, elle ne voudra plus de toi.

— Oui, sûrement. Pendant un certain temps. Mais c'est ma sœur et elle me voue un amour sans limites. Elle reviendra, même si ça doit prendre quelques années.

— Que tu passeras en taule.

Il pousse un soupir si profond que malgré le vent, je parviens à le percevoir.

— C'est pourtant si facile de se noyer dans une eau gelée.

Je me fige et me tourne face à lui.

— Maja...

— Maja est pleine de compassion, me coupe-t-il. Elle me protégera, j'en suis persuadé, comme je la protège maintenant. Elle le réalisera. On a toujours fonctionné comme ça, elle et moi. On a veillé l'un sur l'autre. Tu ne peux pas comprendre ce que nous ressentons, puisque tu détestais ta sœur autant qu'elle te détestait. C'était une curieuse relation, non ? Vouloir la baiser et la haïr en même temps ? Je me suis toujours demandé si tu avais fini par coucher avec elle. Aenna ne me l'a jamais avoué. Il s'en passait des trucs glauques chez vous. Elle m'a raconté ce que ta mère te faisait subir. Je comprends que tu sois cassé dans ta tête, c'est parfaitement atroce, je le reconnais. Avance...

Il me menace de l'arme, et je pivote pour continuer notre marche forcée à travers le lac. À mesure que l'on s'éloigne des berges, j'ai l'impression que le monstre du Loch Ness vit sous mes pieds et rugit sous la glace, en attendant qu'elle rompe.

— Aenna était une belle salope, continue Erlend. Elle gardait la main sur toi tout en s'éclatant avec d'autres. Je comprends que tu aies cherché à la faire taire. C'était une jolie prison, non ? Elle te tenait par les couilles. Elle t'aurait jamais laissé approcher ma sœur, jalouse comme elle était. Elle voyait bien que tu t'intéressais trop à Maja, et ma sœur, c'est pas le genre de filles qu'on baise juste une fois, comme ça, au hasard. On l'aime facilement. Elle est belle, douce, compréhensive, et elle a un cœur immense. Même toi, t'aurais été bien con si tu ne l'avais pas aimée. Aenna pouvait pas laisser une chose pareille se produire, hein ? Elle voulait te garder dans ce manoir pour elle toute seule. T'empêcher d'exister. Être à sa botte. Te forcer à rester le sous-fifre de ta famille. Mais toi, tu souhaitais être libre. Tu voulais goûter à la saveur sucrée de Maja, je me trompe ? C'était plus fort que toi. Tu la désirais tellement, quitte à l'entraîner dans ton monde dégoûtant.

Mes mains se ferment et s'ouvrent en poing sans arrêt, au fil de ses mots qui pénètrent à l'intérieur de mes os.

— Tu souhaitais te libérer alors qu'Aenna voulait t'emprisonner, poursuit-il d'une voix de plus en plus véhémence. Qu'est-ce que ça t'a fait, Caern, quand t'as pressé ta main autour de sa gorge ? Qu'est-ce que t'as ressenti ? De l'excitation ? Du pouvoir ou de la terreur ?

Mon pouls s'accélère. Brusquement, je n'entends plus le vent, plus les craquements de la glace sous mes pieds, seulement les mots d'Erlend.

— T'as bandé quand t'étais en train de la tuer ? Qu'est-ce qui t'a traversé

l'esprit à ce moment-là ? Dis-moi. Je suis curieux. Tu pensais à Maja en serrant le cou de ta sœur entre tes mains ? Ce que t'allais lui faire juste après avoir abandonné le cadavre d'Aenna ? T'étais rempli de désir ? Ou c'était plus viscéral ? Plus organique. Parce que c'était ta jumelle. Une partie de toi, non ? Tu as eu l'impression de l'absorber, comme un putain de vampire ? Quelquefois, je me demande si je...

Une sueur glacée serpente le long de mon dos quand soudain, le cri de Maja explose derrière nous et lui coupe la parole. La peur rampe en moi, dévore mes tripes. Je me retourne vivement en même temps qu'Erlend qui jure entre ses dents.

Maja se tient au bord du lac et commence à pénétrer sur l'étendue glacée. Elle manque de glisser, se rééquilibre tant bien que mal. Elle n'est qu'en simple pyjama ; elle doit mourir de froid. Ses cheveux lâchés volettent dans tous les sens et se collent à son visage. Je ne distingue pas ses yeux, mais je pourrais jurer qu'ils sont inondés de larmes.

— Continue d'avancer.

Je ne bouge pas, il grogne. Il dirige son canon sur Maja et un frisson d'horreur m'envahit. J'amorce un pas, aveuglé par la terreur, quand une détonation submerge le cirque avant que j'aie eu le temps de bondir. Le son éclate et semble se perdre en écho dans les montagnes. Maja se fige, tout se fige autour de nous. Sauf un craquement dans la fragile couche de glace.

Erlend se retourne vers moi sans attendre que je tente à nouveau de combler la distance qui nous sépare, et gronde :

— Avance, putain !

Il a tiré dans le lac, à quelques dizaines de mètres de notre position. La stupeur passée, Maja paraît reprendre ses esprits et se précipite sans réfléchir dans notre direction malgré le trou qui, désormais, se creuse à la surface, zébrant la glace.

— Elle risque de tomber, murmuré-je, la voix éraillée.

Erlend jette un coup d'œil par-dessus son épaule, son canon bien dirigé sur moi.

— Elle n'est pas stupide. C'est juste pour gagner du temps. Maintenant, bouge !

— Non.

— Avance, bon sang !

— Non.

Un voile sombre sur son visage. Il tourne une nouvelle fois la tête vers sa sœur, un brin paniqué, et lâche un chapelet de jurons, avant de contracter la

mâchoire. Son regard acéré me heurte. Il agite son arme en me désignant l'autre extrémité du lac.

— Tu n'as pas envie qu'elle voie se répandre ta cervelle, alors obéis, argue-t-il.

— Je crois que c'est toi qui n'as pas envie qu'elle le voie, souligné-je avec conviction. Qu'est-ce que ça dirait sur toi ? Tu tues un type de sang-froid, pas armé, à moitié à poil au milieu de nulle part, avec ta sœur qui pleure et hurle dans ton dos. Si tu me tues devant Maja, tu la perds. Alors, tu veux m'abattre comme un animal, vas-y, tire. Montre à ta sœur ce dont tu es capable. Je ne te faciliterai pas la tâche.

De mon poing, je frappe ma poitrine avec virulence. J'aperçois la silhouette de Maja qui court à perdre haleine vers nous par-dessus l'épaule d'Erlend. La peur s'agrippe à moi. Elle est obligée de contourner l'endroit où une fracture semble s'être dessinée sous l'impact de balle, mais elle ne ralentit pas sa course. Si Erlend veut me balancer dans les eaux ou m'arracher la tête, c'est maintenant. Sous les yeux de sa sœur. Il s'est convaincu qu'elle lui pardonnera, mais je crois que, contrairement à son souhait, c'en sera fini de leur relation. Quitte à crever, je ne le laisserai pas tout gagner. Je ne le laisserai pas me la prendre.

Erlend se met à rire. Ses yeux sont si injectés de sang qu'ils en deviennent rouges.

— Ah oui, bien sûr. Ta capacité émotionnelle est à zéro, à tel point que tu veuilles que j'inflige ça à ma sœur.

— Tu veux la sauver de moi, je veux la sauver de toi.

Il arque un sourcil moqueur, un peu curieux sur son visage blême et strié de ridules de nervosité.

— C'est drôle, mais jusqu'à preuve du contraire, je ne représente pas un danger pour Maja.

— Jusqu'à quand ?

Il me fixe. La lueur de haine revient hanter ses iris. Aucun de nous deux n'esquisse plus le moindre geste. Le vent tourbillonne autour de nous, créant des volutes de givre depuis la surface du lac. Je me demande ce qu'on verrait de là-haut, depuis les arabesques de l'aurore qui se tissent dans le ciel. Deux loups combattant pour un même territoire ? Deux hommes prêts à tout ? Deux rois en face-à-face sur un échiquier ?

Maja m'a dit que j'étais capable de comprendre, mais au final, je me demande ce que je suis supposé comprendre. Le mal ne possède pas qu'une seule définition. Je l'ai déjà vu sous bien des formes. À travers le regard de ma mère,

lorsqu'elle m'humiliait, à travers celui de mon père lorsqu'il laissait faire et celui de ma sœur lorsqu'elle glissait ses mains sur moi, en murmurant qu'elle m'aimait tout en m'abandonnant ensuite entre leurs griffes. Pourquoi agissaient-ils ainsi ? Pourquoi n'étais-je pas traité comme un membre à part entière de la famille ? Pour quelle raison étais-je différent des autres ?

Et lui, pourquoi l'est-il ?

Chapitre 37

Maja

Ils se sont arrêtés au milieu du lac et ont l'air de se toiser. Je n'arrête pas de perdre l'équilibre et manquer de me fracasser la tête par terre. Je lutte pour courir sur cette surface lisse, à peine stable, la glace produisant des sons étranges et effrayants à chacun de mes pas. J'ai peur du monstre qui gronde en dessous, si proche, et de l'arme braquée sur Caern qui, immobile, fixe mon frère. Je n'entends pas ce qu'ils se disent, mais je vois les lèvres de Caern bouger. Je fonce.

Quand Erlend se rend compte qu'il ne peut plus m'éviter, il s'écarte de plusieurs pas, à bonne distance de Caern et de moi, puis me regarde approcher. Je ne parviens pas à déchiffrer l'expression de son visage. Il ressemble à un inconnu. Il paraît plus âgé que ses vingt-huit ans, comme si la vie avait soudain aspiré ses années. Il est agité, fébrile, ses yeux me fuient tout en me jetant des coups d'œil angoissés. Il surveille Caern, le canon toujours orienté vers lui. Des larmes flottent dans ses iris, les nimbant d'argenture.

— Maja... murmure-t-il lorsque je m'arrête enfin près d'eux.

Il prononce mon nom comme s'il se trouvait devant ma tombe, la souffrance perce sa voix.

Je plaque les deux mains sur mes genoux, cherchant mon souffle.

— Retourne à la cabane, me supplie-t-il.

— Non...

Je lève les yeux et plonge dans ceux de Caern. Il me regarde à son tour, mais, comme mon frère, je ne réussis pas à le décrypter, comme si soudain, il avait fermé la porte qui me permettait l'accès à ses sentiments. Il fronce les sourcils. Son torse est constellé de chair de poule et sa peau rougie par le froid. Il arbore une mine à la fois glaçante et torturée, comme si des dizaines de pensées se mélangeaient dans sa tête et qu'aucune n'était agréable. J'ai peur qu'Erlend ait jeté le trouble sur son esprit, l'ait convaincu d'un mensonge. Caern est vulnérable dès qu'il s'agit de sa place dans le monde ou dans ma vie, comme s'il ne la méritait pas. Comme si le sort que lui réservait mon frère était logique, digne de lui, que ça concrétisait seulement tout ce qu'on avait pu lui répéter sur

lui-même par le passé : un être démoniaque qui devait mourir.

— Erlend, tu dois arrêter ça tout de suite.

Il secoue obstinément la tête.

Caern me dévisage avec une intensité redoublée, puis tourne son attention sur mon frère. Ses paupières se plissent à demi.

— Ma sœur était une prison, déclare-t-il avec soudaineté, figeant le bras d'Erlend qui tient la carabine. Elle prétendait m'aimer, mais c'était une façon de me garder en son pouvoir. Il n'y avait sûrement pas l'ombre d'un amour là-dedans. Juste de l'emprise. Tu as raison. J'ai fini par la haïr et je souhaitais me débarrasser d'elle.

Les yeux d'Erlend vont et viennent de Caern à moi, alors qu'un petit sourire retousse le coin de ses lèvres, content que Caern dévoile ses cartes en ma présence : ce vieux fantasme de mort qui a hanté ses cauchemars. Un frisson d'effroi m'imprègne lentement, non pas à cause de ce que je sais déjà, mais en raison de ce regard distant, qui se nimbe d'ombres.

— Tout ce qu'elle voulait, c'était que je me plie à ses désirs.

Entre chaque phrase où son timbre bas s'immisce sous ma peau, le silence me paraît assourdissant.

— Mais quand j'ai vu Maja la première fois, je l'ai voulue. Je suppose que c'est pas comme ça qu'on aime une femme. Cette obsession qui fait battre le sang dans la tête. Qui empêche de réfléchir. Aenna m'a mis en garde, mais on sait tous les deux que c'était juste pour que je reste près d'elle, pour qu'elle continue d'asseoir son pouvoir sur moi. Être la reine. Être celle qu'on aime, et moi celui qu'on méprise, qu'on traite de dégénéré et de pervers.

Il parle comme si je n'existais pas. Il ne fixe que mon frère.

— Mais Maja, c'était plus fort que moi. Je voulais la voir. La toucher.

Il se tait une seconde, comme s'il souhaitait donner plus de poids à la suite de ses paroles :

— Je voulais la déshabiller.

Une inspiration, puis :

— Lui prendre son innocence.

Une crispation floute les traits d'Erlend sous l'intonation plus rauque de Caern, comme s'il s'était enivré. Ses doigts blanchissent sur la crosse.

— Je voulais caresser son ventre, faire d'elle une femme. Lui montrer que je n'étais pas ce type minable que ma famille s'obstinait à faire de moi. C'était facile, en réalité. Je pensais que ça serait dur, seulement Maja ne me regarde pas comme les autres. Et ça, ça te débecte, Erlend, qu'elle puisse me considérer

différemment. Qu'elle puisse vouloir se donner à moi, écarter ses cuisses délicates. Tu sais qu'elle aime ça ? Quand je monte sur elle comme un animal, dit-il en appuyant sur le mot avec une certaine obscénité, me glaçant peu à peu. Quand je mords dans son sein pour lui arracher un cri de plaisir...

— Caern... murmuré-je, mes tripes se tordant subitement sous la douleur.

Je ne comprends plus rien à l'expression polaire de Caern, à ses yeux éteints, presque vides. La terreur rue sur moi.

— Quoi ? C'est faux, Maja ? Tu n'aimes pas ça : quand j'essaie d'étouffer tes cris, que je glisse mes doigts autour de ta gorge et que je te pénètre en même temps ? T'avais l'air d'aimer ça pourtant. Je me suis trompé ?

Je ne sais plus quoi répondre. Je suis tétanisée. Une larme roule sur ma joue, je le surprends en train d'en suivre le tracé. Il se détourne alors de moi, comme si je ne représentais rien, et mon cœur se brise. Il reporte son attention sur Erlend qui tremble de la tête aux pieds, comme s'il était pris dans une bourrasque.

— Aenna m'a suivi, déclare-t-il, quand j'ai voulu rejoindre Maja cette nuit-là. Elle s'est interposée. Elle voulait m'empêcher de la retrouver. Elle me hurlait dans les oreilles que c'était une fille facile, une sale pute, qu'elle ne me méritait pas, qu'elle seule m'aimait. Qu'il n'y avait qu'elle en ce monde pour se préoccuper d'un type comme moi. Ce monstre insignifiant. Alors, j'ai tendu la main et l'ai serrée autour de son cou si frêle. Elle a tenté de m'en empêcher, bien sûr. Elle s'est mise à s'agiter et à se défendre. Quand elle a compris que je ne renoncerais pas, quand elle a vu dans mes yeux à quel point je voulais qu'elle disparaisse, elle a arrêté de se débattre...

Je laisse échapper un hoquet d'effroi, la main devant la bouche. Cette fois, les eaux fracassent le barrage et se déversent le long de mes joues.

— Non... murmuré-je. Non...

Ma pathétique supplique ne m'attire pas un regard. Il continue de braquer les yeux sur mon frère.

— C'était tellement bon, Erlend. Tu as raison. J'étais excité. J'avais l'impression d'être un dieu. Je pouvais me débarrasser d'elle d'un claquement de doigts, c'était si facile. Tous ces gens que je pensais tout-puissants, en réalité, ils n'étaient rien. Ils sont aussi insignifiants que je le suis. Alors, après avoir jeté le corps d'Aenna sur les berges, je suis parti retrouver ta sœur qui m'attendait avec tant d'impatience, hein, Maja ? T'étais si pressée que je prenne ton innocence.

La nausée remonte dans ma gorge. Le bras d'Erlend tremble de plus en plus. Il essuie un filet de sueur sur son front, mais son regard ne dévie jamais vers moi, concentré sur chacun des mots que prononce Caern avec tellement de froideur.

Comme si je lui faisais soudain honte. J'ai l'impression de devenir une donnée méprisable. D'être un mensonge. Je pose la main sur mon ventre, comme si un couteau me lardait à l'intérieur, de la même façon que sa lame a déchiré l'abdomen de ces filles. J'ai peur de me plier en deux et de vomir de chagrin.

Caern ne me regarde pas. Je deviens invisible.

— Elle m'a emmené dans un rorbu. On s'est déshabillé, on s'est couché sur le canapé, raconte-t-il, dévoilant notre vie intime comme si elle n'avait pas l'ombre d'une importance, qu'on pouvait la piétiner sans vergogne. Je l'ai embrassée. J'étais le premier pour ça. Moi, le type qui ne devait pas s'approcher de ta si précieuse sœur. Tu pouvais baiser la mienne, hein ? Mais moi, ça te dégoûtait que je puisse poser mes lèvres sur les siennes. Pourtant, c'est ce que j'ai fait, Erlend. Et c'était presque aussi bon que de regarder la vie s'enfuir des yeux de ma sœur.

— Arrête... pleuré-je.

Mais il ne m'écoute pas.

— J'ai glissé ma main dans sa culotte. C'était chaud. Mouillée. Elle était mouillée pour moi...

— Salopard ! hurle Erlend en avançant vers Caern dans un élan enragé, laissant la glace gronder sous ses pas.

Mais celui-ci se contente de reculer. Son torse est livré au froid et aux rafales, mais il semble ne plus le sentir, attentif à son horrible diatribe et aux mouvements erratiques de mon frère.

— Quand je l'ai pénétrée, c'était comme une sucrerie. T'as raison, Erlend, ta sœur est sucrée.

Alors que j'essayais de réveiller mes jambes pour les suivre, je me fige soudain. Je lève les yeux vers Caern, tente de capter son regard, en vain. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je vais te tuer, psalmodie mon frère en marchant vers lui.

Caern s'immobilise. Un rictus dédaigneux envahit ses lèvres.

— Elle aime quand c'est violent, mais j'ai essayé d'être tendre pour sa première fois. C'est pas tous les jours qu'on perd son innocence. J'étais tellement excité que ça n'a pas été facile. J'ai sûrement dû lui faire un peu mal, mais elle s'est pas plainte une seule fois. Elle s'accrochait à mes épaules. Elle murmurait à mon oreille combien elle m'aimait. Moi, ouais, moi, le monstre que tu hais tellement.

— Non, maugrée mon frère. Elle ne sait juste pas qui tu es.

— Ça a dû t'énerver, Erlend, qu'elle puisse m'aimer, m'offre son corps. Je

venais à peine de voler la vie de ma sœur sur le bord de mer, et je baise la tienne juste après.

Erlend pousse un hurlement qui me terrifie. Il avance si près de Caern que le canon se pose sur ses pectoraux, juste au-dessus de son cœur. J'ai l'impression que mes larmes deviennent intarissables. Je ne comprends plus rien. Je suis perdue dans ces eaux qui grondent en dessous. Elles m'absorbent et ne me libéreront jamais. Je suis en train de me noyer.

— Elle a passé dix ans à m'attendre, continue Caern sans ciller, de sa voix rocailleuse. À peine elle revient qu'elle se jette dans mes draps, se donne à moi, repousse tout le monde pour prendre ma défense.

Erlend laisse échapper un grognement de bête acculée. Le canon appuie avec une telle force qu'il dessine un orbe rouge sur la peau de Caern, mais celui-ci continue, imperturbable :

— Vous êtes tous en train de lui susurrer à l'oreille que je suis un meurtrier. Je souille ta sœur toutes les nuits, je la baise comme je baisais des puttes, crache-t-il avec une telle férocité que j'ai le sentiment de me prendre un uppercut à la mâchoire. Mais elle ne croit aucun d'entre vous, même pas toi. Toi, la personne la plus importante de sa vie. Elle te méprise. Elle me choisit, moi...

Erlend feule. Je m'apprête à esquisser un pas sur mes jambes tremblantes, sonnée par les mots violents de Caern, quand ce dernier attrape soudain la carabine par en dessous, le retourne et la propulse sur le visage d'Erlend. Le canon s'écrase sur son nez, projetant du sang sur la glace. Surpris, il part en arrière. Caern se jette sur lui, son poing en avant. J'ai à peine le temps de m'écarter pour éviter d'être entraînée avec eux sur le sol. Quand ils chutent, la surface du lac produit un son étrange qui me paralyse de peur. Les deux hommes roulent, l'arme coincée entre eux. Je ne sais pas quoi faire, je me sens abandonnée. Autour de moi, tout est vide.

Je crie :

— Arrêtez !

Mais aucun ne m'écoute. Caern cogne mon frère violemment, mais celui-ci ne tente pas de riposter. Quand je comprends ce qu'il cherche à faire, ma torpeur vole en éclats. Je me précipite vers eux pour essayer de... aucune idée. Juste tenter quelque chose. Ne pas rester à regarder défiler ma vie sans intervenir. Ne pas devenir une spectatrice d'un désastre annoncé.

Caern est dressé au-dessus d'Erlend, son coude vers l'arrière pour lui asséner un nouveau coup au visage. Du sang perle du nez de mon frère jusque sur son menton. Alors que je crie tout en cherchant à m'interposer entre eux, une

déflagration retentit subitement entre les montagnes, écrasant le silence. Une gerbe rouge s'envole dans les airs avant de retomber en gouttes éparpillées sur la glace. J'ai l'impression d'avoir senti le souffle brûlant du canon passer près de ma figure. Une plainte étouffée brise mes dernières barrières mentales. Un vent de panique s'empare de moi lorsqu'une étoile ensanglantée apparaît sur l'omoplate de Caern. Secoué par le choc, il s'effondre à moitié sur Erlend, pourtant, il ne le lâche pas. Il continue de s'agripper à son manteau malgré la douleur qui marque son visage. La terreur grignotant mes entrailles, j'attrape le bras d'Erlend prisonnier entre leurs deux corps. Celui-ci me glisse entre les doigts, et le regard de mon frère me télescope de plein fouet. Il rugit de rage, donne des coups dans les flancs de Caern de son autre main, qui ne cède pas, malgré la souffrance qui doit l'embraser.

— Lâche-le ! hurlé-je, en tirant sur son coude pour l'obliger à arracher ses doigts de son arme.

Il parvient à se libérer de mon emprise d'un violent mouvement de bras et bascule Caern sur le dos. Ce dernier tombe tel un poids mort sur la surface gelée du lac qui craquelle. Je me précipite aussitôt vers lui. Un trou de la taille d'une pièce de monnaie se dessine sur son épaule et du sang ruisselle sur son torse. La glace sous lui se teinte de rouge, créant des serpents givrés. Je plaque ma main sur la plaie, la terreur semblant sourdre de chaque pore de ma peau. Son regard cherche le mien. Il est troublé et couronné d'un voile de larmes. Il respire avec difficulté et cherche à se calmer. Je le vois lutter contre la douleur.

— Reste tranquille, murmuré-je. Ça va aller.

De mon autre main, je caresse son cou moite de sueur en dépit du froid.

— Erlend, il faut le ramener à la cabane.

Personne ne me répond. Je me soustraie à l'attention de Caern pour tourner la tête vers mon frère. Je me prends ses deux billes grises courroucées en pleine figure et manque d'avoir un mouvement de recul. Il y a tant de colère et de rancœur sur ses traits. La main de Caern se glisse sur la mienne qui comprime sa plaie tant bien que mal. Un frémissement me secoue.

— Erlend... appelé-je.

Une larme roule sur sa joue, faisant briller ses yeux comme des éclats d'argent.

— C'est lui que tu choisis, Maja...

Je cille, troublée par sa phrase.

— Tu viens de lui tirer dessus !

— Je... après tout ce qu'il vient de dire, tu continues de le défendre.

Les doigts de Caern glissent entre les miens, et je les serre.

— Tu le menaçais d'une arme !

— J'ai veillé sur toi toute ma vie ! hurle-t-il en retour en effectuant un pas maladroit en arrière.

J'ai l'impression que c'est moi qui viens de lui tirer une balle dans la poitrine.

Caern agrippe soudain mon poignet pour capter mon attention. Je m'arrache à la contemplation de mon frère dont j'ai le sentiment d'avoir brisé les remparts, ainsi que le cœur. À la place, je croise le regard troublant de Caern. Il n'est plus froid, comme tout à l'heure. Il paraît empli de violence, ce qui détonne avec les larmes qui glissent le long de ses pommettes. Il fronce les sourcils et m'attire contre lui. Je sens le froid de sa peau sous ma paume. Il est gelé. Il faut le ramener au rorbu et prévenir les secours au plus vite. La peur semble s'étendre au-dessus de ma tête, telle une toile d'araignée dans laquelle je m'empêtrerais.

Je me penche au-dessus de Caern quand je comprends qu'il cherche à me parler. J'abaisse le visage vers ses lèvres, et il murmure près de mon oreille :

— Va-t'en.

Je plonge dans ses yeux sans comprendre, éprouvant seulement le long frémissement qui me parcourt. J'ai l'impression de me noyer en lui. Quelques secondes plus tôt, il m'insultait, racontait une première fois qui ne s'est jamais produite avec des mots crus et obscènes, et maintenant, il...

Je pince ma lèvre inférieure quand j'entends un cliquètement sur mes arrières. Je tourne la tête vers Erlend. Choquée, je le regarde en train de recharger la carabine avec des gestes habiles, bien qu'il tremble encore. Il sait ce qu'il fait, il est déjà allé à de multiples reprises à la chasse avec notre père. Cette arme n'a aucun secret pour lui.

— Erlend, aide-moi, murmuré-je pour le détourner de sa sinistre besogne.

Mais il ne m'écoute pas. Caern resserre la pression sur mon poignet.

— Erlend ! On doit le ramener.

Il marmonne des mots inintelligibles.

— Erlend ! crié-je alors, lui arrachant un soubresaut.

Il braque enfin le regard sur moi et semble me découvrir. Ses yeux paraissent si rouges qu'on pourrait croire à des lentilles de contact, alors qu'en réalité, les petites veines du cristallin ont éclaté sous la fatigue et le stress.

— J'ai toujours veillé sur toi, Maja, répète-t-il.

— Je sais. Je n'ai jamais prétendu le contraire. Et tu continueras, tenté-je de l'apaiser, tant sa tension s'insinue en moi telles de minuscules aiguilles.

— Continuer... à quoi ? Malgré tout ce que j'ai fait pour toi depuis la mort de

maman, tu préfères baiser avec ce taré.

Je me fige sous son attaque, alors que Caern tente de se redresser.

— Caern n'est pas...

— Il te traite comme une pute et tu le défends ! Je vais finir par croire que t'aimes vraiment ça.

J'en reste bouche bée.

— Je t'ai défendue toute ma vie, Maja. J'ai pris soin de toi. J'ai assumé le rôle de père quand papa a commencé à disjoncter après la mort de maman. Je t'ai donné à manger. Je t'ai bordée. Je t'ai amenée à l'école. Je me suis transformé pour toi. J'ai joué le rôle de copain, de confident, de petit ami, de mari, j'ai tout sacrifié. T'étais tout le temps avec moi.

— Je... sais, balbutié-je, prise sous le feu de son récit à la fois réel et dénaturé.

— Tu devais rester avec moi ! crie-t-il. Mais lui...

Il désigne Caern du bout de son canon d'une mine écœurée.

— Dès qu'il est arrivé dans ta vie, je n'existais plus. Je t'ai protégée contre sa salope de sœur. Aenna était tellement jalouse qu'elle t'aurait fait du mal pour vous séparer. Moi, j'ai pas pu. Je voulais pas t'en faire.

Il n'existe pas de mots pour décrire ce que je ressens. Tandis qu'il laisse ses paroles éclater dans le cirque, j'ai le sentiment d'être vide, qu'on m'a arraché mes émotions.

— Je ne comprends pas, Erlend. Je suis partie des Lofoten. Je suis à peine restée avec Caern. Je suis même sortie avec Dean. Tu aimais bien Dean, non ?

Il se met à rire, secoué par une hilarité dont la teneur m'échappe. Je presse la main plus fort contre la plaie de Caern dont je sens les bords boursoufflés, tandis que celui-ci parvient à s'asseoir au prix d'un effort qui lui coûte une plainte de douleur. Je saisis son air torturé. Il me désigne le rorbu d'un coup de menton, mais je ne peux pas l'abandonner maintenant. Hors de question. Erlend semble... je ne sais même pas quoi en penser. En réalité, j'ai trop peur d'y réfléchir.

— Dean, répète Erlend. Qu'est-ce qu'on en a à foutre de ce type ? Tu l'aimais bien, ouais, il t'a ramassée quand t'en avais besoin et il en a récupéré les lauriers. Si lui n'a rien remarqué, moi, je t'ai vue. Les peu de fois où tu revenais ici, c'est pas la présence de Dean que tu cherchais ou même la mienne. Tu tripotais sans arrêt la bague de l'autre dégénéré et t'essayais de savoir où il était.

Je sens le regard de Caern contre ma joue.

— Tout est parti en vrille à cause de lui. Ces maudits Corange ! S'ils

n'existaient pas, on serait tranquilles, Maja. Tu ne serais jamais partie des Lofoten. On serait ensemble. Comme avant. Tu m'as arraché le cœur quand tu t'es tirée à cause de cette salope d'Aenna. Si j'avais su que tu te montrerais aussi stupide en te donnant à lui, je l'aurais laissée faire. Elle t'aurait humiliée, et tu serais revenue dans mes bras en rampant pour que je veille sur toi. Mais qu'est-ce que tu veux, je suis faible quand il s'agit de toi. Je pouvais pas la laisser te blesser. J'aime pas quand tu pleures.

Sa voix se brise.

Près de moi, Caern insiste à nouveau à voix basse :

— Maja, il faut que tu t'en ailles. Maintenant.

Je secoue la tête, les larmes inondant mes yeux.

— Tu... tu l'as menacée ? demandé-je, mes mots à peine audibles dans le vent.

Mes muscles me paraissent tétanisés.

Erlend pouffe.

— Ouais, Aenna est le genre de fille qu'on menace. Sur quelle planète tu vis, petite sœur ?

Il soupire profondément, regarde autour de lui d'un air morne, puis pose les yeux sur Caern et moi.

— Un joli couple. Qui aurait cru que tu aimais les dépravés ? Ça me dégoûte vraiment quand j'y pense.

— Erlend, qu'est-ce que tu as fait ? me surprends-je à crier.

Il passe le dos de sa main sur son nez et braque son regard sur moi.

— Ce que j'ai fait ? répète-t-il. Oh... je t'ai sauvée, voilà ce que j'ai fait.

— Je n'avais pas besoin de l'être.

— Bien sûr que si.

Alors les mots s'arrachent brusquement de ma bouche :

— Et tu devais me sauver de Christie Berg aussi ? Et de cette touriste ?

La nausée me retourne l'estomac, alors que des centaines de sanglots s'accumulent au fond de ma gorge. Les iris presque métalliques d'Erlend me fixent. Toute lueur a déserté, alors que, paradoxalement, des larmes y perdurent encore. Puis un sourire retousse ses lèvres, que je ne parviens pas à définir, il m'est seulement inconnu. Il passe la main dans ses cheveux, croise le regard de Caern avec une pointe de cynisme qui me déstabilise.

— Tu comprends vraiment rien, Maja.

— Non, tu as raison. Explique-moi.

La main de Caern se referme sèchement sur mon poignet, mais je l'ignore.

Mon frère m'observe, alors que le froid pénètre mes os. Je ne suis pas sûre de pouvoir me relever un jour de cette glace. J'ai l'impression que nous sommes arrivés au-dessus de notre tombeau.

— Elles te ressemblent, lâche-t-il soudain.

Un violent hoquet m'échappe. Je vais vomir.

— Et après ?

— Après ?

Sa voix prend une intonation lourde. Il sourit plus largement, alors que ses yeux se remplissent de pleurs. Il renifle, puis casse un truc en moi que rien ni personne ne pourra jamais réparer :

— Tu es ma sœur, Maja, et je t'aime comme jamais personne ne t'aimera. Même pas lui. Je ne te déteste pas comme il haïssait sa sœur, en même temps qu'il la désirait. Non, moi... moi je *t'aime*.

Il appuie la carabine contre son épaule, l'air de partir en chasse. Son regard reste enfoncé dans le mien. Erlend semble retirer des morceaux de fausses peaux pour découvrir celles en dessous, que je n'avais jamais vues. Je me tiens face à un étranger.

— Je peux pas te toucher, Maja.

Mon cœur se fracasse. Caern resserre la pression de sa main sur la mienne.

— Même si j'en ai envie, je peux pas. Qu'est-ce que tu voulais que je fasse d'autre ?

Je ne réponds pas, et il n'attend pas que j'ouvre la bouche, de toute façon :

— Au départ, j'ai essayé de refouler ce que je ressentais. Tu peux me croire, j'ai fait des efforts. Mais plus on passait de temps ensemble, plus je savais que je n'étais pas normal, que ce que tu éveillais en moi n'avait rien de naturel. Je ne m'en suis pas rendu compte tout de suite, que je draguais des filles qui te ressemblaient. Au début, c'était agréable de les toucher. J'avais l'impression de contrôler ce qui n'allait pas en moi. Je pouvais rester avec toi, me comporter de la bonne manière et assouvir mes désirs à côté pour me calmer, mais... t'as commencé à regarder les garçons, t'as commencé à avoir envie d'être une femme, ça me torturait, Maja. J'étais là pour toi et tu t'intéressais à ce genre de gars, lance-t-il en désignant Caern avec aigreur. Alors, les filles ne m'ont plus du tout satisfait. C'est devenu tellement frustrant de n'avoir qu'une copie de toi. La touriste, dans les montagnes, je ne suis pas sûr de savoir comment c'est arrivé. Je lui plaisais. On est partis se promener. Au départ, on baisait ensemble. C'était pas mal...

Je ferme les yeux sous son exposé, les battements de mon cœur remplissant

mon être tout entier.

— ... et puis...

Il se tait une seconde, comme pour digérer lui-même ou apprécier ses paroles suivantes :

— Elle n'était pas toi. Ça m'a rendu fou de rage, Maja. Je n'avais jamais connu un tel sentiment. C'était si fort, si puissant. Ça m'a aveuglé. Quand j'ai réalisé ce qui se passait, j'avais déjà la main autour de son cou.

Les images explosent dans ma tête et me secouent comme si je vivais le calvaire de cette pauvre fille dans les montagnes.

Comme il ne prononce plus un mot, je rouvre les yeux, me trouve happée dans les siens. Il se lèche les lèvres, comme s'il savourait ces mêmes images, puis il secoue la tête et déclare d'une voix gutturale :

— C'était pas prémédité. J'ai fait n'importe quoi sous le coup de la fureur. Je me dégoûtais. Elle n'était pas toi, et j'avais envie que ce soit toi, Maja. Tu comprends ? Je voulais que tu sois là, à sa place.

— Le sourire de l'ange, souffle Caern à mes côtés, me remplissant d'effroi.

— Ouais, sourit Erlend d'une manière ironique. Comment j'aurais pu leur laisser ce visage qui ressemble à celui de Maja ? J'avais l'impression qu'elles commettaient un sacrilège. Ma sœur est unique. Ce n'étaient que des copies inutiles. Des pétasses qui s'arrogeaient un droit qu'elles n'avaient pas.

Je me plie en deux, la douleur irradiant dans mon ventre. Caern se rapproche de moi. Le regard d'Erlend prend une teinte inquiétante. Il soupire une nouvelle fois.

— Bah, de toute façon, personne ne partira d'ici, lance-t-il comme s'il nous informait du temps qu'il fait.

Son ton détaché a raison de mes maigres forces. Je me mets à pleurer en hurlant :

— Tu as tué Madi... Tu as tué Madi... Comment t'as pu faire ça ? Pour quoi ?

Il se fige un instant. J'essaie de lire en lui, mais je ne vois rien. Ce n'est plus mon frère en face de moi. C'est un monstre.

Il hausse les épaules, puis se gratte la tête, presque désinvolte.

— Parce qu'elle a compris. Cette idiote... Je n'ai pas eu le choix, mais fais pas cette tête, bon sang. Depuis le temps qu'elle rêvait que je la touche...

Je me retourne et vomis, du moins, j'essaie, je suis parcourue de violents haut-le-cœur, mais rien ne sort. Caern m'attrape par la taille pour me ramener contre lui, comme s'il craignait que je ne sombre dans ces eaux sous nos pieds. Pour une fois, je trouve ce vide liquide très tentant.

— C’était ton amie, bredouillé-je bêtement, en m’essuyant la bouche d’un revers de manche.

Il me sonde, comme s’il cherchait à comprendre de quelle manière je fonctionne, comme si c’était moi qui pensais de travers.

— Je suppose.

Sa réponse est encore pire.

— Tu l’aimais comme une sœur ! crié-je.

Je ne sais même plus qui j’essaie de convaincre. Lui ou moi. Où est mon frère ? C’est la seule pensée cohérente qui franchit mes synapses atrophiées : où est mon frère ? Ce n’est pas lui...

— Oui, c’était sûrement la personne que j’aimais le plus normalement, admet-il. Mais Madi ne m’a pas laissé le choix. Elle a menacé de tout raconter, tout en vomissant qu’elle m’aimait. C’était absurde. Enfin, j’ai commis des erreurs, je le regrette.

— Des erreurs ? Tu l’as jetée comme un sac poubelle sur la tombe de maman !

Il crache un petit rire.

— C’était pour te punir.

— Me punir ?

Je me raccroche au bras de Caern. Je sens l’humidité de son sang qui tache mon t-shirt, alors qu’il est pressé contre mon dos.

— D’être avec moi, murmure-t-il près de ma joue.

Erlend ricane.

— Si j’avais imaginé que tu aimais tellement les cinglés, je me serais proposé, s’amuse-t-il.

Je le regarde d’une mine dégoûtée, ce qui froisse tout son visage en la découvrant. Une nouvelle larme roule sur sa joue que je ne comprends même pas.

— Comment peux-tu dire...

— Quoi ? Qu’est-ce qui te choque, Maja ? Tu couches avec un type qui voulait se taper sa sœur ? T’es pas trop dépaysée, si ?

— Tu es complètement malade ! m’écricé-je à bout de nerfs.

Je les sens me lâcher les uns après les autres. Je suis en train de devenir folle.

— Malade ? Et la faute à qui ?

J’essaie de me relever, mais Caern m’en empêche pour me maintenir contre lui.

— La tienne ! hurlé-je malgré tout. Tu es fou. Tu as tué ces filles pour... pour rien ! Elles ne t’avaient rien fait.

Il me fixe.

C'est tout ce qu'il fait. Il me regarde droit dans les yeux, et il n'y a plus rien en lui. Comment ai-je pu ne pas le remarquer ? Mon propre frère est vide. Il est habité par le néant.

— Tu crois qu'il y a toujours une raison à tout, Maja. Caern, tu lui pardones parce qu'il a été torturé quand il était gosse. Mais toi, tu m'as torturé aussi. Tu m'as fait du mal, encore et encore, sans même t'en rendre compte.

— Ne me rends pas responsable de ça...

— Pourtant, tu l'es. Tu es responsable. Si tu t'étais pas comportée comme une *salope* ...

L'ampleur de sa haine éclate dans ce mot.

Je ferme les poings, ravagée par la douleur et la colère. Je les sens m'engloutir toutes deux dans un vortex dangereux. Alors j'explose à mon tour, ignorant le danger :

— Tu as raison, Erlend, je suis une salope parce que j'aime me vautrer dans le stupre d'un pervers ! craché-je. Et pas de bol, c'est pas toi ! Tu m'en vois désolée. Je préfère nettement la perversité de Caern. Lui au moins, il n'est pas impuissant ! Il ne tue personne pour prouver qu'il existe.

Mon frère écarquille les yeux de fureur, alors que Caern me tire soudain brutalement en arrière. J'ai à peine le temps de comprendre ce qui se passe qu'Erlend est sur moi, le canon sur ma poitrine. On est tous les trois étendus sur le sol, Caern sous mon corps. Je me débats avec acharnement, baignant dans le sang, tandis que le regard fou d'Erlend plonge dans le mien.

— Tu es à moi ! hurle-t-il, sa bouche déformée. À moi, Maja ! On le sera pour l'éternité. Toi et moi.

Je lutte, quand la main de Caern s'enroule autour du canon. Il me bascule sur le côté dans un violent mouvement. Le sol gelé me rentre brutalement dans le dos. Caern retient Erlend par le fusil lorsqu'il tente de me rattraper. Un coup de feu part, éclate la glace entre nous. Je donne des coups de pied dans le flanc de mon propre frère pour l'obliger à lâcher prise. Une nouvelle déflagration rompt le silence de la vallée, jusqu'à ce que la glace se brise sous nous. Le craquement résonne.

— Dégage ! me crie soudain Caern.

— Non... Non... Non... gronde Erlend qui tente de me rattraper par le bras, mais Caern le retient avec ténacité.

Les deux hommes luttent sur la surface qui se fend. Je me jette sur mon frère alors qu'il referme les mains autour du cou de Caern. Il presse fort, mais Caern,

un bras glissé sous le sien, parvient à le repousser. Je tâte ses poches de manteau à la recherche de munitions, mais je n'en trouve pas d'autres. Je ne réfléchis plus à ce que je suis en train de faire, je ne pense plus. J'essaie d'effacer la réalité. Je veux juste nous en sortir vivants. Le reste importe peu pour le moment.

— Maja, sauve-toi, me crie une nouvelle fois Caern quand son coude s'enfonce dans l'eau, entre deux blocs brisés.

Je l'ignore, tire sur le col d'Erlend pour l'obliger à reculer. Son regard me pourfend. Une mine atroce s'enracine sur son visage, comme si je le trahissais, comme si je le tuais moi-même. Je parviens à lui arracher la carabine des mains. Estomaqué, il perd un instant ses moyens et Caern lui lance un coup de coude dans le nez qui explose comme une prune, le constellant de davantage de sang.

— Pour ma sœur, grogne-t-il en l'attrapant par la nuque d'une main ferme et poisseuse.

Je distingue les marques ensanglantées sur la peau de mon frère.

Je recule, terrorisée, pour prendre de l'élan et abattre la crosse sur son crâne, pour l'obliger à lâcher Caern, alors que la glace commence à se fendre de toutes parts. Des sanglots émergent de mes lèvres, mais j'ai l'impression que c'est quelqu'un d'autre qui les produit. Je songe à Madi, à cette pauvre fille dans la montagne, à Aenna et à Christie, et je lève mon arme.

Erlend tourne la tête vers moi lorsqu'il me sent sur ses arrières. Je vois flou, je le discerne à peine.

— Maja, murmure-t-il comme une prière.

Je lance la crosse, et alors qu'elle s'apprête à heurter mon frère, la glace se crève d'un bloc. Les deux hommes chutent dans l'eau gelée, tandis que, poussée par l'instinct, je tombe à la renverse, sur une plaque de glace. L'arme m'échappe des mains. Je me relève à toute vitesse, m'approche aussi prudemment et rapidement que possible. Leurs corps s'agitent dans le liquide sombre. L'eau éclabousse partout. Je tends la main vers celle de Caern, mais mon frère s'agrippe à lui de toutes ses forces pour l'empêcher de m'atteindre.

— Non ! m'entends-je hurler.

Caern tente de se débarrasser de lui, en vain. Le regard d'Erlend est dément, et je comprends qu'il ne laissera jamais Caern me rejoindre. La peur cisaille mon cœur et mes entrailles.

— Rends-le-moi, crié-je en tendant les deux mains vers Caern.

Je sens le bout de ses doigts frôler ma paume. Son regard qui se maintient à moi, et puis soudain, je ne vois plus rien.

Chapitre 38

Maja

Dans la nuit, les ombres paraissent toujours effrayantes. Ça l'est plus encore lorsque de gros spots de lumière sont braqués sur les berges d'un lac, quand une foule de flics piétine la neige inlassablement, détruisant la sérénité de ce lieu que ma mère a connu autrefois. Il n'en reste rien désormais, que des lambeaux déchirés qu'on ne pourra jamais repriser. D'un air éteint, je contemple les va-et-vient des plongeurs. Ils draguent le lac, lourdement équipés pour passer sous la glace. Ça fera maintenant cinq jours qu'ils plongent et qu'ils ressortent des eaux gelées bredouilles. Aucune trace de corps. Mais le lac est profond et sombre, l'hiver et la nuit n'arrangent rien.

— Tiens.

Leiv se plante à mes côtés et me tend un gobelet de café chaud.

— Merci.

Je m'en empare, le tiens entre mes doigts pour les réchauffer, bien que je porte des gants de laine. Leiv me scrute de ses yeux fatigués et inquiets.

Lorsque j'ai réussi à gagner la cabane, après avoir failli tomber dans le lac à mon tour, mes pieds traversant les écueils de glace, je me suis jetée sur mon téléphone pour l'appeler. En proie à la panique la plus totale, j'ai tout raconté dans un pêle-mêle de mots, de pensées incohérentes, de sanglots étranglés. Je ne suis même pas sûre qu'il ait tout compris à ce moment-là, sinon qu'il devait venir tout de suite. Avec l'urgence dans mon timbre, il n'a pas lésiné. La police a débarqué en une heure et demie sur les berges du lac sur lesquelles je me tenais, à moitié hystérique, au bord de perdre la raison. Au départ, il ne parvenait pas à y croire. Cette idée paraissait incongrue, trop invraisemblable. Qui aurait pu y penser ?

Je revois encore les gyrophares bleus crevant la nuit. Cette lumière qui me pourchassera à tout jamais.

— Tu tiens le coup ?

Je lève un sourcil.

— C'est une vraie question ?

Il hausse les épaules.

— Pas vraiment, plutôt une façon détournée de te montrer que je m'inquiète pour toi.

— Et je dois te rassurer ? demandé-je avec une réelle sincérité.

Malgré mon marasme, je n'oublie pas que Leiv est aussi détruit que moi.

— Non, juste me dire la vérité.

Je détourne le regard et le plonge vers le lac fissuré.

— Non, je ne tiens pas le coup. Les médecins m'ont prescrit des médocs pour dormir, mais en les prenant, je cauchemarde. Je vois ces filles dans mes rêves, Leiv. Ce qu'il leur a infligé par ma faute.

— Ce n'est pas ta faute, tu le sais bien.

— Je n'ai rien vu.

— Moi non plus, et j'ai été avec lui pendant plus longtemps que toi. Ça signifie que c'est ma faute aussi ?

— Je suis sa sœur. J'ai dormi à ses côtés, j'ai pleuré dans ses bras. Je croyais le connaître par cœur.

— On ne connaît jamais personne par cœur. C'est une illusion.

Je ferme les paupières un instant, puis les rouvre lorsque j'entends le bruit d'un briquet. Leiv allume une cigarette.

— Tu ne devrais pas rester ici, me dit-il après avoir aspiré une bouffée.

— J'ai besoin d'être là. Je ne tiens pas en place sinon. Papa... papa reste apathique sur son fauteuil, avec un verre de whisky dans la main, prêt à le remplir dès qu'il est vide. Je ne supporte pas le silence de la maison. En réalité, je crois que je ne supporte plus cet endroit.

— Je comprends.

J'avale une gorgée de café chaud qui ne me procure aucun bien. Il ne me réchauffe même pas. J'ai l'impression que je porterai à jamais le froid de ce lac dans les veines.

Les plongeurs commencent à ressortir de l'eau. Ils font des roulements par équipe, la température ne permettant pas une longue immersion.

— Tu as fait preuve de courage, murmure Leiv à mes côtés.

— Pour ce que ça a servi.

— Tu as survécu, c'est déjà beaucoup. Il t'aurait tuée.

Le tranchant de cette réalité me brise le cœur.

— S'il l'avait fait dès le départ, rien ne se serait peut-être passé.

Je sens le regard de Leiv brûler ma peau.

— Tu n'en sais rien. On ignore de quelle façon pense ce genre de...

Il s'interrompt, ravale les mots qui blessent, mais je termine sa phrase à sa

place :

— Psychopathe ?

Il ne répond pas à ma question – qui n'en est pas vraiment une – et poursuit :

— Ta mort l'aurait peut-être déchaîné davantage, il aurait pu tuer encore plus. En cherchant à te retrouver à travers ces filles ou... Je ne sais pas... une autre raison aussi tordue.

— Tu penses qu'il a continué de tuer lorsque j'étais absente des Lofoten ?

Il tire une nouvelle bouffée, relâche la fumée dans l'obscurité entrecoupée des spots.

— On n'a pas trouvé de dossiers similaires, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y en a aucun, mais Sørensen, comme moi, on pense qu'il s'est calmé quand tu n'étais pas là, qu'il parvenait à maîtriser ses pulsions.

— Je le dégoûtais, lâché-je à bout de souffle.

D'un ton empli de morgue et de colère, Leiv craque et jette :

— Tu l'excitais !

La nausée revient, implacable.

Je croise son regard irradiant d'amertume. Il serre le poing avec tant de force que j'aperçois la profondeur avec laquelle il enfonce ses ongles dans sa chair, puis, voyant que je le fixe, il soupire et passe la main sur son visage pour retrouver son calme.

— Désolé.

— Je comprends.

Il écrase sa cigarette sous le talon de sa chaussure.

— Je m'en veux, avoue-t-il.

— Moi aussi.

Il glisse sa main dans la mienne, et je la presse en retour. Notre détresse mutuelle s'enracine dans ce simple geste.

— Il a tué Madi et il a pleuré sa mort, murmure-t-il, des sanglots dans la voix. Il jouait la comédie, alors que c'est lui qui l'a... Il cherchait à tout prix à nous faire croire que c'était Caern. Combien de fois il me l'a répété ? Putain, je le croyais. Jamais j'ai imaginé une seule seconde que...

Il s'interrompt, réprime ses larmes, puis achève :

— Je me sens trahi, Maja. Je sais pas comment endurer ça.

Il enfonce son regard bouleversé dans le mien. Je porte sa main à mes lèvres et dépose un baiser sur ses doigts gelés.

— Tu as de la chance alors. Moi... je me sens sale.

Souillée...

Il m'attire dans ses bras et me presse contre son cœur un moment. Les techniciens s'activent autour de nous. Nous restons sans bouger, puis, dans un profond soupir, nous nous détachons l'un de l'autre.

— Je suis désolé de t'avoir traitée comme je l'ai fait, m'assure-t-il d'une voix tremblante.

— C'est oublié.

— Je tenais quand même à te le dire. J'étais jaloux et j'avais peur pour toi. Qu'on te fasse du mal.

Il lâche un ricanement maussade et ajoute :

— Je t'ai toujours aimée, Maja, mais certainement pas comme j'aurais dû. Je te demande pardon de m'être comporté comme un abruti.

Je lui adresse un frêle sourire.

— J'accepte tes excuses. Tu as fait ce que tu croyais juste, tu t'es seulement trompé. Comme nous tous.

Mon café est presque froid, alors j'avale ce qu'il en reste cul sec.

— On a reçu le retour des tests ADN, enchaîne-t-il brusquement.

Je me tends, alors que je sais très bien ce qu'il en est maintenant.

— Alors ?

Après avoir rangé son mégot dans son paquet de clopes, il en ressort aussitôt une autre et l'allume de ses doigts nerveux.

— Alors on a retrouvé ses traces ADN sur le corps de Christie Berg, et de Madi évidemment. Il était méticuleux, il n'en a pas laissé beaucoup.

En me voyant toute crispée, il ajoute :

— Il était fichu, Maja. En tuant Madi, il était condamné à être démasqué. Pour le meurtre de la touriste et celui d'Aenna, aucun flic de l'époque n'a pensé à prélever son ADN. Ils étaient tous persuadés que Caern était responsable. Ils n'ont pas cherché plus loin. Pour Madi, c'était obligatoire de le lui prélever, dans la mesure où ils étaient amis, pour pouvoir...

Il ricane d'un ton froid.

— ... l'exclure des suspects. Jusqu'à présent, il tuait en toute impunité.

— Madi a compris, elle, murmuré-je.

— Ouais. Elle était amoureuse de lui. Elle devait l'épier, je suppose. L'admirer. J'en sais rien... Elle a dû le trouver étrange, depuis ton retour peut-être. Le pousser à bout.

Il se frotte la figure, puis fume à nouveau, le regard perdu dans le vague. D'une voix éteinte, il chuchote :

— Elle était déjà morte...

Je relève les yeux, en attente, un creux dans le ventre. Leiv met une éternité à ouvrir la bouche, puis il finit par croiser mon regard.

— Quand... quand il lui a dessiné le sourire de l'ange et asséné les coups de couteau, elle était déjà morte. C'est pour ça qu'il n'y avait pas trop de sang sur ses vêtements. Elle était déjà partie.

Il se tait et laisse affluer en moi l'horreur et la douleur.

— Est-ce que ça veut dire qu'il ressentait quelque chose ? ne puis-je m'empêcher de demander.

Leiv hausse une épaule.

— Je sais pas. Une part de moi a envie de croire qu'il a été pris de pitié pour Madi. Une autre, mon côté flic, ironise-t-il d'un ton morose, pense que c'est juste parce qu'elle ne te ressemblait pas, qu'il n'éprouvait pas le besoin de...

— ... lui faire payer.

Il acquiesce sombrement et fuit mon regard.

— On ne le saura jamais, murmuré-je.

Une larme roule sur ma joue. Je l'essuie d'un geste sec avec mon gant. J'ai pleuré presque sans discontinuer pendant cinq jours. J'ai l'impression que si je me laisse encore aller, je ne me relèverai plus jamais. Je traînerai dans cette maison presque vide, avec un père démolì, à chercher une part de moi qui n'existe plus.

Je fixe un plongeur qui pénètre dans les eaux noires. Leiv enfonce sa main dans sa poche de blouson et fume de l'autre, silencieux.

Nous restons un moment à observer le cirque et la surface laiteuse du lac, à attendre qu'un corps s'arrache de ses entrailles liquides.

Leiv finit par dire d'une voix rocailleuse :

— Quand il est venu ici, il savait qu'il n'avait plus rien à perdre, que ce n'était plus qu'une question de temps avant qu'on mette la main sur lui. Il t'aurait sûrement tuée, Maja. Il a tenté de te récupérer par sa petite mise en scène, mais il a bien dû se rendre compte que c'était ridicule. Enfin, je présume. Je suis plus certain de savoir ce qu'il avait en tête. À partir du moment où Caern et toi l'avez fait tomber de son piédestal, il n'avait plus le choix de toute manière. Ne te le reproche pas.

— Ce n'est qu'une pierre de plus à la culpabilité que je porte, Leiv. Je n'ai pas l'intention de m'en débarrasser. Je ne crois pas en être capable. J'aurai le poids de sa mort sur la conscience, avec celui de ces filles à qui il a arraché la vie.

— Tu es forte. Je suis sûr que tu parviendras à dépasser tout ça.

J'esquisse un petit sourire en coin dénué de joie.

— Ma vie s'est arrêtée ici.

Je sens son regard qui m'observe, alors que je fixe l'un des spots de lumière qui projette son feu sacré sur la glace.

— Les tueurs en série ont la fâcheuse habitude de se comporter en victime. Ce n'est jamais leur faute. C'est le monde, la vie, une autre personne qui sont responsables, à leurs yeux, des actes ignobles qu'ils commettent, mais c'est faux. Toi, tu croyais en l'innocence de Caern, alors qu'il a le portrait parfait d'un serial killer. Une vie de merde, des sévices psychologiques, peut-être même physiques, pour ce qu'on en sait. Ça aurait pu être lui, mais ce n'est pas le cas. Il n'a pas suivi cette voie. Alors... Erlend n'a aucune excuse, Maja. Il a choisi de céder. Tu n'aurais pas pu l'en empêcher. Ce genre de personnes n'est pas soignable. Ce qu'il ressentait était erroné, déviant. Même si tu l'avais deviné, tu serais peut-être déjà morte, mais rien... tu m'entends ? Rien n'aurait pu le faire changer. Il était comme ça. C'est tout. On ne s'en est juste pas aperçus, parce qu'il savait mentir.

Je ravale de peu le sanglot qui tend à vouloir s'échapper de mes lèvres. Un poids énorme appuie sur ma poitrine. Je lis la souffrance dans les yeux de Leiv, en écho à la mienne.

— Il mentait quand il prétendait m'aimer ? demandé-je en frémissant, la gorge obstruée.

— Non, Maja, ce n'est pas ce que je voulais dire.

— J'étais juste un prétexte pour tuer ?

— Non...

— J'ai jamais demandé ça... j'ai pas...

Je craque. Leiv se retourne vers moi et m'enveloppe de ses bras. J'enfonce mon nez dans son manteau et lâche les vannes. Je suis fichue. Je ne relèverai jamais le menton pour regarder droit devant moi. Je ne sais même plus où est le chemin. Je l'ai perdu de vue.

Je pleure un moment contre lui, secouée de sanglots lourds et bruyants, jusqu'à ce que :

— Ils ont trouvé quelque chose !

Nous tournons tous les deux la tête en direction du lac, là où l'un des membres de l'équipe technique s'agite. Les plongeurs s'extraient des eaux et apparaissent sous la lumière vive des spots électriques.

Leiv plaque aussitôt sa main sur mes yeux.

— Maja, ne regarde pas ça.

J'agrippe ses doigts.

— Lâche-moi !

— Tu ne devrais pas garder cette image en tête. Crois-moi sur parole.

— J'en ai besoin, Leiv. Lâche-moi, s'il te plaît. Je dois voir de mes yeux que c'est bel et bien terminé.

Il pousse un soupir lourd de sens, puis, vaincu, détache sa paume de mes yeux. Je cligne des paupières, avant de diriger le regard vers les spots. Les plongeurs arrachent un corps des eaux froides, ses membres supérieurs pendent dans le vide, sa tête est basculée vers l'arrière et ses cheveux dégoulinent d'eau. Mon cœur cesse de battre durant quelques secondes. Mue par le désespoir, je m'avance vers la civière sur laquelle les plongeurs le déposent. Leiv, silencieux, m'emboîte le pas. Mes yeux se remplissent de nouvelles larmes, j'y vois flou lorsque la civière est soulevée de la neige.

Jorg, qui est resté pour organiser les recherches, se tourne vers moi en me voyant approcher.

— Tu ne devrais pas regarder, Maja, me prévient-il à son tour.

Mais je l'ignore. Je m'approche, alors que les ambulanciers se saisissent des poignées de la civière pour la transporter vers la route où sont stationnées les voitures de police.

J'ai un haut-le-cœur violent en apercevant enfin son visage. Ses yeux ont disparu. Je manque de vomir. Leiv passe la main autour de ma taille pour m'empêcher de m'effondrer. Ses globes oculaires sont vides, sûrement dévorés par les poissons. Je ravale de peu un cri, un mélange de douleur et de colère, et m'affaisse. Comme l'eau est gelée, il n'est pas défiguré par la putréfaction. En dehors des yeux, seule sa peau donne l'image de sa mort. Elle est bleutée. Froide.

— Une seconde, je vous en prie, supplié-je.

Les ambulanciers s'arrêtent dans la neige.

— Maja, murmure Leiv lorsque je m'arrache de son étreinte.

Je m'approche de lui, l'observe, même si la nausée rampe en moi comme un cafard. Je tends la main vers la sienne et frôle ses doigts glacés. Je ne trouve pas la force d'ouvrir la bouche. Je ne saurais même pas quoi dire. Lui avouer combien je l'aimais n'aurait que peu d'intérêt. Quelle importance ça pouvait avoir au final ? Je ne le saurai jamais.

Chapitre 39

Maja

Je reste près des arbres. La neige tombe et rend l'atmosphère encore plus enténébrée. J'ai froid, malgré l'écharpe et le manteau épais que je porte. Le noir perdure. La nuit polaire s'étend toujours sur les Lofoten. J'ai l'impression qu'elle ne se lèvera plus jamais.

Depuis l'allée où je me tiens, j'observe les derniers sacrements rendus à Madi. Sa famille et ses amis sont là, autour d'elle. Je n'ai pas osé m'approcher. Leiv m'a dit de l'accompagner, mais j'ai refusé. La honte me dévore. Je n'ai pas serré mes doigts autour de sa gorge, mais j'ai l'impression d'avoir été celle qui tenait l'arme qui l'a tuée. J'aurais pu faire quelque chose, mais je n'ai rien fait.

Les larmes ne coulent pas le long de mes joues. Elles se sont asséchées.

Alors que la cérémonie se termine, la mère de Madi marche jusqu'à moi. J'aimerais m'enfuir, me cacher dans un trou de souris, mais je ne bouge pas. Elle s'arrête à quelques pas, avec ses joues rougies par le froid et ces sillons blancs qu'a forgé son chagrin. Ses yeux noisette, de la couleur de ceux de sa fille, me fixent, chargés de larmes. Elle a l'air d'avoir pris dix ans. Des rides déforment sa peau aux coins de ses lèvres pincées. Je n'ose pas ouvrir la bouche. Je n'aurais pas dû venir.

Soudain, elle tend la main vers moi. J'ai peur, pendant une courte seconde, qu'elle tienne un couteau et cherche à se venger, mais au lieu de ça, elle prend mon bras et m'entraîne près d'elle. Sans un mot, elle me conduit vers la tombe de Madi. Je ne dis toujours rien, j'en suis bien incapable. Leiv m'attend dans l'allée et nous surveille du coin de l'œil, se montrant discret, en discutant avec Jens.

Avec un horrible pincement au cœur, je regarde la stèle, la même que celle d'Aenna et de ma mère, perdue au milieu de toutes les autres.

— Tu n'avais pas besoin de te cacher, déclare-t-elle, après un long moment de silence. Madi te considérait comme sa petite sœur.

Je serre les lèvres très fort. Je tremble et balbutie :

— Je vous demande pardon... Je suis tellement désolée pour ce qu'il a fait...

— Chut...

Elle me prend dans ses bras lorsqu'elle me sent me fêler de toutes parts, me presse contre elle avec tout l'amour d'une mère miséricordieuse à qui on a arraché son enfant. Je ne sais même pas comment elle peut se tenir debout. J'ai l'impression de m'effondrer sur moi-même.

— Tu n'y es pour rien, Maja. Pour rien. Elle t'aimait tellement.

Mes doigts sont engourdis à forcer d'écraser les pans de son manteau auxquels je me raccroche désespérément.

— Je voudrais qu'elle soit là...

Je ne sais pas combien de temps nous restons toutes deux, sous la neige qui tombe en tourbillons, à nous étreindre et à pleurer. Chaque fois que je pense ne plus avoir de larmes, de nouvelles arrivent à franchir mes barrages. Je ne me sens pas forte du tout. Je me sens brisée.

Leiv me ramène à la maison ensuite. Le silence noie l'habitable jusqu'à ce qu'il se gare devant l'hôtel. Je reste un instant à fixer l'horizon, le hangar à bateaux et la mer un peu plus loin.

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

— Je vais le voir.

Il acquiesce, un voile sombre dans les yeux. Mon cœur se comprime violemment, me montrant qu'il est encore capable de vivre.

— Tu rentres quand ?

— Je ne sais pas. Maintenant que les funérailles de Madi sont passées, je pense que je vais rester quelque temps là-bas. Ça m'évite les allers-retours avec le ferry et c'est moins difficile qu'ici. J'ai besoin d'être près de lui.

Il hoche la tête, puis souffle une banalité, faute de mieux :

— Bodø n'est pas la porte à côté, c'est vrai. Ton père revient bientôt ?

— Je ne suis même pas sûre qu'il rentre un jour.

J'ai réussi à convaincre mon père de quitter l'hôtel pour ne pas rester seul en tête à tête avec sa bouteille de whisky. Il est à Leknes, dans une autre île des Lofoten, avec nos cousins. C'est l'inconvénient quand des centaines d'ancêtres des Hansen n'ont vécu qu'ici. Toute la famille réside sur l'archipel. Au début, mon père a refusé ma proposition, préférant noyer son chagrin dans l'alcool, mais percevant ma détresse, il a fini par accepter de s'y rendre, pour que je me sente moins coupable de rester à Bodø si souvent en le laissant à la maison. Il ne voulait pas devenir une charge pour moi, en plus de celle que je portais déjà. Mon père est un homme rude, à l'ancienne, mais je ne suis pas certaine qu'il surmonte un jour cette tragédie. Je ne le suis pas moi-même.

— Peut-être plus tard, m'assure Leiv sans en penser le moindre mot.

— Et toi, qu'est-ce que tu comptes faire maintenant ?

Il hausse les épaules, serre les mains autour du volant.

— Je me pose de sérieuses questions quant à ma capacité à être un bon inspecteur.

Il me lance un regard contrit.

— Tout le monde peut commettre des erreurs, lui dis-je. Tu as appris beaucoup grâce à ce qui s'est passé. Peut-être que ça te servira dans ton métier. Tu ne devrais pas abandonner.

Il lâche un sourire chétif, sans joie.

— Oui, peut-être.

Le mal peut revêtir bien des aspects. Le vagabond puant peut s'emparer d'un couteau et massacrer plusieurs personnes en moins de dix minutes, comme le costard-cravate soigné, affable, peut maintenir des femmes dans sa cave et les torturer sans que personne ne le devine. Il peut être incarné par un frère aimant, qui semble apprécier la vie...

— Tu ne devrais pas abandonner, lui répété-je avec conviction.

Un sourire un peu moins tendu s'esquisse sur ses lèvres.

— Je vais y réfléchir. Je pourrais me spécialiser, se moque-t-il.

— En voilà une bonne idée. Après tout, je suppose que peu de personnes peuvent se vanter d'avoir côtoyé un tueur tel que lui aussi longtemps que toi.

Ma phrase s'engouffre dans la voiture et paraît la plomber, mais elle n'en reste pas moins vraie.

Son regard m'épie, et je pose la main sur la sienne pour lui montrer mon soutien.

— Tu n'as reculé devant rien jusqu'à présent, lui assuré-je. Au risque de paraître très manichéenne, il faut bien une contrepartie à des êtres comme lui, pour sauver des personnes comme moi.

— Je n'ai sauvé personne, Maja.

— C'était juste une question de temps. Vous vous rapprochiez de lui. Il était acculé, tu le sais bien. Alors, si, tu as sans doute permis de sauver d'autres filles. Continue comme ça.

Je dépose un baiser sur sa joue et amorce un geste pour sortir de la voiture.

— Peut-être que je le ferai, Maja.

Il reprend une longue inspiration, puis ajoute :

— Toi non plus, n'abandonne pas.

À mon tour, je hoche la tête, lui lance un sourire sûrement un peu tiré, puis sors sous la neige.

Je regarde la voiture s'en aller, avant de monter dans ma chambre rassembler mes affaires. Une fois mon sac prêt, quelques habits jetés en vrac et mes produits de beauté, je me glisse dans le couloir silencieux, reste fixée de longues minutes devant la porte d'à-côté. La police est venue et a déjà retourné toute sa chambre, pour ne rien trouver. Rien. Rien qui ne montre qu'Erlend était un tueur sanguinaire et froid. Rien qui ne laisse envisager qu'il était capable de violer et de torturer. Absolument rien.

Ni mon père ni moi n'avons eu le courage d'y entrer. Nous avons juste fermé la porte. Je crois que si j'en étais capable, j'y mettrais le feu. Je brûlerais tout l'édifice. Mais je ne le peux pas. Le plus tragique dans tout ça, c'est que j'ignore comment cesser de l'aimer. Je le hais, je me surprends parfois à me lever, engluée dans mes cauchemars, pour courir aux toilettes et vomir, mais je l'aime toujours. Malgré moi. Malgré mes exhortations. Malgré ma culpabilité. Je revois constamment, plaqué dans mes rétines comme un tatouage, le petit garçon avec lequel je jouais, qui veillait sur moi... c'est lui que j'essaie de conserver, mais il y a toujours cette image qui m'arrive en pleine face et qui me dévoile celui qui était sur le lac, aux yeux vides, au rictus morbide, qui me jetait à la figure un amour encore plus abject. Et je sais que les cauchemars continueront quoi que je fasse.

Je me demande comment il m'aurait tuée.

Je manque de pleurer en prenant sa voiture pour me rendre jusqu'aux quais. Je vais devoir la vendre, m'en débarrasser. Je la gare sur un parking, préférant emprunter un taxi une fois à Bodø. Je ne supporte pas de rester dans cet habitacle, sentir son odeur, sa présence, comme un fantôme qui me hanterait. Je dois en sortir très vite.

Je cours presque jusqu'aux appontements. Le ferry est déjà là, attendant de me conduire jusqu'à lui. Chaque fois que je le prends, mon cœur bat avec plus de frénésie. Je redeviens vivante et morte à la fois. Et chaque fois que je regarde, à travers la brume, les silhouettes des montagnes disparaître de mon champ de vision, mon cœur se broie, en même temps que mes poumons se remettent à fonctionner normalement. J'ai l'impression de ne respirer que par intermittence.

Je suis tellement nerveuse que j'arpente le pont lorsque la vue de l'archipel s'est envolée dans les ténèbres de la nuit polaire. Ces lignes morcelées que j'aimais tellement.

Quand je m'arrête de marcher, je caresse les courbes du Valknut du bout de l'index et me surprends à prier et à sourire en même temps.

Le taxi se gare devant les portes de l'hôpital principal de Bodø, une grande

bâtisse, dont la partie centrale, tout en longueur, est en grosses pierres claires et les ailes tout en verre. Je m'enfile dans ces couloirs que je connais maintenant par cœur. La première partie est plutôt chaude, avec les murs en pierre apparente, ensuite, je passe aux étages modernes, plus épurés pour me diriger vers le service de traumatologie.

Chaque fois que j'y pénètre, une tension lourde s'empare de moi, l'angoisse me griffe la peau, gronde dans mon ventre. Je me force à respirer, prendre de grandes goulées, puis m'approche de sa chambre. Je reste quelques secondes devant la porte, mes jambes comme engourdis.

— Mademoiselle Hansen ?

Je me retourne vivement, prise en flagrant délit de faiblesse, et me force à sourire à l'infirmière qui s'approche à grands pas.

— Vous tombez bien, me dit-elle. Vous serez contente.

Un frisson remonte mes vertèbres.

— Il s'est réveillé.

Mon cœur tape soudain si fort que j'ai peur qu'il n'en défonce mes côtes.

— Réveillé ?

— Oui, ce matin. Il vous a demandée. On lui a dit que vous passeriez dans la journée. Il était impatient de vous voir.

Je me mords la lèvre inférieure, tourne la tête vers la porte. Je n'arrive pas à décortiquer ce que je ressens. Depuis quinze jours, il était plongé dans le coma, hors de portée, si loin de moi. Je me suis raccrochée aux branches, à un espoir qui semblait s'éparpiller dans le néant. La peur était omniprésente, avec la douleur, tel un voile se déposant sur ma peau. Ce sont les seuls sentiments qui ont su trouver une place en moi, à coups de hache. Mais maintenant, au milieu de mon marasme émotionnel, c'est comme une étincelle, un petit moteur qui vibre dans ma poitrine, de plus en plus fort.

— Allez-y, m'encourage l'infirmière. Le médecin passera tout à l'heure. Il vous tiendra informée de son évolution. Soyez rassurée. Il va bien.

Je souris. Pas à elle, non. À l'avenir qui se trouve derrière ce battant, et je le pousse vivement.

J'ai l'impression d'être absorbée par la lumière des néons. Une télé tourne en fond sonore. Je passe le sas et aperçois le bas de son lit, une jambe découverte, son bras relié aux moniteurs, son torse avec le gros bandage blanc autour de l'épaule, et soudain, je me retrouve face à ses deux lacs verts qui me scrutent avec une intensité que je ne croyais plus jamais voir. J'éclate en sanglots. Bêtement. Comme ça. Sans prévenir. Je suis secouée de larmes, mais ce ne sont

pas des pleurs de chagrin. C'est de l'espérance. Il me regarde avec une profondeur abyssale qui me fait mal au ventre, puis tend la main vers moi. Je fonce sans réfléchir, entrelace mes doigts aux siens, éprouve le contact chaud de son épiderme. Il m'attire jusqu'à lui, je prends garde à sa blessure. Il dépose un baiser dans mes cheveux, puis sur mon front. Son autre main caresse mon visage, mon cou, mon épaule. Il n'y a pas besoin de mots à ce moment précis. Juste de nous. Il passe son pouce sur mes joues pour effacer l'humidité de mes yeux, tandis que les siens pénètrent au fond de moi. Nos lèvres se rencontrent, se reconnaissent. C'est chaud, doux, impatient. Ma peau frotte sur sa barbe mal taillée et mes doigts glissent et se perdent dans ses longs cheveux. Je me gorge de lui, de son odeur, de sa présence. J'ai l'impression de prendre une dose de drogue qui détiendrait le pouvoir d'annihiler la douleur. C'est un sentiment fugace et sûrement illusoire au final, mais il me procure tant de bien que je ne peux pas m'en empêcher. Il me caresse avec tellement de dévotion que j'en gémiss de plaisir, comme s'il lisait mes pensées, qu'il savait d'instinct ce dont j'avais besoin. Il chuchote à mon oreille, mais il n'y a pas de mots, juste le son de sa voix qui s'immisce en moi. Je gémiss plus fort, non plus de plaisir, mais de quelque chose à mi-chemin entre la souffrance et le désir. Son bras se resserre autour de mes épaules et me blottit tout contre lui. Je plonge le nez dans son cou et m'agrippe avec la force du désespoir. Je me laisse lentement tomber sur lui. Il me berce, comme si j'étais une petite fille malade, malheureuse, et, alors que je me sens un peu mieux, un peu plus en sécurité, un peu moins mal et sale, je m'immerge dans le sommeil. Ainsi. Sur lui. Sur ce corps qui me tient chaud, qui est à moi. Dans ses bras, dans ses mains que j'aime sentir. Et pour la première fois depuis la mort d'Erlend, alors que les insomnies me hantaient plus souvent que le sommeil, aucun cauchemar ne vient me blesser. Je sombre tel un poids au fond de l'eau. Je disparais dans les abysses de l'âme de Caern, et je m'en repais.

Épilogue

2 mois plus tard,

Caern

Étendu dans son lit d'adolescente, je regarde Maja dormir. Elle est blottie contre moi, recroquevillée en chien de fusil, mon bras est coincé sous sa tête et elle agrippe l'autre comme si c'était une couverture. Je ne pourrais pas être plus collé à elle, si ce n'est la fondre dans ma chair pour ne former plus qu'une personne, mais j'aime trop Maja pour l'absorber. Je préfère la voir rire et vivre à mes côtés.

Elle ne dort pas bien si je m'éloigne, comme si ma proximité chassait ses cauchemars. J'aime me sentir important pour elle, qu'elle ait besoin de moi autant que j'ai besoin d'elle. Du plus loin que je me le rappelle, je n'ai jamais connu une telle sensation. Être essentiel à un être humain. Comme l'air qu'on respire.

À mon réveil, Sørensen est venu me rendre visite à l'hôpital, pas par courtoisie – évidemment – mais pour m'interroger sur ce qui s'était passé, les circonstances de la mort d'Erlend, afin de corroborer le récit de Maja. Il semblait sombre et démoralisé, mais son regard n'a cessé de m'épier comme s'il cherchait un indice qui me rende coupable d'un crime que je n'ai pas commis. Comme si c'était trop dur pour lui de réaliser qu'il s'était planté sur toute la ligne, depuis des années.

Je ne suis pas l'assassin des Lofoten. Je suis juste un monstre de plus.

J'ai raconté ce dont je me souvenais à Sørensen, depuis l'arrivée d'Erlend dans la cabane jusqu'à ce que je parvienne à m'arracher des eaux. Je garde en mémoire d'avoir saisi le rebord de la glace et d'être parvenu à me hisser, poussé par la rage au ventre, je voulais vivre. Mais ensuite, je ne me rappelle plus que du froid. Le reste appartient au néant.

Sørensen m'a expliqué que Maja m'avait traîné sur toute la surface du lac jusqu'aux premières pentes enneigées, mais qu'elle n'était pas parvenue à franchir la poudreuse trop épaisse dans laquelle je m'enlisais. Il a dit qu'il ignorait comment ce petit bout de femme était arrivé à cet exploit : traîner un

poids mort à la force de ses bras sur autant de distance sans faiblir, sans lâcher. Je n'en étais pas surpris : Maja est capable de tout pour obtenir ce qu'elle désire ; elle me l'a déjà prouvé en étant avec moi. Elle m'a ensuite enroulé dans une couette et une couverture de survie qu'elle a dénichées dans la cabane. Sørensen m'a dit que sans elle, je serais mort. Maja m'a sauvé la vie. Sous bien des aspects, mais l'inspecteur n'a pas besoin de le savoir. Ce qu'il y a entre nous n'appartient qu'à nous. Je le sais maintenant. Ma sœur ne peut pas s'y immiscer et... Erlend non plus désormais. Je sais qu'elle souffre. J'ai déjà ressenti cette douleur. Je la connais bien, la comprends. Je voudrais la lui ôter, mais j'ai bien conscience que c'est impossible pour l'instant. Elle n'oubliera jamais. Elle vivra avec l'ombre de son frère, comme je vis avec l'ombre de ma sœur. Mais je lui apprendrai à chasser son fantôme. Je le remplacerai. Je m'insinuerai aussi bien que le monstre qui l'a blessée.

Maja se tourne sur le dos, puis face à moi. Ses yeux papillonnent, puis s'ancrent aux miens. Ses doigts se lèvent et passent le long de ma joue en une langoureuse caresse.

— Tu es réveillé depuis longtemps ?

— Quelques minutes.

Sa jambe remonte par-dessus la mienne, sa main continue son exploration, sinue le long de mon cou jusqu'à mon épaule où s'inscrit désormais une belle cicatrice. Je porte également quelques brûlures sur le dos, en partie sur les omoplates, là où le contact prolongé de la glace a attaqué mon épiderme.

— Tu fronces les sourcils, remarque-t-elle.

— Je réfléchissais.

— À quoi ?

— À ton avis ?

Je lève le bras et lui désigne le monticule de cartons qui envahit la pièce derrière moi. Elle me lance un sourire, puis enfonce son visage sous mon menton. Je referme mon bras sur son dos. Je hume ses cheveux. Je craignais de ne plus jamais la sentir, alors quelquefois, sans pouvoir m'en empêcher, je la respire. Je regrette qu'il nous ait fallu traverser tout ce chemin pour parvenir jusqu'à cet instant. Je regrette que Maja souffre, mais je ne regrette pas la destination.

On met une éternité à s'arracher à la chaleur des draps. Après une douche agréable où j'ai pu la contempler et la toucher, on s'attelle aux derniers préparatifs du déménagement, entrecoupés de bonnes rasades de café pour nous motiver. Le père de Maja a décidé de vendre l'hôtel avec tous les souvenirs qu'il

contient. Il ne se voyait pas rester ici, dans cette maison dans laquelle ont vécu son fils et ses démons, ni vivre au milieu des habitants de Svolvear qui ne manqueraient pas de le juger – aussi dur que cela soit, Maja était d'accord. Son père retourne habiter à Leknes, auprès de leur famille, à une centaine de kilomètres de Svolvear. Mais pas nous. Nous empruntons notre propre chemin.

Grâce au prêtre qui m'a offert du travail à mon retour aux Lofoten et à ses relations, j'ai pu dénicher un nouveau boulot. Maja était contre au départ, mais je ne me vois travailler nulle part ailleurs. Je ne supporte pas les gens et eux ne me supportent pas. Quoi de mieux que de fréquenter les morts ? Eux ne jugent personne. Ne craignent personne. Peut-être que, d'une certaine façon, leur présence me rassure, apaise mes propres démons. La tranquillité des cimetières me convient. Maja a fini par le comprendre. Sa sensibilité dépasse largement la mienne en de nombreuses circonstances, et elle sait pertinemment que je ne suis pas normal. Que je ne le serai jamais tout à fait. Je me raccroche seulement au rebord de la conscience, en partie grâce à elle, à son amour, à l'attention qu'elle me porte. Qui sait ce que je serais advenu si elle n'était pas revenue dans mon existence ? Aurais-je basculé dans la démence pour donner vie à mes images, comme Erlend ? Je n'aurai jamais cette réponse, et je suppose que c'est une bonne chose. Que je ne dois pas la chercher. Les images doivent rester ce qu'elles sont : de simples fantômes. Maja m'aide à les canaliser. Avec elle, ils sont bons et excitants. Cela me suffit amplement.

J'embauche d'ici deux semaines au cimetière d'Oslo. Maja n'a pas encore eu le temps de chercher un emploi, mais ça viendra le moment venu. Elle a d'abord besoin de se reconstruire, de trouver de nouvelles marques. En attendant, avec une partie de l'argent de l'hôtel que son père nous a gracieusement offert, on s'est dégotté une maison... une maison à nous, un peu plus loin dans les terres, près du musée de la technologie et d'un lac, dans un quartier tranquille. Je me sentais un peu nerveux à l'idée de m'installer avec elle, mais finalement, depuis deux mois passés collés l'un à l'autre, mon angoisse a diminué. Je suppose que je ne suis pas facile à vivre – je suis silencieux et taciturne –, mais Maja est tout mon contraire. Elle laisse dans son sillage un parfum qui m'enivre et m'apaise. Maja est une charmeuse de serpents. Déjà adolescent, je la voulais. J'ai menti à son frère sur bien des détails, mais pas celui-là. C'était plus fort que moi, viscéral, comme une drogue puissante que je devais m'injecter de toute urgence sous peine de mort. Je serais incapable de retourner en arrière, en un temps où elle n'était pas à mes côtés. Avant, je n'existais pas. J'étais comme une ombre. Un fantôme dans le cimetière. Maintenant, je vis dans son regard. Elle me voit,

prend en considération mes souhaits, mes opinions. Elle ne cherche pas à m'écraser et m'apporte ce que je n'ai jamais connu : le respect et l'amour. Je n'étais même plus sûr de leur définition avant son retour. Avec le recul, j'étais une feuille blanche. Aucune vie ne s'écrivait dessus. J'étais mort en même temps que ma sœur, et Maja m'a ressuscité.

C'est à mon tour maintenant.

Je me tiens devant la porte de la chambre d'Erlend. Maja est incapable d'y entrer. Ses yeux se voilent chaque fois qu'il en est question. Nous devons débarrasser ses affaires. Je lui ai dit que je m'en chargerais. Ça ne me dérange pas. Quelque part, ça m'excite même un peu. Il est mort, et je pénètre sur son territoire. Je l'envahis, et cette sensation me rassasie de plaisir. C'est mesquin et pervers de se venger de cette façon, mais je m'en fous.

Je pousse la porte et entre dans la pièce. La première chose qui saute aux yeux, c'est que les flics sont passés par là. Tout a été retourné. Les livres traînent sur le tapis, le lit a été basculé sur un côté, l'armoire vidée, les fringues ont été jetées par terre dans un pêle-mêle de tissus, les tableaux ont été déplacés, certains sont encore de guingois. On ne peut pas dire qu'ils aient agi dans la discrétion.

Je pose les cartons contre une cloison et pénètre plus largement dans la chambre. Les murs sont blancs, comme passés à la chaux, et apportent une sensation de froideur à la pièce, mais Erlend y avait accroché des posters et des tableaux pour lui donner un semblant de vie ou paraître normal aux yeux des autres. Un lit deux places et un bureau constituent le mobilier. La porte de la salle de bains attenante est fermée. Je m'approche de la bibliothèque encastrée dans le mur et ramasse sur le sol quelques bouquins, des thrillers pour la plupart, des documentaires sur la nature, les Lofoten, les animaux, que je repose sur les étagères en attendant de les ranger. Je ne saurais pas exprimer ce qui me dérange dans cette chambre. Une sensation désagréable se dépose sur ma peau, comme s'il était encore là, épiant Maja dans un coin. J'aimerais pouvoir le déterminer, comprendre, mais... comme Leiv me l'a dit : il n'y a rien à comprendre. On pourrait lire des centaines de livres sur le sujet, se confronter à eux, les étudier, disséquer leur cerveau, on ne parviendra jamais à être dans leurs têtes. Mais moi, suis-je l'un d'eux ? Est-ce que je peux entrer dans son esprit pour déterminer le sens de ses actes ?

Un frisson court le long de mes vertèbres. Je remarque quelques photos de Maja et lui épinglées sur un mur, parmi d'autres. Elles semblent anodines, quelques souvenirs jetés en vrac, affichés pour ne pas les oublier, mais mon

regard reste braqué sur le bras d'Erlend passé autour des épaules de sa sœur, ses yeux sur elle tels des aimants. C'est facile de voir tous les éléments étranges avec le recul et la connaissance de la vérité. Je les ai déjà vus des dizaines de fois ensemble et, jusque-là, je n'avais jamais rien noté de suspect ou d'insolite. De nous deux, c'était moi le cinglé. Mais là, face à ces photos punaisées, un sentiment de malaise me saisit. Ses iris bleu-gris posés sur Maja sont vides. En réalité, il n'y a pas l'ombre d'une excitation ou d'un désir. Il n'y a rien.

À quoi pensais-tu quand tu la tenais dans tes bras ?

Je ferme le poing sans pouvoir m'en empêcher, puis me motive pour ranger, sinon je pourrais chercher toute la journée tous les fragments brisés de l'âme d'Erlend. Pour les mêler aux miens, peut-être.

J'empaquette ses vêtements. Maja souhaite les donner à une œuvre de charité. Personne ne saura qui les a portés autrefois et ne se sentira souillé de les enfiler. Le reste, en dehors des livres, ira à la poubelle. Elle ne veut rien garder de son frère. Je la comprends. Je n'ai rien conservé non plus, ni de ma sœur ni de mes parents. J'ai tout brûlé.

Je ramasse les crayons, vide les tiroirs, entasse dans les cartons. Dans ma chambre, il n'y avait rien qui aurait permis de m'identifier. J'étais un étranger à ma propre maison, mais ce n'est pas le cas d'Erlend. Tout semble souligner qu'il menait une vie ordinaire et heureuse en apparence. Les flics ont dû se sentir frustrés en ressortant de cette pièce.

Mon regard ne cesse pourtant de se diriger vers les photos. Mon attention ne se porte pas sur Maja, mais sur lui. Un goût de sang emplit ma bouche, métallique et désagréable. Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé une fois que je me suis arraché aux eaux glaciales, mais je n'ai rien oublié de notre lutte dans le lac, quand il m'empêchait d'attraper la main de Maja, quand il criait à mon oreille : « Tu ne l'auras pas. Je ne te la laisserai jamais ». Il a appuyé sur ma blessure, cependant, avec le froid violent qui s'était greffé à ma chair comme une deuxième peau, je ne la ressentais que de loin, comme si elle ne m'appartenait pas vraiment. Du rouge imbibait l'eau autour de nous, et la douleur vint de plus loin lorsqu'il enfonça ces mots en moi : « Tu sauras jamais si elle a couiné quand j'ai découpé son visage. Tu sauras jamais comment elle est morte dans mes bras. Elle m'appartient maintenant. »

La rage m'aveugle un instant à ce souvenir. Je me penche, saisis le bord du bureau et force ma mâchoire à se décontracter. En relevant les épaules, je me heurte au visage souriant d'Erlend, à ses yeux gris glacés que la photographie a immortalisés, figeant à jamais son regard sur sa sœur, et j'éprouve l'envie brutale

de le frapper, de lui arracher la gorge ou de déchirer, à mon tour, ses lèvres pour en effacer l'air heureux.

— Est-ce que ça va ?

La voix de Maja s'immisce soudain en moi, m'arrachant à une vision entêtante. Je tourne la tête vers le seuil sur lequel elle se tient, les bras autour de sa poitrine comme pour se réchauffer du froid qui émane de cette pièce. Ses boucles brunes déferlent le long de son cou jusqu'à ses seins, dont je distingue à peine la forme sous son pull épais. Elle fronce les sourcils et son regard m'épie, attentif à mes réactions.

Je ne sais pas quoi lui répondre. Je ne peux pas lui confier qu'Erlend a cherché à me punir avant de mourir en m'interdisant de connaître ses petits secrets, en me dérobant le fantôme de ma sœur, en gravant en moi, sournoisement, la douleur qui a traversé Aenna lorsqu'il lui a ôté la vie. De quelle façon est-elle morte ? A-t-elle supplié qu'il l'épargne ou s'est-elle laissée mourir ? Quelquefois, dans mes rêves, je mêle la réalité à mes images et je rejoue sans cesse la même scène.

Je me vois courir vers l'hôtel sous des trombes d'eau, excité à l'idée de regarder Maja, de la toucher et peut-être même de l'embrasser. Je revois ma sœur qui m'interpelle après avoir traversé le pont qui relie les îlots. Elle apparaît dans la brume, tel un spectre, avec ses cheveux humides plaqués sur son visage, ses yeux verts furieux, parce que j'ai fait le mur sans l'en avertir, parce que j'ai choisi Maja à sa place. Parce que je me suis détaché d'elle sans regret, scindant nos âmes et nos peaux pour reconstituer deux personnes distinctes. Aenna ne pouvait pas l'accepter.

La dispute éclate. Elle ne crie pas, elle sait que je n'entendrais rien dans le cas contraire, mais ses mots sont tranchants comme des lames de couteau. Je m'éloigne de l'hôtel et marche vers les berges, même si, avec la tempête, personne ne pourrait nous entendre ou nous surprendre. Nous sommes seuls près des séchoirs à morue, avec le bruit de la pluie qui claque telles des détonations.

— Tu ne sais pas ce que tu fais, m'assure-t-elle en crachant son venin.

Celui de notre mère.

— Tu ne peux pas la toucher, Caern. Tu vas la blesser. Tu n'as pas oublié ce que tu as dans la tête.

— Mais j'en ai envie.

— Quelle importance ?

Je sens son poison se distiller dans mes veines en une longue brûlure, en même temps qu'une profonde rancœur s'accroît, un sentiment qui a mis du

temps à grandir, mais à l'instar d'une plante, le germe a pris et s'est développé en une toile étriquée de racines. Pourquoi accorderait-on le moindre intérêt à ce que je souhaite une seule fois dans ma vie ? Pourquoi ?

Parce que tu es un monstre... Personne ne tient à savoir ce que tu désires.

— Tu ne tiens pas vraiment à ce qu'elle découvre ta vraie nature ?

— Maja est différente.

— Seulement parce que tu la vois différemment, mais elle fera comme les autres. Elle te fuira. Maman t'a mis en garde. Tu ne peux pas lui faire ce que tu désires.

— Mais tu n'en sais rien ! Tu ignores ce que je veux...

Elle pouffe de rire. Celui-ci perle dans mes oreilles comme des gouttes d'acide.

— Oh si ! Ce qui te fait éjaculer à chaque fois dans ta chambre, non ?

Elle a raison, bien sûr, j'ai envie de Maja. Chaque fibre de mon être la désire. Mais pas seulement. Je veux tout ce qu'elle représente, tout ce que ses yeux me promettent.

Le visage d'Aenna est déformé par une jalousie possessive alors que je jette un coup d'œil en direction de l'hôtel, le besoin furieux de m'y rendre tordant mes tripes. Son expression ne ressemble pas à celle qu'elle affiche d'ordinaire. Son arrogance m'éblouit. Elle essaie de m'écraser elle aussi, comme maman, mais d'une autre manière. Plus pernicieuse, parce que c'est elle. Ma moitié. Mon sang. Ma chair.

— C'est sale, Caern. Tu ne dois pas...

— J'en ai rien à foutre ! crié-je, lui arrachant un soubresaut.

Elle me considère avec des yeux stupéfaits. Je suis en nage alors qu'il pleut et que le froid est revenu dans les Lofoten. La peur se répand en moi à toute vitesse tel un feu de forêt, à laquelle je refuse de céder. Aenna a toujours eu l'ascendant sur moi. Je n'en avais que rarement mesuré le poids jusqu'à présent. J'y étais tellement accoutumé que sa façon d'être incarnait la normalité à mes yeux, sa façon de m'aimer. Mais soudain, ma sœur enrage et semble démunie, parce que je prends une décision sur laquelle elle n'a aucun contrôle. Alors, je sens les frémissements de la liberté gronder. Ils me traversent, m'engourdissent et me procurent une sensation délectable, comme si j'avais bu de l'alcool.

— Tu te rends compte de ce que tu fais ? me demande-t-elle en posant la main sur mon torse.

Je ne ressens pas son contact. J'ai l'impression d'être pris dans un rayon de soleil, mon sang chauffe dans mes veines.

— Je vis pour moi, murmuré-je.

Elle rit à nouveau, comme si j'étais devenu fou.

— Oh ça ! se moque-t-elle. Maja en fera bientôt l'amère expérience ! Que crois-tu qu'il se passera quand tu lui montreras ce que tu es ? Ce que tu as là ? me jette-t-elle au visage en désignant mon entrejambe.

J'entends les mots de notre mère. Je les reconnais dans sa bouche. On a farci le cerveau d'Aenna des mêmes merdes que les miennes. Mais je perçois un autre but derrière ces paroles qu'elle répète sciemment. Elle cherche à me blesser. À m'obliger à rentrer à la maison, mort de honte. À plier le genou.

— Je veux l'aimer, lui rétorqué-je, froissant son visage.

La haine s'épanouit dans ses yeux. Sa mâchoire se crispe. Elle attrape mon col de manteau, serre fort et s'écrie brusquement :

— Maja ne t'aimera jamais ! Aucune personne saine d'esprit ne pourrait s'intéresser à quelqu'un comme toi. Tu es à moi, Caern. Toi et moi. Personne d'autre. Tu crois que je te laisserai partir pour être avec cette fille ? Tu crois que je peux te laisser m'abandonner ? Dans quel monde vis-tu ? Je ne resterai pas seule ! Tu m'entends ?

Elle me secoue. Sa peau se ride sous la rage.

— Si je dois crever dans cette maison, tu crèveras à mes côtés. Si je ne veux pas aimer qui que ce soit, tu n'aimeras personne en dehors de moi ! Tu ne sais pas réfléchir sans mon aide ! Chacune de tes pensées est maudite ! Tu es rempli de perversité, Caern. Tu ne le vois pas, mais je le sais. C'est moi qui t'empêche de les commettre. Je suis là pour toi. Je ne laisserai personne te voler à moi.

Je regarde ma sœur aux traits métamorphosés, et je me demande l'espace d'un instant si ce n'est pas elle le monstre. Si mes parents ne se sont pas trompés. Pourquoi suis-je puni, et pas elle ? Pourquoi peut-on la chérir ? Qu'a-t-elle de plus que moi ?

— Tu es une partie de moi, Caern. De moi ! hurle-t-elle, me vrillant les tympans.

Mon cerveau s'éteint alors. Ou bien n'a-t-il jamais été aussi lucide. Je lis mon destin dans les yeux d'Aenna. Si je ferme les paupières, je ne distingue que le manoir, ses murs moisis, ses couloirs peuplés de fantômes, ses pièces vides et silencieuses, et je sais... tout à coup, j'en ai une parfaite vision : si je n'agis pas maintenant, je vais y mourir. J'y crèverai aussi sûrement que ma main se presse autour du cou de ma sœur. Je serai un Corange de plus hantant cette maison démoniaque. Je serai celui qui sera aspiré dans l'autre. Le jumeau qui n'a pas le droit d'exister.

— Je ne veux pas de toi ! me surprends-je à hurler en écho aux cris de ma sœur. Je ne suis pas à toi. Je ne suis pas ton jouet. Je ne te laisserai pas m'absorber.

Elle se débat toujours, mais sans effet. Elle lutte dans le vide. Ses cheveux frôlent mes mains humides de pluie. Je sens la texture douce de sa peau sous la mienne, sa carotide qui pulse violemment. Je pourrais presque sentir tous ses organes qui s'agitent contre moi, cherchant à vivre à tout prix.

je ne te laisserai pas m'absorber

je ne te laisserai pas m'absorber

je ne te laisserai pas m'absorber

Les mots tournent, vrillent, palpitent à l'instar d'un cœur dans ma tête.

Je la précipite sur la grève, m'allonge à moitié sur elle pour assurer ma prise, et je continue de presser mes doigts sur sa gorge. Je ne ressens aucun remords, aucun regret. Je fais ce qu'il faut. Tout ce que je vois de ma sœur, c'est la vie qui m'attend si je m'arrête maintenant. La honte, l'humiliation, la douleur et la mort. Je ne veux plus éprouver ces tourments. Je ne veux plus entrer dans ce manoir en ressentant la trouille qui me dévore les entrailles. Je ne veux plus sentir sur moi ce regard arrogant, me rappelant sans cesse qui je suis. Je veux être le jumeau qui vit.

Mes larmes coulent sur son visage, et Aenna cesse brusquement de lutter. Elle me fixe de ses intenses yeux verts, si semblables aux miens, enfonçant douloureusement au fond de mon cœur des pics acérés. Elle se laisse partir. Je la sens me céder. Ses bras retombent mollement de chaque côté de son corps. Des larmes apparaissent le long de ses cils. Sa bouche articule : « je serai toujours avec toi ». Je me demande si c'est une punition ou bien le contraire. Ma jumelle maudite, *my silent twin*, me permet de l'aspirer, et je devrai vivre avec cette idée.

Oui, petite sœur, tu vivras en moi, je te le promets... laisse-moi en finir avec tout ça. Laisse-moi nous libérer.

Je la regarde mourir.

La douleur me cisaille les tripes.

Une fois que son corps ne bouge plus, que ses yeux me semblent soudain plus ternes, je baisse le regard sur ma main, la détache doucement de sa gorge, en observe la rougeur, puis essuie mon visage humide de larmes et de pluie d'un revers de manche. Ça ne sert à rien, l'averse est tenace, et mon chagrin aussi. La souffrance n'a plus de mots pour s'exprimer.

Je me relève de son bassin, le corps endolori, comme si je m'étais battu, alors qu'Aenna a à peine cillé. À quoi bon se débattre dans le néant ? À quoi bon

lutter quand il n'y a rien à quoi se raccrocher ? Aenna n'avait personne alors que j'avais enfin quelqu'un qui m'attendait, qui voulait de moi.

Peut-être est-ce illusoire. Peut-être suis-je en train de me raconter des mensonges. Quelle importance ?

Tout était écrit à l'avance. Dès notre naissance. L'un de nous deux devait mourir pour que l'autre vive.

Mais elle n'est pas morte sous mes doigts. Je n'ai fait que la pousser vers un autre monstre.

Mon regard croise la photo d'Erlend, son sourire en coin, qui me semble faux. Je songe à ce qu'il lui a fait endurer. De tous mes fantasmes, de toutes les horreurs qui polluent mon âme, jamais... jamais je n'ai souhaité une telle fin. Vivre a un prix. Je m'en suis rendu compte au fil des années. Ma sœur en a versé le tribut le plus lourd. Mais moi...

Je me tourne et contemple Maja, qui s'inquiète de me voir plongé dans le mutisme, parce qu'elle m'aime, et alors, sournoisement, une petite voix dans ma tête me susurre que j'ai gagné.

— Ça va ? réitère-t-elle en dardant sur moi un regard anxieux.

— Tout va bien.

— Leiv et Jens viennent d'arriver. Je peux leur demander de s'en charger.

— Non, je préfère m'en occuper.

Elle passe une main tremblante sur son visage. Presque malgré moi, comme aimantés, mes yeux se reposent sur les photos qui constellent le mur, et je m'entends murmurer :

— Il a volé ma sœur parce que je lui ai pris la sienne.

Le silence me répond, et j'ajoute :

— Il s'est seulement vengé. Si je ne m'étais pas intéressé à toi, elle serait sûrement en vie. Il voulait me punir.

Sa voix basse rompt mes idées macabres et s'infiltré en moi :

— Et tu m'en veux ?

— Quoi ?

Interdit, je me redresse et me détache des photos pour la regarder en face. Ses traits se sont affaissés et un voile de larmes obscurcit ses iris aux teintes bleutées. Je m'approche aussitôt d'elle et l'oblige à reculer dans le couloir, l'arrachant à l'ambiance étouffante de la chambre d'Erlend. Je pose la main sur le mur, à proximité de sa tête, et la lui relève en glissant mon index sous son menton.

— Pourquoi devrais-je t'en vouloir ? Ce n'est pas ta faute.

— C'est mon frère.

— Tu n’es pas ton frère, Maja. Tu n’es pour rien dans ses décisions. Comme je ne suis pour rien dans celles qui ont conduit Aenna à me suivre sur l’île. J’en ai conscience maintenant. Ma sœur sentait que je lui échappais, elle a voulu me retenir de force. Je ne voulais plus de ma vie, tu m’en offrais une toute nouvelle, une qui me plaisait, qui m’attirait. Aenna refusait de me l’accorder. C’est pour cette raison qu’elle est venue. Et Erlend... Erlend y a sûrement vu un bon moyen de nous punir, parce qu’on souhaitait être ensemble. Ce sont leurs choix, Maja. Pas les nôtres.

Je l’embrasse doucement. Elle glisse ses mains le long de mon cou en réprimant un sanglot.

— Je ne te reprocherai jamais la mort d’Aenna. Tu m’as rendu la liberté, Maja, et tu m’offres quelque chose que personne ne m’a jamais donné. Arrête de penser à ça, OK ?

Elle acquiesce, ses yeux perdus dans les miens. Un petit sourire pointe sur ses lèvres rosées.

— Merci, murmure-t-elle.

Je pose ma bouche sur la sienne et lui vole un baiser jusqu’à ce qu’on soit interrompu :

— Hey, les amoureux, on a du boulot, lance Jens en haut de l’escalier, les bras croisés sur la poitrine. Leiv est en train de retourner toute la baraque ! Je vous rappelle qu’il sait pas ranger la moindre vaisselle dans un placard.

— J’arrive, sourit Maja.

— Vas-y. Je termine ici.

Elle hoche la tête et commence à s’éloigner.

— Maja ?

Elle s’arrête près de Jens et me lance un regard par-dessus son épaule.

— Tu veux garder quelques photos ?

Ses sourcils se froncent légèrement.

— Non, tu peux les jeter. J’en ai une dans mon portefeuille, sur laquelle nous sommes enfants. Je me dis que peut-être à ce moment-là, il était encore normal.

Elle pousse un long soupir en baissant la tête vers le parquet, peu convaincue, puis disparaît avec Jens vers le rez-de-chaussée. J’obéis et arrache une à une les photos du mur que je fourre ensuite dans un sac poubelle. J’évite de les regarder, mais poussé par un élan sinistre, je glisse l’une d’entre elles dans ma poche de jean.

— Laquelle tu gardes ?

Sa voix me griffe la peau. Je relève la tête d’un sac rempli à ras bord et croise

le regard bleu profond de Leiv. Il se tient adossé contre le battant de la porte, une cigarette se consumant aux lèvres.

Je ressors la photo de ma poche et la lui montre. Il l'observe un instant sans rien dire, ses yeux détaillant les lignes du visage d'Erlend, probablement pour y déceler un semblant de vie qu'il ne trouvera jamais.

— Pourquoi ? T'as besoin d'un souvenir ?

Je hausse les épaules en silence en rangeant la photo. Il ricane. Leiv a beau savoir que je ne suis pas le meurtrier des Lofoten, je suis l'incarnation de son ennemi, du prédateur qu'il a chassé, et je suis en vie pour profiter de sa hargne. Leiv n'a plus Erlend contre qui laisser sa rage exploser. Je comprends toute cette rancœur inutile qui s'accumule, qui n'a plus personne en face sur qui la porter. Ça ne me dérange pas plus que ça. Je ne l'aime pas non plus, de toute façon. Il regarde Maja avec bien trop de convoitise.

Il finit par entrer dans la pièce, furete le long des murs, jette un coup d'œil par la fenêtre tout en relâchant de longues spirales de fumée.

— Tu as trouvé quelque chose en rangeant ? me demande-t-il finalement.

— Non, rien d'anormal.

Il se laisse tomber sur le sommier et pose ses coudes sur ses genoux, la cigarette pendouillant à sa bouche. Son regard fixe le sol, avant de se relever vers moi.

— On a trouvé l'endroit.

Je cille et arque les sourcils, en attente qu'il poursuive. Il renifle, puis ajoute :

— Je connais Erlend depuis que je suis né, me dit-il. J'y ai longuement réfléchi. Quels sont les lieux qu'on a fréquentés, qu'on connaissait par cœur. Les endroits isolés où on pouvait se cacher pour fumer, raconter des craques ou même emmener des filles. J'y avais pas pensé avant. Pourquoi l'aurais-je fait, hein ?

Il se passe la main sur la figure.

— C'est une cabane près du lac, avant celui de Knutvatnet. Près du camping. Il pouvait leur faire tout ce qu'il voulait et elles pouvaient crier aussi fort qu'elles en étaient capables, personne ne serait venu. On a retrouvé du sang et du sperme sur le sol. Pas l'arme du crime. Il s'en est sûrement débarrassé.

Il jette un coup d'œil vers la porte.

— Pourquoi tu me racontes ça ?

Il hausse les épaules.

— Je ne l'ai pas dit à Maja. J'ai pensé qu'il n'était pas nécessaire d'en rajouter.

J'acquiesce, mais n'ouvre pas la bouche. La vision de cette cabane se grave dans mon esprit. Elle alimentera sûrement de nouvelles images dans ma tête. Celle d'Aenna sur la table d'autopsie commençait à disparaître, mais je suppose que d'autres doivent la remplacer. Je ne sais pas vivre sans elles.

Leiv pousse un soupir, tire une taffe, puis m'avoue :

— Je pensais que tu aurais aimé savoir où ta sœur était morte. On a trouvé une voiture garée là-bas. Une vieille bagnole avec du sang dans le coffre. Il bazarrait les corps dedans et les trimballait sous les yeux de tout le monde sans que personne ne se rende compte de rien.

Il me lorgne.

— Qu'est-ce que t'en penses ?

— Qu'est-ce que je pense de quoi ? demandé-je, étonné de son changement de ton.

— Qu'on t'ait accusé alors que t'es innocent.

— Tu t'en soucies ?

— Je suis curieux.

— Je ne me sens pas innocent. Alors, sois rassuré.

Il me dédie un rictus morose, puis faufile sa main dans ses cheveux.

— Ouais, je suppose que personne ne l'est vraiment.

Il se relève du lit, étire son dos, puis écrase son mégot dans le cendrier.

— Bon, faut jeter tout ce merdier.

Il s'empare de l'un des cartons et d'un sac poubelle.

— Finalement, la vie d'un tueur en série paraît insignifiante au bout du compte, déclare-t-il en s'avançant vers le couloir. Tout finit aux ordures à la fin.

Les Lofoten s'évanouissent par-delà la brume. Les montagnes s'éclipsent et le fjord de Svolvær commence à s'estomper dans le brouillard. Je ne pensais plus en partir après mon retour de l'hôpital. Je croyais dur comme fer que je finirais ma vie ici, dans l'une des chambres du manoir, mais contre toute attente, elle prend un nouveau tournant.

Je passe la main sur la hanche fine de Maja et la sens frémir contre moi. Elle lève la tête, fond dans mes yeux. Ses doigts s'agrippent à la rambarde du ferry, son corps menu blotti contre le mien.

— C'est drôle, me dit-elle. Je pensais revenir ici pour ma terre natale, y retrouver mes marques et me reconstruire, mais je me trompais sur toute la ligne.

J'arque un sourcil curieux.

— Si je me montre un tant soit peu honnête envers moi-même, je ne suis pas revenue ici pour les Lofoten, pour mon père ou mon frère, ou même pour oublier Dean ou Aenna. La seule chose qui me manquait, c'était toi. J'espérais tellement te revoir.

Un sourire tire le coin de mes lèvres. Maja pose les yeux sur ma bouche. Une lueur pétillante dans son regard qui me donne espoir que sa souffrance puisse un jour s'apaiser.

— J'avais un goût d'inachevé, m'avoue-t-elle. Tu sais, un peu comme un puzzle qu'on n'a pas eu le temps de terminer. Il manquait bien trop de pièces pour l'apprécier. Je devais les compléter. Le puzzle est entier maintenant. Il ne ressemble pas vraiment à l'image que je m'en étais faite, mais...

Sa main glisse par-dessus mon poignet jusqu'à ce que ses doigts s'entremêlent aux miens. Les triangles du Valknut autour de son pouce m'égratignent la peau. Je les fixe, alors qu'elle murmure :

— Si je n'étais pas revenue, ma vie ne serait qu'un mensonge et j'aurais continué à courir après un fantôme.

— Moi ?

Un sourire fleurit sur ses lèvres. Délicat et timide, mais bien là.

— Oui, toi.

— Je ne suis plus un fantôme, murmuré-je avant de déposer un baiser au creux de son cou.

— Qu'est-ce que tu es maintenant ?

Sans la quitter des yeux, absorbant sa beauté et celle encore plus belle qui règne en elle, je glisse mes doigts le long de son pouce, retirant lentement la bague qui ne l'a plus quittée au cours des derniers mois, comme un grigri ou un attrape-rêve pour enfermer ses cauchemars. Maja ne bronche pas, fouille mon regard, son discret sourire aux lèvres. Elle sait, j'en suis sûr. Au fond d'elle, derrière l'ombre de ses jolis yeux bleus.

J'ouvre les doigts, et la chevalière disparaît dans les eaux vertes des Lofoten, au milieu de la traînée de vagues que façonne le ferry. Ma main passe sous son manteau et son pull jusqu'à effleurer sa peau, le long de son ventre, et je murmure contre ses lèvres qui s'entrouvrent comme si elle aspirait mon souffle pour respirer enfin :

— Les âmes sont libérées, Maja. Tu peux les laisser s'en aller maintenant.

Fin

Remerciements

J'espère que vous avez apprécié votre séjour aux Lofoten, sur cet archipel magnifique qui m'a ensorcelée le temps de l'écriture de ce roman. Sachez que les décors sont, à quelques détails près, ceux qui s'esquissent vraiment sur ces îles de Norvège. Vous pouvez retrouver la baie d'Unstad, les rorbus près du mont Fløya et même ce lac où se déroule la dernière scène de ce livre. J'espère aussi que vous me pardonneriez les quelques raccourcis que je me suis autorisée dans les délais des procédures judiciaires pour les besoins de l'ouvrage. Un test ADN prend en effet plusieurs semaines.

Comme toujours, je remercie Sarah qui me soutient, indéfectible, dans tout ce que j'entreprends. Que ce soit fou, insensé ou sombre, elle est fidèle au poste. Grâce à elle, je peux me permettre tout ce que je désire créer sans tabou ni frontière. Elle n'a pas plus de limites que moi ! Entre folles et passionnées, on se comprend.

Je remercie son bras droit, Marie, qui scrute, épie, recherche la moindre faille afin que ce roman soit le plus parfait possible. Merci à elle de dépasser ses limites et de sortir de sa zone de confort pour lire mes romans les plus sombres.

Un grand merci à Farah, pour mettre en valeur la version papier de ce roman, qui est superbe, et à Maya, pour son incroyable talent pour conter les romans dans ses sublimes vidéos.

Bien sûr, il ne pourrait pas y avoir de romans sans mon mari, toujours présent, qui me permet de vivre ma passion, qui m'encourage quand j'ai le moral dans les chaussettes ou partage mes succès lorsqu'ils sont au rendez-vous. À lui, plus que tout.

À mon fils, encore petit, qui ne le sait pas encore, mais qui commence à laisser maman bosser quand elle en a besoin. Un grand merci à lui de s'habituer à avoir une mère rêveuse et névrosée de l'écriture.

Enfin, merci à vous, toutes et tous, lecteurs qui ouvriront ces pages, qui s'en

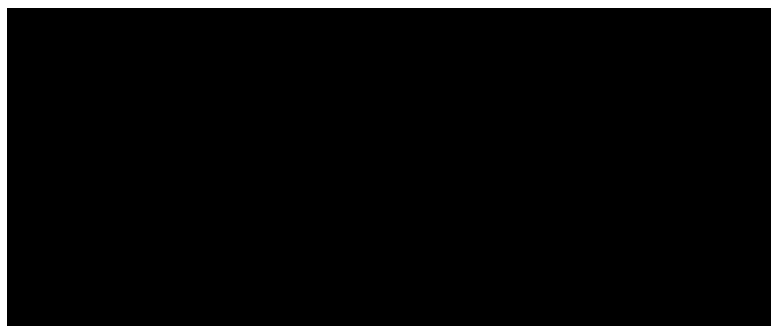
délecteront, qui vivront, aimeront, vibreront au rythme de ce récit. J'espère que, comme moi, vous aurez apprécié votre balade dans les Lofoten aux côtés de Maja et Caern.

À très bientôt pour de nouvelles aventures...

Angel

New Ink Collection

Double Appel de Calvin KAY
Ad Vitam Aeternam (trilogie) de Farah ANAH
Chirurgicalement vôtre de Emma LANDAS
Just love again tomes 1 & 2 de Aidan ADAM
Ne me fuis pas tome 1 & 2 de Mila Ha
Laisse-moi t'aimer de Mersika M.
Mission rédemption de Farah ANAH
Adé de Ewa RAU
Goran de Emma LANDAS
Steel Brothers tome 1 & 2 de Manon DONALDSON
Le silence des mots tome 1 & 2 de Ange EDMON
Mixology de Chlore SMYS
Destins, tomes 1 & 2 de Charlotte ROUCCEL
Power games : Jardin d'Eden de Lia ROSE
Power games : Angie, ris ! de Lia ROSE
Power games : Échec et Max de Lia ROSE
Mine tome 1 & 2 de Caroline GAYNES
Will de Emma LANDAS
S.W.A.T. tome 1 & 2 de Manon DONALDSON
Trahison tome 1 & 2 de Lucie CHATEL
Le prince charmant existe ! Il est italien et tueur à gages de Anna
TRISS



Blue sunrise de Chlore SMYS

Devil in me de Juliette PIERCE

The missing obsession de Angel AREKIN



La promesse de la lune de Aidan ADAM

Little beach girl de Audrey WOODHILL



Et même quand je te hais, je t'aime encore de Mélodie LÉANE

*C. Fantas'
Ink*

Le sang des Sauvages tomes 1 & 2 de Farah ANAH

Notes

[← 1]

Roulé à la cannelle

[← 2]

Les horaires des repas en Norvège sont décalés par rapport à la France. En général, Le déjeuner ("lunsj") se prend entre 10h30 et 11h. Le repas suivant ("middag") se prend vers 16h30, puis une collation en soirée (vers 19h).

[← 3]

Petit sanctuaire que l'on trouve traditionnellement dans les temples mais aussi au sein des maisons japonaises.